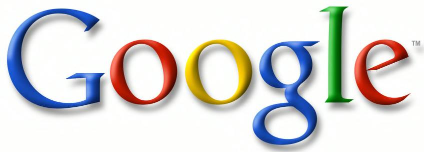
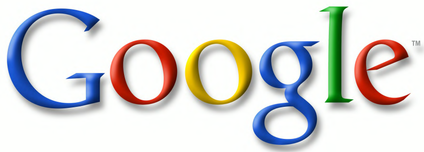
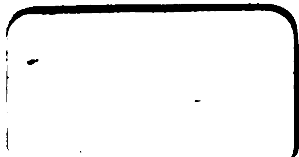
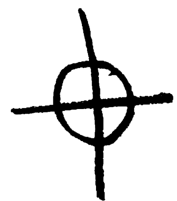





PRETIOSA
FACIT





DOL

Francaisi

[illegible]

LES

FRANÇAIS.

TOME TROISIÈME.


IMPRIMERIE
Schneider et Langrand,
rue d'Erfurth, 1.

LES FRANÇAIS



LES FRANÇAIS PEINTS PAR EUX-MÊMES.

TOME TROISIÈME



PARIS,

L. CURMER, ÉDITEUR,

49, RUE DE RICHELIEU,

AU PREMIER

M DCCC XLI.


LENOX LIBRARY
NEW YORK

A

MESDAMES

MARIA D'ANSPACH, EUGÉNIE FOA, MÉLANIE WALDOR.

MESSIEURS

ED. D'ANGLEMONT, ET. ARAGO, J. ARAGO,
DE BALZAC, E. BARESTE, ROGER DE BEAUVOIR,
E. DE LA BÉDOLLIERRE, P. BERNARD,
L. A. BERTHAUD, BRISSET, A. DE CIRCOURT,
GAÉTAN DELMAS, A. DELRIEU,
A. DUFAÏ, TH. GAUTIER, L. GOZLAN, J. JANIN, A. DE LACROIX,
AD. LECLERC, A. LEGOYT,
H. LUCAS, H. MONNIER, A. NETTEMENT,
CHARLES NODIER, J.-J. PRÉVOST,
FÉLIX PYAT, ÉLIAS REGNAULT,
L. ROUX, F. SOULIÉ,

L'ÉDITEUR RECONNAISSANT.



INTRODUCTION.

LE JOURNALISTE.



De toutes les professions calomniées, celle-ci est la plus calomniée, la plus méconnue. Ceux qui en parlent, l'outrage à la bouche, sont presque tous des trembleurs, des vanités froissées, des grands hommes ignorés, des gloires bâtardes ; ils se vengent, avec de petites morsures obscures, des grands coups de pied qu'ils ont reçus à la face du ciel. A cette toute-puissante profession qui mène le monde, c'est la mode aujourd'hui de refuser toute chose, l'esprit, le talent, le courage; on s'écrie que le journal est un parvenu d'hier, et à peine si l'on fait remonter sa naissance à quelques années de là. Au contraire, l'origine de cette puissance à laquelle rien ne résiste est à coup sûr une origine illustre : à ne la faire remonter que jusqu'aux Romains, nous trouvons que les premières pages du journal ont précédé l'histoire écrite. Dans les premiers temps de Rome, un peu après le clou sacré que le grand prêtre enfonçait chaque année dans la poutre du Capitole, les pontifes écrivaient jour par jour, et comme ils se rencontraient dans leurs souvenirs,

les événements de la terre et du ciel. Les pontifes ont été les premiers journalistes de ce monde; c'est dans leurs feuilles éparses que les historiens de Rome ont ramassé les matériaux solennels de leurs histoires. Ainsi ce grand peuple avait commencé comme les nations modernes finissent, il avait écrit sa vie au jour le jour; puis enfin, quand il eut accompli assez de grandes choses pour être obligé de les résumer, l'histoire échappa aux pontifes; elle était religieuse, elle devint civile : ainsi fit le journal, il quitta le temple de Jupiter Stator pour le Forum. Celui qui le premier arracha le journal aux pontifes, le savez-vous? ce fut Jules César en personne: c'était passer deux fois le Rubicon. « Il institua le premier, dit Suétone, l'usage de rédiger et de publier les actes quotidiens du peuple et du sénat. *Primus instituit ut tam senatûs quam populi diurna acta conficerentur et publicarentur*. C'était là tout simplement une révolution, et la plus grande qui se pût faire alors, que d'introduire la publicité dans les travaux de ce terrible sénat romain, aussi mystérieux que le fut plus tard le Conseil des Dix à Venise. Ainsi s'introduisit par cette grande porte la publicité des affaires ; en même temps furent créés toutes sortes de journaux, *Acta populi, urbis,* journaux de l'armée, journaux des campagnes. Les Grecs, qui avaient inventé les éphémérides, et vous voyez que nous sommes modestes en ne faisant pas remonter jusque-là nos titres de noblesse, furent dépassés à l'instant même par cette révolution que fit César : ainsi chaque jour apportait sa pâture à ces esprits inquiets et avides de nouveauté. Et ne pensez pas que les journalistes à la suite de César se soient contentés, à l'exemple des pontifes, de raconter brièvement les bruits de la ville, de mentionner les éclipses et les pluies de crapauds, de vous dire quelle vestale était morte et quel général avait obtenu les honneurs du triomphe ; au contraire, la porte ouverte à la discussion, la discussion n'eut plus de bornes. Le premier journaliste de Rome qui ait laissé sa trace et son souvenir dans ces feuilles volantes, plus fugitives encore, s'il se peut, que les nôtres, et que Virgile semble désigner en disant : *ludibria ventis*, est un chevalier romain nommé Célius; il était jeune et beau, et il avait dans la tête et dans le cœur bien de l'esprit et de l'éloquence, mais une éloquence tout athénienne; l'inspiration ne le quittait ni la nuit ni le jour; il était célèbre dans la ville par plusieurs qualités contraires. On le distinguait au Champ-de-Mars comme un rude lutteur, dans le Tibre comme un nageur intrépide ; il était le meilleur danseur de Rome, et à l'aide de ces belles qualités, il trouva le moyen d'obtenir toutes sortes de magistratures importantes; il fut tour à tour édile, préteur, tribun du peuple; il a son nom dans les pages de Quintilien comme orateur, Tacite en parle comme d'un homme tout disposé à l'histoire. Plus tard, enfin, Marc-Aurèle lui-même, le saint empereur païen, lisait avec soin les lettres de Célius. Vous pensez bien qu'un homme ainsi disposé, avide d'esprit et de plaisir, amoureux de toutes les vanités heureuses de la vie, qui en eût remontré à César sur la façon de lâcher sa ceinture, ne manqua pas de bonnes fortunes et de maîtresses. La ville entière s'entretenait des galanteries de Célius ; il fut longtemps l'amant heureux de la belle et fameuse Clodia, même il l'aima à ce point qu'à la fin de ses amours il voulut l'étrangler de ses mains. Faut-il donc tout vous dire? Notre jeune ancêtre avait été l'ami, le compagnon de Catilina en personne, il partageait tout à fait l'ambition de ce révolutionnaire débauché qui ne comprenait pas pourquoi donc, au milieu de la corruption universelle, il ne serait pas le premier des corrupteurs ? Il va sans dire qu'avec une telle vie Célius était criblé de dettes, l'usure le dévorait comme s'il n'eût été qu'un grand poëte dans un temps de guerre ; on le rencontrait dans chaque émeute, regardant l'émeute passer d'un air goguenard ; plus tard il était à la bataille de Pharsale du parti de César comme un véritable ami de César qu'il

avait été; et savez-vous comment il est mort? Il est mort un jour d'émeute en se battant contre César dans les rues de Rome. Il y avait dans ce jeune et beau Célius un soldat, un orateur, un magistrat, un historien, il y avait toute la verve, tout le courage, toute la dignité romaine; seulement il eut le grand malheur d'arriver à cette misérable époque de l'ambition de César toute remplie d'incertitudes sanglantes, triste époque qui n'était plus la république, qui n'était pas encore la monarchie, et alors tout cet esprit et ce courage fut misérablement dépensé au jour le jour; et que d'esprit, que de verve, ce brave Célius a perdu!

De son travail comme journaliste, il est resté dix-sept lettres écrites dans le plus charmant style, et dont Pline le jeune eût été bien fier. Ces lettres étaient adressées à Cicéron lui-même, proconsul en Cilicie, tant notre ami Célius avait vite oublié son ami Catilina. Célius, à Rome, faisait pour Cicéron ce que Grimm et Diderot ont fait, à dix-sept cents ans de là, pour la grande Catherine, à savoir une correspondance politique et littéraire, qui s'inquiétait des moindres détails de la vie et de l'histoire de chaque jour. Célius allait naturellement où il faut aller pour bien faire un journal, dans le salon et dans la rue, s'informant des uns et des autres, acceptant la chronique scandaleuse au dedans et la bataille au dehors; et, chose étrange, quand il n'avait rien de nouveau à dire au proconsul, il faisait, lui aussi, ce que font les journalistes de nos jours, il prenait ses nouvelles toutes faites dans un autre journal : de quoi Cicéron, qui devait être un grand lecteur de journaux, il aimait tant que l'on parlât de lui! se plaint avec véhémence : « Vous moquez-vous de moi, s'écrie-t-il, de m'envoyer des nouvelles que j'ai déjà lues dans le journal de Chrestus? » Ce Chrestus était comme qui dirait le gérant responsable de César, c'était un Grec habile et fin qui devinait à demi-mot, qui avait l'art d'embrouiller les nouvelles de façon à pouvoir les démentir lorsque les grands seigneurs de la ville venaient à se plaindre. C'est lui un jour qui fit courir le bruit de la mort de Cicéron, et qui mit Cicéron en si grande peine de se voir mort. Vous voyez donc que déjà le journal est fondé; vous avez Célius, l'homme d'esprit qui donne à sa nouvelle toute la forme et toute la grâce oratoire; vous avez Chrestus qui dirige la compilation, qui vient prendre le mot d'ordre tous les matins dans l'antichambre de celui qui gouverne; vous avez les coureurs de nouvelles; vous avez les rédacteurs des nouvelles politiques qui se tiennent dans le forum au pied de la tribune, *subrostrani;* vous avez, mais bien avant nous (car chez nous, le premier qui eut l'instinct de la sténographie, ç'a été le duc de Bassano), les sténographes, qui attrapent au vol ces admirables discours, l'honneur de la parole romaine. Dans ces feuilles volantes on parle de toutes choses; on dit, par exemple, que César est perdu de dettes, ou bien qu'il a remporté une grande victoire dans les Gaules. « — Vous savez bien le procès de Messala? Il était défendu par son oncle Hortensius, l'oncle a sauvé le neveu, mais c'est une terrible injustice! Aussi quand le lendemain Hortensius a paru au théâtre, il a été accueilli par les huées et les sifflets du peuple. — C'est une chose avérée que Dolabella divorce avec sa femme et qu'il épouse Tullia; on dit même que c'est ce bandit de Célius (notre ancêtre) qui a noué toute l'intrigue de ce divorce et de ce mariage! — Vous saurez tout bas, je vous le dis en confidence, que le tribun Servius Ocella a été surpris en flagrant délit d'adultère, et si vous saviez dans quelle maison, « *ubi herculè ego minimè vellem*, où moi-même je ne voudrais pas mettre les pieds » : c'est toujours Célius qui parle. Vous avez aussi comme *variétés* des portraits littéraires et politiques : Caton est accusé de manquer d'esprit; César de probité; Cicéron est un avare et un fastueux. En général, dans ces premiers essais du journal, pour les grands hommes qui gouvernent la chose publique, c'est,

comme de nos jours, une familiarité peu respectueuse. Vous avez aussi ce qu'on peut appeler le *premier fait romain ;* la déclamation politique : « *o res miranda et stupenda !* ô crime, ô prodige, le sénat est débordé, César a passé le Rubicon ! » et figurez-vous trois à quatre colonnes sur ce ton-là.

En même temps arrivent tous les détails des tribunaux, des comices, de la place publique ; les histoires de famine, d'inondation, de récoltes ; revient César, apportant avec soi, plus que jamais, la publicité qui doit ôter au gouvernement du sénat tout son prestige ; plus tard enfin arrive Octave, que cette publicité épouvante et qui a bientôt apposé son vote sanglant sur cette façon de commenter l'autorité souveraine. Quand Octave est devenu l'empereur Auguste, quand le besoin de la flatterie la plus exagérée se fait sentir, le journal recommence de plus belle ; mais cette fois vous n'avez plus qu'une gazette sans autorité, sans importance, vous n'avez plus votre ami Célius qui jetait à tout venant sa verve, ses bons mots, son ironie, son courage. Quand le journal n'est plus qu'une compilation où ils sont tous loués chacun à son tour, les méchants empereurs, Tibère, Néron, Domitien, Caligula, le journal descend aux plus grandes lâchetés. Il demande chaque matin des honneurs nouveaux pour ses empereurs bien-aimés, des temples pour Néron, l'apothéose de Claude l'empereur, le titre de dieu pour Domitien. Ah ! voilà justement une des gloires de cette institution qu'on appelle le journal, c'est qu'il ne peut pas vivre sans liberté, c'est qu'en le laissant agir dans de justes limites, il est toujours quelque peu la voix du peuple et par conséquent la voix de Dieu ; c'est qu'enfin rien n'est abominable à lire et à entendre comme un journal écrit sous les impressions de la peur, quel que soit le despote qui épouvante l'écrivain, Néron ou le cardinal de Richelieu, M. de Sartine ou les terroristes de 93 : le sceptre ou la pique sanglante, la couronne ou le bonnet rouge ; tout ce qui est la flatterie ou la terreur ne convient pas à ce vagabond et libre messager de l'histoire qu'on appelle le journal.

Plus tard enfin, quand la société romaine s'est dévorée elle-même, quand les vieux dieux se sont enfuis pour faire place au Dieu de l'Évangile, savez-vous qui nous retrouvons parmi les fondateurs du journal ? Saint Pierre et saint Paul ; saint Paul surtout, cet homme si habile à constituer l'autorité. A ce moment solennel, tous les apôtres sont des journalistes, leur journal existe, *Acta apostolorum,* et c'est ainsi seulement par la parole écrite et parlée que l'Évangile est devenu la croyance catholique ; il fallait se faire entendre, d'un bout du monde à l'autre, et il n'y avait que ce moyen-là. Le Maître lui-même l'avait dit, *qu'il ne fallait pas mettre la lumière sous le boisseau.*

Un homme qui est en même temps un des membres les plus savants de l'académie des inscriptions et belles-lettres et l'un des plus graves journalistes de ce temps-ci, M. Victor Leclerc, voulant retrouver, lui aussi, les titres de cette généalogie perdue, a fait en ce genre de piquantes découvertes ; il a découvert des journaux de la première année de Rome, il a suivi tant qu'il a pu les lignes d'airain, à moitié effacées des tables annuaires, il a retrouvé les prodiges, les dépenses de l'état, la mort de Virginie qu'il faut arracher à la brutalité d'Appius Claudius, toutes les éclipses qui étaient un si grand sujet d'épouvante, les statues accordées aux citoyens tués injustement ; la pluie de lait et de sang sous le consulat de Marcus Asilius, le procès de Valérius Triarius contre Scaurus, accusé de concussion devant Caton le préteur ; il a fouillé dans les actes de la ville, dans le gouvernement impérial, il a retrouvé les insultes contre Livie, la mère de Tibère. Un jour un architecte redresse un grand portique de Rome qui s'en allait d'un côté, toute la ville crie au miracle ; mais l'empereur, jaloux du succès de l'artiste, ne veut pas

que son nom soit inscrit dans le journal : la précaution a réussi, l'architecte est resté inconnu. C'est ainsi que dans la gazette de Renaudot, sous le roi Louis XIII, quand la propre mère du roi est envoyée en exil, quand elle meurt dans cet exil loin de son fils, vous ne trouvez pas une seule fois le nom de la reine, à ce point qu'il n'est pas même fait mention de cette mort. Tous les despotes se ressemblent dans leur despotisme, comme tous les lâches journaux se ressemblent dans leur lâcheté.

En général, ce que nous appelons aujourd'hui le *fait Paris*, les histoires de la rue et du carrefour, jardins publics, maisons à élever, arcs de triomphe interminables, antiquités de tout genre, abondent et devaient abonder, dans les journaux romains écrits sous les empereurs. Vous avez l'histoire du chien de Sabinus le conspirateur qui accompagne le corps de son maître aux gémonies en poussant des cris plaintifs ; vous avez l'histoire du phénix apporté dans Rome et exposé, par les ordres de l'empereur Claude, à l'admiration de tous ; vous avez, comme aujourd'hui encore, l'histoire des grands et des petits levers, chez les peuples qui ont une cour et une royauté ; chaque matin, on écrit dans le journal de la ville les réceptions de l'impératrice Agrippine. Aujourd'hui, l'empereur élève un grand amphithéâtre au Champ-de-Mars ; le lendemain, Poppée sa maîtresse est placée parmi les déesses de l'Olympe. Voici maintenant pour le feuilleton dramatique qui n'est pas inventé d'hier, et vous allez voir que c'étaient de rudes comédiens, dont on ne pouvait guère parler en plaisantant. *Félix, cocher de la faction rouge, ayant été mis sur le bûcher, un de ses partisans se jeta dans les flammes pour ne pas survivre à l'histrion qu'il adorait ; ce que voyant, la faction bleue, pour diminuer cette gloire de la faction rouge, prétendit que le fanatique en question était ivre quand il s'était jeté dans les flammes.* Vous pourriez, aujourd'hui, allumer un grand bûcher et y jeter en même temps toutes les chanteuses et toutes les danseuses de l'Opéra, tous les tragédiens et les comiques du Théâtre-Français, que du diable si pas un de leurs auditeurs se jetterait dans le bûcher pour les suivre. — D'où il suit que le journal est de toute antiquité, ça été la forme première de l'histoire ; c'était, en effet, la façon la plus commode et la plus simple pour la bien écrire. Le plus grand nombre de nos chroniques nationales est écrit sous la forme du journal : *Diarium*, jour par jour. Dans les premiers siècles, il n'était pas de bourgeois, quelque peu clerc, qui n'écrivît sur la marge de son missel l'ordre chronologique des événements qui l'intéressaient, le prix des denrées, l'état des saisons, la naissance du dauphin, la mort du roi, le mariage de ses propres enfants, à lui bourgeois. Déjà sous le règne de Charles VI, et sous le règne de Charles VII, vous avez un véritable journal, d'une très-grande importance, le *Journal d'un bourgeois de Paris*. Cette histoire a été composée d'une façon singulière : ce fut d'abord un cahier de papier blanc, où chacun était admis à écrire ses propres réflexions ; on y reconnaît évidemment, à leur style et surtout à leurs passions, le bourgeois, le clerc de l'université, le prêtre, le capitaine de la milice. Vous avez aussi, et c'est un terrible journal, la *Chronique scandaleuse du roi Louis XI*, écrite par le greffier de l'hôtel de ville, Jean de Troyes, parent du chirurgien Jean de Troyes qui joua un assez grand rôle dans la guerre des Armagnacs et des Bourguignons ; mais qu'est-ce que cette *Chronique scandaleuse du roi Louis XI*, comparée à la Chronique scandaleuse et sanglante de l'empereur Commode, quand il avait soin de faire inscrire dans *les actes de la ville* la liste entière de ses débauches, de ses cruautés, de ses exploits de gladiateur et d'homme infâme ! Aussi, le même journal, car c'est là encore la grande puissance du journal, de se survivre à lui-même, de pouvoir se purger le lendemain de sa bassesse de la veille, s'écrie-t-il, quand l'empereur Commode est tombé : « Pour l'ennemi de la patrie, point de funérailles, point de tombeau pour le parricide ! Sur la claie ! aux gémonies ! mettons en pièces le gladiateur, le bourreau du

sénat ! Point de pitié ! Vive Pertinax ! vive Pertinax l'empereur ! vivent les cohortes prétoriennes ! vivent les armées romaines ! vive la piété du sénat ! » Il n'y a que le journal pour parler ainsi, il n'y a que le journal qui trouve tout de suite ces vigoureux accents d'une indignation empruntée à l'âme des peuples ; il frappe plus fort et plus vite que l'histoire, s'il ne frappe pas plus juste ; il résume toutes les passions du moment, l'enthousiasme de la foule et ses colères ; il est toujours sûr d'être aussi juste que les peuples auxquels il commande ; il exalte le vainqueur, il brise le vaincu, il s'attache à la claie, il s'attèle au char de triomphe : il est comme l'écho vivant et fasciné de toutes les grandeurs et de toutes les bassesses de l'histoire ; et lorsque toutes ces passions sont mortes, lorsque par la seule force du bon sens et de la loi, chacun est remis à sa place, le vaincu et le vainqueur, le bourreau et la victime, où donc voulez-vous que l'histoire aille les retrouver toutes ces passions éteintes, sinon dans les cendres qu'elles ont laissées après elles ? or, la cendre de l'histoire, c'est le journal. Vous avez encore, et c'est un journal très-curieux, le journal de Louis de Savoie, véritable gazette de cour ; le journal de l'Estoile, véritable journal à la main, dont plusieurs copies couraient dans les familles de magistrature. Ce journal renferme plus d'un siècle, mais surtout les règnes de Henri III et de Henri IV. Le seizième siècle, aventureux et voyageur, s'inquiétant à la fois du passé et du présent, du vieux monde et du nouveau monde, avait adopté avec une grande ferveur cette forme facile de raconter ses émotions, ses découvertes, ses batailles. Ainsi, vous avez le voyage de Louis XII en Italie, de Charles VIII, d'André de la Ville, Villeneuve, Jean d'Autun ; en suivant toujours cette ligne de l'histoire au jour le jour, vous retrouvez pour la première fois, avec une forme régulière et périodique, la *Chronologie* novennaire et septennaire de *Palma Cayet*, continuée par *le Mercure français* pendant quarante ans, et publiée par le libraire Richer depuis 1609.

Mais déjà le journal, comme le représentant des passions de chaque jour, s'était révélé à la France d'une façon bien plus formidable ; nous voulons parler du pamphlet, cette terrible menace et défense de tant d'hommes courageux, qui, n'étant ni magistrats ni capitaines, voulaient cependant entrer d'une façon ou de l'autre dans les affaires publiques ; sous ce rapport, et si en effet vous définissez la presse comme on la peut définir, la parole ailée, il faut compter que le premier qui ait déchaîné la parole en ce monde, c'est Luther. Il est bien remarquable, en effet, que la presse et Luther soient venus à la même époque, l'un pour tout briser, l'autre pour tout débattre ; ce sont là deux révolutions qui se tiennent comme la boussole et la découverte du Nouveau-Monde ; il faut donc remonter dans les premières et nébuleuses clartés du seizième siècle, pour remonter jusqu'à l'origine du journal en France. C'est la lutte qui commence, pour ne plus s'arrêter jamais, entre l'autorité et la résistance, entre le bourgeois et le gentilhomme, le moine et le prêtre. Voilà encore un grand journaliste, ce Luther. Une grande voix, un beau visage, un caractère passionné, une âme forte, un immense orgueil, cette chose indispensable à tout homme qui veut renverser et détruire, voilà Luther ; il a affranchi à la fois la parole parlée et la parole écrite ; soudain l'Europe, ainsi frappée, se réveille, et, dans sa première épouvante, elle prête l'oreille à ses étranges discours : qu'est-ce donc ? la cour de Rome n'est plus que la *grande prostituée* : les prélats sont des *loups dévorants ;* les moines, des *sépulcres blanchis !* Cet homme arrive, qui brise toutes choses, le célibat monastique, les vœux monastiques, l'abstinence de la viande, l'invocation des saints ; il ne veut plus ni pape, ni cardinaux, ni moines, ni abbés, surtout il proscrit la confession, il met à l'index le libre arbitre, il proclame que la *Bible* est tout le dogme, toute la croyance, toute la liberté, toute la philosophie humaine. « Oh ! dit-il avec cette voix qui frappe Rome au cœur comme un soufflet vous frappe au visage, ce

que c'est que la parole, ce que c'est que l'écriture ! je n'ai pas encore mis la main à la moindre pierre, je n'ai incendié aucun monastère, et déjà tous les monastères s'écroulent par la force de ma parole et de ma bouche ! » Une fois la discussion entrée dans le monde par cette porte, vous comprenez qu'il était impossible de l'arrêter. Luther a mieux fait que fonder le journal en Europe, il est le père de la controverse. Quand il mourut, il n'y avait plus ni vrai ni faux, tout était à refaire, à prouver ; il laissa l'Europe divisée en deux parts qui ne se rapprocheront jamais : d'un côté la Bible, de l'autre côté l'Évangile ; ici le pape, là-bas Luther ; d'un côté l'Angleterre et l'Allemagne, d'un autre côté la France et l'Espagne, Rome au milieu. Au même moment, commencent à s'étendre comme fait une tache de vieux sang, toutes les rivalités étrangères, et toutes les rivalités intestines qui ont été toute notre histoire. Depuis le seizième siècle, l'unité est rompue, l'unité, ce rêve de Charlemagne, appuyé et sacré par l'église ; c'en est fait, l'histoire qui avait été d'abord une légende, l'histoire devient un pamphlet; toutes les puissances du monde s'écrivent et se répondent à haute voix en présence des peuples étonnés d'entrer ainsi, pour la première fois, dans les disputes et dans les secrets de leurs maîtres. Chose étrange, le silence qui pesait autrefois sur toutes les affaires politiques, le silence du vieux sénat romain, se rompt tout d'un coup pour ne jamais revenir, Luther a accompli à tout jamais le rêve interrompu de César, la publicité dans la politique. François Ier, le roi de Bayard, attaque Charles-Quint par l'épée d'abord, par la parole ensuite ; il appelle à son secours, non-seulement les soldats, mais encore les écrivains de la France. Charles-Quint répond à François Ier par l'épée et par la parole tout à la fois, et ainsi voilà le peuple en contact avec ses maîtres ; voilà les maîtres, ces imprudents ! qui prennent les sujets pour juges de leurs querelles. Aussi bien, lorsqu'en 1789 le peuple eut bien entendu tous ces discours pour et contre, l'envie lui vint de formuler sa sentence, et alors il dit à toutes les parties qui étaient en cause, au roi de France et à tous les rois de l'Europe, au pape et à l'empereur : « Vous avez tort ; c'est moi qui ai raison ! » et de son geste il les brisa.

Et notez bien que le pamphlet aussi bien que le journal, à chaque instant, reflète fidèlement l'époque au milieu de laquelle il élève sa voix stridente ; cette grande dispute des protestants et des catholiques fait lever en France autant de pamphlets nouveaux que de nouveaux crimes. Sous Charles IX, ce sont les théologiens qui se disputent, et ils se disputent tout à fait à la façon des théologiens, par la satire, par la violence, par la calomnie, et enfin, quand ils n'ont plus d'injures à se dire, par le meurtre. Bientôt, quand s'élève dans le monde politique, Catherine de Médicis, cette froide élève de Machiavel, quand le danger grandit en s'anoblissant, quand ce ne sont plus quelques malheureux hérétiques qu'on menace, mais bien la tête de la nation, quand la Saint-Barthélemy, cette immense et ineffaçable tache de sang au front de notre histoire, se fut levée dans l'ombre menaçante, alors le pamphlet s'éleva aussi comme les événements dont il parle, comme les hommes qu'il censure. Alors paraissent de vraiment grands écrivains et de vraiment grands satiriques, en un mot, tous les hardis ligueurs dont les paroles tombaient sur les âmes, comme autant de torches brûlantes sur des gerbes de blé. Ainsi donc, voici la satire à la hauteur de toutes les têtes aussi bien que le poignard est au niveau de toutes les poitrines. Voici que les gouvernants se sont habitués bien vite à entendre maudire ceux qui les gouvernent, le combat est dans la chaire élevée au-dessus de toute censure, le combat est dans la rue, le combat est partout ; on crie, on s'accuse, on s'attaque ; bien plus, on se révolte, et dans cette triple mêlée de la plume, du sermon et de l'imprimerie, dans cette arène qui mène au triomphe et qui mène au supplice, souvent au supplice et au triomphe tout à la fois, voici venir un homme d'une haute probité, d'une science infinie, d'un génie dévoué, un citoyen net et ferme,

un chrétien sans fanatisme, un grand homme peut-être, Henri Estienne II, le fils de Robert Estienne Ier, le petit fils de Henri Estienne Ier; car dans cette famille de grands imprimeurs, c'est comme une illustre famille royale dont il ne faut pas confondre les membres glorieux. Celui-là, comme il était le plus courageux et le plus savant, et le plus grand écrivain, et le plus prévoyant de tous, s'attaque à la plus puissante de toutes, à Catherine de Médicis, sans trop penser au supplice qui attendait dans ce temps-là les pamphlétaires trop hardis, et à ce pauvre petit libraire qui venait d'être pendu par ordre de la reine, *pauperculus librarius*, comme dit M. de Thou. Or, vous pouvez penser ce que devait être un pamphlet écrit par l'homme qui a lu Suétone, qui a traduit Sophocle et qui sait Tacite par cœur.

Nous arrivons ainsi, car malheureusement l'espace nous manque, au plus magnifique article de journal qui ait jamais été écrit dans aucun siècle et dans aucune langue, à la satire Ménippée; jamais la presse populaire, jamais la satire jetée à la foule, n'ont produit une plus grande page, n'ont porté des coups plus terribles; c'était tout simplement une révolution qui s'opérait, c'était quelque chose comme la charte de Saint-Ouen; mais il ne faut pas vous attendre que le journal aura souvent de ces bonnes fortunes-là. Il y eut donc à ce moment de l'histoire de France une halte dans la satire. La Ménippée prépara l'avénement de Henri IV, tout autant que la bataille d'Ivry; enfin, Henri le Grand arriva pour fermer les plaies de la France. Un instant les partis s'arrêtent tout haletants dans le chemin qu'ils ont fait en pure perte, les haines religieuses paraissent endormies, ne faut-il pas donner le temps à Ravaillac d'aiguiser son poignard? Tout fait silence dans ce désolé royaume de France, plus d'injures, plus de clameurs, plus de pamphlets, chacun est occupé à panser ses blessures. La France entière lève les yeux vers le ciel ou plutôt vers le blanc panache d'Ivry, qui l'abrite sous son ombre fécondante : mais tout à coup la tête royale qui le portait si haut, le blanc panache! elle tombe; c'en est fait alors, la France a perdu son guide des champs de bataille et son espoir dans la paix; le Henri le Grand, à la barbe déjà grise, est mort assassiné par un pamphlet, comme est mort le Valois, comme a manqué mourir Louis XV plus tard, comme est mort M. le duc de Berri : car vous remarquerez que tous les assassins de rois sont de grands lecteurs : un pamphlet se rencontre dans leur maison, sous leur chevet, sous leur prie-Dieu. Alors, à la mort du Béarnais, toute émotion se ranime, toute faction recommence, mais cette fois, soyez tranquilles, on ne se battra plus pour les idées religieuses; déjà sous la régence de Marie de Médicis, la reine aux belles mains, mais si faibles, le peuple est à bout de religion, il s'est tant battu pour la croyance, il a été si fort ballotté du pape à Luther, de Luther à Calvin, de Rome à Genève, il a versé tant de sang, il a été le témoin de tant d'apostasies, il a si bien compris que la Ligue était une chose abominable, il s'est repenti si fort d'avoir fermé ses portes à Henri IV qui lui donnait du pain! Enfin il a été frappé au cœur par le poignard de Ravaillac; avec Henri IV s'est envolée sa dernière croyance. Voilà donc de nouvelles passions qui entrent en jeu : on se battra toujours, mais pour d'autres motifs moins sérieux; les vieux fanatiques de la Ligue, qui regrettent leur jeunesse perdue à ces batailles, aiment mieux voir leurs enfants débauchés, joueurs, duellistes, coureurs de jolies filles et d'aventures galantes, que de leur voir commenter l'Évangile et la Bible, le fusil à la main et le poignard au côté. Oui, ces vieux ligueurs devenus sages étaient contents de la folie de ces enfants : *la caque ne sentait plus le hareng*, pas plus de leur côté que du côté de Henri IV. Si Paris vaut une messe, se disaient-ils, une messe ne vaut pas qu'un enfant livre son frère, qu'un père égorge son fils; une messe ne vaut pas que Paris mange ses morts faute de pain; une messe ne vaut pas qu'on égorge M. l'amiral de Coligny dans sa maison; il nous faut du repos avant de mourir; et voilà, en

effet, nos fanatiques qui se reposent sur le doute, cet oreiller si bien fait pour bien dormir.

C'est ainsi que l'autorité paternelle, jusqu'alors si sévère en France, se relâche tout d'un coup; ceci vous explique les faiblesses de tant d'honnêtes bourgeois pour leurs enfants, ces faiblesses dont Molière devait faire son profit plus tard; ceci vous explique aussi comment la chaise à porteurs de Marion Delorme, la courtisane, était entourée, en plein jour, d'autant de flatteurs que la litière de Monsieur le cardinal de Richelieu. Allons donc, un peu de trêve, la bataille n'est plus dans la rue, le peuple en a assez pour cette fois, il n'est plus en train de se battre; parlez-lui de déchirer de ses mains le maréchal d'Ancre et sa femme, à la bonne heure; ce n'est pas s'entr'égorger cela, c'est égorger. Messieurs de la noblesse, battez-vous entre vous, à votre tour, le peuple vous regardera faire; et en effet, voilà nos gentilshommes ruinés par la guerre (Henri le Grand les avait assez mal payés), qui se battent pour toutes les places du royaume. Chacun veut arracher à cette faible régente quelques-unes de ses dépouilles, jusqu'à ce que la faiblesse et la puissance de la mère, passent aux mains de Louis XIII. Ici nous rentrons plus que jamais dans notre sujet, car à ce moment de l'histoire est fondé un journal régulier, intitulé *le Mercure de France,* et comme si jamais le journal ne devait déroger, vous verrez tout à l'heure quel était le fondateur du *Mercure de France.* En même temps s'établit chez nous une chose qui a particulièrement favorisé l'établissement et la fondation du journal en France, je veux parler de cette succession non interrompue jusqu'à Louis XIV, et depuis Louis XIV jusqu'à Bonaparte, de favoris et de ministres tout-puissants, tour à tour l'appui, la haine, le mépris ou la pitié de la France, pouvoirs éphémères, rarement aimés, vite oubliés, regrettés parfois, ce qui est rare. Ceci, vous le savez, s'appelle : la fiction. Ce qu'on n'ose dire au roi, on le dit à son ministre, à son favori, à son conseil. Rien n'est plus commode pour le journal que cette fiction, c'est un marchepied du haut duquel la presse peut abattre les plus hauts pavots de Tarquin; le ministre est pour la presse le bouc émissaire de la royauté, c'est lui qui reçoit toutes les injures que l'on dit au roi, c'est lui qui est vaincu quand le roi est vaincu; en revanche, c'est le roi qui triomphe à sa place : injures, calomnies, menaces, journaux, pamphlets, tout revient de droit au ministre, même quand il est soutenu par l'opinion publique; l'opinion publique ne le défend pas, par la raison qu'il n'y a que les pouvoirs légitimes et héréditaires qui n'excitent pas l'envie. Quant à l'homme, exposé à toutes les attaques, c'est à lui à se défendre, et d'ordinaire il n'y manque pas; de cette attaque et de cette défense est résulté le double mouvement du journal, il vit encore sur ce mouvement-là qui n'est pas prêt à s'arrêter de sitôt.

Nous en étions tout à l'heure au *Mercure français, histoire de notre temps.* Cette histoire est écrite de 1631 à 1633; si vous la lisez avec attention, vous y retrouverez toute l'époque. *Loi contre le duel. — Loi somptuaire, portant défense de porter or, perle, broderie, pierreries, et même le roy tint si ferme, qu'il fallut qu'un prince qui voulait lui parler ôtât ses gants où il y avait de l'or. — Voyage des Espagnols. — La découverte de la cinquième partie du monde appelée Australie. — Guerre du roi d'Espagne et du duc de Savoie. — Incendie du Palais de Justice.* Et plus loin : *Mort de Barnevelt.* Nous pouvions bien nous douter que Barnevelt allait mourir, car les premières pages du *Mercure français* sont consacrées à insulter ce grand homme; telle est cependant la simplicité héroïque d'une pareille mort, que le journaliste français, homme sans talent et sans style, ne peut pas la raconter sans émotion. Les moindres détails de cette heure suprême vous apparaissent dans ces pages écrites au hasard. *Barnevelt arrive*

sur l'échafaud, dans la cour du chasteau de La Haye, à trois heures du matin; il est vestu d'une robbe de chambre de Damas, de feuille morte, le pourpoint de satin noir, son baston en sa main, et un bonnet de satin noir sur sa tête; suivi de son fidèle serviteur: le dernier des trois était le bourreau d'Utrecht. A ces détails, le journaliste se sent ému malgré lui, et il s'écrie sans avoir peur de déplaire aux puissants de la terre: *O Dieu, que devient l'homme! Cependant Barnevelt se met à genoux et prie; il ne veut voir ni sa femme ni ses enfants. Son serviteur tire alors du sac de nuit un bonnet de velours violet, et le lui abbaisse sur les yeux en disant: « Seigneur, ayez pitié de moi, pauvre pécheur!* » Brave journaliste, qui n'a pas peur de déplaire aux Espagnols, tout-puissants à Paris. *Ainsi est mort Barnevelt, un des plus grands esprits de l'Europe.* En fait de nouvelles littéraires, vous avez, dans le *Mercure français : Le poëte Théophile est chassé de France. — Ballet de la reine: Psyché. — Les génies d'amour: au nombre des pages qui jouaient dans le ballet, était M. le* DUC DE MONTMORENCY. Enfin nous trouvons une petite pièce de vers fugitive qui vaut certainement toutes les pièces fugitives de ce temps-ci.

DAMON. Dois-je perdre tout mon âge
Sans repos, ni liberté?
SYLVIE. Berger, vous étiez volage,
Mais vous êtes arrêté.
DAMON. Au moins qu'on me fasse entendre
Pourquoi je suis détenu.
SYLVIE. Berger, vous me vouliez prendre,
Mais je vous ai prévenu.
DAMON. Pour vous, en cette contrainte,
Je meurs la nuit et le jour.
SYLVIE. C'est de regret ou de crainte,
Vous ne mourez pas d'amour.
DAMON. Qui pourrait sur votre face
Voir les lis sans vous servir?
SYLVIE. Mais vous avez eu l'audace
De vouloir me les ravir.

Et après ces jolis vers, vous lisez tout simplement ceci sans autre réflexion : *Pillage du maréchal d'Ancre. — Mort du duc de Joyeuse. — Mort d'Étienne Pasquier,* ce même Pasquier qui disait : Si j'avais été le maître, j'aurais fait brûler toute la famille de Ravaillac, père, mère, frères, sœurs, tantes, jusqu'aux arrière-petits-cousins.

Arrive alors l'homme qui, en France, devait régulariser toute chose, Monsieur le cardinal de Richelieu lui-même, un de nos ancêtres; c'était un homme qui prévoyait tout très-versé dans les sciences du temps présent, qui, n'étant encore qu'évêque de Luçon, avait eu à souffrir, tout comme les autres, des *nouvelles à la main*, des facéties satiriques, autrement dit, *caquets de l'accouchée*, et qui enfin, maître de la France, voulut que le journal lui appartînt comme tout le reste. Il trouva sous sa main, pour le servir comme il fallait servir le cardinal, un homme alerte, ingénieux, prêt à tout, nommé Renaudot. Ce Renaudot était né à Loudun en 1158, et avait beaucoup de choses; il avait eu beau-

coup d'emplois, c'était un esprit actif et remuant, et, quand il était nécessaire, il arrivait jusqu'à l'éloquence. Il avait été maître d'école, puis il s'était fait recevoir docteur à la faculté de Montpellier, puis il avait inventé toutes sortes de chôses qui ont été inventées depuis lui. Les bureaux d'adresse et de placement, les *Petites Affiches,* le mont-de-piété, surtout les consultations gratuites; mais les consultations gratuites avaient soulevé contre Renaudot toute la faculté de Paris. Guy Patin, qui avait bien de l'esprit, s'éleva de toutes ses forces contre ce gâte-métier; il eut aussi à se batailler avec d'Hosier le généalogiste, homme puissant parce qu'il tenait entre ses mains toute la noblesse de France; bref, c'était l'homme qu'il fallait au cardinal, du reste écrivain assez habile pour ce temps-là : écrivant vite et d'un assez honnête français. Le cardinal lui confia la rédaction de son journal, et ce journal, qui s'appelle la *Gazette de France,* pour ceux qui savent le lire, est la plus terrible histoire du cardinal de Richelieu qui ait été faite. Là vous rencontrez, *ad vivum,* cette inaltérable volonté; vous retrouverez, en le cherchant bien, tout cet homme qui a brisé les protestants, non pas comme catholique, mais comme roi de France. Vous savez d'ailleurs qu'il y a tout un journal écrit de la main du cardinal, et intitulé : *Journal fait durant le grand orage;* ce que le cardinal appelait le grand orage, la cour l'appelait la journée des dupes, et elle avait raison. Ainsi, la *Gazette de France* a été écrite sous ses yeux : quel livre! Je le prends au hasard, je l'ouvre sans trembler; je vais y trouver la pensée du maître, j'en suis sûr; seulement, il faudra savoir deviner, même le silence, pour retrouver dans ces pages ce qui n'est pas imprimé, pour rétablir les noms omis à dessein; ce serait là un beau travail, si on avait le temps de le faire. Le voici un peu fait au hasard :

9 *juillet* 1632. *Le sieur Mazarin* (le cardinal ne se doutait guère par qui il serait remplacé), *assisté des gardes du comte de Soissons, partit avant-hier de cette ville pour s'en retourner à Rome, aussi satisfait de sa Majesté que les dames le sont de ses parfums.*

8 *avril de la même année.* (L'anecdote a dû être écrite chez Marion de Lorme.) *De Bude. — Le pacha a fait présent au grand seigneur de quatorze filles hongroises, des plus belles qui aient été prises par les soldats en la dernière course qu'ils firent sur nos frontières*

14 *mai* 1632. (Cette fois nous ne plaisantons plus, voici la nouvelle.) *Le lundi,* 10 *du courant, sur les quatre à cinq heures d'après midi, le maréchal de Marillac eut la tête tranchée sur un échafaud dressé en la place de Grève, joignant la porte de la maison de ville, en une des chambres de la quelle il avait été ammené en carrosse le même jour sur les dix heures du matin, du bourg de Rueil; cette exécution, faite à la vue de plus de cent mille Parisiens, dont la curiosité fut si grande, que telle fenêtre s'y loua* 8 *pistoles; en la* 68*e année, moins deux mois, de son âge; sa tête et son corps, en l'instant portés en son carrosse, furent enterrés le lendemain en l'église des Feuillants, près celui de sa femme dont il portait encore le deuil, n'ayant laissé aucun enfant.*

Vous avez aussi, dans la même année, l'histoire de la bataille de Lutzen, cette terrible bataille de deux jours, racontée en quelques lignes. La mort de Gustave-Adolphe est narrée sans trop d'émotion. On y trouve seulement ces quelques mots à sa louange :

« *Il avait deux balles dans le corps, une dans le bras, et il mourut sans son harnais qu'il n'avait pas eu le temps de vêtir, tant il avait hâte de mener ses troupes à la charge.* »

Vous avez aussi dans cette même année 1632, car elle est cruellement remplie, bien d'autres exécutions abominables. *Le chevalier de Jars, condamné par le sieur de Laffemas. — Un jeune garçon, de seize à dix-sept ans, pendu et brûlé pour blasphème et dam-*

nation exécrable, et ses deux frères pendus avant lui.—Le supplice d'un avocat natif de Fougères, brûlé pour avoir insulté un crucifix. — Un des pages du duc de Luxembourg est décapité dans le grand Châtelet de Paris, pour avoir tué un pâtissier, et comme le duc de Luxembourg demandait qu'au moins son page ne fût pas tué en public, vous avez un arrêt du même jour par lequel *la cour défend de faire les exécutions autre part qu'aux places publiques.* En même temps, vous avez des nouvelles de Dresde, des nouvelles de Prague. *A Dresde, un conspirateur est étranglé, la seule grâce qu'on lui fit fut de n'avoir pas les trois doigts coupés. — A Prague, il y avait dix criminels d'état, le même jour neuf des criminels ont été traités en nobles et décapités sur un échafaud couvert de drap noir; quand le dernier des neuf monta sur l'échafaud, il était si jeune et si beau, dix-huit ans à peine, que les officiers du duc de Friedland se jetèrent aux pieds de monseigneur, demandant la grâce de cet enfant : mais le prince fut inflexible, et le pauvre jeune homme fut décapité comme les autres.»* Voilà des histoires qui devaient plaire au cardinal de Richelieu; voilà des avertissements sévères que la noblesse aurait dû comprendre, mais la noblesse ne savait pas lire encore, elle devait apprendre à lire dans le journal de Marat.

Regardez cependant avec quel sans gêne brutal tous ces nobles sont traités. *Le roi, chef de l'ordre, déclare le duc d'Elbeuf dégradé de cet ordre,* et rien de plus. Ceux qui s'en vont et qu'on ne peut ni dégrader ni tuer, on les condamne à être tirés à quatre chevaux; leurs membres, à être portés au lieu le plus éminent de la ville; leurs châteaux et principales maisons, démolis de fond en comble; leurs bois, coupés et abattus, et le reste de leurs biens confisqué au profit du roi; *quant au cheval de bataille du baron de Cirey, un cheval de bataille sous poil noir, il servira à la conduite de la charrette qui conduira le coupable à l'échafaud.* Ce terrible cardinal, quand il tenait un ennemi, déshonorait même son cheval.

Un peu plus bas voici notre homme qui s'apitoie : *Le neuf du courant deux demoiselles* (deux filles nobles) *furent décapitées au carrefour Saint-Paul, pour crime de fausse monnaie, le courage qu'elles firent voir ayant ravi toute l'assemblée.*

Autre histoire de 1632. *Le venant autrefois des gardes de la reine-mère,* (ce journal ne parle jamais de la reine-mère que dans ces sortes de circonstances) *eut la tête tranchée au carrefour de Saint-Paul, pour avoir semé et affiché des libelles contre l'honneur du roi et de ses ministres.* Arrivent le même jour des nouvelles de l'inquisition d'Espagne. *Le dernier auto-da-fé a été admirable : deux échafauds de quarante pas de long sur vingt de large avaient été élevés; sur l'échafaud de la main droite, richement tapissé, était le cardinal Zapata, inquisiteur-général, assis au plus haut degré, à ses côtés le conseil suprême de l'inquisition, derrière lui un autel sur lequel se disaient des messes, sur l'autre échafaud étaient assis les justiciables. A sept heures du matin, quarante-huit criminels choisis d'un plus grand nombre d'autres réservés à pareille cérémonie, furent tirés de la maison d'inquisition. Premièrement marchait une procession la croix couverte d'un voile noir, quatre statues de deux hommes et de deux femmes échappés des mains de l'inquisition, et condamnés par contumace, étaient portées ensuite ; puis deux coffres peints de flammes dans lesquels étaient les squelettes de deux criminels morts dans les prisons, suivaient tous les autres justiciables vivants ; l'un ne portait qu'une chandelle, l'autre une chandelle et la corde au cou, l'autre une chandelle, la corde et des mors et des bâillons dans la bouche : à d'autres on ajoutait un grand capuchon en carton de trois quarts d'aune de haut ; d'autres portaient une croix verte attachée entre leurs mains, et ainsi jusqu'à ce que la flamme ait consumé tous ces*

misérables. Arrivent à la suite les plus atroces détails. Vous avez eu en deux mots la mort de Gustave-Adolphe, vous aurez en vingt pages les crimes du cardinal Zapata, le grand inquisiteur. Arrive enfin *la mort de M. de Montmorency sur l'échafaud,* cet épouvantable excès du pouvoir, ce grand seigneur égorgé comme le plus vil des criminels. Vous pensez si ce fut là un jour d'épouvante pour cette cour et pour tout ce qui portait un grand nom dans la France ; le roi lui-même sollicita en vain la grâce de son cousin, le cardinal fut inflexible. Mais à peine Montmorency est-il mort, que son bourreau se met à sourire : *Il se peut voir,* dit-il dans son journal, *si nous engendrons ici la mélancolie* (*ici,* c'est la cour), *par le ballet que le comte de Soissons dansa dimanche dernier au Louvre, à l'Arsenal et en la maison de ville, avec une telle affluence de peuple que dedans le Louvre seul, il n'y avait guère moins de quatre mille personnes, la plupart personnes de marque.* Et le bon cardinal vous raconte longuement tout le ballet ; *le sujet, le château de Bicêtre : le jour était figuré par un grand tableau ou ce château était peint, ayant le soleil sur son horizon et autour de son faite, faisans, grues, faucons et autres oiseaux. Sortirent premièrement du château, l'hôte, l'hôtesse et son valet, les sieurs de Belleville, de la Barre et de Liancourt aussi bien que tout le reste, si richement vêtus qu'on ne les eût pas pris pour tels, sans leur posture où rien n'était oublié et sans ce petit mantelet que l'hôte donne à garder à sa femme ; dansèrent ensuite deux gueux vêtus de riches lambeaux que représentaient le comte de Fiasque et le sieur Parade ; suivaient le comte de Soissons, le duc d'Alvy : les comtes de Liancourt, de la Barre, de Maraudé, représentaient cinq paysans ivres, vêtus de satin blanc parsemé d'argent, la serpette à la ceinture, etc. Trois bohêmes parurent après, le comte de Mauvert, de Saults et de Mata ; deux demoiselles masquées représentèrent un combat sous la conduite d'un messager d'amour, les tenants de ces demoiselles étaient le baron de la Ferté et le marquis de Beuvron ; un Espagnol fit la roue, c'était le comte de Soissons. Après le ballet, le comte de Soissons mena danser la reine, le duc de Longueville la princesse de Condé ; on dansa depuis les huit heures du dimanche au soir septième du courant, jusqu'au lendemain matin à pareille heure ; il n'y eut pas d'autre accident, sinon qu'il y fut perdu pour 1,500 écus de bijoux, et qu'une comtesse accoucha dans la chambre de la reine. — Pour faire place,* ajoute Richelieu qui plaisante, « *il fallut quelques coups de hallebarde et des feintes qui n'étaient pas au ballet ;* » et pas un de ces rudes danseurs ne pense à M. de Montmorency qui est encore tout chaud !

Dans le même temps *le vice-roi de Naples* (la cour de Naples était plus avancée que la nôtre), *fait jouer une tragédie de sa composition.*

De temps à autre, car on trouve tout dans ce journal, on rencontrait une petite flatterie pour le roi Louis XIII, celle-ci par exemple : *le roi revenant de la chasse dans son carrosse, qu'il prend plaisir à guider de la même main qui conduit les rênes de l'état,* mais ces sortes de bonnes grâces sont rares dans le journal du cardinal.

Allons toujours, mais cependant que de choses curieuses nous laissons de côté !

Un jour chez le roi un ingénieur apporte des fusées à croc, une des fusées prend feu, elle brûle le castor de celui-ci, le rabat de celui-là, l'habit d'un autre, c'est une grande nouvelle de la cour. Une autre fois, *au camp de Vic sa majesté fait faire l'exercice à cent hommes de ses gardes, et vous ne sauriez croire de quelle allégresse tant capitaines que soldats obéissaient à un tel chef, même il advint qu'un chat sauvage s'élança sur ce bataillon et le fit reculer, et il fallut que sa majesté le tuât de son bâton de commandement au grand étonnement de toute l'assistance ; les uns disaient : Qu'en*

ce rencontre aussi bien comme ailleurs, le vouloir et le faire étaient à S. M. la même chose, d'autres, que mourir et lui déplaire ce n'était qu'un », et autres balivernes dignes du sieur de Benserade, mais que de pareilles louanges, à propos d'un chat assommé, devaient déplaire au brave fils de Henri le Grand ! Quelquefois aussi vous voyez apparaître, comme dans les anciens journaux des Romains, *des enfants à deux têtes, des pluies de sang et de crapauds*, et autres phénomènes qui se retrouvent encore de nos jours et qu'on appelle des *canards;* ou bien encore vous avez des résumés politiques ainsi faits et que vous retrouverez tous les ans à peu de choses près dans les discours de la couronne. « NOUVELLES DE FRANCE. *Son état triomphant ne nous laisse rien à dire, si ce n'est qu'elle est au centre de son repos.* » Nous avons retrouvé, car on trouve de tout en cherchant bien, la première récompense que Théophraste Renaudot obtint de son collaborateur le cardinal. *Sa majesté, voulant gratifier et traiter convenablement. Théophraste Renaudot, un de ses conseillers et médecins, maître et intendant général des bureaux d'adresse, et voulant récompenser ses services, lui a fait don exclusivement de l'intendance du mont-de-piété.* La récompense est belle, et plus d'un homme moins ambitieux s'en serait contenté.

Il y a aussi des choses bien extraordinaires que nous oublions : *C'est la reine d'Angleterre qui danse un ballet*, l'Amour platonique; *sa majesté, sous les traits d'Amphitrite, parait sur la mer dans une coquille suivie de ses nymphes, vêtues comme elle de satin isabelle avec des broderies d'argent.* Certes il y a loin de cette mer d'opéra à la terrible mer de Bossuet, TRAVERSÉE TANT DE FOIS EN DES APPAREILS SI DIVERS ET POUR DES CAUSES SI DIFFÉRENTES. Il y a aussi des dates célèbres. 17 *mai* 1637. Nous sautons beaucoup d'années, « *le roi partit de St-Germain et fut coucher à Versailles; le même jour, la demoiselle de La Fayette, une des filles de la reine, s'est rendue religieuse dans le monastère des Filles de la Visitation et a été grandement regrettée de la reine, du roi et de la cour. Le roi,* « prenez garde à vous, messeigneurs, » *nomma le sieur Laffemas à la place du lieutenant civil*; *sa majesté lui fit présent d'une robe parfaitement belle et richement équipée, afin que le sieur Laffemas se fasse voir au peuple de Paris, suivant l'ancienne coutume des chefs de la police; outre les anciens officiers qui sont en charge, il sera accompagné de douze gardes payés par sa majesté. En* 1638, *le général Jean de Vert est amené prisonnier à Paris. Le* 26 *février* (encore une victime qui s'avance), *le sieur d'Effiat de Cinq-Mars est pourvu, par le roi, de la charge de grand-maître de la garde-robe de sa majesté.* 28 *avril* (une date célèbre), *l'heureuse nouvelle assurée de la grossesse de la reine, enfant donné par Dieu qui a produit cette merveille lorsqu'on s'y attendait le moins.— Le siége de Fontarabie en Espagne par le prince de Condé.* L'histoire des couches de la reine est des plus complètes. Le cardinal comprend que la naissance du dauphin raffermit encore sa puissance; cet enfant, on le dirait une grande œuvre de plus dans sa vie, aussi il l'entoure de respect et d'un intérêt presque paternel. Le roi en ce moment était si rempli de joie, que vous retrouvez quelques pages plus bas un manifeste de la reine-mère qui quitte la ville de Bruxelles; le manifeste passe inaperçu, et plus tard dans les remords qui saisiront sa majesté en pensant à sa noble mère, le cardinal pourra toujours répondre : *Mais, sire, nous avons inséré avec obéissance jusqu'aux plaintes de la reine quand elle a quitté Bruxelles. —* 18 *décembre. Mort du père Joseph*, sans autre éloge. Le cardinal de Richelieu était le seul à savoir quel habile politique la France perdait ce jour-là. Un autre jour, le roi est absent, le cardinal institue comme qui dirait la garde nationale. Les règlements étaient plus durs que ceux d'aujourd'hui : on ne commandait pas le bourgeois, il se commandait lui-même ; *il faut*, dit le

cardinal, *que le bourgeois s'assure lui-même du jour de sa garde, et que ledit jour voulu, il soit soigneux de se lever au premier bruit du tambour. Tout bourgeois doit savoir qu'il est tenu de faire la garde nuit et jour aux portes de la ville, il faut qu'il reconnaisse les chefs et officiers auxquels il doit obéir tant dans le corps de garde qu'ailleurs, il doit obéir au caporal aussi bien qu'au capitaine, il faut qu'il apprenne une à une toutes les lois de l'art militaire, sous peine* (et ceci est une des bonnes plaisanteries du cardinal), *de perdre le glorieux titre de soldat qui n'appartient qu'aux belles âmes.*

Voici une bonne et admirable note du journaliste, à la fin de sa gazette et durant le siége de Corbie : *J'emploie*, dit-il, *la dernière ligne de cette page à prier ceux qui font eux-mêmes les exploits, de me les faire savoir, sinon qu'ils veuillent s'en rapporter à la renommée : il me reste à excuser le manque des titres de Monseigneur ou de Monsieur, dont la brièveté de nos écrits ne me permet pas de me servir.*

Quel malheur que *la brièveté de cet écrit* nous empêche, nous aussi, de nous servir de ces heureuses découvertes. Nous retrouverions la mort de *Walstein*, qui était à la bataille de Lutzen contre Gustave-Adolphe. *Sa mort*, dit le cardinal (il se servait de la fiction en sens inverse), *a été un fameux exemple de la cruauté d'un maître*, et le cardinal s'emporte contre ce mauvais maître ; il en veut à ces inquiétudes d'un prince jaloux, méfiant et crédule ; il accuse tout au haut cette *mauvaise humeur* dans les rois ; vous verrez que, la veille, le cardinal aura été maltraité par le roi Louis XIII. Savez-vous ce qu'on faisait à Londres dans le palais de Whitehall, le 28 mars 1634 ? *On dansait un ballet où la reine jouait le rôle principal. — Le 12 septembre, le cardinal pardonnait à Monsieur, frère du roi, et lui permettait de revenir à la cour. — Le 30 novembre on jouait à l'Arsenal une pièce de Scudéri, on donnait un concert de seize luths ; quand sa majesté se retira, il était deux heures du matin du jour en suivant. — M. de Turenne a pris un bastion* : la belle nouvelle à donner pour M. de Turenne ! Mais enfin il faut bien nous arrêter, ce terrible journaliste, Monsieur le cardinal de Richelieu ne peut pas être suivi jusqu'à la fin dans sa trace sanglante, ce serait le sujet d'un grand livre. Cette *Gazette de France*, dont nous vous parlons, le plus vieux des journaux réguliers, commencé en 1631, par Théophraste Renaudot ne s'est arrêté qu'en 1792, et ne forme pas moins de 163 vol. in-4° avec ou sans privilége.

Étudié avec soin, cet immense recueil fournirait une mine inépuisable d'anecdotes terribles et plaisantes ; qu'un plus hardi le fasse.

C'est ici le lieu de signaler une division importante du journal qui, à peine fondé et ne pouvant suffire à accomplir sa tâche entière, fut obligé de se diviser en plusieurs parties, pour être au courant des faits et des idées de chaque jour. Nous voulons parler du journal savant, du journal littéraire, du journal badin à l'usage des femmes et des petits-maîtres, et même cette espèce de journal, s'il en était besoin, ne manquerait pas, lui aussi, d'une origine illustre ou tout au moins antique.

Le premier qui ait fait un journal purement consacré à la science, et en dehors des débats des rois et des peuples, c'est le fameux Photius, le patriarche d'Alexandrie, un homme qui était trop savant dans un temps où la science, après la peur, était la passion dominante. Au reste, grand hypocrite dans sa parole, grand pervers dans ses actions, il a laissé, entre autres journaux, un journal intitulé *Bibliothèque*, qui contient l'analyse d'un grand nombre d'auteurs avec les jugements sur leurs écrits ; c'est le *Baillet* du moyen âge. Son livre est d'autant plus curieux, que les ouvrages dont il est question ne

sont pas parvenus jusqu'à nous. Nous allons arriver au *Journal des Savants;* mais, avant de parler de cette entreprise sérieuse, il est besoin que nous disions quelque chose d'une gazette bouffonne qui n'a pas manqué de lecteurs, nous voulons parler de la *gazette en vers* qui a précédé de quelques jours les feuilles de Renaudot, et qui, sans contredit, doit le jour aux journaux satiriques et gaillards qui s'écrivaient comme des nouvelles à la main et qui étaient remplis d'un terrible fiel. Les petits journaux étaient déjà inventés dans ce temps-là, et cruellement inventés, et personne n'y était ménagé, ni les hommes ni les femmes, ceux-là dans leur courage, celles-là dans leur beauté; même cette chanson manuscrite qui circulait chaque matin toute remplie d'une ironie sanglante, était selon nous, d'une attaque plus rude et plus féroce que tous nos petits journaux imprimés avec la signature de l'imprimeur et le nom du gérant.

L'injure imprimée a quelque chose de solennel qui en amortit l'effet : on sait d'où cela vient, et si l'on ne le sait pas, on pourrait le savoir et par conséquent s'en venger, ce qui est beaucoup. Mais allez donc vous fâcher contre une chanson qui tombe des nues tout armée de rimes acérées, que l'antichambre répète un instant après le salon. Dans ces couplets à la main, personne n'était respecté; l'outrage était pour quiconque avait un succès dans le monde, succès de guerre, de politique, d'esprit ou d'amour. Ainsi, par exemple, voici pour les femmes de la cour :

Dolone [1] est cruelle,
Luynes [2] n'est pas belle;
Lamothe est si prude
Qu'elle en paraît rude.
Et pour Coëtlogon,
Si elle sait vous plaire,
Ce n'est pas une affaire,
Elle ne dira pas : non.

En fait de couplets et de petits journaux, voici ce qu'on écrivait sous Louis XIV, et les vers qui circulaient dans sa cour. Louis XIV venait de prendre pour maîtresse madame de Montespan, qui avait appartenu à M. de Lauzun. Écoutez la lettre de M. de Lauzun au roi :

« Votre majesté, sire,
M'a fait un vilain tour;
Mais je n'en puis que rire,
Car je n'ai plus d'amour.
Je vous laisse ma maîtresse :
Mon Dieu, que j'en étais las!
Faites-en tous vos choux gras:
Moi, je n'en fais plus de cas :
Elle est vieille et sans appas.

[1] Sœur de la maréchale de la Force.
[2] Mademoiselle de Rohan.



LE JOURNALISTE
(1660).

On sait, au reste, que M. le comte de Bussy-Rabutin, qui avait plusieurs des qualités et plusieurs des défauts d'un journaliste, et qui excellait à écrire ces sortes de petits couplets, fut disgracié à tout jamais et sans miséricorde pour avoir écrit le Noël où se lisaient les vers suivants :

Alleluia!
Que DÉODATUS est heureux!
Il baise ce bec amoureux[1]
Qui d'une oreille à l'autre va.
Alleluia!

Bien entendu que le journal en vers, une fois qu'il parut imprimé et signé du nom de l'auteur, n'osera pas s'attaquer ainsi aux puissants de ce monde et qu'il saura respecter quiconque le pourrait envoyer à la Bastille. Ce journal était écrit par un nommé Loret, un poëte bas-normand, qui arriva à Paris sachant à peine lire et écrire, et que le cardinal de Mazarin comptait au nombre de ses domestiques. Dame! celui-ci gâte quelque peu notre généalogie; mais quel est l'écusson qui n'ait pas sa barre de bâtardise? Ce Loret pénétra, on ne sait comment, jusqu'à mademoiselle de Longueville, qui lui permit de lui adresser une lettre en vers tous les huit jours. Ainsi naquit la gazette burlesque. Publié sous un si beau patronage, ce journal réussit. L'auteur eut des pensions de tout le monde. Nous avons lu ces deux volumes, qui sont très-rares, et, à notre grand étonnement, il s'est trouvé que le domestique de Mazarin, le flatteur de mademoiselle de Longueville, le bouffon Loret était un homme qui avait quelquefois du courage, qui savait être reconnaissant et fidèle, qui ne courbait pas trop la tête devant les puissants de ce monde. Mademoiselle de Longueville fit très-bien de l'aimer et de le protéger comme une digne sœur du prince de Condé et du prince de Conti qu'elle était. L'hôtel de Rambouillet (c'était la belle époque de l'hôtel de Rambouillet) s'enorgueillissait à bon droit de mademoiselle de Longueville, qu'on entourait de respect et d'hommages; car elle avait été l'héroïne de la Fronde, comme la duchesse de Montpensier avait été l'héroïne de la Ligue. Elle avait une langueur qui touchait plus que le brillant de celles même qui étaient belles; elle avait dans l'esprit des retours lumineux et surprenants, comme disait Saint-Simon; elle aurait eu peu de défauts, si la galanterie ne lui en eût donné beaucoup, et comme sa passion l'obligea de ne mettre sa politique qu'en second dans sa conduite, d'héroïne d'un grand parti elle en devint l'aventurière. Elle défendit le sonnet d'*Uranie*, par Voiture, contre le sonnet de *Job*, par Benserade; enfin elle tomba de toutes ces hauteurs sur les hauteurs de Port-Royal; elle fut l'amie d'Arnault, de Nicolle, de Sacy; elle expia sa jeunesse par vingt-sept ans de pénitence : ce qui était un chemin un peu rude pour conduire une si belle âme au ciel.

C'est pourtant pour cette femme qu'a été écrit le journal de Loret; dans cette gazette, les plus grands événements sont réduits à l'état de bouffonnerie. Voici comme on y parle de Charles Stuart et de la restauration anglaise :

Tout va des mieux vers la Tamise :
Le ciel toujours y favorise

[1] Mademoiselle de La Vallière.

Charles Stuart et les Germains;
Et les Anglais battent des mains,
Dans un ravissement extrême
De lui revoir le diadème.

Si le cardinal a la colique, voici comment le poëte raconte cette colique :

Au premier jour de la semaine,
Le grand Jule étant à Vincenne
Fut persécuté rudement
Un jour ou deux par ce tourment.

Quand on lui fait un cadeau, car le pauvre homme les accepte, et il s'en vante, triste école fondée par l'Arétin, cet impudique et admirable satirique :

Un de nos plus généreux hommes,
Seigneur illustre et des plus francs,
M'a fait présent de six cents francs.

Si le roi va à la campagne, en son château de Saint-Germain, avec la reine, Loret se réjouit à sa façon :

Dans ce lieu, ces âmes royales,
Goûtant des douceurs sans égales
Dans leurs réciproques amours,
Reviendront dans deux ou trois jours.

Il a aussi des portraits littéraires; car il est complet. Le portrait de Scarron, par exemple :

Lui, qui ne vivait que de vers,
Est maintenant mangé des vers;
Il était de bonne famille;
Il ne laissa ni fils ni fille,
Mais bien une aimable moitié,
Digne tout à fait d'amitié.

Or cette *aimable moitié si digne d'amitié*, c'était madame de Maintenon en personne.

Loret, qui n'y voit pas bien loin, ajoute :

Elle est jeune, charmante et belle,
Et *même fort spirituelle.*

Il ajoute encore, et il le ferait exprès que ce ne serait pas plus charmant :

C'étaient deux beaux esprits ensemble :
Leur mariage, ce me semble,
S'entretenait par les accords
Bien mieux de l'esprit que du corps.

Sans nul doute madame de Maintenon, devenue reine de France, se souvenait du bon Loret, quand elle se fâcha tout rouge contre Despréaux, qui parlait mal de Scarron. A la mort du cardinal de Mazarin, Loret, son poëte, lui rend cette louange :

Que cette sage éminence
Lui donna pour récompense
D'avoir constamment été
Toujours du même côté,
Une pension bien payée;
Et cela venant à manquer,
Me voit bien embrelicoqué.

Arrive ensuite le surintendant Fouquet, cet homme qui comprenait toutes les élégances, qui veut avoir le journaliste à sa solde, et qui l'a. Un jour, un brave journaliste, nommé Mathurin Hénault, est condamné à faire amende honorable, et mons Loret

Se réjouit
De le voir de France banni.

Quant à M. le dauphin, qui vient de naître, il a aussi son petit couplet, qui est le plus joli du monde :

Monseigneur le dauphin de France
Tette nuit et jour d'importance
A deux tétons bien conformés
Et à la cour bien estimés ;
Car, outre qu'ils sont agréables,
Ils sont, dit-on, intarissables.

Vous voyez aussi apparaître l'abbé Bossuet, 4 février 1662. Leurs majestés, l'après-dinée,

Ouïrent un jeune docteur,
Admirable prédicateur;
L'abbé Bossuet, c'est son nom :
Il s'acquiert partout grand renom.
Le monde serait trop féroce,
S'il n'avait un jour mitre et crosse.

Ce brave Loret était sorcier. Vous avez aussi Molière,

Dont l'esprit, doublement docteur,
Est aussi bien auteur qu'acteur,
Et que l'on tient, par excellence,
De son temps le Plaute et Térence.

Puis, quand il avait fini, il adressait toujours un petit adieu à mademoiselle de Longueville :

Voilà trop de paroles;
Adieu, je vais manger deux soles.

Fait sur le dos d'un escabeau,
Le dix avril, plus laid que beau.

Le sept d'août, fait par moi, Loret,
Qui ne vais guère au cabaret.

Fait en janvier, le vingt-neuf,
Pendant qu'on me cuisait du bœuf.

Fait le dix-neuf du présent mois,
Ayant bâillé plus de cent fois, etc.

Eh bien, ce bouffon, quand son protecteur fut tombé, lorsque Fouquet fut enfermé à la Bastille, il eut le même courage que La Fontaine, le même courage que Pélisson : il osa défendre le surintendant et lui adresser publiquement d'honnêtes et de tendres

adieux. Qui le croirait? Colbert, irrité contre Loret, raya sa pension. Fi donc, s'emporter à ce point contre la gazette en vers! M. Fouquet, ayant appris dans sa prison la disgrâce de son poëte, lui fit remettre, par mademoiselle de Scudéri, une somme de 1,500 livres, et pourtant M. Fouquet avait de terribles affaires sur les bras. Loret mourut peu de temps après, en 1665. Voici les derniers vers qu'il ait écrits :

Le vingt-six mars, j'ai fait ces vers,
Souffrant cinq ou six maux divers.

Vous n'avez peut-être pas remarqué qu'en passant en revue la *Gazette de France* sous le cardinal de Richelieu, il n'a pas été question une seule fois du grand Corneille, et que *le Cid* même, ce chef-d'œuvre qui est toute une révélation poétique, a été passé sous silence. C'est qu'en effet, comme vous le savez, Richelieu était jaloux de Corneille, mais jaloux à ce point, qu'il n'a pas voulu que le nom et le succès du *Cid* fussent inscrits dans son journal, l'insensé! comme si son journal devait être toute notre histoire! En revanche, vous avez dans ce même journal l'éloge sans réserve de la tragédie de *Mirame*, par le sieur Desmarest et un collaborateur qu'on ne nomme pas. Le sieur Desmarest est traité d'esprit fertile et *poli*; la tragédie de *Mirame* vous est montrée comme n'ayant *pas sa pareille de notre âge, si vous la considérez dans toute son étendue, le sujet en étant excellent, qui fut traité avec une telle abondance de pensées délicates, fortes et sublimes, qu'il serait difficile de trouver dans tout l'amas des tragédies de l'antiquité, les raisonnements qui sont dans cette seule pièce, ornés des plus nobles sentiments et des tendresses les plus grandes de l'amour.*

Vous voyez donc que la critique littéraire ainsi faite avait grand besoin d'une réforme. Déjà le dix-septième siècle se faisait pressentir dans toute sa magnificence. Toutes les questions qui étaient au fond de cette illustre époque allaient s'agiter tout à l'heure, et il fallait bien qu'elles fussent représentées quelque part. Voilà comment nous arrivons au *Journal des Savants*, fondé en 1665, et qui, tout comme la *Gazette de France*, s'est arrêté en 1792, au moment où il n'y avait plus en France d'autre science que la science politique.

Au *Journal des Savants* proprement dit, commence la critique littéraire dont vous avez vu que nous avions grand besoin. Mademoiselle de Longueville était morte. Pascal et Port-Royal étaient dans toute leur austérité. Le jeune roi n'avait pas encore enseigné à la France cette grande vivacité pour le plaisir qui a été une grande partie de sa puissance; en un mot, le siècle était sérieux, et le moment était bien choisi pour un ouvrage pareil. M. de Sallo fut le premier inventeur du *Journal des Savants*, « idée si neuve et si heureuse, dit M. de Fontenelle, et qui subsiste aujourd'hui avec plus de vigueur que jamais, accompagné d'une nombreuse postérité. » M. de Sallo (encore un de nos ancêtres) était un homme considéré et considérable au dix-septième siècle; il était l'ami de M. de Colbert. Mais l'étude et la science et le ferme exercice des plus austères vertus remplissaient toute sa vie. Il est le héros d'une aventure dont l'Anglais Fielding a fait son profit dans *Tom Jones*, ce chef-d'œuvre. Il revenait un soir dans sa maison, durant la grande famine de Paris, lorsqu'il est abordé, le pistolet à la main, par un homme qui lui demande la bourse ou la vie. « Vous faites un méchant métier, dit M. de Sallo à cet homme;

allons, vous tremblez, c'est bon signe; venez avec moi. » Et du même pas il sauva toute la famille de cet homme de la misère.

Les premiers collaborateurs de M. de Sallo au *Journal des Savants* furent M. de Bourzé, M. de Gomberville, M. Chapelain. Afin de garder toute son indépendance, M. de Sallo imagina de publier son journal sous le nom du sieur d'Hédouville, son valet de chambre. Voici au reste le plan du *Journal des Savants* : « annoncer les livres nouveaux, en faire l'analyse, rapporter les découvertes de physique et de chimie, les arts et *les tribunaux*, etc. » Le style de cette critique était simple, honnête, plein de réserve et de goût. Seulement ceux qui s'étaient étonnés le plus de cette critique littéraire, qui n'avait pas été définie par Aristote, ceux qui, en désespoir de cause, l'avaient acceptée parce que le prospectus avait été écrit en latin et en bon latin, s'indignaient cependant que des gens qui s'intitulaient des savants, se missent à parler avec de grands éloges des fables de La Fontaine et des tragédies de Corneille, et des comédies de Molière. Le latin, le grec et la théologie étaient encore dans les habitudes de ce temps-là.

Non pas que nous voulions vous donner le *Journal des Savants* comme le modèle de la critique littéraire : les grands noms que nous venons de vous dire là, les maîtres du monde poétique, ne s'y rencontrent que rarement. Toute l'attention de la critique se porte d'abord sur M. Lefebvre, M. Mesnage, M. Huet, évêque d'Avranches; et encore sont-ils bien chagrins, ces hommes, même des éloges qu'on leur accorde. Chose étrange! si tous les journalistes de toutes les époques se ressemblent, il faut dire aussi que tous les écrivains de toutes les époques sont les mêmes. Ceux que nous vous disons là, par exemple, en véritables gens de lettres qu'ils étaient, se sont soulevés tout d'abord, même contre l'urbanité de M. de Sallo; ils ont fort bien deviné où les devait conduire cette inquisition nouvelle de la critique publique; ils ont pressenti son influence, et ils se sont révoltés contre elle. Nous trouvons, par exemple, une grande colère de M. Mesnage, qui, dans un livre, avait traduit : *graculus*, une *corneille ;* M. de Sallo, dans un numéro de son journal, avait fait remarquer à M. Mesnage que *graculus* voulait dire un *geai*. A ce propos, M. Mesnage s'abandonne à toute l'impétuosité de son tempérament. « Je n'ai pas, dit-il, une opinion fort avantageuse de ces journalistes, et non-seulement je n'attends aucune louange de ce côté-là, mais s'ils voulaient me louer, je le leur défendrais par la gorge. » Il n'y a pas un poëte sifflé qui n'ait dit cela de nos jours.

Nous n'irons pas très-avant dans le *Journal des Savants*. C'est une critique peu avancée, mais une critique honnête et sincère. Ces pages sont d'ailleurs remplies de puérilités incroyables. C'est *un homme sauvage rencontré dans les Indes, et si prodigieusement* CAMUS, *qu'on n'ose pas dire qu'il avait un nez*. Cet homme sauvage sera tout simplement un singe. C'est une description de l'île de Ceylan, et l'on vous raconte *qu'à Ceylan, pour guérir la colique, on piétine sur le ventre du malade*. C'est ensuite la description de l'arche de Noé. *L'arche avait trois étages : le premier étage contenait l'eau douce; le deuxième étage était le grenier pour les fourrages, les vivres, les fruits, les légumes. Il y avait trente-six étables le long des cordages, et une cour sablée pour la promenade. Le troisième étage était consacré aux oiseaux et au logement de Noé, composé d'une cuisine, d'une salle à manger, de quatre grandes chambres de plain-pied.* — Vous avez aussi des conseils pour vivre longtemps : il ne s'agit que de manger douze onces pesant de nourriture et de boire quatorze onces de vin *nouveau* par jour. On définit ainsi la sympathie : *La sympathie vient de ce que les corpuscules qui sortent du corps d'une personne sont propres à entrer dans nos pores, de manière à les nourrir d'une manière*

impalpable, *imperceptible*, *mais agréable*; et autres quintessences tout à fait dignes du *Mercure galant*, qui plus tard aura son tour.

Vous pensez bien que ce *Journal des Savants*, d'un ton si honnête, qu'il ne prenait parti ni pour ni contre aucune des puissances établies, ne pouvait pas rester ainsi sans contre-poids. Ceci est à proprement dire la naissance non plus de la critique, mais de la discussion. Comme la discussion n'est plus permise dans la politique, elle se reporte, autant qu'elle le peut, dans la philosophie et dans les lettres. L'arme étant trouvée, chacun l'a voulu tenir à son tour. De là naquit le *Journal de Trévoux*, rédigé sous le patronage des jésuites. Le coup des *Provinciales* venait de leur être porté, et cette grande compagnie avait enfin senti qu'elle était vulnérable. Elle eut peur, qui le croirait? du *Journal des Savants*, et elle voulut le faire supprimer. Ils ameutèrent contre cet innocent journal le grand Colbert, M. le président de Lamoignon, M. de Mesme, si bien que M. de Sallo fut sommé ou de renoncer à son journal ou de se soumettre à la censure ecclésiastique. A quoi M. de Sallo répondit comme il fallait répondre et comme tant d'autres journalistes ont répondu après lui, qu'il ne se soumettrait pas à la censure, et qu'il aimait mieux briser sa plume et rentrer dans son repos : ce qu'il fit en effet, laissant à d'autres à continuer son œuvre. Ce que voyant, les jésuites obtinrent le privilége d'un journal. En ce temps-là, la ville de Trévoux appartenait à son altesse royale le duc du Maine, et les jésuites en avaient fait comme l'entrepôt de leurs doctrines. C'est dans la ville de Trévoux qu'ils établirent leur journal. Ils étaient fiers de commencer ce journal avec le dix-septième siècle; et pour que la chose fût plus facile, ils avaient établi à la porte de l'imprimerie une boîte où chaque auteur pouvait jeter l'analyse de son propre livre. « Monseigneur veut bien qu'il y ait dans l'Arsenal, sous l'horloge, une boîte pour recevoir l'analyse de chaque chose, n'importe en quelle langue. »

Nous ne voulons pas suivre le *Journal de Trévoux* dans ses perfidies et dans ses batailles. Toute la Société de Jésus attachée à la même œuvre, voilà, je l'espère, encore un terrible journaliste. Dans ce journal toutes choses sont mélangées d'une façon si habile, qu'il est bien difficile de distinguer le vrai du faux : la théologie, la médecine, la rhétorique, la poésie même, ont une odeur de vieux saint qui fait mal à sentir. On y fait la guerre aux sciences humaines, parce qu'elles sont entièrement opposées à la *science ecclésiastique;* à la philosophie, parce qu'elle introduit la chicane dans les matières de religion. Aristote et Platon sont mis à l'index, *parce qu'ils ont inondé la religion de questions épineuses.*

On en veut à l'éloquence, parce que, disent-ils, *il n'est pas plus permis à un chrétien de parer sa parole, qu'à une femme de mettre du fard.* En même temps, vous pensez si le mensonge leur manque, si la calomnie leur fait faute, s'ils jettent çà et là leur venin et leur colère, s'ils ont peur de l'arme puissante dont ils se servent; non pas que nous voulions nous livrer ici à de misérables déclamations contre cette savante société qui a donné tant de grands hommes à la poésie, à l'histoire, à l'éloquence, nous voulons dire tout simplement que cette société n'était faite ni pour écrire ni pour supporter le journal. La publicité lui faisait peur, et ne lui convenait pas; elle aimait à attaquer dans l'ombre, à se défendre dans l'ombre; les regards perçants de la foule la mettaient mal à l'aise; et puis, en écrivant le *Journal de Trévoux*, les jésuites se rappelaient avec toute sorte de douleurs cet irrésistible journaliste nommé Pascal, dont les feuilles volantes s'imprimaient chaque jour sous la forme d'un journal. Telle a été en effet la première forme des *Provinciales*, et dans quelques bibliothèques d'élite, vous pourrez voir encore le *Journal de Pascal.*

Mais pour avoir installé la soumission et l'autorité dans le *Journal de Trévoux*, le jésuite ne peut pas rester sans réponse; il y avait quelque part un sceptique nommé Pierre Bayle, qui devait élever plus tard autel contre autel, le doute contre la croyance. Pierre Bayle, un de nos ancêtres toujours, pour avoir le droit de douter de tout, s'était donné bien de la peine; il avait été d'abord protestant, puis catholique, puis encore protestant, et il se comparait lui-même à Jupiter, assembleur de nuages. Mon talent, dit-il, c'est d'assembler des doutes et rien que des doutes. Celui-là écrivit un journal, mais toujours hors de France, l'*Histoire de la république des lettres*, et dans ce journal vous pouvez reconnaître déjà l'auteur du *Dictionnaire historique* et le maître de Voltaire. Dans ces pages rudement écrites, l'opposition la mieux prononcée et la plus habile se fait sentir à chaque instant. Pascal est porté aux nues comme le plus grand homme de la chrétienté; Lucrèce le matérialiste est préféré, et hautement, à Virgile. Quand la reine Christine de Suède s'en vient en France, traînant çà et là ses ennuis, ses inquiétudes et ses amours, Bayle s'attaque à elle, et il a le courage de lui dire que lorsqu'on naît sur un trône, il y faut rester, ou ne pas se repentir quand on en est descendu. Il accepte avec transport M. de Fontenelle, un gentilhomme de son école; il vante, sans attendre que le signal lui soit donné par le dix-huitième siècle, la morale de Tacite; il s'extasie à propos d'Érasme, une espèce de Pierre Bayle du siècle passé; il est à genoux devant le *Télémaque* de Fénelon; il ose parler des *Contes* de La Fontaine, dont la licence toute florentine ne lui déplaît pas. Voilà un grand journaliste, courageux, dévoué, ne s'arrêtant devant aucune disgrâce, regardant en face le soleil de Louis XIV, laborieux surtout, et pesant d'une main ferme toutes les disputes de l'univers. Mais quel malheur que nous ne puissions pas le suivre dans ses rudes et ingénieux travaux !

C'est ici le cas de dire un mot, rien qu'un mot, du sieur de Visé: il est l'inventeur d'une espèce de journal dont nous ne nous sommes jamais passé depuis lui, du *Journal galant et dameret*. C'était un bon petit homme sans trop d'esprit qui ramassait çà et là, dans les antichambres, les nouvelles de la cour, et quelquefois les nouvelles de la ville. Ce *Mercure galant* était un journal de ruelles; on y trouve toutes sortes de choses, et surtout l'énigme, le griphe, le logogriphe, le rébus, la devise, l'emblème, l'hiéroglyphe, le paradoxe, le problème, l'axiome, l'aphorisme, la sentence, la maxime, le proverbe, l'apophthegme, le bon mot, la turlupinade et le quolibet.

L'énigme, on sait ce que c'est; le griphe est une énigme en paroles; Œdipe a fait un griphe: quatre pieds le matin, deux le jour, trois le soir; le logogriphe est un mot dont on retranche des lettres; le rébus, figure énigmatique par lettres ou par signes, et ainsi de suite, jusqu'à la turlupinade, qui est une mauvaise plaisanterie. Par exemple, *un plaisant disait qu'il était étonnant que les chrétiens fussent aisés à corrompre, puisqu'ils étaient salés dès la naissance*

Le *Mercure galant* était tout inspiré, dans son langage, des héros de d'Urfé, des pastorales et des contes d'amour; il assistait de droit à toutes les fêtes qu'il voyait du dehors, et il écrivait le lendemain : *La marquise Quintinie avait une coiffure à l'espagnole et de grandes manches de taffetas couleur de feu. Le roi portait un habit de lames d'or, sur lequel il y avait une broderie d'or et d'argent. Il y avait pour 15,000 livres de pierreries sur son épée. L'habit de la reine était noir, ce qui relevait l'éclat de la peau et des diamants. Mademoiselle de Blois n'était qu'un amas de pierreries. Les dames étaient toutes coiffées avec de grosses nattes fort larges, ayant les cheveux frisés jusqu'au milieu de la tête, qui paraissait tout en boucles. Toute la coiffe était accompagnée de poinçons, de pierreries ou de perles; des nœuds de toute sorte de pierreries tenaient lieu de rubans,*

et garnissaient les côtés. Celles dont le front pouvait s'accommoder de la poudre en avaient beaucoup. Pour leurs habits, comme en campagne, elles en peuvent porter de couleur à la cour, elles avaient presque toutes des habits gris avec de petites broderies fines et des plus belles. Ces habits étaient plus chamarrés de pierreries sur les tailles; elles en avaient de gros nœuds devant. Des attaches de pierreries ornaient leurs manches de différentes manières. Les manches de dessous étaient de point de France, tailladées en long; il y avait des pierreries entre les manchettes. La plupart avaient des bracelets de diamants tout autour. Arrive ensuite la description de la collation, qui n'est pas moins merveilleuse que tout ce ruissellement de diamants.

On lit aussi dans le *Mercure galant* l'histoire des chasses du roi. *Comment le roi a emprunté à M. l'abbé de Sainte-Croix ses chiens et sa chasse: comment Madame (Henriette d'Angleterre) s'est fait admirer par son adresse à cheval; comment le duc de Monmouth* (décapité depuis) *a paru au bal beau comme un ange; comment les dames ont été à la chasse en justaucorps et en coiffures de plumes.—Lulli a fait chanter un* Te Deum *dans lequel les trompettes n'ont pas été oubliées. En un mot, la cour était aussi grosse que si le roi n'eût pas eu quatre armées sur terre et une cinquième sur mer.*

Dans ce *Mercure galant*, tel était le besoin de publicité, que les plus grands seigneurs et les plus grands poëtes du temps tenaient à honneur de s'y voir imprimer. Nous y avons rencontré des vers de Fontenelle qui ne sont pas dans ses œuvres complètes, plusieurs lettres de *M. le duc de Saint-Aignan qui se félicite d'avoir deviné le mot de la charade, des bouts rimés de madame du Chartelier.— Le testament de mademoiselle Dupuy, joueuse de harpe, qui ne veut à son enterrement ni boiteux, ni bossu, ni borgne, qui laisse son argent aux gentilshommes de la chambre et à ses chats.* Vous y trouvez aussi des questions ainsi posées : *Une bergère fait-elle plus souffrir un berger en lui prouvant ou en lui cachant qu'elle est infidèle?—On joue sur le Théâtre des Italiens une pièce qui a le plus grand succès :* La Propreté ridicule.—*Le roi a fait l'honneur à M. de Colbert d'aller voir sa belle maison de Sceaux. Le matin de ce grand jour venu, M. de Colbert fit rassembler tous les gens du village, et il leur annonça qu'ils devaient payer une année de taille, mais qu'ils eussent à trouver les six premiers mois, et que lui se chargerait des six autres.— Le soir les comédiens jouèrent la* Fête de Racine. *Toutes les paysannes dansaient avec quantité de bourgeois qui s'étaient mêlés avec elles. — M. de Colbert vient de se retirer pour trois mois dans le séminaire de Saint-Sulpice. — Habit d'été: Large ruban brodé avec de la frange, justaucorps d'étamine couleur de prince, la veste aussi large que le justaucorps de toile blanche, garnie de dentelles, les gants garnis de dentelles, le baudrier à fond blanc, et de grands fleurons brodés, de la couleur de l'habit.* Vous avez aussi une grande quantité de *fards, d'essences, de pommades,* dont on vous donne les recettes; *lis, nénuphar, fleur de fève, primevère, concombres et melons, racine de serpentine, glaïeul, sceau de Salomon, jus de limon distillé au bain-marie, rose de mai, blanc d'œufs, consommé de veau, moelle de mouton, eau d'escargot, huile d'amande, semence de courges, myrrhe et camphre, et surtout l'huile de talc,* que le journaliste appelle *la pierre philosophale de la beauté.* Vous avez aussi un *onguent célèbre pour guérir le magnétisme. — Madame de Soissons a perdu au jeu 600 pistoles. — Le marquis de Soubise a gagné vingt chevaux, de riches étoffes et 1500 pistoles, sans compter les grosses sommes qu'il n'a pas voulu qu'on lui payât.— Proposition de mariage entre un linot et une linotte;* et plus bas, *Mort de M. de Turenne.* C'est à confondre d'étonnement en songeant que tout ceci est un peu l'histoire du dix-septième siècle.

Aussi La Bruyère avait-il bien raison, lorsque avec ce magnifique sang-froid qui ne l'a jamais quitté, il dit, en parlant du *Mercure Galant :* « C'est un livre qui est un peu au-dessous de rien. » Dieu merci! il y avait à côté du sieur de Visé un autre journaliste qui devait écrire d'une façon merveilleuse et, pour ainsi dire, divine, le journal du grand siècle. Il y avait madame de Sévigné qui résumait jour par jour toute cette grâce, tout cet esprit, toute cette magnificence, toute cette poésie, tout ce génie, tous ces beaux-arts; celle-là aussi, elle pouvait dire comme Cicéron : *Quant à mes lettres, je les écris tout simplement dans le style de tout le monde.* Mais quels siècles où le style de tout le monde n'était rien moins que la langue de Cicéron ou de madame de Sévigné!

A côté d'elle il y en avait un autre qui écrivait, pour ainsi dire, le journal de l'histoire, le plus dédaigneux et le plus éloquent des grands seigneurs, le duc de Saint-Simon en personne. Ce sont là encore d'illustres ancêtres, n'est-ce pas? Toujours est-il que peu à peu le style périodique faisait aussi de grands progrès; il a déjà passé, comme nous l'avons vu, par bien des transformations : il a obéi à toutes les rigueurs du cardinal de Richelieu, à la fougue romaine des jésuites, au scepticisme de Bayle, à la politesse de M. de Sallo, à la prose rimée de Loret, à la quintessence du sieur de Visé. Plusieurs bons esprits, chemin faisant, se sont attelés à cette œuvre : l'abbé Terrasson, l'abbé de Vertot, l'abbé Bigre, l'abbé Bignon, M. Odry, M. Dupin, Guy-Patin en personne. Déjà Rollin, dans le *Traité des études*, avait fixé, de la façon la plus ingénieuse et la plus charmante, le véritable langage de la critique. Lui aussi il est un de nos grands instituteurs, lui aussi il est le premier qui nous ait appris comment il faut lire sérieusement un livre sérieux, comment il le faut envisager sous toutes ses faces, comment l'analyse doit être nette et rapide, comment la critique doit être équitable, sincère, et en même temps réservée et polie. Nous avons un mot de lui qu'il ne faut pas oublier; c'est qu'un jour, comme on lui parlait du *Journal des Savants*, qui venait de reparaître après la mort de M. de Sallo, ruiné au jeu (il avait perdu 58,000 livres en une soirée, *pour faire comme tout le monde*, disait-il) : « C'est une bagatelle d'écrire dans un journal, disait-on à Rollin. — C'est, dit-il, une bagatelle qui présentera de grandes difficultés quelque jour. Puis, gardez-vous, ajoutait-il, de faire comme Charles Patru, de jeter dans vos disputes du sel et du vinaigre à pleines mains. » Maintenant l'habitude du journal était prise. Une révolution inattendue venait encore de donner à ce besoin, tout nouveau parmi nous, la plus grande extension, je veux parler, et il ne faut pas rire, de l'invention du chocolat. M. de Sallo, que nous aimons de tout notre cœur, parce qu'il a été véritablement un gentilhomme de très-bonne humeur, disait, dans les derniers jours de sa vie : « Je meurs avec un seul remords, c'est d'avoir dit du mal du chocolat dans mon journal; c'est d'avoir soutenu d'abord, contrairement à l'opinion du cardinal Brancaccio (*de usu chocolati*), que le chocolat rompait le jeûne, et ensuite qu'il échauffait les estomacs trop froids. Non-seulement j'étais un insensé, mais encore j'étais un ingrat, car véritablement l'inventeur du chocolat a été la fortune des journalistes et des journaux. » Or voici comme :

Pendant longtemps ç'a été une des habitudes du beau monde de Paris et des plus galants seigneurs, de passer au cabaret la nuit et le jour; les plus beaux esprits de ce temps-là, à commencer par Despréaux et Molière, ne dédaignaient pas de hanter le cabaret; Marion Delorme et Ninon de l'Enclos elle-même, quoique bien plus retenue, y sont allées plus d'une fois dans leur vie.

En ce temps-là aussi, le vin de Bordeaux était plus en disgrâce que le chocolat et le café. Nous buvons sur les bords de la Garonne, disait M. le duc de Richelieu, un petit vin qui se laisse boire; d'où il suit que, même au cabaret, on ne buvait que les vins les

plus capiteux, les plus féconds en disputes et en duels de tout genre; dans cette vie de violences, bien plus faite pour des mousquetaires que pour des gentilshommes de bonne maison, toute idée étrangère à l'ivrognerie et à l'amour était bannie, et bien certainement en pareil lieu de batteries et de disputes, personne ne songeait à demander ce qu'il y avait de nouveau dans la république des lettres?

Au contraire, l'usage plus fréquent du café et du chocolat (*usus chocolati*), l'ouverture de ces beaux salons plus calmes, exposés dans les beaux quartiers de Paris, où les honnêtes gens pouvaient entrer sans honte à toute heure du jour sans être obligés d'en sortir ivres-morts; l'intérêt qui s'augmentait chaque jour pour les travaux de la pensée; l'opposition, qui dans les premiers temps de la régence était entrée dans la poésie; le jeune Arouet qu'on envoyait à la Bastille pour un libelle qu'il n'avait pas écrit : toutes ces causes réunies devaient contribuer à faire du journal, de l'histoire périodique, un besoin de tous les instants. Jusqu'à présent le journal a été fait pour les oisifs de la cour, pour les savants, pour les magistrats, maintenant il va être écrit pour le peuple. Ce fut alors (le *Journal des Savants* paraissait toujours, mais étouffé par sa modération) que l'abbé Desfontaines institua les *Nouvelles du Parnasse*. Cet abbé Desfontaines est le même que Voltaire a brisé si souvent et traité comme le dernier des va-nu-pieds. Il était cependant d'assez bonne maison, il était né à Rouen en 1685, son père était conseiller au parlement, il avait été élevé avec grand soin, à ce point qu'il était devenu d'emblée professeur de rhétorique à l'université de Paris; cet homme est peut-être l'écrivain dont la vie a été la plus remplie d'événements purement littéraires; il était d'un caractère inquiet, d'un esprit chagrin, il aimait le bruit, le tapage, le changement, M. de Sallo l'avait admis à l'honneur d'écrire quelques articles dans son *Journal des Savants*, mais jamais il n'avait pu lui faire comprendre que la critique doit avoir son urbanité et sa politesse. Délivré de ce censeur indulgent et bien élevé, l'abbé Desfontaines voulut être son maître, et il institua ce journal, *le Nouvelliste du Parnasse*, dont il fut bien vite fatigué au bout de trois volumes. Il est le premier qui ait fait sortir la critique littéraire de sa voie naturelle, qui l'ait rendue violente et mordante, qui lui ait mis l'injure à la bouche et le fiel dans le cœur; mais aussi il est le premier qui ait ajouté de la grâce et de la chaleur à l'intérêt de l'analyse, il est le premier qui ait su résumer un livre de façon à en montrer toutes les beautés, tous les défauts, tout comme si vous l'aviez lu, vous-même, d'un bout à l'autre. Prose, vers, brochures, romans, poésies, traductions, l'abbé Desfontaines a fait de tout, mais son plus bel ouvrage, son œuvre immortelle et impérissable, c'est *Fréron*. Je l'ai dit bien souvent, mais en toute conscience, Fréron est le fondateur et il est resté le roi de la critique; il en a l'énergie, la conviction, la clarté, la véhémence; son coup d'œil est rapide, net et profond; rien ne lui échappe, ni la belle pensée sous le plat style, ni le défaut de pensée sous la magnificence de l'expression, ni la mauvaise action que dissimule l'habileté de la parole; il était, celui-là aussi, de bonne race littéraire, car il appartenait à la famille de Malesherbes, et il avait eu pour ses deux professeurs au collége Louis-le-Grand l'abbé Brumoy et le savant père Bougeaud, qui fut le professeur de Gresset.

La vie de Fréron a été remplie de toutes les variations de la vie littéraire, il n'y a que la vie de l'abbé Prévost qui ait été plus agitée. Fréron avait d'abord été abbé comme tout le monde, puis chevalier, et en petit collet ou en habit noir, il avait toujours été un pauvre diable. Un jour, comme il se trouvait dans la détresse la plus absolue, il s'en fut trouver l'abbé Desfontaines, lui demandant de le mettre à l'œuvre, et l'autre, brave homme, y consentit. « Mets-toi là, lui dit-il, car l'abbé Desfontaines vivait un peu en

bohémien, et voyons ce que tu sais faire. » Alors il se trouva que Fréron était encore un plus grand rhétoricien que Desfontaines, il savait à fond toute l'antiquité classique, il était très-versé dans les écrits modernes, car c'est là une remarque à vous faire, que les uns et les autres, ces féroces critiques, ils sont arrivés dans l'arène sous l'armure classique. Desfontaines, Fréron, Geoffroi et M. Duvicquet, cet excellent homme, d'un esprit si fin, d'un goût si sûr, mort il y a huit ans, étaient tous des professeurs distingués, et il nous semble qu'avant d'entrer dans la voie qu'ils ont tracée avec tant de talent et de courage, il faudrait commencer par étudier ce qu'ils ont étudié, par savoir ce qu'ils ont su.

Je ne veux point ici vous dire toute mon admiration, tout mon respect pour Fréron : je l'ai dit autre part, je l'ai dit partout. Quand il eut abandonné l'abbé Desfontaines à son dévergondage, et quand, après plusieurs années de critique, il eut fondé ce magnifique journal, *l'Année littéraire*, la vie de Fréron devint une vie de luttes et de labeurs infinis. Il avait apporté, en venant au monde, les deux plus grandes qualités d'un journaliste, deux qualités qui semblent s'exclure et qui s'excluent souvent, l'ironie et la prévoyance.

Pendant quarante ans que cet homme a régenté les arts et les lettres, de 1754 à 1776, dans l'époque la plus turbulente de notre histoire littéraire, il a gouverné d'une façon souveraine les lettres et les arts. Sa lutte éternelle, énergique, infatigable contre Voltaire, contre l'esprit de Voltaire, contre la prose, la tragédie, contre les vers de Voltaire, restera comme un modèle de persévérance, de courage et de loyauté. Oui certes, s'attaquer pendant quarante ans à cette puissance sans égale de l'esprit et du génie, être seul contre tous, contre Diderot, contre d'Alembert, contre Helvétius, contre La Harpe, contre Jean-Jacques, contre Voltaire en personne; faire face à toutes les inimitiés, à toutes les colères, à toutes les vengeances, à toutes les haines de l'amour-propre littéraire; ne leur donner de trêve ni la nuit, ni le jour; les deviner à demi-mot, les suivre dans leurs moindres détours, retrouver leur trace perdue, dégager la révolution du nuage dont elle s'entoure; voilà un rude travail. Aussi vous pensez, eh mon Dieu! vous le savez de reste (car ce sont peut-être les seuls vers de Voltaire que vous sachiez par cœur), quelles injures attendaient ce pauvre Fréron. La colère de Voltaire a été si loin, qu'il l'a traîné sur le théâtre, vous le montrant dans le plus odieux rôle qui puisse échoir à un homme, délateur et entremetteur, et ce soir-là, le soir de l'*Écossaise*, Fréron était au théâtre à sa place accoutumée. Il écouta de sang-froid cette insulte qui le mettait en dehors de la loi sociale, et il remporta dans ses bras, sans que nul lui vînt en aide, sa femme évanouie. Mais aussi, le lendemain de cette fatale journée, fatale pour Voltaire, le critique prit sa revanche sur le poëte. Le feuilleton de Fréron sur l'*Écossaise* est un chef-d'œuvre; raison à part, justice à part, l'homme qui a le plus d'esprit des deux, c'est Fréron. C'est très-beau à voir cette lutte, c'est triste à entendre. Voltaire accuse Fréron d'avoir été aux galères. Fréron, sans s'inquiéter de ces clameurs, prend en main la défense de Racine, de Molière; il défend Corneille contre les notes de Voltaire, il prononce tout haut le nom de Shakspeare, il se place à l'ombre vertueuse du roi Stanislas qui le protége, et lui-même il tend une main amie et dévouée à tous les jeunes gens opprimés par l'*Encyclopédie*. Il eût sauvé Gilbert, si Gilbert avait pu être sauvé; mais il a été étouffé par son immense orgueil. Ainsi a combattu Fréron toute sa vie. Lui seul il a deviné et prédit l'abîme où devait s'engloutir, perdue par l'esprit, cette monarchie de tant de siècles. Imprévoyant pouvoir! stupide pouvoir! qui le croirait? le garde des sceaux, M. de Miromesnil, vaincu par les ennemis de Fréron, qui étaient ceux de la monarchie, ôta au grand critique le pri-

vilége de son journal. Fréron mourut deux mois après cette stupide injustice, et comme ses amis en pleurs se serraient autour de son lit de mort : « Allons, dit-il, ne vous plaignez pas tant, parce que le garde des sceaux a été un lâche, ce n'est pas une raison pour manquer de cœur. Ceci est un malheur particulier qui ne doit détourner personne de vous de la défense de la monarchie, car le salut de tous est attaché au sien. » Ainsi mourut cet homme dont on peut dire ce que le cardinal de Retz disait de Matthieu Molé : « Qu'il a été plus brave que César, » car il a osé braver toute l'artillerie voltairienne. Il était, du reste, du naturel le plus aimable et le plus facile, esprit enjoué, caractère bienveillant, d'une générosité inépuisable, d'une grandeur d'âme peu commune, et ne haïssant personne, pas même Voltaire, qui grinçait des dents au nom de Fréron. Du reste, la critique littéraire et la polémique de chaque jour ont dévoré là sans pitié un rare talent, une vive imagination, un poëte, témoin l'ode sur la bataille de Fontenoi, qui vaut mieux que le poëme de Voltaire. Mais que voulez-vous, il obéissait à sa destinée, à sa conscience, à sa vocation. Il savait que les hommes ne sont pas toujours ingrats, et que pour lui, Fréron, le temps de la réhabilitation viendrait un jour.

A Fréron finit la critique littéraire proprement dite, pour renaître bien plus tard. A Fréron s'arrête le journal primitif; le vieux sentier des belles-lettres et des sciences est parcouru tout entier. Vous avez d'ailleurs un autre journaliste nommé Voltaire, qui écrit le journal du dix-huitième siècle dans ses lettres, tout comme madame de Sévigné a écrit celui du dix-septième siècle dans les siennes. D'ailleurs, 89 s'avance. Il y a au collége Louis-le-Grand, où fut élevé Fréron, un futur journaliste, nommé Robespierre. Avant peu, toutes choses seront bien changées dans le journal; il ne s'agira plus de comédies, ni de poëmes, ni d'histoires, il va s'agir de la guerre des peuples contre les rois. Et que les rois ont dû être étonnés, mon Dieu! quand ils ont vu le débat politique s'éloigner des trônes pour tomber dans les masses, vous savez avec quel épouvantable fracas!

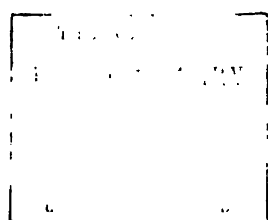
Nous parlerons en très-peu de mots des journaux de la période révolutionnaire, qui ressemblent beaucoup à de l'histoire faite à main armée. A l'heure de 1789, Mirabeau se met à écrire à ses commettants; c'est le journal politique qui se manifeste. Camille Desmoulins paraît ensuite, et il écrit le *Vieux Cordelier*, ce pamphlet sous lequel il méritait de mourir. Entendez-vous tonner d'ici le *Père Duchesne*, ivre de vin et de sang? Entendez-vous hurler la lie du peuple, c'est-à-dire Marat répondant à Hébert? Avez-vous lu le journal de la montagne? Pouvez-vous compter tous les meurtres demandés, tout le sang obtenu, toutes les têtes coupées, toutes les vieilles maisons de fond en comble renversées, toutes les calomnies dont les vainqueurs accablent les vaincus! à ce point que le bourreau de Louis XVI est obligé, le lendemain de la mort du roi, d'écrire une lettre pour déclarer que le roi est mort avec le courage d'un gentilhomme et la résignation d'un chrétien. Oh! quel temps! oh! quelles époques! oh! quels crimes amoncelés autour de ce Marat, ce hideux petit homme qui ressemblait à Cartouche; de ce Danton qui demandait huit cents têtes de députés en un jour, de toutes ces bêtes féroces qui réclamaient deux cent soixante-dix mille têtes ou la mort! Mais comment voulez-vous que nous mettions la main dans tout ce sang, que nous vous disions le nom et les écrits de Chaumette, de Carrier, de Gacon, de Hébert, un ancien voleur? Non pas, certes, ces gens-là ont déshonoré tout ce qu'ils ont touché : le trône, l'église, le journal, jusqu'à Dieu lui-même, que Robespierre a pensé rendre ridicule en le reconnaissant en si grande cérémonie. Nous aimons mieux inscrire dans notre liste parmi nos devanciers dont il faut estimer le courage, Linguet, qui avait tant d'esprit, tant de colère, une imagination si ardente et

si féconde. Il écrivait à lui seul le *journal politique* et les *annales politiques*, et après avoir passé une partie de sa vie à la Bastille ou dans les prisons, il est mort comme il fallait mourir dans ce temps-là, sur l'échafaud; et madame Olympe de Gouges, cette courageuse femme, qui a écrit de si admirables pages contre Robespierre; et Mirabeau jeune, aussi brave que son frère était éloquent, aussi grand duelliste que son frère était un grand révolutionnaire; et cet aimable marquis de Champcenetz qui portait encore des dentelles en 92 et la tête si haute, et qui est allé à la mort en riant et en plaisantant, comme s'il eût été encore dans les jardins du Petit-Trianon. De 1789 à 1792, Champcenetz et ses amis ont écrit un très-piquant journal intitulé *les Actes des Apôtres*. Dans ces feuilles toutes remplies du plus aimable persiflage, vous retrouverez beaucoup de la grâce et de l'esprit de l'ancienne cour. Ces gentilshommes ont trouvé que cela était beau de sourire jusque sur l'échafaud: ils ont défié à la fois les juges, les bourreaux et les spectateurs. Leur bonne humeur ne s'est pas démentie un seul instant. Comment pouvaient-ils faire, les malheureux, avec leur esprit contre les piques et les bonnets rouges? Toujours est-il que, même sous la terreur, le journal a trouvé ses représentants qui ont été vrais, spirituels, courageux et sincères jusqu'à la mort.

Maintenant que nous voilà arrivés aux temps modernes, et que chacun de vous peut facilement retrouver les archives du journal contemporain, je n'irai pas vous faire une histoire que vous savez tous aussi bien que moi. Vous savez comment le despotisme impérial s'empara de cette arme pour en faire son profit; comment l'empereur Napoléon, aussi habile qu'avait été le cardinal de Richelieu lui-même, et qui eût pris en très-mauvaise plaisanterie toute espèce de contrôle, ne permit à personne d'écrire une ligne qui ne fût pas revue par son préfet de police et par lui-même. A peine si le jaloux empereur accordait au journal un peu de liberté pour parler des tragédies, des comédies et des livres qui s'écrivaient dans son empire. Nul n'était à l'abri du despote; les plus grands écrivains de cette époque, M. de Châteaubriand et madame de Staël avaient supporté au préalable toute l'inquisition de la censure. La liberté qui restait à la critique, censurée comme toute le reste, était peu de chose. Cependant, ainsi rétrécie dans le cadre le plus jaloux, la critique de ce temps-là trouvait le moyen de rendre le plus grand service aux belles-lettres et aux beaux-arts. Elle a relevé, tant qu'elle l'a pu, les ruines du passé, elle a remis en honneur les vieux noms oubliés, elle nous a rappelé à l'étude des chefs-d'œuvre qui ne peuvent pas mourir; elle a osé parler de la vieille histoire et des vieux monarques. Plus d'une fois, ne pouvant pas protester par la parole contre la violence du maître, elle a protesté par le silence. Tant qu'il a régné, c'est-à-dire tant qu'il a vécu, l'empereur Napoléon s'est tenu en dehors de cette puissance de la presse, qui était en dehors de sa puissance; il l'a restreinte, il l'a écrasée, il l'a dépouillée de toutes les manières. Un jour même, comme il ne savait plus que faire pour être le maître dans le *Journal de l'Empire*, comme il était le maître dans le sénat conservateur, il confisqua au profit de ses familiers le *Journal de l'Empire*. Il envoya saisir le rédacteur en chef par deux gendarmes, et il le fit conduire, devinez où? A l'île d'Elbe, où le rédacteur du *Journal de l'Empire* est resté jusqu'à ce que l'Empereur vînt prendre sa place. Ici il faut reconnaître encore l'intelligence de l'Empereur, car s'adressant à celui-là, le premier journaliste du monde, qui a été toute sa vie un journaliste, et qui n'a voulu être que cela, qui a vu passer, sans courber la tête, les plus hautes fortunes, les positions les plus belles, rare esprit d'une bienveillance infinie, intelligence avancée et infatigable, l'Empereur frappait en effet sur le plus important représentant de la politique et de la littérature périodiques dans toute l'Europe civilisée.

Avec la charte de Louis XVIII, arriva pour le journal en France, une ère admirable où la pensée humaine put se livrer enfin au plus magnifique développement. Le journal devint alors ce qu'il était sous les pontifes romains, le livre universel ; seulement, dans ce livre ouvert à tous, chacun venait écrire ses haines, son amour, ses regrets, son espoir, ses ambitions, sa passion pour le bien public. Dans ces feuilles ainsi composées, la tribune et le barreau jetaient chaque matin le double reflet de leur éloquence ; à cet écho retentissant, l'homme politique venait demander la popularité, le poëte de la gloire, l'homme d'état la puissance, l'historien des faits, le comédien des conseils. Ce n'est pas que la restauration, elle aussi, qui avait, quoi qu'on dise, le sentiment de sa destruction prochaine, ne se soit inquiétée de l'envahissement d'un quatrième pouvoir que la charte et Louis XVIII n'avaient pas prévu ; mais l'impulsion était donnée, le fleuve avait pris son courant dans cette arène où la royauté elle-même ne pouvait arriver qu'avec ses propres raisonnements, tout obstacle étranger étant brisé en un clin d'œil. En vain les anciens et éternels rédacteurs du *Journal de Trévoux* étaient rentrés dans la lice ; en vain les gentilshommes qui écrivaient les *Actes des Apôtres* étaient sortis de leur tombe pour recommencer leur guerre d'épigrammes ; en vain les plus rares talents et les plus excellents courages du ministère public avaient soutenu, par une magistrature prudente, avaient défendu pied à pied ce terrain d'alluvion conquis par la maison de Bourbon sur 1789, rien n'y fit, ni les menaces du pouvoir, ni les nombreuses séductions, ni les peines afflictives et infamantes, à ce point, en ceci est la honte de la restauration, que les journalistes condamnés furent accouplés à la même chaîne avec des galériens couverts de lèpre. La maison de Bourbon devait mourir par le journal. Un jour arriva enfin, un jour décisif où la magistrature elle-même, appelée à se prononcer entre la maison de Bourbon, et ce même rédacteur du *Journal de l'Empire*, que Napoléon avait fait saisir par les gendarmes, prononça du haut de son tribunal l'arrêt de la maison de Bourbon. Telle est cette puissance du journal, que si nous voulions nommer tous les hommes qui ont apporté leur pierre toute taillée à cette œuvre de géant, il faudrait nommer tous les hommes qui ont eu quelque valeur et quelque crédit dans le gouvernement des affaires, dans les lettres, dans les sciences, dans les arts ; à leur tête il faudrait placer le roi poétique du monde moderne, M. de Châteaubriand en personne. Cherchez bien, et vous trouverez que tous les hommes qui meuvent le monde aujourd'hui, après Dieu, sont des enfants de la presse périodique. Le grand mérite de M. Thiers, cette vive éloquence, ce hardi courage, ce scintillant génie que rien ne trouble et n'arrête, cet homme qui a vaincu, surmonté ou brisé tous les obstacles, ce prince de Talleyrand sorti du peuple, c'est de n'avoir jamais oublié qu'il avait appris l'éloquence, l'administration et le gouvernement dans le journal. Aussi, comme nous l'avons dit quelque part, quand celui-là est entré dans le gouvernement pour n'en plus sortir, la presse a gagné sa bataille d'Austerlitz. Vous comprenez donc que pour écrire dans cette histoire pittoresque des *Français peints par eux-mêmes* un chapitre intitulé *le Journaliste*, il fallait nécessairement remonter jusqu'à l'origine de l'art, car c'est une opinion commune, que c'est là un métier d'hier, un pur hasard, une profession où le premier venu sans profession peut apporter les rognures de son esprit et le tâtonnement de son style. Nul ne pense à tous les grands maîtres qui nous ont précédés, à tous les beaux exemples qu'ils nous ont laissés, à leur courage, à tout l'esprit qu'ils ont dépensé. Et que la prédiction du bon Rollin s'est bien réalisée : *que le journal serait difficile à écrire quelque jour*. Et que La Bruyère, qui a si maltraité le *Mercure Galant*, avait bien la conscience de ces difficultés à venir lorsqu'il a dit : « Pour badiner avec grâce et raconter heureusement sur les petits su-

jets, il faut trop de manières, trop de politesse et même trop de fécondité, c'est créer que de réveiller ainsi et faire quelque chose de rien. » Ce qui n'empêche pas le dernier échappé de collége, le cuistre sans esprit et sans étude, le bas-bleu aux bas troués de s'étonner chaque matin de se voir renvoyés, celui-ci à son collége, celui-là à sa férule, cette dernière à sa cuisine d'où elle n'eût pas dû sortir. Quant au journaliste tel qu'il est et se comporte, vous voulez le savoir, rien n'est plus facile. Entrez chez lui, à tous présents et à venir, salut ; sa porte est ouverte à quiconque y vient frapper, il est plus accessible que l'avocat le moins occupé, car parfois l'avocat le moins occupé traîne sa robe inutile sur les dalles des Pas-Perdus ; jour par jour, quel que soit le journaliste, il peut rendre compte de sa vie, il peut vous dire ce qu'il faisait à telle heure de la journée, à telle heure du soir. Comme il s'agit chaque matin de composer pour le lendemain, non pas une feuille volante, mais la valeur de deux volumes in-8° de nos romanciers, chaque homme de la presse périodique a pris sa part dans le travail commun, et sa vie se passe à exploiter le domaine qui est son partage : celui-ci est versé dans la science de l'économie politique, il sait par cœur toutes les lois de ce pays, il a fait de l'histoire de l'Europe une étude particulière, il sait à n'en pas douter où commence la France, où elle devrait finir, et la plume à la main, il la défend contre tous les voisinages, qu'on l'attaque par les armes, qu'on l'attaque par la parole, par les congrès, par les discours dans les tribunes étrangères, par les terreurs et les mauvaises haines des royautés hostiles. Celui-là ne date que de 89, il commence à Mirabeau ; la longue échelle qui mène à la tribune politique, il l'a montée et descendue plusieurs fois sans jamais s'étourdir du bruit qui se fait à droite, ou à gauche, ou au centre ; par une longue habitude des assemblées délibérantes, il a deviné tous les secrets de la tactique oratoire; il passe sa vie dans les chambres, il prête l'oreille à tous les discours et à toutes ces longues batailles que la nuit n'interrompt même pas, et quand tout est dit, il trouve encore assez de temps pour expliquer à l'Europe, et quelquefois aux chambres même, ce que les chambres ont dit la veille, il leur apprend où elles vont, et quelquefois il leur impose ce qu'elles doivent vouloir; il est tour à tour le héraut des vainqueurs, le consolateur des vaincus; il tempère ou il excite toutes ces passions entassées là. Oui, son œuvre est grande et belle ; et si vous ôtiez ce conseiller intrépide de ces assemblées bruyantes, que deviendraient, je vous prie, la plupart de ces députés ignorants, qui ne savent même pas pourquoi ils sont arrivés là, qui ignorent en même temps leurs droits et leurs devoirs ! que deviendraient les électeurs qui les ont nommés, bonnes gens, arrachés à leur charrue et à leur commerce, dont on fait tous les cinq ans, pendant vingt-quatre heures, les arbitres de la chose publique ? Et comme dans un journal et dans un état bien réglé, toutes choses se tiennent, pendant que les uns s'occupent des affaires étrangères, pendant que les autres s'occupent de l'intérieur, d'autres esprits sont là, attentifs au mouvement industriel, philosophique, littéraire, commercial ; celui-ci s'est occupé de l'histoire de l'argent, il le suit dans ses variations imprudentes et quelquefois criminelles, il dit à la France où en est sa fortune, où en est son crédit, et par conséquent la fortune et le crédit de l'Europe ; celui-là revient des pays lointains, il a visité les cours étrangères, il a étudié le jeu rouillé des monarchies et le mécanisme compliqué des républiques ; il s'est attaché surtout à deviner les intérêts matériels des peuples, il a vu comment se creusent les canaux, comment se dessinent les chemins de fer, comment se règlent les prisons et les hôpitaux, autre part que chez nous ; et au retour de ces utiles voyages, il nous dit : Faites ceci, faites cela, et plus d'une fois le Conseil d'État, ayant besoin de son secours, l'envoie chercher et lui demande ses conseils. Tel autre





est tout simplement un savant, il a pâli sur les sciences exactes, et naturellement il fréquente le lieu où s'étudie la science dont il suit pas à pas tous les progrès; quand il a bien butiné dans les académies, dans les sciences de l'Orient, dans toutes les langues étrangères, dans tous les livres qui s'impriment à l'usage d'une vingtaine de personnes en Europe, il arrive tout chargé de sa science, et il donne à tous et à chacun les secrets qu'il a pénétrés avec tant de peine et de labeur. Les autres enfin, les amoureux de belles-lettres, ceux-là, qui se sont passionnés pour la belle forme, pour le beau langage, pour le grand style, qui ont suivi autant qu'ils l'ont pu leurs modèles et leurs maîtres, ceux-là s'attaquent corps à corps avec tous ceux qui écrivent des livres, des poëmes, des tragédies, ceux-là sont à proprement dire des gens qui se mêlent de tout; toutes les idées sont de leur domaine, tous les nouveaux venus leur appartiennent par droit de conquête et par droit de naissance; ils pénètrent de gré ou de force dans tout ce qui est la nouveauté et le mouvement. Et pour faire ce métier-là longtemps, savez-vous qu'il faut être un soldat intrépide, toujours sur la brèche la nuit et le jour, toujours à disséquer, toujours à combattre; c'est, à proprement dire, le métier du général d'armée, tel que l'a dépeint Fléchier dans l'oraison funèbre de M. de Turenne, exciter les lâches, encourager les timides, retenir ceux qui vont trop loin, encourager ceux qui faiblissent, découvrir les mieux faisants de la journée, dominer le combat, préparer la bataille, prévoir la défaite, annoncer la victoire; dans ce rude métier, il faut savoir manier à la fois la louange et le blâme, l'ironie et la colère; parfois même il faut aller, hélas! jusqu'au sarcasme, jusqu'au mépris, il faut oser dire ce qu'il y a de plus difficile à dire au monde, à toutes les passions mauvaises: « Je vous connais; toi tu es l'orgueil, toi tu es le mensonge, toi tu es la calomnie; je sais votre nom: votre nom est *légion;* » il faut être inaccessible à l'amour ou à l'amitié, voire même à la charité qui est la plus douce et la plus facile des vertus; il faut se dire que chaque matin, si l'on veut être sincère et vrai, on va se faire un ennemi nouveau, et non-seulement cet ennemi, mais la femme, mais les enfants, mais les amis, mais le vieux père de cet homme qui vous regarde comme un homme abominable, et qui meurt en vous maudissant. Rude métier, penser que l'on s'attaque aux plus forts, aux plus rebelles, aux plus indomptés, aux plus indomptables! Quoi! rencontrer en son chemin quelque jeune et féroce poëte, tout forcené, tout bouillant de luxure, qui viole, qui égorge, qui empoisonne tous les rois de l'Europe, qui déguise ses laquais pour en faire les amants des reines, et prendre cet homme à la gorge, au collet, partout où on peut le prendre, et lui dire: « Vous n'irez pas plus loin! » Quoi! se trouver face à face avec un des plus illustres prêtres de l'Église Catholique, Apostolique et Romaine, et quand on voudrait se jeter à genoux devant cet homme, en lui disant: « Bénissez-moi, Monseigneur. » lui arracher des mains un atroce pamphlet qu'il vient d'écrire, et déchirer ce pamphlet de façon que les parcelles même n'en soient pas emportées par les vents, car rien qu'avec ces débris haineux, il y a de quoi empoisonner l'Europe entière; quoi donc! quand par hasard une femme de génie se rencontre, une main de fer recouverte d'un gant de soie, qui brise à plaisir l'ordre et le mariage, dire à cette femme: « Par pitié, madame, arrêtez-vous! » ou bien encore, après une révolution qui a emporté avec elle le peu d'autorité qui nous restait, arriver en plein théâtre, à l'instant même où tout le peuple applaudit à des monstruosités étranges, à d'affreux drames, où l'on vous montre l'archevêque de Paris incendiaire, ou bien madame la dauphine, cette sainte sur la terre! chargée d'incestes et d'adultères, et seul contre tous, s'écrier que c'est impossible, qu'une nation bien faite ne peut pas être abandonnée à un dévergondage pareil, et les défendre ainsi tous les uns après les autres, jusqu'à

François Ier que l'on vous montre tout étendu dans un affreux cabaret avec la plus sale coureuse qui ait sali de ses appas fangeux la place de Grève ; quoi donc ! appelez-vous tout cela un travail de manœuvre, et savez-vous dans le monde une plus noble, une plus courageuse, une plus difficile profession ?

Tous ces hommes ainsi réunis pour l'accomplissement de la même œuvre, qui tendent tous au même but, sont gouvernés le plus souvent par un homme plus rempli d'expérience et plus calme.

En même temps, au-dessus même du rédacteur en chef, et pour mener son journal, pour le conduire chaque matin où il faut qu'il aille, vous avez la foule que ce journal représente, c'est la foule qui lui donne ses inspirations, qui lui impose ses colères et ses vengeances, son admiration et son amour ; elle veut bien être gouvernée quelquefois, mais à condition qu'elle dominera souvent ; et d'ailleurs la foule ne se trompe guère, elle sait très-bien au fond de l'âme ce qu'elle doit faire, elle sait quelle part d'estime lui revient et quelle part de respect ; d'où il suit que lorsque vous voyez un journal qui a conquis sa place en Europe et dont la voix est écoutée, si l'on vous demande quels sont ceux qui le dirigent, vous pourrez répondre à coup sûr : « C'est tout le monde. » Je sais bien toutes les objections qu'on peut faire, tous les crimes que l'on reproche au journal, toutes les lâchetés, toutes les bassesses dont on l'accuse : les uns disent qu'il est vénal, les autres qu'il est menteur ; on l'accuse de vivre souvent d'épigrammes et de calomnies. Comme nous sommes de bonne foi, nous dirons qu'en effet il y a parmi ces nobles écrivains de tant d'esprit et de tant de courage, plus d'un malfaiteur. Peytel n'était-il pas notaire en même temps qu'homme de lettres ? Hélas ! oui, rien n'est plus vrai, dans les régions infimes de la presse, et pour peu que vous vouliez descendre dans ces impurs cloaques, vous trouverez bien des crimes et bien des hontes, il est des hommes qui tiennent une plume comme les *bravi* italiens tiennent leur poignard, à la disposition de qui les paie. Pénétrez dans une de ces boutiques de calomnies et d'injures, et pour très-peu d'argent notre homme va vous distiller toute la calomnie dont vous aurez besoin ; il dira de votre voisin qu'il est un traître, un voleur, un fripon, que sa femme est adultère, que sa fille se vend chaque soir au coin de la borne ; la chose sera imprimée en autant d'exemplaires qu'il vous plaira, et pour dix écus, vous aurez l'honneur d'un homme dont vous n'auriez pas osé acheter la vie, crainte de l'échafaud. Mais encore une fois, que des misérables de cette trempe se rencontrent dans une profession, qu'est-ce que cela prouve ? C'est là l'éternelle histoire du mendiant à l'escopette dans Gilblas, et puis quand on en veut finir avec de pareils drôles, il y a la police correctionnelle ou le bâton.

Quant au journal qui aiguise de préférence l'épigramme politique, qui procède par le coup d'épingle comme les autres journaux procèdent par le raisonnement, qui traite toutes les grandeurs et toutes les gloires d'une époque, comme autant de bulles de savon que le souffle emporte, ce journal est parfaitement dans son droit : c'est là en effet une des conditions de toutes les grandeurs modernes, d'être traitées fort lestement tant qu'elles sont des grandeurs. Vous avez voulu avoir une constitution, vous l'avez ; la liberté de la presse, la voici ; l'égalité pour tous, à la bonne heure ! Mais l'égalité consiste aussi bien à partager les charges que les bénéfices, à être à l'insulte aussi bien qu'à l'honneur ; c'est la loi commune de toutes les républiques. Vous rappelez-vous comment le général Cléon est traité dans les comédies d'Aristophane, et comment Socrate est traité ? Vous rappelez-vous ce citoyen d'Athènes qui condamne Aristide à l'exil, uniquement parce qu'il est fatigué de l'entendre appeler le Juste ? A Rome, quand le grand César triomphe des Gaules, il y a derrière lui les goujats de l'armée qui l'insultent et qui lui disent : Tu

es chauve, tu es un libertin, tu es un lâche, tu es un rhéteur. Eh bien! vous autres grands hommes de 1840, ne vous plaignez pas d'être traités comme Socrate ou comme César; n'ayez pas l'épiderme sensible à ce point, ou sinon allez planter vos choux dans vos domaines; quittez la vie publique où vous appartenez à tout le monde; rentrez dans la vie privée qui est murée, qui doit être murée; grâce à Dieu, l'épigramme, qui ne respecte rien parmi nous, a toujours respecté les faibles et les vaincus. Quand le roi Charles X a perdu ce grand royaume avec un stoïcisme plus que chrétien, pas une épigramme ne s'est élevée sur son passage, mais au contraire chacun s'est découvert avec respect : qui eût pu sourire à ce moment solennel eût été pis qu'un lâche, eût été un homme sans esprit et sans tact. Je ne suis même pas bien sûr si dans la foule des écrivains il ne s'en est pas rencontré plus d'un qui n'ait regretté au fond de l'âme d'avoir eu tant d'esprit et de verve contre un si bon roi.

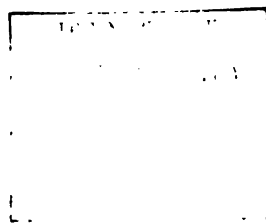
Ah! que le journal brise et renverse, qu'il nous pousse chaque jour de changement en changement, qu'il soit le grand agitateur des sociétés modernes, qu'il excite les tempêtes et les batailles, qu'il épouvante les rois sur leur trône et les bourgeois dans leur maison, qu'il pénètre même invinciblement au milieu des armées qui ne doivent ni voir ni entendre, qui ne doivent qu'obéir; qu'il s'attaque, en furieux, à coups d'épingle, à coups de poignard, à la gloire acquise, aux services rendus, aux génies qui se révèlent, à la royauté, à l'éloquence, à la poésie, à toutes les supériorités incontestables du monde, la chose est vraie; mais si vous êtes juste, vous reconnaîtrez que ces attaques font vivre; qu'au fond de ces colères il y a de la célébrité pour tous ceux qui la méritent; qu'au fond de ces injures il y a de l'équité et du respect, et si vous comptez les morts dans ce vaste champ de bataille des faits et des opinions, vous trouverez que ceux qui sont en effet véritablement blessés ou morts n'avaient pas vingt-quatre heures à vivre, et que la presse leur a fait bien de l'honneur en les empêchant de mourir dans leur lit.

Disons aussi que tout ce qui est la presse en France, tous ceux qui la mènent, tous ceux qui apportent là chaque jour leur esprit et leur style, sont tout à fait ce qu'on appelle d'honnêtes gens. Otez les injures de l'esprit de parti, qui est la monnaie courante des disputes de chaque jour dont les hommes de la presse ont leur bonne part comme arrivant les premiers à la bataille, pour en sortir les derniers, et vous verrez que dans ces existences exposées au grand jour, il n'y a rien que d'honorable. Il se fait plus de trafics honteux en un seul jour dans le ministère le mieux tenu, qu'il ne s'en fait en deux ans dans toute la presse parisienne. Voyez-vous, il ne faut pas vous en laisser imposer par des épigrammes qui courent le monde, depuis les spirituelles et abominables lâchetés de l'Arétin. Ceux qui vous disent que la presse est à vendre, ceux-là vous mentent. « Si elle était à vendre, disait un homme qui se connaît en affaires, il faut avouer que je serais bien bête de ne pas l'acheter. » Et cet homme avait raison. Qui aurait toute la presse de ce pays pour soi, seulement pendant deux fois vingt-quatre heures, serait plus puissant que l'Empereur Napoléon Bonaparte ne l'a jamais été; et puis avec quoi voulez-vous acheter la presse? Par la puissance? elle est elle-même la puissance; par l'autorité? vous tenez l'autorité de ses mains; par l'argent? elle est plus riche que vous : toutes les affaires lui appartiennent, depuis le marchand qui débite les productions de l'esprit, jusqu'au charlatan qui vend la santé en bouteilles ou en pilules; il ne se vend pas une maison, pas un tableau, il ne se fait pas un enterrement ou un mariage, qu'elle n'y soit conviée la première, et cela sans violence, par la force même des choses, parce qu'elle rend plus qu'on ne lui donne. Autrefois, il y a des siècles heureusement, quand l'écrivain ne savait pas la valeur de son génie, quand le grand Corneille à pied était éclaboussé par le tragédien

en voiture, quand *Cinna* était dédié au financier Montauron pour quelques écus, à la bonne heure! le financier pouvait se vanter d'avoir donné un peu d'argent à Corneille. Mais aujourd'hui, sous le rapport même de la fortune, l'écrivain que la foule adopte et qu'elle aime, parce qu'il ne la trompe pas, parce qu'il est loyal avec elle, parce qu'il lui dit chaque matin ce qu'il a sur le cœur, l'écrivain est l'égal de tout le monde; il marche de pair avec le notaire, avec l'agent de change, avec le maître de forges, avec les professions que la société paie le plus. S'il n'est pas protégé par le monopole et par une charge achetée à beaux deniers comptants, il est protégé par son esprit et par son talent, dont il faut qu'il ait autant de soin qu'une femme a soin de sa beauté, un soldat de son armure. Dans les premiers temps de l'émancipation littéraire, quand les écrivains de ce temps-ci ont eu échappé au grenier et aux 1,200 livres dont les menaçait M. de Peyronnet, ils ont eu le tort et le grand tort de vouloir lutter avec le luxe éphémère des joueurs de la Bourse; ils ont fait, eux aussi, leur petit scandale, qu'ils ont cruellement regretté depuis; ils ont eu des tableaux flamands et des chevaux anglais; on montrait du doigt leur livrée et leurs équipages. Mais pardonnons à leur repentir : cette petite fièvre de luxe n'a pas duré; le bon sens a bientôt repris tous ses droits; les chevaux ont été vendus à perte, les tableaux donnés pour rien. A peine si notre Mondor littéraire a gardé ses livres; il est rentré dans la vie de tout le monde, et il sait très-bien maintenant, que pour être heureux et sage, il ne faut faire ni envie ni pitié.

Tout au rebours, combien en avons-nous vu, je parle des plus beaux esprits de ce temps-ci, pendant que leurs collègues dépensaient leur esprit à payer des carrossiers et des maquignons, qui s'en allaient fièrement dans les rues avec un habit tout en loques, qui portaient fièrement la tête sous un chapeau tout troué : on les eût pris pour des mendiants, si leur tête eût été moins belle, leurs mains moins bien lavées, leur parole moins hautaine; mais ceux-là aussi se sont corrigés de leurs vices, et le jour même où leurs collègues sortaient de leurs voitures éphémères, ceux-là rentraient dans leurs habits neufs.

Ceux qui disent que cela est facile de réussir dans cette éclatante façon de parler à la foule chaque matin, ceux-là sont les mêmes qui répètent que l'esprit court les rues. J'ignore si la chose est difficile, mais ce qui est vrai, c'est que tel orateur dont la voix est écoutée à la tribune et qui va parler deux heures durant, sur un sujet qu'il connaîtra bien, si par hasard il veut résumer dans un journal ce qu'il a dit le matin même à la Chambre, aussitôt tout lui manque, l'esprit, le style, l'art, le goût, le sang-froid, l'à-propos, il ne sait plus ce qu'il veut dire, il ne sait plus ce qu'il a dit. Je pourrais vous en citer des plus célèbres, les plus gros bonnets de l'Académie, les plus magnifiques rhéteurs, qui toute leur vie ont écrit dans les journaux, sans que nul songeât à demander à son voisin : *De qui donc est la polémique de ce matin?* Et je vous parle ici d'écrivains célèbres. Les rhétoriques, qui s'inquiètent de toutes choses, qui vous enseignent toutes les parties oratoires, depuis le *gryphe* jusqu'à la *turlupinade*, à l'usage du *Mercure galant*, ne se sont pas encore occupées de nous dire quelles étaient les qualités de style que réclamait le journal. Les rhétoriques vous enseignent comment se fait l'ouverture d'un sénat, comment se convoquent les états généraux, comment vous devrez parler quand vous serez archonte à Athènes, consul à Rome, Souverain Pontife, impératrice de Russie, maréchal d'armée ou paysan du Danube; mais vous expliquer ce que doit être le style du journal, élégant sans manière, fier sans orgueil, poli sans bassesse, familier sans être flatteur, prudent, réservé, comment parfois il doit arriver à l'éloquence, les rhétoriques n'en savent rien, et vous pensez bien que, moi qui vous parle, je n'en sais pas si long que les rhétoriques; Dieu merci!





LE JOURNALISTE
(1840).

S'il y a une profession qui réclame quelque indulgence pour ses jeunes adeptes, à coup sûr, c'est le journal. Ils commencent en étourdis une œuvre sérieuse, mais qu'importe? Vos graves magistrats ou vos médecins soucieux, qui tiennent en leurs mains la vie et la mort des citoyens, n'ont-ils pas été de rudes tapageurs dans leur jeunesse? Que de tuteurs trompés, que de filles séduites, que de femmes menées à mal! Cependant eux et vous, vous avez tout à fait oublié les folies de ces premiers jours. Soyez aussi indulgents pour la jeunesse des journalistes que vous l'avez été pour toutes les autres. Sans doute, le jeune journaliste est méchant, mais il est méchant comme le jeune dogue à qui sa dent pousse et qui veut savoir si ça mord. Mettez entre les mains d'un enfant un vrai sabre, un vrai fusil, il veut apprendre à vos dépens si la lame de son sabre est affilée et si son pistolet est chargé; il vous le tirera aux oreilles pour vous faire peur. Ainsi un honnête jeune homme qui tient sous sa main, à ce qu'il pense, la gloire et la renommée, l'applaudissement ou le sifflet, se laisse d'ordinaire em porter à sa première ardeur; il loue ou il blâme au hasard, et sa louange non plus que son blâme ne connaissent pas de bornes. Avec lui, pas de milieu, vous êtes un dieu ou un démon, vous êtes Apollon ou Thersite, vous êtes Napoléon ou l'infâme Deutz. Il vous écrase ou il vous exalte, tenez-vous bien. Ceci fini, et quand il a tiré son grand coup de tonnerre, notre jeune journaliste, à l'exemple de Fieschi, sort tout de suite dans la rue, pour voir l'effet qu'a produit sa machine; mais ô surprise! ô désappointement! ô rage! cette grande machine a éclaté en pure perte; on se promène tranquillement dans la rue; nul n'a senti passer ni cette louange ni cette satire: l'homme couronné passe devant son faiseur d'apothéose, son chapeau sur la tête, et à peine s'il daigne lever son chapeau; l'homme écrasé sourit à celui qui l'a écrasé et lui donne une franche poignée de main, et quand l'autre, tout honteux, lui dit : *Mais j'ai brisé votre statue*, il passe sa main sur son visage, et il répond comme l'empereur Théodose : *Je ne me sens pas blessé*. C'est aussi le jeune et le très-jeune journaliste que vous rencontrerez dans les coulisses des théâtres, à l'instant le plus infect du drame, quand le sang va couler, quand la poix résine va brûler, quand Desdémone étend sa pâleur sur son visage, pendant qu'Othello noircit sa face ronde avec un bouchon brûlé. C'est le journaliste novice qui ne manque jamais de se présenter à la porte de la comédienne à la mode, quand madame, après avoir poussé son dernier hoquet, revient toute rayonnante dans la niche où elle a déposé ses habits de simple citoyenne. Spectacle peu attrayant, soyez-en sûr, cette femme toute préoccupée de quelques applaudissements de plus ou de moins, qui jette çà et là sa couronne, son manteau royal, ses cheveux, ses belles formes, les lis et les roses de son visage dont elle salit son mouchoir! et cependant le vulgaire voyant sortir ce journaliste de ce beau lieu, s'écrie avec admiration : *qu'il est heureux!* Ainsi dans *le foyer de la danse,* cet Éden de squelettes osseux et contrefaits, où il faut entrer, chapeau bas, (c'est l'ordre depuis Louis XIV), où pour avoir ses entrées il faut être membre de la diplomatie européenne, journaliste tout-puissant, ou tout simplement petit cousin d'une de ces dames, si vous rencontrez un journaliste, vous pourrez bien dire que c'est le dernier des novices. Il en est ainsi des grands dîners, des orgies de la presse dont il est question dans toutes les chansons de la restauration, dans tous les livres de la révolution de juillet. Pour accepter à dîner dans un ministère, il faut encore avoir au bout des lèvres le lait quelque peu amer de notre bonne nourrice la presse, il faut n'avoir jamais vu ces vieilles fleurs fanées, ces services d'argent jaunâtre, ces meubles éclopés, toute la misère de ces grandes hôtelleries où tant de dîneurs ont passé sans laisser plus de traces que les ministres dont ils ont été les convives. Quant à l'orgie littéraire elle n'existe que dans les livres; ce n'est pas avec

du vin de Champagne et des excès de tout genre que l'esprit arrive. Mais il en est de la presse comme il en est de tous les divers états des Français ; les plaisanteries sur les médecins seront éternelles ; les plaisanteries sur l'Académie française n'auront pas de fin ; c'est une chose reçue maintenant à tout jamais que l'on séduit les juges par les épices, que l'on bat le guet le soir sur le Pont-Neuf, et qu'il faut laisser le critique ivre-mort sur la place pour en avoir satisfaction.

Heureusement, qu'en vieillissant, le journaliste a bientôt appris à se méfier de la coulisse pour y avoir eu ses habits tachés d'huile ; de la loge d'actrice pour avoir vu, comme le poëte Ovide, ce qu'il ne devait pas voir ; du dîner corrupteur du ministère pour en être sorti mort de faim ; en même temps il a appris à se méfier du libraire et de ces insipides volumes qui sont déjà payés bien cher seulement à les lire ; il a appris à tenir à distance respectueuse le poëte qui vous apporte ses vers et qui vous dédie sa plus belle élégie, *la Nuit sur la montagne ;* le comédien qui vient vous déclamer son rôle de façon à faire hurler votre chien ; le romancier qui place en tête de son chapitre une épigraphe à votre nom ; la femme méconnue, incomprise, qui s'en vient des régions célestes pour vous demander une occupation à son âme ; le débutant littéraire qui s'en va vendre les petits mystères de votre intérieur. En même temps il apprend à être poli, bien élevé, clément, charitable ; à rester vrai sans être grossier, à mettre toujours un peu de miel au bord du vase ; mais il faut bien du temps avant que de persuader à ces novices que dans cette profession de la critique de chaque jour, il y a bien plus de mérite à tenir convenablement une belle petite épingle d'un acier très-fin, dont les piqûres se font à peine sentir, qu'à égorger brutalement un homme d'un grand coup de poignard. Ainsi le critique en vient peu à peu à gagner la confiance des honnêtes gens qui n'aiment ni la violence, ni les grands cris, ni les grands tapages ; peu à peu ses justiciables le voyant à peu près juste pour chacun et pour tous, et découvrant qu'il est aussi accessible que tout autre aux larmes, à la pitié, à toutes les émotions du cœur de l'homme, cessent de tant le haïr, de tant le flatter, de trembler devant lui. Bien plus, ils l'acceptent comme on accepte un censeur nécessaire, un peu fâcheux, il est vrai, mais enfin, disent-ils, puisqu'il le faut, autant celui-là qu'un autre ; et ainsi ils vivent chacun de son côté, sans se chercher, sans se fuir, se rencontrent avec plaisir, se quittent sans trop de peine, et au fond s'estiment fort, et chacun est resté indépendant, celui-ci de celui-là.

La fraternité des hommes de la presse française est passée en proverbe, et même les étrangers ne se lassent pas de l'admirer. Ils ne comprennent pas que tant de gens dont les opinions sont si opposées, dont les drapeaux sont si contraires, se rencontrent à chaque instant de leur vie, non-seulement sans haine et sans chagrin, mais encore avec la joie la plus naïve et la plus sincère. Carlistes, radicaux, républicains, centre droit, centre gauche, l'homme du pamphlet, on s'aborde, on se prend la main, on cause à cœur ouvert ; l'idée ne viendrait à personne que la conversation à l'air libre puisse tourner contre vous le lendemain dans le journal. Celui-ci a attaqué celui-là le matin même ; violemment attaqué la veille, il a répondu le lendemain sur le même ton ; ou bien même, ils se sont rencontrés le pistolet ou l'épée à la main ; celui-ci, a sur les mains du sang de celui-là (hélas ! qu'il en est resté sur le pavé de ces braves gens, qui tiennent si bien une plume, si mal une épée), eh bien, regardez-les, c'est à peine s'ils se souviennent de ces violences pour et contre, qui vont peut-être recommencer tout à l'heure. C'est peut-être un peu l'histoire de la bataille de Fontenoi, où messieurs des gardes françaises offrent le premier feu à l'ennemi, après quoi on se bat à outrance : car, dans la presse parisienne, pas un

homme n'est à l'abri de l'épigramme, pas un n'est au-dessus de la satire et de la déclamation. Après avoir dévoré tout le monde, ils se dévorent les uns les autres, attaque d'autant plus vive et d'autant plus vraie que chacun se connaît mieux. Cependant le public applaudit à cette violence. Les auteurs sifflés font la haie autour des combattants, en pensant qu'ils auront un peu de relâche. Et voilà cependant les hommes que l'on accuse d'être des hommes de coterie, quand il n'en est pas un qui n'ait été blessé par son voisin.

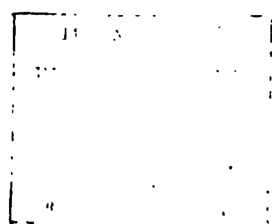
Vous voudrez savoir peut-être si c'est là une vie heureuse? Mais c'est la plus heureuse vie de ce monde! Parler à la foule chaque jour, lui imposer sa louange ou son blâme, lui livrer ce duel à armes courtoises qu'elle aime tant, protéger les infimes, abaisser les superbes, découvrir quelque beau jeune talent inconnu et tremblant, pour lui ouvrir le grand chemin de la fortune et de la gloire; donner à tous la renommée que l'on ne veut pas pour soi-même, et populaire malgré soi, assister de près à toutes les lâchetés de la vanité littéraire, à toutes les bassesses de l'amour-propre; voir ramper devant soi les plus fiers, les entendre gémir et vous supplier les mains jointes pour obtenir l'aumône d'un éloge; savoir au plus juste prix ce que vaut la gloire courante, et partant n'aimer que la vraie gloire; entendre à son oreille, et le premier, tous les bruits qui se font dans le monde; être partout et tout voir, ouvrir sa porte aux idées qui vous viennent de tous côtés, être le confident de celui qui invente, et souvent lui prêter sa plume ou sa parole pour qu'il puisse expliquer sa découverte à la foule; résumer la vie de ceux qui meurent, et payer la dette nationale, en se souvenant des travaux oubliés, certes, c'est là une belle œuvre, c'est là une noble tâche. Un pareil homme n'est-il pas, à tout prendre, l'historien de son temps, et n'aura-t-il pas un peu de la louange, de la reconnaissance et du respect des annalistes à venir?

Mais encore une objection. Toute cette vie ainsi dépensée à jeter l'esprit et le style à pleines mains, est tout à fait perdue! de tous ces efforts, rien ne reste! chaque jour emporte avec lui ce qu'il a usé de science, de goût, d'esprit, d'indignation, d'infamie et de gloire! ces feuilles volantes, écrites avec tant de soin, deviennent, pour ainsi dire, le linceul de la vie de chaque jour! de tout ce bruit, rien ne reste, pas même l'écho? Eh, mon Dieu! qui en doute? Mais, je vous prie, que restera-t-il de tout ce siècle? Est-ce que l'on sait aujourd'hui qui vit et qui meurt? Les hommes qui ont eu la triste précaution d'enregistrer une à une leurs œuvres complètes, qui entassent tous les trois mois des volumes sur des volumes, sont-ils donc plus assurés de l'immortalité que les gens d'esprit qui livrent au vent leurs idées de chaque jour, comme l'oiseau livre sa chanson au premier feuillage du mois de mai? De l'empereur Napoléon, que reste-t-il? Quelques ossements, que l'on va chercher tout au loin dans la mer. De tous vos romans, de toutes vos histoires, de tous vos poëmes, que reste-t-il déjà? le savez-vous? Dites-moi par cœur vingt vers de M. Victor Hugo, tout de suite. Ces vingt vers, si vous voulez les savoir, vous serez obligé d'aller les chercher dans les catacombes du poëte. La moitié des œuvres de M. de Châteaubriand est déjà dans l'ombre, en attendant que cette nuit funèbre s'étende sur l'autre moitié. L'oubli, l'obscurité, c'est la loi de ce siècle; d'où il suit que l'homme sage, l'esprit facile, l'imagination légèrement vagabonde, qui aura abandonné au vent ces faibles parcelles de la production de chaque jour, aura été en effet plus sage que tous les braves gens qui croient à l'éternité de leurs œuvres. Le monde est ainsi fait, grâce à Dieu, que pas une bonne pensée n'est perdue. Le temps, qui est juste et qui déchire tout ce qui n'est pas né viable, ramène nécessairement à la surface les belles choses. Rien ne vit de ce qui devait mourir; rien ne meurt de ce qui est né viable. Regardez bien ce tas d'immondices imprimées qui rempliraient cinq cents fois le Champ-de-Mars,

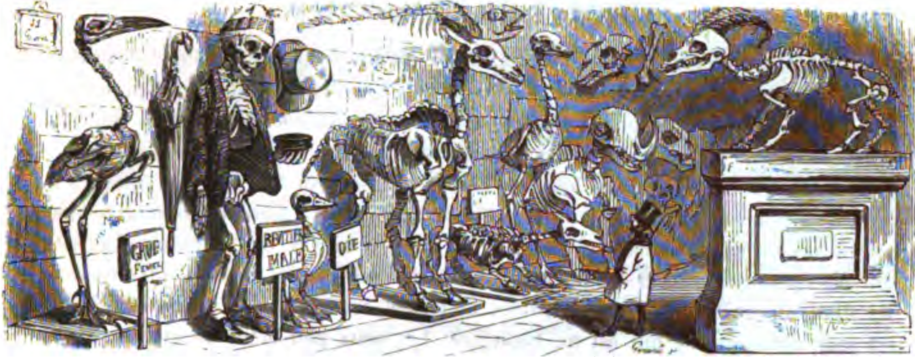
jusqu'au sommet du dôme des Invalides, eh bien; reliées en volumes par Thouvenin ou bien pliées en feuilles volantes par quelque vieille femme qui se lève à minuit, toutes ces inventions sont également attendues par le jour de la justice. Dans ce tas immense des productions de chaque jour, il y a bien des gloires qui seront réduites à rien, c'est-à-dire à leur juste valeur; mais aussi il y a là plus d'un écrivain sans nom qui se réveillera couvert d'honneur. Et en fin de compte, que la volonté de Dieu s'accomplisse, pour les livres comme pour les journaux!

J. Janin.









MONOGRAPHIE DU RENTIER.



ENTIER. Anthropomorphe selon Linné[1], Mammifère selon Cuvier, Genre de l'Ordre des Parisiens, Famille des Actionnaires, Tribu des Ganaches, le *Civis inermis* des anciens, découvert par l'abbé Terray, observé par Silhouette, maintenu par Turgot et Necker, définitivement établi aux dépens des Producteurs de Saint-Simon par le Grand-Livre. Voici les caractères de cette Tribu remarquable adoptée aujourd'hui par les micographes les plus distingués, de la France et de l'Étranger.

Le Rentier s'élève entre cinq à six pieds de hauteur, ses mouvements sont généralement lents, mais la Nature attentive à la conservation des espèces frêles, l'a pourvu d'Omnibus à l'aide desquels la plupart des Rentiers se transportent d'un point à un autre de l'atmosphère parisienne, au delà de laquelle ils ne vivent pas. Transplanté hors de la Banlieue, le Rentier dépérit et meurt. Ses larges pieds sont recouverts de souliers à nœuds, ses jambes sont douées de pantalons à couleurs brunes ou roussâtres ; il porte des gilets à carreaux d'un prix médiocre ; à domicile, il est terminé par des casquettes ombelliformes, au dehors, il est couvert de chapeaux à douze francs. Il est cravaté de mousseline blanche. Presque tous les individus sont armés de cannes et d'une tabatière d'où ils tirent une poudre noire avec laquelle ils farcissent incessamment leur nez, usage que le fisc français a très-heureusement mis à profit. Comme tous les individus du Genre

[1] Nous tenons pour la classification du grand Linné contre celle de Cuvier; le mot anthropomorphe est une expression de génie et convient éminemment aux mille espèces créées par l'état social.

Homme (Mammifères), il est septivalve et paraît avoir un système d'organes complets : une colonne vertébrale, l'os hyoïde, le bec coracoïde et l'arcade zygomatique. Toutes les pièces sont articulées, graissées de synovie, maintenues par des nerfs; le Rentier a certainement des veines et des artères, un cœur et des poumons. Il se nourrit de verdure maraîchère, de céréales passées au four, de charcuterie variée, de lait falsifié, de bêtes soumises à l'octroi municipal ; mais, nonobstant le haut prix de ces aliments particuliers à la ville de Paris, le sang a chez lui moins d'activité que chez les autres espèces. Aussi présente-t-il des différences notables qui ont porté les observateurs français à en constituer un Genre. Sa face pâle et souvent bulbeuse est sans caractère, ce qui est un caractère. Les yeux peu actifs offrent le regard éteint des poissons quand ils ne nagent plus, étendus sur le persil de l'étalage chez Chevet. Les cheveux sont rares, la chair est filandreuse; les organes sont paresseux. Les Rentiers possèdent des propriétés narcotiques extrêmement précieuses pour le gouvernement qui, depuis vingt-cinq ans, s'est efforcé de propager cette espèce : il est en effet difficile aux individus de la Tribu des Artistes, genre indomptable qui leur fait la guerre, de ne pas s'endormir en écoutant un Rentier dont la lenteur communicative, l'air stupide et l'idiome dépourvu de toute signifiance sont hébétants. La science a dû chercher les causes de cette propriété.



Quoique chez les Rentiers la boîte osseuse de la tête soit pleine de cette substance blanchâtre, molle, spongieuse qui donne aux véritables Hommes, parmi les anthropomorphes, le titre glorieux de roi des animaux et semble justifié par la manière dont ils abusent de la Création, Vauquelin, d'Arcet, Thénard, Flourens, Dutrochet, Raspail et autres individus de la Tribu des Chercheurs, n'y ont pas, malgré leurs essais, découvert les rudiments de la pensée. Chez tous les Rentiers distillés jusqu'aujourd'hui, cette substance n'a donné à leurs analyses que 0,001 d'esprit, 0,001 de jugement, 0,001 de goût, 0,069 de bonnasserie, et le reste en envie de vivre d'une façon quelconque. Les phrénologues, en examinant avec soin l'enveloppe extérieure du mécanisme intellectuel, ont confirmé les expériences des chimistes : elle est d'une rondeur parfaite, et ne présente aucun accident bossu.

Un illustre auteur prépare un traité de Rienologie où les particularités de Rentier seront très-amplement décrites, et nous ne voulons emprunter rien de plus à ce bel ouvrage. La science attend ce travail avec d'autant plus d'impatience, que le Rentier est une conquête de la civilisation moderne. Les Romains, les Grecs, les Égyptiens, les Perses ont ignoré totalement ce grand Escompte national, appelé Crédit. Jamais ils n'ont voulu *croire* (d'où crédit) à la possibilité de remplacer un domaine par un carré de papyrus quelconque. Cuvier n'a trouvé aucun vestige de ce Genre dans les gypses qui nous ont conservé tant d'animaux antédiluviens, à moins qu'on ne veuille accepter l'homme pétrifié découvert dans une carrière de grès et que les curieux ont été voir il y a quelques années, comme un spécimen du Genre Rentier; mais combien de graves questions cette opinion ne soulèverait-elle pas? Il y aurait donc eu des Grands-Livres et des agents de change avant le déluge! Le Rentier ne remonte certainement pas plus haut que le règne de Louis XIV, sa formation date de la constitution des rentes sur l'hôtel-de-ville. L'Écossais Law a beaucoup contribué à l'accroissement de cette Tribu dolente. Comme celle du ver à soie, l'existence du Rentier dépend d'une feuille, et comme l'œuf du papillon, il est vraisemblablement pondu sur papier. Malgré les efforts des rudes logiciens auxquels sont dus les travaux célèbres du Comité de Salut Public, il est impossible de nier ce Genre après l'érection de la Bourse, après les emprunts, après les écrits d'Ouvrard, de Bricogne, Laffitte, Villèle et autres individus de la Tribu des Loups-Cerviers et des Ministres spécialement occupés à tourmenter les Rentiers. Oui! le faible et doux Rentier a des ennemis contre lesquels la Nature sociale ne l'a point armé. La Chambre des députés leur consacre d'ailleurs, quoique à regret, un chapitre spécial au budget, tous les ans.

Ces observations sans réplique font justice des tentatives restées d'ailleurs sans succès des Producteurs, des Économistes, ces Tribus créées par Saint-Simon et Fourier, qui ne tendaient à rien moins qu'à retrancher ce Genre, considéré par eux comme parasite. Ces classificateurs ont été beaucoup trop loin. Ils n'ont pas tenu compte des travaux antérieurs du Rentier. Il est dans ce Genre plusieurs individus, notamment dans la Variété des Pensionnés et des Militaires, qui ont accompli des labeurs. Il est faux que, semblable à la poulpe trouvée dans la coque de l'Argonaute, les Rentiers jouissent d'une coquille sociale qui ne leur appartienne pas. Aussi tous ceux qui veulent supprimer le Rentier, et plusieurs économistes persistent malheureusement encore dans cette thèse, commencent-ils par vouloir coordonner autrement la science, et font-ils table rase en renversant la Zoologie politique. Si ces insensés novateurs réussissaient, Paris s'apercevrait bientôt de l'absence des Rentiers. Le Rentier, qui constitue une transition admirable entre la dangereuse Famille des Prolétaires et les Familles si curieuses des Industriels et des Propriétaires, est la pulpe sociale, le gouverné par excellence. Il est médiocre, soit! Oui, l'instinct des individus de cette classe les porte à jouir de tout sans rien dépenser; mais ils ont donné leur énergie goutte à goutte, ils ont fait leur faction de garde national quelque part. D'ailleurs leur utilité ne saurait être niée sans une formelle ingratitude envers la Providence : à Paris, le Rentier est comme du coton entre les autres espèces plus remuantes

qu'il empêche de se briser les unes contre les autres. Otez le Rentier, vous supprimez en quelque sorte l'ombre dans le tableau social, la Physionomie de Paris y perd ses traits caractéristiques. L'Observateur, cette variété de la Tribu des Gâte-Papier, ne verrait plus, défilant sur les boulevards, ces curiosités humaines qui marchent sans mouvement, qui regardent sans voir, qui se parlent à elles-mêmes en remuant leurs lèvres sans qu'il se produise de son, qui sont trois minutes à ouvrir et fermer l'opercule de leur tabatière, et dont les profils bizarres justifient les délicieuses extravagances des Callot, des Monnier, des Hoffmann, des Gavarni, des Grandville. La Seine, cette belle reine, n'aurait plus ses courtisans : le Rentier ne va-t-il pas la voir quand elle charrie, quand elle est prise en entier, quand elle arrive au-dessus de l'étiage inscrit au Pont-Royal, quand elle est à l'état de ruisseau, perdue dans les sables du bras de l'Hôtel-Dieu : en toute saison, le Rentier a des motifs pour aller contempler la Seine. Le Rentier s'arrête encore très-bien devant les maisons que démolit la Tribu des Spéculateurs. Intrépidement planté comme sont ses pareils sur leurs jambes, le nez en l'air, il assiste à la chute d'une pierre qu'un maçon ébranle avec un levier en haut d'une muraille ; il ne quitte pas la place que la pierre ne tombe, il a fait un pacte secret avec lui-même et la pierre, et quand la chute est accomplie, il s'en va excessivement heureux, absolument comme un Académicien le serait de la chute d'un drame romantique, car on trouve chez le Rentier beaucoup de sentiments humains. Inoffensif, il ne pratique pas d'autres renversements ! Le Rentier est admirable en ce sens qu'il remplit les fonctions du Chœur antique. Comparse de la grande comédie sociale, il pleure qûand on pleure, il rit quand on rit, il chante en ritournelle les infortunes et les joies publiques. Il triomphe dans un coin du théâtre des triomphes d'Alger, de Constantine, de Lisbonne, d'Ulloa, comme il déplore la mort de Napoléon, les catastrophes de Fieschi, de Saint-Merry, de la rue Transnonain. Il regrette les hommes célèbres qui lui sont inconnus, il traduit en style de rentier les pompeux éloges des journaux, il lit les journaux, les prospectus, les affiches, lesquelles seraient inutiles sans lui.

N'est-ce pas pour lui que sont inventés ces mots qui ne disent rien et répondent à tout : Progrès, Vapeur, Bitume, Garde nationale, Élément démocratique, Esprit d'association, Légalité, Intimidation, Mouvement, et Résistance? Vous êtes enrhumé, le caoutchouc empêche les rhumes ! Vous éprouvez ces effroyables lenteurs administratives qui enraient l'activité française, vous êtes vexé superlativement, le Rentier vous regarde en hochant la tête, il sourit et dit : « Ah ! la Légalité. Le Commerce ne va pas : — Voilà les effets de l'Élément démocratique ? » A tout propos, il se sert de ces Mots consacrés et dont la consommation est si grande que, depuis dix ans, il y en a de quoi défrayer cent historiens futurs, si l'avenir veut les expliquer. Le Rentier est sublime de précision dans sa manière d'employer et de quitter ce Mot d'ordre inventé par les individus de la Famille des Politiques pour occuper les Gouvernés. Sous ce rapport, il est une machine barométrique pour la connaissance du Temps Parisien, comme les grenouilles vertes dans un bocal, comme les capucins qui se couvrent et se découvrent au gré de l'atmosphère. Quand le Mot arrive, et en France il arrive toujours avec la Chose ! à Paris, le Mot et la Chose, n'est-ce pas

comme un cheval et son cavalier? Aussitôt le Rentier se mêle aux furieux tourbillons de la Chose, il y applaudit dans son petit monde, il encourage ce galop parisien : il n'y a rien de beau comme le bitume, le bitume peut servir à tout; il en garnit les maisons, il en assainit les caves, il l'exalte comme pavage, il porterait des souliers de bitume : ne pourrait-on pas faire des beefsteaks en bitume? La ville de Paris doit être un lac d'asphalte. Tout à coup le bitume, plus fidèle que le sable, garde l'empreinte des pieds, il est broyé sous les *roues innombrables qui sillonnent Paris dans tous les sens*. « On reviendra du bitume ! » dit le Rentier qui destitue le bitume comme il a destitué Manuel et la Branche Aînée, le moiré métallique et la garde nationale, la girafe et les commandites, etc. Si le feu prenait dans Paris, les boulevards s'en iraient dans les ruisseaux ! Il jette feu et flamme contre le bitume. Un autre jour, il soupçonne le Progrès d'aller en arrière, et après avoir soutenu l'Élément démocratique, il arrive à vouloir renforcer le Pouvoir, il va jusqu'à prendre Louis-Philippe en considération. « Êtes-vous sûr, demande-t-il alors, que le roâ ne soit pas un grand homme? La bourgeoisie, môsieur, avouez-le, n'aurait su faire un mauvais choix. » Il a sa politique résumée en quelques mots. Il répond à tout par le colosse du Nord, ou par le machiavélisme anglais. Il ne se défie ni de la Prusse ambitieuse, ni de la perfide Autriche, il s'acharne avec le *Constitutionnel* sur le machiavélisme anglais et sur la grosse boule de neige qui roule dans le Nord, et qui se fondrait au Midi. Pour le Rentier comme pour le *Constitutionnel*, l'Angleterre est d'ailleurs une commère à deux fins, excessivement complaisante ; elle est tour à tour la machiavélique Albion, et le pays-modèle : machiavélique Albion quand il s'agit des intérêts de la France froissée et de Napoléon ; pays-modèle quand il est utile de l'opposer aux ministres.

Les savants qui ont voulu rayer le Rentier de la grande classification des êtres sérieux se sont fondés sur son aversion pour le travail : on doit l'avouer, il aime le repos. Il a contre tout ce qui ressemble à un soin une si violente antipathie, que la profession de receveur de rentes a été créée pour lui. Ses inscriptions de rentes sur le Grand-Livre ou ses contrats, son titre de pension, sont déposés chez un de ces hommes d'affaires qui, n'ayant pas eu de capitaux pour acheter une étude d'avoué, d'huissier, de commissaire-priseur, d'agréé, de notaire, se sont fait un cabinet d'affaires. Au lieu d'aller chercher son argent au Trésor, le Rentier le reçoit au sein de ses pénates. Le Trésor public n'est pas un être vivant, il n'est pas causeur, il paie et ne dit mot ; tandis que le commis du receveur ou le receveur viennent causer quelques heures chez le Rentier quatre fois par an. Quoique cette visite coûte un pour cent de la rente, elle est indispensable au Rentier qui s'abandonne à son receveur, il en tire quelques lumières sur la marche des affaires, sur les projets du gouvernement. Le Rentier aime son receveur par suite d'une sensiblerie particulière à cette Tribu, il s'intéresse à tout également : il s'attache à ses meubles, à son quartier, à sa servante, à son portier, à sa mairie, à sa compagnie quand il est garde national. Pardessus tout, il adore la ville de Paris, il aime le roi systématiquement, il nomme avec emphase Mademoiselle d'Orléans, MADAME. Le Rentier réserve toute sa haine pour les républicains. S'il admet, dans son journal et dans sa conversation l'Élément démocratique, il ne le confond pas avec

l'Esprit républicain. « Ah! minute, dit-il, l'un n'est pas l'autre! » Il s'enfonce alors dans des discussions qui le ramènent en 1793, à la terreur; il arrive alors à la réduction des rentes, cette Saint-Barthélemy financière. La république est connue pour nourrir de mauvais desseins contre les Rentiers, la république seule a le droit de faire banqueroute, « parce que, dit-il, il n'y a que *tout le monde* qui ait le droit de ne payer *personne*. » Il a retenu cette phrase et la garde pour le coup de massue dans les discussions politiques. En causant avec le Rentier, vous éprouvez aussitôt les propriétés narcotiques communes à presque tous les individus de ce Genre. Si vous le laissez appréhender un bouton de votre redingote, si vous regardez son œil lent et lourd, il vous engourdit; si vous l'écoutez, il vous décroche les maxillaires, tant il vous répète de lieux communs. Vous apprenez d'étranges choses.

« La révolution a positivement commencé en 1789, et les emprunts de Louis XIV l'avaient bien ébauchée! Louis XV, un égoïste, homme d'esprit néanmoins, roi dissolu, vous connaissez son Parc aux-Cerfs? y a beaucoup contribué! M. Necker, Genevois mal intentionné, a donné le branle! Ce sont toujours les étrangers qui ont perdu la France. Il y a eu la queue au pain. Le maximum a causé beaucoup de tort à la révolution. Buonaparte a pourtant fusillé les Parisiens, eh bien! cette audace lui a réussi. Savez-vous pourquoi Napoléon est un grand homme? Il prenait cinq prises de tabac par minute dans des poches doublées de cuir, adaptées à son gilet; il rognait les fournisseurs, il avait Talma pour ami : Talma lui avait appris ses gestes, et néanmoins il s'était toujours refusé à décorer Talma d'aucun ordre. L'empereur a monté la garde d'un soldat endormi pour l'empêcher d'être fusillé, pendant ses premières campagnes d'Italie. Le Rentier sait qui a nourri le dernier cheval monté par Napoléon, et il a mené ses amis voir ce cheval intéressant, mais en secret de 1815 à 1821, car, après l'événement du 5 mai 1821, les Bourbons n'ont plus eu rien à craindre de l'empereur. Enfin Louis XVIII, qui cependant avait des connaissances, a manqué de justice à son égard en l'appelant monsieur de Buonaparte. »

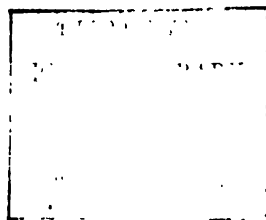
Néanmoins le Rentier possède des qualités précieuses : il est bénin, il n'a pas la sourde lâcheté, l'ambition haineuse du paysan qui émiette le territoire. Sa morale consiste à n'avoir de discussion avec personne; en fait d'intérêt, il vit entre son propriétaire et le portier; mais il est si bien casé, si accoutumé à sa cour, à son escalier, à la loge, à la maison; le propriétaire et le portier savent si bien qu'il restera dans son modeste appartement jusqu'à ce qu'il en sorte, comme il le dit lui-même, *les pieds en avant,* que ces deux personnes ont pour lui la plus flatteuse considération! Il paie l'impôt avec une scrupuleuse exactitude. Enfin il est, en toute chose, pour le gouvernement. Si l'on se bat dans les rues, il a le courage de se prononcer devant le portier et les voisins; il plaint le gouvernement, mais il excepte de sa mansuétude le préfet de police, il n'admet pas les manœuvres de la police : la police, qui ne sait jamais rien que ce qu'on lui apprend, est à ses yeux un monstre difforme, il voudrait la voir disparaître du budget. S'il se trouve pris dans l'émeute, il présente son parapluie, il passe, et trouve ces jeunes gens d'*aimables garçons égarés par la faute de la police.* Avant et pendant l'émeute, il est pour le gouvernement; dès que le procès politique commence, il est pour les accusés. En peinture, il tient

pour Vigneron, auteur du Convoi du pauvre. Quant à la littérature, il en observe le mouvement en regardant les affiches; néanmoins il souscrit aux chansons de Béranger. Dans le moment actuel, il se pose sur sa canne et demande d'un petit air entendu à un DAMERET (Variété du Rentier): « Ah çà, décidément, ce Georges Sand (il prononce *Sang*) dont on parle tant, est-ce un homme ou une femme? »

Le Rentier ne manque pas d'originalité. Vous vous tromperiez si vous le preniez pour une figure effacée. Paris est un foyer si vigoureusement allumé, Paris flambe avec une énergie si volcanique, que ses reflets y colorent tout, même les figures des arrière-plans. Le Rentier met à son loyer le dixième de son revenu, d'après la règle d'un code inconnu qu'il applique à tout propos. Ainsi vous lui entendez prononcer les axiomes suivants: « Il faut manger les petits pois avec les riches, et les cerises avec les pauvres. Il ne faut jamais manger d'huîtres dans les mois sans R, etc. » Il ne dépasse donc jamais le chiffre de cent écus pour son loyer. Aussi le genre rentier fleurit-il au Marais, au faubourg Saint-Germain, dans les rues abandonnées par la vie sociale. Il abonde rue du Roi-Doré, rue Saint-François, rue Saint-Claude, aux environs de la Place Royale, aux abords du Luxembourg, dans quelques faubourgs; il a peur des quartiers neufs. Après trente ans de végétation, chaque individu s'est achevé la coquille où il se retire, et s'est assimilé pièce à pièce un mobilier auquel il tient: une pendule en lyre ou à soleil dans un petit salon mis en couleur, frotté, plein d'harmonies ménagères. Ce sont des serins empaillés sous un globe de verre, des croix en papier plié, force paillassons devant les fauteuils, et une vieille table à jouer. La salle à manger est à baromètre, à rideaux roux, à chaises antiques. Les serviettes, quand le couvert est mis, sont passées dans des coulants à chiffres fabriqués avec des perles de verre bleu par les mains de quelque amitié patiente. La cuisine est tenue avec une propreté remarquable. Peu soucieux de la chambre de domestique, le Rentier se préoccupe beaucoup de sa cave; il a longtemps bataillé pour obtenir cave au bois et cave au vin, et quand il est questionné sur ce détail, il dit avec une certaine emphase: « J'ai cave au bois et cave au vin; il m'a fallu du temps pour amener là mon propriétaire, mais il a fini par céder. » Le Rentier fait sa provision de bois au mois de juillet, il a les mêmes commissionnaires pour le scier, il va le voir corder au chantier. Tout chez lui se mesure avec une exactitude méthodique. Il attend avec bonheur le retour des mêmes choses aux mêmes saisons: il se propose de manger un maquereau, il y a discussion sur le prix à y mettre, il se le fait apporter et plaisante avec la marchande. Le melon est resté dans sa cuisine comme une chose aristocratique, il s'en réserve le choix, il le porte lui-même. Enfin il s'occupe réellement et sérieusement de sa table, le manger est sa grande affaire, il éprouve son lait pour le café du matin, qu'il prend dans un gobelet d'argent en façon de calice.

Le matin, le Rentier se lève à la même heure par toutes les saisons, il se barbifie, s'habille et déjeune. Du déjeuner au dîner, il a ses occupations. Ne riez pas! Là commence cette magnifique et poétique existence inconnue aux gens qui se moquent de ces êtres sans malice. Le Rentier ressemble à un batteur d'or, il lamine des riens, il les étend, les change en événements immenses comme superficie; il étale son action sur Paris, et dore ses moindres instants d'un bonheur admirablement inutile,

vaste et sans profondeur. Le Rentier existe par les yeux, et son constant usage de cet organe en justifie l'hébêtement. La curiosité du Rentier explique sa vie, il ne vivrait pas sans Paris, il y profite de tout. Vous imagineriez difficilement un poëme plus beau; mais ce poëme de l'école de Delille est purement didactique. Le Rentier va toujours aux messes de mort et de mariage, il court aux procès célèbres, et quand il n'a pu obtenir de place à l'Audience, il a du moins vu par lui-même la foule qui s'y porte. Il court examiner par lui-même le dallage de la place Louis XV, il sait où en sont les statues et les fontaines; il admire les sculptures que les écrivains ont obtenues de la Spéculation dans les maisons des nouveaux quartiers. Enfin, il se rend chez les inventeurs qui mettent des annonces à la quatrième page des journaux, il se fait démontrer leurs perfectionnements et leurs progrès; il leur adresse ses félicitations sur leurs produits, et s'en va content pour son pays, après leur avoir promis des consommateurs. Son admiration est infatigable. Il va, le lendemain des incendies, contempler l'édifice qui n'existe plus. Il est pour lui des jours bien solennels : ceux où il assiste à une séance de la chambre des députés. Les tribunes sont vides, il se croit arrivé trop tôt, le monde viendra; mais il oublie bientôt le public absent, captivé qu'il est par des orateurs anonymes dont les discours de deux heures tiennent deux lignes dans les journaux. Le soir, mêlé à d'autres Rentiers, il exalte mósieu Guérin de l'Eure, ou le commissaire du roi qui lui répliqua. Ces illustres inconnus lui ont rappelé le général Foy, ce saint du libéralisme, abandonné comme un vieil affût. Pendant plusieurs années, il parlera de M. Guérin de l'Eure, et s'étonnera d'être tout seul à en parler. Quelquefois il demande : « Que devient M. Guérin de l'Eure ? — Le médecin ? — Non, un orateur de la chambre. — Je ne le connais pas. — Cependant il aurait bien ma confiance, et je m'étonne que le roâ ne l'ait pas encore pris pour ministre. » Quand il y a un feu d'artifice, le Rentier fait à neuf heures un déjeuner dînatoire, met ses plus mauvais vêtements, serre son mouchoir dans la poche de côté de sa redingote, se dépouille de ses objets d'or et d'argent, et s'achemine à midi, sans canne, vers les Tuileries. Vous pouvez alors l'observer, entre une heure et deux, paisiblement assis, lui et sa femme, sur deux chaises, au milieu de la terrasse, où il reste jusqu'à neuf heures du soir avec une patience de rentier. La ville de Paris ou la France ont dépensé, pour vingt mille bourgeois de cette force, les cent mille francs du feu d'artifice. Le feu a toujours coûté cent mille francs. Le Rentier a vu tous les feux d'artifice, il en conte l'histoire à ses voisins; il atteste sa femme, il dépeint celui de 1815, au retour de l'empereur. « Ce feu, mósieur, a coûté un million. Il y est mort du monde, mais dans ce temps-là, mósieur, on s'en souciait comme de *cela*, dit-il en donnant un petit coup sec sur le couvercle de sa tabatière. Il y avait des batteries de canon, tous les tambours de la garnison. Il y avait là (il montre le quai) un vaisseau de grandeur naturelle, et là (il montre les colonnades) un rocher. En un moment, on a vu tout en feu : c'était Napoléon parfaitement ressemblant abordant de l'île d'Elbe en France ! Mais cet homme-là savait dépenser son argent à propos. Mósieur, je l'ai vu, moi, au commencement de la révolution : pensez que je ne suis pas jeune, etc. » Pour lui se donnent les concerts monstres, les *Te Deum*. Quoiqu'il soit pour l'indifférence en matière de religion, il va toujours entendre la messe de Pâques à Notre Dame. La girafe, les nouveautés du




ASPHALTE

Muséum, l'Exposition des tableaux ou des produits de l'industrie, tout est fête, étonnement, matière à examen pour lui. Les cafés célèbres par leur luxe sont encore créés pour ses yeux toujours avides. Jamais il n'a eu de journée comparable à celle de l'ouverture du chemin de fer, il a parcouru quatre fois le chemin dans la journée. Il meurt quelquefois sans avoir pu voir ce qu'il souhaite le plus : une séance de l'Académie-Française !

Généralement le Rentier va rarement au spectacle, il y va pour son argent, et il attend un de ces grands succès qui attirent tout Paris, il fait queue, il consacre à cette dépense les produits de ses économies. Le Rentier ne paie jamais les centimes de ses mémoires, il les met religieusement dans une sébile, et trouve ainsi, par trimestre, quelques quinze ou vingt francs qu'il s'est volés à lui-même. Ses fournisseurs connaissent sa manie, et lui ajoutent quelques centimes pour lui procurer le plaisir de les rogner. De là cet axiôme : « Il faut toujours rogner les mémoires. » Le marchand qui résiste à ce retranchement lui devient suspect.

Le soir, le Rentier a plusieurs sociétés : celle de son café, où il regarde jouer aux dominos ; mais son triomphe est au billard, il est extrêmement fort au billard sans avoir jamais touché une queue, il est fort comme *galerie,* il connaît les règles, il est d'une attention extatique. Vous pouvez voir dans les billards célèbres des Rentiers suivant les boules avec le mouvement de tête des chiens qui regardent les gestes de leurs maîtres ; ils se penchent pour savoir si le carambolage a eu lieu , ils sont pris en témoignage, et font autorité ; mais on les trouve parfois endormis sur les banquettes, narcotisés l'un par l'autre. Le Rentier est si violemment attiré au dehors, il obéit à un mouvement de va et vient si impérieux, qu'il fréquente peu les sociétés de sa femme où l'on joue le boston, le piquet et l'impériale ; il l'y conduit et vient la chercher. Toutes les fois, depuis vingt ans, que son pas se fait entendre, la compagnie a dit : — Voilà monsieur Mitouflet ! Par les jours de chaleur, il promène sa femme, qui lui cause alors la surprise de le régaler d'une bouteille de bière. Le jour où leur unique servante réclame une sortie, le couple dîne chez un restaurateur, et s'y livre aux surprises de l'omelette soufflée, aux joies des plats *qui ne se font bien que chez les restaurateurs.* Le Rentier et sa femme parlent avec déférence au garçon, ils vérifient leur compte d'après la carte, ils étudient l'addition, font provision de cure-dents, et se tiennent avec une dignité sérieuse : ils sont en public.

La femme du Rentier est une de ces femmes vulgaires, entre la femme du peuple et la bourgeoise à prétention. Elle désarme le rire, elle n'offusque personne, chacun devine chez elle un parti pris : elle a des boucles de ceinture en chrysocale conservées avec soin ; fière de son ventre de cuisinière, elle n'admet plus le corset ; elle a eu la beauté du diable, elle cultive le bonnet rond, mais elle met parfois un chapeau qui lui va comme à une marchande de chiffons. Comme disent ses amies, la chère madame Mitouflet n'a jamais eu de goût. Pour ces sortes de femmes, Mulhouse, Rouen, Tarare, Lyon, Saint-Étienne, conservent ces modèles à dessins barbares et sauvages, à couleurs outrageusement mélangées, à semis de bouquets impossibles, à pois singulièrement accommodés, à filets mignons.

Quand le Rentier n'a pas un fils petit clerc en voie d'être employé, huissier

audiencier, greffier, commis marchand, il a des neveux dans l'armée ou dans les douanes; mais fils, neveux ou gendres, il voit rarement sa famille. Chacun sait que la succession du Rentier se compose de sa rente. Aussi dans cette Tribu les sentiments sont-ils sans hypocrisie et réduits à ce qu'ils doivent être dans la société. Il n'est pas rare, dans cette classe, de voir le père et la mère faisant de leur côté, pour soutenir un fils, un neveu, les mêmes efforts que le neveu, le fils, font pour leurs parents. Les anniversaires sont fêtés avec toutes les coutumes patriarcales, on y chante au dessert. Les joies domestiques empreintes de naïveté sont causées par certains meubles longtemps désirés et obtenus au moyen de privations imposées. La grande religion des Rentiers est celle de ne rien avoir à autrui, de ne rien devoir. Pour eux, les débiteurs sont capables de tout, même d'un crime. Quelques Rentiers dépravés font des collections, entreprennent des bibliothèques: d'autres aiment les gravures; quelques-uns tournent des coquetiers en bois de couleurs bizarres ou pêchent à la ligne sur les bateaux vers Bercy, sur des trains de bois où les débardeurs les trouvent quelquefois endormis, tenant leur canne abaissée. Nous ne parlerons pas des mystères de leur vie privée, le soir, qui les montreraient sous un jour original, et souvent font dire avec une sorte de bonhomie féminine par leur indulgente moitié: « Je ne suis pas la dupe des rendez-vous de monsieur au café Turc. »

Plus on tourne autour de cette figure, plus on y découvre de qualités excellentes. Le Rentier se rend justice, il est essentiellement doux, calme, paisible. Si vous le regardez trop attentivement, il s'inquiète et se contemple lui-même pour chercher le motif de cette inquisition. Vous ne le prendrez jamais en faute: il est poli, il admire tout ce qu'il ne comprend pas, au lieu d'en plaisanter comme les individus du Genre Hommes-Forts; il salue les morts dans la rue, il ne passe jamais devant une porte tendue de noir sans asperger la bière ni sans demander le nom de celui auquel il rend les derniers devoirs; s'il le peut, il s'en fait raconter la vie, et s'en va *donnant une larme* à sa mémoire. Il respecte les femmes, mais il ne se commet point avec elles, il n'a point le mot pour rire; enfin, peut-être son plus grand défaut est-il de ne pas avoir de défauts. Trouvez une vie plus digne d'envie que celle de ce citoyen! Chaque jour lui amène son pain et des intérêts nouveaux. Humble et simple comme l'herbe des prairies, il est aussi nécessaire à l'État social que le vert est indispensable au paysage. Ce qui le rend particulièrement intéressant est sa profonde abnégation: il ne lutte avec personne, il admire les artistes, les ministres, l'aristocratie, la royauté. les militaires, l'énergie des républicains, le courage moral des savants, les gloires nationales et les araignées mélomanes inventées par le *Constitutionnel*, les palinodies du *Journal des Débats* et la force d'esprit des ministériels; il admet toutes les supériorités sans les discuter, il en est fier pour son pays. Il admire pour admirer. Voulez-vous apprendre le secret de cette admirable existence? Le Rentier est ignorant comme une carpe. Il a lu les chansons de Piron. Sa femme loue les romans de Paul de Kock, et met deux mois à lire quatre volumes in-12; elle a toujours oublié les événements du premier volume au dernier; elle mitige sa lecture par l'éducation de ses serins, par la conversation avec son chat. Elle a un chat, et ce qui la caracté-

rise est un amour immodéré pour les animaux. Quand le Rentier tombe malade, il devient l'objet du plus grand intérêt. Ses amis, sa femme, et quelques dévotes le catéchisent, il se réconcilie généralement avec l'Église : il meurt dans des sentiments chrétiens, lui qui jusqu'alors a manifesté de la haine contre les prêtres, opinion due à S. M. libérale, feu *le Constitutionnel Ier*. Quand cet homme est à six pieds de terre, il est aussi avancé que les vingt-deux mille hommes célèbres de la *Biographie universelle*, dont cinq cents noms environ sont populaires. Comme il était léger sur la terre, il est probable que la terre lui est légère. La science ne connaît aucune épizootie qui atteigne le Rentier, et la Mort procède avec lui comme le fermier avec la luzerne : elle les fauche régulièrement.

Nous n'avons pas obtenu sans peine du patient micographe qui prépare son magnifique traité de Rienologie la description des Variétés du Rentier ; mais il a compris combien elles étaient nécessaires à cette monographie, et nous avons livré leurs figures au crayon d'un dessinateur déjà nommé. L'auteur de la Rienologie admet les douze variétés suivantes :



1. Le Célibataire. Cette belle variété, qui se recommande par le contraste des couleurs de son vêtement, toujours omnicolore, se hasarde au centre de Paris. C'est au-dessous de ses gilets que vous pourrez voir encore les breloques de montre à la mode sous l'empire : des graines d'Amérique montées en or, des paysages en mosaïque pour clef, des dés en lapis lazuli. Ce Rentier se met volontiers au Palais-Royal en espalier, et a le vice de saluer la loueuse de chaises. Le Célibataire se lance aux cours publics en hiver. Il dîne dans les restaurants infimes, loge au quatrième dans une maison à allée où il y a un portier à l'entresol. Il se donne la femme de ménage. Certains individus portent de petites boucles d'oreilles, quelques-uns affectent un œil de poudre, et sont alors vêtus d'un habit bleu barbeau. Généralement bruns, ils ont de fantastiques bouquets de poils aux oreilles et aux mains, et des voix de basse-taille qui font leur orgueil. Quand ils n'ont pas l'œil de poudre, ils se teignent les cheveux en noir. Le Prud'homme trouvé par un de nos plus savants naturalistes, par Henry Monnier, qui le montre avec une complaisance infinie, magnifi-

quement conservé dans l'esprit, encadré de dessins admirables, le Prud'homme appartient à cette variété. Ces Rentiers parlent un idiome étrange. Quand on leur demande : — Comment allez-vous? ils répondent : — A vous *ram'mes devoares !* Si vous leur faites observer que le verbe *ramer ses devoirs* n'a pas le sens de *rendre ses devoirs,* ils vous répliquent d'un air presque narquois : — Voici trente ans que je dis *ram'mes devoares,* et à bien du monde, personne ne m'a repris; et d'ailleurs ce n'est pas à mon âge qu'on change ses habitudes. Ce Rentier n'est susceptible d'aucun attachement, il n'a pas de religion, il ne se passionne pour aucun parti, passe une partie de ses jours dans les cabinets de lecture, se réfugie le soir au café s'il pleut, et y regarde entrer et sortir les habitués. Nous ne pouvons les suivre dans leurs lentes promenades nocturnes quand il fait beau temps. Les *fructus belli* en emportent chaque hiver une certaine quantité. Ne confondez pas ce genre avec le DAMERET : le Célibataire veut rester garçon, le Dameret veut se marier.

II. LE CHAPOLARDÉ. Cette variété a fourni le Gogo. Ce Rentier est irascible, mais il s'apaise facilement. Ses traits maigres offrent des tons jaunes et verdâtres. Il est le seul qui s'adonne à des idées ambitieuses mais incomplètes, lesquelles troublent sa mansuétude et l'aigrissent. Ce Rentier se prive de tout : il est sobre, ses vêtements sont râpés; il grimpe encore plus haut que le précédent, affronte les rigueurs de la mansarde, se nourrit de petits pains et de lait le matin, dîne à douze sous chez Miseray, ou à vingt sous chez Flicoteaux, il userait cinq sous de souliers pour aller dans un endroit où il croirait pouvoir économiser trois sous. Le malheureux porte des redingotes décolorées où brille le fil aux coutures, ses gilets sont luisants. Le pelage de sa tête tient de celui du chinchilla, mais il porte ses cheveux plats. Le corps est sec, il a l'œil d'une pie, les joues rentrées, le ventre aussi. Cet imbécile calculateur, qui met sou sur sou pour se faire un capital afin d'augmenter son prétendu bien-être, ne prêterait pas à un homme d'honneur les mille francs qu'il tient prêts pour la plus voleuse des entreprises. Il s'attrape à tout ce qui présente un caractère d'utilité, se laisse prendre assez facilement par le Spéculateur, son ennemi. Les chasseurs d'actionnaires le reconnaissent à sa tête d'oiseau emmanchée sur un corps dégingandé. De tous les Rentiers, c'est celui qui se parle le plus à lui-même en se promenant.

III. LE MARIÉ. Ce Rentier divise sagement sa rente par allocations mensuelles, il s'efforce d'économiser sur cette somme, et sa femelle le seconde. Chez lui le mariage se trahit par la blancheur du linge, par des gilets couleur nankin, par des jabots plissés, par des gants de soie qu'il fait durer une année. Peu causeur, il écoute. et il a trouvé moyen de remplacer une première interrogation en offrant une prise de tabac. Remarquable par son excessive douceur, le Marié s'applique à quelques ouvrages domestiques, il fait les commissions du ménage, promène le chien de sa femme, rapporte des friandises, se range cinq minutes avant le passage d'une voiture, et dit : Mon ami, à un ouvrier. Cet anthropomorphe s'indigne et amasse du monde quand un charretier brutalise ses chevaux, demande pourquoi tant charger une voiture, et parle d'une loi à faire sur les animaux, comme il en existe une en Angleterre, berceau du gouvernement constitutionnel. Si le charretier se met à l'état de rébellion envers les spectateurs, en sa qualité de père de famille, le Marié s'é-

vade. Il offre la plupart des caractères du Rentier proprement dit. Son défaut consiste à souscrire aux ouvrages par livraisons en cachette de sa femme. Quelques-uns vont à l'Athénée ; d'autres s'affilient à ces obscures sociétés chantantes, les filles naturelles du Caveau, et nommées Goguettes.

IV. Le Taciturne. Vous voyez passer un homme sombre et qui paraît rêveur, une main passée dans son gilet, l'autre tient une canne à pomme d'ivoire blanc. Cet homme est comme une contrefaçon du Temps, il marche tous les jours du même pas, et sa figure semble avoir été cuite au four. Il accomplit ses révolutions avec l'inflexible régularité du soleil. Comme depuis cinquante ans la France se trouve toujours dans des circonstances graves, la police, inquiète et sans cesse occupée à se rendre compte de quelque chose, finit par suivre ce Rentier : elle le voit rentrer rue de Berry, au quatrième, s'essuyer mystérieusement les pieds sur un paillasson fantastique, tirer sa clef, s'introduire dans un appartement avec précaution. Que fait-il ? on ne sait. Dès lors on l'observe. Les agents rêvent fabrication de poudre, faux billets, lavage de papier timbré. En le suivant le soir, la police acquiert la certitude que le Taciturne paie fort cher ce qui se donne aux étudiants. La police l'épie, il est cerné, il sort, entre chez un confiseur, chez un apothicaire, il leur livre dans l'arrière-boutique des paquets qu'il a dérobés à l'attention publique. La police multiplie alors ses précautions. L'agent le plus rusé se présente, lui parle d'une succession ouverte à Madagascar, pénètre dans la chambre incriminée, y reconnaît les symptômes de la plus excessive misère, et acquiert la certitude que cet homme, pour subvenir à ses passions, emploie son temps à rouler des bâtons de chocolat, à y coller des étiquettes : il rougit de son travail au lieu de rougir de la destination qu'il lui donne. Toute la vie de ce Rentier est concentrée sur une passion qui l'envoie finir ses jours, idiot, à Bicêtre ou aux Incurables.

V. Le Militaire. Cette originale variété se recommande aux amateurs de types par le port de la canne, dont le cordon est en cuir tressé, et qu'il suspend à un bouton de la redingote ; par l'usage des bottes, par l'effacement des épaules, et par la manière de présenter les cavités thoraciques, enfin par une parole infiniment plus hardie que chez les autres variétés. Ce Rentier, qui tourne sur lui-même avec tant de facilité que vous le croiriez monté sur un pivot, offre des péripéties trimestrielles assez curieuses. Au commencement de chaque saison, il est splendide et magnifique, il fume des cigares, régale ses amis d'estaminet, va manger des matelotes à la Râpée, ou des fritures de goujons : il a signé son certificat de vie chez l'obscur et riche usurier qui lui a escompté les probabilités de son existence. Tant que dure cette phase, il consomme une certaine quantité de petits verres, sa figure rougeaude rayonne, puis bientôt il revient à l'état inquiet de l'homme talonné par les dettes, et au tabac de caporal. Ce Rentier, le météore du genre, n'a point de domicile fixe. Il se dit volé par l'infâme *qui fait* la pension militaire : quand il en a tiré quelque notable somme, il lui joue le tour d'aller vivre à quelque barrière antarctique où il se condamne à la mort civile, en économisant ainsi quelques trimestres de sa pension. Là, le glorieux débris de nos armées vend, dit-on, quelquefois au restaurateur qui l'a nourri le certificat de vie dû au scélérat. Cette variété danse

aux barrières, parle d'Austerlitz en se couchant au bivouac, le long des murs extérieurs de Paris, ivre d'un trimestre. Vous voyez quelques individus à trogne rouge, à chapeau bossué, linge roux, col de velours graisseux, redingote couleur crottin de cheval, ornée d'un ruban rouge, allant comme des ombres dans les Champs-Élysées, sans pouvoir mendier, l'œil trouble, sans gants en hiver, une redingote d'alpaga en été, des Chodrucs inédits, ayant mille francs de rentes et dînant à neuf sous à la barrière, après avoir jadis encloué une batterie et sauvé l'empereur. La blague militaire donne à leur discours une teinte spirituelle. Ce Rentier aime les enfants et les soldats. Par un hiver rigoureux, le commissaire de police, averti par les voisins, trouve le débris de nos armées sur la paille dans une mansarde inclémente, il le fait placer par l'administration des hospices aux Incurables, au moyen d'une délégation en forme de ses pensions de la Légion-d'Honneur et militaire. Quelques autres sont sages, rangés, et vivent avec une femme dont les antécédents, la position sociale, est suspecte, mais qui tient un bureau de tabac, un cabinet de lecture, qui fabrique du fouet. Si leur existence est encore extrêmement excentrique, leur compagne les préserve de l'hôpital. Cette variété d'ailleurs est la plus extraordinaire : elle est panachée comme costume à un tel point qu'il est difficile de déterminer son caractère vestimental. Les individus de cette variété ont cependant une particularité qui leur est commune, c'est leur profonde horreur pour la cravate, ils portent un col; ce col est crasseux, rongé, gras, mais c'est un col, et non une cravate de bourgeois; puis ils marchent militairement.

VI. Le Collectionneur. Ce Rentier à passion ostensible est mu par un intérêt dans ses courses à travers Paris, il se recommande par des idées bizarres. Son peu de fortune lui interdit les collections d'objets chers, mais il trouve à satisfaire sur des riens le goût de la collection, passion réelle, définie, reconnue chez les anthropomorphes qui habitent les grandes villes. J'ai connu personnellement un individu de cette variété qui possède une collection de toutes les affiches affichées ou qui ont dû l'être. Si, au décès de ce Rentier, la Bibliothèque royale n'achetait pas sa collection, Paris y perdrait ce magnifique herbier des productions originales venues sur ses murailles. Un autre a tous les prospectus, bibliothèque éminemment curieuse. Celui-ci collectionne uniquement les gravures qui représentent les acteurs et leurs costumes. Celui-là se fait une bibliothèque spécialement composée de livres pris dans les volumes à six sous et au-dessous. Ces rentiers sont remarquables par un vêtement peu soigné, par les cheveux épars, une figure détruite; ils se traînent plus qu'ils ne marchent le long des quais et des boulevards. Ils portent la livrée de tous les hommes voués au culte d'une idée, et démontrent ainsi la dépravation à laquelle arrive un Rentier qui se laisse atteindre par une pensée. Ils n'appartiennent ni à la tribu remuante des Artistes, ni à celle des Savants, ni à celle des Écrivains, mais ils tiennent de tous. Ils sont *toqués,* disent leurs voisins. Ils ne sont pas compris, mais toujours poussés par leur manie, ils vivent mal, se font plaindre par leurs femmes de ménage, et souvent entraînés à lire, à vouloir aller chez les hommes de talent; mais les Artistes peu indulgents les bafouent.

VII. Le Philanthrope. On n'en connaît encore qu'un individu, le Muséum

l'empaillera sans doute. Les Rentiers ne sont ni assez riches pour faire le bien, ni assez spirituels pour faire le mal, ni assez industriels pour faire fortune en ayant l'air de secourir les forçats ou les pauvres ; il nous semble donc impossible de créer une variété pour la gloire d'un fait anormal qui dépend de la tératologie, cette belle science due à Geoffroy Saint-Hilaire. Je suis à cet égard en dissentiment avec l'illustre auteur de la Rienologie, mon impartialité me fait un devoir de mentionner cette tentative qui d'ailleurs l'honore ; mais les savants doivent aujourd'hui se défier des classifications : la Nomenclature est un piége tendu par la Synthèse à l'Analyse, sa constante rivale. N'est-ce pas surtout dans les riens que la science doit longtemps hésiter avant d'admettre des différences ? Nous ne voulons pas renouveler ici les abus qui se sont glissés dans la botanique, à propos des Roses et des Dalhias.

VIII. Le Pensionné. Henri Monnier veut distinguer cette variété de celle des Militaires, mais elle appartient au type de l'Employé.

IX. Le Campagnard. Ce Rentier sauvage perche sur les hauteurs de Belleville, habite Montmartre, La Villette, La Chapelle, sous les récentes Batignoles. Il aime les rez-de-chaussée à jardin de cent vingt pieds carrés, et y cultive des plantes malades, achetées au quai aux Fleurs. Sa situation *extra-muros* lui permet d'avoir un jardinier pour inhumer ses végétations. Son teint est plus vif que celui des autres variétés, il prétend respirer un air pur, il a le pas délibéré, parle agriculture, et lit le *Bon Jardinier*. Tollard est son homme. Il voudrait avoir une serre, afin d'exposer une fleur au Louvre. On le surprend dans les bois de Romainville ou de Vincennes où il se flatte d'herboriser, mais il y cherche sa pâture, il prétend se connaître en champignons. Sa femelle, aussi prudente que craintive, a soin de jeter ces dangereux cryptogames et d'y substituer des champignons de couche, innocente tromperie avec laquelle elle entretient ce Rentier dans ses recherches forestières. Pour un rien, il deviendrait collectionneur. C'est le plus heureux des Rentiers. Il a sous une vaste cloche en osier des poules qui meurent d'une maladie inconnue à ceux desquels il les achète. Le Campagnard dit *nous autres Campagnards*, et se croit à la campagne, entre un nourrisseur et un établissement de fiacres. La vie à la campagne est bien moins chère qu'à Paris, affirme-t-il en offrant du vin d'Auxerre, orgueilleusement soustrait à l'Octroi. Fidèle habitué des théâtres de Belleville ou de Montmartre, il est dans l'enchantement, jusqu'au jour où perdant sa femme par suite de rhumatismes aigus, il craint le salpêtre pour lui-même et rentre, la larme à l'œil, dans Paris qu'il n'aurait jamais dû quitter si, dit-il, *il avait voulu conserver sa chère défunte !*

X. L'Escompteur. Cette variété pâle, blême, à garde-vues verts adaptés sur des yeux terribles par un cercle de fil d'archal, s'attache aux petites rues sombres, aux méchants appartements. Retranchée derrière des cartons, à un bureau propret, elle sait dire des phrases mielleuses qui enveloppent des résolutions implacables. Ces Rentiers sont les plus courageux d'entre tous : ils demandent cinquante pour cent, sur des effets à six mois, quand ils vous voient sans canne et sans crédit. Ils sont francs-maçons, et se font peindre avec leurs costumes de dignitaires du Grand-Orient. Les uns ont des redingotes vertes étriquées qui leur donnent, non moins que leur figure,

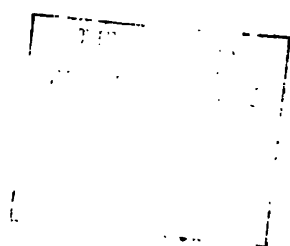
une ressemblance avec les cigales dont l'organe clairet semble être dans leur larynx; les autres ont la mine fade des veaux, procèdent avec lenteur et sont doucereux comme une purgation. Ils perdent dans une seule affaire les bénéfices de dix escomptes usuraires, et finissent par acquérir une défiance qui les rend affreux. Cette variété ne rit jamais et ne se montre point sans parapluie, elle porte des doubles souliers.

XI. Le Dameret. Cette variété devient rare. Elle se reconnaît à ses gilets qu'elle porte doubles ou triples, et de couleurs éclatantes, à un air propret, à une badine au lieu de canne, à une allure de papillon, à une taille de guêpe, à des bottes, à une épingle montée d'un énorme médaillon à cheveux ouvragés par le Benvenuto Cellini des perruques, et qui perpétue de blonds souvenirs. Son menton plonge dans une cravate prétentieuse. Ce Rentier, qui a du coton dans les oreilles et aux mains de vieux gants nettoyés, prend des poses anacréontiques, se gratte la tête par un mouvement délicat, fréquente les lieux publics, veut se marier avantageusement, fait le tour des nefs à Saint-Roch pendant la messe des belles, passe la soirée aux concerts de Valentino, suit la mode de très-loin, dit *Belle dame!* flûte sa voix et danse. Après dix années passées au service de Cythère, il se compromet avec une intrigante de trente-six ans, qui a deux frères chatouilleux, et finit par devenir l'heureux époux d'une femme charmante, très-distinguée, ancienne modiste, baronne et gagnée par l'embonpoint, puis il retombe dans le Rentier proprement dit.

XII. Le Rentier de faubourg Cette variété consiste en reste d'ouvriers, ou de chefs d'ateliers économes, qui se sont élevés de la veste ronde et du pantalon de velours, à la redingote marron et au pantalon bleu, qui n'entrent plus chez les marchands de vin, et qui, dans leurs promenades, ne dépassent pas la porte Saint-Denis. Ce Rentier est tranquille, ne fait rien, est purement et simplement vivant, il joue aux boules, ou va voir jouer aux boules.

Pauvre argile d'où ne sort jamais le crime, dont les vertus sont inédites et parfois sublimes! carrière où Sterne a taillé la belle figure de mon oncle Tobie, et d'où j'ai tiré les Birotteau, je te quitte à regret. Cher Rentier, apprête-toi, dès que tu liras cette monographie, si tu la lis, à soutenir le choc du remboursement de ton Cinq pour Cent Consolidé, ce dernier TIERS de la fortune des Rentiers, réduite de moitié par l'abbé Terray, et que réduiront encore les Chambres avec d'autant plus de facilité que, quand une trahison légale est commise par mille personnes, elle ne charge la conscience d'aucune. En vain tu as lu pendant trente ans, sur les affiches tour à tour républicaines, impériales et royales du Trésor : RENTES PERPÉTUELLES ! Malgré ce jeu de mots, pauvre agneau social, tu seras tondu en 1848 comme en 1790, comme en 1750. Sais-tu pourquoi? tu n'auras peut-être que moi pour défenseur. En France, qui protége le faible, récolte une moisson d'injures lapidaires. On y aime trop la plaisanterie, le seul feu d'artifice que tu ne vois pas, pour que tu puisses y être plaint. Lorsque tu seras amputé du quart de ta rente, ton Paris bien-aimé te rira au nez, il lâchera sur toi les crayons de la caricature, il te chantera des complaintes pour *de profundis*, enfin il te clouera entre quatre planches lithographiques ornées de calembours.

DE BALZAC.







LA MÉNAGÈRE PARISIENNE.



Les femmes de province ont pendant longtemps paru posséder des droits exclusifs au titre glorieusement bourgeois de *bonne ménagère*. Et, en effet, la régularité des habitudes intérieures, la rareté de distractions extérieures, les traditions léguées de mère en fille, le besoin d'une occupation, d'une activité journalière, la nécessité d'entretenir et de consolider par les minutieux efforts de chaque jour une fortune à laquelle le temps ne semble devoir apporter aucun accroissement soudain, par-dessus tout le désir ardent qu'elles ont de surpasser ou d'égaler, à force d'économies intérieures, le luxe des femmes plus riches qu'elles et de pouvoir soutenir sans crainte la surveillance inquisitoriale qu'elles exercent sans cesse les unes sur les autres, tout contribue à faire des femmes de province les *ménagères* par excellence, *ménagères* corps et âme, esprit et cœur, dans toutes les circonstances de la vie et à toutes les heures de la nuit et du jour.

Mais après avoir ratifié les droits incontestables de nos Françaises de province, qu'il nous soit permis de retracer ici le type modeste et jusqu'à présent ignoré de la *ménagère parisienne*.

Si Paris est l'Eldorado des femmes frivoles, s'il est le paradis des femmes riches, belles et coquettes, s'il est plein d'entraînements, d'enivrements, d'hommages et de séductions pour les femmes faibles et vaines, il est aussi le lieu des souffrances, des privations, de l'isolement et des angoisses intérieures, le lieu des épreuves et des travaux amers pour les femmes pauvres, honnêtes et fières. Les soins du ménage

dont s'acquitte avec aise et facilité la femme de province, à qui ne manque dans sa maisonnette, si modeste qu'elle soit, ni l'air, ni l'espace, ni le soleil, deviennent pénibles, attristants et rebutants, concentrés qu'ils sont dans le ménage parisien, entre les murs étroits d'un quatrième ou cinquième étage. La ménagère de province vit, respire et se meut dans la pratique facile de ses travaux de chaque jour, elle a des fleurs dans son jardin, de l'eau dans son puits, du vin dans sa cave, du bois dans son cellier; la ménagère parisienne étouffe, languit, s'asphyxie et se meurt dans l'exercice pénible de ses devoirs auxquels manque l'aide bienfaisante des dons de la nature. C'est dans une boîte à compartiments à cent pieds au-dessus du sol qu'il lui faut déployer toutes ses vertus actives; c'est dans cette étroite prison souvent sombre et malsaine qu'il lui faut apporter le bien-être, l'ordre et la joie; c'est avec quelques rares pièces de cent sous, qu'on n'est pas toujours sûr de pouvoir remplacer, qu'il lui faut faire vie qui dure et chère convenable pour elle et pour les siens dans ce Paris où, comme dit J.-J. Rousseau, *le pain est toujours si cher!*

Sous ce titre : *la Ménagère parisienne,* nous entendons cette classe nombreuse de femmes qui ont accepté entièrement et sans restriction l'exercice des devoirs du ménage, dans cette grande ville où ils sont si difficiles à remplir, et qui, ayant sagement éloigné de chez elles cette plaie ruineuse et destructive de toute paix intérieure : les domestiques, sont à elles seules la providence, le bien-être et la joie de leur intérieur.

A l'heure matinale où les contrevents des boutiques s'ébranlent, lentement soulevés par quelque gros garçon joufflu qui bâille, à l'heure où la laitière installe au coin de quelque rue son établissement éphémère, où les quartiers les plus bruyants de la capitale sont paisibles comme une petite ville de province, où le Paris élégant sommeille à la faveur du calme de ce moment privilégié, se glisse, le long des trottoirs qu'on balaie, une femme à la modeste allure, mais dont le chapeau et le manteau tout ternes, tout humbles qu'ils soient, la font remarquer parmi les cuisinières et les femmes de campagne qui règnent alors exclusivement sur le pavé de Paris. Sa démarche grave, sa tournure décente, la propreté exquise de sa chaussure, certaine dignité affable répandue sur son visage calme et souriant, la distinguent, à ne point s'y méprendre, de la grisette à prétentions. Cette femme que vous voyez, le cabas au bras, s'avancer au milieu du mouvement et du tumulte d'un marché, c'est la ménagère parisienne, la jeune femme mariée en tout bien, tout honneur à quelque employé peu rétribué, à quelque artiste encore inconnu, à quelque jeune médecin attendant une clientèle, à quelque avocat débutant. Cette femme qui marchande d'un air timide quelque maigre poulet, quelques chétifs légumes, c'est peut-être la compagne ignorée de quelque célébrité future ; elle trônera peut-être un jour dans les salons d'une préfecture ou même d'un ministère, son nom passera peut-être à la postérité avec celui de l'homme dont elle aura encouragé, soutenu, embelli les années de travail et d'obscurité.

Se glissant avec crainte le long des échoppes des marchandes et semblant redouter quelque allocution grossière de leurs bouches hostiles et moqueuses, elle se dirige vers ses fournisseuses attitrées. Ce sont ordinairement les plus douces, les plus honnêtes et les plus propres de ces énergiques viragos. Celles-ci la connaissent et l'accueillent, elles se feraient scrupule de lui surfaire ou de la tromper. On lui garde la

marchandise la plus fraîche, les fruits les plus appétissants, et, lorsque le cabas trop plein semble peser au bras délicat de la jeune femme, on ne veut pas souffrir qu'elle se charge d'un nouveau fardeau, et il se trouve toujours là quelque enfant, quelque jeune fille qui s'offre avec empressement pour porter chez elle son trop lourd butin de la matinée.

Il y a dans le peuple un admirable instinct qui le porte à comprendre et à approuver tout ce qui est saint, convenable et méritoire. Il sait gré à la femme qu'il sent supérieure à lui d'accepter les humbles fonctions qui l'en rapprochent; il se rehausse à ce contact, il est flatté de cette communauté de travaux et de peines, et sa nature généreuse s'offre alors à les soulager.

Souriant à l'aide obligeant qui l'accompagne, la jeune femme, arrivée chez elle, monte lestement les quatre étages qui conduisent à son modeste logis. Elle entre, et, sans prendre souci de l'enfant qui la suit de loin, elle parcourt tout empressée l'étendue de son petit domaine, elle traverse la salle à manger, le salon, et s'arrête, tout attristée, à la porte de la dernière pièce.

« Il est déjà parti ! » dit-elle.

Et son œil interroge alors la tasse vide qu'elle avait emplie avant le réveil de son mari, elle s'assure ensuite s'il a pris les vêtements chauds qu'elle lui avait préparés... Tout est bien; les tisons séparés dans l'âtre encore plein de braise annoncent que le feu a pétillé clair et joyeux pendant le sobre déjeuner du travailleur diligent.

Le cœur moins gros, la jeune femme retourne sur ses pas; le petit commissionnaire est redescendu : elle est seule, elle sera seule jusqu'au soir !

Se dépouillant alors des vêtements du marché, abandonnant le manteau et le chapeau incommodes, elle attache autour de sa taille élégante le grossier tablier, insigne de ses humbles et pénibles fonctions. Elle entre alors dans le sanctuaire de ses vertus domestiques.

Auprès de la salle à manger est une pièce étroite et sombre. Une lucarne placée très-haut donne seule à cet antre obscur un peu d'air et de jour, et encore cet air et ce jour ne viennent-ils souvent que d'un escalier ou d'une petite cour entourée de hautes murailles. C'est par cette insuffisante ouverture que doit s'exhaler et la vapeur asphyxiante du charbon, et l'odeur des mets que l'on apprête; car ce réduit triste et malsain, c'est la cuisine des petits appartements de Paris. Heureux encore, lorsqu'à l'aide de ce recoin important, le ménage peut conserver aux pièces de représentation leur destination honorable ! Le pot-au-feu cuisant dans la chambre à coucher appartient essentiellement au ménage de l'ouvrier. C'est la limite la plus tranchée entre la rude nécessité du travailleur et l'aisance bourgeoise, qu'elle soit réelle ou seulement apparente. A présent que le costume est le même pour toutes les classes de la société, à présent que l'instruction, également répandue, leur a donné à toutes le même langage à peu près, il n'y a plus que deux grandes démarcations qui les séparent : en haut, la voiture, et, en bas, la place du pot-au-feu.

Les instants passés dans ce triste et incommode réduit sont les plus pénibles dans la vie de notre jeune ménagère. C'est là, pour elle, le moment d'épreuve et de combat, l'heure sublime d'un travail vraiment méritoire. Plus d'une fois les doigts délicats

de la jolie Parisienne s'engourdissent au contact de l'eau froide qui doit purifier les légumes, ou se gercent et se crispent à l'action contraire de l'eau bouillante si nécessaire pour entretenir autour d'elle une rigoureuse et appétissante propreté. Mais il lui faut allumer le feu, préparer la viande saignante; il lui faut apprêter l'éclairage du soir; tout cela se fait promptement, proprement, avec activité, courage... et la jeune femme achève allégrement sa tâche, en songeant au retour de son époux aimé.

Après avoir, non sans un gros soupir, déjeuné seule à la hâte, elle procède maintenant à l'arrangement de son intérieur élégant. Le balai, le plumeau en main, elle range, remue, nettoie, elle époussette et frotte avec amour chacun de ces meubles dans lesquels elle se mire; elle les soigne avec un sentiment de reconnaissance, car tous font partie de son bonheur. Quelques-uns ont été apportés dans la communauté par le mari. C'était son ménage de garçon. Voici le petit bureau sur lequel il écrivait ces lettres d'amour si tendres, voici la toilette à glace mouvante qu'il interrogeait avec crainte, se demandant si sa figure d'austère et laborieux étudiant pourrait plaire à une jeune fille; voilà sa pipe, ses pistolets, armes de vaurien, placées à tout jamais dans ce coin, où il a juré de les oublier, trophées conquis par l'amour, et auxquels la jeune femme adresse un sourire de triomphe et de défi.

D'autres meubles plus riches ont été donnés à la pauvre fille sans dot par quelque bonne parente morte depuis : leur vue attire souvent dans ses yeux quelques pieuses larmes de regret et de reconnaissance; d'autres ont été achetés depuis son mariage du fruit de ses économies, et ceux-là, on le pense bien, ne sont pas les moins aimés.

Tout est en ordre maintenant; les croisées, ouvertes un instant pour laisser entrer l'air libre qui doit renouveler l'atmosphère, sont refermées avec soin; les blancs rideaux se drapent devant elles, élégamment relevés; le lit, propret et rebondi, est recouvert d'une coquette enveloppe; les fauteuils sont rangés, le feu est reconstruit, et voici que la jeune femme se met gaiement à sa toilette.

Alors s'opère une transformation prompte et complète, qu'étudierait avec intérêt le spectateur le plus indifférent. Le bonnet du matin, jeté avec mépris, laisse flotter les trésors d'une riche chevelure, et, de son habile main, l'adroite parisienne la dispose avec art en tresses, en bandeaux. Bientôt sa tête lisse, bouclée, élégante, semble sortir des mains du plus renommé des coiffeurs; sa taille souple, qu'on devinait à peine sous l'ample manteau du marché, ou sous le peignoir de la balayeuse, enlacée à présent par un corset magique qui la maintient sans la gêner, et révèle ses formes sans les exagérer ni les comprimer, paraît dans toute la grâce de ses élégantes proportions; une robe d'une étoffe peu coûteuse, mais bien faite et faite par elle; un fichu frais, clair et léger, le tablier de soie à pochettes garnies, les fines mitaines recouvrant des mains auxquelles le citron et la pâte d'amande ont rendu toute leur blancheur primitive; et voilà notre ménagère aussi coquette, aussi pimpante que pas une femme de Paris. Aussi digne qu'une duchesse, aussi gracieuse qu'une grisette; vienne maintenant qui voudra la visiter!

Après un dernier coup d'œil jeté à son miroir, elle dispose avec promptitude son établissement de travail. Une petite table est devant la fenêtre, une chaise de paille est auprès; elle s'y installe, un tabouret sous ses pieds. A l'œuvre, ma jolie

couseuse, faites paraître les merveilles que savent créer vos doigts délicats! A la fois couturière, lingère, modiste, brodeuse, ravaudeuse et quelquefois tailleur, la ménagère parisienne, entourée d'étoffes achetées au rabais, déploie ses multiples talents, ses industries innées. Voyez éclore sous ses doigts ce ravissant bonnet qui doit, le soir, parer sa jolie tête, et rivaliser de goût et de fraîcheur avec les coiffures des Simon, des Túlasne! Plus de vingt fois essayé, le gracieux chiffon s'harmonise enfin avec la douce physionomie qu'il doit embellir encore, ces fleurs légères se mêleront heureusement aux boucles soyeuses de la chevelure, les plis de ce tulle nuageux entoureront d'une auréole transparente ces jolis traits dont ils feront ressortir les lignes fermes et pures, et ce nœud de satin, jeté négligemment sur le côté, caressera, de ses bouts flottants, une blanche épaule découverte.

Comme pour calmer ensuite son imagination vivement surexcitée par ce travail d'inspiration, ou peut-être pour secouer l'enivrement de la coquetterie et ramener son esprit à de plus solides idées, la jeune femme se livre maintenant à un travail plus sévère. Avec une patience laborieuse, avec une agilité presque mécanique, elle conduit et ramène d'un mouvement uniforme l'aiguille qui traverse le lin. Il y a dans cette occupation des idées d'ordre, d'avenir, de durée : ce sont là les premiers fondements matériels d'une bonne maison, ce sont là les œuvres simples et graves de la femme forte de l'Écriture.

C'est maintenant au tour du mari. Il s'agit de déployer à son profit les talents si divers des industries parisiennes. Par où commencera la jeune femme, qui voudrait faire pour lui tant de choses à la fois? Travaillera-t-elle au bonnet qu'elle lui brode en secret pour sa fête? ou plutôt, s'occupant d'une nécessité plus pressante, sacrifiera-t-elle son chapeau de velours noir de l'année dernière, dont la forme est un peu passée de mode, pour renouveler le collet de l'habit qui, rajeuni par ce changement, les dispensera quelque temps encore d'une visite dispendieuse au tailleur.

Un coup de sonnette la tire de son hésitation. Elle va ouvrir. Ce sont deux jeunes femmes de son âge, deux compagnes de pension.

« C'est toi, Lise, c'est toi, Hortense! Que je suis aise de vous voir!

—Bonjour, ma bonne Maria! Combien il faut monter pour arriver chez toi! nous en sommes tout essoufflées.

— Entrez, venez, asseyez-vous! »

Les jeunes femmes s'installent au coin du feu, ravivé par la ménagère. Elles jettent un regard d'inspection curieuse sur cet intérieur irréprochable pour le bon ordre, mais qui semble bien mesquin et bien triste à des filles de riches négociants, à des femmes de banquiers ou d'agents de change. On parle d'abord des anciennes compagnes qu'on a rencontrées dans le monde : ces deux dames en ont revu beaucoup, car, n'ayant rien à faire et s'ennuyant chez elles, elles sont à l'affût de toutes les occasions qui leur procurent l'emploi de quelques heures dans la journée.

Satisfaite de la comparaison intérieure qu'elle vient d'établir entre son riche hôtel et la modeste mansarde de celle qu'elle vient visiter, Hortense parle complaisamment de ses chevaux, de ses équipages, de ses tableaux, des riches tentures de ses appartements et du grand monde qui les assiége dans ses jours de réunion. La maîtresse du

ogis, avec une fierté douce, empreinte d'un sentiment vrai, lui répond par l'éloge de son mari qui, dit-elle, sera un jour, est déjà un homme de mérite, de son mari dont l'amour et les tendres soins l'empêchent de songer à désirer jamais une autre position que la sienne ! Puis, à chaque question, à chaque remarque faite par la curieuse Lise, ou par la dédaigneuse Hortense, et tendant à faire ressortir la pauvreté de leur compagne, elle répond par de malicieuses questions sur la beauté, le caractère, l'élégance, la tendresse ou l'esprit de ceux dont elles portent le nom. L'une est obligée de convenir que son mari est gros et lourd : il s'endort chaque soir près d'elle, il abhorre la musique, exècre la littérature, fait fi de la conversation !...

L'autre a épousé un avoué qui est aussi sur le chemin de la fortune. Petit, mince, actif et remuant, il a le génie des procès, et son grand art consiste à en inventer sans cesse pour le compte de ses clients. Il est vrai que, quand le procès ne donne pas, toute son activité, tant soit peu tracassière, se reporte sur son ménage où il contrôle tout ce qu'on fait.

A ces aveux, la ménagère sourit et répand un regard d'amour sur l'heureux asile de sa douce pauvreté.

Les jeunes femmes se retirent, non sans avoir fait promettre à l'humble maîtresse du lieu d'aller à son tour revoir ses jeunes amies : elle accepte l'expectative d'une visite pénible peut-être pour son amour propre, mais son mari l'accompagnera ; une fois au bras de celui que son amour a choisi, elle sent qu'elle n'enviera rien à personne. C'est que son époux tant chéri, c'est là toute sa richesse, c'est là son luxe, son orgueil... orgueil sublime de la femme pauvre, dont toute la gloire est dans celui qu'elle aime !

Cependant, l'heure du dîner s'approche, et la visite un peu longue des camarades de pension a peut-être nui au pot-au-feu abandonné depuis le matin à lui-même. Vite un coup d'œil et un coup de main pour les derniers travaux de la cuisine ! Le maître va bientôt rentrer, il faut qu'il trouve tout en ordre, et que sa femme, libre de tout soin du ménage, soit alors entièrement à lui. Il faut qu'à peine il se doute que sa gracieuse compagne est aussi sa servante, triste idée qui gâterait pour lui les joies du retour et troublerait le bonheur de la réunion. Sa femme lui épargnera autant qu'elle le pourra l'aspect des travaux grossiers, des privations nombreuses qu'une position modeste impose à celle qu'il voudrait environner des prestiges de la gloire et des jouissances de la richesse. Cette pénible vérité glacerait ses inspirations, empoisonnerait ses travaux et finirait trop brusquement ce rêve d'avenir, où, d'avance, il acquitte toutes les dettes que son cœur a contractées envers l'ange de son pauvre foyer.

Toujours est-il que, patiente et résignée, elle a interrompu plus d'une fois ses travaux de la journée pour aller ouvrir avec préoccupation le meuble qui contient toute la fortune du ménage. Elle a souvent tourné machinalement entre ses doigts quelques pièces restées au fond d'un tiroir, en se chicanant elle-même avec une sorte de remords sur les dépenses faites, et en se demandant avec crainte qui pourvoira aux exigences de l'avenir ! Elle a bien cherché dans son esprit quelle économie nouvelle elle pourrait encore inventer, quelle privation nouvelle elle pourrait encore supporter. N'a-t-elle pas supprimé à l'insu de son mari la femme de ménage qui, le

mois dernier encore, venait la soulager des travaux les plus pénibles? N'a-t-elle pas renoncé à nombre d'habitudes prises, à nombre de petites douceurs dont le bien-être lui était personnel?... N'a-t-elle pas abandonné et la lecture, et le dessin, et la musique, doux passe-temps de sa vie de jeune fille, pour ne rien dérober aux travaux utiles de ces heures dont elle leur a fait l'abandon? Que peut-elle faire de plus, elle pauvre femme, dont l'inépuisable industrie, dont l'imagination infatigable ne trouvent à s'exercer que sur l'emploi de rares et chétives finances, que sur les infimes économies de chaque jour?...

Pour ceux que la terre nourrit, le temps, en épuisant les provisions amassées par une sage prévoyance, ramène de nouveaux produits, et tandis que le laboureur, retenu chez lui par le froid, par la neige qui contristent la campagne, voit baisser avec peine le blé qu'enserre sa grange, il se ranime à l'idée que, cachée sous la terre durcie, une nouvelle moisson se prépare pour lui.

Mais pour l'habitant des grandes villes qui voit s'épuiser les ressources du passé, sans que l'avenir lui offre aucune promesse, pour le malheureux citadin qui n'a devant lui que quelques pièces de monnaie au fond d'une bourse légère, qui n'a pour tout domaine que les murs inféconds d'un quatrième étage dont on viendra bientôt réclamer le lourd loyer, il y a des moments d'angoisse inexprimable, et chaque jour qui s'enfuit, en enlevant une parcelle de l'irretrouvable métal, semble un pas de fait vers l'horrible abîme de la misère et de la faim.

Personne ne comprend, ne ressent mieux ce supplice que la femme parisienne. Élevée dans une atmosphère d'élégance et de délicatesse, loin de l'air libre des champs et des travaux vivifiants de la campagne, elle a acquis en finesse de perceptions, en vivacité d'émotions, en délicatesse d'organes, tout ce qui lui manque en richesse de santé et en énergie musculaire. Sur cette organisation irritable et nerveuse les chagrins ont plus de prise, pour cet être faible et impressionnable les inquiétudes sont plus poignantes et les travaux plus accablants.

Pourtant une énergie sublime vient tout à coup en aide à la femme honnête et pure, qui souffre ainsi sous les yeux de Dieu seul, et lorsque le coup de sonnette attendu lui annonce le retour de son mari, elle court lui présenter un visage joyeux, plein de confiance et d'espoir.

Ce sont là ses moments de bonheur. Voici enfin celui au bien-être duquel elle a travaillé tout le jour, celui pour lequel elle trouve tous les sacrifices doux et faciles à remplir, celui sur la tête duquel reposent tant de rêves de gloire et d'avenir. Il y a bien encore au milieu des joies de la réunion quelques moments pénibles et qui réveillent dans le cœur de la pauvre femme tout un monde de chagrins oubliés; soit que le mari se plaigne doucement de l'exiguité de son repas, soit qu'il trouve moins gai que de coutume le feu dans lequel une main prévoyante a ménagé le bois qui se fait rare au logis! Mais il y a tant de foi dans l'avenir chez cet homme sûr de lui-même, il y a tant de nobles intentions, tant d'idées créatrices, tant d'amour stimulant au cœur, que sa douce et faible compagne se retrempe à ce feu sacré et puise de nouveau, près de celui qu'elle aime, la force et la confiance qui doivent alimenter son dévouement de chaque jour.

Aussi, combien la soirée sera douce ! Ira-t-on dans le monde où, déjà, le mérite du mari et les grâces de la femme leur assurent un accueil flatteur ? Affrontera-t-on, à l'aide du manteau, des socques et de toutes les précautions bourgeoises employées en pareille circonstance, le froid, l'humidité d'une soirée d'hiver, si hostile pour la femme légèrement vêtue qui se rend à pied dans ces fêtes parfumées où les autres n'arrivent qu'en voiture?... ou, sans quitter les vêtements chauds de la saison, profitera-t-on de ces deux billets de spectacle donnés au mari, et qu'il a rapportés tout triomphant?...

Eh bien, non ! Il fait bon dans la chambre échauffée, le vent souffle au dehors froid et aigre, il y a du bruit et de la boue dans les rues... Ils sont si bien là tous les deux ! Ils ont tant de moyens d'employer agréablement cette soirée !... Et ce piano, sur lequel les doigts de la jeune femme s'exerçaient autrefois avec tant de succès, et ces livres nouveaux qu'ils veulent lire ensemble, et ce travail important qu'il a, lui, entrepris et d'où dépend peut-être tout son sort à venir, et l'ouvrage qu'elle n'a pas pu, elle, achever dans la journée !...

Ainsi se passe la soirée du ménage parisien. Assis au coin du feu devant la table qu'ils ont approchée, l'un écrivant, et s'interrompant plus d'une fois de son grand travail pour contempler à ses côtés cette chaste et suave figure qui resplendit aux reflets de la lampe, s'interrompant aussi pour lire ou pour communiquer à celle qu'il aime la pensée éclose sous l'inspiration qu'elle a fait naître ; l'autre cousant, simple ménagère, et laissant tomber, à l'appel de son époux, avec un doux regard, un bon conseil, une parole encourageante, un jugement judicieux et sain.

Et après ces travaux si doux, faits qu'ils sont en commun, la table est éloignée, les siéges se rapprochent, une main cherche une autre main. En regardant luire les derniers tisons qui achèvent de se consumer, on parle de l'avenir, on parle de ses espérances, de ses projets, on se console, on s'encourage, on rêve à deux les honneurs, la gloire et la fortune. On a des protecteurs, des amis, du talent!

Mais plus rien ne brûle dans l'âtre. Les charbons qui, tout à l'heure, faisaient briller leurs formes capricieuses, sont maintenant réduits en poussière ; les bruits lointains de la rue sont assoupis, et minuit sonne à la petite pendule en palissandre placée sur la cheminée.

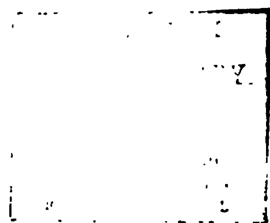
« Il est tard ! dit le jeune homme.

— Il est tard ! » répète faiblement la jeune femme.

Au bout de quelques instants, les conversations ont cessé, la lampe n'éclaire plus la petite chambre bien close, et l'enivrement du bonheur, des illusions, des espérances règne seul dans ce modeste réduit.

Bientôt l'ange qui veille sur les amours bénis du ciel salue le doux sommeil des époux en leur répétant ces bonnes et saintes paroles de la Bible : « La femme forte est la joie de son mari, elle lui fera passer en paix toutes les années de sa vie... Comme le soleil se levant dans le ciel qui est le trône de Dieu, orne le monde, ainsi le visage d'une femme vertueuse est l'ornement de sa maison. »

M. J. Brisset.




PIRQUSTE SC
h. Daumier



LE BOURGEOIS CAMPAGNARD.



On s'imagine en général que le bourgeois de Paris est citadin, qu'il a l'amour de sa ville, qu'il se réjouit quand on en balaie la poussière et la boue, ou qu'on élargit les rues de manière à ce qu'il ne respire pas absolument un air d'égout; on croit qu'il s'éprend des trottoirs d'asphalte, des candélabres gazifères, du dallage des quais, des arbres qu'on y plante et qui ne poussent pas, de la splendeur des monuments, de toutes les améliorations enfin votées par le conseil municipal ; on se trompe, le bourgeois de Paris n'accepte tout cela que comme un adoucissement à la funeste nécessité d'habiter la capitale. En effet, de tous les Français le bourgeois de Paris est le plus champêtre, il l'est jusqu'au fanatisme. Boutiquier ou commis, enchaîné derrière un comptoir ou en face d'un bureau, la campagne est le rêve de toutes ses heures. Sur cent souscripteurs à la *Maison Rustique* ou au *Dictionnaire d'agriculture* il y en a quatre-vingt-quinze qui appartiennent aux patentés de la rue Saint-Denis ou aux appointés des grandes ruches ministérielles. Le souscripteur lit ces livres où l'on parle de la campagne, comme les petites pensionnaires dévorent les romans où l'on parle d'amour, en se promettant d'en faire de belles quand ils seront maîtres de se livrer à la passion de leur cœur.

Un des symptômes les plus véhéments de cette monomanie, c'est la fureur avec laquelle, le dimanche venu, nos citadins se précipitent hors de la cité par toutes les barrières de Paris.

Quand on pense à quels travaux d'Hercule se livrent ces bons bourgeois pour toucher du bout du pied le bord de cette belle robe verte qui revêt leur terre promise, on se sent pris à la fois d'admiration et de pitié pour cet amour emporté. En vé-

rité, on ne songe point assez avec quelle résignation ils s'entassent dans une tapissière, avec quelle intrépidité ils se confient à un coucou, au cheval du coucou et surtout au cocher du coucou; on ne calcule pas ce qu'ils bravent de soleil, ce qu'ils absorbent de poussière, ce qu'ils subissent de cahots, d'averses, de railleries, de soif, de faim, avant d'aborder un bouquet de bois, quelquefois un arbre, pour s'asseoir sur une vieille herbe grise qu'ils appellent gazon fleuri, y manger un pâté détestablement échauffé par le voyage et y boire un vin tourné depuis qu'il est sorti de la cave du marchand; et cela pour un peu d'espace, un peu d'air, pour sentir sous leurs pieds autre chose que du pavé, pour voir devant eux autre chose que des murs blancs, pour se coucher sous un semblant d'ombrage. Aussi, je le répète, si l'on supputait comme on le doit tous ces héroïques efforts, on partagerait notre respect pour ce rêve du bourgeois parisien.

Mais le temps est bien loin encore du jour où il pourra le réaliser, en attendant il s'en berce, il s'en nourrit, il lui emprunte le courage nécessaire à supporter la dure épreuve de la vie citadine. Après l'espérance d'un meilleur monde, la campagne est le premier soutien de la foi et de la résignation religieuse du bourgeois de Paris. Il ne mange pas un ragoût dont le beurre agace trop sa gorge, il ne boit pas une tasse de ce lait parisien qui a le don d'être à la fois plus insipide que l'eau et plus indigeste que les haricots, sans rêver à la crème et au beurre frais qu'il récoltera lui-même de sa belle vache future. Que lui importe cette salade flétrie comme la robe d'une danseuse des funambules, ces petits pois belliqueux et durs comme le plomb qui charge le mousquet de nos héros; ne viendra-t-il pas un jour où il ira cueillir lui-même sa tendre laitue et ses légumes croquants une heure avant de se mettre à table?

Ne croyez pas cependant que cette espérance soit aussi inconsidérée, aussi légère que toutes celles qui abusent la faible humanité. Bien des fois, dans ses longues soirées d'hiver, en grelottant auprès de son feu, il a fait le budget de cette vie de félicité vers laquelle il marche d'un pas si lent. Et d'abord, il y a à la campagne mille choses qui ne coûtent rien : les œufs que de bonnes poules pondent par douzaines, les poulets qui se nourrissent de rien en picorant dans le fumier de la basse-cour, les canards qui barbotent dans la mare et qui dévorent les épluchures de la cuisine, et les lapins donc! les vieilles feuilles de choux et d'herbes qu'on *fait* dans les champs ne suffisent-elles pas à les engraisser! il est inutile de parler des fruits, des légumes qui seront de la plus exquise qualité, car le bourgeois de Paris a sur ce sujet les plus excellentes théories de culture et les mettra rigoureusement en pratique. Ce côté même de son avenir le charme; il éclairera l'ignorance des paysans que l'incurie du gouvernement abandonne dans l'ornière des vieilles routines; ces bons villageois viendront le consulter, et il leur donnera paternellement ses lumières et ses conseils, et quand il passera dans les rues, ces simples et naïfs enfants de la nature le salueront avec respect et reconnaissance. En vérité, je vous le dis, le bourgeois de Paris est mille fois plus poétique qu'on ne pense. Mais revenons à ses arrangements anticipés. Vous avez vu comme quoi il a pour rien volailles, lapins, beurre, lait, légumes, fruits; que manque-t-il à cette vie? un peu de viande de boucherie pour faire de temps en temps du bouillon quand on est malade; mais qu'est cela à la campagne? l'air est si bon, qu'on n'est

jamais malade. Il faudra acheter le vin, mais à la campagne le vin ne paie pas de droits (le Parisien croit cela), et pour peu de chose on a du vin excellent. Quelle vie de cocagne il va enfin mener, il la voit, il l'admire, il la tient.

— Mais...

Ah! ne l'interrompez pas, je vous prie, voilà son rêve qui continue : il serait trop barbare de l'éveiller. Le voyez-vous qui se dandine sur sa chaise, qui se dresse sur son séant, qui sourit devant lui en fronçant légèrement le sourcil ; il est en cabriolet, il est à une descente et serre la bride à son alezan ; il arrive, il est arrivé, il descend chez un ami, son petit poney est charmant, il a fait une lieue en quarante-cinq minutes, on lui en fait mille compliments.

— Quoi, il a un cheval, un cabriolet?

—Pourquoi pas? mais, mon Dieu, cela coûte-t-il si cher à la campagne! un arpent de pré pour récolter du foin, un autre arpent de terre pour l'avoine.

— Est-ce tout?

— Eh bien non... Ce bonheur de la vie champêtre lui aura coûté assez cher pour qu'il l'ait au grand complet ; il aura outre tout cela quelques lopins de vigne pour faire son vin, quelques ares pour avoir son blé qu'il moudra avec le moulin à bras de M. Quentin Durand, comme il l'a vu dans les journaux, et pour faire son pain qu'il fera cuire dans un four économique bâti à l'angle de la cheminée de cuisine.

— Mais pour cuire il faut chauffer, pour chauffer il faut des fagots.

— En vérité? Eh! ne voyez-vous pas cet hectare de bois qu'il vient de joindre à sa propriété?

— Ah! diable, il est très-gentil, mais...

— Mais ce que vous ne voyez pas parce que les arbres vous le cachent, mais ce qu'il voit, lui, le bon Parisien, c'est la source qui est au milieu du bois, la source qui alimente un vivier où vivent dans le meilleur accord les brochets, les carpes, les anguilles et les truites ; eau limpide qui s'échappe ensuite en un ruisseau délicieux tout rempli d'écrevisses et d'excellent cresson de fontaine. Quelle vie, monsieur, quelle vie large et économique, sensuelle et champêtre tout à la fois!

— Il nous semble que maintenant ce bon bourgeois doit être content et qu'on peut lui faire observer...

— Ah! monsieur ou madame, que vous êtes cruels! avez-vous peur qu'il ne s'éveille trop tôt, et ne voyez-vous pas qu'il n'a encore pensé qu'à la partie utile et raisonnable de cette enivrante existence? que de choses encore que vous allez lui enlever à jamais si vous interrompez son rêve, et le billard dont il n'oserait approcher dans les estaminets de Paris, et qui est une occupation honnête à la campagne, et le jeu de boule qu'il envie aux invalides, et l'escarpolette où l'on fait de si bonnes plaisanteries sur les mollets de *ces dames?* et la partie sérieuse de ses distractions, et l'herbier qu'il médite, et sa rare collection de papillons dont il ornera son salon, et par-dessus tout... oh! pour ceci soyez indulgent, je vous en prie : il ne l'avoue qu'à quelques-uns de ses amis; au reste, il y sacrifiera quelque argent, il ne réussira pas du premier coup, mais il expérimentera. — Qu'est-ce donc?

— Mais n'avez-vous pas lu quelque part que le paysan saxon ou hongrois est par-

venu à faire lui-même son sucre de betteraves. Les journaux qui ont publié ce fait se sont bien gardés de dire quelle horrible mélasse ces paysans obtiennent dans leur marmite ; ils l'appellent sucre, c'est assez, et le bon bourgeois qui, en sa qualité de Parisien et de Français, se croit plus intelligent que le paysan saxon, se persuade qu'il se fabriquera du sucre blanc comme neige et qui sucrera mieux que celui de l'épicier, attendu qu'il y mettra tout ce qu'il faut.

Ne riez pas de pitié, ne haussez point les épaules en signe de mépris, tout ce que je vous dis là est vrai. Je l'ai vu et entendu mille fois, et si vous saviez combien de longues et solitaires soirées cette espérance a fait supporter au pauvre bourgeois parisien, combien de privations et combien de labeurs cela lui a donné le courage de subir, vous ne lui feriez pas une observation. Et d'ailleurs il ne serait plus temps. L'heure est arrivée où ce rêve va enfin se réaliser ; le marchand a vendu son fonds, le commis a obtenu sa retraite, ils ont à leur disposition un capital de cinquante à soixante mille francs, un revenu de cent louis ou de mille écus, c'est-à-dire la misère à Paris et l'opulence à la campagne. Notre ami part donc du pied gauche pour aller à la découverte de ce monde inconnu, mais qui existe assurément et où il doit se retirer. Pour cela, il va tous les matins au Palais-Royal où il demande les ***Petites-Affiches*** afin de noter sur son carnet tout ce qui lui semble être à sa convenance : le reste de la journée est occupé à courir chez les notaires ou les avoués chargés de ces ventes et qui d'ordinaire lui disent assez crûment les vraies charges et le vrai revenu, s'imaginant que cet homme veut acquérir pour placer son argent à 3 pour 100. Mais ce n'est pas cela qu'il faut à notre bourgeois, et il passe ainsi plusieurs mois en vaines recherches jusqu'à ce qu'il tombe dans les mains d'un homme d'affaires qui l'empaume, le prend à sa passion, la flatte, l'excite, jusqu'à ce qu'il lui ait colloqué pour ses cinquante mille francs quelqu'une de ces impudentes masures que l'on nomme impudemment à Paris maisons de campagne pour les bourgeois, et villas pour les filles entretenues. C'est une bâtisse à l'italienne, en plâtre, et en pans de bois avec quatre ou cinq arpents de parc, bois, prés, jardin anglais, potager, cour, basse-cour et source d'eau vive, tout ce que le bourgeois peut désirer. Tout cela est bien un peu petit, un peu maigre ; mais l'acquéreur se charge d'améliorer. Quelques réparations aux murs crevassés, quelques charrettes de fumier, et la propriété doublera de production. Le marché se conclut, le bourgeois est propriétaire, il s'installe. ***Avis essentiel.*** Tout bourgeois qui achète une vieille maison doit la laisser s'écrouler plutôt que de la réparer, attendu qu'il vaut mieux mourir de la chute d'une poutre que de mourir de faim.

En effet, du moment que le bourgeois a introduit le maçon dans sa maison, c'est comme s'il y avait mis le feu, surtout s'il s'est confié au maçon du village. Je le jure devant Dieu, s'il y a quelque chose de hideux au monde, c'est l'insolente férocité avec laquelle un maçon qui met le marteau dans une maison sous prétexte de réparation, la démolit tant qu'il peut. S'il rencontre une pièce de bois, il l'attaque à coups de hachette et la coupe à tour de bras. Supposez que le bourgeois arrive et s'étonne de cet acharnement.

« Ça ? monsieur, lui dit le maçon, ça ne tiendrait pas huit jours ; voyez, c'est pourri, voyez, tout aubier, voyez, du bois blanc, voyez. »

Et à chaque voyez, il donne un coup à la poutre et l'achève du mieux qu'il peut, au nez et à la barbe du propriétaire. Enfin celui-ci l'arrête par ses cris; mais il est trop tard, le maçon déclare qu'il ne peut plus toucher à la maison que le charpentier ne vienne remplacer la poutre en question. Le propriétaire réclame en vain, le maçon impassible reprend ses outils, et pour toute consolation donne d'un ton de menace l'adresse de son voisin le charpentier, et laisse le bourgeois avec un trou dans sa maison.

Hélas! ce trou, il faut le boucher et il faut bien passer par le charpentier; on le fait venir, mais cette fois on fera son prix d'avance. Fôlles prétentions.

« Je ne puis pas prendre ça à forfait, dit l'entrepreneur, je ne connais pas la maison, c'est fait de boue et de crachat, ça va craquer dans tous les coins si on met la scie dans ces pans de bois. »

Et en parlant ainsi il fait sonner les murs du bout de sa canne armée de fer.

« Du reste, ajoute-t-il, nous nous arrangerons toujours bien, je vous ferai ça au plus juste prix, je suis un honnête homme, etc., etc. »

Le bourgeois le croit et permet que le charpentier pénètre dans sa maison. Ici le sort du propriétaire dépend de ce que le charpentier a de mauvais bois dans son chantier. S'il y en a beaucoup, il est perdu, car il faut que tout y passe; s'il y en a peu, la victime peut en être quitte pour un pan de mur. Sans compter qu'il faut faire mettre du papier neuf partout où a paru l'ombre d'un maçon, et repeindre toutes les portes dont a approché l'haleine d'un coleur de papier. Il y a parmi tout ce monde une infâme franc-maçonnerie de dévastations pour se léguer des travaux les uns aux autres.

Mais enfin nous voulons bien que notre bourgeois ne succombe pas à cette première épreuve comme tant d'autres qui ont été forcés d'abandonner leur maison de campagne à leurs créanciers, avant même d'avoir pu s'y installer autrement qu'en camp volant, comme ils disent; nous admettons que celui-ci soit délivré de la réparation et se soit enfin casé. Ce n'a pas été sans laisser dans les mains de ces démolisseurs quelques-uns de ces billets de mille francs qu'il s'était réservés pour l'exploitation de sa propriété rurale. Il faut donc qu'il supprime quelques-unes des nombreuses jouissances qu'il s'était promises; ainsi le char à bancs et le cheval disparaissent. Il est vrai que les environs fourmillent de voitures à volonté; ce n'est qu'un petit malheur : d'ailleurs le propriétaire vient d'avoir une idée, au lieu d'une vache pour la consommation de la maison, il en aura plusieurs, et vendra son lait sur lequel il gagnera beaucoup. Voilà donc notre homme avec quatre ou cinq vaches magnifiques épandues sur un gazon d'un arpent. Nous sommes au printemps, cela va bien une semaine ou deux, quoique les paysans n'achètent le lait que la moitié de ce qu'ils le vendent à Paris, après y avoir mis la moitié d'eau. Mais au bout de ce temps, l'herbe manque; on y fait passer le vert de tous les légumes, mais en voilà pour trois jours, il faut acheter du foin. La consommation devient effrayante, vraiment il est impossible de continuer si on ne trouve pas moyen de vendre le lait à un prix plus élevé. Il y a conseil dans le ménage, on cherche et on finit par découvrir que ce moyen est tout simple, et qu'il n'y a qu'à envoyer directement le lait à Paris. Cependant il faut l'y envoyer, et pour

l'envoyer il faut des moyens de transport. Sera-ce une charrette ou un cheval ? Oh non, non, déjà le bourgeois est devenu plus prudent, il se contentera d'un âne et de deux paniers. La jardinière fera le voyage tous les matins. Pauvre bourgeois! mais pour vendre son lait à Paris, il faut une place marquée, achalandée, et la jardinière qui sait cela, te rapporte ton lait ou bien elle n'a pu le vendre qu'à un prix exorbitamment dérisoire, sans compter qu'il faut nourrir l'âne et la femme qui ne peuvent rester huit heures sans manger, le temps d'aller et de revenir. Alors le bourgeois prend une détermination très-radicale, il vend les vaches, l'âne et tout ce qui s'ensuit, et se résigne à acheter son lait et à vivre de ses légumes et de sa basse-cour. Tout préoccupé de l'exploitation de ses vaches, il s'était bien aperçu par-ci par-là que les poules pondaient fort peu, que les lapins ne prospéraient guère, mais il va s'en occuper exclusivement, et dès lors tout cela marchera à merveille. Le voilà donc occupé du soin de ses petits élèves, ils sont un peu souffrants, il faut les nourrir mieux, achetons un peu d'avoine pour les poules, un peu de son pour les lapins qui en seront beaucoup meilleurs; ceci lui convient assez bien, et en vérité le bon bourgeois commence à recroire qu'il aurait eu tort de se désespérer. Il écoute la nuit

> .... l'oiseau dont le chant entendu,
> Annonce au laboureur le fruit qu'il a pondu.

Comme dit M. de Lamartine dans la *Chute d'un Ange,* et dès le matin il va à la récolte de ses œufs. Il en trouve beaucoup, beaucoup trop même, car le voilà forcé à vivre d'omelettes ou à vendre sa récolte. Mais vendre et vendre aux paysans lui est devenu un sujet de haine et d'horreur. Si vous saviez comme ils l'ont molesté, de quelle façon on s'est moqué de ses vaches, de son lait, de lui-même, lui qui était venu pour leur apporter la civilisation, le bonheur, l'exemple et la pratique des vertus champêtres.

Cependant tandis qu'il vivote ainsi assez tranquillement pendant quelques mois d'été, il s'aperçoit que son petit capital de roulement se diminue petit à petit sans que tout ce qu'il récolte lui procure une sensible économie. Alors il essaie de se rendre compte de sa dépense, il établit un tableau par doit et avoir : c'est une petite satisfaction, cela lui rappelle le temps où il tenait ses livres ou ceux de l'état. Il fait son petit budget; nous n'en extrairons que l'article suivant :

Douze lapins mis dans l'établissement. Tous les jours un sou de son ; pour six mois, ci. . . . . 9 francs.

Un sou par jour à la fille de la jardinière pour aller faire de l'herbe dans les champs, ci. . . . . 9 francs.

Lapins morts de maladie, trois.

D'autre part, lesdits lapins ont dépavé le fond de leur cage et quatre se sont échappés, reste à cinq. Pour réparation du pavé endommagé, payé au maçon 7 francs 50 centimes.

Total pour cinq lapins, 25 fr. 50 cent.; doit 5 fr. 10 cent. par lapin.

Quand le bourgeois demeurait à Paris, il les payait vingt-cinq sous. Ceci com-

mence à l'éclairer, ceci l'épouvante, et il supprime les lapins. Mais voici l'automne qui vient, et les poules mangent toujours et ne pondent plus : un œuf lui coûte dix sous ; il supprime les poules, les canards, il supprime tout être vivant. Le voilà donc réduit à ses fruits, à ses légumes. Il tourne de ce côté un regard désespéré, il se voit déjà réduit à une vie de trappiste ; car c'est à peine si la rente du petit capital qu'il possède encore suffit à payer le jardinier, à payer la viande, le vin, l'habillement. Mais il a beau regarder, il ne peut comprendre comment les plus grosses fraises, les plus belles pêches disparaissent ; il les compte, il les marque, rien n'y fait, il n'a que les rebuts, les fruits pourris, les légumes secs, les salades montées en graine. Il y a donc un voleur, c'est peut-être le jardinier? Il va à lui, fier et menaçant : c'est alors que le propriétaire découvre des faits inouïs, il apprend des choses dont Cuvier, ce grand homme, ne s'est jamais douté. Les loirs adorent les pêches, les poires, les pommes, et en fins connaisseurs qu'ils sont, ils mangent toujours les plus belles ; les vers de terre se nourrissent de salsifis ; les crapauds dévorent de la salade sans huile ni vinaigre ; les araignées sont très-friandes de groseilles ; les guêpes ne vivent que de raisins ; les vers blancs consomment énormément de pommes de terre ; les limaces s'alimentent de carottes, et les moineaux mangent indifféremment de tout.

Cependant le bourgeois ne se laisse pas endormir par ces contes à dormir debout, il chasse son jardinier à l'entrée de l'hiver, car encore une fois il a fait son budget, et il découvre que cet homme lui coûte trois francs par jour pour lui donner un plat de légumes et un plat de dessert ; un franc cinquante centimes par plat, à lui qui jadis achetait des haricots à douze sous le litre et qui ne mangeait pas de dessert.

Le voilà donc seul dans sa maison, prenant de temps à autre un ouvrier à la journée pour faire faire ses travaux agricoles ; mais l'ouvrier ne vient jamais le jour où il faudrait tailler, fumer, biner, selon le *Dictionnaire d'agriculture*. Le froid arrive, rien n'est fait : on s'enferme dans la maison ; mais cette maison est humide, glaciale, il faut y faire un feu d'enfer pour n'y pas mourir de froid. C'est le double de la dépense de Paris. Les pluies viennent, la cave s'emplit d'eau, le vin de Bourgogne tourne dans ces caves humides. Autant de perdu. On s'ennuie, on se couche à sept heures pour passer le temps, on se lève à dix pour ne pas trop brûler de bois. On espère en l'année prochaine, car on ne veut pas encore avouer ses sottises. Que diraient les amis de Paris, et surtout ces infâmes paysans qui vous raillent sous leur roulière épaisse et qui pataugent intrépidement dans la boue, grâce à leurs énormes sabots! Le bourgeois a bien des sabots aussi ; mais quand il les met, il tombe presque toujours sur son nez ou sur son derrière. Que voulez-vous que je vous dise, tous les malheurs accablent ce pauvre homme. Mais il y résiste courageusement, il se bat avec sa mauvaise fortune, il passe la journée enveloppé dans la couverture de son lit, il se livre à des petits travaux d'intérieur, met à ses portes des bourrelets, que sa femme fabrique avec de vieilles ouates de robe et des lambeaux de toile peinte ; il colle des morceaux de papier aux joints de ses fenêtres, il regarde son jardin au travers des vitres. Mais il espère encore ; il espère le printemps, ce printemps qui répare tout, rajeunit tout, ranime tout, le printemps qui fera reverdir ses semences et son espérance : il vient enfin ce printemps. Mais cette seconde année a bien d'autres désillu-

sions que la première, car si d'abord c'est la partie spéculative de ses rêves qui a échoué, c'est maintenant l'espoir qu'il avait basé sur ses propres efforts qui lui échappe; c'est ce qu'il croyait invariable comme la nature. La terre lui manque : elle n'a été ni labourée à temps, ni fumée justement, rient ne vient, rien ne pousse qu'étiolé, maladif, indigeste. On ne peut se faire une idée de cet affreux désenchantement, de cette vie qui commence à toucher à la misère. A ce moment, il y a deux partis à prendre pour le bourgeois, c'est de se déterminer à vendre sa maison avec dix mille francs de perte, de placer son argent en viager, et d'aller s'ensevelir, rue Copeau, dans une pension à six cents francs par an, soit : douze cents francs pour lui et sa femme ; ou bien encore, il lutte une dernière année, il emprunte sur sa propriété et l'hypothèque. Dès lors c'est un homme perdu : en moins de dix-huit mois, il est ruiné, exproprié, chassé, insulté, et il s'estime trop heureux si, par la protection d'un de ses anciens chefs, il obtient d'entrer gratuitement à l'hospice de la Rochefoucauld ou à l'hôpital des Petits-Ménages.

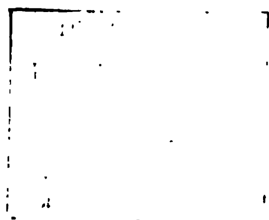
Oh ! ne riez pas, ne prenez pas ceci pour un conte fantastique et rêvé. J'en connais un, j'en connais dix dont ce conte est l'histoire, dont ce rêve a été le rêve, dont ce malheur a été le malheur. Ceux qui en douteraient, pourraient en aller demander des nouvelles à MM....... [1].

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

[1] M. Soulié avait joint à cet article une suite de plus de deux cents noms avec les adresses, mais comme ce recueil repousse tout ce qui ressemble à une personnalité, nous avons cru de notre devoir de supprimer cette liste.

(*Note de l'éditeur.*)









LA PORTIÈRE.



QUAND nous venons au monde, nous autres modestes enfants de Paris, peu de personnes assistent à notre arrivée : ce sont ordinairement l'accoucheur, la garde et la portière de la maison où nous avons reçu le jour. La servante, si la dame du lieu ne fait pas elle-même son ménage, va, vient, tourne et *rattourne* de la cuisine à la chambre à coucher, de la chambre à coucher à la cuisine, et le mari n'est jamais là.

Toutes les formalités usitées en pareil cas une fois terminées, le sexe du petit bonhomme bien et dûment constaté, on le purifie, on l'empaquette, on le ficelle, on le reficelle, on lui brise bras et jambes pour qu'il occupe le moins de place possible dans ses langes ; puis on le présente à la maman, qui le reçoit des mains de la garde. Le docteur, dont les soins ne sont plus nécessaires, plie bagage, tire sa révérence, et la portière reprend le nouveau-né, l'inonde de caresses, l'humecte de baisers, et lui voue, à dater de ce jour, une affection des plus vives, un dévouement sans bornes.

Cette affection des plus vives, ce dévouement sans bornes, s'étendent à tous ceux et celles qu'elle accolada à leur venue dans cette vallée de larmes et de misère. Le temps, qui détruit tout, ne diminuera pas cette tendresse ; il ne fera, au contraire, que l'augmenter, que l'accroître, que l'embellir ; jamais elle ne sera payée d'ingratitude : de tout temps le Parisien aima sa portière. J'ai beaucoup aimé la mienne, vous devez avoir aimé la vôtre ; vous l'aimerez, je l'aimerai, nous l'aimerons toujours. Aussi cette haine que, dans un âge plus avancé, nous portons aux autres femmes de sa condition, bien que fort injuste, est-elle une conséquence toute naturelle de cet amour exclusif que nous conçûmes pour la première.

Le portier est plutôt l'homme à la portière, car pour être digne du titre dont il se pavane, il faudrait qu'il partageât les charges et les bénéfices de l'emploi; et il ne les partage pas. C'est un être à part, un *monsieur singulier,* comme l'appelle sa compagne dans ses rares accès de gaieté, une espèce de tailleur en vieux. Autant Humann met d'élégance dans sa coupe, autant le portier se distingue par l'inexpérience, la maladresse et la pesanteur de ses ciseaux.

C'est quelquefois encore un cordonnier obscur, qui, au sein même de la capitale, s'est créé des habitudes orientales; il ne fait rien, le *sans cœur,* ou si peu, qu'il vaudrait mieux cent fois qu'il restât au lit la majeure partie de la journée. Il tousse, mouche, crache et graillonne à faire tourner le boire et le manger des locataires, dont il a l'impudeur de lire le premier les journaux; puis il humera le jus d'une pipe archiculottée, le nez perdu dans les fonds d'une vieille souquenille rapiécée et *rapiéceras-tu,* se démettant en faveur de sa moitié de la totalité des ennuis et des tracas de l'association conjugale.



Madame, que nous appellerons la maman Desjardins, est d'une nature diamétralement opposée à celle de son triste époux; vive, preste, alerte et proprette, elle fait tout par elle-même, porte les culottes, se moque du *qu'en dira-t-on,* et, depuis son mari jusqu'au locataire le plus huppé, mène à la baguette toute la maisonnée.

A seize ans elle vint du fond de la Bourgogne à Paris retrouver une sœur aînée de son papa, depuis longues années en service auprès d'un vieux garçon vicieux. Son arrivée ne causa pas à la tante un sensible plaisir, elle n'était pas fine, tant s'en fallait qu'au contraire, mais comme tant d'autres elle avait cet instinct naturel, ce gros bon sens, qui longtemps nous font pressentir à l'avance que tel ou tel individu nous sera plus ou moins nuisible ou désagréable. Elle ne tarda pas toutefois à voir ses prédictions se réaliser. Le lendemain à son déjeuner, M. Bournichon demanda à sa gouvernante des nouvelles de l'enfant, comment elle avait passé la nuit, si le séjour de la capitale semblait devoir lui convenir; il lui adressa cent autres questions encore qui toutes prouvaient jusqu'à l'évidence que déjà la petite ne lui était pas indifférente.

Sa barbe avait été faite en se levant, ses oreilles étaient brûlantes, sa langue épaisse, son regard hébété. Il était sûr et certain que Bournichon n'était plus dans son assiette ordinaire et qu'un notable dérangement d'idées venait de s'opérer dans son imaginative. Il tourna quelque temps encore autour de la question, puis enfin l'aborda en témoignant le désir de voir immédiatement la jeune personne.

La position de la pauvre femme en cette occurrence était des plus critiques : devait-elle la faire venir, ou ne le devait-elle pas? Elle le fit. M. Bournichon se contint, et se renferma dans les limites de la bienséance; seulement ses regards se portèrent plusieurs fois avec trop de complaisance peut-être sur la petite : au demeurant, il fut

très-convenable. Le coup n'en était pas moins porté, la malheureuse tante connaissait le pèlerin, elle savait qu'il ne fallait pas le heurter, qu'il était prudent de ménager et la chèvre et le chou. Elle fit bonne contenance, elle patienta tant bien que mal; mais une fois le déjeuner terminé, elle fit passer la fille de son *bêta* de frère devant elle, l'enferma dans sa chambre, endossa son tartan, prit son sac et ses socques, et le soir même elle avait fait maison nette. *Petite nièce à sa tante* était entrée à l'autre bout de Paris, en qualité de bonne d'enfants, chez une jeune dame dont le mari était aux colonies.

Pour jolie, la petite ne l'était pas, mais elle avait ce que nous appelons la beauté du diable, les plus belles dents du monde, beaucoup de fraîcheur, seize ans, et M. Bournichon en avait soixante-sept bien sonnés.

Depuis le jour où sa tranquillité fut compromise, la compagne du vieux garçon ne fila plus qu'un bien mauvais coton, ses digestions devinrent laborieuses, son sommeil était agité, les âmes charitables du voisinage l'entretenaient dans ses sombres pensées en lui demandant à tout bout de champ des nouvelles de la petite. Bournichon, de son côté, devenait de plus en plus exigeant. Cet état de choses ne pouvait durer longtemps, aussi ne dura-t-il pas, et un beau matin, au moment où elle y pensait le moins, elle prit congé de la compagnie.

Bournichon fut médiocrement affecté de la perte de sa Babet, elle lui était devenue odieuse, intolérable; il remua ciel et terre pour connaître la demeure de la petite que la défunte avait eu bien soin de tenir cachée; il y parvint néanmoins, la fit venir, lui proposa d'en faire sa compagne, elle accepta. Deux mois après, Bournichon s'en fut rejoindre la pauvre Babet, il laissa à sa nièce peu de chose à la vérité, mais assez encore pour tenter la cupidité du sieur Desjardins.

Peut-être le défunt valait-il mieux que sa réputation; toujours fut-il qu'en sortant de chez lui sa jeune gouvernante aurait trouvé difficilement à s'établir, le monde est si méchant! Aussi, quand le futur se présenta, elle le prit au mot, dans le seul but de se créer une position.

Le mariage était à peine consommé, que maman Desjardins s'aperçut, mais un peu tard, de la boulette qu'elle venait de faire. Cet homme qu'elle avait paré de toutes les richesses de son imagination tomba tout à coup à bas du piédestal qu'elle s'était plu à lui élever; dès ce moment elle ne vit en lui que ce qu'il était réellement, un grotesque, un brutal, un cynique sans bouche ni éperons, aux lieu et place d'un lancier, d'un tambour-major qu'elle avait rêvés. Elle se prit aussitôt à le détester, et le détesta de toutes les forces de son âme.

L'histoire de ma portière n'a rien de bien extraordinaire, de bien merveilleux ; je l'ai contée parce que son histoire, comme elle me l'a mille fois répété, est la *celle à toutes les autres... de portières.*

Toutes les dames commises à la garde d'une maison sont en général d'anciennes cuisinières, d'ex-femmes de charge, qui ont appris à tirer le cordon dans les longues et interminables séances qu'elles ont faites dans la loge. Un héritier qui veut épargner à la mémoire de son parent un reproche d'ingratitude, à sa bourse une modique pension viagère, mettra à la porte, sans calembour aucun, l'ex-gouvernante du défunt.

Il en est au reste du métier, de la profession, de l'état de portière, comme de tous les états, de toutes les professions, de tous les métiers en général; tous ont leur bon et mauvais côté; il y a dans celui-ci beaucoup de mal à se promettre, sans doute, il ne faut pas se le dissimuler; mais aussi combien de compensations! La portière ne règne-t-elle pas en souveraine des plus despotes sur tous les habitants de la maison, n'importe le rang, l'âge, le sexe et la classe à laquelle ils appartiendront? Tous ne sont-ils pas soumis à ses lubies, à ses moindres caprices? N'est-elle pas le factotum, le bras droit, le conseil du propriétaire? N'est-ce pas elle qui perçoit les loyers, qui fait les rapports, donne et provoque les congés, qui dispose des caves, des greniers et des appartements? Il y a à Paris deux mille maisons que je pourrais citer, que je ne citerai pas, mais dans lesquelles en dix ans on n'a pas vu une seule fois le propriétaire; souvent même on ignore complétement s'il est homme ou femme, jamais, au grand jamais, on ne s'en est occupé.

Tout ce qui se présente à la reine de la loge ne l'aborde jamais que le chapeau à la main ou la main au chapeau. Le jour de la fête de la Vierge, sa patronne, sa demeure ne peut contenir les fleurs et les bouquets dont elle est assaillie; au renouvellement de l'année combien de cadeaux, de douceurs de toute espèce; c'est à n'en plus finir.

Et les fournisseurs, quel intérêt immense n'ont-ils pas à se maintenir toujours au mieux avec madame Desjardins! Si le boucher manque un seul instant, un seul, à son devoir : *N'allez jamais chez c't'homme-là,* dira-t-elle à un nouveau locataire, *c'est un fichu boucher; sa viande est gâtée, il vend à faux poids, sa femme est haute comme le temps, elle vous agonisera de sottises.* A-t-elle à se plaindre du boulanger : *Gardez-vous, comme de la peste, de prendre vot'pain dans c'te maison-là, c'est des gens malpropres qu'il n'y a pas leurs pareils; ils vous feront manger des cri-cris.* Si la fruitière a eu le malheur de traverser la rue sans la voir : *Vous ferez bien de ne jamais entrer chez cette femme-là; elle est si mauvaise, qu'elle vous allongera une paire de soufflets si vous avez le malheur de marchander la moindre des choses; ça ne pèsera pas eune once.* Ainsi de suite, tout le monde aura son paquet.

Ne croyez pas que la portière n'ait pas aussi ses petits moments de distraction, elle n'est pas toute l'année à l'attache; je me plais cependant à lui rendre cette justice, elle sort rarement, mais encore sort-elle quelquefois. Et qui la remplace? les vieilles béguines qui habitent les étages supérieurs, qui jamais ne donnent rien, sont pour elle d'une complaisance à toute épreuve, et s'emparent du cordon. Ce sont ces femmes jaunes et décharnées, ou grasses à fendre à l'ongle, qui dans la belle saison tapissent le soir les deux côtés de la porte cochère, passent en revue les gens de la maison, les allants et les venants, et les habillent de toutes pièces.

Les desséchées sont de vieilles filles, les âmes damnées du vicaire de la paroisse, des lames à vingt tranchants, les demoiselles de la confrérie de la Vierge.

Les potelées, des veuves, des gardes-malades ou des femmes de ménage. Toutes ces dames se chauffent et s'éclairent toute l'année *gratis pro Deo*. Elles forment l'état-major, le conseil privé de maman Desjardins, écoutent *mordicus* les soporifiques lectures de romans incompréhensibles, interrompues à chaque alinéa par la

demande incessante du cordon, ou les coups du marteau de la porte, qui les font toutes bondir comme de blancs agneaux sur leurs siéges. Elles épient un regard, un sourire de leur bien-aimée souveraine, qu'elles entourent des attentions les plus fines et les plus délicates.

C'est à l'obligeance de ces péronnelles que nous sommes redevables de la présence de toutes ces portières, qui dans nos fêtes, nos réjouissances publiques, à nos feux d'artifice, le jour de l'ouverture du Musée, à l'exposition des produits de l'industrie, nous coudoient, nous fatiguent, nous assomment et nous marchent autant sur les pieds. Ces femmes sont éminemment curieuses ; ce fut et ce sera toujours leur petit péché mignon. Au fond, ces femmes ne sont pas méchantes, toutes en général sont d'une assez bonne nature ; mais les flatteurs, qui tous les jours parviennent à faire changer les meilleures intentions des princes et des rois, changent aussi les meilleures intentions de nos portières et nous les gâtent.

Jamais, avant d'avoir vécu à Paris, nul ne pourra se persuader combien il importe à tout homme, jaloux de son repos et de sa tranquillité, d'être bien avec sa portière. Autrement, plus de bonheur, plus de paix pour lui sur la terre, et encore, malgré toutes les précautions prises en pareil cas, un rien, une idée, un caprice, une goutte d'eau répandue, une sottise commise par votre femme de ménage, de la conduite de laquelle on vous rendra responsable, pourront vous aliéner l'estime et la considération de votre portière.

La tête haute, la conscience pure et paisible, vous chantonnez en tournant le bouton de la porte de la loge où vous espérez rencontrer un gracieux sourire ; pas du tout, au lieu du sourire gracieux, ce sera une mine atroce, une tête de griffon, comme dit mon ami Dantan, une réponse des plus sèches à votre bonsoir, et si vous ne trouvez immédiatement un coin, une place où déposer votre bougeoir, pas une main ne viendra le prendre, il vous faudra le mettre dans votre poche, si vous n'aimez mieux le remonter chez vous.



Le soir vous frapperez vainement à la porte, on connaît votre touche, on ne vous ouvrira pas, et, à moins d'une circonstance imprévue, indépendante de la volonté de maman Desjardins, vous ne pourrez rentrer que le lendemain. Vos lettres, si toutefois on veut bien les recevoir, vous seront remises quinze jours après leur arrivée ; vos billets de garde confisqués, puis on mutilera le cordon de votre sonnette ; la machine à battre les habits sera décrochée, votre carré souillé, votre paillasson prostitué, puis on dira au tailleur : *Si l'on ne vous ouvre pas-là haut, c'est qu'on ne veut pas vous payer, voilà la chose.*

Toute portière aime les animaux ; chaque loge possède un chien, un chat, des serins, un moineau franc et quantité de petits cochons d'Inde dont les voix aiguës attestent la présence sous l'établi, la commode ou le dessous du poêle.

Le chien semble n'avoir jamais été jeune, tant il est vieux et laid; il est toujours fort avancé en âge. Il appartient à la race des carlins, espèce presque éteinte et dont quelques individus se trouvent encore de temps à autre chez la portière. Ce chien a quelque chose du mari de sa maîtresse; cette ressemblance existe au moral comme au physique; ainsi que le père Desjardins, il est maussade, *sur sa bouche*, graillonneur et boudeur. Comme lui, il a le nez épaté, la barbe grise, l'œil éteint bordé de rouge, l'oreille entamée et les jambes mauvaises. Comme son maître, il est fat, important, et ne tient aucun compte de leur politesse à ceux qui le viennent visiter. Son organe est tellement fêlé, que c'est tout au plus s'il est facile de l'entendre à deux pas. Egoïste comme tous les vieux garçons, il ne sort jamais dans la crainte des mauvaises charges des polissons du quartier.



Le chat est peu sédentaire, il va et vient, n'est jamais en place, assez bien vu dans quelques parties de la maison, fort mal dans d'autres; il fournit rarement une longue carrière.

Chaque année les cages reçoivent de nouveaux locataires; cette odeur de pipe et de *ratatouille*, qui constamment règne dans la loge, est en grande partie une des causes principales de l'émigration de leurs habitants.

Les petits cochons d'Inde pullulent d'une manière effrayante; ils se trouveraient assez bien de la loge, ils s'y plairaient bien davantage encore si tous n'étaient condamnés à être servis sur la table de leurs honorés maître et maîtresse. Jamais je n'en mangeai, mais je tiens de ma portière, qui en consomme fréquemment, que c'est un mots très-délicat et très-recherché.

Chez les garçons, la portière remplit souvent les fonctions de femme de ménage; c'est même une des belles cordes de son arc, quand elle a le talent de la bien faire jouer : un garçon n'y regarde jamais de près, et si son heureuse étoile veut que le cher homme prenne ses déjeuners chez lui, elle trouve facilement moyen de sustenter, haut la main, elle et tous les siens, à ses frais et dépens.

Plus encore que la femme de ménage, la portière, qui va et vient à toute heure de jour et de nuit, à l'abri de tout contrôle, a beau jeu pour faire, comme on dit, ses orges; aussi la gaillarde fait-elle danser à *belle baise-mains* le bois, le charbon, et tout ce qui s'ensuit : tout généralement y passe; il n'y a pas jusqu'aux cigares du malheureux locataire qui ne viennent se promener, quelle profanation ! sur les tristes et dégoûtantes lèvres de l'infâme Desjardins.

Puis, quand il prend envie au maître d'abandonner pour quelques jours la capitale, quelles aimables parties, quelles folles soirées, se donnent dans son appartement !

Qu'il serait agréablement surpris s'il voyait ces petits meubles, pour lesquels il a tant d'égards, qu'il traite avec tant de ménagements, à la merci de toutes les commères de sa maison, à l'aspect de ces lumignons errant çà et là de tous côtés, dans tous les coins, illuminant les chastes visages des vierges de la confrérie; ses beaux albums, ses recueils de vignettes, si précieux, dans les mains de ces matrones humectant le pouce de la main droite à chaque feuille qu'elles passent en revue, écorchant les textes et brisant les marges à faire tomber l'éditeur Curmer en syncope.

Et ses jolies statuettes transformées en patères et recevant les bonnets de ces dames, et ses belles faïences, qui coûtèrent tant de veilles à *Bernard Palissi,* donnant, pour la première fois, l'hospitalité à la crêpe, au beignet, au marron *boulu!*...

Qu'il faudrait de vertu, à celui qui, rencontrant chez lui semblable compagnie, se renfermerait dans les bornes de la bienséance et de la modération! il agirait ainsi, que sa conduite trouverait encore de nombreux détracteurs. « Qu'avait-il tant de besoin, ce grand marabout-là, dira le lendemain, en allant au lait, mademoiselle Pétola, qui n'a point été élevée sur les genoux de madame de Genlis; qu'avait-il tant de besoin, madame Gabiaud, de nous tomber ainsi sur les épaules, que j'en ai zévuse ma digession toute troublée, que j'en ai passé eune nuit quasiment toute blanche? il ne sait jamais que vous faire des transes pareilles, c't'ostrogoth-là.

MADAME GABIAUD.

Avous-vu l'air pas contente qu'il avait, mamzelle Pétola? Nous a-t il adressé un seul mot de politesse; ah! ben oui, il avait ben le temps, ma foi, il avait ben trop peur de s'compromettre; dame! c'est que le roi n'est p'têtre point son cousin, à c'beau muscadin? »

Il est bien rare qu'un portière donne son approbation quand il prend envie à celui dont elle fait le ménage, de renoncer au célibat, aussi ne garde-t-elle plus aucune mesure, va-t-elle à travers choux, lorsqu'elle croit avoir découvert ce qu'elle appelle *le pot aux roses.* C'est aussitôt une maîtresse abandonnée, qui se livre aux fureurs du plus sombre désespoir, une lionne, que sais-je, une poule, une levrette, à laquelle on vient d'enlever ses petits. Ni les représentations des voisines, ni les devoirs que lui impose sa double qualité de femme et d'épouse, rien ne la peut calmer, comme la justice, il faut que la douleur ait son cours. Elle ne peut se faire à cette idée, qu'une autre pourra impunément disposer de tout, dans l'appartement. Elle énumère alors tous les services qu'elle n'a pas rendus à celui qui la délaisse, c'est un fils qu'elle idolâtrait, qui vient de renier sa mère; elle ne se rappelle plus, l'indigne, ces petits abus de confiance, ces petits emprunts quotidiens qu'elle faisait aux provisions que la famille envoyait à son fils bien-aimé, à la garde-robe que papa Desjardins avait grand soin de dénaturer au plus vite, dût la réputation d'Humann en être ébranlée, en admettant toutefois qu'elle pût jamais l'être.

Elle trimballera ses griefs de porte en porte dans la maison, les boutiques, les magasins, dans tout le voisinage, et Dieu seul sait si le pauvre jeune homme sera ménagé. Ce sera un être atroce, épouvantable, perdu de dettes et de débauches, le mariage

d'un tel être une horreur, une monstruosité, une première révolution, il ne se fera pas, et le propriétaire qui est la probité même se gardera bien d'y prêter les mains, sa leçon est faite en conséquence si l'on vient jamais aux informations. Ne voyons-nous pas, tous les jours, des mariages à la veille de se conclure ne pas avoir lieu par des causes que tout le monde ignore, par le seul fait d'un mot, d'un rien, d'un propos en l'air parti de la loge?

Les portières sont tenues au courant, par les servantes, des moindres détails de l'intérieur des ménages; aussi le meilleur conseil à donner à quiconque a le malheur de se faire servir, est de ne rien négliger, d'employer tous les moyens à sa disposition pour que la bonne soit toujours au plus mal avec la portière. Exemple : vous dites à cette dernière :

LE MAÎTRE DE LA BONNE. — Comment, madame Desjardins, est-ce possible? Marguerite m'apprend que vous laissez mes journaux et mes lettres, un temps infini, sous le coussin de votre bergère?

MADAME DESJARDINS — Faut qu'elle *soye* malade vot' domestique, si elle l'est pas elle n'en vaut guère mieux, sans ça, elle en a menti comme une arracheuse de dents qu'elle est; v'là dix-neuf ans que je suis ici, jamais je n'ai entendu dire des choses pareilles, jamais, non jamais, comme il n'y a qu'un Dieu sur la terre pour nous éclairer.

LE MAÎTRE DE LA BONNE. — Je me plais à le croire, mais toujours est-il que je ne reçois pas exactement mes journaux; non-seulement vous les lisez, dit-elle, mais encore vous les faites courir dans toute la maison.

MADAME DESJARDINS. — Et à qui que j'les fais courir, sans vous commander?

LE MAITRE DE LA BONNE. — Vous sentez bien, madame Desjardins, que ce que je vous dis est de vous à moi; je serais désolé que Marguerite se doutât jamais de ce qui s'est passé.

MADAME DESJARDINS. — Soyez sans crainte, c'est pas ça que j'y dirai.

LE MAÎTRE DE LA BONNE. — Je sais trop ce que je me dois pour jamais être mêlé dans aucun propos.

MADAME DESJARDINS. — Soyez sans crainte. D'abord il est bon de vous dire aussi que vot' domestique est une rien du tout, qui n'avait pas, sauf vot' respect, un jupon à s'mettre au derrière, quand elle est entrée chez vous, et Dieu merci, à l'heure qu'il est, voyez dans son ormoire si c'est qu'il y manque quet'chose; eune reine s'rait jalouse de ce qu'elle vous a. J' m'en moque pas mal encore, qu'elle dise c' quelle *voura*, je ne m'abaisse pas à répondre à plus bas que moi; d'ailleurs, comme on dit, on n'est jamais crotté que par la boue.

Puis à la bonne :

LE MAÎTRE DE LA BONNE. — Que vient donc de m'apprendre madame Desjardins, Marguerite, que vous jetez tout par les fenêtres, que vous répandez toutes vos eaux dans ses escaliers, que vous avez toute la nuit de la chandelle qui brûle dans votre chambre, et que vous avez toute la journée dans votre cuisine des personnes qui ne peuvent que vous faire du tort?

MARGUERITE. — D'abord, monsieur, madame Desjardins, il est bon de vous dire que c'est une vieille infection.

LE MAÎTRE DE LA BONNE. — Ménagez vos termes, je vous prie, madame Desjardins est une femme respectable.

MARGUERITE. — Une vieille infamie de dire des choses qui *n'est* pas. C'est la chose de vouloir *mette* sa belle-sœur à ma place, qui lui fait dire ce qu'elle dit, c'est aussi faux tout comme elle, la vieille fausse qu'elle est.

LE MAÎTRE DE LA BONNE. — Ce que je vous dis là, Marguerite, c'est dans votre intérêt.

MARGUERITE. — C'est bien aussi comme ça que je l'prends, et si je v'nais jamais à vous dire c'qu'elle dit aussi sus votre compte à vous, et sus madame, et sus tout l' monde de chez vous!...

LE MAITRE DE LA BONNE. — Je ne veux rien savoir.

MARGUERITE. — Que madame est une ci... que madame est une ça...

LE MAITRE DE LA BONNE. — En voilà assez.

MARGUERITE. — C'est que si on me pousse à parler, c'est que je n'suis pas gênée de parler aussi, voyez-vous.

LE MAÎTRE DE LA BONNE. — J'en suis bien persuadé, mais c'est inutile.

MARGUERITE. — C'est pourtant pas juste, que vous l'avez écoutée c'te vieille bique là, que vous ne voulez pas m'écouter tout de même.

LE MAÎTRE DE LA BONNE. — Parce que je ne déteste rien tant au monde que les propos, et je vous serai obligé de ne pas lui dire de qui vous tenez tout cela.

MARGUERITE. — Parbleu! il n'y a pas de crainte à avoir de ce côté-là, soyez-en sûr. Une vieille horreur, qui dit qu'elle ne sait pas comment qu'vous pouvez entrer vot' chapeau sur vot' tête!

LE MAÎTRE DE LA BONNE. — J'ai toujours méprisé tous les propos.

MARGUERITE. — Ça n'empêche pas que si madame le savait, elle ne le prendrait pas comme vous.

LE MAÎTRE DE LA BONNE. — Je vous demande une chose, une seule : c'est de ne point me mettre dans tout cela.

MARGUERITE. — Je le veux bien, mais j'y dirai pas moins ce que j'ai à y dire.

Aussitôt commencent les hostilités, on s'évite, on se boude, on se fait de mauvais tours, puis quand les parties semblent vouloir se rapprocher, vous les éloignez de plus belle.

Quand la portière a des demoiselles, elles sont exposées à plus d'un danger. Par la raison qu'on a vu des rois épouser des bergères, de même on a vu maint fils de propriétaire épouser la fille du portier. Ce sont ordinairement de petites personnes pleines de vanité et très-ambitieuses. Admises chez la plupart des locataires, elles puisent dans un monde plus relevé que celui dans lequel elles sont nées, des idées de luxe et de grandeur qui leur préparent souvent de grands chagrins et qui plus tard leur font regarder leurs parents comme bien peu de chose.

Dès leurs premiers ans, elles voyagent perpétuellement de la loge aux appartements et des appartements à la loge. On les fait monter pour exercer aux soins maternels la jeune mariée dont l'hymen fructifiera ; on les fait monter pour les associer aux jeux des enfants d'une classe plus heureuse. Elles sont à même d'établir une

incessante comparaison entre la soupente natale et le salon, entre le luxe et la misère, entre le travail et l'oisiveté. Bientôt l'atmosphère enfumée de la loge ne convient plus à la délicatesse, à la sensibilité de leur chétif individu. L'aiguille et la couture sont dédaignées ; on se destine au théâtre, où se promènent bien des princesses qui jadis ont tiré le cordon. Mais si quelques filles de portière s'élèvent au-dessus de la sphère paternelle, un grand nombre descend au-dessous, c'est bien bas !

Une portière qui aimerait son art, qui l'exercerait avec amour et dignité, pourrait rendre d'immenses services à la société ; mais à quoi bon ? on ne lui en aurait aucune obligation, et l'habitude ferait dire d'elle ce qu'on dit des autres : *la race des portières est une vilaine engeance.*

HENRI MONNIER.




HORRIBLES
DETAILS.
PREFECTURE,
DE POLICE.



LE CANARD.

> Voici, messieurs et dames, ce qui vient de paraître à l'instant même : Extrait du *Moniteur* d'aujourd'hui, c'est curieux, c'est intéressant. Demandez, messieurs et dames ; on ne le vend qu'un sou.
>
> Horrible as-sas-si-nat... Vol extra-or-di-naire commis... Arrestation faite dans la rue Montmartre ..
>
> Détails exacts sur ce qui est arrivé à une jeune fille.....
>
> (CRIS DE PARIS.)



ECI, mon cher lecteur, n'est pas un article d'histoire naturelle. *Le sujet* dont nous écrivons la monographie appartient à la grande famille des bimanes, et non pas à cette *intéressante* variété de l'espèce gallinacée, que les Lucullus de barrière entourent de considération et de... navets.

Chacun a son lot, sa *spécialité*, dans ce bas monde, dans cette *vallée de larmes et de misères*, — sans compter ceux dont la spécialité consiste à ne pas en avoir. — La spécialité du canard est de crier et de vendre sur la voie publique, avec l'autorisation de M. *le préfet* et sous la sauvegarde des lois qui régissent la *matière*, de petits carrés de papier bigarrés d'assassinats, de suicides, de vols, d'arrestations, d'exécutions à mort, de nouvelles po-

litiques vieilles de plusieurs mois, de calembours, de mauvais bons mots, tous *événements extraordinaires, intéressants* et *curieux* colligés pour l'esbattement du populaire parisien.

Dans le principe, le canard était invariablement accouplé à une clarinette destituée d'un orchestre ambulant pour cause d'incapacité et de mauvaise conduite. Homme et instrument s'en allaient ainsi de compagnie, l'un portant l'autre, pataugeant dans les rues, barbottant dans les ruisseaux et nasillant à qui mieux mieux leurs *nouvelles à un sou pièce.*

La clarinette, arrachée à sa paisible oisiveté, bondissait de colère, protestait contre le *service hors de tour,* par d'horribles *kouiks* et *kouaks* assez semblables au chant mélodieux du cygne de basse-cour, dont la plume filandreuse de M. de Buffon a tracé la biographie, et le peuple, frappé de l'identité d'exécution musicale de ces deux virtuoses — l'homme et le volatile, — les confondit bientôt sous l'appellation commune de canard, puis par une figure de langage dont les *tropes* de Dumarsais vous diront le nom, le papier-nouvelle fut aussi baptisé du même titre.

Il faut un père au canard ; ce père c'est le *canardier.*

Le canardier, imprimeur-marron, imprimeur sans brevet, compose et imprime le canard.

C'est le directeur-rédacteur en chef, propriétaire-gérant de la feuille. Le matin, il déjeune avec la *Gazette des Tribunaux* et en extrait les crimes de la veille. A midi, les journaux *bien informés* lui fournissent des nouvelles scandaleuses, des faits politiques, intéressant les *masses,* des lapins à six pattes, des araignées dilettanti et incombustibles, des moutons à deux têtes.

Une heure après, le canardier porte son manuscrit au visa de la préfecture de police, — *section des mœurs,* — efface de bonne grâce tout ce qui pourrait *porter atteinte au gouvernement établi, au respect dû aux agents du pouvoir,* et reçoit son permis d'imprimer.

Pendant que les ouvriers typographes font leur besogne, le canardier ferme sa porte à double tour, se recueille, prend sa tête à deux mains et enfante le *boliment.*

On appelle *boliment,* en argot du métier, le sommaire des *matières* contenues dans le canard ; le boliment renferme les paroles sacramentelles qui, ce soir, seront jetées aux oreilles du public par les deux cents bouches avinées des crieurs.

Un *bon* boliment offre mille difficultés.

Il doit être terrible, il doit être joyeux, il doit exciter tour à tour l'horreur et la gaieté, les larmes et le rire. Le boliment est le *criterium* du canard, l'échantillon sur lequel on juge de la pièce : mauvais boliment, mauvais canard ; cette règle ne souffre pas d'exceptions.

Mais le temps presse, trois heures sonnent à l'horloge de *la Ville*, les crieurs s'attroupent à la porte et demandent si le papier *sortira* bientôt. C'est le moment, *c'est le coup de feu,* on *bouillonnera,* — on manquera la vente. — *Le boliment, le boliment, voyons-voir le boliment*, crient cent voix à la fois... Le boliment n'est

pas encore né. Je me trompe, le canardier paraît, faites silence ; voici le boliment, écoutons :

« Arrêt de la cour d'assises de Montpellier, qui condamne à la peine de mort la « nommée Jeanne-Françoise-Caroline-Elisabeth Martin, jeune fille de dix-huit « ans, modiste, née native du village de Saint-Géniès, département de l'Hé- « rault, en France, accusée et convaincue d'assassinat sur la personne de « son amant, à l'aide d'un couteau de cuisine. Découverte du cadavre faite « par le chien de la victime innocente et infortunée. Horribles détails sur ce « crime abominable et sanguinaire. Dernières paroles de la condamnée à « son confesseur en montant sur l'échafaud *avecque* ses aveux.

« Arrestation d'une bande de malfaiteurs criminels dans les carrières de Mont- « martre, près Paris.

« Évasion d'un forçat, chargé de forfaits du bagne de Toulon, dont auquel il a « été repris sur la route de Marseille par un brigadier de la gendarmerie « royale, au moment où il venait d'assassiner un charretier pour lui prendre « ses habits. Combat terrible entre le gendarme et le forçat qui a été tué par « un coup de pistolet de dessus le cheval qui en est mort. Apparition d'un « phénomène extraordinaire et peu connu dedans les eaux de la mer. Un « équipage de soixante matelots français dévorés et mis à mort par cet ani- « mal barbare et inhumain. Détails exacts de ce qu'ils ont souffert pendant « trois jours et trois nuits qu'a duré leur supplice. Capture faite du monstre « par un bâtiment anglais allant à la pêche de la baleine, qui a débarqué « au Havre.

« Ce qui est arrivé à un particulier bien connu dans Paris, et à une modiste du « Palais-Royal. Naissance d'un enfant doué de trois jambes et d'une figure « de singe en venant au monde ; désespoir de ses père et mère, et autres « détails intéressants. »

Vivat ! trois fois vivat !

Le boliment est *superbe*.

Le papier se vendra.

Les canards se font inscrire et paient d'avance, — c'est l'usage de la maison, et d'ailleurs *Crédit est mort*, les mauvais payeurs l'ont tué.

— Je retiens deux cents feuilles.

— Votre nom ?

— Mère Braillard.

— C'est bien, et vous ?

— Jean la Ribouste, cinq cents.

— Pierre Birouflat, six cents.

— Femme Bourdette, un mille.

— Thimotée et son épouse, quatre cents.

— A qui le tour ?

— A moi !

— A moi !

— Je te dis que non...

— Je te dis que si...

Pif ! paf ! assaut de coups de poing, yeux pochés, vestes déchirées, mêlée générale. A la garde ! à la garde ! Tableau.

Le canardier rétablit l'ordre : on fait la paix : *Boute-en-train* et le *Barbu* se donnent la main.

Le canard est enfin imprimé.

— J'ai retenu le premier cent, c'est pas pour toi, père Trinquefort.

— Tais ton bec ! mère Lancelot, y a des témoins que c'est moi.

Nouveaux débats.

La mère Lancelot perd sa coiffe.

Le père Lancelot s'apprête à venger l'insulte faite à son *épouse*.

Le père Trinquefort est soutenu par sa coterie.

Les deux champions courent l'un sur l'autre.

Duel à coups de poing.

Le canard est distribué.

La horde croassante s'envole à tire d'aile vers la rue de Jérusalem, *retire le condé* (le permis de vendre), s'éparpille par couple, mâle et femelle, dans tous les quartiers de Paris, et entonne le boliment, *revu, corrigé,* et CONSIDÉRABLEMENT *augmenté:*

LE MALE. Voici, messieurs et dames, ce qui vient de paraître à l'instant même : Extrait du *Moniteur* d'aujourd'hui, c'est curieux, c'est intéressant ; cela ne se vend qu'un sou.

Il faut voir l'arrêt mémorable de la cour d'assises de la ville de Montpellier, portant condamnation à la peine de mort, contre la nommée Jeanne-Françoise-Caroline-Élisabeth Martin, *cuisinière,* jeune fille de dix-huit ans, née native du village de Saint-Géniès, département de l'Hérault, en France, convaincue d'avoir assassiné son amant, à l'aide d'une paire de *ciseaux*. — Découverte du cadavre *mutilé de vingt-quatre blessures,* faite par le chien de la victime innocente, *jeune soldat de la classe de 1831, qui venait d'obtenir son congé définitif.* — Horribles détails sur ce crime abominable et sanguinaire. — *Comment il est venu à la connaissance du procureur du roi.* — Complicité *de la sœur de l'assassineuse, qui s'est dite trompée dans son honneur par son amant.* — *Comment la vérité a été démontrée.* — Dernières paroles de la condamnée à son confesseur en montant sur l'échafaud, avecque ses aveux et ses adieux à sa famille, et *sa complainte composée par elle-même en cinquante-deux couplets, sans savoir ni lire ni écrire,* etc., etc.

LA FEMELLE. Voici, messieurs et dames, ce qui vient de paraître à l'instant même : Extrait du *Moniteur* d'aujourd'hui, c'est curieux, c'est intéressant ; cela ne se vend qu'un sou.

Il faut voir l'arrêt mémorable de la cour d'assises de Montpellier, portant con-

damnation à la peine de mort, contre la nommée Jeanne-Françoise-Caroline-Élisabeth Martin, *blanchisseuse*, etc., etc.

Le canard riposte aussitôt :

Voici ce qui vient de paraître à l'instant même : Extrait du *Moniteur* d'aujourd'hui, c'est curieux, c'est intéressant ; cela ne se vend qu'un sou.

La canarde réplique immédiatement :

Voilà ce qui vient de paraître à l'instant même : Extrait du *Moniteur* d'aujourd'hui, c'est curieux, c'est intéressant ; cela ne se vend qu'un sou.

Et ainsi de suite jusqu'à onze heures du soir, sans autre intermittence que le temps nécessaire à vider quelques *canons* sur le comptoir du marchand de vin, pour se remettre en voix, ou plutôt en braillement.

Et si vous me demandez ce que l'on gagne à ce vilain métier, je puis vous dire qu'un canard de ma connaissance... — ne riez pas, on peut être honnête homme et canard tout à la fois, — a gagné une belle maison à six étages, vingt-deux croisées et portière à lunettes.

Ceci est bien certainement une exception ; tous les canards n'ont pas *pignon sur la rue ;* mais un canard rangé, économe, un canard qui use modérément des gargarismes de *vin à quinze,* arrive en peu de temps à une *honnête aisance.*

Rien n'est, dit-on, plus éloquent que les chiffres ; voici donc des chiffres, et des chiffres exacts :

Le canardier vend les cent feuilles 1 fr. 50 c. Un canard tant soit peu intelligent *place* très-aisément mille feuilles dans sa journée.

Mille feuilles vendues à 5 c., ci.	50 fr.
A déduire mille feuilles achetées à 1 fr. 50 cent. le cent., ci.	15
Reste.	35 fr.

Pour les dépenses du gosier, — dépenses indispensables, — 5 francs, reste net 30 francs.

Mais tous les papiers-canards ne s'écoulent pas aussi facilement que celui dont nous venons de rapporter le boliment, canard vraiment extraordinaire, canard phénomène, canard sans pareil, qui eut les honneurs de cinq éditions successives, l'estime de tous les marchands de vin de Paris et de la banlieue, canard qui fit augmenter de deux sous le vin de *Suresne*. Il arrive parfois que le papier *boulotte,* — ne se vend pas, — que le chaland lui tourne le dos en haussant les épaules, en disant d'un air de mépris *renforcé : Connu, connu, mon vieux !* Alors les mille ruses du métier doivent être mises en jeu. Un canard qui sait son public a bien vite transformé un assassinat qui ne se vend pas en un *horrible naufrage arrivé sur les côtes de la mer Noire,* un *affreux empoisonnement,* un *tremblement de terre,* un *suicide abominable,* qui trouveront de nombreux acheteurs.

Cette opération n'est pas sans danger.

Les sergens de ville, munis d'un exemplaire du canard, *veillent à ce que le boliment sorte de la bouche* du crieur, en termes pareils à ceux qui ont été imprimés. En cas de contravention, le délinquant est *enlevé*, conduit au poste et de là en prison pour huit jours.

Un canard habile ne se laisse jamais *enlever*. Il sait éviter dans les jours de *galette*, — les mauvais jours, — la rencontre des sergents de ville, ses ennemis intimes, et fausser le boliment tout à son aise, sans risquer la salle Saint-Martin.

Je connais un canard qui a vendu trois fois le *même papier*, sous un titre trois fois différent.

C'était quelques jours après la mort de la princesse Marie, fleur suave, intelligence d'élite, bel ange aux blonds cheveux, que le ciel s'empressa de ravir à la terre, de crainte que sa robe d'innocence ne fût polluée au contact de ce monde impur.

La première fois le crieur disait :

« Voici, messieurs et dames, ce qui vient de paraître à l'instant même ; c'est curieux, c'est intéressant : cela ne se vend qu'un sou.

« Il faut voir les détails intéressants sur la mort de la bonne princesse « Marie, épouse de M. le duc de Wurtemberg, fille légitime de S. M. Louis-« Philippe Ier, roi des Français. — Dernières paroles de cette malheureuse « personne auparavant que de rendre son âme au Créateur. — Ses adieux à sa « respectable famille. — Les larmes et la désolation de ses père, mère, frères « et sœurs, et autres détails intéressants. Demandez, messieurs et dames, on « ne le vend qu'un sou. »

La seconde fois, il hurlait :

Voici, messieurs et dames, etc.

« Événement *malheureux* arrivé aux Tuileries, ce matin, au moment de « l'ouverture des grilles. — Visite de la chambre des pairs et de la chambre « des députés à S. M. notre roi. — Discours remarquable de M. Dupin, pre-« mier président de la chambre des députés, et ce qui en est résulté. De-« mandez, messieurs et dames ; cela ne se vend qu'un sou. »

Enfin, la troisième fois, il braillait en faux bourdon :

Extrait du *Moniteur* d'aujourd'hui, qui vient de paraître à l'instant même ; c'est curieux, c'est intéressant ; cela ne se vend qu'un sou.

« Détails de ce qui s'est passé dans un château du département de la Nor-« mandie, au sujet d'un événement *malheureux* qui a jeté la consternation « dans une famille distinguée de Paris. — Portrait de la victime enlevée à la « fleur de son âge. — Ses souffrances horribles. — Le rapport des médecins « qui l'ont traitée à son heure dernière. — L'ordre et la marche du convoi, « ainsi que les discours qui ont été prononcés sur sa tombe, et autres détails « intéressants. Demandez, messieurs et mesdames, c'est curieux, c'est inté-« ressant ; cela ne se vend qu'un sou. »

Et le public achetait, et le canard riait aux éclats en empochant le billon.


DETAILS
AUTHENTIQUES

Ce canard est sans contredit un habile homme : c'est l'aigle du métier. Son père était canard, sa mère était canarde, il mourra canard, et ses enfants lui succéderont.

On l'appelle François Ribouttet, dit père *Sans-Chagrin,* et ce sobriquet lui convient à merveille, car jamais de par le monde vous n'avez connu un être plus jovial.

A jeun, *Sans Chagrin* est un imbécile; après quelques libations, l'esprit lui vient à flots. Il faut l'entendre, une saillie n'attend pas l'autre; malheur à qui le pique! Jean Riboutlet l'écrase sans pitié.

Sans-Chagrin n'est pas jeune; il a *crié* les *victoires* de la république, les *bulletins* de l'empire, les *campagnes* de la restauration.

« Vive l'empire! dit-il quelquefois, car c'était l'heureux temps, c'était le bon temps. On gagnait sa vie, on faisait son petit bon homme de chemin. Aujourd'hui, n, i, ni, c'est fini, c'est du rien du tout, c'est de la camelotte; gn'a pas de l'eau à boire dans ce cré vilain métier! — et sa tournure avinée donne un démenti formel à cette assertion. — Encore que l'on se sauve par les assassinats et les condamnations à mort, les émeutes, les suicides, les arrestations et tout le tremblement, mais on dit que la préfecture va interdire le *crime;* ça les offlusque ces messieurs; pus que ça de monnaie; enfoncés les amis! une, deux, partez pour l'Amérique; faut se croiser les bras et mettre un cadenas au bec. C'était bien la peine de faire une révolution! »

Le père *Sans-Chagrin* distingue trois sortes de canards :

Le canard politique;

Le canard criminel;

Le canard scandaleux.

Le canard politique réussit à merveille; mais il devient rare. *Mosieur le préfet* lui refuse souvent le *condé* — le permis —, et il n'y a guère que les *marronniers* — crieurs non autorisés — qui s'en chargent à leurs risques et périls.

Le canard criminel fait les délices du peuple parisien, qui le gobe avec *un plaisir toujours nouveau;* aussi le crieur le met-il à toutes sauces. Cependant depuis quelques années les amateurs se montrent plus difficiles, il leur faut un *bon* crime avec circonstances aggravantes, un crime bien conditionné, *un crime n° 1*, sans cela, *bouillon complet.*

Le canard scandaleux est très-goûté des femmes. Le canardier a soin de leur en servir de temps à autre, mais avec modération, car les maris ne le voient pas de bon œil, et lui couperaient infailliblement les ailes s'il s'avisait de venir par trop souvent barbotter dans leur voisinage.

Le canard est patenté : on lui délivre une médaille et un brevet signé du préfet de police. Le nombre des canards est limité à deux cents, on ne peut en créer de nouveaux sans extinction ou démission du titulaire de la *charge.*

A chaque nomination, le préfet se trouve dans le plus grand embarras, car les solliciteurs sont toujours innombrables et quelquefois *puissants.*

L'un est présenté par l'ami du cousin du valet de chambre d'un député, et il apporte une lettre de l'*honorable.*

L'autre est dans les bonnes grâces de la cuisinière de la sœur du secrétaire particulier du ministre, et il tient à la main quelques lignes arrachées à la plume de l'excellence.

Tous ont de bonnes *raisons* pour être nommés, des droits incontestables à la médaille, et celui qui l'obtient est invariablement taxé d'*incapable*, de *gâte-métier*, de *faignant*, de *favori*.

Les canards se rassemblent de bonne heure chez un marchand de vins de la rue de la Barillerie : c'est leur rendez-vous habituel, leur chambre syndicale. Là, derrière un vitrage crasseux sont affichés les placards des canardiers :

BON PAPIER NOUVOT
à 2 heures
on a le condé d'avance.

CHEZ CHASSAIGNON
le papier sortira à une heure.

BELLE GRAVURE
à 3 francs la main.

CHEZ STHAL
le papier est sorti.

Les canards, après *avoir pris connaissance* des affiches, vont droit aux imprimeries, consultent les boliments, achètent ou n'achètent pas, selon que le papier leur paraît plus ou moins vendable.

La complainte est peu en faveur auprès des canards. Cela prouverait-il que la *poésie s'en va?* Je ne sais ; mais, à propos de complainte, voici une *histoire véritable*, que je demande la permission de vous dire.

Je serai bref.
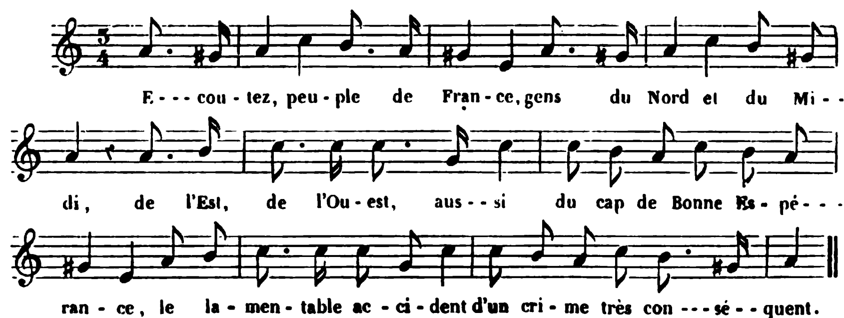
Le jour où, selon toute apparence, la condamnation de Lesage et de Soufflard, assassins de madame Renaud, devait être prononcée, je dînais, dans un restaurant des boulevards, avec un mien confrère, littérateur émérite et joyeux garçon, breveté pour la fabrication des complaintes. Le *Messager* annonçait qu'à l'heure où il mettait sous presse les débats n'étaient pas encore terminés. Il fallait voir le public du restaurant, ce bon public qui, vexé du contre-temps, déblatérait à qui mieux mieux contre le président Cauchy, l'avocat général, les jurés, les défenseurs, voire même contre les huissiers et les accusés. Sur les dix heures, nous vîmes venir à nous un libraire d'outre-Seine. Inutile de vous apprendre son nom. Cet Elzevir du quartier Saint-Jacques a parmi ses confrères la réputation de *faire dans le crime*, mais ajoutons, pour sa justification, qu'il n'en a pas encore commis d'autres qu'en éditant de mauvais romans.

L'éditeur s'avança vers mon ami et lui souffla ces quelques mots à l'oreille :

« *Tout va bien*. Ils sont condamnés, condamnés à mort tous deux ; voici l'arrêt : faites votre complainte, et surtout ne perdez pas de temps. »

Le lendemain, dès neuf heures du matin, on *tirait* à vingt mille chez un imprimeur de la rue Montmartre la *Grande complainte en cinquante couplets sur l'assassinat de madame Renaud*.





Belle ville de Lutèce,
— C'est l'ancien nom de Paris —
Tu vis un crime commis
Pendant qu'on disait la messe,
Le cinque du mois de juin,
L'an dernier. — C'est du certain.

Nonante-un, rue du Temple,
Près du marché de ce nom,
Vivaient en fort bon renom
Les époux Renaud ensemble ;
Matelas ils y vendaient
Et bien de l'argent gagnaient.

Mais un jour, ô jour funeste,
Monsieur Renaud terminant
Quelques achats, confiant,
Et madame Renaud reste
Au domicile indiqué
Sans en retirer la clé.

Lors un homme se présente,
— Je me trompe ils étaient deux. —
D'un lit, d'un matelas vieux,
Ils viennent demander vente ;
Et ce prétexte trompeur
Cachait un tissu d'horreurs.

La marchande prévenante
Les reçoit avec bonté,
Leur dit : « Messieurs, choisissez
Pour le matelas, cinquante ;
Pour le lit, quatre-vingt-cinq ;
Au plus juste, escompte : rien. »

« Parbleu ! vous la donnez belle !
Nous voulons avec ce prix
Un traversin, disent-ils, »
Et tandis que sur l'échelle
Elle monte, un assassin
D'un poignard lui fend le sein.

Aussitôt le secrétaire
Ils enfoncent, et l'argent
Ils prennent ; en même temps :
Cinq fourchettes, dix salières,
Une timbale, un Christ d'or
Et plusieurs choses encor.

Puis le tout ils empaquètent ;
Mais Dieu, qui tout voit d'en haut,
Fit que monsieur Renaud,
Voulant aller à la fête,
Dit à sa fille : « Va-t'en
Et ramène ta maman. »

Louise, — Qu'on lui pardonne ! —
Joyeuse d'aller danser
Chez le papa Desmoyer,
A seize ans la chose est bonne,
Court vite, et sur l'escalier
Rencontre deux estafiers.

Le premier, Louis Lesage,
Dit Jean Victor, de Toulon
Sortait à peine, et son nom
Plusieurs fois a fait tapage
Dans plus d'un assassinat
Vols, crimes *et cœtera*.

Jean Soufflard l'autre se nomme,
C'est un forçat libéré;
A Brest il fut enfermé
Pour des crimes dont la somme
S'élève à quarante et plus :
Quel infâme ! doux Jésus !

Lesage est dans la trentaine,
Soufflard compte quarante ans
Mais de ces deux garnements
Dire l'âge est chose vaine,
Car le crime en leur cœur dur
N'attendit pas l'âge mûr.

La fille frappe à la porte,
Mais personne ne répond :
Ma mère est dehors, voyons
Dit-elle, il faut que je sorte,
Pour savoir si du voisin ,
Elle est entrée au jardin.

Mais personne au voisinage
N'avait vu femme Renaud,
« Mam'zelle elle est en haut, »
Fit la portière, « je gage
Qu'à cette heure un bon marché
Mame Renaud aura fait. »

La porte était non fermée,
Et voyant venir l'enfant,
Lesage à Soufflard dit : « Jean,
Ferme et prenons la volée,
Il est temps de déguerpir,
Car la Rousse [1] peut venir. »

« Non, messieurs, reprit Louise,
Me voici, ne fermez pas ;
Chez ma mère de ce pas
Je vais, que Dieu vous conduise. »
Pauvre fille, elle ignorait
De ces monstres le forfait !

Nonobstant cette prière,
La porte ils ferment ; soudain
Vers la rue où leur catin
Les attend, ils se hâtèrent.
Et pour se défigurer,
Leur barbe ils ont dû couper.

Jean Soufflard avec Aline
Alliette s'en vint loger,
Dedans la rue des Noyers,
Puis dedans la rue Dauphine,
Peu après rue Saint-Marcel,
Non loin d'un marchand de sel.

Mais revenons à Louise,
Qui frappait incessamment
La porte de sa maman :
Elle vit, non sans surprise,
Sur le bord de l'escalier,
Du sang encor non caillé.

Grand Dieu ! dit-elle, ma mère
N'existe plus, ces chalands
Doivent être des brigands,
Courons avertir mon père.
Le serrurier et Renaud
S'y transportent *subito*.

Ils trouvent la pauvre femme
Étendue sur le carreau.
Dans ses bras tout aussitôt
L'époux la prend : déjà l'âme
Montait vers le Créateur;
Le corps était sans chaleur.

De sang la chambre était teinte,
Les meubles pareillement,
Sur les rideaux de devant
Du lit on voit même empreinte :
C'est là que les assassins
Avaient essuyé leurs mains.

Du quartier le commissaire,
Escorté de ses agents,
Se transporte dans l'instant
Sur les lieux, et l'inventaire
Constate trente-deux coups
Dans le ventre ou dans le cou.

Longtemps la justice informe,
Sans pouvoir rien retrouver ;
L'on allait abandonner
Les poursuites, quand Delorme,
Constantin et Bertholmot,
Ont débrouillé ce chaos.

[1] La police.

Un quart d'heure après l'affaire,
Sur le trottoir Constantin
Vit un homme, et de sa main
S'échapper une salière
D'argent : « Ah ! dit-il, hein ! hein !
Oh ! l'ami, tu perds ton bien. »

Constantin, qu'a la vue basse,
Les traits ne put distinguer
De cet homme, mais auprès
De Bertholmot il repasse.
Bertholmot heureusement
Garda son signalement.

Puis la limonadière
De la rue de Nazareth,
Deux passants a remarqué
Qui sont entrés ; et deux verres
Ils ont demandé soudain :
Leur regard était vilain.

On les sert : mais à la bière
Point du tout ils ont touché,
Mais l'eau ils l'ont consommée,
Ils l'ont consommée entière :
C'était pour laver leurs mains
Teintes d'un sang assassin.

Dessus ces premiers indices,
Louis Lesage et Jean Soufflard
Sont arrêtés, et plus tard
On découvre leurs complices :
Alliette, Vollard, Levieil
Et la femme Bicherel.

Six autres restaient encore,
On les a coffrés bientôt ;
Parmi eux André Micaud,
Qui les preuves corrobore
Par sa déposition
Au juge d'instruction.

Pressé par sa conscience,
Il va faire des aveux
Extrêmement précieux :
Il parle avec élégance,
Et n'aurait pas plus d'éclat
Quand ce serait son état.

La procédure commence,
Jean Soufflard le rodomont,
Au témoin qui le confond
Parle avec impertinence ;
Quoiqu'entouré de recors,
Il fait le drôle de corps.

Tous adoptent le système
De la dénégation ;
Mais cette œuvre de démon
Se renverse d'elle-même.
Et leurs contradictions
Servent d'explications.

Sur l'ordre du juge on mène
Au domicile Renaud,
Lesage et Soufflard bientôt ;
Mais sont-ils entrés qu'à peine
Toussaint, portier du logis,
Les voyant s'évanouit.

On prodigue l'eau des Carmes,
Le vinaigre et puis des sels
De toute espèce ; au réveil,
Cet homme, devenu calme,
Dit : « Je le reconnais bien :
Oui, c'est lui, c'est l'assassin. »

De la mère infortunée,
Louise, l'aimable enfant,
Vers monsieur le président
S'avance tout effarée ;
Mais, apercevant Soufflard,
Elle tombe sans retard.

Si l'on en croit l'éloquence
De messieurs les avocats,
De chacun des scélérats
Manifeste est l'innocence,
Car pour gagner son argent
L'avocat les rendrait blancs.

A la fin tout débat cesse.
Monsieur Cauchy, président,
Vers les jurés se tournant,
Leur dit : Messieurs, de l'adresse
Des avocats méfiez-vous,
Et justice faites-nous. »

A sept heur's (de relevée)
Un silence bien profond
Se fait, et dessus ses gonds
La port' tourne, l'assemblée
Voyant venir le jury,
Dit : n, i, ni, c'est fini.

Lors d'une voix lamentable,
Du jury le président
Les questions déroulant,
Dit : « Oui, ils sont tous coupables,
Sauf Paul Guerard et Calmel,
Bicherel et fille Hardel. »

Et sur ce la Cour royale,
Sentence prenant d'abord,
Condamne Soufflard à mort ;
Lesage, le misérable,
Subira pareillement
Le supplice le plus grand.

Vollard, la femme, complice,
De dix années de travaux
Supportera tous les maux,
Et avec elle Maurice
Micaud, l'exposition,
Plus huit ans de réclusion.

Levieil, ses vingt ans au bagne,
Lorsqu'on l'aura exposé,
Ira subir ; Lemeunier
Sept ans de réclusion gagne ;
Alliette en a pour six ans
Et Marchal moins un autant.

Ce jugement équitable
Fait plaisir aux assistants,
Ils s'écoulent lentement ;
Disant : « De ces misérables
La dure condamnation
A coup sûr tombe d'aplomb. »

Pendant qu'on faisait lecture
Du châtiment, les ribauds
Portaient la tête très-haut,
Et leur méchante figure
Ne trahissait nullement
Un signe d'étonnement ;

Car dedans leur cœur infâme
Le crime est enraciné :
Ils ont tué ou volé
Hommes, enfants, fille et femme,
Voilà même un remplaçant
Dont Soufflard a pris l'argent.

Supposez, pour un instant, que Soufflard et Lesage eussent été acquittés :

Le libraire n'achetait pas à sa femme un magnifique cachemire fond bleu ; à son fils, un cheval bai-brun ;

Mon ami était écroué au château de la rue de Clichy.

A quelque chose malheur est bon.

Mais achevons notre histoire.

Soixante canards sont lancés sur le pavé de Paris ; en un jour ils épuisent les vingt mille exemplaires de la complainte.

On retire à dix mille pour la banlieue.

La banlieue les dévore jusqu'au dernier.

Les jours suivants, on inonde la province.

Dans l'intervalle, Soufflard s'empoisonne. Bonne fortune pour l'éditeur, l'auteur, l'imprimeur, le marchand de papier, les canards et tous les autres.

On tire encore quelques milliers d'exemplaires, et, sous prétexte d'annoncer au public le *tragique événement* de la prison, l'imaginative du *complaintaire* enfante un nouveau couplet :

Soufflard, dans son humeur folle,
A peine sous les verrous,
S'infiltre à travers le cou
D'arsenic une fiole.
Il expire... quel abus !
Et Soufflard ne souffle plus.

Tout cela *peut* être très-spirituel, mais à coup sûr c'est de l'esprit mal employé.

La publicité qu'on donne au crime enfante de nouveaux crimes.

Si j'étais ministre, je supprimerais la *Gazette des Tribunaux*.

Descendez dans les rues de Paris le jour d'une exécution à mort, vous rencontrerez des centaines d'ouvriers, fort honnêtes gens d'ailleurs, bons pères, excellents maris, vous les verrez mettre la veste du dimanche, prendre leur femme sous le bras, et se diriger en toute hâte vers *le lieu convenu*. On dirait à leur air empressé qu'ils courent à une fête.

Le maître de l'atelier avait du travail, ses ouvriers l'abandonnent. Il aurait beau doubler, tripler le salaire, les ouvriers ne rentreraient pas à la boutique.

Cette jeune ouvrière, ma jolie voisine, toute fraîche, toute rose, belle fille aux yeux doux, a vu partir ses amies ; sa maîtresse n'a pas voulu lui permettre de s'absenter. Comment donc faire ! Louise prend un air candide :

« Madame, dit-elle à la marchande, ma mère est souffrante, voulez-vous me permettre d'aller passer un quart d'heure auprès d'elle ? »

Et Louise court droit à la place Saint-Jacques.

Je ne parle pas du gamin. Le gamin est parti de bon matin ; le gamin ne manque pas une exécution.

On dansait hier chez madame de P***, et pour attendre l'heure, le bal s'est prolongé jusqu'au petit jour.

M. L*** a fait retenir une loge — je veux dire un balcon — , cela coûte cent écus. C'est de la galanterie.

M. D*** avait promis à sa femme de l'accompagner ; mais une affaire imprévue le tient cloué dans son cabinet. Madame D*** se désole.

Une de ses amies vient la trouver.

« Eh bien ! ma toute belle, vous ne venez donc pas ?

— Hélas ! non... Jules est occupé.

— Si vous étiez habillée, je vous offrirais une place à côté de moi ; mais votre toilette nous prendra au moins une heure, et l'exécution va se faire... Je suis véritablement peinée.

— Restez, ma chère amie, je suis à vous en deux secondes.

Madame D*** s'habille à la hâte, mais n'oublie pas une épingle. Un jour d'exécution, comme un tout autre jour, il faut plaire, il faut être belle, il faut écraser une rivale. Elle met une robe de soie noire, — la circonstance l'exige, et puis le noir ne sied pas mal aux blondes, — un chapeau de velours, de jolis brodequins vernis, un magnifique cachemire.... La voilà prête. On part, le cocher est prévenu et pique droit à la place Saint-Jacques. En route, il estropie un Savoyard. La mère de madame D***, qui habite une maison sur la place, savait bien que sa fille profiterait de l'occasion pour venir la voir. Mais les fenêtres sont déjà garnies, et c'est à grand' peine que les deux élégantes peuvent se caser derrière les énormes *chapeaux-cabriolet* de deux provinciales.

Déjà cependant le coup d'œil est *superbe*.

La place Saint-Jacques est inondée de monde. Cent mille têtes onduleuses se balancent comme un champ d'épis caressés par une brise d'août. Les gardes municipaux

ont peine à contenir la foule ; on a demandé un renfort à la troupe de ligne, et ce renfort suffit à peine.

Sur la place, c'est le peuple ;

Aux croisées, c'est le monde ;

Sur les toits, les domestiques, les amis des domestiques, et les amis des amis des domestiques ;

Sur les arbres, les retardataires.

Une double file de voitures stationne tout à l'entour. Le prix des places, vu *la circonstance*, a été doublé.

En première ligne on aperçoit les fiacres, venus là dès le matin, derrière quelques équipages sans armoiries, un peu honteux de coudoyer semblable compagnie ; entre deux, quelques beaux fils du boulevard, faisant pirouetter *leurs anglais*.

Les industriels profitent de l'occasion.

Les uns ont dressé des tréteaux et écrit dessus : *bonne place à louer, d'ici on aperçoit la guillotine*.

D'autres ont loué des croisées pour la *cérémonie*, et les sous-louent à vingt francs · c'est le prix courant.

Ceux-ci vendent des autographes du condamné ;

Ceux-là son portrait.

Nos canards hurlent l'*événement malheureux*, etc.

La marchandise se débite à merveille.

Tout à coup l'heure sonne :

La foule s'agite, tous les regards se portent vers l'entrée de la place.

Dix minutes s'écoulent.

Le condamné n'arrive pas.

Fausse alerte. L'exécution serait-elle contremandée ? le roi aurait-il fait grâce ? Quel malheur !

La demi-heure sonne. Rien de nouveau.

Le peuple s'inquiète, le peuple murmure, on lui avait promis *la chose* pour midi, on le trompe, on le joue, on se moque de lui : *à bas les tyrans !* gare l'émeute.

Mais les gamins postés sur les arbres, comme des gabiers sur les hauts-bancs, ont salué par des *hourras* l'arrivée du cortége.

On respire plus à l'aise.

Un escadron de municipaux, le sabre au poing, entre dans l'*arène* et se range en silence autour de l'échafaud.

La fatale charrette les suit.

M. Samson et ses aides viennent après.

La foule se tait. Tous les yeux se fixent sur le condamné.

Le couteau grince dans sa rainure, un homme a cessé de vivre. *Nunc plaudite, cives*.

On s'éloigne au plus vite. On est vraiment confus d'être venu, cela n'empêchera pas cependant de revenir à la prochaine exécution. Le soir, dans les salons du grand monde, au foyer des théâtres, au concert, partout, on ne parlera que du condamné.

Les uns diront qu'il a *mérité son sort*, les autres prendront sa défense. Quelques dames lui trouveront l'air distingué, la figure noble, un humanitaire *prouvera que c'était une nature fortement trempée, qui, bien dirigée, eût pu faire le bien*. Un journaliste lui aura fabriqué *un mot*, car cet homme n'a pu décemment mourir sans dire un mot, un mot d'espérance, un mot de repentir.

Quant au peuple, il rentre tranquillement chez lui, sans émotion, reprend son tablier de travail, raconte à sa vieille mère, pauvre paralytique, qui n'a pu quitter la chaise, les *détails* de l'exécution, et chantonne pendant toute la semaine les *aveux* du condamné, qu'il vient d'acheter avec son dernier sou.

Je reviens à mes canards.

L'usage immodéré du *jus de la treille* (vieux style) leur donne cette démarche titubante, avinée, cette voix rocailleuse que vous leur connaissez.

Dans l'*exercice* de ses fonctions, le canard est couvert d'habits sales et puants; après l'*ouvrage*, vous le rencontrerez proprement mis, le chapeau sur l'oreille et la montre d'argent au gousset. Il n'est plus canard, il est marchand de volailles, porteur de contraintes, recors, donneur d'eau bénite, entrepreneur de spectacles forains, sauvage Charrua, avaleur de sabres, ou chapeau chinois au théâtre Bobino.

Il loge dans les quartiers qui avoisinent le Palais-de-Justice. Son appartement est tapissé de *gravures* qui prétendent représenter des assassinats et des exécutions à mort.

Cet homme, que le crime nourrit, que le crime habille, qui en un mot vit du crime, est honnête.

Après Dieu et la *Gazette des Tribunaux*, il n'est rien au monde qu'il craigne plus que le commissaire de police chargé des crieurs publics. Dans le peuple, le canard passe pour un *savant*, car il sait lire et quelquefois écrire.

Le canard a l'estime de son portier et de ses voisins : il les gratifie d'un *papier nouveau* de temps en temps, et leur annonce à *jour et heure fixes* des exécutions à mort.

Quand la vieillesse arrive, quand sa voix s'éteint, le canard va choisir un aveugle aux *Quinze-Vingts* et lui fait crier le boliment en son lieu et place. Puis, un beau matin, vous rencontrez un modeste corbillard suivi de deux cents personnes portant chacune une médaille de cuivre jaune, vous vous informez du nom du défunt, et le commissionnaire du coin vous répond : *C'est un canard, le vin l'a tué, il ne chantera plus*.

GAËTAN DELMAS.



LA SŒUR DE CHARITÉ.



LA SOEUR DE CHARITÉ.



Sœur de charité! quel beau nom à inscrire en tête de notre sujet, et que de religions éteintes ce nom réveille dans les âmes! Mais qu'est-ce qu'une sœur, qu'est-ce que la charité? Nous avons des charités de toutes les sortes, de toutes les professions, de tous les rangs et de toutes les bourses; nous avons surtout une charité de bon goût: d'honnêtes gens font l'aumône à des dames très-parées, qui la demandent une fois pour ceux qui la demandent toujours. On danse pour les pauvres; tant pis pour les innocents qui ont la bêtise de mourir en attendant! On dit notre siècle égoïste; erreur : il est *charitable.* N'avons-nous pas la dame patronesse, qui place des billets de bal (prix : 20 fr.) pour les pauvres? la quêteuse de paroisse, qui promène son aumônière dans toutes les églises de bonne compagnie, qui escompte un regard ou un sourire au profit des pauvres? la femme qui a ses pauvres ou celle qui en reçoit de toute main? la *dame de charité,* qui inspecte une salle d'asile, qui tient un bureau de bienfaisance, qui protége de loin de jeunes détenus et administre des hôpitaux dans la personne de son mari? Et il y a encore des gens qui osent manquer de tout, des malheureux qui s'obstinent à n'être point secourus; quand il est difficile, pour ne pas dire impossible de trouver une femme du très-grand monde, qui ne se pare avec joie de ses plus beaux diamants pour secourir son prochain, qui n'accorde à l'indigence une valse à grand orchestre et qui ne fasse un amant pour abolir le fléau de la mendicité. Le cœur peut avoir des faiblesses dont on guérit par la dévotion, et de tout temps on a racheté le ciel par d'abondantes aumônes. Le ciel est aujourd'hui le prix d'une contredanse ou d'un

galop. La femme est si belle en faisant l'aumône à la lueur des bougies! en déracinant de nos cœurs celui de nos penchants qui résume les sept péchés capitaux. l'égoïsme, par le charme tout-puissant d'un bal masqué!

Un rôle qui sied encore à toutes les jolies femmes, c'est celui de sœur de charité Malheureusement, après avoir étudié en leurs personnes charitables et chrétiennes tous les sentiments enthousiastes, toute la philosophie évangélique de Fénelon et de saint François de Sales, toutes les transformations de la bienfaisance, du dévouement, du *bienfait,* de l'aumône, de la religion qui se traduit en sympathie, de la sympathie qui se traduit en religion, il reste encore une chose à peindre : la sœur de charité.

La sœur de charité est un de ces types qui, pour les heureux du siècle, n'existent que par induction. Elle nous fuit, nous l'évitons. Il y a tant de distance d'un palais à un hôpital! Il faut être pauvre, malade, ou résumer comme poëte ces deux positions sociales pour comprendre la sœur de charité. Nommer la sœur de charité. c'est présenter une personnification de la douleur, une des faces les plus sombres, les plus tristement sérieuses de notre société; c'est nommer la principale héroïne d'un drame lugubre et qui ne manque pas de morts au dénouement.

Et pourtant ce drame se renouvelle chaque jour pour elle; car la sœur de charité est à demeure là où les malades eux-mêmes ne sont que de transition; c'est l'éternelle comparse du trépas; l'Électre gémissante de tous les Orestes qui ont rencontré au monde les tortures de la misère, bien plus communes que celles du remords.

Dans la vie même, dans la vie élégante et aisée, quand le cœur se dessèche et s'ossifie, quand l'homme perd ses cheveux et ses illusions, on sent qu'il y a deux femmes au monde, une grande dame et une sœur de charité. Oui, lorsque l'idole de vos rêves, la chimère de vos adorations, votre ange, votre étoile au ciel, cette femme très-poétique, mais qui trouve une migraine impertinente, un rhume de mauvais goût devant qui l'on n'ose tousser et dont on se cache pour mourir, lorsque celle-là vous apparaîtra comme un mythe usé, une cruelle déception, un symbole d'égoïsme, qu'il ne vous restera plus qu'une duchesse à aimer, dans cette femme alors vous comprendrez peut-être que la femme n'est pas née tout entière pour être aimée, et qu'il peut exister quelque part une sœur de charité, rendant tout ce qu'on prodigue à d'autres, santé, jeunesse, amour, croyances, veilles, tout enfin. La richesse se crée une sœur de charité pour le temps où le cœur lui-même a des rhumatismes. Don Juan, devenu vieux, impotent et paralytique, se rejette dans les bras d'Élise, qui était entrée au couvent, et il l'en retire enfin légitimement pour en faire une sœur de charité. Le grand siècle vit Molière lui-même, délaissé de la noblesse, du clergé, de toutes les grandes dames, de tous les petits marquis, de Louis XIV enfin, de tout son monde à lui, expirant dans les bras d'une sœur de charité.

La sœur de charité habite une thébaïde, une nécropole, la cité des malades, la cité des morts. Paris lui octroie ses pauvres, ses infirmes, ses moribonds, tout ce dont il a usé suffisamment, dont il veut se débarrasser à tout prix, qu'il veut rejeter de son sein. La sœur de charité prévient la gangrène du corps social; elle combat la lèpre de la pauvreté et procède par émondation au maintien de l'hygiène publique. Tout ce qui est encore jeune, vigoureux ou seulement valétudinaire, tout ce qui

peut rendre encore quelques services, tout ce qui est matière à exploitation n'est pas de son domaine.

La sœur se lève de très-bonne heure ; son premier soin est de faire préparer la salle pour la visite. Cette opération demande un tel concours d'activité, de propreté, de ménagements et de précautions hygiéniques, qu'elle présuppose des grâces d'état chez la sœur de charité. Ceux des lits qui peuvent être faits le sont sur-le-champ; l'air est renouvelé, la salle échauffée en hiver, les parquets sont cirés; le tout en un clin d'œil. Après ces travaux préparatoires, la sœur fait la prière, et on attend la visite du médecin. Les administrateurs n'ont que de la déférence pour la sœur de charité, les médecins ont du respect ; les internes s'en rapprochent par une communauté de devoirs et de sympathie. Quand la sœur est peu contente de son médecin, il s'établit, d'elle à l'interne, des rapports plus étroits qui tournent tous au profit de ce dernier. La nature de la femme se trahit chez la sœur de charité par le degré de confiance qu'elle accorde à l'interne, et par les soins bienveillants et ingénieux qu'elle apporte à simplifier ses fonctions, à lui alléger la tâche de chaque jour. Le médecin reste pour l'un et l'autre une sorte de pouvoir officiel qui préside seulement pour les prescriptions à un service dont l'interne et la sœur se partagent les détails à l'amiable, et cet arrangement sourit d'ordinaire à tous les deux en profitant à tout le monde.

Le talent spécial, la supériorité réelle de la sœur consiste en effet à embrasser l'ensemble et les détails du service des malades et de l'hôpital. Quand le médecin a défilé son chapelet de prescriptions, c'est la sœur qui veille avec une mnémotechnie admirable, avec un zèle qu'on ne saurait trop louer, à l'emploi des remèdes. Médecine, pharmacie, bains, alimentation, elle embrasse tout, elle rend tout précieux par le mérite de l'à-propos dans l'exécution. Il faut d'abord savoir que dans un hôpital les minutes sont tout et les prescriptions ne sont rien, sans une main qui se fasse un devoir de les administrer à temps. Auprès de ce que la sœur nomme ses *grands malades*, il faut qu'elle lutte de célérité avec la maladie, et elle remplit souvent la mission d'un ange consolateur et sauveur. Il existe de bien parfaits modèles de la sœur de charité, et nous sommes mille fois heureux de pouvoir placer ici un nom que nous voudrions y graver en toutes lettres ; mais la sœur de charité, que cette désignation modeste n'ira même pas trouver au milieu de ses fonctions angéliques, s'appelle tout simplement la mère de la salle Saint-Augustin à Saint-Louis.

Non, la philosophie ancienne n'a rien inventé qui s'élève à la hauteur du dévouement religieux de la sœur de charité. Sans elle le malade passerait souvent une demi-journée, une journée tout entière, sans ce remède vainement prescrit le matin, et dont il attend la guérison. La sœur de charité remplit tous les vides du service, répare toutes les négligences, et trouve au fond de son inépuisable empressement le moyen de satisfaire à des exigences, à des caprices de malades qui, pour n'être pas dans le règlement, n'en sont pas moins dans la nature de l'être souffrant.

En général, il y a pour la sœur de charité, deux âges, deux époques ; il y a deux sœurs de charité, il y a une *mère* et une sœur ; il y a un feu qui s'allume et un autre qui repose sous la cendre de soixante hivers.

Le noviciat de la sœur est l'époque des prodiges de la charité. La jeune sœur de charité, celle qui possède encore toutes ses croyances, toutes ses illusions, dont rien n'a tempéré encore l'austère religion, est constamment aux prises avec un siècle impie, souverainement indifférent en matière de religion. Elle opère des cures et des conversions. Elle établit des catégories de malades, et son zèle trop souvent stimulé par sa foi se partage entre le médecin et le confesseur. Pour cette sœur il y a un juste et un pécheur mourant, comme au temps où le père Bourdaloue prêchait devant la cour. Il serait mieux, selon nous, de ne voir que des malades dans un hôpital, tout en laissant à chacun l'initiative de sa conversion. Qu'arrive-t-il, en effet, c'est que les soins de détails, les attentions, les douceurs que la novice procure aux âmes repentantes sont autant d'appâts jetés à l'hypocrisie. De là naît une espèce de malades toujours prêts à se convertir à un bon traitement et à recevoir le salaire de leur componction. Il y a, à l'hôpital surtout, des piétés de circonstance, de bonnes dévotes qui exploitent les péchés commis à force de n'en pouvoir plus commettre ; il y a des contrefaçons de repentirs, des actes de contrition qu'il ne faudrait pas prendre pour des actes de foi. L'hypocrisie est la friponnerie du vice bien plus encore, comme on l'a dit à tort, qu'un hommage rendu à la vertu.

La *mère* met, au contraire, de la modération dans son zèle, de l'impartialité dans ses soins, un certain scepticisme dans ses exhortations ; elle fait régner l'ordre, sinon la piété, dans sa salle ; elle a une politique administrative qui embrasse tous les cultes, et sa providence s'étend sur le pécheur repentant, comme sur le coupable endurci. Elle a un devoir à remplir, et ce devoir doit durer longtemps. Son zèle, pour être soutenu, a besoin d'être modéré ; sa charité, pour être efficace, ne doit pas être spéciale, et ses bienfaits, loin de se concentrer, se répandent sur tout ce qu'il y a de malades dans un service. Elle sait retourner un malade, et faire respecter sa présence par une sévérité bien entendue. Sa sensibilité se manifeste par un peu de brusquerie ; sa mission n'est plus celle d'un ange, mais d'un chef de service. On dirait que son cœur a vieilli ; non, il s'est formé. Elle agit par le respect et par la persuasion, elle est femme autant que sœur de charité.

Quel vaste ministère que le sien, toujours renaissant avec les mêmes formes repoussantes, toujours activé par deux agents infatigables : la maladie et la mort ! On essaierait vainement de rapprocher le tableau d'un hôpital, séjour de tous les dégoûts, de toutes les souffrances, de tous les dévouements, du spectacle pompeux d'une cour, brillant rendez-vous de tous les égoïsmes et de toutes les vanités de l'époque ; ce serait même un crime de lèse-indifférence publique de parler seulement de l'Opéra de Paris. Il a fallu tout l'art du poëte national pour élever le type de la sœur de charité au niveau de celui de l'actrice. Nous sommes de ceux qui pensent qu'il y a plus d'une lieue entre l'hôpital Saint-Louis et l'Académie royale de Musique. Les théâtres, dira-t-on, les divertissements publics, paient un tribut aux hôpitaux : nous voulons croire que la perception de cet impôt est la plus juste, la plus raisonnable : voyez pourtant combien l'or qui en provient est égoïste, comme il étouffe toute sympathie entre ceux qui meurent ici et ceux qui se réjouissent là-bas. Sait-on ce-

pendant par quelles fibres intimes la vie de luxe et d'enivrements d'une grande ville se lie à sa vie de souffrance et d'expiation. C'est à l'hôpital même que vous saisirez le secret de tous les grands contrastes. La sœur de charité est la religion de cet Hôtel-Dieu où le prolétaire meurt victime du travail, la courtisane de l'égoïsme des sociétés. Née du christianisme, la sœur de charité en est l'expression la plus touchante; elle en a conservé les vertus primitives, le zèle évangélique; elle en embrasse toute la sainteté. Ange penché tour à tour sur un berceau et sur une tombe, elle veille seule au salut du pauvre, ce réprouvé du monde actuel. Elle accepte en esprit et en vérité, l'accomplissement des pieux devoirs de sa vocation; elle seule peut-être a recueilli l'héritage du Christ, et seule est restée fidèle à l'anathème de la pauvreté.

Suivons encore la sœur de charité dans l'exercice de sa tâche quotidienne. Elle est, disons-nous, le pouvoir exécutif de l'hôpital, et, à ce titre, elle en tempère la législation. Elle est placée, en faveur des malades, entre une philanthropie officielle et un servilisme crapuleux et escroc. L'administrateur qui possède un fief dans chaque hôpital, l'infirmier qui tire une rente de chaque malade; l'un distribuant le bien-être en gros, l'autre vendant la sympathie en détail, ne doivent rien avoir de commum avec la sœur de charité. Le personnel du service subalterne des hôpitaux, privé de zèle évangélique et d'un salaire suffisant, se recrute dans la classe la plus vile et la plus abrutie des domestiques sans emploi, rançonne les malades en leur inspirant le plus profond dégoût pour une administration qui devient ainsi un réceptacle de vice et d'immoralité. Discipliner les malades et les gens de service, autant que ceux-ci sont disciplinables, est le premier soin de la sœur de charité. La sœur de charité est toujours vêtue avec une extrême propreté: une robe de serge noire exempte de taches, dans un lieu où il paraît presque impossible de s'en préserver, une guimpe et une cornette d'une entière blancheur, un tablier moins fin et néanmoins irréprochable, complètent son costume. La sœur de charité est inséparable de cette draperie. Quelle ampleur et quelle mesquinerie de formes, quelle largeur dans ces plis, et quelle pauvreté dans cette façon de robe! Comme elle est étoffée et mal faite, vaste et étriquée, somptueuse et monastique! C'est une robe de pleureuse ou de suppliante, un vêtement de deuil, un costume de veuve, c'est un suaire. On s'est plu à défigurer la femme pour faire une sœur de charité. Elle a peur de paraître appartenir au monde sous cette enveloppe. Les manches de son habit, taillées sur un patron chinois, s'inclinent vers la tombe comme le regret. Cet horrible accoutrement ne dit rien à la peinture, rien à la statuaire, rien aux passions; il va droit à l'âme, il révèle quelque chose de consolant et de funèbre, d'effrayant et de doux; il se spiritualise en une foule de plis qui n'ont rien d'humain. Rarement aussi on découvre sous ces volutes une de ces figures de Rubens pleines de fraîcheur et de vie. La sœur de charité met son visage en harmonie avec la blancheur mate de sa guimpe; elle se plaît à unir la forme et le fond. Ces beaux bras arrondis, ces chairs sensuelles et voluptueuses, ces traits fermes, délicats, colorés par un embonpoint ravissant, expression panthéistique du christianisme que Rubens donne à la Religion, à la Foi, à l'Espérance, à la Charité, ces admirables réminiscences de la forme païenne, ces inspirations charnelles n'ont rien de commun avec le type

réellement chrétien de la sœur de charité. Le christianisme macère le muscle, pâlit le visage, mortifie la chair, amaigrit les traits. La sœur de charité est maigre et fluette jusqu'à trente ans; elle arrive seulement alors à un embonpoint raisonnable et à une dévotion modérée. La sœur de charité est un lambeau de ce vieux monde chrétien qui a remplacé par le martyre lent de la souffrance, les tortures de la persécution.

Alors la vierge chrétienne fait place à la femme utile; la sœur est complétement sœur, rompue aux pratiques de l'hôpital, versée dans l'hygiène, dans la médecine, dans la pharmacie, initiée aux opérations, habituée aux décès, prédisant une convalescence, prévenant une hérésie de régime, et faisant mouvoir l'hôpital à son unisson; conservant un grand fonds de religion, et l'alliant avec prudence et circonspection à la philosophie du siècle. Bonne et utile à tous, femme de tête et d'exécution, accomplissant tout ce qui est bien, fuyant l'excès en tout, vrai modèle d'une hospitalière et d'une femme digne des respects de l'humanité. C'est celle que l'on prend pour lui confier les misères de l'âme et du corps, pour réciter son *In manus*, et demander la faveur d'un *De profundis*. C'est celle qui perd un enfant dans chaque malade, qui verse une larme sur chaque linceul, et que les mourants regrettent comme une mère et recommandent à Dieu à leur dernier soupir; c'est le dévouement personnifié, c'est la sympathie en tablier de toile blanche, c'est tout ce que notre siècle est capable de concevoir de religion.

La sœur de charité est encore le grand interprète du médecin. Veut-on savoir si le malade a eu de la fièvre, et à quelle heure; s'il n'a rien omis du programme de la veille, et s'il a usé de cette résignation qui est la première vertu des malades? La sœur sait tout cela beaucoup mieux que le docteur lui-même.

Il y a dans chaque hôpital un couvent. Ils vivent l'un par l'autre; la prière soutient le dévouement, le dévouement soutient le malade. C'est ainsi qu'on a placé le ciel près du purgatoire. Lorsque la femme a rempli sa tâche de la journée elle redevient sœur; elle se replie dans sa dévotion, elle rentre dans le sein de Dieu. Pour elle le travail est une prière et la prière un travail.

La sœur de charité vit et meurt oubliée dans la maison qui la vit faire profession. Elle expire dans l'obscurité du cloître et dans le sentiment des devoirs chrétiens et hospitaliers. Elle meurt quelquefois de la maladie de ses malades, moissonnée par un fléau; c'est le chef de file qu'un zèle officieux, une philanthropie prudente oppose aux épidémies. Vertu sans nom, héroïne sans poëte, sainte sans légende, elle n'ajoute rien à aucun calendrier; son nom figure tout au plus à la liste nécrologique de l'hôpital, nom oublié comme les autres, et pour lequel il n'existe pas de Panthéon.

Il y a des sœurs de charité à l'Hôtel-Dieu, il y en a à la Pitié, à l'hôpital Saint-Louis, à l'hôpital Beaujon, à l'hôpital Necker, aux Enfants-Malades, à la Charité, aux Enfants-Trouvés. Opposition bizarre, antithèse incompréhensible; il y a des mères qui ne le sont point de leurs enfants, et de simples femmes s'élèvent à la hauteur des devoirs de la maternité la plus sainte, et meurent sans avoir compris la maternité.

On distingue un hôpital d'un hospice en ce que dans celui-ci on laisse l'espérance à la porte; à l'hôpital il peut y avoir danger de mort, mais non de vieillesse. Les hôpi-

taux sont les plaies du corps social, les hospices en sont les ulcères chroniques. Il est à remarquer que les hospices sont desservis par des surveillantes seulement.

C'est à Paris qu'existe ce que nous pourrions appeler le grand type de la sœur de charité. Aux grands maux les grands remèdes ! et une ville comme Paris, foyer immense de maladie, de misère et de corruption, doit faire germer des vertus à la hauteur de tous ces maux. La province compte aussi des dévouements dignes de tout éloge ; ici, néanmoins, on nous permettra de placer une remarque que nous regardons comme une vérité d'observation. En province, il y a beaucoup de jeunes filles bien élevées, mais sans fortune, qui entrent en religion pour ne pas devenir des femmes d'ouvriers; et ce sont justement les plus aptes à faire le bonheur d'un ménage, qui suivent une vocation opposée. Une femme se consacre à des malades au détriment de cette partie de la population que le sort réduit à n'être qu'un instrument de travail. La condition de l'ouvrier est, il faut l'avouer, tellement vulgaire, tellement misérable, que nul n'oserait blâmer une femme d'y échapper en faisant des vœux ; mais que penser d'un ordre de choses qui réduit l'ouvrier à être délaissé en faveur des malades et des infirmes qui peuplent les hôpitaux ! La sœur de charité, pour être la femme la plus noble et la plus élevée de l'ordre social, n'a pas besoin d'être, dans la fleur de la jeunesse, détournée d'une autre vocation également sacrée. Laissez aux sœurs de charité, qui le sont par vocation, le soin de soigner les malades.

La tâche de la sœur de charité, pour être ici moins imposante, n'en offre pas moins un cadre où toutes les vertus de la femme et de l'hospitalière peuvent s'exercer. C'est à la sœur de charité que l'on doit cette tenue d'une propreté si sévère et si recherchée qui font des beaux hôpitaux de province, comme l'hôpital de Lyon, des objets d'admiration. Et en général, tout ce qui est du domaine de la sœur de charité se fait remarquer par un ordre, un luxe de propreté qu'on chercherait vainement autre part.

En province, la sœur de charité entend la pharmacie. Pénétrez dans son dispensaire, et vous serez frappés de la richesse de cette officine non patentée, mais recommandable par une organisation scrupuleuse, par une coquetterie de propreté étrangère à la pharmacie. Là tout luit, tout étincelle, tout est de bon goût jusqu'à la conserve de roses. Des doigts effilés et d'une blancheur très-peu pharmaceutique distribuent la violette et le sirop de limons. Le diplôme de la sœur de charité est dans la manière dont elle administre tout cela ; si l'on objecte à la sœur de charité qui fait de la pharmacie son peu de savoir, nous répondrons qu'il ne faut pas être bien savant pour vendre de la bourrache. Quant à la chimie, il est avéré que la sœur de charité n'a garde d'y rien entendre. Elle exécute tout simplement les prescriptions de la médecine comme un ignorant le pourrait faire, sans prôner ses remèdes, ce qui est encore une manière extra-légale de leur donner de la vertu. La sœur de charité a un iris pour enseigne, et il n'y a rien en vérité de plus innocent que cette fleur d'un bleu céleste.

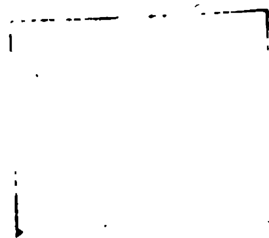
Éloignez-vous encore du centre, vous trouvez un autre type, une autre personnification de la charité. Dans les petites villes, dans les grandes communes assez heureuses pour avoir un hôpital et trop pauvres pour pouvoir s'en passer, la cénobie de la sœur est une sorte de ruche où tout s'élabore dans les intérêts temporels et spirituels de la maison. La sœur de charité, devenue *sœur du pot*, ne doit rien

ignorer de ce qui constitue l'éducation première d'une garde-malade, d'une institutrice et d'une grosse fermière. Sous le couvert de l'hospitalité on fait l'école et la pharmacie, on reçoit des aliénés, des malades et des incurables, on traite l'aigu et le chronique; l'hôpital est à la fois une école primaire, une infirmerie, un dépôt de mendicité et une immense propriété. Les sœurs de charité forment le conseil administratif et se partagent les emplois. Celle dont le zèle est fortement constitué fait les foins, emmagasine le bois, préside aux récoltes, active les travailleurs, est au four et au moulin. Les faiblesses de la femme se trahissent parfois au milieu des merveilles accomplies par son active charité. A ses yeux le pauvre, l'infirme, le malade ne sont rien, la charité est tout, et la religion est fort au-dessus de la charité. Quelle différence aussi entre les deux malades qui accourent ici ou là, à Paris ou en province, au centre ou aux points extrêmes de la circonférence, se recommander corps et âmes aux soins hospitaliers de la sœur de charité! L'un, celui de la grande ville, est ordinairement au-dessus du bienfait, et y a recours pour la première fois; l'autre est au-dessous, et trouve enfin un prytanée dans un hôpital, couche pour la première fois dans des draps blancs, a un médecin et une tisane sucrée, il doit tout ce luxe à la charité. Le premier après s'être défendu en athlète vigoureux: avoir connu par échappées quelque chose du luxe d'une capitale, après avoir recueilli et dissipé quelques lambeaux de fortune, quelques miettes d'un festin immense, après s'être initié par intervalles à la vie de Paris, vient expirer sur un lit d'hôpital; il doit toute cette misère à la charité. L'autre ne connait de luxe que le luxe de la charité. Celui-ci murmure dévotement les paroles de la sœur, celui-là sait la valeur d'un blasphème et expire l'ironie à la bouche.

La sœur de charité peut être considérée comme l'alpha et l'oméga de la vie humaine : le peuple la rencontre près de la tombe et dans toutes les grandes crises de la vie : le peuple ne saurait accomplir sans son secours ces deux grands actes de son drame : la maladie et la mort. Le peuple redoute l'hôpital et aime la sœur de charité. La sœur de charité tient le fil de ces existences flottantes qui lui reviennent incessamment ballottées d'un écueil à un autre : de l'hôpital, leur berceau, à la maison des jeunes détenus, théâtre de leur éducation; de là à l'atelier, puis encore à l'hôpital; c'est ainsi que la vie du paria se complique de souffrances qui n'ont qu'une consolation, la sœur de charité.

C'est pour cela, mesdames, que nous, enfant du siècle et tout indigne que nous sommes de cet honneur, nous n'hésitons pas à placer le portrait de la sœur de charité dans la galerie qui renferme vos portraits. Ce type, nous ne le savons que trop, hélas! aurait demandé le pinceau de Fénelon. Voltaire lui-même a consacré un de ses traits les plus éloquents à la sœur de charité, parce que Voltaire avait trop de génie et d'esprit pour ne pas s'incliner devant ce dévouement qui sert aujourd'hui de garantie au pauvre contre l'égoïsme bourgeois. Nous avons un culte, celui de la richesse, qui met ses damnés à l'hôpital. Mais si la religion du Christ, qui diffère un peu de la nôtre, avait encore besoin d'être soutenue par de grands et sublimes exemples, ce serait parmi les sœurs de charité qu'il faudrait lui chercher des saintes et des martyres.

L. Roux.




Gavarni



LE FLÂNEUR.



CONNAISSEZ-VOUS un signe plus approprié à son idée, un mot plus exclusivement français pour exprimer une personnification toute française? Le flâneur! type gracieux, mot charmant éclos, un beau jour de printemps, d'un joyeux rayon de soleil et d'une fraîche brise, sur les lèvres d'un artiste, d'un écolier ou d'un gamin, — ces trois grandes puissances néalogiques!

Le flâneur est, sans contredit, originaire et habitant d'une vaste cité, de Paris assurément. Il n'y a qu'une grande ville, en effet, qui puisse servir de théâtre à ses explorations incessantes, et il n'y a que le peuple le plus léger et le plus spirituel de la terre qui ait pu produire cette espèce de philosophes *sans le savoir,* qui semblent exercer d'instinct la faculté de tout saisir d'un coup d'œil et d'analyser en passant. Le flâneur est essentiellement national, différent, en cela, des grands hommes, en général, qui sont de tous les pays, et du *touriste,* en particulier, qui observe à la course. Sans doute le flâneur aime aussi le mouvement, la variété et la foule; mais il n'est pas travaillé par un irrésistible besoin de locomotion; il circonscrit volontiers son domaine, pourvu qu'il y trouve l'aliment journalier de son esprit, et, grâce à une merveilleuse perspicacité, il sait moissonner encore d'incroyables richesses dans ce vaste champ de l'observation où le vulgaire ne fauche qu'à la surface.

Comme on le voit déjà, nous ne prostituons pas le titre de flâneur à ces sortes de contrefaçons plus ou moins ridicules d'un type estimable qui promènent, tout le long du jour, leur oisiveté ennuyée et ennuyeuse. — Usurpation inouïe, même dans un siècle où les distinctions aristocratiques sont à la portée de l'ambition la

plus roturière : — Nous ne reconnaissons pour flâneurs que ce petit nombre privilégié d'hommes de loisirs et d'esprit qui étudient le cœur humain sur la nature même, et la société dans ce grand livre du monde toujours ouvert sous leurs yeux. L'observateur au repos n'est observateur qu'à demi ; le véritable observateur, c'est le flâneur, c'est-à-dire l'homme d'intelligence subtile, qui va sans cesse explorant toute chose, l'espèce humaine principalement, partout, dans tous les âges et toutes les conditions, — philosophe narquois qui étudie, comme discutaient les péripatéticiens.

Nous n'admettons pas même l'existence du flâneur autre part qu'à Paris. Qu'est-ce, en effet, qu'un flâneur en province, sinon un pitoyable rêveur dont les yeux fatigués et l'esprit émoussé par la contemplation des mêmes objets finissent par ne plus s'arrêter sur aucun.

Pour le vulgaire, le flâneur n'offre rien, au premier coup d'œil, qui le distingue de cette espèce particulière de bipèdes humains généralement désignés sous le nom de *badauds*. Pourtant la différence est immense et doit être signalée. Le flâneur est au badaud ce qu'est le gourmet au glouton, ce que serait mademoiselle Mars à une actrice de tréteaux, Chateaubriand à un rédacteur en échoppe, ou, plutôt, La Bruyère ou Balzac à un paysan de l'Auvergne ou du Limousin arrivé d'hier à Paris. Le badaud marche pour marcher, s'amuse de tout, se prend à tout indistinctement, rit sans motif et regarde sans voir. Il va dans la vie, comme le scarabée dans les airs, battant de l'aile contre chaque objet qu'il rencontre ; heurté, brisé à tout instant, jouet du vent qui souffle ou du gamin qui passe. C'est pour lui que la suprême sagesse a dit : « Il a des yeux, et il n'apercevra pas, des oreilles, et il n'entendra pas. » L'expression *bayer aux corneilles* semble avoir été inventée à son intention. Il passera, en effet, des heures entières à suivre de l'œil l'hirondelle qui vole ou la mouche qui va bourdonnant, et cela, sans la plus simple réflexion, sans la moindre arrière-pensée. — Le badaud ne pense pas ; il ne perçoit les objets qu'extérieurement. Il n'y a pas de communication entre son cerveau et ses sens. Pour lui les choses n'existent que simplement et superficiellement, sans caractère particulier et sans nuances ; le cœur humain est un monolythe dont les hiéroglyphes ne l'intéressent nullement. La déduction philosophique lui est inconnue. Les sociétés ne sont à ses yeux que des réunions d'hommes, et les monuments des amas de pierres. Une scène populaire se résume pour lui en une certaine somme d'injures et de coups de poings. Il était sur le filon d'une mine de précieuses découvertes, et le voilà qui se détourne pour suivre un chien qui aboie ou un tambour qui bat. Il est l'inventeur de la pêche à la ligne, de l'ingénieux passe-temps des ricochets et des ronds concentriques.

Il y a, entre ces deux espèces d'êtres organisés, tous les degrés de la création, toute la distance qui sépare l'homme du polype.

L'enveloppe corporelle du flâneur est telle, à peu près, que celle des autres animaux dénommés, sans doute par antiphrase, pensants et raisonnables. Il a, comme ces derniers, une figure assez insignifiante et habituellement inoffensive, excepté quand on dérange le cours de ses promenades sans but, ou qu'on s'interpose directement entre son rayon visuel et le bateleur qu'il admire ou la commère qu'il écoute, auquel cas son œil lance des éclairs et son naturel bénin tourne à la férocité. Il

s'habille, du reste, comme tout le monde et marche comme vous et moi, si ce n'est qu'il trébuche beaucoup plus souvent, bien qu'il chemine plus lentement et passe pour y voir beaucoup mieux. D'aucuns, des hypocrites, des flâneurs déguisés prétendent que les individus que nous essayons de décrire doivent nécessairement avoir, aux yeux de l'observateur, des traits caractéristiques qui échappent au vulgaire. Ils vous diront qu'en les examinant attentivement, vous découvrirez une finesse moqueuse dans leur sourire imperceptible et une prodigieuse perspicacité dans leurs regards. Ils vous diront.... Que sais-je? il y a dans tel air de tête, dans tel pli du visage, la révélation d'une supériorité intellectuelle quelconque; ici la profondeur de la pensée, la puissance de la logique, la perception des rapports éloignés; là, l'esprit d'analyse rapide et subtile. — Hallucinations de la science, alchimie poétique à l'usage des imaginations romanesques. — Défiez-vous de cette manie importée du roman dans la vie réelle. Ils ont beau dire, ces songe-creux de la physiologie, l'esprit ne déteint pas sur le *facies* humain; je connais des hommes doués d'éminentes facultés, qui sourient d'une façon stupide, et j'ai vu des gens atteints et convaincus de crétinisme moral, dont le regard étincelait d'intelligence.

Le flâneur est un être essentiellement complexe, il n'a pas de goût particulier, il a tous les goûts; il comprend tout, il est susceptible d'éprouver toutes les passions, explique tous les travers et a toujours une excuse prête pour toutes les faiblesses. C'est une nature nécessairement malléable, une organisation d'artiste. Aussi aime-t-il les arts, comme un roi constitutionnel. Il est *dilettante,* peintre, poëte, antiquaire, bibliophile; il déguste en connaisseur un opéra de Mayerber, un tableau d'Ingres, une ode de Hugo; il flaire l'Elzévir, hante les baladins et court sus à la grisette. Il a des admirations pour mademoiselle Rachel et des tendresses pour Odry. Vous le rencontrez partout, dans les promenades, aux Bouffes, aux concerts, au sermon, aux Funambules, dans les salons, à la guinguette, au boulevard de Gand et dans la rue de la Grande-Truanderie. Il pose devant les carreaux de Susse, stationne tour à tour au pied de Notre-Dame et près de l'étalage d'un bouquiniste. Il est curieux, presque indiscret. C'est un homme que l'amour de la science peut pousser jusqu'à la cruauté, et qui prendra quelquefois, pour sujet de ses expériences, le cœur même de son ami le plus intime.

Le flâneur est comme toutes les belles choses, comme les jolies femmes, il n'a pas d'âge... Il existe depuis vingt-cinq ans jusqu'à soixante, aussi longtemps que l'homme jouit pleinement de ses facultés intellectuelles et locomotives. Le flâneur, ayant besoin de ses jambes autant que de son esprit, quand les premières lui font défaut, passe à l'état d'observateur : c'est alors une autre existence, une autre condition; sa nature se dédouble et s'affaiblit; c'est le commencement de la fin.

Paris appartient au flâneur par droit de conquête et par droit de naissance. Chaque jour il le parcourt dans tous les sens, en scrute les profondeurs et marque, dans sa mémoire, les recoins les plus obscurs. Il voit tout par lui-même, et promène incessamment dans Paris ses oreilles de lièvre et ses yeux de lynx. Il n'ignore rien de ce qui s'y passe, il connaît, dans ses moindres détails, la nouvelle du jour, l'événement de la veille; il sait ce qu'il faut croire et ce qu'il faut rejeter des débats en

police correctionnelle racontés par la *Gazette*; il sait mieux que le procureur du roi, mieux que le préfet de police, où et de quelle manière a commencé ce drame sanglant (style de réquisitoire) qui a épouvanté la société, et réclame de la justice un grand et salutaire exemple. — Il sait bien d'autres choses, ma foi. — Il sait comment s'élaborent les lois et comment elles s'exécutent; il possède le tarif des votes, le secret des improvisations de tel orateur, et le prix du dernier discours de tel autre. Il vous dira où se trouvent la plus belle galerie de tableaux et la plus riche collection d'antiques et d'autographes; à quel amateur appartient le seul portrait existant de Raphaël peint par lui-même, et quelle bibliothèque renferme les plus rares éditions des Alde et des Elzévir. Il sait encore quel heureux *sportsman* parisien possède le premier pur-sang et le meilleur trotteur, quel sultan de théâtre, le plus joli minois de soubrette, et quel corps de ballet, la jambe la mieux arrondie. Que dis-je? c'est à lui que nous devons les plus précieuses découvertes et les inventions les plus merveilleuses. Qui nous révèle chaque jour les talents nouveau-nés! Qui a découvert dernièrement mademoiselle Rachel perdue au milieu des utilités du Gymnase! — Un directeur-flâneur. — Qui a trouvé le galvanisme? — Un physicien flânant sur son balcon en compagnie d'une grenouille. — A qui devons-nous la connaissance des lois de l'électricité, de l'attraction, de la pesanteur spécifique? — A des savants, des naturalistes, des mathématiciens faisant l'école buissonnière. — Qui a inventé la boussole? — Un marin jouant, pendant son heure de quart, avec un morceau de métal. — Qui a inventé la poudre? — Un moine flânant le long des murs salpêtreux d'un vieux couvent. — Les arts, les sciences, la littérature doivent plus ou moins leurs progrès journaliers au flâneur. Ils procèdent de lui et convergent vers lui. Il est le centre et le pivot social; il a plus fait pour la philosophie et l'étude du cœur humain que les plus beaux livres et les plus savantes théories.

On a remarqué que les paresseux sont presque tous des gens d'esprit. On conçoit, en effet, qu'il faut posséder en soi-même beaucoup de ressources contre l'ennui pour vivre ainsi habituellement de son propre fonds, comme la marmotte de sa propre substance. Cette observation est particulièrement vraie à l'égard du flâneur. Mais il faut au préalable s'entendre sur les mots. Pour ceux qui font consister la paresse dans l'absence de toute occupation suivie, de tout travail régulier et d'une utilité immédiate, assurément le flâneur est éminemment paresseux. Il faut remarquer néanmoins que l'homme le plus occupé n'est pas l'homme le plus affairé, et que le travail n'est pas toujours une chose appréciable à l'œil. Le flâneur, il est vrai, produit peu, mais il amasse beaucoup. Laissez venir pour lui l'âge des souvenirs et de la méditation, cette période de la vie qui est comme le moment de la digestion des idées acquises, où tout se classe et s'ordonne dans le cerveau de l'homme à la faveur du calme profond de l'imagination et des sens; laissez sonner pour lui l'heure de la retraite, c'est-à-dire des rhumatismes, de l'ophthalmie et de la surdité, et vous verrez se résumer alors, sous la forme de romans de mœurs ou d'œuvres philosophiques, les études profondes de cette vie en apparence si inoccupée et si futile. Vous vous étonnez quelquefois, à l'apparition d'un livre tout rempli de haute philosophie et d'ingénieux aperçus, d'apprendre qu'il est l'œuvre


PORRET

d'un homme du monde, et peut-être d'un jeune homme que vous rangiez dédaigneusement parmi ces désœuvrés dont la figure est partout et l'esprit nulle part. Croyez-vous donc que le monde s'apprenne dans la solitude, et que le cœur humain soit un livre qu'on étudie au coin du feu ! Je voudrais bien qu'il me fût permis de demander sans indiscrétion à l'ingénieux auteur de la *Physiologie du Mariage* à quelles sources il a puisé cette profonde connaissance des plus inexplicables mystères de la nature féminine. Il y a tel flâneur que vous méprisez qui vous en dirait plus sur ce sujet que tous les penseurs et les moralistes ensemble. — Passe encore pour les sciences positives qui s'apprennent par le secours de la tradition écrite : à celles-là il faut des sectateurs casaniers et des intelligences de plomb; mais hors de là, dans les arts, dans les lettres, le flâneur est sur ses terres. Combien d'hommes distingués ont commencé par être d'obscurs flâneurs ! Qui ne connaît les habitudes de flânerie du plus puissant des orateurs de la chambre, et le caractère et les goûts d'artiste de ce petit journaliste dont la révolution de juillet a fait tout à la fois un grand ministre, le plus habile jongleur de paroles, le plus fécond et le plus spirituel causeur de tribune. Demandez à ces deux hommes quel traité, la Rhétorique d'Aristote ou l'Orateur de Cicéron, leur a livré les fils électriques qui se lient mystérieusement à chacune des fibres du cœur humain.

Mais c'est surtout la littérature qui possède l'élite de la flânerie. Les noms ici se pressent sous ma plume. La flânerie est le caractère distinctif du véritable homme de lettres. Le talent n'existe, dans l'espèce, que comme conséquence; l'instinct de la flânerie est la cause première. C'est le cas de dire, avec une légère variante : littérateurs *parce que* flâneurs. Le *quoique* serait une absurdité démontrée par l'expérience. Comprendriez-vous un littérateur, c'est-à-dire un homme faisant métier de peindre principalement les mœurs et les passions, qui ne serait pas vivement sollicité par un secret penchant à observer, à comparer, à analyser, à voir par ses yeux, à surprendre, comme on dit, la nature sur le fait? Aussi voyez comme les exemples abondent! Le prétendu ermite de la Chaussée d'Antin est un flâneur émérite qui n'a pu renoncer encore à ses habitudes de jeunesse. L'auteur du *Tableau de Paris* a dû flâner énormément. Quel plus grand flâneur que La Fontaine? Rousseau a flâné pendant les deux tiers de sa vie, et employé le reste à raconter les flâneries très-peu édifiantes de sa jeunesse. Racine étudiait, comme on sait, le cœur humain dans les coulisses de la Comédie-Française, ce qui fait sans doute (soit dit en passant) que ses héroïnes grecques et romaines ont une tournure toute française. Que dire de Bernardin de Saint-Pierre qui, après avoir flâné dans les deux hémisphères, passait des journées entières à s'extasier éloquemment devant un fraisier chargé d'insectes microscopiques, et qui ne trouvait d'admiration, en face des tours de la cathédrale de Rouen, que pour les hirondelles voltigeant au-dessus de sa tête? Si le *touriste* n'est autre qu'un flâneur en voyage, dans quelle classe rangerons-nous, je vous prie, le chantre d'*Atala* et de *René?* Et qu'était-ce autre chose qu'une éternelle flânerie, que ces poétiques pérégrinations sur les grèves de l'Océan, sur les bords de l'Ohio ou du Meschacebé, à travers les vertes savanes de la Louisiane ou sous les forêts murmurantes du Kentuky? Où en serions-nous aujourd'hui si un vague instinct de flânerie

n'eût conduit le barde chrétien près des ruines de Jérusalem, ou parmi les tribus guerrières des Natchez auprès d'un vieux sauvage, poëte et conteur comme lui? Qui n'a pas surpris, plus d'une fois, en flagrant délit de flâneries sur le quai des Augustins ou sur le boulevard du Temple, le savant linguiste, l'élégant écrivain dont la bonhomie si pleine de finesse a pu seule hériter légitimement de l'épithète caractéristique accolée au nom de La Fontaine? Qui ne connaît sa passion pour Polichinelle, son admiration pour Débureau et ses assiduités aux stalles des Funambules? Voici, à ce propos, une anecdote qui m'a été racontée par l'auteur même de *Trilby*, et qui prouve que le goût de la flânerie n'est pas plus incompatible avec l'élévation de l'esprit qu'avec la gravité obligée des fonctions éminentes.

Lorsque M. Français de Nantes fut appelé à la direction de la librairie, il ouvrait les portes de son administration à un grand nombre d'hommes de lettres, qui trouvèrent ainsi, dans les loisirs d'une position aisée, les moyens de se livrer avec succès à leurs travaux de prédilection. Parmi les écrivains privilégiés et les plus dignes de cette faveur accordée au talent, se trouvait le poëte si gracieux et si pur qui fit, plus tard *Fragoletta* et *la Vallée aux loups*. M. Français de Nantes avait pour ce dernier une estime et une affection particulières. Il l'avait nommé tout exprès à un emploi qui n'exigeait que peu de travail. L'heureux sinécuriste pouvait se prélasser et rêver à son aise dans le fauteuil bureaucratique, en attendant mieux. L'assiduité était pour lui la seule condition obligatoire. Pendant trois mois tout alla pour le mieux dans la meilleure et la plus douce des administrations. A cette époque, le ponctuel bureaucrate parut perdre peu à peu le sentiment du devoir, cette religion des femmes vertueuses et des employés irréprochables. Plus d'une fois ses confrères étonnés échangèrent entre eux un sourire équivoque et des propos qui ne l'étaient pas du tout, en voyant l'humble patère déshéritée du feutre accoutumé et l'infortuné fauteuil d'acajou tendre incessamment ses bras dans le vide. Le scandale allait croissant, la gent gratte-papier s'en émut; le vent, ou tout autre indiscret de même genre, en glissa la nouvelle jusque sous la porte du cabinet particulier du directeur. Un jour, l'employé retardataire était debout, la tête basse et l'air contrit devant son protecteur. Celui-ci, avait, contre sa coutume, le front plissé et le regard sévère.

« J'apprends, monsieur, disait-il, que vous manquez à la seule condition que j'avais cru pouvoir vous imposer. Vos fonctions seraient-elles trop pénibles et puis-je retrancher quelque chose à votre travail journalier pour l'administration! Vous ai-je fait une position trop difficile? » Cela fut dit d'un ton de reproche amical qui toucha vivement le coupable. — « Croyez, monsieur, que ma reconnaissance... — Pourquoi ne pas m'en donner un témoignage qui vous soit utile à vous-même, en vous rendant exactement, sinon à vos fonctions, du moins à votre bureau, ainsi que nous en sommes convenus? — Allons, reprit l'employé visiblement embarrassé, après un instant d'hésitation et comme faisant un effort sur lui-même, je vois bien qu'il faudra déloger. — Comment, monsieur, répliqua vivement M. de Nantes se trompant sur l'intention exprimée par ces paroles, est-ce là le témoignage de votre reconnaissance? — Pardon, monsieur le directeur, je voulais dire seulement que je serai forcé de quitter le logement que j'occupe depuis quelques jours. — Je comprends, vous habitez la campagne,

et c'est ce qui cause vos inexactitudes et vos absences fréquentes.—Je dois vous avouer, monsieur le directeur, que j'habite Paris. — Mais alors, faites-moi l'honneur de m'expliquer cette énigme.—Ah ! voilà justement la difficulté..., je n'oserai jamais. . — Je vois ce que c'est, dit M. de Nantes souriant avec malice, vous êtes sous le coup de quelque grande passion, monsieur le poëte, en puissance d'une maîtresse jalouse, exigeante peut-être, qui vous tyrannise et vous tient en charte privée.—Hélas! monsieur, je n'ai guère pour le moment d'autre maîtresse que la poésie et d'autre passion que celle de la gloire. Mais j'ai une faiblesse... dont je rougis...— Hé quoi ! aimeriez-vous le vin, le jeu?...— Tenez, monsieur le directeur, vous ne devineriez jamais, dit tout à coup le jeune homme d'un air de résolution, j'aime mieux vous le dire tout de suite. Sachez donc que j'habite le Marais et que, pour venir ici, je suis obligé de parcourir dans toute sa longueur le boulevard du Temple toujours si animé, si bruyant, si encombré d'individus et de choses curieuses, arracheurs de dents, escamoteurs, jongleurs, montreurs d'ours, de syrènes, d'enfants à deux têtes, de géantes et de crocodiles, qu'on est tenté à chaque pas...— Ah ! monsieur, interrompit le directeur général d'un ton dédaigneux, je n'aurais jamais pensé qu'un homme tel que vous pût s'intéresser à de pareilles choses. Et ce n'est pas pour cela assurément, je suis fâché de vous le dire. que j'ai pris sur moi de vous créer une sinécure aux frais de l'état. En agissant ainsi, monsieur, croyez-le bien, j'avais pensé que les loisirs d'un homme dont j'honore le talent ne seraient pas perdus pour l'art, et j'ose ajouter pour la gloire du pays. Il y a plus que de l'enfantillage à s'arrêter à de semblables bagatelles.—Je confesse, monsieur le directeur, que les bagatelles en général, et les *bagatelles de la porte* en particulier, ont souvent pour moi un charme irrésistible. Polichinelle lui-même...— Quoi! vous aimeriez Polichinelle?—Avec passion.—Et vous allez vous amuser de ses pasquinades et de ses tours d'adresse?— Tous les jours, pendant une heure au moins.

—C'est singulier, repartit gravement M. de Nantes, je ne vous y ai jamais rencontré.»

Nous aurions encore bien des exemples à citer, si nous ne craignions d'abuser de ce moyen d'argumentation. Les hommes de lettres et les artistes nous fourniraient à profusion ces sortes de preuves par induction. Contentons-nous de rappeler ici que M. de Chateaubriand, qui doit se connaître en hommes de génie, a défini les poëtes : *des enfants sublimes*.

Et en effet, cette simplicité de caractère, cette apparente bonhomie qui fait qu'on s'intéresse aux moindres choses et qu'on ne craint pas de se commettre avec les vulgarités de la vie, est presque toujours l'indice d'un mérite éminent. La véritable supériorité ne s'abaisse pas en se laissant voir et toucher. Elle se constate et se popularise par le libre accès et le laisser-aller. Il n'y a que les nains et les gens difformes qui éprouvent le besoin de se draper et de monter sur des échasses. Les esprits affectés de myopie prennent en pitié les sages et les forts qui jouent avec les petits enfants et s'évertuent à l'examen des choses futiles. Cette divergence d'opinion et de conduite entre ces deux classes d'hommes s'explique tout naturellement par l'infirmité des premiers. Les uns s'arrêtent à la surface, les autres plongent jusqu'au fond : voilà tout le secret de cette différence.—Il y a sous la première enveloppe de chaque chose des rapports inconnus, des aperçus ignorés, tout un nouveau monde d'idées, de ré-

flexions et de sentiments qui s'éveillent et jaillissent tout à coup sous le regard exercé de l'observateur, comme la source cachée sous la sonde du géologue. Pour le vulgaire l'enfant qui babille, qui pleure ou qui joue, n'est qu'un être incomplet, le plus faible et le moins raisonnable de tous.—Pour le physiologiste, c'est le roi de la création qui s'essaie, c'est l'homme avec ses instincts, ses passions ses facultés natives qui se révèlent et trahissent peut-être ses destinées futures. L'homme du peuple, nature abrupte dont les caractères primitifs n'ont pu être effacés par le frottement social; l'homme policé, énigme vivante, dont chaque action, chaque parole est un mensonge et, souvent, un piége; la femme, chimère insaisissable qui s'ignore elle-même, qui s'évanouit dès qu'on la devine et fait mourir ceux qui ne peuvent l'expliquer; la société, inextricable labyrinthe; le monde enfin, cette grande énigme, plus grande que toutes les autres, dont le mot est resté dans le sein de Dieu : tout existe, vit, se meut et pose pour l'observateur. Or, comme nous l'avons dit, qu'est-ce que le flâneur, sinon l'observateur en action, l'observateur dans son expression la plus élevée et la plus éminemment utile?

Une dame nous demande si le flâneur est amoureux. — Un profond sentiment de tout ce qui est beau est la première condition de sa nature.—Constance?—Hélas! demandez au philosophe quel abime il y a dans le cœur de l'homme ; au poëte, s'il est de constantes amours ; au voyageur, quel irrésistible instinct le pousse à chercher sans cesse de nouveaux sites, des climats plus doux et des ombrages plus verdoyants ; demandez au marin si son cœur n'est pas vaste comme l'Océan et changeant comme ses flots, à combien de rivages il a amarré son navire et jeté ses affections, s'il a trouvé quelque part des contrées aussi belles à ses yeux que celles qu'il n'avait pas encore visitées, et des liens capables de résister aux caprices des éléments et aux bourrasques des passions. Ne demandons pas compte à la suprême sagesse des facultés réparties à chacune de ses créatures, ni au flâneur des imperfections inhérentes à son organisation exceptionnelle ; ne demandons pas à l'hirondelle pourquoi elle voltige, au ruisseau pourquoi il serpente en fuyant, au flâneur pourquoi il flâne. Assez d'autres se plaisent aujourd'hui à dénigrer ce type aimable et léger de notre caractère national qui va s'effaçant chaque jour. Laissons aux aveugles le triste privilége de médire de la lumière, aux sourds de nier l'harmonie, aux sots ce qu'ils ne comprennent pas. Qui de nous ne sentira pas dans son cœur quelque secrète sympathie pour cet être si bon, si facile, si inoffensif et si gai qu'on appelle le flâneur? Qui de nous, en interrogeant sa conscience, osera se proclamer assez pur du péché de flânerie pour jeter au flâneur la première pierre? Qui êtes-vous enfin, vous qui lisez ces lignes? Et qui suis-je moi qui les écris?

Un flâneur.

AUGUSTE DE LACROIX.





LES MENDIANTS.

Les hommes d'aujourd'hui ne sont plus que les ruines des hommes d'autrefois.
JULIA MICHEL.

I.



On voyait autrefois à Fontenay-le-Comte
Arriver à jour dit, et par tous les sentiers,
Des mendiants, alors appelés Argotiers,
Si nombreux, que jamais on n'en a su le compte.
Ils y venaient tenir leurs États-généraux,
Élire leur monarque et nommer leurs bourreaux;

Car ils vivaient entre eux en pure monarchie.
Ils se donnaient des lois que la masse observait;
Et comme dans nos temps d'ordre et de hiérarchie,
On punissait chez eux les fauteurs d'anarchie.

Nous autres qui savons comment cela se fait,
Plaignons, ô mes amis! ceux que l'on graciait.

Il en venait des monts, il en venait des plaines;
Un air alcoolique arrivait avec eux :
Ils desséchaient les fleurs à leurs chaudes haleines,
Et les prés jaunissaient sous leurs talons rugueux.
Pendant les claires nuits, d'étoiles toutes pleines,
Les bois verts abritaient moins d'oiseaux que de gueux.

Et d'abord, on voyait accourir par centaines
Les superbes Cagoux aux paroles hautaines.
Un long bâton noueux pendait à leur côté.
Jeunes, forts et hardis, et de robuste allure,
Ils laissaient sur leur col flotter leur chevelure;
Leurs beaux fronts reflétaient une âpre majesté.

Du royaume argotier c'étaient les dignitaires.
Aux règles de l'état, à ses rites connus
Ils formaient les enfants et les nouveaux venus.
Les libres vagabonds étaient leurs tributaires,
Et quand ils en trouvaient mendiant sur leurs terres,
S'ils étaient les plus forts, ils les laissaient tout nus.

Puis venaient les Docteurs de cette école immonde,
Ceux qui fixaient des mots l'intrinsèque valeur
Et dont la langue encor vit dans toute sa fleur.

Bacheliers débauchés, prêtres chassés du monde,
Ils avaient étourdi leurs derniers repentirs.
Après ceux-là, c'était le commun des martyrs.

C'étaient les Francs-Mitoux aux visages malades,
Marchant le front bandé, ployés sur leurs bâtons;
Les jaunes Sabouleux, les Malingreux gloutons,
Et puis des Marcandiers les errantes peuplades,
Les Piètres, les Hubins, les Rufez, les Callots;
Toute une mer de gueux, son écume et ses flots!

Oh! c'était bien la mer, la mer tumultueuse;
La mer échevelée aux bras de l'ouragan,
Allant sur sa montagne éteindre le volcan;
La mer splendide à voir, la mer impétueuse,
Lorsque ses larges flancs aux immenses douleurs
Vont ceindre dans le ciel l'écharpe aux sept couleurs.

Certes! je ne veux point ici faire l'aimable,
Et comme Alphonse Karr, m'amuser un instant
Aux dépens du lecteur qui me cherche et m'attend :
Où Karr est applaudi son copiste est blâmable.
Et cependant je veux, — pardonnez, ô Curmer, —
Je veux me reposer au bord de cette mer.

II.



Un vendredi, rêveur, aux Tuileries
J'errais sans but et ne regardant pas
Les beaux jardins aux ceintures fleuries,
Les beaux enfants jouant devant mes pas.
C'était un jour de paresseuse trêve,
Un de ces jours où notre cœur ouvert,
A chaque femme entremêle son rêve,
Suspend un nid sous chaque rameau vert,
Cherche un amour, une idée, un caprice,
Et se heurtant à des portes de fer,
Appelle encore : « Eurydice! Eurydice!... »
Puis se désole en murmurant : « Enfer! »
C'était un jour absurde; mais dans l'ombre
La luciole étincelle toujours,
Et l'âme noire et la nuit la plus sombre
Ont des éclairs aussi beaux que des jours.
Soudain, je vis! — ô ma pensée aimante,
O ma mémoire, ô mon frais souvenir,
Étreignez bien cette image charmante :
Elle a pour vous parfumé l'avenir! —
Sous un tilleul aux feuilles frémissantes,
Je vis, assise, une de ces beautés
Comme on en rêve aux nuits adolescentes,
Comme Dieu seul en voit à ses côtés.
Elle tenait dans sa main blanche et rose
Un livre ouvert, une pensée en fleur.
Heureux Balzac! Cellini de la prose,
C'était ton œuvre, ô charmant ciseleur!
Ton œuvre pure, artistement suivie,
Au dessin calme, et frais, et sans défaut;

Heureux Balzac, que je te porte envie!...
Elle lisait ta FEMME COMME IL FAUT.



Et je pensai : « — Lorsque ma sombre rime,
Jaune de boue et de noms chassieux,
Lorsque mon vers, dur et nu comme un crime,
Apparaîtra demain à ces beaux yeux ;
Tout effarés, au fond de la paupière,
Pour ne pas voir ils se réfugîront! ..
Le mendiant qui grogne sur sa pierre,
Sans joie au cœur, sans rêve dans le front,
Comprendra seul l'hymne que j'ose écrire ;
Seul, si je passe un jour dans son chemin,
(Encor, peut-être!...) il viendra me sourire,
Et tristement me toucher dans la main!... — »

Le sang alors me brûla le visage,
Comme son bien le chagrin me saisit ;
Mais le soir même, et c'est assez l'usage,
Tout consolé, je repris mon récit.

III.



OILA donc sur le sol tous mes Traîne-guenilles;
On dirait, à les voir, de grands nids de chenilles,
L'un sur l'autre au hasard cherchant à picorer
En attendant le feu qui va les dévorer.
Ils sont là, sur la terre, étendus pêle-mêle,
En montagnes, en tas, le mâle, la femelle,
Ceux-ci, bâillant; ceux là, sur les reins endormis,
Mâchant des haillons gras aux dos de leurs amis,
Les bras en croix, les pieds jetés à l'aventure,
Et le ventre au soleil, à l'air, et sans ceinture!

Eh bien! ces pauvres gueux aux torses rabougris,
Ces hommes qui n'ont plus, sous leurs crânes maigris,
Ni la fleur, ni le teint de l'existence humaine,
Ces gueux ont l'univers tout entier pour domaine.

Le prévôt de Paris se trouble à leur seul nom ;
Où la loi pose un OUI, leur bouche pose un NON ;
Qu'importe ce qu'ils sont, au fond? Des chaînes fortes,
En solides faisceaux, resserrent leurs cohortes;
Et le grand Coësré, leur souverain élu,
Traite avec ceux du monde en monarque absolu.

Coësré n'a pour lui ni villes crénelées,
Ni gardes, ni châteaux; mais de grandes allées
Et des chemins à pic, dans les bois odorants,
Où seul il peut monter avec les daims errants.
La pierre qu'il choisit pour s'asseoir est son trône;
A sa tête royale il n'a pas de couronne;
Mais sur sa large échine aux solides arceaux,
Flotte un manteau formé de dix mille morceaux.
Et cet homme est puissant, et sa parole est sainte,
Car les siens l'ont élu librement et sans crainte!

Isolé dans sa gloire, une fois tous les ans,
Seulement une fois il voit ses courtisans;
Mais ils ne viennent pas, comme font trop les nôtres,
Lui chanter à genoux d'absurdes patenôtres.
Leur parole est sans fard même en ses duretés,
Et leur bouche est toujours pleine de vérités.
Ce jour-là, Coësré, le noble mandataire,
Apporte de son règne un fidèle inventaire,
Et selon qu'il a fait bien ou mal son devoir,
Au nom de tous, on casse ou maintient son pouvoir!



Salut, ô Coësré! salut, ombre lointaine :
Hélas! sur tes grandeurs, sur ta gloire hautaine,
Pauvre vieux roi! le Temps a mis son doigt de fer,
Et tout a disparu, comme dans un enfer.



Tes chevaliers, tes pairs, tes conseillers intimes,
Tous ces hommes puissants qui du creux des abîmes
A ta voix se levaient, tous ces gueux valeureux,
Le Temps en a fumé la terre des heureux.
L'espace est un mortier où le Temps, sur sa proie,
Comme un pilon d'airain, tombe, tombe, et la broie !..

Un cheval au galop dans la rue a passé :
Une tache de boue a jailli du fossé
Et collé gauchement, sur un bas qu'elle fane,
Comme un baiser d'ivrogne, une étoile profane.
Cette tache, — ô savants ! que savez-vous ? hélas ! —
Elle a peut-être été fleur, sur un bleu lilas ;
Peut-être elle a gémi, tourterelle amoureuse ;
Peut-être, dans un bal, gantée et bienheureuse,
Ce fut une main blanche où deux lèvres en feu
Ont posé mille fois un doux et chaud adieu !

Béatrix ! Portia ! qu'êtes-vous devenues ?...
Et toi que ton amant asseyait sur des nues,
Céleste Fornarine, ange envoyé du ciel
Pour en parler sur terre avec ton Raphaël,
Où vis-tu, maintenant, ô femme plus qu'humaine,
Faite d'amour, de gloire, et de beauté romaine !
Pour contempler encor ton Jésus dans les cieux,
A quelle fleur des champs as-tu donné tes yeux ?...
Ah ! povera bella ! les vers, les vers livides
Ont bu tes yeux divins dans leurs patènes vides.

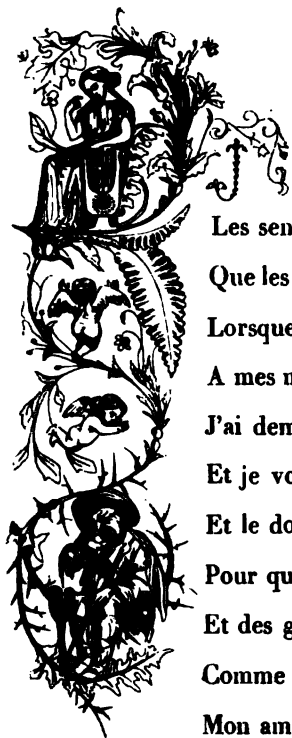
Une fois que d'un mort ils ont troué les flancs,
Les vers n'y laissent rien, les vers jaunes et blancs.

C'est le destin commun ; dans la toile grossière
Et le cercueil de plomb, tout est boue et poussière,
Les hommes et les chiens, les femmes et les fleurs ;
Et tout se recompose à tes sourdes chaleurs,
O terre ! Tu refais et c'est ta destinée,
Selon la loi de Dieu, la chair qu'on ta donnée,
Et pour toi, sainte mère ! et quand son jour a lui,
Coësré vaut César : il pèse autant que lui !

Mais très-certainement, à l'époque où nous sommes,
Avec notre science et nos flots de grands hommes,
Nous ne vous valons pas, ô morts ensevelis,
Vieux morts dont les os blancs ont poussé dans les lis.
Comme une femme usée et qui, par aventure,
Jette encor dans la vie une pauvre bouture,
Un enfant sans vigueur et qui, faute de sang,
A quelques jours de là rendra l'âme en toussant,
Vieille et les flancs vidés, sous nos toits ou nos dômes,
La terre ne produit plus que des moitiés d'hommes.

De la base au sommet, tout a dégénéré ;
La femme est moins aimante et l'épi moins doré.
Invisible, impalpable, une fatale brise
Circule dans notre air et nous ronge et nous brise ;
Elle a soufflé partout ses râles dévorants ;
Les gueux mêmes, les gueux ont cessé d'être grands :
Eux qui portaient, jadis, fièrement par le monde,
Leurs superbes haillons et leur splendeur immonde,
Ont de la honte abjecte, aujourd'hui, plein la peau,
Et leur main tremble et sue en levant leur chapeau !

IV.



Je n'ai pas à plaisir sur vos ailes ouvertes,
O mes vers éplorés ! fait jaillir des égouts
Les senteurs et les eaux puantes et si vertes
Que les cœurs les plus durs en prendraient des dégoûts ;
Lorsque vos pieds, mutins comme les pieds des anges,
A mes mains échappés ont trempé dans nos fanges,
J'ai demandé pardon à la Muse, pour vous,
Et je vous ai baignés dans le suc des oranges
Et le doux vin de rose, et le lait bien plus doux ;
Pour qu'on ne vous crût pas des habitudes rêches
Et des goûts dépravés, enfants, mon cher tourment !
Comme de plumes d'or, des rimes les plus fraîches
Mon amour a brodé votre noir vêtement ;
C'est assez, ô mes vers, assez de fioritures,
Assez de décors bleus et de frêles sculptures.
Les gueux de notre temps, hélas ! sont bien connus :
Soyons simples comme eux, mes vers, et presque nus !

V.



BRAVO! voici venir encore une machine!
Seule elle met en jeu toute une vaste usine ;
C'est deux milliers de bras qui se reposeront.
Les bras coûtaient trop cher et faisaient peu d'ouvrage.
La Vapeur et le Fer ont bien plus de courage ;
Sans trêve ni repos ceux-ci travailleront.

Voilà ce que l'on dit avec raison, sans doute,
Chaque fois qu'il nous vient de ces inventions.
C'est aussi ma pensée ; un jour, les nations
Y trouveront leur bien sans savoir ce qu'il coûte.
Mais alors l'eau des mers, et la fonte, et le feu,
Travailleront pour tous, et l'homme sera Dieu.

Jusqu'à ce jour, tais-toi, syrène à la voix douce,
Riche SCIENTIA, tu portes des malheurs!
Et quand sous toi la terre éprouve une secousse
De l'arbre du travail, il tombe, encore en fleurs,
Pauvres fruits superflus, bien des bras qu'on repousse
Et qui se font alors mendiants ou voleurs.

Quant aux voleurs, beaucoup s'en vont mourir au bagne ;
Et même l'on en voit qui, pour finir plus tôt,
Un matin et sans peur montent sur l'échafaud.
Les tristes mendiants errent par la campagne,

A la pluie, au soleil; et puis, dans la cité
Ils arrivent un soir avec leur pauvreté.

Paris en avait tant un jour dans les entrailles,
Qu'il se prit en pitié fort sérieusement.
En s'y frottant le dos ils souillaient ses murailles;
Ils faisaient sur ses ponts toujours encombrement.
Le long de tous ses murs, aux pieds de tous ses arbres
On en voyait partout, pâles comme des marbres.



Un grognement plaintif, un râle vous suivait
Et roulait dans votre air, comme un glas monotone,
Partout la même note avec vous arrivait.
Les songes parfumés, les doux rêves d'automne
Vous séchaient dans le cœur et n'y pouvaient germer;
Votre maîtresse même en souffrait à pâmer.

C'était fort ennuyeux ; — c'était insupportable.
Je vous demande un peu comme au sortir de table,
Soit que l'on aille au Bois ou bien à l'Opéra,
Quand les vins qu'on a bus au front fument encore,
Quand la digestion à peine s'élabore,
Quand on cherche avec qui, le soir, on soupera ;

Je vous demande un peu comme c'est agréable
Et de bon ton surtout, d'entendre à chaque pas,
Toujours sur le même air, dans un rythme immuable,
Geindre un tas de vauriens, que l'on ne connaît pas !...
— Donc, les gueux ayant tort, il fallut s'en défaire. —
Paris rêva longtemps à cette grave affaire.

On pouvait en trois jours les faire assommer tous,
On pouvait, comme aux chiens, leur jeter des boulettes,
On pouvait de leurs os combler de vieux égouts,
On pouvait les noyer : les vagues étaient prêtes ;
On avait cent façons de s'en débarrasser ;
Mais il fallait choisir, — il fallait y penser.

Les détruire, était bien ; mais qu'aurait dit l'Europe,
Et le sultan Mahmoud et le scheik de Membré?
Qu'aurait pensé Boudha? — Tout bien considéré,
Paris se fit un cœur et devint philanthrope.
Or, en ce temps, voici : Messieurs les députés,
Tondaient en plein sénat nos jeunes Libertés.

Paris tourna vers eux sa face endolorie :
« O Solons! cria-t-il, voyez : mes murs sont pleins
« De pauvres mendiants sans pain et sans patrie.
« Nous devons un asile à ces grands orphelins,
« Et j'ai loué pour eux une prison entière ;
« Mais il me faut encor la loi sur la matière. »

La matière était là ; la loi vint promptement :
Une loi bronze et fer, bien sombre, bien horrible,
Ouvrant de tous côtés une pince terrible,
Comme un crabe hideux, et serrant durement ;
Une solide loi, cœur d'acier, main hardie,
Toujours prête à sauter sur la main qui mendie.

Ah! quand on l'essaya, cette loi! quand on dit
Pour la première fois, à toutes nos misères,
Aux ouvriers sans pain, aux vieillards Bélisaires,
Qu'ils seraient désormais timbrés d'un sceau maudit ;
Quand enfin, bien apprise et drûment stimulée,
On lâcha dans Paris la loi démuselée ;

Un frisson convulsif, un tremblement nerveux
Saisit les mendiants, des orteils aux cheveux ;
Leur peau rèche bleuït sur leurs muscles ; la fièvre
Étouffa les jurons sur le bord de leur lèvre ;
On entendit craquer leurs pieds durs et perclus ;
Leurs yeux, leurs pauvres yeux ne virent presque plus.

Ils poussèrent, mon Dieu! des cris à fendre l'âme.
Hélas! les malheureux, ils eurent beau prier,
La loi fit sa besogne et les laissa crier!...
Ils se tordaient, mon Dieu! comme étreints par la flamme,
Ils se frappaient la tête, et le sang en sortait :
Sanglants ou non sanglants, la loi les emportait.

La loi fit sans pitié sa râfle humanitaire;
Elle ramassa tout dans son amer souci,
Les jeunes et les vieux, et les femmes aussi.
O Jésus, fils de Dieu, rédempteur de la terre,
Cette loi, blond Jésus! à vos autels chrétiens,
Vous aurait arrachés, toi, ta mère, et les tiens!

Car vous étiez aussi, voyageurs adorables,
De pauvres mendiants bafoués, méconnus,
Vous, à tous les malheurs, ouverts et secourables!
Vous couchiez en plein air comme des misérables,
Sous vos manteaux flottants on voyait vos pieds nus,
Et vous étiez fort gueux, ô divins parvenus!

On dira que, pourtant, cette loi téméraire,
Par bien des malheureux reçue avec amour,
Consola leur vieillesse et lui fit un séjour;
Je n'ai pas un instant supposé le contraire.
Eh! mon Dieu! vienne encor le hideux Choléra,
Et demain, dans Paris, quelqu'un le salûra!


CHARLET.
PORRET.

Il est sur notre sol d'incroyables souffrances ;
Nos ennuis les plus noirs leur sont des espérances ;
La Morgue, tous les jours, le dit à la Cité.
Il est des cœurs fermés à toute joie humaine ;
Il est de tristes fous que nul besoin ne mène ;
Jamais un idiot n'aima la Liberté !

Mais l'aigle et le lion, et l'homme qui sent battre
Sous sa mamelle gauche un cœur bien conformé
Que la débauche flaire et n'a pas entamé,
Tous trois pour exister ont besoin de s'ébattre,
Le lion au désert, l'aigle sous l'horizon,
L'homme à sa volonté, mais jamais en prison !

Passons donc. Tout se fit selon la loi fatale.
On nettoya Paris jusqu'en ses fondements,
On déblaya ses ponts, ses quais, ses monuments,
Et pendant quelques jours, la grande capitale
Toute pleine de joie et de calme apparent,
Ne roula pas un gueux dans son vaste courant.

On en avait tant pris, qu'une épouvante affreuse
Retenait dans leurs trous ceux qui restaient encor.
Ils te fuyaient, soleil ! bel astre aux baisers d'or !
Proscrits, ils n'habitaient que la nuit ténébreuse !
Affamés, en silence, ils se mangeaient les doigts !...
Mais la faim tôt ou tard chasse les loups du bois.

La faim donc les chassa de leur sombre tanière.
Cette fois, chacun d'eux, pour éluder la loi,
En apparence au moins se vêtit d'un emploi ;
Chacun d'eux se raidit sous sa fauve crinière,
Rajusta ses lambeaux, lava ses pieds meurtris,
Et tous, la larme à l'œil, rentrèrent dans Paris.

Voici, voici l'hiver et les brouillards fétides ;
C'est leur belle saison, les mendiants sont mûrs ;
On dirait, à les voir collés contre les murs,
Ces têtes de granit et ces cariatides
Qu'on taillait au dehors des anciens monuments,
Comme pour en porter les lourds entablements.

Voyez comme avec soin ils cachent leur misère !
Celui-ci, pour nourrir son débile estomac,
Depuis cinq ans et plus vend le même almanach.
Cet autre, en grommelant, vous présente un rosaire :
Il ne croit plus en Dieu ; mais donnez-lui deux sous,
C'est un mendiant probe, il prîra Dieu pour vous.

Là, les reins appuyés contre une froide borne,
Son chapeau sur les yeux, l'air plus triste et plus morne
Qu'un pécheur effaré qui râle et qui transit,
Un maigre et long vieillard, face jaune et velue,
Lorsque vous l'approchez, gravement vous salue,
Et murmure tout bas un mot qui vous saisit.

Marchez, marchez toujours : il est à chaque porte
Un pauvre, jeune ou vieux, qui ne tend pas la main ;
Comme une aile d'oiseau c'est l'air qui le supporte,
Décharné, diaphane, il n'a plus rien d'humain,
Quand il change de lieu, c'est que le vent l'emporte,
Passez sans lui donner, il sera mort demain.

Là, ce sont des enfants ; là, des femmes tordues ;
Partout de la chair jaune et des membres osseux ;
Partout des haillons vils, suintants et crasseux,
Et des gosiers remplis de phrases défendues ;
Partout de petits gueux au plaintif grognement,
Mâchant des seins taris et pleurant tristement.



A Paris cependant la police est habile ;
Elle a mille réseaux que l'on ne connaît pas,
Où ceux qu'elle veut prendre enchevêtrent leurs pas ;
Elle tend à merveille une planche mobile,
Chausse-trappe où l'on tombe et d'où l'on ne sort plus;
Ses chasseurs sont enduits surtout de bonnes glüs ;

Elle voit comme Argus à travers cent paupières :
— Eh bien ! il passera toujours par ses pantières,
Il sortira toujours de ses mille réseaux,
Toujours elle verra s'en aller, têtes droites,
Avec ses nœuds coulants et ses mailles étroites,
Des hommes résolus, et de hardis oiseaux !

Il en est un surtout, un gueux de vieille race,
Un rude vagabond qu'elle suit à la trace,
Sans pouvoir l'arrêter, ni ralentir son pas.
Voici, mon cher lecteur, le portrait de cet homme;
Des anciens Coësrés, c'est peut-être un fantôme,
Si tu le vois jamais, ne le maltraite pas.



VI.



C'est un débris errant, un fragment d'un autre âge ;
Mais, bien que mille fois sillonné par l'orage,
Il porte gravement ses restes foudroyés ;
Quelques rares cheveux au hasard déployés,
Sur son col tors et brun ouvrent leurs maigres gerbes,
Comme au faîte d'un mur de pâles touffes d'herbes,
Ou comme sur le front d'un livide bouleau,
Quelques rameaux gardés par la fraîcheur de l'eau.

Tout succombe sur lui ! ses rides basanées
S'en vont, de haut en bas, sous le poids des années ;
Son vieux dos fait la voûte, et ses bras longs et droits,
Jusque sur ses genoux pendent raides et froids ;
Sa besace elle-même est tellement vieillie,
Qu'elle perd en chemin l'aumône recueillie ;
De sa tête à ses pieds, ses habits en lambeaux
Descendent pièce à pièce, indiciblement beaux !

Les pauvres pieds, hélas ! ils ont fait tant de lieues,
Franchi tant de ravins et de montagnes bleues,
Qu'ils se sont encornés à rendre un bœuf jaloux ;
Sans y trouver le sang on y mettrait des clous !...

— Où va donc parmi nous cette ruine humaine?
Quel souffle soutient donc l'ambulant phénomène?
N'est-il pas temps encor pour lui d'être au cercueil?
En verrait-il le fond? — il tarde tant au seuil!

Non! son œil ne voit pas au travers de la terre,
Pour lui-même sa vie est un sombre mystère,
Il n'a nulle frayeur des vivants, ni des morts,
Il n'a plus rien au cœur, pas même des remords.
Il dit naïvement qu'il ignore son âge;
Mais il a tant marché dans son pèlerinage,
Il a vu tant de jours sereins ou pluvieux,
Il a tant désiré!.... qu'il doit être bien vieux!

Rien n'est resté debout dans sa pauvre mémoire,
Excepté le souci de manger et de boire.
Il ne sait plus son nom; son esprit irrité
S'est défait dès long-temps de cette vanité.
Quand la bouteille est vide à quoi bon l'étiquette.
D'ailleurs, en poursuivant son éternelle quête,
Les hommes qu'il a vus l'ont tant appelé Chien,
Qu'il répond à ce nom, comme il faisait au sien.

Voilà tout. Mais un jour, — c'est là sa grande joie,
Le lac paisible et pur où son rêve louvoie, —
Un jour, il s'assiéra sous quelque buisson vert
Peuplé d'oiseaux chanteurs et de jasmins couvert;
L'air sera parfumé, la brise molle et douce;
Il fera sous sa tête un oreiller de mousse,

Et de ses vieilles mains ayant fermé ses yeux,
Il ne veut les rouvrir que pour entrer aux cieux !



Mais, ô triste Paris ! — c'est là sa grande crainte,
Le seul mal, ici-bas, dont il sente l'étreinte, —
Il ne veut pas mourir dans tes grands abattoirs,
Il a peur de tomber sur tes fangeux trottoirs;
Car il sait, ô Paris! que dans ta noire enceinte
Les gueux ne dorment pas toujours en terre sainte,
Et que tes docteurs Faust trouvent leurs os fort bons
Pour faire du cirage et de mauvais charbons!...

VII.



Et maintenant, lecteur, adieu ! — Mon écritoire
Est à peu près à sec ; et d'ailleurs je suis las.
Lorsque j'ai commencé cette trop longue histoire
De gueux et de truands, — j'avais au cœur, hélas !
Comme une chaste fleur, et j'y sentais éclore
Tout le suave amour de Pétrarque pour Laure ; —
J'aimais, comme un enfant, avec simplicité !
Pour te plaire, ô lecteur, mon cœur a tout quitté.
Durant un mois entier, par un effort sublime,
Sur ces vers raboteux j'ai promené la lime ;
S'ils te semblent mauvais, jette-les de côté,
Mais contre moi, vraiment, ne sois pas irrité :
Je suis peut-être, ami ! leur première victime.
J'irai demain, revoir ma charmante beauté :
Demain ? — Ah ! j'ai dans l'âme une terreur mortelle, —
Quand je la salûrai, me reconnaîtra-t-elle ?...

L.-A. BERTHAUD.


CRANE



LE PHRÉNOLOGISTE.



E type du phrénologiste ou du cranologiste, quoique assez commun aujourd'hui, ne remonte pas à une très-haute antiquité. On peut même dire que le dix-neuvième siècle, le nôtre, lui donna naissance : voici comment.

A la fin du siècle dernier, siècle de protestations et de luttes, un secte composée de quelques hommes jeunes, hardis, enthousiastes, se formait en Autriche et en Allemagne : c'était celle des élèves de Gall, des partisans du fameux cours professé à Vienne sur le déplissement des circonvolutions du cerveau. — Plus tard, ces sectaires prirent le titre de ***phrénologistes***.

Voilà l'origine du type qui fait le sujet de cet article.

Mille bruits contradictoires ayant circulé à Paris sur la phrénologie et ses adeptes, les propriétaires de l'Athénée Royal mirent, en 1807, leur salle à la disposition des phrénologistes. Gall s'y rendit la même année, et y fit un cours qui lui amena bien des partisans, mais qui lui suscita aussi un grand nombre d'ennemis. Bonaparte se plaça à la tête de ces derniers; et il ne voulut jamais reconnaître la phrénologie comme une science, attendu que Gall avait dit un jour au célèbre Cuvier que Bonaparte arriverait à tout, non parce qu'il avait du génie, « mais à cause de sa fermeté, de son courage et de son orgueil. »

Il paraît que l'empereur lui garda longtemps rancune de cette appréciation phrénologique, car le docteur Antomarchi, dans ses ***Mémoires***, nous raconte à ce sujet une anecdote peu connue, que nous allons donner en entier.

Milady Holland, dit le docteur Antomarchi, avait fait un envoi de livres dans lequel se trouvait une cassette renfermant un buste en plâtre dont la tête était couverte

de divisions, de chiffres qui se rapportaient au système de Gall. — Voilà, docteur, qui est de votre domaine : prenez, étudiez cela, vous m'en rendrez compte. Je me mis à l'œuvre, mais les divisions étaient inexactes, les chiffres mal placés. Je ne les avais pas rétablis, que Napoléon me fit appeler. Je le trouvai au milieu de volumes épars, lisant Polybe. Il ne me dit rien d'abord, continua de parcourir l'ouvrage qu'il avait dans les mains, le jeta, vint à moi, me regarda fixement, et, me prenant par les oreilles : — Eh bien ! *dottoraccio di capo di Corso,* vous avez vu la cassette ? — Oui, sire. — Médité le système de Gall ? — A peu près. — Saisi ? — Je le crois. — Vous êtes à même d'en rendre compte ? — Votre majesté en jugera. — De connaître mes goûts, d'apprécier mes qualités en tâtant ma tête ? — Et même sans la toucher. (L'empereur se mit à rire.)— Eh bien ! nous en causerons plus tard, quand nous n'aurons rien de mieux à faire. » — On voit, d'après ce récit, que Napoléon, à la fin de sa carrière, estimait fort peu la phrénologie et les phrénologistes.

Du temps de l'empire, on attaquait ou l'on défendait la phrénologie par intérêt, par goût, par système, et non par conviction. Seulement, ceux qui croyaient avoir une grande intelligence, d'après la topographie de Gall, soutenaient ce philosophe ; ceux, au contraire, qui ne pouvaient parvenir à trouver sur leur front les *bosses* de la poésie, de la musique, du jugement, de la bravoure ou de toute autre faculté qu'ils pensaient posséder, tournaient en ridicule la phrénologie et ses partisans.

Les gens du monde s'étant emparés de cette science on se faisait alors un devoir d'inviter des phrénologistes à certaines soirées aristocratiques.

Un jour, M. le baron de C....., homme d'un esprit assez médiocre, et qui s'était converti à la phrénologie, parce qu'étant chauve depuis longues années, et ayant par conséquent le devant de la tête dégarni de cheveux, il croyait posséder le front d'un homme de génie, M. le baron de C....., disons-nous, invita Gall à une soirée où il devait, disait-il, se trouver quelques antagonistes distingués. Le phrénologiste, redoutant peu les combattants de salon, se rendit à l'invitation de son noble ami.

Un des invités, plus jeune que les autres et mis avec une certaine recherche, attirait depuis quelques instants l'attention du phrénologiste : il était de moyenne taille, marchait, causait avec une grande aisance, et ne faisait que rire avec les dames, de Gall et de sa doctrine.

« Comment, disait-il d'un air fort gai et en se balançant d'une façon toute gracieuse, comment peut-on croire qu'un homme, tel savant qu'il soit, puisse lire sur la tête d'un autre ses goûts, ses penchants, ses sentiments !...

— Cela est pourtant, monsieur, dit le docteur Gall en l'interrompant tout à coup ; et, sans me croire un tireur d'horoscope, ajouta-t-il, je puis, si vous le désirez, faire quelques applications de ma science sur votre tête.

— A merveille ! » s'écria le baron de C....., enchanté de mettre la phrénologie à l'épreuve sur un noble Allemand qu'il ne connaissait pas encore très-bien.

L'antagoniste parut hésiter ; mais les jolies dames qui l'entouraient l'ayant prié de leur donner ce plaisir, il céda.

Le phrénologiste promena à plusieurs reprises ses longs doigts osseux sur toute la

surface du crâne, s'arrêta, recommença de nouveau, mesura mentalement les différents lobes du cerveau, compara les parties les plus saillantes, et se mit à réfléchir.

« Eh bien ! docteur ? » dit brusquement l'individu impatienté de cette lente opération.

« Eh bien! monsieur, repartit Gall, il est heureux que vous soyez né noble et riche, et que vous n'ayez jamais connu ni les horreurs de la misère, ni les souffrances de la faim. »

Tous les visages étaient pâles. Un silence effrayant régnait au milieu de cette assemblée, tout à l'heure si gaie, si joyeuse, si animée.

« Pourquoi cela ? » fit arrogamment le noble Allemand.

Le phrénologiste posa son index sur les temporaux.

« Parce que vous avez là deux organes plus développés à eux seuls que tous les autres réunis.

— Et quels sont-ils ?

— Ce sont ceux de la *destructivité* et de l'*acquisivité*, que le vulgaire appelle improprement organes du meurtre et du vol, » répondit Gall d'une voix grave et assurée.

Le noble Allemand tressaillit.

« C'est charmant! charmant! s'écria le baron C... en riant à perdre haleine ; mais, cette fois, reprit-il lorsqu'il se fut un peu calmé, le docteur se trompe ou la phrénologie est en défaut. »

Gall ne répondit rien et passa dans un autre salon. Les dames, fort contentes d'échapper aux investigations du *phrénologiste*, se mirent à commenter cette aventure ; et le noble Allemand, très-soucieux, se retira deux heures plus tôt qu'il n'avait coutume de le faire.

Huit jours après cette soirée, M. le baron de C... annonçait avec effroi au docteur Gall que le prétendu prince allemand était un célèbre assassin de Berlin, qui venait d'être saisi sur le territoire français.

Cette anecdote, racontée diversement par les journaux du temps, fit grand bruit, et donna quelque crédit aux phrénologistes.

Dans les dernières années de la restauration, le nombre de ces sectaires augmenta considérablement. Après la révolution de 1830, ces nouveaux observateurs formèrent le projet de se réunir en corps et de fonder une académie. — Des hommes d'un grand savoir, tels que MM. Broussais, Fossati, Bouillaud, Ferrus, Dumoutier et autres, se mirent à leur tête et créèrent cette fameuse *Société phrénologique*, qui devint par la suite la société de tout le monde, excepté celle des phrénologistes proprement dits.

Une fois la société constituée, tout individu qui avait 24 francs dans sa poche pouvait en faire partie. Ce seul titre de réception fit le plus grand tort à la doctrine de Gall, et l'on peut dire que les membres de la Société phrénologique, — la plupart gens du monde, — arrêtèrent les progrès de la phrénologie, mais en revanche augmentèrent le nombre, fort inutile du reste, des faux phrénologistes.

A cette époque, ces messieurs étaient aussi fiers, aussi tranchants qu'un enfant nouvellement sorti du collége, ou un auteur après le succès de son premier ouvrage. Ils ne voyaient, n'adoraient qu'une chose : la phrénologie. Suivant eux, les savants modernes devaient être considérés comme des gens sans valeur, puisqu'ils plaçaient toujours, les malheureux ! le courage dans le cœur, tandis que les phrénologistes le trouvaient constamment sur la tête !...

Mais comme la différence est assez grande entre celui qui sait et celui qui ne sait pas, les phrénologistes (membres de la société), qui connaissaient parfaitement la doctrine de Gall, se séparèrent de ceux (toujours membres de la société) qui ne l'avaient jamais étudiée et la compromettaient toujours. Ce schisme nécessaire servit à établir ces deux types contemporains : — le phrénologiste savant et celui qui ne l'est pas.

On voit que nous avions besoin, pour être complet, de faire connaître à nos lecteurs les différentes espèces de phrénologistes du passé, avant d'arriver à la physiologie des deux types bien distincts du phrénologiste moderne : —du savant et de l'ignorant.

Nous allons commencer par parler du premier, c'est-à-dire du moins commun.

Le phrénologiste savant est toujours docteur. Il est quelquefois membre de l'Institut, officier de la Légion-d'Honneur ou président de la société phrénologique. — On en a vu cependant qui n'étaient ni académiciens, ni même associés à la susdite société.

Il peut avoir quarante-cinq ou cinquante ans ; il est d'une taille moyenne, et porte sur son front bombé, couvert de rares cheveux gris, les organes que Spurzheim a désignés sous les noms bizarres de *comparaison, causalité, localité* et *idéalité*.

Le phrénologiste a un autre organe placé à la partie postérieure de la tête, qui le force à ne point rester célibataire. Aussi à l'âge de trente ans prend-il une femme jeune et belle, qui lui donne un grand nombre de fort jolis enfants.

Le phrénologiste savant est médecin en chef d'un hôpital de Paris ou de la province, ou directeur d'une maison d'aliénés : — ce qui ne veut pas dire que tous les médecins d'hôpitaux et les chefs de maisons de santé soient des phrénologistes savants.

Celui que nous examinons en ce moment est généralement observateur. Il croit au développement des masses encéphaliques, au déplissement des circonvolutions du cerveau, à l'innéité des facultés et au perfectionnement de l'espèce humaine par l'éducation.

Il connaît à fond le grand ouvrage de Gall et de Spurzheim sur l'*Anatomie et la physiologie du cerveau*. Il a commenté les *Observations* du fondateur de la phrénologie, *sur la possibilité de reconnaître les facultés morales et intellectuelles de l'homme et des animaux,* et il se propose de donner une suite au *Traité de l'éducation* du premier disciple de Gall. Il a déjà publié d'excellents travaux sur les fonctions du système nerveux, sur l'aliénation mentale et sur les autres maladies du cerveau.

Le phrénologiste savant va peu dans le monde ; et cependant il est invité partout. Mais comme il ne veut pas faire de sa science un instrument de plaisir, une nouvelle

chiromancie à l'usage des oisifs ennuyés, il reste chez lui, ou visite les colléges, les hôpitaux, les prisons, tous les établissements publics, en un mot, où il peut recueillir des faits, et observer quelques-uns de ces phénomènes rares, exceptionnels, que la nature se plaît à répandre autour de nous, comme pour nous apprendre à être plus circonspects dans les jugements que nous portons sur elle.

Le phrénologiste savant fait des cours de phrénologie toute l'année, soit à l'École de médecine, soit à l'Athénée Royal, au Musée phrénologique ou au *palais* de la rue de l'Abbaye. Il donne des consultations chez lui une ou deux fois par semaine, va tous les mois rendre compte de ses observations à la Société phrénologique, et prononce tous les ans un superbe discours à l'Hôtel-de-Ville. — Nous avons besoin d'ajouter que ces discours ne sont pas toujours superbes, ni prononcés par des phrénologistes savants.

Autrefois il faisait partie du comité de rédaction de l'ancien *Journal de la phrénologie*, édité par Baillière; mais depuis que ce savant recueil n'existe plus, il écrit des brochures sur l'appréciation phrénologique des têtes de nos contemporains illustres; si illustres il y a!

Quand le crâne d'un grand criminel roule sur l'échafaud, c'est à lui qu'on l'apporte pour le décrire, pour le faire mouler, et surtout pour mettre à découvert la prétendue *bosse du crime*, qui n'y existe bien, suivant les uns, qu'autant qu'elle n'y existe pas. — Ce mot est d'un phrénologiste.

Voici un fait qui prouvera comment ces messieurs pratiquent la science de Gall et de Spurzheim.

Il y a cinq ou six ans, nos lecteurs doivent se le rappeler, on découvrit à Paris, rue de Vaugirard, un squelette de femme. La cour voulant savoir si ce squelette était réellement celui de la femme qui avait été, disait-on, assassinée par les nommés Bastien et Robert, on pensa à la phrénologie; et sans autre préambule, on envoya à M. Dumoutier (l'un des phrénologistes les plus habiles), une lettre du procureur du roi, qui lui enjoignait de se rendre à la cour d'assises. M. Dumoutier monte dans un fiacre qui l'attendait à sa porte, et arrive au Palais. On l'introduit dans la salle des témoins, et là, on lui présente un squelette :

« Examinez la tête de cet individu, lui dit-on, et donnez-nous les détails les plus circonstanciés sur sa vie. »

Le phrénologiste se met à l'œuvre; palpe ce crâne à demi rongé et prêt à tomber en poussière; et au bout d'une heure, ses observations étant consignées par écrit, il les remet au juge d'instruction.

« Mais vous êtes un sorcier! lui dit celui-ci après avoir pris connaissance du rapport.

— Pourquoi donc? demanda le disciple de Gall d'un air satisfait.

— Parce que les observations que vous venez de me donner se rapportent entièrement aux renseignements que j'ai fait prendre sur les goûts, les défauts, les habitudes de cette malheureuse femme, victime de sa crédulité et de son avarice.... »

Le lendemain les journaux de Paris parlaient de cette aventure comme d'un prodige.

Le phrénologiste savant vit très-vieux : la société phrénologique ignore pourquoi. Nous pensons, nous, que, *phrénologiquement parlant*, cela dépend du développement harmonieux de toutes les facultés de son cerveau. Cependant il meurt ; et un jour en vous réveillant, vous lisez dans votre journal à la suite des *faits divers* :

« Encore une perte pour la science !... M. un tel, médecin en chef de tel hôpital et célèbre phrénologiste, est mort hier soir. Son convoi aura lieu demain à telle église. Ses nombreux amis sont priés de considérer cet avis comme une invitation. »

Passons maintenant au type assez commun du phrénologiste non savant.

Celui-ci, que nous appellerons tout simplement le phrénologiste, attendu qu'il se fait ainsi nommer dans le monde, est tout ce qu'on veut ; médecin, pharmacien, négociant en vins ou en sucre, homme de lettres, instituteur de campagne, marchand de bougies, avocat ou artiste. — Il est de plus électeur et juré, quelquefois éligible et député, rapporteur du conseil de discipline de la garde nationale, membre de la société phrénologique et presque toujours actionnaire du nouveau journal *la Phrénologie*, lequel ne paraît jamais.

Physiquement parlant, le phrénologiste est gros et court, s'il n'est pas sec et maigre. Sa tête présente invariablement ces deux formes bien distinctes : — ou celle du coco en largeur ; — ou celle du pain de sucre en hauteur. Le front du phrénologiste, quoique légèrement déprimé, est entièrement dégarni de cheveux... et bleuâtre aux extrémités supérieures: — ces messieurs se font de très-beaux fronts à l'aide du rasoir.

L'âge du phrénologiste est un problème pour bien des gens. Si celui qui se donne ce titre a été converti par Gall, il est chauve, et alors il approche de la soixantaine. Si, au contraire, il est devenu phrénologiste en suivant les cours du palais abbatial ou de l'ancienne *Société de civilisation*, il a de vingt cinq à quarante ans et porte des lunettes.

Le phrénologiste de Paris ou de la province—car la province fournit aussi beaucoup de phrénologistes, non savants — est très-arriéré sous le rapport du costume. Le paletot, les sous-pieds et les gants lui sont parfaitement inconnus.

Ce type singulier, ou, pour nous servir du langage des naturalistes, cette classe de phrénologistes se divise comme les autres classes de l'échelle zoologique en ordres, en familles et en genres. — Il y a le phrénologiste marchand, genre assez commun, qui spécule sur l'ignorance et la crédulité publiques comme d'autres sur les laines et l'huile de colza. Il a une boutique de mouleur, ou d'empailleur d'oiseaux ; il expose des têtes en plâtre, couvertes de lignes de toute couleur, qu'il vend très-cher et qui ne sont bonnes à rien. — Il y a le phrénologiste artiste, genre appartenant assez généralement à la famille des méconnus et à l'ordre des incompris. Celui-ci peint ou sculpte des têtes monstrueuses et pleines de bosses avec le désir très-louable d'être naturel et vrai. Au salon dernier on voyait un tableau excessivement mauvais, peint d'après ce système. Chaque personnage avait la tête plus ou moins bombée ; mais malheureusement ces bosses, n'étant point à leur place, donnaient à cette œuvre, incomprise du public et digne d'un incompris, une physionomie étrange. — Il y a encore le phrénologiste avocat, qui, dans ses plaidoyers, fait remarquer au jury

l'excellente conformation de la tête de son client... voleur de profession ; — et enfin le phrénologiste homme de lettres l'un des genres les plus estimés de cette honorable classe. Ce dernier a l'avantage d'écrire une foule de *Manuels* et d'articles, sur la phrénologie qu'il ne connaît pas.

Mais revenons au phrénologiste homme du monde.

Une singularité a dû souvent frapper nos lecteurs : c'est la manière avec laquelle marche et se présente le phrénologiste. Ne croyez pas qu'il veuille ressembler dans ses allures au commun des hommes : il est phrénologiste! il est observateur! et doit par conséquent marcher autrement que vous et moi. Aussi voyez-le dans les rues le nez au vent, le chapeau en arrière, le pantalon tacheté de boue, les parements de son habit retroussés sur eux-mêmes, comme pour mieux laisser apercevoir deux mains longues, sèches et osseuses, — tous les phrénologistes ont les mains ainsi faites. — Voyez-le, courant et observant tout à la fois, s'arrêtant devant les vieillards les plus chauves, entrant dans les magasins de modes et de lingeries, dans les écoles publiques, et demandant très-poliment la permission de tâter la tête à quelqu'un. — Ceci est un portrait.

Si vous avez le malheur de connaître un de ces phrénologistes, et que par un surcroît d'infortune vous le rencontriez soit au bal, au théâtre, ou à la promenade, en vous abordant, au lieu de vous tendre la main, il vous ôtera votre chapeau et vous palpera le crâne malgré vous. Si par une louable curiosité vous lui demandez quelques renseignements sur votre organisation cérébrale, il vous en donnera mille qui seront tous faux et à côté de la question.

Il y a peu de temps un de ces phrénologistes monomanes prétendit avoir découvert à l'Hôtel-des-Invalides une tête mieux organisée que le prototype de Spurzheim sur lequel se trouve la topographie nouvelle. On y alla,... mais quel fut le désappointement des savants lorsqu'ils trouvèrent sur les épaules d'un vieux soldat de l'empire une tête remplie de *bosses,* c'est vrai ; mais de bosses faites à coups de lance et de crosses de fusil.

Le même phrénologiste voulant un jour prendre sa revanche, réunit quelques amis afin de leur prouver que la phrénologie était bien une science : ce que personne ne conteste. Il avait entendu dire au célèbre Broussais que les deux conformations les plus opposées étaient celles du nègre Eustache Bellin couronné par l'Académie pour avoir sauvé six personnes et trois chiens, et de l'assassin Lacenaire condamné à mort par la cour d'assises. Pour contrefaire le savant, il fait venir du Musée phrénologique deux épreuves moulées sur nature de ces deux *célébrités;* et se fiant aux étiquettes qu'elles portaient, il tâche de démontrer clairement à son auditoire que la première tête, quoique ayant les parties latérales comprimées, possédait l'affreux organe de destruction, tandis que l'autre d'une organisation contraire, était réellement celle d'un homme bienveillant et dévoué.

Ces derniers mots étaient à peine prononcés, que ses amis partent d'un éclat de rire : — Ils avaient changé les étiquettes!...

Fiez-vous après cela aux observations cranalogiques de ces faux disciples de Gall!

Si le type du phrénologiste savant que nous avons analysé précédemment repousse

le célibat,—et en agissant ainsi il est conséquent avec lui-même, puisqu'il croit à l'existence et aux manifestations du cervelet—le type de celui que nous disséquons en ce moment est parfaitement de l'avis du premier. Il plaide la cause du mariage, et à trente ans il se met en devoir de chercher une femme. Oh! c'est alors que nous le plaignons, le pauvre phrénologiste! car il n'admet pas comme Gall la sainteté de toutes les facultés que Dieu a données à l'espèce humaine; non certes! Il a horreur de certaines bosses, et il prend toutes ses précautions pour que cet organe fatal ne se développe jamais. Il palpe la tête, il observe la physionomie de toutes les jeunes filles, innocentes et belles qu'on lui présente; et c'est lorsqu'il consent à partager son existence avec l'une d'elles, qu'on peut dire, avec raison, que malgré sa science il est certain... de ne l'être de rien.

Au bout de quelques années de mariage il se voit père de plusieurs petits garçons qui ne lui ressemblent point. Mais qu'est-ce que cela lui fait! Il est père! Il est heureux!. . Et il pourra palper à son aise la tête de ses enfants!

Le phrénologiste a un cabinet de travail dans lequel il se garde bien de travailler. Ce cabinet, fort propre du reste, et décoré avec luxe, est orné d'un bureau couvert de papier blanc, de brochures et de livres non coupés; d'une magnifique bibliothèque renfermant des ouvrages de phrénologie et de physiognomonie superbement reliés, mais vierges dans toute l'acception du mot; de consoles en bois doré sur lesquelles sont placés les plâtres topographiés de Gall et de Spurzheim, les têtes moulées sur nature des assassins célèbres, des grands hommes politiques et des voleurs distingués; enfin de tableaux synoptiques, de portraits, d'un divan, et d'un piano criard et toujours faux : — car ces messieurs sont rarement musiciens.

En général, le phrénologiste ne se mêle pas de politique. Il se rappelle bien avoir été autrefois d'un parti ou d'une doctrine quelconques; mais depuis qu'il fait partie de la Société phrénologique, il a rompu avec ses anciens collègues, et maintenant il regarde la phrénologie comme sa charte et son Dieu.

Il lit indifféremment le *Journal des Débats* et *le National*; mais quand ces journaux osent dire que Lacenaire, Avril ou Soufflard n'ont pas la bosse du crime, il envoie aux gérants de ces feuilles — qu'il méprise intérieurement — une réclamation qu'on n'insère jamais.

Le bonheur du phrénologiste, c'est de suivre toute sa vie des cours de phrénologie qu'il ne comprend pas; d'assister régulièrement et d'applaudir de même aux séances de la Société phrénologique et de l'Hôtel-de-Ville; de payer à l'avance et par trimestre ses 24 francs de cotisation; d'élever en serre chaude des insectes inoffensifs à l'usage de la phrénologie comparée; et enfin de rechercher si d'après les bosses de la tête du lézard, ce reptile n'est pas, comme l'a dit Alphonse Karr, l'ennemi au lieu d'être l'ami de l'homme.

Après avoir ainsi vécu, il meurt en léguant à ses collègues sa biographie que personne ne veut lire, et au Musée phrénologique, sa tête qui ne reçoit jamais les honneurs du moulage.

Heureux phrénologiste, que la terre te soit légère!

EUGÈNE BARESTE.





LA MODISTE.



Il est dix heures : Paris s'éveille, les magasins sont ouverts. Quelques promeneurs longent le boulevard pour respirer l'air du matin et secouer l'engourdissement du sommeil ; des commis se rendent à leurs bureaux ; des femmes d'extérieur modeste, des jeunes gens en habit du matin vont au bain ou en reviennent ; de diligents célibataires entrent dans les cafés pour déjeuner et lire leurs journaux. Si, parmi tous ces individus d'aspect différent, vous voyez passer une jeune fille à la tournure dégagée et libre, qui marche vite, est mise avec plus de coquetterie que de bon goût, jette un coup d'œil curieux sur tout ce qui l'entoure, et prête, chemin faisant, l'oreille aux galants propos des jeunes gens qui la suivent ou s'arrêtent sur son passage ; — c'est la modiste. Suivez-la vous-même un instant, et vous la verrez se rendre à un magasin où *les demoiselles de vente* l'ont déjà devancée pour faire leur brillant étalage.

L'étalage, cette chose si futile et si simple en apparence, est pourtant une spécialité qui exige autant de savoir que de bon goût: il donne au magasin ce cachet d'élégance qui éblouit et attire. L'art ici vous fait deviner bien plus qu'il ne vous montre ; on dirait d'un livre dont le titre éveille la curiosité. Il faut que d'une disposition savante ressortent la forme et la couleur des ravissants chapeaux apportés de l'atelier si frais et si jolis qu'on croirait qu'ils se sont faits sans être touchés. Regardez : l'étoffe n'est pas froissée, le ruban n'a pas un pli, le brillant du satin n'a rien perdu de son lustre. Eh bien ! mettez ce vert à côté de ce bleu, et vous verrez quel horrible contraste choquera vos yeux. Combinez les nuances, variez les tons : que le vert, le blanc le rose, le bleu, habilement rapprochés, se fondent dans un ensemble harmonieux. Placez à côté du nœud qui s'attache à la modeste capote de poult de soie, la riche

plume qui orne l'élégant chapeau de velours épinglé. Ces coquilles de dentelle et ces marabouts vaporeux ressortiront mieux à côté de *l'humble bruyère* et de cette touffe de violettes; la fleur aimée de Rousseau se penche avec plus de grâce auprès de l'aigrette orgueilleuse, etl es grappes de perles de ce turban pendront comme des gouttes de rosée au-dessus des fleurs de l'aubépine à demi cachées sous les barbes flottantes de ce léger bonnet de blonde.—Prestigieux effet du grand art de l'étalage!

Un autre talent de la *demoiselle de vente* est de mettre au premier rang les choses destinées à éblouir, et de cacher, comme un trésor, les parures créées d'hier que les petites curieuses des autres maisons ne manqueraient pas de copier. Car ici, comme dans beaucoup d'autres professions, la jalousie revêt différentes formes pour s'approprier le succès ou les inventions d'une maison rivale. Quelquefois une demoiselle se glisse *incognito* dans un établissement plus en réputation pour y acheter des *modèles*. Cette sorte de contrebande n'est pas sans quelque danger pour celle qui la fait: un accueil peu flatteur, voire une expulsion honteuse sont souvent les seuls résultats de cette audacieuse tentative.

La demoiselle de vente a besoin aussi, pour satisfaire aux exigences de son art, d'un tact et d'une finesse admirables. Vous la prendriez pour un conseiller désintéressé, quand elle s'empresse d'offrir à une jolie blonde des couleurs pâles, et sait persuader à sa cliente qu'il est de son intérêt de prendre ce chapeau qui demain l'aurait fort embarrassée; car, encore un rayon de soleil, et il serait fané. Grâce aux mille séductions de sa faconde commerciale, les formes vieillies, les couleurs passées de mode, disparaissent ainsi des armoires où elles gisaient abandonnées, et c'est toujours comme en lui faisant violence qu'on l'en débarrasse.

Les demoiselles de vente sont prises, en général, parmi les plus expérimentées et les plus capables de représenter dignement une maîtresse de maison : c'est le bataillon d'élite.

Mais revenons à la jeune fille que nous avons aperçue tout à l'heure. Mademoiselle Julia entre dans le magasin. C'est une petite brune à l'air mutin : elle est frisée comme une femme qui va au bal, porte une robe de soie rayée, un cachemire français, des bottines vernies et des gants noirs. Elle est à la fois en négligé et en toilette. Sa robe est faite en peignoir, et son cou s'entoure d'une chaîne d'or d'une grosseur remarquable; son col garni de dentelle est fixé sur sa poitrine par une énorme broche à laquelle est attachée une seconde petite chaîne qui suspend une cassolette. Mademoiselle Julia a quelquefois des attaques de nerfs, des migraines, des spasmes qui se calment à l'aide des sels renfermés dans cette cassolette. Car n'allez pas croire, avec ses malignes compagnes, que c'est pour faire voir toutes ses richesses qu'elle se charge ainsi d'un magasin d'orfèvrerie. — Or, mademoiselle Julia gagne trente francs par mois.

Julia monte dans l'atelier où se trouvent réunies douze ou quinze jeunes filles qui causent entre elles en formant plusieurs groupes; car ce que disent celles-ci ne doit pas être entendu par celles-là. Ce sont les *apprêteuses*, ainsi appelées parce que leur tâche est de préparer les éléments de travail pour la *première demoiselle*. La plus habile d'entre elles prend le titre de *seconde*.

Au dernier échelon de la hiérarchie des modistes se trouvent les *trotteuses*. — Ce sont de pauvres petites filles, qui font, chargées d'un énorme carton, les commissions de la maison, et paient ainsi leur apprentissage par une sorte de domesticité.

L'arrivée de la nouvelle venue suspend les conversations. « Vous venez bien tard, Julia, dit la première demoiselle ; la patronne se fâchera. — Est-ce ma faute, si je ne puis m'éveiller plus tôt, répond-elle dédaigneusement... Bonjour, Mariette ; tu n'es jamais en retard, toi : je ne sais comment tu fais.—Oh ! pour Mariette, c'est bien différent, reprend une autre, elle est comme l'alouette ; dès que le jour paraît, elle chante et travaille.—Aussi, j'ai déjà quelques pratiques, et ce matin j'ai fait un chapeau pour la fille de ma propriétaire ; je l'ai fait tout entier, j'y gagne dix francs ! — Pauvre Mariette ! dit Julia d'un ton de pitié insultante. — Quel air de protection ! Est-ce parce que ma robe, au lieu d'être de soie comme la vôtre, n'est qu'en mousseline de laine à deux francs l'aune ? j'aime autant, ma chère, être pauvre comme je le suis que riche comme vous l'êtes. » Julia, sans répondre, ôte tranquillement son châle et son chapeau, qu'elle suspend à un clou sur la muraille, en compagnie des châles et des chapeaux des autres demoiselles : en sorte que l'on pourrait se croire chez un loueur de costumes en temps de carnaval, ou chez une marchande à la toilette. Tout le monde est arrivé. C'est le moment du déjeuner que l'on trouve toujours mauvais, mais que l'on n'a guère le temps de critiquer ; car ces demoiselles viennent presque aussitôt s'asseoir en deux files autour d'un long comptoir, sur de hauts tabourets, la première demoiselle à leur tête.

Disons un mot de la première demoiselle. Elle est ordinairement la moins jeune et la plus prétentieuse ; elle commande en souveraine, parle volontiers de son talent, et gagne de 800 à 3,000 francs. Plus elle est payée, plus elle hausse son propre mérite. Elle se croit réellement artiste ; car si elle emprunte au peintre ses modèles, le peintre, à son tour, ne lui prend-il pas les siens pour embellir ses tableaux ? Ne riez pas de son enthousiasme ; la modiste aime son état. En effet, quel plus agréable travail que d'avoir sans cesse entre les mains, sous les yeux, le velours, la soie, des fleurs et des plumes ? Aussi, que de rêves n'ont pas fait faire ces gracieux chapeaux à la jeune fille qui se pique les doigts et se fatigue en se hâtant, parce que dans une heure votre caprice de coquetterie aura changé. Ce qui l'ennuie surtout, c'est de corriger. Parce qu'elle n'aura pas réussi à rendre jeune une vieille, jolie une laide, on maudit son œuvre. « Je voulais un chapeau comme celui de madame de..., et celui-ci ne lui ressemble en rien. » Observez que madame de... a vingt ans, qu'elle est jolie, et que celle qui parle en a cinquante bien comptés. Que de patience il faut, que de sang-froid surtout pour ne pas répondre à cette femme : « Mais, madame, je ne puis changer vos traits, moi, ni rendre à votre teint ce qu'il a perdu. » La modiste se tait : elle se rappelle à propos que cette femme achète le droit d'être ridicule impunément. Il faut que vous sachiez en revanche qu'être belle et distinguée, c'est une recommandation aux yeux de la modiste. On se surpassera alors, car cette jolie tête parera votre chapeau comme elle en sera parée. Mais malheur à la femme assez mal avisée pour oser se livrer à la critique des œu-

vres de la modiste; on défait avec rage, et refait en dépit du bon goût ce qui va être trouvé charmant à force de ridicule. Pour quelques-unes, c'est une profanation de leur donner ce qui est bien ; elles trouvent mieux le bizarre et l'extravagant. Celles-là tendent à l'originalité.

L'heure du travail a sonné; la première demoiselle distribue à chacune de ses élèves la tâche de la journée. L'ouvrage terminé, elle le reprend pour y mettre la dernière main, le façonne, l'embellit, et lui donne ce je ne sais quoi qui constitue la perfection. « Voilà, Julia, un chapeau pour vous; c'est une tête de soixante numéros. — Ah! quelle horreur! ce ne peut être que pour une Allemande : grosse tête, grands pieds, grandes mains... Total : jolie femme de Carlsruhe.» En disant cela, elle jette un regard malicieux à une grosse blonde placée vis-à-vis d'elle. Thomassine est Allemande et ne sait pas un mot de français. Elle regarde avec étonnement ses camarades qui rient aux éclats. « C'est mal, mademoiselle Julia, de vous moquer d'une étrangère, reprend à son tour Betzi, grande Anglaise à l'air timide et modeste, ce qui ne l'empêche point de montrer ses épaules nues, selon la coutume des beautés d'outre-mer. — Qui vous dit, mademoiselle, que j'ai attaqué quelqu'un ici? Eh! mon Dieu, si je voulais faire un portrait, je n'aurais peut-être pas besoin d'aller chercher bien loin l'original. Je pourrais vous dire, par exemple, que les Anglaises s'habillent comme des mannequins, marchent comme des soldats qui ont les jambes trop longues, et qu'on aimerait la fraîcheur et l'éclat de leur teint, si on ne savait le prix du blanc et du rouge. — A propos de blanc et de rouge, reprend une petite brune à l'air espiègle, n'avez-vous pas remarqué hier notre patronne? toute la journée elle était pâle comme le clair de lune, et le soir elle avait les plus jolies couleurs du monde; qu'en pensez-vous? — Vous êtes toutes des médisantes, répond vivement la première demoiselle; au moins, puisque vous voulez parler, parlez plus bas. — Comme elle est triste depuis quelques jours, poursuit une toute jeune fille à l'air candide. Est-ce que sa maison tomberait? — Vous êtes bien sotte, ma pauvre enfant; vous apercevez-vous que nous ayons moins à faire? — Est-ce qu'elle tromperait son mari? demande Julia. — Fi! mademoiselle; un mari à qui elle doit tout. — En ce cas, c'est à d'autres qu'elle paie. »

Ce mot excite une hilarité générale à laquelle la première demoiselle ne peut s'empêcher de prendre part. « N'avez-vous pas remarqué, mesdemoiselles, continue une blonde à l'air réfléchi, que toutes les marchandes de mode ont une histoire pareille? C'est toujours une demoiselle assez jolie qui sait travailler passablement, se fait courtiser d'abord, et finit par se faire épouser, ou à peu près, par un homme riche qui l'établit; alors elle prend sa revanche. Elle commande, fait travailler les autres, et travaille elle-même toute la journée... à sa toilette. Ne faut-il pas que madame représente, lorsque par hasard elle daigne paraître en personne dans le magasin? Quant à l'atelier, elle y est suffisamment représentée par la première demoiselle; aussi ne s'y montre-t-elle guère que de loin en loin. Habituellement madame ne quitte pas sa chambre à coucher, où elle ne reçoit que quelques élus, qui ont leurs petites entrées. Le soir, elle va se désennuyer des affaires au bal ou au spectacle. Pauvre femme! Il est vrai que quelquefois, par compensation, elle montre

une sollicitude toute maternelle à l'endroit de la vertu de ses employées, auxquelles elle accorde le logement, par une mesure qui profite en même temps à la morale et à sa caisse. Les bonnes mœurs des demoiselles sont d'un excellent rapport pour certaines maisons : dans ces vertueux établissements, les veilles laborieuses se prolongent fort avant dans la nuit. »

En ce moment entre une demoiselle de vente. — Il faut un turban pour une soirée chez le ministre, un bonnet pour un dîner chez l'ambassadeur, une coiffure pour un bal à la cour. — Tout cela va être fait par la première demoiselle ; elle prend sur ses genoux une tête à poupée. Ce n'est plus le turban juif qu'il faut, ce n'est plus le turc ou l'arabe : ils sont trop connus; il faut qu'elle innove. Alors vous voyez se métamorphoser sous ses doigts tout ce qu'elle touche, selon son inspiration et sa volonté. Le petit bout de ruban devient un nœud coquet, un morceau de gaze fera le soir naître bien des jalousies féminines, et bien des hommes seront aimables près de la femme au merveilleux turban, qui, sans ce faible auxiliaire, serait peut-être restée inaperçue. La première demoiselle sait cela. Elle sait aussi que l'on demande : Où avez-vous fait faire ce turban? je n'ai jamais rien vu d'aussi joli ; ma marchande de modes ne saurait m'en faire un pareil, je veux la changer pour la vôtre. — Son orgueil est doucement caressé à l'idée que peut-être on saura qu'elle est l'auteur de ce chef-d'œuvre ; elle puise un nouveau courage dans l'espoir d'une réputation de talent distingué, puis avant de se séparer de ce qu'elle vient d'achever, elle l'essaie. Pourquoi n'est-ce pas pour moi ! dit-elle tout bas ! » Elle le donne ensuite à emporter en poussant un gros soupir ; car il ne lui est pas permis, à elle, de porter des choses aussi luxueuses.

Cependant la première demoiselle n'est pas toujours également heureuse dans ses créations, mais toutes les femmes ne se montrent pas non plus aussi difficiles... « Quand je vois de jolies choses, dit Mariette, je regrette toujours de ne pas être née riche. Oh! pourquoi ne sommes-nous plus au temps où les seigneurs aimaient tant les modistes, et se plaisaient à en faire de grandes dames? Elles se mariaient ensuite. Nos seigneurs, à nous, sont des dandys qui viennent nous regarder à travers les glaces du magasin, nous écrivent de fort belles lettres, mais ne nous épousent pas. Tenez, c'était autrefois le bon temps, les hommes avaient plus d'esprit, plus d'amabilité... et plus d'argent.... »

Ce dernier trait soulève parmi quelques-unes un murmure d'improbation, louable sans doute; mais peut-être le sentiment qui l'a fait naître est-il plus excusable, au fond, qu'il ne le paraît d'abord. Et, en effet, il ne faut pas trop en vouloir à la modiste si elle montre, en général, un zèle trop peu dissimulé pour le culte du veau d'or. La fortune et la mode sont deux divinités également capricieuses et qui se donnent la main. A la fois prêtresse et oracle de la magicienne aux goûts fantasques, aux bizarres créations, comment la modiste serait-elle plus stable qu'elle, et comment ne briguerait-elle pas ses faveurs la première, quand elle voit ses élus se disputer les oripeaux brillants qui donnent un éclat irrésistible à la beauté et voilent la laideur? N'est-ce pas la mode encore dont le prestige créateur fait deviner une grâce partout où sa présence se révèle, qui grandit et fascine par de séduisantes visions l'imagina-

tion des poëtes? Chaque femme devient alors pour l'homme un ange, quelque chose d'idéal et de parfumé qui émeut doucement son âme, et qu'il adore en lui-même. Et pour une femme, plaire est plus qu'un désir, c'est un penchant, une idée fixe, le besoin de toute sa vie. La nature l'a faite ainsi : enfant, elle s'essaie à paraître belle, elle aime à se parer de ses plus beaux habits, et sourit ingénument au miroir qui réfléchit son image gracieuse. A mesure que l'instinct féminin se développe, elle épèle avec plus de facilité chaque page de ce grand livre de la coquetterie, dont l'amour lui révélera plus tard les secrets les plus merveilleux. Il n'est donc pas étonnant que la modiste aime le luxe; car elle est plus à portée que personne d'en apprécier tous les avantages, et elle manifeste, dans la même proportion, une horreur prononcée pour la pauvreté. Faible créature, touchant également à la misère et à l'opulence, c'est un écueil bien grand que les futilités brillantes dont elle est entourée; les privations usent sa moralité. Elle consume la moitié de sa vie à désirer, et gaspille l'autre à saisir le plaisir sous quelque forme qu'il se présente.

Et si vous remontez plus haut dans la vie de la modiste, vous y trouverez encore bien d'autres raisons de la plaindre et peut-être de l'excuser. Qu'est-ce, en effet, sous le point de vue moral, que la modiste? une pauvre fille éloignée de sa famille, quand toutefois elle en a une; ou bien une jeune orpheline trop bien élevée pour être une simple ouvrière, et trop peu instruite pour devenir une sous-maîtresse; ou enfin quelque fille d'artisan, dont la dureté la rebute, et dont la grossièreté contraste péniblement avec l'élégance et la politesse des personnes avec lesquelles ses occupations la mettent en rapport journellement. Dites donc à la pauvre enfant de brider son imagination, d'étouffer ses désirs et d'éteindre les bouffées d'ambition qui lui montent au cœur à la vue des riens éblouissants qu'elle façonne elle-même, et qui resplendissent à ses yeux tout le long du jour.

Que si vous me demandez encore comment et pourquoi elle est devenue ce qu'elle est, je vous répondrai qu'elle est devenue modiste, comme vous êtes peut-être vous-même devenu artiste, comme on devient aujourd'hui homme de lettres, — faute de mieux, parce que cela est commode, n'engage pas l'avenir, et que c'est parfois un moyen d'arriver à quelque chose, quand on ne meurt pas en chemin de désespoir et de misère. Ce n'est pas une profession, un état, comme disent les grands parents et les négociants; mais c'est une position assez avantageuse pour attendre, pour épier la fortune et la saisir au passage. On est en évidence, ou du moins on croit l'être, et qui sait? les banquiers, les *mylords*, et les princes russes visitent quelquefois les ateliers de modes aussi bien que les ateliers de peinture, et s'ils achètent un tableau dans ceux-ci, ils font souvent choix d'une jolie femme dans ceux-là.

La modiste a, parmi beaucoup d'autres inclinations, l'amour inné de tout ce qui est beau et distingué. Le *comme il faut* est sa manie, son thème éternel, sa religion; la seule chose sur laquelle elle se montre véritablement inflexible et d'une susceptibilité désespérante. Doutez de son talent, de sa vertu, de sa beauté même, c'est une injure, une injustice peut-être, qu'elle excusera pourvu que vous la reconnaissiez, d'ailleurs, pour une femme *comme il faut*. Ce titre-là, elle y tient comme

un Rohan à son blason ; c'est sa noblesse à elle, et elle n'hésiterait pas, s'il le fallait, à défendre ses droits par tous les moyens qui sont en son pouvoir. La modiste est donc avant tout, de gré ou de force, à tort ou à raison, une femme *comme il faut*. Cette expression compose à peu près tout son vocabulaire fashionable : elle ne porte que les choses les plus *comme il faut*, ne fréquente que les jeunes gens *comme il faut*, et estime singulièrement l'air *comme il faut ;* et, si vous m'en croyez, vous ne la contrarierez pas trop sur la légitimité de ses prétentions. Sa reconnaissance peut, sous ce rapport, la mener fort loin avec vous... ne fût-ce qu'au Ranelagh.

Ici nous sommes forcé d'établir, dans l'espèce que nous avons choisie, des classifications nécessaires à l'intelligence de ce que nous venons de dire. Nous n'entendons parler que de la modiste parisienne, telle que le progrès nous l'a faite, et telle qu'elle existe en deçà de la rive droite de la Seine, et dans les régions élevées du monde élégant. La modiste de province n'est qu'une pâle copie de la modiste de Paris, et la modiste des bas quartiers de la capitale se confond avec la grisette, cette plante indigène du pays latin, enracinée dans la terre classique, qui croît et meurt enlacée au bras de l'étudiant.

La différence qui existe entre la grisette et la modiste ne saurait être contestée ; bien qu'un élégant écrivain ait malheureusement confondu ces deux types également intéressants. Cette erreur a soulevé de part et d'autre de vives réclamations; grisettes et modistes ont crié à l'hérésie, et l'on ne peut s'empêcher de déplorer sincèrement ce désaccord entre les deux pivots intelligents de la *fashion*. Au point de vue de l'art, la question se résout évidemment en faveur de notre modèle : la grisette n'est qu'une ouvrière ; la modiste est un artiste, et nous devons ajouter qu'elle en a même le désordre et l'insouciance dans ses habitudes, comme dans son intérieur. La grisette appartient plus particulièrement à la classe des couturières. C'est cette jeune fille au sourire provoquant, à la jupe courte et retroussée, qui court le nez au vent, coiffée d'un simple bonnet, sur le pavé glissant d'outre-Seine, ou le long des trottoirs encombrés des rues marchandes ; qui travaille tout le long du jour dans un atelier sous la direction d'une maîtresse ouvrière, ou va, pour son propre compte, à la journée, taillant et cousant à domicile les robes de la portière, ou remettant à neuf les hardes des petits ménages. Quel rapport, je vous le demande, entre ce travail grossier, purement manuel, et les ouvrages élégants échappés de l'imagination et de la main industrieuse de la modiste ? Quelle ressemblance entre cette bonne fille, si accorte, si pauvre et si gaie, *contente de peu, contente de rien,* et ces jolies habitantes de nos riches magasins que vous rencontrez, sans les reconnaître, en manchon de martre et en chapeau de velours? celles-là, certes, ne sont pas *contentes de peu,* elles ne sont souvent *contentes de rien*. Vous figurez-vous, au milieu d'un de ces élégants salons de modes, l'inséparable compagnon de la grisette, l'Étudiant, le vrai et primitif habitant de la rue de La Harpe ou de Sorbonne, la casquette sur l'oreille, la pipe à la bouche, et les mains veuves de gants qu'il a oublié de mettre ou d'acheter?

Il faut le dire, malgré les efforts et le prestige d'un admirable talent, les jolis *anachorètes blancs et roses* de la rue Vivienne resteront toujours dans le souvenir

des habitants de ce brillant quartier, comme un beau rêve, comme une poétique vision qu'on regrette ou qu'on aime sans y croire.

Quant à la marchande de modes, cette puissance occulte qui règne despotiquement sur la plus gracieuse et la plus capricieuse moitié du genre humain, c'est une physionomie à part, le type d'une classe non encore décrite par les physiologistes. Cette espèce bâtarde participe essentiellement de la simple modiste par ses antécédents, et de la femme élégante par ses allures et ses habitudes nouvelles. Elle exagère, en général, tous les défauts de ses jolies subordonnées, et elle en a depuis longtemps perdu les grâces faciles et l'heureuse inexpérience ; elle affectionne les grands airs, les pantoufles brodées, les peignoirs de mousseline et le *far niente;* mais elle abhorre la *morte saison*. La morte saison est l'abomination de la marchande de modes et la joie de la modiste. Tandis que la première voit avec regret les femmes élégantes, ses meilleures clientes, émigrer pour la campagne ou pour les eaux, la seconde se réjouit, chôme, lit des romans, prend du travail à son aise et des congés le plus qu'elle peut ; c'est aussi pour elle le temps des voyages en province, des visites à la famille, des pérégrinations à Londres, à Vienne, à Saint-Pétersbourg. . . . .

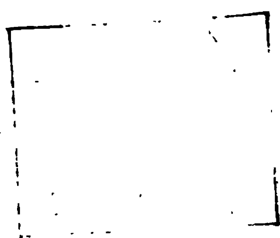
. . . .

. . . .

En attendant, vous qui les avez suivies avec nous jusqu'ici, veuillez bien les suivre encore jusque chez elles.... Il est dix heures du soir ; la première demoiselle donne le signal du départ, toutes se hâtent de sortir ; elles ont soif d'air pur et de liberté. Le repos ou le plaisir les rappellent, celles-ci dans un appartement confortable, celles-là dans une mansarde, cette autre dans sa famille. Julia s'arrête au second étage d'une maison de belle apparence ; Mariette s'en retourne sous la sauve-garde de sa mère ; Pauline a pour une heure de chemin, à travers des rues fangeuses, avant d'avoir regagné son modeste garni.

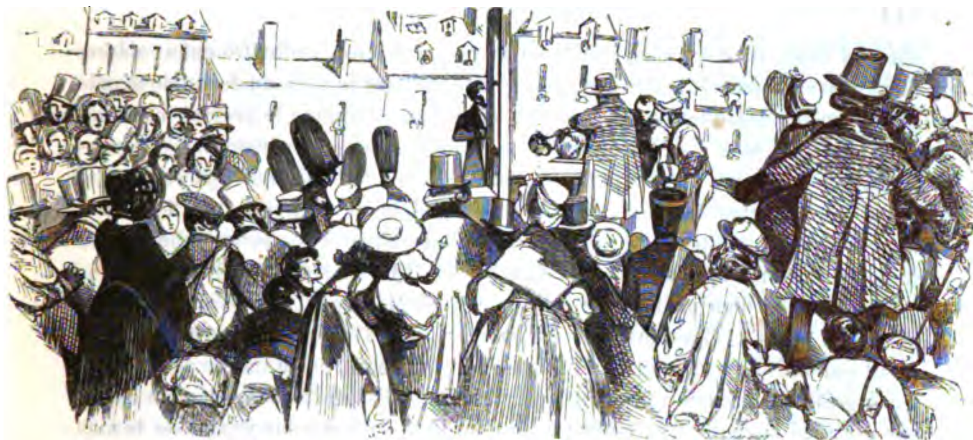
Elles vont ainsi dans la vie chacune par un chemin différent. La plus enviée aujourd'hui sera peut-être la plus pauvre demain, tandis que l'autre aura oublié ses jours de souffrance en s'éveillant un beau matin petite bourgeoise, ou même grande dame ; d'autres finissent on ne sait comment. Ce sont de pauvres filles ballottées par le vent de l'adversité, qui meurent en laissant de riants souvenirs à plus d'un homme grave maintenant. — L'infortunée qui donna follement sa jeunesse au plaisir n'a pas d'amis. Celui qui rêve encore d'elle, comme d'un plaisir passé, ne l'aperçoit plus que semblable à une ombre vaporeuse qui s'évanouit derrière des préjugés et des ambitions de toute espèce.

MARIA D'ANSPACH.

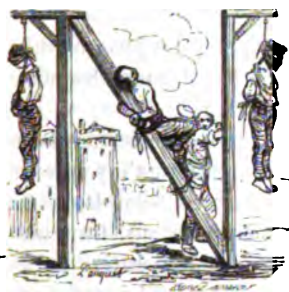




LE BOURREAU.



LE BOURREAU.



Ne vous récriez pas trop, lecteur, devant ce *Français*-là : c'est un type non moins original, et plus rare, Dieu merci ! que l'*Épicier* ou l'*Étudiant*, un type excentrique s'il en fut, et digne, sous ce rapport, de toute votre attention.

Ne vous épouvantez pas trop en commençant, aimable lectrice, les *Français* ne sont pas tous charmants ou ridicules; quelques terribles portraits surgiront dans la galerie. Mais, je vous le répète, ne fermez pas les yeux, ne roidissez point vos nerfs, il y aura, cette fois, moins d'horreur peut-être que vous ne l'espérez.

Ah ! s'il s'agissait du bourreau antique, de l'Hercule au petit front, au gros cou, aux larges épaules, aux membres nus et velus, armé de la corde, du glaive, de la massue, que sais-je? étranglant, écrasant, égorgeant, et même déshonorant les victimes, quand le juge s'appelle Tibère, je pourrais vous donner autant d'émotions, autant de névroses que vous en pourriez supporter.

Si c'était seulement le bourreau du moyen âge, à l'habit rouge, à l'âme plus rouge encore, le tourmenteur qui n'opère pas seulement pour retrancher un coupable de la société, mais qui a l'esprit de vengeance et de colère, qui se passionne et s'exalte, et frappe comme le poëte écrit, d'inspiration ; qui punit enfin, qui pend, rompt, brûle, écartèle, écorche vif, qui torture et tue après ; à la bonne heure ! je pourrais vous faire peur tout autant qu'il vous plairait.

Mais voyez-vous là-bas, sortant de cette maison propre et élégante, qu'aucun écriteau, qu'aucun indice particulier ne désigne, qui est située dans une rue habitable et habitée ; voyez-vous, dis-je, cet homme, ni grand, ni fort, d'une taille hon-

nête; ni roux, ni noir, mais blond, ou brun, ou châtain, ordinaire enfin; décemment couvert d'une redingote à la *propriétaire,* portant le chapeau de tout le monde, portant même des lunettes, fait, habillé, et marchant comme le premier bourgeois venu!... Quel est-il? — Un avoué?... — Non. — Un vaudevilliste?... — Non. — Un banquier?... un marchand?... — Non. — Il va à la Conciergerie, c'est donc un huissier? un greffier? — Non, non. — Serait-ce donc le bourreau? — Chut! si cet homme vous avait entendu, il vous aurait traduit en police correctionnelle pour injure. Cet homme s'appelle l'EXÉCUTEUR DES HAUTES OEUVRES.

Oui, voilà le nom moderne de celui que M. de Maistre dit être le *pivot* de la société, que Louis XI disait autrefois son *compère,* que Tibère, plus autrefois encore, disait son *ami.* Le bourreau de l'antiquité, le tourmenteur du moyen âge, s'appellent à présent l'exécuteur des hautes œuvres. La civilisation a changé le nom comme elle a changé la chose. L'exécuteur est aujourd'hui ce que nous venons de le montrer, un citoyen ressemblant aux autres, ayant la mine électorale de la tête aux pieds. Ce n'est plus l'être exceptionnel, isolé, séparé de tous par son costume, son titre et son état; c'est un fonctionnaire public qui tient à la société, qui a place dans la hiérarchie judiciaire, qui boit, mange, digère, dort et porte un habit noir comme le procureur du roi. Bien plus, il se nomme *Monsieur* comme les princes. On dit *Monsieur de Paris, Monsieur de Rouen.* Il n'y a que l'archevêque qui se désigne d'une plus haute façon : on le nomme *Monseigneur !*

Quelle est l'étymologie du mot *bourreau?* Les grammairiens et les jurisconsultes l'ont recherchée, les uns pour satisfaire leur curiosité de philologues, les autres pour savoir si le mot était une injure passible de condamnation.

Mais jurisconsultes et grammairiens sont d'accord entre eux comme des musiciens ambulants. Si on les croyait tous, ce mot aurait autant d'origines qu'il y a de langues dans le monde, et même qu'il y a de mots dans les langues. Selon les uns, il vient de l'HÉBREU *cabar.* Voici comment de cabar on obtient bourreau. En retranchant la première syllabe, il reste *bar,* qui en CHALDÉEN signifie *licentia.* De bar serait sorti l'ITALIEN *birro,* qui veut dire *lictor;* et de birro sortirait bourreau, qui veut dire aussi *licteur.* Selon les autres, le mot viendrait du LATIN *burellus* (boucher), ou du GREC *boros* (dévoreur), d'autant plus que le *carnifex* des Romains et le *carnicero* des Espagnols expriment en quelque sorte que le bourreau se nourrit de ses victimes. D'autres, plus patriotes, trouvent son étymologie dans notre langue, et le dérivent du FRANÇAIS *bouchereau* (petit boucher), ou de *boyereau,* diminutif de *boye,* qui est le nom ROMAN du bourreau. Il y en a qui le font sortir de *bourrée, bourrade;* et Monstrelet écrit *bourrel,* ce qui paraît être l'ancienne orthographe du mot. Enfin les étymologistes historiques le tirent du nom de *Richard Borel,* personnage du moyen âge qui possédait le fief de Bellencombre, à la charge de pendre les voleurs du canton. Les gens du pays s'habituèrent à dire le borel et les boreaux, pour indiquer les exécuteurs.

Certes, les sources du Nil ne sont ni plus nombreuses ni plus obscures que les racines de ce mot, que naguères un journal tout spécial, *le Droit,* a scrupuleusement exhumées. Choisissez maintenant si vous l'osez. Mais qu'importe que nous ne

sachions à quoi nous en tenir au juste sur ce mot, puisqu'il nous est défendu de l'employer, puisque nous pouvons, que dis-je? nous devons appeler *le bourreau*, exécuteur des hautes œuvres.

Jadis quand les rois étaient légitimes, le bourreau, dit-on, était légitime aussi. Le droit de succession était le même pour tous. On criait aussi : *Le bourreau est mort!... vive le bourreau!* et Samson II remplaçait Samson Ier, comme Louis XVI remplaçait Louis XV. Maintenant la royauté de la Grève n'est pas plus absolue que la monarchie d'Abdul Ier. Elle a une charte, ou son cahier des charges ; elle n'existe pas par son propre droit, par la grâce de Dieu, mais par adjudication après soumission cachetée ; elle est constitutionnelle. On lui impose comme condition, et elle promet dans le programme, d'être honnête, d'avoir de bonnes mœurs, de ne fumer ni de boire dans l'exercice de ses fonctions, de repasser le couperet, de tenir la ficelle en bon état, de remplir le panier de son, de soigner les charpentes, de graisser les poulies, d'exécuter d'un seul coup. Elle est responsable. En retour de tant de devoirs, voici ses avantages : elle a la dépouille des suppliciés, elle a une liste civile fixée pour toute la durée de son règne, de plus elle a tant *par tête*, comme un restaurateur... Elle a pour l'aider des ministres qui s'appellent valets, comme son aînée a des valets qui s'appellent ministres. Elle a enfin mille autres prérogatives ou retours de bâton, qui font qu'elle est ambitionnée, recherchée avec une concurrence vraiment déshonorante pour l'humanité [1], qui font que son titulaire a des envieux, Dieu leur pardonne! et qui plus est des amis. La peste en aurait, dit La Fontaine, si elle avait un budget.

L'exécuteur travaille avec ses ministres, le matin, au point du jour, tant les hautes œuvres ressemblent aux basses œuvres, à ces travaux ignobles qui ne peuvent se faire que la nuit. Il vient, je le répète, le matin, à la sourdine chercher la proie que le juge a choisie, pour rassasier la justice, cette dernière idole aux sacrifices humains. Ah! quand j'ai dit en commençant qu'il y avait moins d'horreur qu'on ne pensait dans ce sujet horrible, je mentais, je vous trompais pour vous faire lire et frémir, pour vous faire connaître et maudire ce qui est la honte et le malheur de notre société. Il existe un bourreau au dix-neuvième siècle!... Le bourreau n'est pas un mot historique, une glose d'archéologie, un objet d'antiquaire. C'est un nom et un être d'aujourd'hui, vivant en chair et en os, l'an 1840, en France, après deux révolutions, après tant de sang versé, pour en verser encore ; c'est un homme qui est là pour tuer, sauf le mot ; dont le métier est, je le répète, de tuer absolument comme le bandit de profession, un meurtrier *per fas*, qui assassine entre un juge et un prêtre pour un salaire ; qui a beau mettre des procédés et des formes avec ses victimes, et qui a beau s'appeler exécuteur, fonctionnaire, magistrat, *monsieur*, qui n'en est pas moins bourreau. En vérité, j'aime encore mieux Carnix ou Tristan ; oui, j'aime mieux, quoi que j'en aie dit d'abord, les *compères* de l'empereur ro-

[1] Dernièrement dans un des chefs-lieux des environs de Paris, le bourreau ayant été destitué pour méfaits, sa place fut soumissionnée par cent quatorze signatures.

main ou du roi de France, que le *compère* de notre justice moderne. Il y avait dans les anciens exécuteurs une franchise de cruauté et de force qui inspirait toujours la terreur aux assistants et parfois du courage aux victimes. Le supplice avait tout l'air d'un combat, quand le bourreau paraissait armé jusqu'aux dents. C'était alors un ennemi à braver, sous lequel une âme d'un certain ressort avait à rebondir. Il pouvait s'élever une lutte quelconque entre l'acharnement du bourreau et la patience du condamné. La passion s'en mêlait des deux parts, et la mort n'était pas toujours sans exaltation et sans gloire. Mais à cette heure, il n'y a ni animation chez l'un, ni émulation chez l'autre. Le bourreau n'est que le rouage moteur, la cheville ouvrière de la guillotine ; ce n'est qu'une machine à faire des morts, inerte, régulière et monotone contre laquelle il n'y a point de révolte, point de réaction possible. Cet homme, qui est comme la porte de l'enfer du Dante, la fin de l'espérance, qui devrait être de bronze, sombre et dur, plein de défis et d'aspérités, n'a ni force, ni armes, ni costume à exciter la résistance du condamné, pas même cette couleur rouge qui agace la victime du toréador. Sa vue ne peut qu'énerver, écœurer, aplatir le patient. Il est froid et poli, il ne jure ni ne menace ; il vous prie d'ôter votre chemise pour l'opération de la toilette ; il vous demande pardon de vous attacher les mains ; vous l'excuserez s'il vous fait mal ; il vous coupe les cheveux avec des gants, et vous coupe le cou sans vous tutoyer.

Abominable ménagement, douceur de chat, velours de tigre, avec la griffe dessous.

Puis il se lave les mains comme Pilate, et change de cravate si elle est tachée ; car cet homme a un cou.!...

Cet homme a femme et enfants, une famille qu'il nourrit de ce pain sanglant, et qui n'a point d'indigestion et qui engraisse comme si elle vivait de la blanche manne tombée du ciel avant l'aurore.

Cet homme aura un gendre à qui il comptera une dot de têtes coupées, comme les pachas vainqueurs envoyaient des sacs d'oreilles à leurs sultans.

Cet homme a des amis à qui il a offert des billets le matin pour entrer dans l'enceinte des spectateurs privilégiés, à qui il offrira le soir un dîner avec le prix de la journée.

Car cet homme dînera le jour de l'exécution, ira au spectacle le soir et dormira la nuit.

Cet homme, vienne l'heure de sa retraite, donnera des leçons à son successeur au moyen d'une guillotine de chambre, avec laquelle l'apprenti s'essaiera et se fera la main sur la volaille en attendant mieux. On ne saigne pas autrement les poulets chez le bourreau ; car il se dit humain, et se trouverait mal de voir sa servante tuer un canard... Exécuter, selon lui, n'est pas tuer.

Enfin, cet homme mourra tranquillement, *sans peur et sans reproches,* en guerrier du seizième siècle ou en philosophe du dix-huitième, n'ayant pas plus de crainte du diable que Bayard, pas plus de croyance en Dieu que d'Holbach. Il aura une tombe avec cette épitaphe : « Il fut bon père, bon époux, bon citoyen. Tous ceux qui l'ont connu le regrettent ; et son fils continue son commerce. » Car il faut vous dire que

l'exécuteur a plus d'une corde à son arc. Quand il ne travaille pas en ville, il vend à domicile des consultations, et des remèdes que le peuple appelle, dans son idiome expressif, *de la graisse de chrétien*. Quand il ne coupe pas les cous, il remet les membres démis ou brisés. Le bourreau est quelque peu médecin, comme les médecins sont quelque peu bourreaux. S'il guérit parfois comme eux, ils tuent souvent comme lui. Le mélange des deux métiers s'explique.

Le valet du bourreau est au maître ce que le chien de chasse est au chasseur. Il guette et arrête, il ne tue ni ne mange. Il doit préparer, mais non accomplir. C'est lui qui dresse la machine, qui prête le bras au patient pour le faire monter à l'échelle, qui le couche sur la planche, qui lui noue les courroies sur le dos, et lui serre le cou dans la lunette; mais là finit sa tâche, elle s'arrête à la ficelle. L'exécuteur seul a le droit de la décrocher. Ainsi toute la grosse besogne du supplice est pour le valet, c'est *l'homme de peine* de la guillotine. Aussi est-il ordinairement plus athlétique, plus matériel, plus machinal, pour ainsi dire, que le maître. Le valet du bourreau est avant tout insolent, si l'on en croit le proverbe. Par son allure et ses mœurs, il croit pouvoir impunément se donner au Wauxhall, aux barrières, partout enfin où il a affaire au beau sexe, pour un garçon boucher. C'est plus décent : l'étal couvre l'échafaud. Enfin, quand il est forcé de se faire connaître, le valet a aussi son nom honnête et légal. Alors le valet s'appelle *aide,* comme le bourreau s'appelle *exécuteur*.

Le premier bourreau que j'aie vue de ma vie, c'est le bourreau de Bourges. J'étais encore enfant lorsqu'en 1816 il vint à Vierzon, mon pays natal, marquer de pauvres mariniers dont le crime, en ce temps de disette, était d'avoir eu faim jusqu'à arrêter un marchand de blé qui emportait ailleurs les grains du Berri. Le fait de la condamnation de ces malheureux est assez étrange pour que je le consigne ici en passant. La grande route de Paris à Toulouse traverse la ville de Vierzon, et s'y appelle la rue Neuve. C'est dans la rue Neuve, en plein jour, que les mariniers affamés arrêtèrent le marchand de blé. Or, cette rue étant précisément la route, on fit de ces pauvres diables des voleurs de grand chemin, et, par un de ces affreux calembours que se permet quelquefois l'esprit du Code pénal, ils furent jugés et condamnés comme des routiers de profession et des malfaiteurs attitrés. Pour en revenir à l'homme chargé d'exécuter la sentence, je me souviendrai toute ma vie de l'impression que je reçus en l'apercevant. Je m'imaginai voir le Croque-Mitaine des contes de fées que j'avais lus la veille. Dès qu'il sortit de la prison avec les patients, je cherchai si ses mains n'avaient pas des griffes, si ses dents étaient ordinaires, si ses bottes n'étaient pas de sept lieues. Il fumait une pipe recourbée comme un S majuscule. Il était gros et court, et par sa figure disgracieuse et par la force de ses membres il rappelait assez ses prédécesseurs du moyen âge, qui inspiraient à la fois la terreur et le dégoût. Combien peu au contraire il ressemblait à ceux de ses confrères que j'ai vus depuis. Il est vrai que c'était un bourreau de province. Au supplice, il donna de sa personne, il *mit la main à la pâte,* pour parler moins noblement; il l'y mit jusqu'au coude : bref, il opéra lui-même en manches de chemise, avec beaucoup de peine, suant à grosses gouttes, soufflant le feu, faisant rougir les fers, faisant tout.

La province est toujours en arrière d'un siècle de la civilisation de Paris. C'est ce dont je pus me convaincre, même pour l'art du bourreau, en voyant plus tard officier *Monsieur de Paris,* non pas seulement dans une exécution d'aussi mince importance que le carcan ou la marque, mais bien dans une opération capitale; en voyant avec quelle propreté, quelle aisance et quel aplomb chirurgical, retroussant à peine les parements de son frac, au milieu d'huissiers, de journalistes et de phrénologues, il amputa une tête humaine d'un seul coup de son immense *bistouri.*

J'avais assisté au premier supplice, à la flétrissure du corps et de l'âme des hommes avec la curiosité d'un enfant. Avec quel autre sentiment je fus témoin de l'extermination de mon semblable! Oui, j'ai vu ces horribles choses, *miserrima vidi,* je les ai vues plus d'une fois comme l'étudiant dissèque plus d'un mort, afin de chercher le remède des vivants. Il y a des travaux pénibles, odieux, mais nécessaires pour le moraliste, car il faut s'approcher du mal pour le connaître, et il faut le connaître pour le guérir. Or, en toute circonstance, j'ai toujours trouvé, comme j'ai dit, un exécuteur preste, sans gêne, sans souci, faisant son métier de tuer les hommes, comme s'il se fût agi de les sauver.

Tel est le bourreau, cet *ultima ratio* de l'ordre social, la pierre sommaire sans laquelle, prétend-on, l'édifice croulerait. Quel édifice, grand Dieu! que celui qui a une pareille clef de voûte! l'humanité est-elle donc si encline au mal, qu'il lui faille absolument ce terrible contre-poids? Et quand on pense que le bourreau ne fonctionne pas seulement dans les cas de criminalité civile, qu'il peut moissonner jusque dans le champ politique, qu'il ne se nourrit pas seulement des restes de bagnes, qu'il a de temps en temps le privilége du Minautore, le plus beau sang d'Athènes, chair fraîche et jeune, régal d'ogre habitué à vivre du rebut de la société; quand on pense que les quatre sergents de la Rochelle ont payé cet impôt capital au bourreau de la restauration; que dernièrement, sans la réclamation de tout un peuple, une autre victime était déjà marquée pour le payer à notre exécuteur; quand on pense qu'avec l'élasticité des lois de septembre, la moindre divergence d'opinion peut s'étendre jusqu'à la peine de mort, vraiment on a tout lieu de s'épouvanter pour soi-même, de se demander si, à moins d'être incarné royaliste, d'avoir le roi au corps, on est bien sûr de la solidité de sa tête sur ses épaules; si on est sûr enfin de ne pas voir un jour ou l'autre, mieux que je ne l'ai dépeint, l'exécuteur des hautes œuvres dans l'exercice de ses fonctions.

Quand on pense enfin que couper la tête d'un homme c'est contredire Dieu, qui, créant cet homme à son image, lui a donné l'infini et lui a dit : *Crois et multiplie*; que c'est dire au contraire : *Tu ne croîtras ni ne multiplieras*; que c'est voler l'avenir, borner l'infini, tarir une source, nier un principe, détruire une souche qui aurait pu porter quelque jour un Newton ou un Molière, en vérité, il y a de quoi confondre le plus juste des jugements des hommes devant l'immensité de ces conséquences.

Je conçois tout au plus la peine de mort et le bourreau dans le passé, dans les temps antiques, avec la barbarie, alors que l'humanité était à l'état d'enfance et n'avait pas encore atteint l'âge de civilisation, en un mot, pendant l'ère de matérialisme

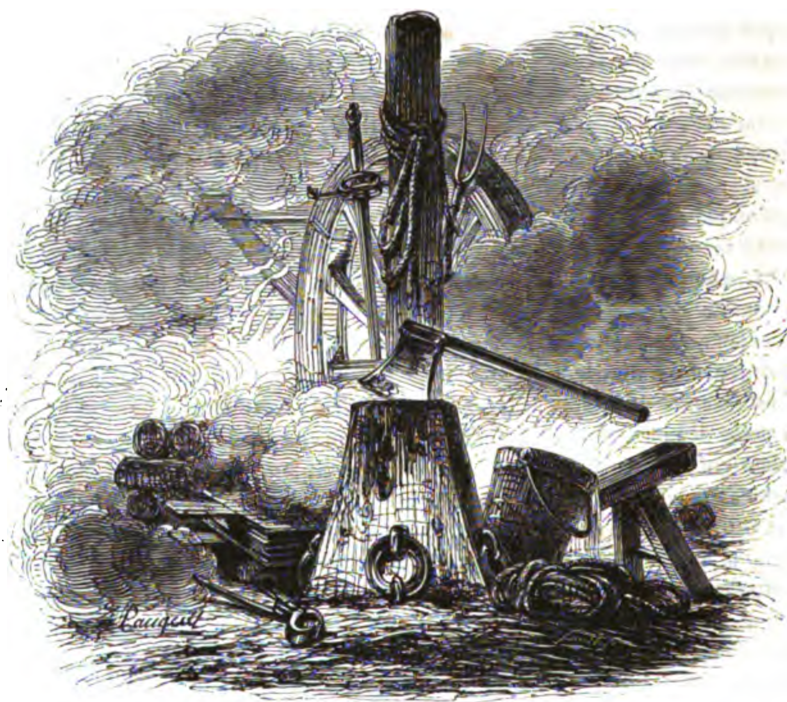
pur, quand la force était le seul principe qui régît les sociétés. Mais aujourd'hui que l'humanité est pour ainsi dire majeure, aujourd'hui qu'elle a l'âge de raison, qu'elle a conscience de son présent et de son avenir, de toute sa destinée; après que le christianisme lui a révélé le principe de l'amour, et la philosophie le saint dogme de la perfectibilité, le bourreau est absurde comme un anachronisme; la peine de mort, abominable comme une impiété. Il faut châtier un enfant pour le corriger, soit; mais il vient une époque meilleure dans la vie de l'élève, où la force n'agit plus sur lui, où même elle l'irrite au lieu de le changer, où enfin il faut le prendre, comme on dit, *par les sentiments*. Eh bien! l'humanité est précisément dans cette heureuse période où la violence est impuissante, car la brutalité est dépouillée; où les moyens physiques doivent faire place aux moyens moraux, car l'intelligence est revêtue; où il faut prendre aussi cette grande élève par les sentiments. La peine de mort n'est donc plus qu'une férule inutile; le bourreau, un vieux magister, un terrible pédagogue qui devait faire l'éducation de l'humanité, mais que l'humanité devait casser aux gages une fois qu'elle avait pris sa robe virile et qu'elle avait eu les honneurs de l'émancipation.

On a pétitionné tout récemment l'abolition de la peine de mort en matière politique. Après 1830 on avait promis son abolition même en matière civile, la Grève ayant été conquise par le peuple sur le bourreau comme sur le roi; la guillotine étant aussi une vaincue de juillet. Pourquoi n'avoir pas profité de la conquête? pourquoi n'avoir pas tenu les promesses? c'était bénéfice autant que devoir; car l'humanité, cette œuvre de Dieu, n'a vraiment plus besoin d'un critique comme le bourreau; car même la peine de mort est contagieuse plutôt que préservatrice; car elle est d'un exemple aussi immoral que provocateur. La main sur la conscience, lecteur, celui qui vit comme les médecins, les prêtres et les corbeaux, du trépas d'autrui; celui qui fait le métier de bourreau pour de l'argent, je ne suppose pas qu'on puisse le faire par amour de l'art; celui, dis-je, qui exécute pour gagner sa vie, est-il bien différent de l'homme qui assassine pour de l'argent, pour gagner sa vie aussi? L'exécuteur n'est-il pas consanguin de l'assassin, et quand le bourreau tue le condamné, n'y a-t-il pas là le crime de Caïn, un fratricide? Et ce crime que la société autorise pour se garantir, a-t-il au moins garanti la société une bonne fois pour toutes? N'est-ce pas, au contraire, à recommencer tous les jours? Avouons donc que la société est insensée de croire encore, après tant d'épreuves infructueuses, à l'efficacité de la peine de mort. Avouons qu'elle est diabolique de persévérer dans cette pénalité du talion qui remédie au mal par le mal, qui punit le sang par le sang, qui oppose la hache au poignard. Tenez, lorsque Paris est à l'émeute, lorsque ses rues s'engorgent et battent comme des artères pleines de fièvre, lorsque Paris a mal à l'Hôtel-de-Ville, à la porte Saint-Martin, à quelque endroit enfin où l'inflammation s'est concentrée, vite on y applique les sergents de ville, les gardes municipaux, la troupe de ligne, les sangsues et les lancettes, le fer et le feu, tous les dérivatifs héroïques de la médecine politique. Il arrive alors que la pléthore cesse à l'endroit médicamenté, mais pour se reporter sur une autre partie plus noble et plus dangereuse, aujourd'hui ou demain. De même, lorsque la justice a opéré martialement la société

d'un cancer que j'appellerai Cartouche, il repousse bientôt un cancer qui s'appellera Mandrin. Après Lacenaire, Soufflard. La peine de mort n'est donc point le spécifique du crime; le bourreau n'est donc point la pierre infernale de l'assassin. Il faut donc chercher un autre remède au mal, il faut combattre le vice dans sa cause et non dans ses effets. Amputer n'est pas guérir. Or, Lacenaire, Soufflard, Mandrin, Cartouche, ne sont que les effets d'une cause, que les manifestations d'un principe, que les preuves visibles d'un virus radical que la société porte en elle, dans le fond du cœur, dans l'essence même de sa constitution.

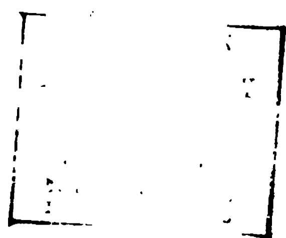
Ce n'est point ici le lieu d'expliquer quel est ce mal, quel serait le remède. Je ne puis que vous dire en passant : la misère produit le crime que punit le supplice; et la société, par un fatal cercle vicieux, fait à la fois le supplice qui punit le crime et la misère qui le produit; tandis qu'il dépendrait de cette société, en changeant un article ou deux du Code civil, qu'il n'y eût plus ni misère, ni crime, ni supplice, et que pauvre, criminel et bourreau, fussent désormais des mots en désuétude, des mots historiques comme les noms de *grand-prévôt*, de *justicier*, de *tourmenteur*, comme toutes ces expressions mortes d'une autre langue, d'un autre siècle, d'une autre civilisation.

FÉLIX PYAT.





LE SÉMINARISTE.





LE SÉMINARISTE.



Ne rencontrez-vous pas quelquefois sur votre route une longue file de jeunes gens vêtus de noir? Ils marchent deux à deux ou trois à trois, en bon ordre, comme des militaires. Mais leurs yeux baissés, leur contenance calme, leur air modeste, indiquent assez que ces jeunes gens appartiennent à une milice sacrée dont les armes et dont les combats sont purement spirituels. Ce bataillon silencieux qui s'avance à pas lents et mesurés, vous le reconnaissez facilement : c'est un corps de séminaristes. En approchant un peu, vous apercevez tantôt des figures fraîches, épanouies, insouciantes ; tantôt des visages déjà sérieux, des mines graves et presque sévères : ici des traits nobles et distingués, là des physionomies communes ou insignifiantes. Ces jeunes gens de tout âge, de toute taille et de visages si différents, portent cependant répandue sur toute leur personne une teinte uniforme de douce résignation, de pieuse mélancolie, qui fait ressembler la bande entière à un troupeau de victimes que l'on mènerait au sacrifice. C'est qu'en effet ces jeunes séminaristes doivent un jour sacrifier à Dieu leur jeunesse, leurs plaisirs, leurs passions, leur cœur, leur esprit, leur vie en un mot. L'idée d'une abnégation aussi complète vous fait regarder avec intérêt ces lévites adolescents. Suivons-les donc dans leur promenade, et pénétrons ensuite avec eux dans l'intérieur du séminaire. Là, nous verrons de nos yeux ce qu'ils font et ce qu'ils sont ; nous assisterons à leurs études, à leurs exercices religieux et à leurs récréations. Nous jugerons de leur caractère et de leurs habitudes ; nous examinerons enfin comment ils se préparent à renoncer aux joies et aux vanités du monde.

Il y a dans les séminaires des natures d'élite, des natures vulgaires, et des natures

vicieuses. Ces dernières s'y trouvent heureusement en petit nombre. Aussi nous nous contenterons de signaler leur existence. Nous appelons vulgaires ces jeunes gens dont l'esprit est épais, le cœur sec, l'intelligence grossière. Les séminaristes de cette trempe ne sont ni heureux ni malheureux. Ils ne sentent rien, ils ne comprennent rien, ils ne connaissent pas la portée de ce qu'ils font et de ce qu'ils voient faire. Ils n'aperçoivent dans l'exercice du sacerdoce qu'une série de pratiques mystérieuses, de cérémonies inintelligibles. Ils croient aveuglément à tout ce qu'on leur enseigne, sans réflexion, sans examen. Ils récitent du bout des lèvres des prières sublimes dont ils ne soupçonnent pas le sens. Ils ne font pas le mal, mais ils ne font pas le bien. Incapables de s'appliquer à l'étude, ils recherchent avec empressement les fonctions manuelles dont l'exercice leur est abandonné par leurs camarades. Ils passent leur temps à ployer et à reployer les linges sacrés. Ils aiment à plisser les aubes, les surplis, les rochets, les nappes d'autel. Ils font volontiers l'office de bedeaux, de sacristains, de tapissiers, de lingères et de repasseuses. Ils placent la cire dans les flambeaux, ils allument les cierges, ils disposent les tentures, ils arrangent avec symétrie les vases sur l'autel les jours de fête. Ils possèdent la théorie de l'art d'encenser à la grande et à la petite chaîne. Ils ne manquent jamais de se lever, de s'agenouiller, de s'asseoir à propos durant les offices. Enfin ils connaissent à fond l'étiquette des chœurs et font à merveille le service des sacristies.

Mais à côté de ces êtres insignifiants nous trouvons aussi, et en grand nombre, des jeunes gens laborieux et intelligents, aimant à s'instruire et à penser. Ceux-là sont pieux avec discernement, ceux-là sentent et comprennent. C'est parmi eux que nous choisirons un type. Même, si vous le voulez bien, nous baptiserons notre séminariste, et nous l'appellerons Louis Benoît. Louis est un brave jeune homme, animé de bonnes intentions, aimant Dieu, et s'acquittant ponctuellement de tous ses devoirs. Son enfance s'est écoulée dans le presbytère d'un oncle, curé d'un village de Bretagne. Louis est entré fort jeune au séminaire; aussi cet asile respectable lui tient-il lieu de foyer paternel. Il n'en sort qu'une fois par semaine, pour se promener avec ses camarades; et tous les ans, au mois d'août, pour aller passer les vacances en Bretagne. Il n'entrevoit le monde qu'à cette époque, pendant six semaines, et encore son monde à lui, c'est le presbytère d'un petit hameau. Louis remporte chaque année tous les premiers prix de sa classe; il explique Tacite à livre ouvert, et sait par cœur plusieurs chants de l'Iliade. Car dans les séminaires l'étude des langues anciennes est portée aussi loin que dans les colléges royaux. Benoît est très-fort en histoire, c'est-à-dire qu'il possède parfaitement la connaissance des faits et des dates. Mais ne lui parlez pas de la philosophie de l'histoire, il ne se doute même pas qu'une telle science puisse exister. Quant aux événements qui se sont passés en Europe depuis 1789, Louis n'en a qu'une idée très-vague; car il n'a eu entre les mains que le résumé orthodoxe du révérend père Loriquet. Il a compris par la lecture de cet ouvrage qu'il y a quelque cinquante ans la populace de Paris s'est révoltée contre son légitime souverain, a brisé les grilles des couvents et souillé les autels. Il sait qu'un officier de fortune appelé M. de Buonaparte a châtié les Jacobins, a rouvert les églises et a essayé de s'asseoir sur le trône de saint Louis; mais que sa ma-

jesté très-chrétienne Louis XVIII, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, s'étant mis à la tête de sa noblesse, et aidé par les prières du clergé, a bientôt fait rentrer le rebelle dans le devoir. En 1830, Benoît, encore bien jeune, a entendu à travers les murailles du séminaire le canon gronder, et le peuple renverser pour la deuxième fois l'antique monarchie des Bourbons. L'insurrection a même brisé les portes du sanctuaire où notre jeune lévite étudiait et priait en silence. Il a vu quelques-uns de ses camarades, séduits et entraînés par les révolutionnaires, abandonner la maison du Seigneur et jeter le froc aux orties. Alors Louis a déploré leur égarement et s'est écrié en se prosternant au pied de la croix : « Mon Dieu, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Depuis cette époque, un nouveau gouvernement s'est établi, et notre séminariste, docile au précepte de l'apôtre qui a dit : « Respectez les pouvoirs constitués, » chante chaque dimanche le *Domine, salvum fac regem.* Pourtant nous ne répondons pas que son esprit soit alors d'accord avec ses paroles : car notre Benoît, qui n'est pas un profond politique, a cependant des opinions bien arrêtées et enfermées dans le fond de son cœur. Instinctivement, sans qu'il sache pourquoi, sans que personne l'ait catéchisé, quand Louis prie pour le roi, sa pensée n'est pas aux Tuileries, mais, franchissant la distance, elle s'envole au delà des monts, traverse la frontière, et s'arrête sur la ville bienheureuse qui possède dans ses murs le petit-fils banni de Henri le Grand.

On cite souvent et avec raison l'excellente discipline de nos armées ; mais celle qui régit les séminaires mérite bien autant d'être vantée. Il y a en France dans chaque diocèse un grand et un petit séminaire reconnus et autorisés par le gouvernement. Tous ces établissements sont soumis à peu près aux mêmes lois. Les conciles de Paris, de Bordeaux, de Lyon, et l'assemblée de Melun, ont arrêté d'une manière pour ainsi dire irrévocable le règlement des séminaires. Voici donc quel est l'emploi de la journée du séminariste. A cinq heures du matin la cloche le réveille en sursaut. Il se dresse aussitôt sur sa couche virginale, offre son cœur à Dieu, baise dévotement le scapulaire qu'il porte suspendu à son cou, endosse la soutane, et descend à la chapelle faire la prière en commun. L'oraison du matin dure une heure ; elle est immédiatement suivie d'une messe basse ; après la messe, le séminariste, préparé au travail par deux heures de méditation et de prières, passe à la salle d'étude ; avant de s'asseoir devant son pupitre, il récite encore le *Veni, sancte Spiritus,* pour appeler à son aide les inspirations de l'Esprit saint; il prend ensuite ses cahiers et ses livres et se met à l'ouvrage. Si nous jetons les yeux sur la page blanche qu'il vient de placer devant lui, nous verrons qu'elle est surmontée d'une petite croix tracée à la plume, et d'une épigraphe telle que celle-ci, *Ad majorem Dei gloriam.* Il a l'habitude de rapporter tout au ciel, et de consacrer à Dieu toutes ses œuvres, même ses traductions des Bucoliques de Virgile et des Métamorphoses d'Ovide. L'étude est terminée par une autre prière qui commence ainsi : *Sub tuum præsidium confugimus,* etc. Il est huit heures alors ; le séminariste déjeune frugalement et en silence : ce premier repas se compose uniquement d'un morceau de pain sec et dure dix minutes ; l'étude, interrompue par le déjeuner, est reprise ensuite et suivie de la classe du matin. A onze heures trois quarts chaque sé-

minariste fait son examen de conscience dans une chambre commune qui est appelée la salle des exercices. A midi l'on dîne ; le dîner, un peu plus confortable que le repas du matin, est assaisonné de lectures édifiantes, telles que le parfait Modèle, la Vie des Saints. Après le dîner récréation. La récréation des séminaristes est tout aussi bruyante que celle des collégiens. Le jeu de balles, les barres, sont en honneur au séminaire, ainsi que dans les maisons d'éducation de l'université. Dans la cour du séminaire, nos futurs ecclésiastiques se livrent franchement à tous les plaisirs de l'adolescence. Là, ils ne sont pas obligés, comme dans les promenades qu'ils font au dehors une fois chaque semaine, de garder une attitude digne et réservée. Ils savent qu'ils sont chez eux, et ils s'abandonnent avec toute la pétulance et l'ardeur du jeune âge au bonheur de jouer, de rire, de causer, de courir et de gambader tout à leur aise. Les uns retroussent, pour être plus agiles, les pans de leur soutane dans leur ceinture ; d'autres se dépouillent entièrement de la robe noire et font mille tours et mille sauts gymnastiques. Il n'y a peut-être qu'un seul séminaire dans toute la France où il soit défendu de jouer, c'est celui de Saint-Sulpice à Paris. Dans tous les autres, les jeux sont permis, et même recommandés aux élèves. Quelques supérieurs mettent à la disposition des jeunes gens des jeux de billard, de dames, d'échecs. Les chefs des séminaires aiment en général que leurs élèves s'amusent gaiement et prennent de l'exercice. Ils craignent de les voir se former en groupes isolés et s'entretenir mystérieusement dans les coins de la cour. Les amitiés particulières sont expressément défendues. Toutes les fois qu'on aperçoit deux ou trois jeunes gens converser ensemble trop assidûment, le maître surveillant a ordre de s'approcher d'eux, de les inviter à se mêler à leurs autres camarades et de leur rappeler cette sentence qui figure dans le règlement de la maison : *Nunquàm duo, raro solus.* A deux heures, le son de la cloche avertit les séminaristes de cesser leurs jeux. Le silence succède aux cris bruyants. Les jeunes gens rajustent leurs habits et vont successivement à l'étude et en classe. A six heures et un quart ils se rendent à la salle des exercices pour réciter le chapelet et assister à la lecture spirituelle. A sept heures ils soupent et vont en récréation. A huit heures et demie ils font en commun la prière du soir. Enfin à neuf heures on sonne le couvre-feu, et le séminariste va dormir du sommeil du juste. Le lendemain ressemble à la veille, et ainsi des jours suivants.

Le silence le plus absolu est rigoureusement observé par les séminaristes à la chapelle, à l'étude, en classe, au réfectoire, partout enfin et en tout temps, excepté dans le lieu et à l'heure de la récréation. Depuis huit heures et demie du soir jusqu'au lendemain à midi et demi le séminariste ne doit ouvrir la bouche que pour prier ou pour répondre aux interrogations de ses professeurs. Si deux élèves étaient surpris causant pendant la prière, pendant la lecture spirituelle, ou pendant la durée de tout autre exercice, cette violation du silence serait un motif suffisant pour les faire exclure à l'instant de la maison. Du jeudi au samedi saint, le séminaire ressemble à un vaste tombeau, à une demeure habitée par des ombres. Alors il est défendu de parler sous quelque prétexte que ce soit, et l'on n'entend plus même ni cloche ni sonnette. Un petit coup sec frappé par le supérieur avec un petit coffret en bois appelé claquoir

avertit les séminaristes quand ils doivent se lever, s'asseoir, ou passer dans telle ou telle salle. Au commencement de chaque année scolaire il y a une retraite de neuf jours. Tout le temps que dure cette retraite est consacré à la prière et à la méditation. Le séminariste entend chaque jour deux sermons, fait deux visites au saint-sacrement et assiste à une longue série d'exercices pieux qui se succèdent presque sans interruption depuis le matin jusqu'au soir. Cette retraite a pour objet de rallumer la ferveur des jeunes gens qui reviennent des vacances, de retremper leur foi et de les préparer à l'observation de la règle pour le reste de l'année. Tous les mois il y a également une retraite, mais elle ne dure que deux jours. En général les séminaristes se confessent chaque semaine et communient une fois tous les quinze jours. On leur laisse à cet égard assez de liberté. Mais ils sont obligés d'aller s'entretenir avec leur directeur deux fois par mois, et de lui exposer l'état de leur âme. Cet entretien, qui est en quelque sorte une confession sentimentale, s'appelle direction. Le directeur est chargé de rectifier les idées, de raffermir la vocation de son pupille et de lui rappeler que l'homme doit en tout temps être préparé à mourir saintement. A toute heure du jour on répète aux séminaristes, à ces jeunes gens qui entrent à peine dans la vie, que la mort peut les frapper inopinément, et qu'il faut toujours être prêt à paraître devant le tribunal de Dieu. Les salles d'étude, les dortoirs, le parloir, le réfectoire, les escaliers, sont tapissés d'images ou revêtus d'inscriptions qui commandent aux habitants du séminaire de veiller sans cesse sur eux-mêmes. Le séminariste ne peut lever les yeux sans rencontrer ou les regards d'un saint ou d'un bon ange qui lui montre le ciel, ou la belle et douloureuse figure du Christ attaché à sa croix, ou bien encore les traits sinistres d'un réprouvé qui se débat au milieu des flammes de l'enfer. De quelque côté qu'il se tourne, le séminariste est forcé d'apercevoir un passage solennel de l'Écriture tel que celui-ci : *Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis;* ou une sentence d'un père de l'Église ainsi conçue : *O beata solitudo, o sola beatitudo!*

On voit sur un des murs du séminaire d'Issy un large cadran en carton auprès duquel la mort se tient debout armée de sa faux. Le hideux squelette indique du doigt l'aiguille qui est arrêtée, et il semble prononcer cette effrayante inscription placée presque entre ses lèvres osseuses : « Dieu a compté tes jours, tu n'iras pas plus loin. » Peut-être devrait-on ne pas multiplier autant ces funèbres spectacles, et ménager davantage les jeunes imaginations des séminaristes, qui pour la plupart ne sont que trop disposés à se laisser épouvanter par l'appréhension des terribles mystères de l'éternité.

Outre les pratiques pieuses qui sont exigées pour tout le monde, chaque séminariste fait quelques dévotions en particulier. Chacun a un patron ou une patronne, un ange ou un séraphin qu'il vénère et qu'il invoque à une certaine heure. Benoît a voué un culte profond à la vierge Marie. Tous les jours à midi et demi, au lieu d'aller jouer avec ses camarades pendant la récréation, il se rend à la chapelle, et récite le *Petit Office de la Vierge*. Il tire avec précaution de la poche de sa soutane un gentil petit livré relié en maroquin vert et doré sur tranche : il l'ouvre, se met en prières, et baise à plusieurs reprises une gravure coloriée représentant la mère du Sauveur, tenant

son fils dans ses bras. Souvent il arrive à Benoît de s'oublier des heures entières, prosterné aux pieds de Marie.

Le dimanche est réellement un jour de fête pour le séminariste. Ce jour-là il ne s'occupe pas de ses études profanes : il va à la paroisse, assiste à la grand'messe, au prône, à tierce, à sexte, à nones, aux vêpres, à complies, au salut, à tous les offices, en un mot. Quelle douce joie il éprouve quand le sort ou le choix de son supérieur le désigne pour faire quelque cérémonie, pour porter la croix, le flambeau ou l'encensoir! Alors, soit qu'il endosse la tunique brochée d'or, ou la chape à grands ramages, ou l'aube bordée de dentelles, il regarde d'un air de triomphe ses camarades moins favorisés, et qui, vêtus plus simplement, s'acheminent deux à deux vers leurs stalles. Regardez Benoît faire son entrée au chœur : les deux ailes de son surplis blanc comme la neige s'agitent en frémissant derrière son dos ; il porte pieusement et avec grâce son bonnet carré serré contre sa poitrine; sa tête est légèrement inclinée vers l'épaule gauche ; ses cheveux blonds, partagés par une raie blanche et correcte, encadrent son visage pâle et retombent en anneaux longs et flottants sur son cou. Il s'avance jusque devant l'autel, s'incline profondément, et va s'asseoir à sa place. Examinez-le durant la célébration du service divin. Il commence par réciter promptement et à voix basse l'office du jour; puis, dès qu'il a fini, il prend le petit livre vert que vous connaissez déjà, et qui ne le quitte jamais, et se met à réciter avec ardeur les litanies de la Vierge. Cette prière l'exalte, le transporte, l'enivre; ses joues se colorent, son œil étincelle, son cœur bat violemment. Il respire à peine, quand il s'écrie doucement et d'une voix entrecoupée : « Sainte Vierge des vierges, priez pour moi! Mère aimable, Vierge fidèle, Cause de notre joie, Vaisseau spirituel, Rose mystique, Tour d'ivoire, Étoile du matin, priez pour moi, priez pour moi! » Bientôt son âme se détache de la terre, ses lèvres deviennent immobiles, ses paupières se ferment. Des voix suaves, des sons mélodieux résonnent à son oreille; il entrevoit, sur un char de nuages, la vierge Marie, couronnée d'étoiles, qui lui sourit et le regarde d'un œil bienveillant. Benoît passe à considérer cette ineffable vision les plus beaux moments de sa vie. Alors il lui semblerait doux de mourir et de souffrir le martyre pour aller rejoindre dans le ciel la reine des anges ; alors il envie le sort de saint Louis de Gonzague et de saint Stanislas Kostka, qui, jeunes comme lui, ont eu le bonheur de quitter cette terre d'exil et d'être appelés au céleste séjour.

Les pieuses visions de Benoît sont quelquefois troublées par des apparitions profanes, par des réminiscences frivoles. Quelquefois, au milieu de ces mystiques contemplations, il pense à ses jeunes années, il se souvient des jeux de son enfance; il se rappelle avec délices les petits camarades et les petites filles qui, le dimanche, s'en allaient avec lui dans les prés poursuivre les papillons. Alors son imagination s'enhardit et s'égare peut-être pendant quelque temps dans des rêveries un peu mondaines, mais dont le pieux enfant ne manquera pas de s'accuser à sa prochaine confession.

A dix-huit ans, Benoît termine sa rhétorique, remporte selon sa coutume plusieurs prix, et reçoit, comme dernière récompense, la tonsure. Cette couronne cléricale lui paraît plus précieuse que les diadèmes des plus grands rois de la terre. Il quitte la maison où s'est écoulée son adolescence, où il a fait ses études classiques, et va dans

un grand séminaire suivre des cours de philosophie et de théologie. L'ardeur de Benoît pour la science ne se dément pas. Il dévore les livres de métaphysique qu'on lui met entre les mains; il sait bientôt, et aussi bien que ses professeurs, les éléments des sciences naturelles, et il aborde le vaste et périlleux labyrinthe des discussions théologiques. Tant de zèle, tant d'assiduité, tant d'efforts, valent à Benoît l'insigne faveur d'être minoré. C'est l'évêque qui lui confère les quatre ordres mineurs le même jour. Plusieurs pères de l'Église ont longuement débattu la question de savoir si les ordres d'acolyte, d'exorciste, de lecteur et de portier sont ou ne sont pas des sacrements. La plupart des théologiens ont conclu pour l'affirmative, et tous conviennent qu'un clerc ne peut recevoir deux fois le même ordre.

Autrefois les acolytes avaient mission d'accompagner et de servir l'évêque. Ils étaient ses pages et ses messagers; ils portaient le pain bénit, et quelquefois même l'eucharistie. Aujourd'hui leurs fonctions ont changé: ils allument les cierges, portent les chandeliers et préparent l'eau et le vin pour le sacrifice. Dans la plupart des paroisses, ce sont des enfants de chœur payés qui tiennent lieu d'acolytes. La charge d'exorciste n'est plus maintenant qu'une sinécure. Il n'en était pas de même dans les premiers temps de l'Église. Les possessions étaient fréquentes alors; mais de nos jours il se présente peu d'occasions de chasser les démons. Les lecteurs étaient chargés de lire les saintes Écritures durant les offices du jour et de la nuit. Au temps des persécutions c'étaient eux qui, au péril de leur vie, gardaient et tenaient cachés les livres sacrés. Les lecteurs ont peu de chose à faire aujourd'hui. Les portiers, ainsi que l'indique leur nom, ouvraient et fermaient les portes de l'église. C'étaient eux qui sonnaient les cloches, qui faisaient la police, et enjoignaient aux infidèles de sortir pendant la célébration de la messe. A présent, ce sont des mercenaires appelés bedeaux et suisses qui s'acquittent de ces humbles fonctions que des hommes pieux et éclairés ne dédaignaient pas de remplir eux-mêmes, aux beaux jours du christianisme.

Les quatre ordres mineurs n'engagent pas pour la vie ceux qui les reçoivent. Après avoir été minoré, on peut encore revenir sur ses pas, embrasser une profession civile, se marier et devenir père de famille. Quant à notre séminariste, ce quadruple degré qu'il franchit en un jour, l'enflamme de plus belle pour l'état ecclésiastique. Il est vrai qu'il n'en connaît point d'autre. Il s'enfonce plus que jamais dans la métaphysique religieuse, étudie les Pères, analyse et commente les théologiens de tous les âges, et s'exerce à composer de pieuses dissertations sur les différentes hérésies qui ont désolé l'Église catholique; il élabore de doctes sermons contre les incrédules et les philosophes; il fulmine de terribles anathèmes contre la corruption du siècle et les mauvaises mœurs. Il écrit des pages pleines de chaleur, pleines de figures délicates et de subtiles arguments pour prouver qu'Arius et Manès ont été justement condamnés par les conciles. Dans sa naïve imagination de clerc minoré, Benoît se figure que l'opinion publique s'occupe encore de ces vieilles querelles qui ont embrasé le monde, mais qui sont presque entièrement éteintes depuis des siècles.

Après trois années d'études et de préparations, Benoît, âgé de vingt et un ans, est admis au sous-diaconat, le premier des ordres majeurs. L'évêque lui commande de

se prosterner la face contre terre ; puis, ayant appelé sur le jeune ordinand l'intercession des saints et des anges, il lui fait toucher la patène et le calice, le revêt de la dalmatique, et lui met dans la main le livre des Épîtres. C'en est fait, désormais Benoît ne s'appartient plus : il est mort au monde. Il a fait vœu de célibat, il est enchaîné pour toujours. Il a renoncé sans hésiter aux joies terrestres; il a promis avec confiance de porter jusqu'à la mort une croix dont il ne connaît peut-être pas tout le poids. Plus il approche du sacerdoce, plus son ardeur religieuse augmente ; il lui tarde de s'engager plus avant dans la carrière des sacrifices ; il redouble de ferveur et de zèle à l'étude, et se hâte de se préparer au diaconat. Il subit avec empressement toutes les épreuves auxquelles sont soumis les sous-diacres, et il voit arriver avec joie le jour où il doit s'attacher à l'église par de nouveaux liens.

Après trois mois d'attente, Benoît est ordonné diacre, et l'évêque lui remet l'étole et le livre des Évangiles. Le diaconat est le second des ordres majeurs : c'est le degré qui conduit immédiatement au sacerdoce. Dans les premiers temps, et surtout au quatrième siècle, les diacres étaient fort puissants, et un grand nombre d'entre eux préféraient rester toujours diacres que de devenir prêtres : c'étaient eux qui administraient les biens des églises. A l'époque où l'on conférait le baptême par immersion, il y avait de pieuses femmes appelées diaconesses qui étaient chargées d'instruire et de baptiser les néophytes de leur sexe. Elles avaient soin des pauvres et des malades, et surveillaient les églises du côté où étaient placées les femmes. Les diaconesses devaient être veuves ou vierges. Elles recevaient l'imposition des mains, et étaient consacrées avec des cérémonies assez semblables à celles qui accompagnent l'ordination des diacres. Depuis le douzième siècle on ne trouve plus de diaconesses dans les églises d'Occident. Aujourd'hui il est d'usage que ce soient les prêtres qui administrent le baptême, le diacre n'a le pouvoir de baptiser qu'après en avoir reçu la permission spéciale de l'évêque de son diocèse.

A peine ordonné diacre, Benoît écrit au pape pour obtenir une dispense d'âge, et pour devenir prêtre avant vingt-cinq ans. La dispense est accordée en termes flatteurs pour le jeune diacre ; et, quelques semaines après, Benoît reçoit la prêtrise.

Ainsi finit le séminariste. Il embrasse l'état ecclésiastique, sans connaître ni les peines, ni les affaires, ni les plaisirs du monde. Mais il a reçu du ciel un merveilleux don, qui vaut bien la science : ce don, c'est la foi. Benoît a mis en Dieu une confiance sans bornes. Dès ses premiers pas dans la vie, s'il lui arrive d'être surpris par quelque péril inattendu, il se prosternera devant l'autel, et demandera au Seigneur conseil et protection. Espérons que Dieu n'abandonnera pas son serviteur, et qu'il le soutiendra dans ses pénibles fonctions. Cependant si jamais Benoît venait à faillir aux rigoureux devoirs de son ministère, alors, au lieu de lui jeter la pierre, allez à son secours, prodiguez-lui vos soins et vos consolations. Souvenez-vous que les prêtres ne sont que des hommes comme nous. Souvenez-vous que leur nature est fragile comme la nôtre, et que c'est Dieu qui l'a ordonné ainsi. Si Dieu eût voulu que les prêtres fussent au-dessus de l'humanité, n'eût-il pas envoyé ses anges pour desservir ses temples sur la terre ?

I. I. PRÉVOST.





LA BOUQUETIÈRE



Les femmes et les fleurs semblent avoir été créées les unes pour les autres, et je ne passe jamais devant un étalage de roses et de jasmins, sans envier le sort de cette marchande qui vit dans une atmosphère embaumée et n'a sous les yeux que de riantes images. Pour cette femme si gracieusement occupée, il devrait y avoir comme une révélation de pensées délicates et de suave poésie... Je voudrais que toutes les bouquetières fussent jeunes, fraîches et charmantes comme les fleurs qu'elles offrent, et j'ai souvent éprouvé une sensation pénible en voyant une fille grossière et mal vêtue me poursuivre en faisant entendre ce cri si connu des Parisiens : *Fleurissez-vous, madame! Pour un sou, embaumez-vous!*

On peut diviser en quatre classes les bouquetières, et dire avec raison qu'il existe dans cet état une espèce d'aristocratie.

La marchande de fleurs qui se tient au comptoir de sa boutique ;

La marchande de fleurs assise au coin d'une borne ;

La femme qui porte ses bouquets sur un éventaire ;

La petite fille qui va courir les bois pour y cueillir des violettes.

La première classe des bouquetières pourrait se comparer à la noblesse ; elle domine, elle a ses vanités ! chez elle sont les fleurs les plus belles et les plus rares !

La seconde classe semble rappeler la bourgeoisie ; elle fait de continuels efforts pour atteindre la première, et se donne beaucoup de peine sans pouvoir obtenir les mêmes résultats : chez elle sont les fleurs que l'on achète plutôt par goût que par mode.

La troisième est l'image de la petite bourgeoisie, souvent obligée de se conformer aux caprices des deux autres; elle n'a que des fleurs communes, se fatigue toujours et s'enrichit rarement.

La quatrième représente la classe ouvrière; elle vit de privations et ne vend que des bouquets de violettes, bouquets cueillis et faits sous la triste influence de la faim et de la peur.

La bouquetière de première classe sort rarement pour visiter les jardins, encore moins les marchés; elle a des jardiniers fleuristes qui mettent chaque jour de côté pour elle les fleurs les plus fraîches et les plus nouvelles : peu lui importe le prix. elle sait qu'elle les vendra bien, elle connaît ses pratiques : elle les a pour ainsi dire choisies comme elle choisit ses fleurs. Nulle ne comprend mieux qu'elle l'arrangement du bouquet qui s'envoie une heure avant le bal; nul ne sait mieux deviner comment on peut tromper avec des fleurs la vigilance d'un mari et le regard d'une mère; nulle ne sait tresser comme elle la pâle guirlande de camélias blancs et de frêles bruyères. — L'habitude de se trouver souvent avec des hommes aimables et des femmes du meilleur ton donne au sien quelque chose de doux et de poli, qui peut faire dire d'elle : « Elle n'est pas la rose, mais elle a vécu avec les roses. » — A la tête des bouquetières que je range dans la première classe, il en est une qui a marqué entre toutes les autres, et dont le nom est devenu presque européen. — Madame Provot fut longtemps un objet d'envie et de chagrin pour ses rivales. Sa mort a seule rétabli l'équilibe entre elles, en laissant vide une place qu'aucune encore n'a pu, ou n'a osé conquérir. La vogue qu'elle avait acquise était telle, que son nom était devenu une autorité, une nécessité... Les femmes s'abordaient, aux spectacles et dans les bals, en se demandant si leurs bouquets venaient de chez madame Provot? Elle avait un art presque inimitable : les fleurs semblaient prendre sous ses doigts un aspect plus gracieux que sur leurs tiges, et ce qu'elle vendait de bouquets dans une année aurait fait la fortune d'une bouquetière de seconde classe. Les jeunes gens formaient à madame Provot une cour aussi variée que ses fleurs; le journaliste, l'artiste, le poëte, l'auteur dramatique, l'agent de change et tout ce qu'on appelle les heureux du jour, qui vivent de leurs rentes, n'ayant pour occupations sérieuses que les courses au Bois et les galantes aventures qu'ils vont chercher dans les bals et les théâtres; tous ces hommes si différents d'esprits, de goûts et de fortune, affluaient chez madame Provot. Un même désir les y rassemblait : celui de plaire. — Madame Provot témoignait une préférence réelle aux journalistes et aux artistes; et leur devait beaucoup, et les bouquets dont elle leur faisait hommage avaient je ne sais quoi de plus gracieux, de plus élégant que les bouquets qu'elle vendait.

L'Orient, voluptueux jardin de fleurs et de parfums, avait révélé à cette femme vraiment extraordinaire ses ruses, ses langueurs, ses poétiques inspirations. Combien de billets soyeux n'a-t-elle pas glissé sous les larges pétales d'un camélia, sous une blanche touffe de jasmin du Cap. Plus qu'aucune autre bouquetière elle a deviné bien des histoires romanesques, dont les fils inaperçus venaient se renouer au bouquet commandé le matin, envoyé le soir; plus qu'aucune autre bouquetière elle a été l'ange gardien des mystérieuses amours. Son ingénieuse adresse faisait parler aux

fleurs une langue inventée chez les peuples d'Asie, devinée parmi nous. Toutes exprimaient une pensée, un sentiment. Les tendres aveux, les craintes, les serments, les rendez-vous se cachaient au fond de leurs calices, comme l'amour se cache sous un regard voilé. Jeunes filles, jeunes femmes surtout, qui de vous n'a épelé avec son âme ces mots créés par des fleurs, mots adorés, incompris de la foule, mots qui, pleins de fraîcheur et de parfums, tremblent sur un cœur qui bat, se fanent sous des lèvres brûlantes et dont chaque débris renferme un souvenir, une espérance! Qui de vous n'a confié à des fleurs ses plus intimes émotions, n'a redemandé à des fleurs ses plus enivrantes sensations! qui de vous n'a retrouvé dans leurs parfums le rêve divin de son premier amour! Quelque fragiles, quelque éphémères que puissent être les fleurs, elles se rattachent presque toujours au souvenir que nous gardons des belles et fraîches années de la jeunesse. On m'a conté à ce sujet une anecdote moitié russe, moitié française.

On aime à Saint-Pétersbourg tout ce qui vient de la France; les femmes surtout ont un penchant beaucoup plus grand pour notre pays que pour le leur. Nos modes y sont suivies, nos livres y sont lus avec une véritable passion. On ne peut aimer la France, sans aimer les Français.

Un jeune diplomate attaché à notre ambassade était devenu, contre l'ordinaire des diplomates, éperdument amoureux : il aimait une des filles d'honneur de l'impératrice. Cette jeune personne, mademoiselle de B***, était sur le point d'épouser un seigneur plus riche qu'aimable, plus ambitieux qu'amoureux. La jalousie est de tous les pays. Le seigneur russe surprit des regards et des soupirs qui n'étaient pas pour lui, il se plaignit amèrement. Mademoiselle de B***, prévoyant un orage, mit l'impératrice dans ses intérêts. — « Obtenez de votre gracieuse souveraine, lui avait dit l'adroit diplomate, que votre main soit le prix d'un bouquet de fleurs, et cette main est à moi! » — Parler d'amour à une femme, quel que soit le rang qu'elle occupe, c'est faire vibrer en elle la corde la plus intime, la plus sensible de son âme. L'impératrice aimait mademoiselle de B***, elle consentit à prêter son royal appui à une plaisanterie qui intéressait à la fois son cœur et sa curiosité. Le père de mademoiselle de B*** fut mandé à la cour, et ce vieux seigneur, tout en riant de ce qu'il appelait un badinage d'enfant, se vit obligé d'obéir aux ordres de la czarine, ordres cachés sous la forme d'une prière, mais qui n'en étaient pas moins des ordres. — Il déclara à son futur gendre qu'il devait songer au moyen de se procurer, dans l'espace de quinze jours, un bouquet composé des fleurs les plus belles et les plus rares, sous peine de voir la main de sa jolie fiancée passer dans celle du secrétaire d'ambassade, qui, de son côté, s'engageait sur l'honneur à renoncer à ses prétentions, si le bouquet du seigneur russe l'emportait sur le sien. — Toute la cour fut en émoi pendant le temps qui s'écoula jusqu'au dénouement de cette frivole et bizarre aventure. Cependant le seigneur russe, confiant dans sa fortune et son bon goût, levait un front superbe et prenait à l'avance un air marital qui faisait trembler la jeune fille et sourire le diplomate. — Lorsque le quinzième jour arriva, une nombreuse assemblée se réunit autour de l'impératrice, et les deux prétendants furent introduits. Mademoiselle de B***, vêtue de blanc comme une mariée, se tenait pâle et tremblante derrière le fauteuil impérial. La czarine devait être juge. Le seigneur russe s'avança le premier, ses droits étaient les

plus anciens ; il paraissait sûr de réussir et présenta un énorme bouquet! Il était fort beau, il faut l'avouer, les fleurs les plus rares et du prix le plus élevé s'y trouvaient réunies. On voyait qu'il avait dû coûter autant de recherches que d'argent. On se récria sur sa magnificence; mademoiselle de B*** devint plus tremblante, et l'impératrice jeta sur elle un regard qui disait : — « Ayez courage! » Cependant le jeune diplomate, loin de paraître déconcerté, avait sur les lèvres une imperceptible moquerie ; il attendit que l'enthousiasme des dames fût calmé, et offrit à son tour un bouquet qui, moins grand de moitié que celui de son rival, avait une grâce difficile à décrire. Plus les dames l'examinaient, dans le but peut-être d'y trouver un défaut, plus elles y découvraient de beautés : il y avait dans le choix et le parfum de ses fleurs un charme inconnu jusqu'alors à la cour du czar. La surprise se mêlait à l'admiration, et le bouquet du seigneur russe était oublié. — Le père de mademoiselle de B***, fort inquiet de la décision de l'impératrice, se hasarda à déclarer que la gageure était nulle, parce qu'il était impossible que plusieurs de ces fleurs, totalement étrangères à la Russie, ne fussent pas artificielles. Après un nouvel examen, les fleurs de ce merveilleux bouquet furent proclamées aussi naturelles que fleurs puissent l'être, et l'impératrice sourit en demandant au jeune Français à quel jardinier il s'était adressé. — « A madame Provot, bouquetière à Paris, » répondit-il en s'inclinant. — L'étonnement fut au comble, et pour que l'on eût foi dans une déclaration aussi invraisemblable, il fallut que les pièces de conviction parussent à l'appui. — Un des courriers attachés à l'ambassade fut appelé ; il confessa qu'ayant été envoyé à Paris, voyageant jour et nuit comme pour une affaire d'état, il était descendu chez une bouquetière nommée madame Provot, et que cette dame lui avait remis, le lendemain de son arrivée, une petite boîte de fer-blanc hermétiquement fermée. — La boîte fut présentée à l'impératrice : les plus doux parfums s'en exhalaient, et il demeura prouvé que le bouquet de madame Provot venait de faire un voyage jugé alors presque fabuleux pour des fleurs. — « Vous avez perdu, monsieur, dit la czarine en se tournant vers le seigneur russe ; les fleurs de Paris l'emportent sur les fleurs de Saint-Pétersbourg ! — Depuis ce temps, déjà loin de nous, les bouquets de madame Provot ont souvent fait l'ornement de la cour de Russie.

Les bouquetières de seconde classe sont à peu près les seules que l'on voie dans les provinces; mais, en général, il n'est aucune ville où les fleurs soient aimées et recherchées comme elles le sont à Paris. Cependant, depuis que des sociétés d'horticulture sont établies et que des concours sont ouverts, le goût des fleurs s'est répandu, et la province peut lutter quelquefois avec Paris, et même lutter avec succès. Si la seconde classe des bouquetières est plus nombreuse que la première et se rencontre dans presque toutes les villes, c'est qu'il ne faut à la pauvre femme qui prend cet état qu'une trentaine de francs pour s'établir. Une chaise, un parapluie qui l'abrite du vent ou du soleil, deux paniers d'osiers, un baquet plein d'eau, quelques fleurs et parfois une petite table, voilà ce qui forme le modeste bagage de sa boutique en plein air. Mais pour obtenir une place fixe, soit à l'angle d'une rue, soit sous une arcade, il faut qu'elle ait des protections dans une sphère plus élevée que la sienne ; car ce n'est qu'avec une permission de la police que la bouquetière de seconde classe peut s'instal-

ler, pour attendre patiemment et sans crainte la pratique du moment et la pratique de la veille. Peut-être parmi les nombreux abonnés du spirituel ouvrage auquel je donne cet article, se trouvera-t-il quelques personnes ayant souvenir d'une histoire bien touchante, parce qu'elle était vraie. Élie, l'héroïne de cette histoire, est devenue bouquetière de seconde classe, et c'est pourquoi elle trouve place ici. Lorsque je l'aperçus sur le seuil d'une porte, rue de Rivoli, tenant dans ses bras un petit enfant, et à sa main de chétives bourses en filet que personne n'achetait, il y avait deux jours que cette malheureuse femme était sans pain. Quand j'entrai dans sa chambre, je n'y vis qu'un peu de paille, des enfants en haillons et un homme infirme, vieux soldat de Kosciusko ; c'était le mari d'Élie : il avait eu les pieds gelés dans la campagne de Russie ! Il était fier, et ne savait que souffrir. Aujourd'hui cette chambre est bien différente de ce qu'elle était alors, l'aisance a remplacé la misère ! Cette aisance, Élie la doit à ses fleurs ; Dieu lui avait donné l'énergie du dévouement : cette énergie lui créa l'état de bouquetière. Personne ne sait mieux que moi les obstacles qu'une bouquetière de seconde classe rencontre pour s'établir, et ce qu'il faut qu'elle endure de misère et de tracasseries, avant de pouvoir s'asseoir libre et fière au milieu de ses fleurs. Élie passa par tous ces tourments que le riche ignore, et le jour où elle s'installa rue Castiglione, sous l'arcade qu'elle avait tant désirée, fut, sans contredit, un des plus beaux jours de sa vie ! Sa joie me revint, comme un pur reflet du bonheur que je lui donnais. Les journaux, mus par un sentiment d'humanité et de générosité qui les anime souvent, avaient, en reproduisant l'histoire d'Élie, rendu cette histoire presque populaire.

La surprise de la pauvre femme fut extrême, lorsqu'elle vit de nombreux équipages s'arrêter devant son arcade, et ses fleurs lui être payées le double et le triple de ce que les fleurs se vendent ordinairement. Élie n'était ni jeune, ni jolie, ni bien mise ; sa figure brune et expressive disait ses douleurs passées et ses vêtements se ressentaient de sa longue misère. Elle était peu habile dans l'arrangement de ses fleurs ; mais elle avait, pour attirer à elle ce qu'aucune bouquetière ne pouvait lui disputer : ses malheurs, son courage, et un regard si tendrement éloquent qu'il lui faisait de chaque pratique une protection. Les premières maisons du faubourg Saint-Germain et de la Chaussée-d'Antin s'ouvrirent bientôt pour elle, et c'est ainsi qu'en peu de temps, Élie devint aux bouquetières de seconde classe ce que madame Provot était aux bouquetières de première classe. Élie, depuis plusieurs années, se tient au même endroit ; sa chaise et ses paniers de fleurs, placés sous l'arcade où se trouve le n° 5, sont en face d'un magasin de confiseur, petit, mais élégant ; le jeune ménage qui l'occupe s'est pris d'intérêt pour Élie dès le premier jour où il l'a vue apporter cette chaise et ses paniers, qu'il recueille chaque soir, pour lui épargner la fatigue de les apporter chaque matin. Il est résulté de cette touchante hospitalité que les riches pratiques de la pauvre bouquetière sont à présent celles du confiseur. Le magasin de la jolie femme qui a protégé la petite boutique portative est devenu à la mode. — L'intérêt que m'inspirent les bouquetières de seconde classe prend sa source dans tout ce qu'Élie m'a conté des fatigues et des peines qu'elles endurent afin de se procurer des fleurs d'un prix assez modéré, pour qu'elles puissent les vendre avec un

gain raisonnable. J'ai su par elle qu'il faut être à la Halle à l'heure où le sommeil est le plus doux, qu'il faut savoir conserver les fleurs jusqu'au lendemain, si la vente du jour a été mauvaise, et que cet état, si gracieux en apparence, renferme de grandes inquiétudes et de nombreuses déceptions. Élie m'a confié qu'elle achetait quelquefois pour 20 francs de fleurs et qu'elle n'en vendait que pour 10 ; il lui fallait alors, ou les jeter quand elles se fanaient, ou les vendre à bas prix aux bouquetières de troisième classe. Si Élie avait eu une boutique et que sur son enseigne elle eût fait mettre son nom, peut-être aujourd'hui n'aurait-elle plus besoin de vendre des fleurs pour vivre. — La bienfaisance est une mode plus souvent qu'une vertu.

La bouquetière de troisième classe serait peut-être de toutes les bouquetières la plus piquante et la plus poétique, si elle avait su conserver cette grâce coquette qui donne à la grisette tant de charme et de gentillesse. Un vieillard m'a assuré que ces bouquetières étaient autrefois aussi propres, aussi charmantes, qu'elles le sont peu aujourd'hui. « Alors, me disait-il, elles avaient la vogue; alors elles parcouraient en reines le boulevard des Italiens, et vendaient fort cher aux galants promeneurs leurs bouquets et leurs regards. » Les temps sont bien changés! Quel est le jeune homme qui ose acheter aujourd'hui des fleurs placées sur l'éventaire d'une fille grossière, dont la voix enrouée et criarde lui offre des bouquets sans grâce et sans fraîcheur. Aussi ne les voit-on plus s'arrêter dans les lieux fréquentés par ce qu'on appelle dans le peuple *le beau monde*. On ne les trouve qu'aux abords des passages, des ponts, des quais et des théâtres du boulevard. Les hôtels ne s'ouvrent point pour elles, mais elles ont un libre accès dans les boutiques. Le faubourg Saint-Jacques est leur Chaussée-d'Antin, et parmi leurs meilleures pratiques, elles comptent les étudiants et les femmes qui aiment à prendre place à leur comptoir entre deux vases de fleurs. Les charcutières et les pâtissières sont la providence des bouquetières de troisième classe ! Cette troisième classe est si nombreuse qu'il serait difficile d'en fixer le chiffre; il dépasse de beaucoup celui des bouquetières de première et de seconde classe, et le matin, si l'on s'arrête auprès des marchés, on est surpris de voir ces femmes surgir de tous côtés, ployant souvent sous le poids de leurs fleurs, et retenant les cuisinières par ce cri cent fois répété : *Achetez ma giroflée, mes œillets, étrennez-moi!* Cette armée de bouquetières nomades vous presse, vous poursuit et ne disparaît qu'à l'heure où les sergents de ville sont attendus! Heure fatale pour tout ce qui s'appelle *petits marchands des rues!* Lorsque cette heure est venue, les bouquetières s'éclipsent, ou du moins feignent de s'éclipser; car, par une manœuvre aussi savante que celle d'une troupe de comparses, beaucoup reviennent sur leurs pas ; d'autres, plus craintives, parce qu'elles connaissent les agréables salles de la préfecture de police, s'éloignent rapidement, errant de carrefour en carrefour, le nez au vent, le poing sur la hanche l'œil à la piste des chalands. Dans leur nombre, j'en ai remarqué une presque jolie, le soleil a bruni ses traits, mais ne les a pas flétris; sa taille mince et souple se cambre avec grâce sous la large courroie qui, en relevant sa jupe d'indienne, laisse voir une jambe fine et mieux chaussée qu'on n'est en droit de s'y attendre. Cette fille est venue fort jeune de son village ; elle avait suivi à Paris ce qu'on appelle de *bons*

bourgeois. Elle ne savait rien et n'était riche que de sa jolie figure et de sa foi en Dieu. Cette foi la rendait sage et courageuse. Le *bon bourgeois*, dont elle servait la femme, se prit pour elle d'un de ces vifs intérêts qui changent les rôles dans un ménage. La pauvre enfant eut peur, et un matin, avant le jour, elle descendit dans la rue avec son petit paquet de 10 francs dans sa poche. Elle était libre, mais où irait-elle? Le jour la trouva appuyée contre la borne d'une fontaine où des femmes arrosaient des fleurs, et comme elle pleurait, ces femmes la questionnèrent. Et les 10 francs de la jeune fille passèrent dans l'achat d'un panier plat, d'une courroie et de deux paquets de fleurs. — Elle fait le métier de bouquetière depuis trois ou quatre ans. Est-elle restée sage? je le crois, car je lui trouve un air décent que ses compagnes n'ont pas. Elle s'est tenue longtemps près du pont des Arts, et c'est là que j'ai su d'elle sa simple histoire. — Le dimanche est le jour le plus aimé des bouquetières de troisième classe; ce jour-là, elles mettent la robe blanchie le samedi soir et repassée le lendemain matin; ce jour-là elles se rendent hors des barrières; puis, à l'heure où les lampions rouges et bleus s'allument, où les violons s'accordent, elles quittent leurs éventaires, et pénètrent dans les joyeuses salles de danse, en tenant leurs bouquets à la main et en criant d'une voix perçante : *Pour un sou, fleurissez vos danseuses*. C'est ainsi qu'elles achèvent de vendre les fleurs demi-fanées, qu'elles ont achetées le matin et plus souvent la veille. Mais, pour avoir entrée dans une guinguette, il faut qu'elles paient un droit, une espèce d'impôt au maître; impôt proportionné au petit bénéfice de ces pauvres filles, mais qui le réduit à presque rien. Les bouquetières de troisième classe n'ont aucun rapport avec la bonne société, ce qui explique le ton rude et grossier de la plupart d'entre elles. Presque toutes sont jeunes, indépendantes; presque toutes tiennent de la caste bohémienne par l'insouciance, la hardiesse, et des mœurs aussi aventureuses que leurs courses; presque toutes, si elles pouvaient exprimer leurs pensées par des mots, diraient qu'elles puisent dans ces fleurs qui se fanent et meurent sous leurs doigts plus de leçons de philosophie que le savant n'en peut trouver dans ses livres. — Voyez-les errer de rue en rue, de place en place, vivant au jour le jour, supportant la fatigue, le soleil, le vent, la pluie! Questionnez-les : elles vous diront qu'elles sont bien pauvres, mais qu'elles aiment cette vie libre et sans cesse imprévue qui leur montre à chaque instant, sous une forme nouvelle, les objets qu'elles ont sous les yeux.

Nous arriverons à la quatrième classe des bouquetières, si nous suivons ces malheureuses petites filles qui, pour gagner quelques sous, courent pieds nus dans les bois, se glissent sous les broussailles, écartent de leurs mains rouges de froid le gazon humide de neige ou de rosée, y cherchent les violettes qui s'y cachent, puis, blotties au pied d'un arbre sans feuilles, forment leurs bouquets sous un pâle rayon du soleil de mars. Elles pleurent! elles s'aperçoivent que le nombre de ces bouquets n'a pas atteint le chiffre commandé par leurs mères ou par les bouquetières de troisième classe. Elles recommencent à courir, à chercher; puis l'heure où il faut revenir se passe, et elles reprennent le chemin de Paris en tremblant d'être grondées et battues, ce qui ne les empêche pas, tant qu'elles sont dans les bois, de regarder sans cesse autour d'elles, car ce qu'elles craignent par-dessus tout, c'est d'être *ramassées*, sous le cruel

prétexte qu'elles sont en état de vagabondage.—Et les femmes riches et parées achètent quelquefois ces bouquets en souriant, et pas une alors ne pense aux larmes qu'ils ont fait répandre, aux profondes misères qu'ils sont appelés à soulager. — Parmi ces pauvres petites marchandes, il en est une qui exploite depuis deux ans les omnibus; elle peut avoir douze ans; elle n'est pas jolie; elle n'a rien de la timidité de son âge, mais elle grimpe avec l'agilité d'un chat sur les marchepieds des voitures. Les conducteurs se sont accoutumés à la voir, à la protéger; ils la laissent se glisser entre les voyageurs, et cette enfant, souple et hardie tout à la fois, les force pour ainsi dire à acheter ses violettes. Les habitués des omnibus doivent la connaître pour l'avoir souvent accueillie, plus souvent repoussée, et je puis la citer comme le type le plus complet que l'on ait aujourd'hui de la bouquetière de quatrième classe.— Triste et nombreuse pépinière de jeunes filles sans principes, sans religion, qui grandissent souvent pour le vice, rarement pour la vertu. — De même que les guinguettes s'ouvrent aux bouquetières de troisième classe, les théâtres et les bals de l'Opéra s'ouvrent aux bouquetières de première et de seconde classe. Elles achètent chèrement le droit de circuler dans les corridors, et cet impôt vexatoire forme le triste trait d'union qui les réunit un moment dans la même enceinte. Tous les bouquets sont à peu près les mêmes aux yeux des demi-connaisseurs, et comme il arrive parfois que la bouquetière du coin des rues est plus jolie que la bouquetière patentée, sa figure donne du prix à ses fleurs, et la pauvre femme se console le soir des fatigues et des ennuis qu'elle endure le matin.— S'il a jadis existé quelque différence entre une marchande de fleurs et une bouquetière, cette différence a disparu ; il y a dans notre siècle une grande tendance à empiéter pour soi sur les droits des autres; et de même que beaucoup de boulangers sont devenus pâtissiers, beaucoup de fruitières se sont mises à vendre des pots de giroflée et des caisses d'orangers. Pour se dédommager de cette concurrence, les marchandes de fleurs se sont faites bouquetières, et c'est ainsi que s'explique l'humiliante décadence de celles qui furent si bien en vogue autrefois, et que je me suis vue forcée de rejeter dans la troisième classe.

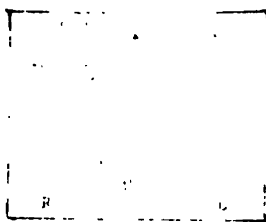
Et maintenant que j'ai tâché de prouver qu'il existait quatre classes bien distinctes parmi les bouquetières, j'ajouterai que la première de ces classes méprise la seconde bien plus qu'elle ne méprise la troisième. L'une est sa rivale, l'autre ne se trouve jamais sur son chemin.

Les relations que peuvent avoir entre elles les trois dernières classes sont assez fréquentes, mais la même morgue d'aristocratie accompagne ces relations.

La bouquetière assise au coin de sa borne protége la bouquetière qui court les rues, et celle-ci daigne secourir la petite fille qui, n'ayant pas d'argent pour acheter des fleurs, va les chercher dans les bois.

Bizarre échelle sociale dont les degrés sont des fleurs !

MÉLANIE WALDOR.







LES AGENTS D'AFFAIRES.



L'AGENT d'affaires n'a jamais mis le pied dans une école de droit; il tient cependant cabinet de consultations. L'agent d'affaires remplace l'avoué, instrumente à l'égal du notaire; sans être banquier, il prête de l'argent, escompte des billets; il a un comptoir, des commis, un caissier, de gros livres; c'est le factotum universel. Il est partout, il flaire une spéculation à vingt lieues à la ronde; il fait vendre à bénéfice un hôtel qui menace ruine; il a sous mains des placements avantageux, des nouvelles pour faire hausser ou baisser la rente à volonté. C'est la providence des fils de bonne maison, des fortunes embarrassées; il est le conseil obligé des héritiers dont le parent tarde trop à mourir; pour une liquidation embrouillée, il n'a pas son pareil; pour un procès à intenter, pour un procès à défendre, personne ne le remplace; il en remontrerait à Mᵉ Chicaneau.

On ne naît pas agent d'affaires, on le devient.

Il arrive souvent qu'un pauvre diable, se trouvant trop à l'étroit dans sa province, part soudain pour Paris avec quelque beau projet de fortune en tête et cent écus dans son gousset. Il commence par être dupe et finit par être fripon.

C'est dans les règles.

M. de Saint-Ange — un des cent noms qu'il usurpe — se loge dans un appartement commode, bien placé, au centre des affaires, non loin de la Bourse; il le meuble avec élégance, il achète quelques tableaux de rencontre, quelques statuettes, de faux vases étrusques, de la porcelaine de Chine fabriquée à Limoges, un vieux bahut de l'année dernière; et l'on dit qu'il est homme de goût, qu'il est artiste : cela fait bien.

Dans son bureau, à l'endroit le plus apparent, le maître du logis place un énorme casier garni de cartons, sur lesquels un commis trace en belle anglaise :

N° 1. — Affaires courantes.

N° 2. — Lettres reçues.

N° 3. — Réponses.

N° 4. — Mines.

N° 5. — Canaux.

N° 6. — Chemins de fer.

N° 7. — Madame la duchesse de X... contre le prince de Y...

etc., etc., etc., etc.

Fussent-ils tous vides, du premier au dernier, ces cartons n'en témoignent pas moins, par leur nombre, par leur ampleur, de l'importance et de l'activité du cabinet[1].

A dix heures, au moment de l'ouverture du cabinet, les clients encombrent l'antichambre ; un domestique les introduit discrètement l'un après l'autre.

M. Charles de Kerwel. C'est un beau jeune homme de vingt-cinq ans au plus, un des plus terribles lions du boulevard de Gand, un écervelé qui aura un jour 60,000 livres de rente, mais qui pour le quart d'heure ne possède pas une obole. M. Charles a fait des lettres de change et n'a pas payé à l'échéance, vu sa qualité de lion. On le poursuit, les gardes du commerce l'attendent à la porte, il couchera ce soir à Clichy... Mais non : M. de Saint-Ange est obligeant ; pour une *misère,* pour une bagatelle, pour 200 pour 100 l'affaire s'arrange, M. de Kerwel est libre. Béni soit M. de Saint-Ange !

Madame Leroux, veuve d'un colonel d'artillerie, réclame depuis deux ans la liquidation d'une pension de mille écus. M. de Saint-Ange achète ses droits 300 fr., et au bout d'un mois le titre est signé..... à son profit.

Un gros marchand de la rue des Lombards veut vendre son fonds. Depuis vingt ans il met de la chicorée dans le café ; la maison de confiance a prospéré. M. Richard se fait vieux, les affaires l'ennuient, il lui faut un successeur. Dix ans de terme et 60,000 francs payables par douzièmes, voilà ses conditions. Tout est conclu, l'acte est passé. 5 pour 100 sur le vendeur — 5 pour 100 sur l'acheteur — 5 pour 100 taux légal — 3,000 francs d'un côté, 3,000 francs de l'autre, six mille *balles* [2] dans le sac de l'agent. A la première échéance, le successeur de M. Richard n'est pas en mesure; on fait protester, on fait saisir : il n'a rien, c'est un homme de paille que

[1] On racontait dernièrement devant moi qu'un filou s'étant introduit dans le cabinet de M. de Saint-Ange, et ayant furtivement glissé la main dans le carton de madame la duchesse de X... pour y surprendre quelque bonne créance, en retira... devinez... une paire de mouchettes ! — Le voleur fut volé.

[2] Style du métier.

M. de Saint-Ange a mis en avant. Le marchand de cassonnade reprend son fonds, et charge monsieur l'agent d'affaires de lui trouver un meilleur acquéreur.

Deux frères sont en procès pour une succession de 20,000 francs : sans le savoir, c'est précisément M. de Saint-Ange qu'ils ont chargé l'un et l'autre de poursuivre pour leur compte. L'arrêt rendu, il envoie au gagnant la note des frais et engage le perdant à faire appel, attendu, dit-il, qu'un célèbre avocat estime que la décision des premiers juges ne saurait être maintenue.

Après quinze ou vingt ans de semblables affaires, M. de Saint-Ange, pris en flagrant délit d'escroquerie, finit par Clairvaux, ou bien, — et c'est l'ordinaire, — il liquide et laisse le cabinet à son premier commis, un digne jeune homme, presque aussi habile que le patron. Dans ce dernier cas, M. de Saint-Ange achète un hôtel, donne des bals, des concerts, des fêtes magnifiques; il a des prôneurs, des amis, il change une vingtième fois de nom, devient baron, est nommé député, grimpe jusqu'au conseil d'état, et marie sa Clara avec le fils ruiné d'un pair de France. A sa mort, on lui fait un enterrement superbe, les pompes funèbres sont d'un luxe écrasant, et la veuve — veuve inconsolable — grave en lettres d'or sur le marbre du tombeau — concédé à perpétuité. —

CI-GÎT QUI FUT LE MODÈLE DE TOUTES LES VERTUS,
BON ÉPOUX, BON PÈRE, BON CITOYEN,
BON AMI.
QUE LA TERRE LUI SOIT LÉGÈRE.
UN DE PROFUNDIS
S. V. P.
! ! !

Le *placeur* est une variété de l'espèce agent d'affaires. Le placeur n'a jamais placé personne, le placeur n'a fait que des dupes.

Successivement : Avaleur de sabres aux Champs-Élysées,
Croupier au n° 113 du Palais-Royal,
Homme-Affiche,
Allumeur de chalands,
Retourneur d'invalides [1],
Culotteur de pipes,
Marchand de chaînes de sûreté,
Promeneur de chiens convalescents,
Fabricant de lettres de change,

[1] Quelques industriels, appostés aux abords de l'hôtel des Invalides, guettent, sur le soir, au moment de la retraite, l'arrivée de ces vieux débris de nos armées. Lorsqu'ils les voient un peu en goguette, ils s'approchent et les renversent. L'ancien ne peut plus remonter sur ses jambes; un compère se présente et ramène le grognard au corps de garde. Une prime de vingt sous est affectée à ce service.

ce Protée — car c'en est un — peut chanter avec Ruffino de *Fiorella* :

Le monde est ma patrie,
J'ai fait tous les métiers,
Et mon heureux génie,
Quand il le faut, défie
Les plus fameux sorciers.

Le placeur a eu des malheurs, de grands malheurs, à l'entendre du moins.

La roulette a dissipé son patrimoine ;

Des spéculations de bitume l'ont mis sur le pavé ;

Le gouvernement lui a fait des passe-droits ;

Une créance d'Haïti l'a ruiné de fond en comble;

Un sien oncle—oncle d'Amérique—l'a déshérité pour une escapade amoureuse.

Inde mali labes; voilà pourquoi il se fait placeur.

Sur la place du Châtelet, M. Robillard achète un mobilier complet; il loue ensuite un tout petit appartement dans une rue détournée, et affiche cet écriteau sur la porte :

Ancien grand bureau de placement. M. Robillard, avantageusement connu depuis vingt-cinq ans, continue à placer les sujets des deux sexes. On peut s'adresser sans crainte à son administration, persuadé d'y rencontrer toujours discrétion et célérité.

Suit sur deux colonnes la liste des emplois vacants :

Cuisinières.	Cochers.
Bonnes d'enfants.	Intendants.
Bonnes pour tout faire.	Commis-voyageurs.
Couturières.	Secrétaires.
Demoiselles de comptoir.	Hommes de peine.
Dames pour accompagner.	Garçons de bureau.

N. B. Il est inutile de se présenter si l'on n'est muni de bons certificats.

A dix heures précises, M. Robillard ouvre ses *bureaux*. En voici la silhouette :

Deux chaises boiteuses font vis-à-vis à une table éclopée. Tout à côté se prélasse un poêle — objet de luxe — dont le feu n'osa jamais rôtir la grille. Dans le fond de la pièce, l'œil distingue un amas de paperasses, bien ficelées, bien étiquetées, posées sur une étagère qu'elles semblent écraser. Quelques lithographies enluminées sont collées sur le mur et font les frais de la partie artistique de l'ameublement. La plus apparente, et pour cause, est toujours celle qui porte pour suscription :

M. Crédit *est mort, les mauvais payeurs l'ont tué.*

La toilette du placeur mérite une description à part :

Une redingote à la propriétaire lui sert de robe de chambre. Pour ne pas en user les avant-bras, il a soin de les garnir de fausses manches qui viennent se rattacher sur les coudes, au moyen d'une coulisse; ses pieds dansent dans de vieilles tiges de

bottes passées à l'état de pantoufles. Ses jambes se cachent dans un méchant pantalon, jadis noir, sur lequel une aiguille savante a dissimulé les outrages du temps. Sa tête est surmontée d'un bonnet grec à gland de chrysocale ; son toupet est frisé à neuf, sa plume est derrière l'oreille. Les clients ne tardent pas à se présenter ; les voilà.

Madame Marguerite, trente-deux ans, cuisinière du Marais, expose fort chaudement comme quoi ses coquins de maîtres l'ont chassée sans raison, elle qui se mettait en quatre pour eux. Le cordon bleu voudrait rentrer en place. Elle est fort habile... à faire danser l'anse du panier. Excellente recommandation. M. Pistolet, son petit cousin, maître d'armes au 2e d'artillerie, répond de sa moralité.

Mam'selle Eugénie, vingt-trois ans, est une jolie femme de chambre. Sa maîtresse, jalouse de ses beaux yeux bleus, vient de lui donner congé. La gentille soubrette sait coudre, repasser, coiffer et le reste. Un vieux monsieur, employé à la ville, la protége.

Des courtauds de boutique, des bonnes d'enfants, des secrétaires en expectative, des économes en herbe, des grooms, des laquais, etc., tous les échantillons mâles et femelles de la valetaille, viennent ensuite. M. Robillard les couche par écrit sur un registre *ad hoc*, reçoit la prime d'usage et promet une réponse à la fin de la semaine. Avant de congédier son monde, il ne manque jamais de jeter négligemment ces quelques mots dans la conversation :

« Vous voulez une place de laquais? Diable ! diable ! pourquoi n'êtes-vous pas venu hier ; j'ai procuré un laquais au roi, et il m'en a déjà fait compliment. »

Au roi ! au roi ! ce mot a de l'écho, on se le répète, il vole de bouche en bouche et attire de nouvelles pratiques à l'établissement, qui du reste est breveté dans les règles voulues, et autorisé par la préfecture de police.

A la fin de la semaine, point de réponse.

Les temps sont durs ; tout le monde est pourvu.

Attendons huit jours.

Huit jours après, rien de nouveau.

Attendons encore huit jours.

Au bout des nouveaux huit jours, encore rien de nouveau.

Un mois, deux mois se passent, toujours même réponse.

Le client s'impatiente, il crie, il tempête, il prend M. Robillard au collet, et exige le remboursement de ses avances.

Alors notre homme file doux, et donne l'adresse d'un compère.

Les compères jouent un grand rôle dans les opérations du placeur, et servent à écouler les demandes de ses clients. Chaque compère fait sa note d'avance. L'un consomme par semaine deux cuisinières et trois hommes de peine ; l'autre, deux commis et une femme de chambre ; celui-ci, une bonne et un cocher ; celui-là, un tout petit groom, et ainsi des autres.

Arrivé chez le compère, le domestique est choyé, fêté, caressé, cajolé ; on lui fait même entrevoir dans le lointain une augmentation de gages, de belles étrennes, en récompense de son zèle. Ravi, transporté, le *paria* s'empresse d'aller remercier le

placeur, ou en termes plus exacts, d'aller acquitter le restant des droits de placement.

A son retour tout est changé : le maître devient insupportable, il ne trouve rien à son gré, l'appartement est sale, le rôti est brûlé ; il se met en colère à tout propos, il fait des scènes à tout moment, il distribue même quelques bons horions, lorsque des moyens moins persuasifs ne parviennent pas à lasser la patience du domestique. Le lendemain, le tonnerre gronde de plus belle; le pauvre hère, n'y tenant plus, demande son congé et ses gages. On lui donne congé, mais on retient les gages pour quelques assiettes qu'il n'a pas brisées, et une nouvelle victime succède à la première.

Ce manége dure toute l'année.

Le droit d'inscription coûte 1 fr. 50 par personne, la prime de placement est de 5 pour 100 sur les gages annuels. Ceci est de l'histoire. Le métier n'est pas mal lucratif comme vous voyez.

Le placeur fait ordinairement une bonne fin. Sur ses vieux jours il devient honnête homme, paie ses contributions exactement, va à l'église tous les dimanches, devient marguillier de sa paroisse et ne choisit pas ses domestiques chez ses confrères.

Autre variété de l'espèce agent d'affaires. Plus d'une fois dans la quatrième page d'un journal, vous avez sans doute avisé une annonce de quatre ou cinq lignes, qui avait tout l'air de se cacher honteuse sous la couverture d'un roman nouveau, ou derrière les serrures incrochetables de M. Hurel, une annonce conçue à peu près en ces termes : « DAMES ET DEMOISELLES RICHEMENT DOTÉES A MARIER. On tient moins à la fortune qu'à une bonne éducation. S'adresser à madame Saint-Phal, rue ...., n° .... (affranchir); » ou bien encore celle-ci d'un genre beaucoup plus explicite :

« Une veuve de trente ans, d'un caractère doux et tranquille, d'un extérieur fort agréable, voudrait un mari à peu près de son âge, qui consentît à vivre en province. Un état honorable, quoique peu rétribué, une position dans le monde, lui feraient oublier le manque de fortune dans la personne qui s'unirait à elle. Madame M... possède un revenu net de VINGT MILLE LIVRES DE RENTE. »

Il n'est pas de célibataire dont le cœur ne batte à la lecture d'un pareil avis. Vingt bonnes belles mille livres de rente sont en effet bien tentantes, et je connais un brave garçon qui se contenterait volontiers de moitié. A Paris, personne n'ignore qu'une femme qui se respecte un tant soit peu ne se fait pas annoncer dans un journal côte à côte d'un mobilier à vendre, entre un changement de domicile et une clientèle d'huissier à céder. Aussi madame Saint-Phal y recrute-t-elle fort peu de dupes ; mais en province, c'est bien différent, on croit à l'existence des vingt mille livres fantastiques. Je sais un provincial qui se laissa prendre à cette amorce, il y aura tantôt deux ans de cela. Voici cette anecdote ; sans m'être personnelle, elle me touche d'assez près pour que je puisse en garantir l'authenticité jusque dans les moindres détails.

Si vous avez le malheur d'être né dans une petite ville, vous devez être tout comme moi le tributaire, le correspondant obligé de tous les fâcheux de l'endroit, et même parfois de la banlieue. Paraît-il un livre, une romance ? Monsieur un tel veut le livre pour lui, et la romance pour mademoiselle Aglaé, sa fille. Une élégante vientelle à se marier ? vite on vous charge d'expédier la corbeille de noces. Vous voilà

donc obligé de dire adieu à vos occupations favorites, à vos amitiés les plus chères : il faut courir du matin au soir chez les lingères, les modistes, les fleuristes, que sais-je encore ! On use de vous sans pitié, on vous dérange sans cesse, puis un beau matin, au moment où vous vous y attendez le moins, il vous arrive une boîte de mirabelles de Metz, un panier de figues de Marseille, une caisse de pruneaux de Tours. — Votre portier n'oublie pas de prélever la contribution d'usage. — L'on se croit dès lors quitte envers vous, et c'est à recommencer de plus belle.

Or donc, un beau matin, il me vint de L..., par les messageries royales, non pas un panier de muscat rosé, mais bien M. Jérôme Bréval. Trente-cinq ans, une horrible figure, point d'esprit, beaucoup de suffisance, voilà le portrait de mon homme. M. Jérôme était grand amateur du *Constitutionnel*, il en faisait ses délices, sa confiance en lui était sans bornes ; à Paris il eut sa première visite, et par malheur l'annonce de madame de Saint-Phal s'y trouvait. Bréval tomba presque en syncope.

« Parbleu ! fit-il ivre de joie, un bon caractère, une jolie figure, et vingt mille francs de rente par-dessus le marché ; mais c'est précisément ce qui me convient. Je me marie, je retourne à L..., j'achète le château du ci-devant seigneur, je me fais nommer maire, je... »

Sans prendre conseil de personne, notre provincial courut au numéro indiqué. C'était au quatrième, dans une assez pauvre maison ; l'écriteau disait : Entrez sans frapper : il entra. D'un coup d'œil, madame de Saint-Phal reconnut à qui elle avait affaire ; l'annonce fut commentée, discutée, brodée, embellie, et l'on prit rendez-vous pour le lendemain ; l'entrevue devait avoir lieu.

Madame de Saint-Phal, qui sait les convenances, organisera une petite soirée, mais sans façons, sans extrà, comme en famille (Jérôme en paiera les frais).

Le jour suivant, à huit heures précises du soir, M. Bréval se fit ganter, cirer, pommader, musquer ; il n'avait jamais tant donné de soins à sa toilette. Tout content de lui-même et le cœur plein d'espoir, il prit sa course vers la moderne Lucine. On l'attendait. Ainsi que l'avait promis madame de Saint-Phal, c'était une petite soirée, une toute petite soirée, quatre invités seulement. M. et madame Frillet, deux voisins, deux amis de la maison, madame Blondel, la jeune veuve, et M. le chevalier de Fondricourt, son oncle. Le salon de réception n'était pas des plus splendides. Deux fauteuils éclopés, une bergère détraquée, une moitié de canapé ; sur la cheminée quatre chandelles qui avaient l'audace de se faire appeler bougies diaphanes, sur les murs quelques gravures plus que galantes, tel était à peu près l'ameublement. On parla de choses indifférentes, du froid, du chaud, de la pluie, du beau temps ; mon Jérôme ne disait rien, absorbé qu'il était dans la contemplation de la dulcinée qui, sans être régulièrement belle, pouvait pourtant plaire encore, surtout à un homme de L..... Quoique veuve d'un colonel de cavalerie légère (mort à Waterloo), madame Blondel montrait une timidité d'enfant, et ne pouvait se défendre d'un certain coloris qui, artificiel ou naturel, n'en faisait que mieux ressortir la blancheur veloutée de sa peau. Jérôme était médusé.

M. Frillet, adonis d'au moins soixante ans, goutteux, infirme, cacochyme, racontait, entre deux quintes de toux, les prouesses de sa jeunesse. L'année précé-

dente, madame de Saint-Phal l'avait marié à une jeune et belle femme qui le ruinait, qui faisait pis encore, ce bon vieux ne se doutait de rien ; au fond, c'était un excellent homme. Quant à l'oncle, le chevalier de Fondricourt, il ne vous est pas inconnu ; vous l'avez rencontré plus d'une fois, ce matin, peut-être, sur le boulevard Montmartre. Le chevalier de Fondricourt sait filer une carte, piper un dé et faire sauter la coupe. Un épais collier de cheveux roux court autour de sa figure où la ruse et l'audace semblent loger à demeure. Ajoutez à cela le costume de rigueur : habit noir râpé jusqu'à la corde, pantalon crotté à mi-jambe, sollicité, mais en vain, par deux larges sous-pieds qui luttent d'adresse pour le maintenir à une hauteur convenable. Dandy d'estaminet, papillon de taverne, fumant le cigare à un sou, empestant l'huile antique, voilà tout son portrait.

Ce personnage essaya quelques mots de compliments, mais ne brillant pas du côté de l'élocution, il conclut *ex abrupto* à une partie d'écarté. On se rangea autour de la table ; madame de Saint-Phal et l'oncle d'un côté, Jérôme et madame Blondel de l'autre ; les deux cavaliers battirent les cartes. Jérôme gagna les trois ou quatre premières parties, puis tout à coup la chance tourna. Il perdit, perdit de nouveau, perdit encore ; il perdit tout ce qu'il avait sur lui, argent et bijoux ; mais cela n'était rien en comparaison des 20,000 livres de la future.

Il se faisait tard, la pendule aurait dû sonner minuit — mais il n'y avait pas de pendule — les Frillet, mari et femme, venaient de quitter le salon, l'oncle jasait dans un coin avec madame de Saint-Phal, notre Jérôme en profite et tombe à deux genoux devant la belle veuve. Que se passa-t-il dans ce tendre colloque, je ne l'ai jamais su, mais ce qu'on m'a assuré depuis, c'est que l'habitant de L... baisait fort amoureusement une jolie petite main, bien blanche, bien fine, bien potelée, que madame Blondel ne songeait pas à lui retirer. Après cet exploit, il prit congé. Toute la nuit, il rêve chevaux, voitures, laquais, châteaux, ce furent châteaux en Espagne. Je le vis sortir de bon matin, madame de Saint-Phal devait l'attendre pour acheter la corbeille de mariage et fixer définitivement le jour des épousailles. Mais voici la catastrophe. Jérôme monte et sonne, on ne répond pas ; il appelle, on ne vient pas ; il cogne, on n'ouvre pas davantage ; il se démène en furieux, remplit l'escalier de ses cris, même silence. Il se met en devoir de briser la porte ; attiré par ce vacarme infernal, le portier accourt tout effaré : « Madame de Saint-Phal ? lui crie le futur déconfit. — Partie en voyage depuis ce matin cinq heures, » répond le tireur de cordon.

Quelques jours après, Jérôme Bréval regagnait tristement sa province, où la nouvelle de sa mésaventure l'avait devancé. En traversant la rue Saint-Honoré, à huit heures du soir, pour se rendre aux messageries Laffitte, il crut reconnaître sous l'auvent d'une maison suspecte la jolie madame Blondel ; c'était bien elle.

Madame Blondel faisait plusieurs métiers.

Et maintenant, comme à tout il faut une moralité, voici celle de mon article : cherchez une femme hors des bureaux de mariage, ne prenez pas vos domestiques chez les placeurs, ne confiez pas vos affaires aux agents d'affaires, vous ferez de bonnes affaires.

GAETAN DELMAS.





LA MAITRESSE DE MAISON.



Il y a quelques jours, un gentilhomme campagnard dont la jeunesse s'est écoulée sous l'ancien régime me parlait avec philosophie de la transformation complète qu'il avait vu subir à la société. « J'ai abandonné sans regret la poudre quoiqu'elle conservât les cheveux, disait-il en passant un petit peigne d'écaille sur son crâne bel et bien dégarni ; les pantalons sont moins décents mais plus chauds que les culottes, il faut en convenir ; je me serais habitué à vos nouvelles méthodes de dîner à cinq heures, veiller, ne pas souper, etc., quoiqu'elles ne vaillent pas le diable ; je vous passerais vos contredanses qui ont l'air d'une mêlée, et font une poussière abominable ; j'aurais même pris mon parti d'être coudoyé à l'assemblée par le fils de feu mon intendant : mais ce que je n'ai jamais pu supporter, ce sont des salons qui ressemblent à des salles d'auberge, où l'on ne sait, en entrant, à qui aller faire sa cour, tant la maîtresse de la maison oublie ou bien ignore son rôle. On trouve encore des châtelaines, ***mais il n'y a plus de maîtresses de maison,*** ajouta-t-il en prononçant ces derniers mots d'un ton sentencieux, partant plus de sociétés où un galant homme se sente à l'aise : aussi je reste à la campagne. » — La conclusion du vieux gentilhomme me sembla un peu bien sévère, pour parler son langage ; cependant je crus pouvoir, en sûreté de conscience, lui accorder que rien ne ressemble aux maîtresses de maison d'autrefois moins que nos ***entrepreneuses de raouts ;*** mais je me permis d'émettre le doute que son indulgence à l'égard de la coiffure à la Titus, des contredanses à soixante-quatre et autres traits de mœurs révolutionnaires, fût parfaitement conséquente avec le reste. « Certes,

lui répondis-je, ce n'est pas à moi qu'il appartient de défendre la poudre que vous venez d'abandonner, je me rappelle avoir vu des coiffures à l'oiseau royal et je n'ai rien à dire en leur faveur sous le rapport pittoresque : nous avons d'ailleurs des cosmétiques d'une égale efficacité. Mais la poudre, les paniers, les assemblées choisies qui commençaient à six heures et se terminaient par un souper en petit comité, le menuet, la contredanse à huit, autour de laquelle on faisait cercle, toutes ces choses légères en apparence n'avaient-elles pas une influence directe sur le ton général de la société dont les maîtresses de maison ne font que subir la loi, même lorsqu'elles semblent s'affranchir de toute règle? car les maîtresses de maison, comme les auteurs, comme les journalistes, comme tous ceux qui courtisent un public, deviennent nécessairement caméléons, et leurs travers, dont nous les tançons, nous appartiennent en propre. Si une maîtresse de maison ne s'occupe plus de ses hôtes, c'est que ses hôtes ne veulent plus qu'elle s'occupe d'eux; si elle ne laisse plus à un galant homme le loisir de lui faire sa cour, c'est que les hommes font maintenant *la cour* aux femmes et ne veulent plus faire *leur cour*...—Mais la poudre, s'écria sèchement mon gentilhomme, qui ne me voyait pas de bon œil relever le drapeau qu'il avait quitté, la poudre et les paniers qu'ont-ils à faire avec cela?— La poudre et les paniers, répondis-je vivement, étaient les sauvegardes du bon ton et de la dignité! Avec la cadogan et l'épée en travers, les paniers et les poufs, vous figurez-vous nos cohues d'aujourd'hui, nos heurts incivils, nos danses de rustres? le galop dansé en poudre et en paniers? vous ne voyez cela qu'à travers un nuage. » Le digne gentilhomme sourit avec indulgence au jeu de mots qui m'avait bien involontairement échappé. « Il fallait de la place pour le menuet et la belle contredanse, qui ne faisaient qu'un système avec les trois révérences; les trois révérences et les compliments allaient ensemble et se tenaient avec la galanterie des manières, la mesure et la courtoisie entre hommes, les frais de conversation, toutes choses sans lesquelles une maîtresse de maison ne peut demander pour elle ni obtenir pour les autres aucun égard. Avec la poudre et les paniers vous mettiez cent personnes dans un salon où nous en mettons six cents après y avoir taillé un entresol. Ne trouvez-vous pas dans cet encombrement un motif tout naturel à ce que vous n'y puissiez pas faire agréer votre cour, et encore à ce que vous y soyez coudoyé par le fils de feu votre intendant? Ah! la poudre et les paniers, monsieur, qui nous les rendra? — Vous n'avez jamais connu cela et vous en parlez comme un aveugle des couleurs, me repartit aigrement le gentilhomme campagnard; mais si vous aviez comme moi vécu sous l'ancien régime, vous ne pourriez prendre en patience la société telle que vous nous l'avez faite, messieurs les novateurs. »

Nous restâmes longtemps sur ce chapitre, et je finis par accepter de bonne grâce le rôle que mon antagoniste m'assignait d'office, celui de défenseur des nouvelles coutumes et des nouvelles maîtresses de maison. Celles de province me fournirent de bons arguments pour mon plaidoyer forcé. En effet si le type gracieux de la maîtresse de maison, ce type superlatif de la société française avant 89 est à peu près perdu aujourd'hui, c'est en province que l'on en rencontre encore quelques reflets. L'art de *tenir un salon* y est conservé par tradition, et grâce aux maîtresses de maison, la société en province est encore ce qu'elle veut être. Cependant avouons-le avec douleur, même

dans ces cercles étroits flanqués de solides défenses, que les uns nomment règles des convenances et des bons usages, que les autres s'enhardissent à qualifier de préjugés, il commence à s'infiltrer aussi un esprit d'anarchie, et les physionomies heureuses que nous voudrions pouvoir esquisser disparaissent de jour en jour, hélas! sans être remplacées. Au risque de nous répéter, nous dirons encore qu'il faut aller chercher une image de la maîtresse de maison seulement dans des vieux hôtels où, sans fouiller trop au fond des armoires, on trouverait un carton à poudre garni de sa fine houppe en duvet d'édredon. Dans ces respectables familles, jadis attachées à la robe pour la plupart, les jours de réception, de grande ou petite *assemblée,* tous les enfants de la maison, mariés ou nubiles, sont rigoureusement tenus de ne pas s'absenter; ils forment l'état-major de leur mère et sont chargés, chacun suivant sa capacité, de faire leur part des honneurs. L'un, distingué par des connaissances en *office,* surveille le service des rafraîchissements; un autre, que le ciel a doué d'une fine pointe d'esprit, a dans son département les petits jeux et la cour à faire aux jeunes filles, *toutes généralement quelconques,* sans préférence, excepté pour les laides et les plus dédaignées; le personnage instruit de la famille, celui des enfants qui se destine aux emplois graves, attaque les hommes d'âge mûr sur les questions de politique et d'agriculture. Il doit provoquer les dissertations et les écouter à titre de leçons ou de renseignements profitables sans beaucoup parler lui-même, car ce n'est plus qu'en province que l'on applique ce judicieux aphorisme: « L'esprit d'autrui nous est moins agréable que le nôtre. » Une heure avant le commencement de l'*assemblée,* la maîtresse de maison a disposé ses fauteuils en cercle et s'est placée au coin de la cheminée. Quelques tables de jeu sont tout ouvertes et les parties arrangées d'avance. Quatre cartes extraites de l'un des jeux attendent, ainsi que l'allumette en papier et les bougies, que la maîtresse de la maison donne le signal: alors l'un des enfants éclaire le tapis vert et offre respectueusement les quatre cartes à quatre vieillards qui sont aussi habitués à faire leur boston que le roi de France son whist Tout a été prévu dans ce salon où l'arrangement régulier des choses et des gens met chacun à l'aise à peu près comme le soldat au milieu du peloton. Avant d'arriver, on sait qui on verra, ou plutôt qui on ne verra pas, car il n'y a pas une personne invitée qui ne le soit à un titre connu, valable, et admis par tout le monde; aussi la société fait corps. Si un étranger pénètre dans ce salon, il a produit des recommandations, parenté, amis, position, quelque garantie positive. A chaque nouvelle présentation qu'il a l'honneur d'obtenir, l'histoire de ses droits à cet avantage ne fait qu'un avec son nom. Par exemple: « J'ai l'honneur de vous présenter M.***, cousin de notre ami de..., il a fait la campagne de 1815 avec Louis de Larochejaquelin. » Après l'énumération requise, la maîtresse de maison entame la première un sujet de conversation qui puisse prêter à quelques développements; lorsque les deux interlocuteurs sont, comme disent les marins, solidement *abordés,* elle les quitte mais sans les perdre de vue, et dès que les grapins paraissent se relâcher, elle vient prendre à la remorque son protégé pour recommencer ailleurs la même manœuvre. Pendant toute la soirée elle appartient corps et âme à ce nouvel hôte, comme les habitués de son salon lui appartiennent. Elle répond de tout et de tous, à l'étranger de l'urbanité de ses compatriotes, au jeune homme de ses plaisirs, à la mère un peu prude pour ses filles du ton qui règnera dans les discours et les manières; et tout le

monde lui obéit, se laisse exciter ou modérer par elle, lui fait place pour qu'elle exerce partout sa surveillance, et les jeunes gens l'escortent pour prendre ses ordres. Si la maîtresse de maison de province savait bannir l'ennui de chez elle, secret que sa mère ne lui a pas laissé, tous les gens de goût déserteraient Paris et s'en iraient chercher dans nos vieilles capitales la simplicité, la vérité, la sécurité des relations.

A Paris tout est différent de ce que nous venons de décrire ; l'organisation de la société y est faite d'après d'autres bases essentiellement transitoires, et les maîtresses de maison y ont un rôle bien plus compliqué. Ici plus de divisions par classes et par rangs, ou par partis, point de ces existences qui donnent le droit d'être admis partout, et forcent en quelque sorte la *société* de se donner, tel jour, rendez-vous dans tels salons. A Paris, pour monter au poste éminent de maîtresse de maison, il s'agit uniquement, mais absolument, de dépenser au delà de cinquante mille francs par an ; peu importe que ce soient cinquante mille francs de rente, ou de capital ou de dettes ; personne ne contrôle les fortunes. Mais s'il n'est pas difficile de s'élever à cette hauteur, s'y maintenir exige les plus constants et les plus savants efforts. L'année dernière vous entendiez une jeune femme dire avec satisfaction : « Je vais ce soir chez la comtesse de S*** ; » cette année elle n'en conviendrait qu'en s'excusant ; c'est chez la princesse A*** que l'on se vante d'aller. La comtesse explique cela par l'ingratitude du *monde,* la princesse par le bon goût des Parisiens. L'année prochaine elles tiendront toutes deux le même langage, et rien n'empêche que dans cinq ou six ans elles n'aient fait, comme la lune, leurs deux quartiers obscurs et ne reviennent briller dans tout leur éclat. Maîtresses de maison, femmes à la mode, lions et lionnes de salons, tout s'élève sans raison et disparaît sans cause ; nous sommes maintenant une nation de parvenus.

La maîtresse de maison a au moins vingt-cinq ans ; elle n'en avoue jamais plus de trente-cinq, jusqu'à ce que ses filles soient en âge de se marier. Elle compte sur l'oubli du passé. Sa toilette vise plus à la richesse qu'à l'élégance. C'est toujours chez elle qu'elle inaugure les splendides robes de point d'Angleterre, les diamants nouvellement montés ; on ne peut assez faire honneur à ses hôtes. Il est vrai que jadis on pensait plus à les faire valoir, mais c'était peut-être une affectation de modestie. La maîtresse de maison est d'une parfaite régularité dans sa conduite. Si elle ne résiste pas toujours aux amours, elle les accueille avec tant de réserve et de dignité, que les mères peuvent la donner en modèle à leurs filles. La distribution de son temps et son entourage lui permettent d'ailleurs peu d'infractions au contrat conjugal. Des maris dont la complaisance n'allait pas plus loin que le platonisme, et dont la paresse était égale à leur jalousie, ont même eu recours à l'ouverture d'un salon, pour s'épargner les fatigues et les inconvénients de leur rôle. C'est l'équivalent du système espagnol, des duègnes.

Le matin, la maîtresse de maison jouit de son seul moment de liberté. Avant onze heures il est permis de sortir à pied, d'aller à la messe et chez les fournisseurs ; ainsi, dans le système actuel, les heures du matin doivent être qualifiées d'indues à l'exclusion de celles du soir. Les petits billets à l'adresse de madame lui sont remis à son retour. Les uns contiennent des invitations, et ils sont immédiatement rangés à leur date ; car, pour une maîtresse de maison, une invitation est comme un billet de garde pour un bon citoyen, chose sacrée qui passe avant tout. Oublier une invitation lors-

qu'elle vient de la part d'une femme considérable, c'est risquer que cette femme, le jour de réception, garde vingt jeunes gens chez elle, ou pis encore, les emmène ailleurs. Les autres billets sont des excuses, des doléances d'avoir manqué au rendez-vous, charmants morceaux de style où l'on trouve fréquemment autant d'esprit et de cœur que dans les lettres de madame de Sévigné. Paul-Louis Courier, qui, dit-on, prenait plus de peine à écrire un mot sur papier poulet qu'une mordante lettre aux électeurs, ou une scolie sur Plutarque, aurait envié l'élégante facilité de ces missives parfumées. Enfin, la troisième sorte de billets contient des demandes. « C'est un étranger à qui l'on ne saurait mieux faire les honneurs de Paris, qu'en l'introduisant dans un cercle où il trouvera la plus gracieuse hospitalité que la France puisse lui offrir. — Un parent ou un ami qui a tant entendu parler de madame *** et de ses aimables qualités, qu'il veut absolument obtenir l'honneur de lui être présenté. — Une jeune femme charmante qui fait son entrée dans le monde, et, chargée de la chaperonner, on éprouve le désir bien naturel de la faire débuter par le salon le plus distingué, et de lui assurer la plus puissante protection. » — Ici commencent les tribulations de la maîtresse de maison. Faut-il accorder, faut-il refuser? Refuser? pour se le permettre sans danger, il faut avoir une consistance bien établie. Accorder? ce système peut mener loin.

Aujourd'hui l'affabilité des Français s'étend aux plus extrêmes limites. A la première réquisition, l'on se charge de *patroner*, sans avoir de garanties sur le caractère et la position, un individu dont on a fait la connaissance en voyage ou aux eaux. L'article de la Charte qui déclare tous les Français égaux et susceptibles d'entrer dans toutes les carrières s'est infiltré jusque dans les mœurs. C'est maintenant que l'on peut dire: l'habit fait le moine; car avec un habit de Blin, et assez d'argent dans sa bourse pour payer tous les soirs un cabriolet de louage, il n'est point de salon dont un jeune homme ne parvienne à forcer la porte avec un peu de tenacité et surtout d'impassibilité. Aussi voit-on exiler tout à coup des salons les plus brillants quelque individu dont la conduite a causé scandale. Si, par cas, les exigences d'une maîtresse de maison vont jusqu'à ne vouloir recevoir chez elle que des gens de naissance, qui empêche de prendre un titre et la particule *de?* Il n'y a pas de nom qui s'y refuse, même celui du boutiquier voisin; il y en a même qui, par une petite escobarderie de prononciation, se changent en appellation du plus beau féodal; par exemple, si l'on porte le prénom d'Edmond, on peut être simplement Rouge, Blanc ou Noir, l'oreille la plus exercée n'entendra pas autrement, que monsieur de Montrouge, de Montblanc, de Montnoir, et les curieux qui voudront voir la carte de visite seront des malavisés. Ces usurpations, conseillées par une vanité vraiment enfantine dans le siècle où nous vivons, sont devenues si communes, sont accueillies avec tant d'indulgence, que les véritables possesseurs de beaux noms ne se sentent nulle part mieux établis que les intrus. Un Du Guesclin, s'il en restait, ne se contenterait pas de se produire modestement à l'abri de la gloire de son aïeul, sûr que le patriotisme du grand monde lui garderait partout la place qui lui revient; non: il aurait le verbe haut, le port de tête écrasant; il parlerait de ses chevaux et des asperges qu'il mange en janvier. Un Du Guesclin tout comme un autre, pour établir son rang dans le monde, enchâsserait habilement dans sa conversation les noms des personnes à la mode chez lesquelles il est admis. Cette ressemblance parfaite entre les parvenus et les grands seigneurs, cette chance inévitable

pour les derniers de rencontrer les premiers dans le cercle de l'intimité la plus étroite, donnent une physionomie curieuse à nos salons; chacun s'y tient crêté comme un coq, et le malappris qui voudrait adresser la parole à une personne qu'il ne connaît pas en recevrait pour réponse l'équivalent de ceci : « Je ne sais qui vous êtes et ne veux pas me compromettre. » Charmant compliment pour les maîtres du logis.

Chaque maîtresse de maison a dans la matinée (le calendrier du monde fait durer la matinée jusqu'à six heures du soir) un instant pour recevoir, un autre pour faire des visites. Cela nécessite un registre en partie double pour les gens dont la spécialité est d'être répandus, car mettre une carte chez une femme qui *a une heure* est un moyen sûr de se fermer le chemin de ses bonnes grâces. La pièce dans laquelle la maîtresse de maison reçoit le matin est un boudoir encombré de ces étagères qui ont remplacé les *dressoirs* des vieux châteaux. Là se déploie l'élégance des petites choses, là se met le cachet du goût. Des livres richement reliés et dont les titres facilement aperçus laissent deviner de quelle couleur sont les pensées habituelles de la lectrice; des objets d'art employés à l'usage, des objets de sentiment encadrés et exposés; quelquefois de l'affectation et du mauvais goût dans le mélange, mais toujours de la grâce dans les détails ou l'à-propos de la mode. Dans le salon qui d'ordinaire précède cette pièce, une table chargée d'ouvrages pittoresques occupe un des angles, ou quelquefois le milieu; les gravures sont destinées à fournir aux personnes d'amalgame difficile ou d'imagination lente, une contenance pendant qu'elles ne causent pas, ou un premier mot de conversation. Les visites du matin sont réellement le triomphe de la maîtresse de maison. Le jeune homme qui débute ou l'étranger qui arrive à Paris peuvent alors prendre l'idée la plus avantageuse de notre capitale. En une demi-heure la conversation a effleuré vingt sujets, toujours fine et courant sur les idées sans les faire plier, comme le pied de Camille sur les épis mûrs. Jamais, il est vrai, la maîtresse de maison n'en a profité pour établir un lien même passager entre deux personnes qui se voient pour la première fois, mais du moins elle a su produire tour à tour chaque visiteur sur la scène et le mettre sur son terrain brillant. Après cette épreuve, il n'y a pas de timidité qui ne doive être encouragée; mais compter sur une pareille prévenance en toute occasion, le soir, par exemple, un jour de raout, serait vraiment compter sans son hôte.

A une heure fixe, les chevaux sont attelés : quel que soit le nombre ou la qualité des visiteurs, le valet de suite entre et prévient. La maîtresse de maison se lève en offrant à quelqu'un de ses hôtes de le *jeter*, en passant, dans son quartier. La série des visites commence ; il faut semer pour recueillir. Si vous êtes vous-même en visite chez quelque femme à la mode lorsque la maîtresse de maison y arrivera, vous reconnaîtrez tout de suite son rang à la manière dont elle sera reçue. Plus de ces signes de tête pleins d'aménité, de ces gestes gentils par lesquels on indique, sans se déranger, de venir prendre place sur le sofa. La maîtresse de maison a dans le monde le rang de général; on fait d'elle le même état : les gens eux-mêmes savent qu'ils doivent lui ouvrir au large les deux battants de la porte, et la femme à la mode accourt au-devant d'elle comme autrefois faisait une jeune femme pour une femme âgée.

Le regard de la maîtresse de maison est calme, mais scrutateur. Pendant que la conversation marche sur des objets faciles, ce regard se promène lentement sur tous

les objets du boudoir qui pourraient être importés avec avantage, toutefois moyennant une modification originale, car le point essentiel est de n'avoir pas ce qu'a tout le monde. En même temps la maîtresse de maison soupèse la valeur des personnes qu'elle rencontre dans ce salon, et se demande si ce seraient de bonnes recrues. Jugement porté et accaparement décidé, il est curieux de voir comment elle présente son invitation. Un diplomate des plus fins prendrait là une leçon dans l'art de proposer comme une faveur, et même de se faire demander ce que l'on désire obtenir. C'est surtout à l'apparition de ce que l'on nomme un personnage *intéressant,* que la maîtresse de maison met en jeu toute sa diplomatie pour attirer chez elle l'étranger de distinction. Que dirait-on si un homme illustre venant à Paris pour y étudier la société française n'avait pas été empressé de la chercher à son centre le plus brillant ? On nierait l'existence de la lumière. Dans ce genre, le soupçon seul est si funeste qu'il donne de l'indulgence en fait de réputation ; la moindre célébrité suffit pour faire rechercher l'étranger. Mais si, le premier soir, il manque son effet, si, par exemple, le radjah d'Aoude est habillé à l'européenne et ne distribue pas orientalement des bijoux, si l'infatigable naturaliste qui a visité les vallées de l'Himalaya s'avise d'écouter au lieu de parler, si le hardi ravisseur de dona Maria d'Asounson de S*** va s'établir à une table de whist, il peut bientôt reconnaître à l'inattention affectée dont il est l'objet, que la maîtresse de maison le renie. Partout en France le même sort attend les débutants. Votre mérite nous importe peu, leur dit-on, faites votre succès et je vous adopte.

Les bals ne donnent qu'un titre illusoire à la haute et puissante charge de maîtresse de maison. Un bal est, en effet, une affaire de tapissier et de glacier-restaurateur, et tel est le goût des Parisiens pour la danse, que l'on irait au bal chez un entrepreneur de plaisirs publics, si quatre femmes à la mode se décidaient les premières à cette démarche. Les étrangères, qui forment aujourd'hui une partie considérable de nos maîtresses de maison, débutent par des bals, mais ce n'est qu'un acheminement aux soirées sérieuses, les seules qui donnent de la consistance à une femme. Chaque année il se présente sur l'horizon de Paris une nouvelle comète, venue de New-Yorck, ou Saint-Pétersbourg. Lorsqu'elle arrive sans recommandation, il se fait quelquefois que ses salons, envahis d'abord par une société inférieure, restent ignorés du grand monde. Après deux ou trois hivers passés en infructueuses tentatives, elle part convaincue de l'impossibilité de pénétrer à Paris dans les cercles aristocratiques. Pendant l'été, réfugiée aux eaux, sur les bords du Rhin, la riche Américaine y rencontre une jeune et jolie femme du faubourg Saint-Germain, dont les vieux parents, amoureux de ce bas monde, n'ont pas encore voulu le quitter et laisser à leur fille les soixante mille livres de rente nécessaires à la tenue d'une maison. La connaissance se fait facilement entre ces deux *postulantes,* et voici quel en est le résultat. L'Américaine est ramenée à Paris par de belles et sûres promesses ; l'hiver suivant elle reçoit chez elle l'élite des deux faubourgs. Ses billets d'invitation sont contre-signés par la belle Française, qui est aussi chargée *exclusivement* de la rédaction des listes. Décors, orchestre, souper, tout est magnifique ; les soins de la patronesse brillent dans l'ordonnance et les détails de la fête. Les jours suivants, des cartes soigneusement *cornées,* mais remises par des laquais, témoignent du savoir-vivre parisien, et les équipages, sans s'arrêter, roulent vers l'hôtel de la puissante protectrice, qui ouvre ou ferme à son gré les portes de ce

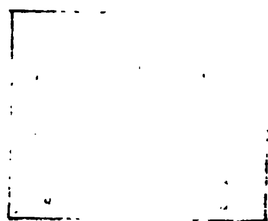
séjour enchanté. L'étrangère a prêté ses salons, ses gens, ses lustres, ses musiciens, ses rafraîchissements; la patronesse a donné le bal. C'est une société en commandite!

Cette variété de la maîtresse de maison a été introduite nouvellement en France, le succès qu'elle a obtenu porte à croire qu'elle se perpétuera.

Qui surprendrait une maîtresse de maison chez elle, entre huit et neuf heures, le jour qu'elle reçoit, passerait pour un fâcheux fieffé. Aujourd'hui les appartements de parade sont en même temps ceux d'habitation ; la chambre à coucher de la maîtresse de maison, ce sanctuaire des Anglaises, n'est pas même toujours réservée. Les petits préparatifs domestiques que Balzac a décrits dans la *Femme supérieure*, si spirituellement et si complétement, qu'il serait inutile de l'essayer après lui, se font à peu près partout avant de recevoir du monde, mais personne n'en voudrait convenir parce que c'est bourgeois. Deux heures avant que le monde arrive, les meubles sont changés de place, disposés d'une savante manière qui doit avoir tout prévu. Ici un canapé avec de l'espace devant lui, pour qu'une petite coterie de jeunes gens puisse s'y établir autour d'une jeune femme qui aime à se former une cour; là un fauteuil flanqué d'une porte ou d'une encognure, dont la position forcément isolée assure le secret des tête à tête. En province, le cercle régulier des chaises a pour but de prévenir tout complot contre l'honneur des familles, en même temps qu'il contraint les hommes à une politesse universelle ; à Paris, le désordre organisé des meubles doit servir tous les caprices : le soin de la morale est laissé aux maris et aux confesseurs. Ces arrangements faits et une dernière combinaison établie, celle de réunir de trois à cinq hommes pour chaque femme, la maîtresse de maison se repose. Au commencement de la soirée, son rôle est encore quelque peu apparent; elle souhaite la bienvenue aux arrivants et leur désigne le coin où ils trouveront leurs amis, sans jamais commettre une erreur dans la statistique galante, quoiqu'elle soit passablement changeante et embrouillée par les mœurs qui courent. Mais dès que ses salons commencent à être remplis, elle reprend sa liberté avec son individualité, ne s'occupe plus qu'à accaparer les causeurs aimables et enlever à quelque jeune protégée les attentions d'un beau cavalier qui pourrait la rendre trop fière. A voir une maîtresse de maison établie dans son coin favori, causer et coqueter sans préoccupations, répondre par un signe de tête au salut que lui adresse, en passant, un homme qui est souvent arrivé depuis un quart d'heure et n'a guère pris la peine de la chercher, certes, on ne devinerait pas qu'elle est chez elle. Quelle tournure prend la soirée? S'y amuse-t-on? s'y ennuie-t-on? ce n'est pas son affaire; la seule chose qui l'inquiète, c'est qu'on puisse dire le lendemain : On s'y étouffait.

S'il nous était permis de peindre des exceptions après avoir essayé de rendre une physionomie générale, nous saurions où trouver le modèle de la noble, gracieuse, hospitalière maîtresse de maison, attentive sans inquiétude, complaisante sans connivence, pleine d'abandon sans paresse, magnifique sans ostentation, exclusive sans dédain, régnant et gouvernant sans que l'on voie le sceptre ni que l'on sente la main, s'oubliant elle-même sans que personne la puisse oublier ; mais ce serait un portrait.

Cte Albert de Circourt.




H. Monnier



LE FIGURANT.



DRELIN... drelin... drelin... drelin... Pour la troisième fois le garçon de théâtre a agité la cloche, dont les sons aigus ont stimulé le zèle des habilleuses et hâté le dernier coup de peigne du coiffeur. Le régisseur général savoure encore en famille, ou à l'estaminet voisin, la demi-tasse de moka et le petit verre de cognac; mais déjà le sous-régisseur jure, tempête, accuse la lenteur de tout le monde, menace d'amendes exorbitantes, et fait d'autant plus l'important que son autorité est fort restreinte. Déjà, au foyer, la mère d'actrice, comme prosternée aux pieds de sa fille, arrange les plis de sa robe; et la grande coquette maudit le jeune-premier qui garde pour lui la glace tout entière; déjà sur le théâtre le sapeur-pompier gagne son coin, et l'ingénue regarde par la petite lunette de la toile si tous ses adorateurs occupent leurs stalles accoutumées; le souffleur va entrer dans son trou, les musiciens sont à l'orchestre et prennent leur *la*... Alors, seulement alors, arrivent en foule aux combles du théâtre, dans une longue loge modestement garnie de patères, de chaises, de petites armoires, et éclairée par la lumière douteuse de quelques rares quinquets, des individus tout haletants qui se dépouillent en un clin d'œil de leurs habits de ville, endossent la pourpre romaine ou le velours râpé de Louis XV, couvrent tant bien que mal leurs cheveux hérissés avec la calotte chinoise, ou la perruque à cadenettes des incroyables, et sans désirer la glace absente, se colorent le visage avec un vermillon de troisième qualité, espèce de brique pilée d'un effet assez pittoresque. « L'ouverture est commencée ! » crie le garçon de théâtre du bas de l'escalier; et soudain, tout en boutonnant leur veste

d'or, ou en rajustant leur agaçante tunique, ces ponctuels desservants du temple roulent le long d'un escalier tortueux, et arrivent juste à la réplique pour entrer en scène et recueillir les témoignages de l'admiration générale qui ne leur fait jamais défaut.

Cette avalanche humaine, cette masse d'individus est celle des figurants, type dramatique assez amusant à observer, assez curieux à connaître.

On désigne généralement dans le monde par le mot *figurant* tout être animé, ou à peu près, qui, n'étant pas acteur, *figure* à divers titres sur un théâtre quelconque. Pourtant le figurant n'est qu'une petite tribu de cette population quasi-bohémienne qui chante, danse, marche, saute, ou se bat, selon les scènes où on l'emploie, qui se tient toujours à distance respectueuse de la rampe, et pour laquelle semble être écrite en traits de feu, au front des premières coulisses, l'inscription gravée sur les colonnes d'Hercule : *Tu n'iras pas plus loin.*

Choriste est le nom générique de cette fourmilière. Mais sans vouloir tracer un tableau synoptique de cette famille intéressante, c'est sous l'appellation vulgaire de figurants que nous comprendrons :

Les choristes, ou sujets du chant, commandés par un *chef d'attaque,* et dont l'Opéra, le plus magnifique des suzerains, rémunère les services à raison de 1,000 fr. par voix ;

Les figurants, ou sujets de la danse, obéissant à un *coryphée ;*

Les accessoires, chaînons intermédiaires qui unissent l'art au métier, et qui, souvent moins payés que les choristes dont ils partagent tous les travaux, se rattrapent sur l'honneur de la lettre à porter en scène, ou du coup de pied à recevoir devant le public ;

Les comparses enfin, subdivisés à leur tour en *chefs de pelotons,* ou *chefs de masses,* pris dans les casernes de vétérans ; et en *soldats* ou *peuple,* puisés assez généralement dans les loges des portiers.

Choristes, figurants et accessoires ont un engagement signé et parafé ; les comparses n'en ont pas ; on les loue au jour le jour, en plus ou moins grand nombre, selon les besoins de la mise en scène. A l'Opéra comme au Vaudeville, au Théâtre-Français, comme au Cirque-Olympique, ils sont payés 75 centimes par représentation, et 50 centimes par répétition. Ce taux ne varie pas avec le cours de la Bourse ; peut-être serait-il juste de lui faire suivre la taxe du pain.

La figurante, personnage infiniment plus délicat et plus distingué, offre des variétés semblables et des subdivisions non moins nombreuses. Seulement ce n'est pas dans des corps invalides qu'on recrute *les paraisseuses,* ou femmes qui paraissent, belles et grandes pour la plupart, servant de dames d'honneur aux princesses, pompeusement parées des robes de velours ou de satin dont les premiers sujets ne veulent plus ; et *les marcheuses,* qui vont et viennent dans les masses du fond, véritables juives errantes, auxquelles Dieu dans sa colère contre les filles d'Ève a dit : Marche ! marche ! et qui s'acquittent de leur mission divine avec plus de force d'âme qu'Aasvhérus lui-même : car bien souvent, hélas ! leur escarcelle est loin de renfermer les cinq billons traditionnels.

La figurante, chose étrange, n'est presque jamais la femme du figurant; ses goûts sont plus relevés, les passions de son cœur plus fashionables. Jamais, au grand jamais, on ne vit un figurant lancer un soupir téméraire sur la grande coquette, ou la soubrette de la troupe, tandis que bien des figurantes ont amené et retenu à leurs pieds des directeurs, des auteurs, voire même des comédiens. Cela vient sans doute de ce qu'on a souvent vu des rois épouser des bergères, et que la Sagesse des nations ne dit pas qu'on ait vu des reines épouser des bergers.

Le figurant était la cheville ouvrière de l'art théâtral à son aurore. Le spectacle de l'imitation non parlée fut sans doute le premier qui assembla les hommes pour les divertir. Le langage cadencé succéda au langage d'action sur les tréteaux consacrés au culte de Bacchus. La *choristie* resta quelque temps souveraine, car elle était suffisante pour faire comprendre des actions simples et des cérémonies religieuses terminées par de sanglants sacrifices.

Bientôt les fables se compliquèrent, et dès lors la pantomime, la danse et le chant ne purent atteindre aux nécessités de l'art qui progressait. Ce fut d'abord de la foule des spectateurs que sortait un personnage pour expliquer l'action représentée. Les figurants étaient encore rois absolus de la scène. Ils semblaient la défendre pied à pied contre les envahissements de la raison et du goût. Mais Thespis parut, et, grâce à lui, l'acteur de hasard fut remplacé par un véritable comédien qui expliquait au peuple le chant, les danses, les gestes, et remplissait ainsi les lacunes laissées dans l'action par les repos forcés des choristes. Phrynicus vint ensuite qui employa deux acteurs à la fois sur le théâtre; Eschyle enfin porta à trois, même à quatre le nombre des personnages dialoguant. Alors, comme cela devait être, l'accessoire devint le principal, et le chœur, relégué au deuxième plan de la scène, ne fut plus que la partie secondaire de la représentation dramatique. Le figurant moderne tire peut-être de là cette jalousie qu'il porte généralement au comédien. C'est une vieille haine de roi détrôné à usurpateur.

Le figurant se releva quelque temps à Rome, à l'époque de la corruption, quand les empereurs préférèrent les émotions du Cirque à celles des tragédies de Sénèque, et les plaisirs de la danse lascive et des chants obscènes aux tableaux gracieux et aux intrigues intelligentes de Plaute et de Térence.

Le poëte Jodelle donna un coup mortel au figurant français qui était redevenu un important personnage dramatique à l'époque où les mystères, les moralités et les soties étaient notre unique théâtre. Jodelle, qui avait traduit Sénèque et Sophocle, s'indigna de voir une dévotion mal entendue soutenir de sa pompe et de son influence des trivialités et des bouffonneries ordurières. Il composa sa *Cléopâtre,* et ce n'est ni parmi les marguilliers ni dans le sac du pénitent qu'il va choisir les représentants de ses personnages historiques. Ses amis les savants, tous membres de la pléiade immortelle, vont se faire acteurs pour la plus grande gloire de Jodelle et le triomphe de l'érudition.

Mystères, soties et moralités, sombres brouillards du mauvais goût, vapeurs impures de l'ignorance, se dissipent au premier rayon de l'un des astres de la pléiade. Longtemps encore dans les provinces, chantres, enfants de chœur, confrères et pé-

nitents monteront sur les tréteaux; mais le théâtre parisien, régénéré par Jodelle, n'appellera plus à son aide les marguilliers.

> Que ferait-il, hélas! du nez d'un marguillier?

La voix d'un chantre n'était pas tant à dédaigner; et quand un cardinal importa l'opéra en France, les chantres d'église se firent choristes et mangèrent dès lors à deux râteliers.

L'opéra enfanta plus tard l'opéra-comique, lequel, à son tour, donna naissance au vaudeville; et chaque théâtre chantant recruta ses choristes parmi les chantres de paroisse. L'Opéra, métropole dramatique, prend ses voix les plus sonores dans le chœur de la cathédrale; Saint-Roch et Saint-Eustache desservent l'Opéra-Comique, succursale de l'Académie royale de musique; Saint-Étienne-du-Mont et Saint-Jacques-du-Haut-Pas alimentent le Vaudeville: c'est la petite église.

Comme on le voit, les choristes sont le dernier lien qui rattache encore la comédie sacrée à la comédie profane. C'est par le choriste qu'un directeur de spectacle est quelquefois en rapports d'égards et de pensées avec le curé de sa paroisse; l'un et l'autre sont forcés de s'entr'aider pour la mise en scène de la cérémonie religieuse ou pour l'ordre et la marche du spectacle. Dans les théâtres chantants, par exemple, on se garde bien de faire répéter les chœurs les jours de grands offices; c'est un hommage à rendre à leur piété; ils sacrifieraient Baal au vrai Dieu. Les athées prétendent que c'est parce que l'amende infligée par le curé est plus forte que celle du directeur; n'en croyez rien; c'est qu'ils aiment mieux entonner un *Kyrie* qu'un air à boire, et un *De profundis* qu'un ensemble d'opéra-comique.

Un directeur de l'Opéra composa un jour de Noël un spectacle trop long pour la circonstance. L'heure de l'office divin allait sonner, et tous les chantres de Notre-Dame étaient encore habillés en diables plus ou moins hideux; comme de vrais démons ils juraient contre le directeur, le régisseur et toutes les autorités de l'endroit. Se dépouiller des maillots rouges ou verts qui les recouvraient, s'arracher les griffes, se débarbouiller au moins en partie, se vêtir ensuite en simple bourgeois; tout cela n'était pas l'affaire d'un instant... l'amende sacrée était au bout... D'un autre côté la nuit était noire, le froid glacial, les rues désertes, la porte de la sacristie ouverte et bien connue; l'aube et le surplis ne recouvriraient-ils pas tout aussi bien un maillot de coton qu'une culotte de drap? pourquoi perdre du temps à un changement de costume inutile?... A peine conçue, l'idée circule dans les rangs et y est accueillie à l'unanimité. Le chœur des banquettes terminé, la troupe infernale se dirige vers l'escalier, gagne la porte du théâtre, s'élance dans la rue, traverse Paris, jette l'épouvante dans une patrouille de la garde civique qui suppose que l'enfer vomit des émeutiers, donne l'idée de la danse macabre à un poëte romantique, fait tomber à genoux une vieille gourmande qui allait dévotement faire réveillon, et quelques minutes après, Satan, Astaroth et Belsébuth, plus tranquilles que n'est le diable dans un bénitier, chantaient incognito et sous un habit de lin la naissance du petit Jésus au pied de la sainte crèche.

Nul ne sut rien de cette équipée, ni le directeur ni le curé, et si je la raconte aujourd'hui, c'est qu'il y a prescription pour les choristes trop coupables, et que les chantres ont reçu l'absolution de leurs confesseurs.

Le choriste, dont le chant en partie double creuse incessamment l'estomac, a besoin de faire deux bons repas.

> Le matin catholique et le soir idolâtre,
> Il dîne de l'autel et soupe du théâtre.

S'il fait des économies pour ses vieux jours, il les doit à l'état de culottier, de cartonnier ou de tailleur en chambre qu'il cumule à la sourdine avec ses deux professions avouées.

Dans les petits théâtres, le choriste, qui travaille sur une échelle plus modeste, est souvent réduit à la plus stricte économie, forcé qu'il est de se fournir de tout ce qui constitue une toilette de ville et de ce qui relève les agréments de sa personne. Un choriste de vaudeville, interrogé par son régisseur sur ce qu'il n'avait du rouge qu'à sa joue droite, répondit naïvement que dans la pièce qu'on donnait le soir, il ne montrait que cette joue-là au public : il était en effet choriste de gauche. C'est à l'aide de pareils procédés économiques que le choriste trouve moyen, avec ses 500 francs par année, d'avoir un habit noir pour les rôles d'*invités*, et des gants de coton blanc quand il doit représenter un *gant-jaune*.

Le figurant-danseur aspire plus généralement, tant qu'il est jeune et vigoureux, à devenir premier sujet : son orgueil tient alors de celui du *Diou de la danse*, qui ne voyait que deux hommes dignes de partager avec lui le nom de grand. C'est que l'habitude de la pirouette l'éblouit, et que l'entrechat l'élève naturellement au-dessus de son voisin le chanteur. Mais quand l'âge condamne son jarret à la danse terre à terre, quand le temps a rouillé la girouette, il se résigne à l'emploi de prévôt dans la classe des grands maîtres de l'art chorégraphique, ou bien il ouvre lui-même une classe pour les deux sexes *et autres*, dans laquelle il démontre la cachucha, le pas styrien, la hongroise, et le cancan aux garçons bouchers et aux cuisinières. Depuis peu les coryphées de l'Opéra ont ajouté une nouvelle corde à leur arc : on vient d'en nommer deux experts, assermentés près les cours et tribunaux. Ce sont eux qui, à une audience de police correctionnelle, ont fait passer en revue, sous les yeux des magistrats, toutes les danses permises et prohibées.

En vérité, je le dis, le figurant en général mérite plus de célébrité qu'il n'en a acquis. Race mixte, à moitié acteur, à moitié décor, tour à tour bête, héros, machine, il revêt dans la même soirée la peau d'un ours ou l'armure d'un guerrier. Vous venez de le voir sous le turban de Mahomet, il va paraître avec le manteau des Templiers. Au milieu de cette variété de rôles qui le rend vrai cosmopolite, il n'en est pas moins accessible aux fumées de l'orgueil et de l'ambition. *Accessoire*, il veut passer comédien ; *figurant*, il brûle du noble désir de passer accessoire.

Il y a, ou du moins il y avait au théâtre de la Porte-Saint-Martin un comparse du nom de Fombonne, qui n'avait pas son pareil pour ouvrir les portes du fond de la scène, pour annoncer avec noblesse : *le Roi, la Reine*, et qui surtout portait une

lettre avec une grâce toute particulière. Flatté, enivré des éloges que sa spécialité lui avait attirés, il voulut en obtenir le prix. Saisissant son courage et son chapeau à deux mains, il se présenta hardiment dans le cabinet de son directeur. « Monsieur, lui dit-il, je ne crois pas remplir ma place aussi bien que mademoiselle Georges, Dieu m'en garde ! mais enfin je tiens un emploi indispensable à la satisfaction du public. Je n'exige pas 25,000 francs comme M. Frédéric Lemaître... oh ! non, pas encore... mais je n'ai que 600 francs par année, et je viens vous demander une légère augmentation de...

— Monsieur Fombonne, répliqua le directeur, sans lui laisser formuler le chiffre de ses prétentions, monsieur Fombonne, je vous estime, je vous aime, vous êtes un des artistes les plus nécessaires à mon exploitation, une de mes solides colonnes ; je sais tout ce que vous valez, et je trouve votre demande de la plus exacte justice. »

(Ici le front de M. Fombonne se redressa, et l'index et le pouce de sa main droite se glissèrent dans le gousset de son gilet, qu'ils parcoururent comme pour en sonder les profondeurs et savoir s'il pourrait contenir le surcroît d'appointements qu'un tel début semblait lui promettre.)

« Ainsi donc je puis espérer qu'une augmentation de...

— Espérez, monsieur Fombonne, espérez... car les temps sont durs ! Mais l'espoir est un grand soulagement à toutes les misères.

— Ah ! je comprends, monsieur... mais :

Belle Philis, on désespère,
Alors qu'on espère toujours.

— Vous connaissez votre Molière, monsieur Fombonne... je m'en suis toujours douté à la façon dont vous faites vos annonces... Mais vous savez que ce sont là de mauvais vers dont Molière se moquait avec raison. Quant à moi qui n'ai point sujet de me moquer de vous, je vous répète que je vous apprécie ; et, pour que vous n'en doutiez pas, vous ne sortirez pas d'ici sans avoir reçu la preuve de ma bienveillance et de mon estime.

— Monsieur...

— Monsieur Fombonne, vu les recettes courantes, il m'est impossible de vous donner de l'augmentation ; mais le lucre n'est pas l'unique passion de l'artiste. Ne pouvant vous satisfaire du côté de l'argent, je vous contenterai du côté de la vanité. Vous étiez figurant-comparse, dès ce jour vous êtes artiste ; vous étiez relégué dans le petit foyer, à partir de ce soir vous aurez vos entrées dans le grand ; vous étiez porté sur la feuille des comparses, vous émargerez désormais celle des comédiens. Allez et appelez sans crainte M. Frédéric : mon camarade ; tutoyez mademoiselle Téodorine, je vous en donne le droit. J'espère, monsieur Fombonne, que vous saurez reconnaître ce que je fais pour vous. »

Et M. Fombonne se retira, heureux et fier de ce surcroît d'honneurs. Mais, hélas ! la médaille avait un revers. Les figurants sont payés le premier jour de chaque mois ; les acteurs ne le sont que du 5 au 7, et M. Fombonne, dont la nouvelle dignité avait

fait ajourner le paiement, fut obligé de vivre à crédit durant une semaine... Les grandeurs coûtent toujours quelque chose.

Si un *accessoire* veut passer comédien, le figurant, à son tour, brûle du noble désir de passer accessoire : dire quelques mots dans une pièce, est le point culminant de ses prétentions. Trop heureux quand, après dix ou douze ans de marches et de contre-marches, il reçoit, à la distribution des rôles d'une pièce nouvelle, une demi-feuille de papier sur laquelle sont tracées deux ou trois syllabes fort peu ambitieuses. Que de bénédictions il adresse à l'auteur dont le coup d'œil profond a su découvrir son intelligence ! Que de remercîments au régisseur, qui ne s'est pas opposé au choix qu'on a fait de lui ! il n'est plus figurant, il joue les *accessoires*. L'accessoire est la tête de pont qui conduit à l'Eldorado de la carrière dramatique. Son nom, inconnu jusque-là, paraîtra sur l'affiche, sera imprimé sur la brochure.

UN GARÇON D'ÉCURIE (personnage parlant), M. Georges.
UN BALAYEUR (personnage parlant), M. François.
UN SERGENT DE VILLE (personnage parlant), M. Thoulet.
UN MUET (personnage parlant), M. Narcisse.

Ah ! qui pourrait dire ses sauts, ses gambades, ses extases, ses hallucinations ! L'épicier que l'on décore en pleine revue n'a pas plus de fatuité. Un figurant m'a avoué qu'au premier accessoire qu'on lui distribua il fut tout étonné, en passant devant un soldat en faction, qu'il ne lui portât pas les armes.

A peine le figurant a-t-il reçu ce qu'il appelle son rôle, qu'il le lit, le relit, l'apprend, le récite, le déclame, le chante. Qu'une musique ambulante se fasse entendre, les syllabes qu'il répète sans cesse suivront le rhythme musical ; qu'un tambour passe, son rôle bat la retraite.

Un figurant fut chargé un jour de dire dans une tragédie nouvelle ces simples paroles : *Le roi se meurt !* Pendant deux mois entiers il s'étudie à entrer seul sur la scène sans sentir le coude à gauche, à lancer au public avec un accent de douleur de poitrine son annonce si importante : *Le roi se meurt !*

La répétition générale arrivée, l'instant de sa réplique venu, il entre fièrement en scène... *Le roi se meurt !* s'écrie-t-il ; et après sa sortie il descend à l'orchestre pour demander à l'auteur s'il est satisfait de son intelligence. Enivré par l'approbation qu'il recueille, il rêve déjà des rôles de deux pages, et successivement des confidents, des traîtres, voire même des tyrans... La pente de l'amour-propre est encore plus rapide que celle du crime ! Le lendemain le rideau se lève ; notre figurant, qui n'entrait en scène qu'à la fin du cinquième acte, était déjà derrière la toile de fond, arpentant le théâtre et répétant à voix basse : *Le roi se meurt !*

La tragédie allait à merveille, le succès grandissait d'acte en acte... On commence le cinquième enfin... place à la coulisse.... Le figurant entend sa réplique... il marche, se présente au public et du ton le plus lugubre il s'écrie : LE MEURT SE ROI ! ô malheureux *lapsus linguæ !* un éclat de rire succède à l'attendrissement général ; le pauvre figurant tombe de toute la hauteur de ses espérances, et la tragédie fait comme le figurant.

Ce fut là un soldat qui mourut à sa première bataille. D'autres sont plus heureux

et montent en grade à travers les boulets de la critique et les fusillades du parterre; car les figurants, comme les conscrits, ont le bâton de maréchal dans leur giberne : le difficile est de l'en faire sortir. Frédéric Lemaître a débuté par les combats au sabre chez madame Saqui, et Odry a été figurant-comparse aux Variétés.

Quelquefois les acteurs ont tendu une main bienveillante à leurs modestes camarades. Potier jouait un jour un vaudeville dans lequel un jeune figurant venait lui servir à boire en tablier de garçon de café. Son visage était original, Potier le remarqua et sourit. Encouragé par cet accueil, le figurant poussa la hardiesse jusqu'à demander la permission de dire un tout petit mot en scène en débouchant la bouteille de bière. Potier y consentit; le mot porta. Potier permit d'en dire deux le lendemain; notre audacieux n'y manqua pas; Potier répliqua par une phrase à double entente qui était dans sa seconde acception un compliment *ad hominem*. Le figurant ne resta point court; et de réplique en réplique, de représentation en représentation, il s'ensuivit qu'au bout de quelques jours l'acteur et le figurant avaient ajouté une scène au vaudeville. Ce fut ainsi que le figurant débuta et préluda aux succès qu'il obtint depuis. Ce figurant, c'est Arnal que Potier avait deviné.

La plus curieuse variété du figurant est sans contredit celle du Cirque-Olympique. A ceux dont on a à se plaindre on distribue les rôles de gendarmes que les voleurs rossent toujours pour le plus grand triomphe de la morale; et à ceux qu'elle veut punir, la direction inflige les rôles de Russes, d'Anglais et de Prussiens, tous les soirs battus, vaincus, hachés à coups de sabre. Les rôles de Bedouins sont aujourd'hui au nombre des punitions infligées. La conquête de l'Algérie a sauvé le Prussien et l'Anglais de l'humiliante défaite dans le combat singulier et de l'affront très-peu sanglant du coup de baïonnette dans le bas des reins.

Un soir on jouait au Cirque-Olympique une pièce à grand spectacle; combats, fusillades, pillage et incendie; en un mot un mimo-drame du bon temps. Les figurants en bon ordre garnissaient les remparts d'une forteresse. Ravi d'avoir quelques mots à prononcer, leur chef, d'une voix forte et retentissante, donne, sans avoir besoin du souffleur, le signal du combat. Tous les mousquets sont en joue : Feu ! s'écrie le capitaine... nos braves lâchent la détente... ô surprise ! tous les mousquets ont raté !... même commandement, même obéissance, même désappointement ! Les loges rient, les amphithéâtres murmurent et sifflent. On cherche la cause de cette aventure étrange, et l'on apprend enfin que chaque figurant s'est alloué la poudre distribuée en se disant : un coup de fusil de plus ou de moins, ça ne paraîtra pas. Malheureusement cette superbe spéculation avait tenté la garnison tout entière. — Depuis ce jour les fusils sont donnés tout chargés aux figurants du Cirque.

Placés sur le second plan, comparses, figurants et choristes de tous les théâtres marchent, chantent, crient aux armes avec tout l'aplomb convenable; mais qu'on les fasse avancer vers la rampe, soudain leur assurance disparaît, leur aplomb se brûle à la flamme des quinquets, ils deviennent gauches, embarrassés, tremblants comme si de chacun d'eux dépendait le sort de l'ouvrage représenté. Est-ce vanité ? est-ce modestie? Qui le dira ! celui-là seul qui peut sonder le fond des cœurs en général et celui du figurant en particulier.



C'est pour les menus plaisirs du figurant que l'acteur joue la comédie. Nul ne le dissèque avec une plus grande précision, nul ne connaît mieux le défaut de la cuirasse ; il décide de la valeur des applaudissements, il écrit sur les coulisses l'âge du jeune-premier et ne se fait aucun scrupule de trahir les mystères du maillot de l'amoureuse. L'instinct théâtral et l'habitude en font aussi un juge compétent en matière d'œuvres dramatiques. Il est des directeurs qui aux répétitions générales cherchent à lire sur la physionomie des figurants la destinée des pièces nouvelles.

Oh ! tous les figurants ne sont pas des machines montées de sept heures à onze heures du soir ; il en est qui se laissent surprendre par les émotions scéniques. Tout le monde a entendu conter l'action de ce vétéran sensible, qui se jeta sur la coupe de Rodogune en criant à l'actrice : « Ne buvez pas, elle est empoisonnée ! » Vraie ou fausse, cette exclamation est rangée parmi les anecdotes dramatiques. En voici une moins connue et peut-être plus exactement vraie.

Lekain était fort laid de sa personne ; mais une fois en scène son âme toute de feu passait sur son visage et l'illuminait. Le grand tragédien était en représentation à Bordeaux, et il débutait par le rôle de Tancrède. Descendu sur le théâtre à la fin du deuxième acte, il demande au régisseur de lui indiquer le figurant qui doit porter derrière lui sa lance, son casque et son bouclier. Celui-ci, qu'on lui présente, reçoit les instructions de Lekain et, se retournant aussitôt vers un de ses camarades : « C'est ça Tancrède? dit-il, avec ce visage et cette taille... Et c'est pour ce gaillard-là qu'Aménaïde va se faire brûler vive !... que diantre ! on va lui rire au nez, c'est le cas de le dire. » Il en était au début de son analyse du héros sicilien, lorsque celui-ci (ce n'était plus Lekain déjà) lui dit du ton le plus noble : « Suivez-moi. » Le figurant se retourne, et voyant devant lui des traits empreints d'élévation et de mélancolie, il croit un instant à une substitution de personne ; il suit en tremblant le héros dont il tient dans les mains l'armure sans couleurs. Au premier vers prononcé par Tancrède, l'émotion le bouleverse ; au second, casque, lance et bouclier s'échappent de ses mains et il s'évanouit ; le spectacle est interrompu. Lekain, d'abord furieux, pardonne au figurant une chute dont sa noblesse improvisée était la cause bien flatteuse, et il recommence son entrée aux applaudissements de la salle entière instruite déjà de la métamorphose qui avait amené cet incident glorieux.

Pour que figurants, choristes, comparses et accessoires perdent l'habitude de se ranger, muets et insensibles, sur deux files symétriques le long des coulisses, pour qu'ils cessent de répandre le froid de leurs physionomies sur l'action dramatique, pour qu'ils passent de l'état d'automates à celui d'acteurs, il faut une révolution dans l'art du décorateur et du metteur en scène.

Et maintenant je vous le dis : il faut plus de talent pour faire un figurant supportable qu'un acteur excellent. L'acteur n'a qu'un emploi dans lequel il se retranche, son engagement à la main ; et, les juges consulaires aidant, nulle puissance humaine n'imposera une ride à son front ou un cheveu blanc à son toupet. Distribuez un rôle de marquis à Guiaud, il frappera traditionnellement sur sa bedaine et vous dira : *Ventre doré n'a point d'oreilles*. Le pied de mademoiselle Rachel, si bien chaussé par le cothurne de Melpomène, s'est trouvé un peu gêné dans le brodequin

de Thalie (vieux style). Mais brodequin ou cothurne, casque en cuir ou casque à mèche, botte ou espardille, sabot ou soulier à la Poulaine, il faut que le figurant ait le pied à toutes chaussures, comme la tête à toutes perruques. Artiste multiforme, caméléon dramatique, le figurant, au contraire, est forcé par sa spécialité, ou plutôt faute de spécialité, de paraître jeune ou vieux, bossu ou bien fait, borgne ou aveugle, roi ou paysan, sauvage ou civilisé, selon le bon plaisir du dernier faiseur de dialogue.

Toi, superbe Orbassan, c'est toi que je défie !

Ainsi dit Tancrède, et il jette son gant sur le théâtre. Orbassan fait un geste du doigt, son écuyer s'avance fièrement, se baisse, ramasse le gage du combat et va reprendre sa place. On croit que tout cela n'est rien : s'avancer, se baisser, ramasser, se replacer !... Mais c'est le sublime du métier ; que dis-je, c'est le triomphe de l'art ! Il n'est peut-être pas d'acteur consommé qui exécutât ces divers mouvements sans prêter à rire à la multitude.

Toi, superbe Orbassan, c'est toi que je défie !

Rien au contraire n'est plus aisé à bien *lancer ;* il ne faut pour cela que de l'organe, de l'œil, de la noblesse, de l'âme, des misères, enfin ! J'ai toujours vu à ce vers les débutants les plus médiocres criblés d'applaudissements ; d'où l'on doit nécessairement conclure que, contrairement aux habitudes prises, c'est le figurant qui devrait faire fi du comédien, et que pour le hisser au rang qui lui appartient sur l'échelle dramatique, il ne lui manque qu'un bon panégyriste.

Étienne ARAGO.





GUILBAUT



LES DOUAIRIÈRES.



Laissons de côté ces variétés vulgaires du type de la douairière esquissées déjà par de joyeuses plumes ou d'ironiques crayons. Ne nous occupons que des traits propres à notre époque, et non de ces figures banales qu'on a vues et qu'on verra dans tous les temps. A quoi bon repeindre ce qui a été peint, redire ce qui a été dit et crayonner des portraits qui sont vrais dans tous les siècles, en les plaçant sous le millésime de notre époque? Qu'aurions-nous gagné, par exemple, si nous avions esquissé la ressemblance de la douairière de petite ville, tricotant huit heures sur douze, et allant chercher le soir, à la société du lieu, les émotions de la médisance, sans parler des délices du boston, qui ramène, avec le tour du cadran, les catastrophes de la Grande Misère, ou les révolutions de l'Indépendance en pique, en trèfle, en carreau ou en cœur? Aurions-nous encore remporté un beau triomphe, quand nous aurions aiguisé d'innocentes épigrammes contre la douairière du Marais, dont la vieillesse délaissée ne vit que pour perpétuer la race du carlin partout ailleurs perdue, et s'écoule dans la société du maussade animal devenu à la fois son esclave et son tyran, son enfant gâté et son martyr. Au lieu de copier ces figures grimaçantes, sur lesquelles le temps a passé en laissant sa triste empreinte, choisissons les deux types qui se détachent entre tous les autres du tableau, parce qu'ils appartiennent en propre au dix-neuvième siècle; peignons la douairière déchue et la douairière transfigurée : l'une renversée de son piédestal, déshéritée de sa dignité; l'autre épurée et agrandie, et toutes deux par la même cause, par les épreuves d'une révolution qui a tout mis dans son creuset, l'argile comme l'or, le diamant comme la boue. C'est cette action de l'époque sur la douairière que nous voulons étudier, car il en est des ré-

volutions comme de cet incendie qui produisit l'airain de Corinthe, en mettant en fusion plusieurs métaux. Les caractères se retrempent sous l'action de ces terribles flammes, les types se modifient, les éléments se mélangent, et l'on voit ainsi se manifester de nouvelles combinaisons.

Je ne sais si vous avez rencontré la vieille marquise douairière de Dorimène. C'était autrefois une femme brillante, gracieuse, pleine d'esprit, mais de cet esprit qui craint la raison un peu plus que la peste, et qui, dès qu'on lui parle du sens commun, répond comme Caïn, au sujet d'Abel : « M'aviez-vous donc chargé de le garder, Seigneur? » Elle tenait son rang dans la société belle et rieuse qui, sur la fin du dix-huitième siècle, dansait si follement et si gaiement sur le bord de l'abîme, sans s'occuper de l'océan révolutionnaire dont les vagues montaient. Pourquoi, je vous le demande, aurait-elle songé au lendemain? Le jour était si beau, si gai, si magnifique, Rivarol causait si admirablement, comme aussi Champcenetz, ce drôle de corps, qui, avant de mourir, voulut croiser une épigramme avec le fer de l'échafaud; le parfum des fleurs était si enivrant, la valse si entraînante ! Et où a-t-on vu, je vous prie, qu'une valse ne fût pas éternelle, et que le parfum de la rose ne durât pas toujours ? Ce sont les médisants qui font courir ce bruit, les pédants et les philosophes qui l'accréditent. Le temps ne marche que sur les horloges, les empires ne tombent que dans les histoires; on vieillissait du temps de nos grand'-mères, d'accord, mais dans notre époque les choses ont bien changé! Ainsi pensait Cidalise, ou du moins elle agissait comme si elle avait pensé ainsi. Elle venait d'applaudir à *la Folle Journée* de Beaumarchais, et elle étudiait un pas qu'elle devait danser dans un quadrille, lorsque vint la révolution, cette rude et effroyable préceptrice qui mit sa main sanglante sur tout ce monde de gaze, de soie, de velours et de fleurs. Les années qu'on avait espérées heureuses et riantes se succédèrent furieuses et terribles; ces existences destinées à être bercées dans un lit de roses et de jasmin furent secouées dans le crible sanglant de la terreur. Que d'épreuves ! que de malheurs ! que de vicissitudes ! que de privations ! que d'humiliations ! que de souffrances ! Au milieu de tout cela, la beauté s'enfuit, les années viennent, la jeunesse s'en va, on perd ses amis, sa famille, ses grâces ; les rides arrivent, les cheveux blanchissent, on est veuve, on est douairière. Hélas ! oui, douairière ; mais l'adversité, mais les années n'ont apporté de changement qu'à l'extérieur de Cidalise, et non à son intérieur. Les misères des temps de révolutions l'ont visitée sans l'épurer, le malheur l'a amoindrie. Comme elle s'est trouvée dans des situations difficiles où il faut avoir des principes arrêtés, une force morale toute-puissante pour résister à ce terrible vent de l'adversité qui courbe ce qu'il ne déracine pas, elle s'est courbée, elle a fait plus d'un sacrifice de dignité, elle n'a pas su découvrir le grand art de relever par la noblesse de ses sentiments une fortune médiocre, et de tenir le vulgaire à distance de son malheur. Le fond du caractère de Cidalise, c'est le besoin du mouvement, la soif du changement, une oisiveté inquiète et sans but ; il lui faut des émotions, de l'agitation, du plaisir, c'est-à-dire une vie accidentée, qui ne soit point retirée en elle-même, où le lendemain ne ressemble point à la veille, et dans laquelle les bruits du dehors viennent sans cesse retentir. La douairière déchue, au milieu de ses vicissitudes, a vu toute es-

pèce de compagnie, la mauvaise à défaut de la bonne ; or, la mauvaise compagnie ressemble à ces aliments malsains qui laissent des parfums âcres et nauséabonds après eux. Comme elle a aimé de tout temps des flatteurs, elle a pris, dans sa vieillesse, au bas de l'échelle sociale, ce qu'elle trouvait dans sa jeunesse au sommet. Il faut de toute nécessité qu'elle protége ; à mesure que la situation de la protectrice a baissé, elle a donc cherché plus bas ses protégés et ses créatures. Elle a dû se résoudre à voir des gens pour qui la bonne fortune d'un mauvais dîner fut la première des considérations, de ces hommes-liges de la misère dont la complaisance affamée est prête à souscrire à tous les genres d'humiliations, de souffrances et de martyres. Il est résulté de là une chose, c'est que la douairière déchue est à la fois du monde du sein duquel elle descend et du monde dans lequel elle est descendue, c'est qu'entre le beau langage de la haute société qu'elle hantait autrefois, et le bas langage de la société qu'elle voit aujourd'hui, il s'est formé pour elle un troisième idiome qui tient à la fois du premier et du second. Quand elle parle, on croirait entendre une lettre de madame de Sévigné, revue et corrigée par une femme de ménage. Elle n'a pas tout à fait oublié le bon ton et les grandes manières des salons, et elle n'a pas non plus tout à fait appris le mauvais ton des petites gens qu'elle voit journellement ; de sorte qu'il y a quelque chose d'informe et d'inachevé, d'équivoque et de contradictoire dans toute sa personne, dans ses paroles comme dans ses pensées, dans son costume comme dans sa physionomie, dans ses sentiments comme dans ses actions. Elle est, nous ne dirons pas de deux jours l'un, mais de deux minutes l'une, hautaine et basse, fière et rampante, noble et triviale, distinguée et commune, spirituelle et sotte, gracieuse et déplaisante. Sa conversation vous fait souvent passer par un salon d'ancien régime, pour vous jeter dans une loge de portier. Elle a des mélanges incroyables et des associations inouïes : tel air de tête vient de la cour, tel autre de chez la tireuse de cartes ; ce mot sent son Versailles à pleine bouche, cet autre respire encore les parfums équivoques de la table d'hôte. Elle a des allures d'hôtel aristocratique sur lesquelles figurent, comme autant de taches, des nuances d'hôtel garni. Quant à sa mise, elle a de merveilleuses analogies avec le reste de sa personne. C'est le mélange d'une négligence qui va jusqu'à la malpropreté, et d'une recherche poussée jusqu'à la coquetterie. La douairière est toujours en relations intimes avec la marchande à la toilette, soit pour lui vendre, dans ses jours de gêne, soit pour lui acheter, dans ses jours de prospérité. C'est pour elle une providence, un conseil, presque une amie. C'est dans cet arsenal de seconde main qu'elle va chercher des toilettes fardées et des atours ternis, ruines d'élégance, destinées à parer une autre ruine, plumes enfumées, dorures noircies à l'atmosphère des bals, gazes chiffonnées, dentelles jaunies par le temps, cachemires sous lesquels les générations ont passé. Mais quel que soit l'état de dénuement de la douairière, ses anciens instincts d'élégance percent toujours par quelque endroit. Dans la décadence de toutes ses formes, elle a gardé un pied de duchesse, et, au milieu du plus redoutable abandon de toilette, vous la trouverez chaussée comme Cendrillon, et beaucoup plus coquette de son pied.

Les partisans de la philologie assurent que si on creusait les idiomes, on y retrouverait l'histoire des peuples, de même que Cuvier a retrouvé, dans les différentes couches

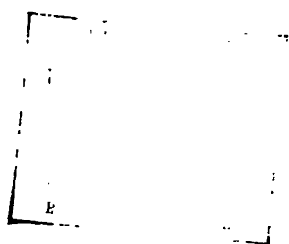
de la terre, les annales souterraines du globe que nous habitons. Il en est des hommes comme des peuples ; et dans la personne et le langage de la douairière déchue, vous retrouveriez son histoire, histoire mêlée de bons et de mauvais jours, de prospérités et de catastrophes, de nobles pensées et d'équivoques sentiments, de bonnes actions et de procédés sans dignité. Si la révolution n'était point intervenue, la marquise douairière de Dorimène aurait gardé sa haute fortune et sa brillante position; elle aurait donc joué le rôle qu'ont joué avant elle beaucoup d'autres femmes. Elle aurait été une douairière active et remuante, sollicitant en carrosse, tourmentant les ministres, harcelant les bureaux, protectrice universelle de tous les systèmes nouveaux, ayant toujours à présenter un intrigant, un placet ou un projet, s'enthousiasmant à première vue pour toute idée excentrique, croyant surtout et avant tout à la possibilité de l'impossible, disant à toute folie : « Ma sœur, » et devenant la marraine obligée de tous les châteaux en Espagne de la science et de la politique, depuis les rêveries des Cagliostro et les baquets des Mesmer jusqu'au plan financier des Law. Les événements n'ont pas voulu qu'il en fût ainsi. A peu près complétement ruinée par la révolution, la douairière déchue est rentrée, au temps du directoire, en France où elle n'a retrouvé que 12 ou 15,000 livres de rentes sur son douaire, mais elle n'a rien perdu de l'activité de son imagination et du prodigieux mouvement de ses idées, comme on a pu s'en apercevoir au Luxembourg de Barras, puis bientôt après à la Malmaison. Plus tard il a fallu des aliments à la fièvre qui la dévore, car elle se trouve dans la fortune médiocre que le malheur des temps lui a laissée, comme un oiseau sous la cloche d'une machine pneumatique : elle étouffe, elle a besoin d'air, elle en cherche de tous côtés. Comment remplacer le vaste théâtre de la cour qui s'est fermé devant elle, ce champ des affaires dont l'entrée est maintenant murée ? dans quel port s'embarquer ? sur quel océan mettre à la voile ? La douairière déchue n'a pas tardé à découvrir cet océan du hasard, qu'un décret législatif a récemment fermé ; nous voulons parler de la loterie. La loterie avec son éternel Mississipi représenté par le quaterne vers lequel on vogue toujours sans y arriver jamais ; la loterie, qui ouvrait naguère encore dans tous les quartiers de Paris ses sales et fétides comptoirs, ses boutiques de la fortune surmontées d'un fanal terne et fangeux, sous les vitraux duquel brillait un rayon trompeur d'espérance ; la loterie est devenue l'asile de cette femme. Et qu'on ne dise point que nous avons tort de ressusciter le souvenir d'un abus détruit pour peindre une physionomie vivante. Il serait aussi impossible de parler de la douairière déchue sans parler de la loterie, que d'écrire la vie d'Alexandre sans prononcer les noms d'Arbelle et d'Issus. Pendant trente ans de sa vie, la douairière déchue a mis à la loterie ; et depuis qu'on l'a détruite, elle en porte le deuil dans son cœur, comme d'une amie d'enfance méchamment assassinée par des hommes pervers. C'était chez elle l'application journalière d'une passion qui a survécu à tout, même à son idole ; une passion qui est le fond même de la nature de cette femme, la passion du jeu, c'est-à-dire la religion de l'inconnu, le culte du hasard qui, dans cette institution récemment supprimée, avait mis la crédulité publique en coupe réglée.

L'imagination de la douairière déchue s'est donc jetée dans les champs illimités des séries ; elle a calculé la puissance de l'extrait, de l'ambe et du terne ; elle est entrée,

par cette porte basse et tachée de boue, dans un monde d'illusions où l'horizon recule à mesure que l'on avance ; elle s'est habituée à voir des châteaux, des bois de haute futaie, de magnifiques carrosses, un hôtel somptueux sur un morceau de papier gras et sale ; elle a ajouté à l'empire si étroit et si borné du réel, les perspectives infinies du possible. C'est la joueuse à la loterie, mais la joueuse à la loterie dans toute sa puissance, dans toute sa poésie. Elle n'a rien de la joueuse ordinaire jetant dans le gouffre quelques pauvres pièces de monnaie amassées à la sueur de son front, ou portant au bureau chaque semaine un tribut fourni par des vols domestiques. La douairière déchue est une grande joueuse. L'or, les billets, passent de son secrétaire dans le comptoir de la buraliste. Ce n'est pas une aumône qu'elle demande à la loterie, c'est une guerre qu'elle lui a déclarée. Ne doit-elle pas faire sauter la caisse, tant ses calculs sont sûrs, tant elle a une bonne marche ? Elle continue donc ses opérations, tierçant, doublant, quadruplant ses mises, et jetant l'or dans le gouffre sans fond de ces maisons de ruines, comme on jette le fumier dans les terres que l'on veut fertiliser.

Voyez-vous cette femme amaigrie qui, à demi couverte d'un châle en lambeaux et assise sur son grabat, suit d'un œil fauve, à la lueur pâle et indécise d'une lampe boiteuse, les cartes d'un blanc équivoque qui se retournent sous ses mains ? sans doute c'est la pythonisse de la banlieue ou de quelque quartier reculé du vieux Paris. Non, vous voyez, dans ce sale et triste séjour, une femme de noble race, une de ces reines brillantes des salons et des bals, dont les têtes couronnées de fleurs ne trouvaient point autrefois de sujets rebelles. La voilà telle que le jeu l'a faite ; vous avez devant les yeux la douairière déchue ! Demain elle doit risquer une forte mise, et, selon son usage invariable, elle interroge le hasard pour lui demander quelle sera demain la décision d'un autre hasard. Cela s'appelle, dans la langue de ces femmes, *faire des réussites*. Regardez le visage de la joueuse ; comme il s'illumine, quand les valets de cœur ou de trèfle arrivent à leur tour ! Elle a si grande envie d'être trompée, qu'elle se tend des piéges à elle-même, et qu'elle attache l'hameçon à la ligne pour être plus sûre d'y mordre le lendemain. Qu'y a-t-il là d'étrange ? n'est-ce pas pour la douairière déchue toute une époque que cette grande partie qu'elle a commencée ? Lorsqu'elle aura ruiné la loterie, elle doit faire des choses immenses, inouïes : d'abord racheter toutes les terres de sa famille qui ont été nationalement vendues, ensuite rebâtir le château de ses pères que le marteau révolutionnaire a détruit, reprendre et renouveler les anciennes magnificences de sa maison ; que sais-je ? restaurer l'église du village auprès duquel elle possède un petit manoir, fonder un hôpital, doter les jeunes filles sans dot, car la douairière déchue a au fond un bon cœur, puis, en outre, sa naïve diplomatie n'est point fâchée de mettre Dieu en demeure de lui faire gagner le gros lot, en le rendant responsable de tout le bien qui devient impossible si les calculs de la joueuse bienfaisante sont trompés. La douairière déchue doit encore enrichir ses amis, faire des cadeaux aux indifférents, se venger des mauvais procédés de sa famille par des libéralités sans mesure, écraser ses ennemis eux-mêmes de ses bienfaits ; il n'y a qu'une chose à laquelle elle ne songe pas, parce qu'il est dans la nature de la douairière déchue de ne jamais y songer, c'est à payer ses créanciers.

Ne vous étonnez donc pas que la douairière déchue ait aimé la loterie, qu'elle lui ait donné son or, ses revenus, son capital, comme elle lui aurait donné sa substance même et son sang. La loterie rassemble toutes les influences qu'aurait pu lui mettre autrefois dans la main son crédit à la cour, ses brillantes connaissances, la position de sa famille, son savoir-faire et son esprit. C'est la baguette de fée avec laquelle elle pourra réaliser tous ses rêves, satisfaire toutes ses fantaisies, accomplir tous ses projets, donner une existence aux fantômes, réformer le monde enfin au gré de ses haines et de ses amitiés, de ses caprices et de ses passions. Toutes les fois qu'elle entre dans un bureau de mises, la douairière déchue devient reine. Elle est toute-puissante, dominatrice et souveraine; elle dispose de toutes les destinées, de la sienne, de la vôtre, de celle des personnes qui l'entourent; car elle achète là la plus pauvre de toutes les richesses, mais aussi la plus infinie, l'espérance. Présentez-lui vos placets, c'est le moment. Elle les recevra avec la majesté débonnaire qui lui convient. Demandez-lui tout ce que vous pouvez désirer, elle n'a rien à vous refuser; elle inscrira le pudique amour de la jeune fille sans dot, la pensée féconde de l'homme de mérite, l'espoir du jeune homme, en *post-scriptum* au bas de son prochain bonheur. C'est aujourd'hui qu'elle ruine définitivement la loterie. Aujourd'hui, c'était hier; aujourd'hui, c'est le jour où vous êtes, et ce sera encore demain. Lyon, Strasbourg, Bordeaux et Paris, ont longtemps été pour elle les seules villes qu'il y eût dans le monde. Le temps était mesuré à ses yeux par les tirages, et il n'y avait que quatre jours par semaine, ceux où la roue tournait à Paris, à Lyon, à Bordeaux et à Strasbourg. Encore une fois, ne vous étonnez point que la douairière déchue aime la loterie. Elle l'aime comme une mère aime un enfant souffreteux et maladif, pour lequel elle a beaucoup veillé, beaucoup craint, beaucoup souffert; comme une jeune fille aime un homme auquel elle a beaucoup sacrifié. Plus la douairière déchue perd à la loterie, plus elle l'aime; car plus elle perd, plus la loterie lui doit. Mais si elle ne l'aimait qu'à ce titre, elle ne serait que joueuse; aussi l'aime-t-elle surtout parce que la loterie doit lui rendre sa position perdue, la relever du rang de douairière déchue pour la placer au rang de douairière puissante et considérée, lui permettre de revenir sur les sacrifices de dignité qu'elle a faits, la faire sortir d'une position qui l'humilie et l'attriste dans les rares moments où elle écoute la voix de sa raison, lui rendre sa supériorité sur ses inférieurs, sa considération vis-à-vis les étrangers, son autorité sur ses enfants, faire d'elle une grande dame, comme elle l'était autrefois, reine et maîtresse chez elle, crainte et respectée chez les autres, pouvant tout faire plier autour d'elle sous le poids de son autorité. Voilà donc pourquoi la douairière déchue aime la loterie. C'est à la fois pour elle une émotion, un champ ouvert à tous ses rêves, la réalisation de toutes ses espérances, la résurrection de tous ses souvenirs. Avec l'ambe ou le terne déterminé qu'elle se donne, elle se prodigue tous les genres de vertus, comme tous les genres d'influences; elle se crée des rôles de bienfaisance et de générosité qui la rendent fière d'elle-même; elle s'attendrit sur sa bonté, et quelquefois elle accuse d'ingratitude, au fond de son cœur, les amis trop tièdes qui ne sont pas assez reconnaissants des bienfaits fantastiques dont elle les accable et du bonheur qu'elle a rêvé pour eux. Dans cette position d'esprit, la douairière déchue





devient une proie livrée à l'intrigue, et tous les faiseurs d'affaires affamés, et les constructeurs besoigneux de châteaux en Espagne, la sentant d'une lieue à la ronde, accourent comme des loups à la curée de cette confiance infatigable et de cette crédulité toujours prise au piége, et toujours prête à s'y laisser prendre de nouveau. On peut affirmer sans exagération que la douairière déchue a précédé d'au moins dix années, sur cette route, les victimes des sociétés en commandite et des brevets d'inventions, pipeaux gluants auxquels tant d'actionnaires malavisés ont laissé leurs plumes. C'est chez la douairière déchue que Robert Macaire a fait ses premières armes. Il n'était encore nulle part connu le grand homme, qu'il avait été présenté chez elle par son ami Bertrand, qui avait eu l'honneur de rencontrer quelquefois la vieille douairière au bureau du quartier. Bertrand, en homme habile, a modestement parlé de Macaire comme d'un homme profond qui avait une marche sûre pour amener deux ambes déterminés au bout de quelques séries; il ne voulait pas répondre d'une manière aussi certaine du terne sec, tant il était scrupuleux dans ses calculs et religieusement exact dans les espérances qu'il donnait. Après la marche sûre pour la loterie, est venu le calcul également sûr pour la roulette, qu'on a cédé à la marquise de Dorimène, au plus juste prix. Puis, une fois la porte ouverte, toute la famille des Macaire est accourue, et l'on a vu se passer en petit dans l'appartement de la douairière déchue toutes les scènes que Robert Macaire a placées dans un cadre plus vaste, quand la théorie de la société en commandite, ce levier d'Archimède, a été trouvée.

Un jour que la roue de fortune a été favorable à la joueuse, on lui fait acheter pour 10,000 francs de vieilles chemises, afin d'habiller une peuplade chrétienne de l'Amérique du Sud, qui va nue six jours sur sept, lui a-t-on dit, et n'ajoute que le dimanche une chemise à la simplicité de ce costume primitif, pour se rendre à la messe; circonstance qui fait préférer dans ces contrées les vieilles chemises aux neuves, parce que les secondes sont infiniment moins douces et moins moelleuses que les premières. Les 10,000 francs sont dans la poche de Robert Macaire, c'est bien entendu, et la douairière déchue attend encore des nouvelles des sauvages qu'elle croit avoir mis en état d'entendre décemment le prône. Pendant trois mois elle interroge tous ceux qui viennent la voir sur l'Amérique. Elle lit des relations de voyage sur les mœurs des naturels du pays, et elle se fait apporter le journal qui constate les arrivages des vaisseaux, afin de découvrir s'il n'est pas question de l'entrée, dans un port de l'Amérique, de *la Chimère*, de *l'Espérance* ou de *la Fantaisie*, navire à trois ponts chargé de vieilles chemises, et sorti tout armé de l'imagination de Robert Macaire, comme Minerve du cerveau de Jupiter. Au bout de ce temps, comme rien n'arrive, que personne ne répond et que Robert Macaire ne paraît plus, la douairière déchue, qui vit vite et oublie de même, oublie Macaire, les 10,000 francs et les vieilles chemises, et passe à autre chose sans approfondir cette matière, car elle est un peu honteuse de la déconvenue qu'elle soupçonne, et elle se la dissimule à elle-même afin de pouvoir la nier.

Quelqu'un monte l'escalier : qui va là? qui frappe à la porte? C'est un petit cou-

sin de Macaire. Celui-ci est un Macaire agronome qui arrive avec un nouveau projet. La douairière déchue a encore quelques arpents de bois.

« Combien vous rapportent-ils par an?

— Un millier de francs.

— Quelle misère! Mettez-moi bas bien vite ces futaies. Ne vous embarrassez pas des arbres, on se charge de vous en débarrasser. Il y a là trente arpents; quand nous les aurons déboisés nous les planterons d'artichauts.

— D'artichauts!

— Oui, cent mille pieds d'artichauts, à 5 sous, vous donneront 25,000 livres de rente.

— Voilà qui est admirable, et vous êtes un homme parfait. »

Là-dessus on déboise le parc, on enlève les arbres; les deux ou trois nymphes qui demeuraient dans ces grands bois, pauvres restes de toute une forêt, s'enfuient, comme dit madame de Sévigné, en jetant les hauts cris; on plante ou on ne plante pas cent mille pieds d'artichauts, et l'année suivante, savez-vous combien la vieille douairière a le plaisir d'en récolter? sept.

Nous n'entreprendrons pas de raconter toutes les déconvenues de ce genre éprouvées par la douairière déchue, qui rattachait naguère toutes ces folies de détail à sa grande folie, et qui regardait les fonds que devaient lui rapporter ces projets comme une puissante réserve destinée à nourrir les ambes et à poursuivre les ternes jusqu'au cataclysme de la loterie. Elle s'accoutume si bien à vivre dans l'idéal, que tout s'en ressent chez elle. De grâce, si vous avez un estomac débile, ou un palais délicat, n'acceptez point le dîner qu'elle vous offre. Fuyez sa table comme un lieu semé de piéges, comme une scène d'opéra, où tout devient fantastique, tout, jusqu'au positif des côtelettes de mouton et jusqu'à la prose du pot-au-feu. La douairière déchue, qui est une dépensière économe et une prodigue avare, se ruine à acheter tous les procédés économiques qui sont inventés chaque année. C'est elle qui a rapporté en triomphe le premier fourneau pour cuire les côtelettes à la flamme d'une lettre, et la marmite merveilleuse dans laquelle un journal suffit pour faire bouillir un pot-au-feu. Elle a ordonné à sa cuisinière de faire la cuisine sans charbon; on est éclairé chez elle par des lampes sans huile, chauffé par des feux sans bois; on se désaltère avec du vin fait sans raisin, on mange de la viande cuite à la chaleur du journal du matin qui brûle : c'est-à-dire qu'on n'y voit goutte, qu'on y trouve la température de la Bérésina, qu'on y boit du poison, qu'on vous y sert, sous le nom de soupe, de l'eau claire, et qu'on y mange de la viande crue.

Vous croyez que ce beau résultat va embarrasser la douairière déchue? fi donc! elle a bien autre chose à penser qu'à la mauvaise chère qu'elle fait faire à ses convives! Et puis dans cette manière de donner à dîner, il y a quelque chose qui ne ressemble à personne, grande raison pour que cela lui ressemble à elle qui ne ressemble à rien. L'imprévu et l'étrange lui plaisent en tout, et les péripéties de ces dîners féconds en surprise, qui auraient fait mourir d'Aigrefeuille de mort subite, par la peur qu'il aurait eue de mourir de faim, et qui auraient donné à la Reynière des pensées de suicide, l'égaient et la font rire aux éclats. Je vous ai dit

que le temps n'avait point marché pour la douairière déchue, c'est donc une sexagénaire de quinze ans, tout au plus de seize. Elle trouve, comme madame de Maintenon, quelque joyeuse histoire, quelque fine épigramme, quelque saillie spirituelle, pauvre débris de son écrin de grande dame, pour remplacer le rôti qui manque ou le potage qui, au lieu d'être chaud, est à peine dégourdi ; on jeûne de bonne chère, mais l'on ne jeûne pas d'esprit chez elle, et, après un repas plus gai que nourrissant, chacun se retire en se promettant de rêver qu'il a soupé. La douairière déchue est ravie des aventures de ce genre. Elle aime ce décousu de vie, ce débraillement d'existence qu'on supporte quand on a vingt ans, et, dans ces folles soirées, elle se plaît à répéter, quand sa présence arrête l'essor de quelque histoire de régence, qu'on veuille bien ne pas prendre garde à elle, car on sait bien qu'elle est un lieutenant de mousquetaires.

Elle dit vrai pour les dettes au moins, car, semblable en cela au lieutenant de mousquetaires ou au sous-lieutenant de hussards (nous parlons des hussards de l'empire), la douairière déchue a toujours des dettes ; quelque chose de plus : elle souffrirait de n'en avoir pas. Les dettes font partie de son existence, sans ajouter que le jeu, ce sphinx qui dévore ceux qui ne trouvent point le mot de ses énigmes chiffrées, demande chaque jour sa proie. Mais elle ferait des dettes par goût si elle n'était pas obligée d'en faire par nécessité : elle emprunterait par plaisir, si elle n'empruntait pas par besoin. Il lui paraît de bon goût de faire des dettes, et l'idée seule de les payer lui semble quelque chose de profondément trivial. Payer des dettes, fi donc ! un mousquetaire ! Et où avez-vous vu qu'on payât ses dettes, sinon chez les petites gens ? Elle se gardera donc de les payer, elle en fera un scrupule, une question de dignité et de savoir-vivre. Et puis, où retrouverait-elle les émotions que lui procurent les visites des créanciers, les triomphes à la don Juan qu'elle remporte en reconduisant M. Dimanche, les alertes qu'on lui donne et l'occasion de déployer l'habileté qu'elle déploie ? Si elle rendait l'argent qu'on lui prête, qui lui rendrait ses créanciers ? Vous voyez bien qu'elle ne peut payer ses dettes, aussi ne les paie-t-elle pas. Prêter de l'argent, à la bonne heure ; si sa pauvreté emprunte de toutes mains, ses rares prospérités sont généreuses, elle n'est pas plus surprise de prêter à un inconnu qu'embarrassée d'emprunter à un homme qu'elle voit pour la première fois. Écrivez donc, sans crainte de vous tromper, cet aphorisme : la douairière prête, donne, mais elle ne rend pas.

C'est ainsi que la douairière déchue s'avance dans la vie ; oubliant le temps qui ne l'oublie pas, jeune avec sa tête chauve à demi cachée sous un tour défrisé, comme elle a été jeune sous les couronnes de fleurs, folâtrant avec un visage couvert de rides, elle engage ses rentes, elle aliène ses biens, hypothèque ce qu'elle ne peut pas dissiper, et finit, poussant son rôle de mousquetaire jusqu'au bout, par tomber dans les mains des usuriers. Alors on voit cette folie caduque se jeter dans toutes les démences du premier âge, accepter de l'argent à tout prix et à tout intérêt, signer des lettres de change, agioter, commercer et acheter à cent pour cent au-dessus du cours pour revendre à cent pour cent au-dessous. Tous les

contrats onéreux, tous les marchés aléatoires, tous les arrangements ruineux qu'un fils de famille souscrit dans l'effervescence de son printemps, la douairière déchue les souscrit aussi dans ses effervescences septuagénaires. Elle prend des marchandises à défaut de numéraire, elle consent à voir compléter en dentelles jaunies, en cachemires éraillés, la somme dont elle a besoin. Puis les échéances arrivent, elle fuit, elle se cache, elle couche dans le grenier d'un garni, ou dans la soupente de la portière ; elle partage le déjeuner de la marchande à la toilette, elle emprunte une chemise à sa femme de ménage. Ses dernières ressources sont épuisées, et la loterie de Francfort ou de Vienne est là qui demande son tribut ; la loterie, cette reine qui ne sait point attendre; la loterie, cette reine la seule dont on pût dire encore heureuse comme une reine ! or, plutôt que de faire attendre la loterie. la douairière donnerait le morceau de pain qui lui reste, le vêtement qui la couvre, le grabat sur lequel elle dort, le denier qui appartient au pauvre, l'honneur de la jeune fille qu'on lui a confiée.

Que si vous me demandez ce qu'est devenue la douairière déchue, je vous répondrai qu'elle meurt ou qu'elle est morte. Ceux qui ont supprimé la loterie en France l'ont tuée, et on aurait dû lui donner pour linceul *le Moniteur* dans lequel a été inséré le fatal texte de loi. Sans doute le siècle lui a laissé encore quelques menues consolations; les actions de Francfort avec la pompeuse description des châteaux, seigneuries et dépendances, *qu'on se le dise!* puis Robert Macaire avec ses sociétés en commandite, enfin les loteries italiennes ont mis quelques gouttes de baume sur sa blessure ; à la Bourse, les fonds d'Espagne et de Portugal, ces héritiers présomptifs de la loterie, ont occupé charitablement ses espérances et englouti complaisamment ses fonds. Mais la blessure était trop profonde pour être guérie. Qui lui rendra ses insomnies de chaque soir et ses tourments de chaque matin, cette fièvre de l'incertitude sans cesse irritée, cette inquiétude qui ne cessait que pour renaître, ses anxiétés, ses colères, ses convulsions de désespoir, tous ces horribles maux enfin dont se composait son bonheur ? Les banqueroutes des gouvernements venant à l'accabler en bloc, peuvent-elles jamais valoir cette banqueroute éternelle que lui détaillait chaque matin le hasard? Elle meurt donc, ou bien elle est morte. Comment est-elle morte? je vais vous le dire. Si elle a des enfants, elle est morte interdite à Sainte-Périnne; si elle n'en a point, elle est morte sur un grabat, quelques mois après le jour où l'on a saisi la partie de bouillotte clandestine à laquelle elle présidait à l'issue du dîner de la table d'hôte qu'elle avait ouverte ; ou bien, pis encore, elle est morte en écrivant la dernière page des confessions ou des mémoires que lui a dictés un libraire ; car, après avoir tout vendu, la pauvre femme, elle vend jusqu'au nom de ses aïeux, jusqu'au souvenir de ses belles années, jusqu'à ces détails intimes qui font partie de nous-mêmes, jusqu'à ses pensées et à ses rêves de jeune fille, jusqu'aux mystères les plus sacrés des familles, jusqu'aux secrets et aux fautes de ses amies, jusqu'au nom des hommes qui l'ont aimée ; elle vend son nom, sa vie, ses émotions, comme les condamnés au gibet en Angleterre vendent à l'avance à un chirurgien leur cadavre, et boivent leur corps avant de le livrer au bourreau.

Regardez ce triste convoi qui passe. Une pauvre femme du peuple qui demeurait sur le même palier a rendu les derniers devoirs à la grande dame abandonnée qui est morte pour le monde depuis longtemps, et la douairière déchue, inscrite au bureau de charité du quartier, a été enterrée aux frais du public. Qu'il y a loin de ces funérailles indigentes aux pompes qui la reçurent dans la vie! Où sont les portraits de ses nobles ancêtres, ces armoiries brillantes? et comme la mère de cette femme eût reculé d'horreur, d'effroi et d'incrédulité, si, rapprochant les deux termes de cette existence, on lui eût montré ce cercueil nu et désolé en face de ce magnifique berceau. Hélas! c'est le convoi du pauvre, mais il y manque le chien.

Ah! ne riez pas de ses misères, plaignez-la, car elle a bien souffert, l'infortunée! Il n'est pas donné à toutes les têtes, voyez-vous, de résister aux terribles tragédies dont nos pères ont été témoins. Elle était née, cette femme, au milieu des grandeurs, et elle en a été précipitée; elle était accoutumée à toutes les jouissances du luxe, elle a connu toutes les extrémités de la pauvreté; elle a vu ses nœuds les plus chers violemment rompus, ses biens sont passés dans des mains étrangères, l'échafaud s'est élevé pour ses amis et pour ses proches, elle a vécu elle-même des mois entiers la tête sous la hache du bourreau, sans que le sourire cessât d'habiter ses lèvres. Quand cette terrible épreuve a été finie, sa raison n'avait pu y résister, croyez-le bien, elle était folle; si bien folle que, comme il arrive à toutes ces pauvres créatures abandonnées de leur raison, ses idées n'ont point fait un pas depuis cette époque, sa pensée s'est arrêtée, comme l'aiguille s'arrête sur le cadran quand le ressort est brisé! si bien folle, que ce besoin immense d'émotions dont elle est travaillée, elle le doit peut-être au temps où chaque matin elle prêtait l'oreille pour savoir si, parmi les noms que le guichetier faisait retentir dans les corridors de la Conciergerie, son nom ne serait pas prononcé! Plaignez-la, car, au milieu de sa décadence, elle a conservé des éclairs de son ancienne grandeur; quelquefois le noble sang que ses aïeux lui ont donné se réchauffe dans ses veines; ce nuage si obscur darde ses rayons, cette intelligence fatiguée se réveille, le cœur de la femme d'illustre race se montre, les grâces d'esprit de la femme du monde reparaissent, elle porte ses haillons avec autant de grâce qu'elle portait autrefois la soie et le velours.

Plaignez-la, et jetez un voile sur cette triste image où se manifeste l'action du malheur sur une de ces natures parfumées et élégantes, mais fragiles et légères, que contenait l'ancienne société française. Et maintenant, après avoir suivi ce mouvement de dégradation et de décadence qui a conduit une femme de noble race, du faîte des choses humaines jusqu'à la position la plus infime; après avoir fait assister le lecteur à la déchéance de la douairière, il faudrait le faire assister à son apothéose. Car, je vous l'ai dit, si la révolution française a renversé de leur piédestal des femmes dont le cœur et la tête étaient faussés, des idoles couronnées de roses, mais, hélas! pétries d'argile, elle a épuré par les souffrances de nobles natures de femmes, elle a agrandi par les épreuves des âmes déjà magnanimes et hautes, et c'est grâce à elle qu'on a vu se placer à côté du type de la douairière déchue, ce beau type de

la douairière transfigurée dans le courage de l'héroïne et dans les vertus de la sainte, qu'il faudrait tracer ici comme un contraste au premier tableau.

Qu'en lisant ces paroles, on nous donne, si l'on veut, le titre de chevalier des douairières ; nous accepterons volontiers ce titre, et nous voici prêt à soutenir dans la lice celles dont nous nous reconnaissons le chevalier.

Ce siècle a le goût du positif. Aux yeux de presque tous les hommes de notre temps, on dirait que les femmes âgées sont des meubles hors d'usage. On en parle à peu près comme d'une tapisserie dont les couleurs sont passées, ou comme d'une porcelaine écornée. C'est à peine si l'on conçoit qu'elles puissent trouver une place dans le monde, et nous voyons des gens tout prêts à admirer ces sauvages pleins de sens, qui, ne comprenant pas non plus à quoi peuvent servir les vieillards, mangent leurs aïeux et leurs aïeules pour en faire quelque chose. La logique de notre génération ne s'élève point encore jusqu'à cette hauteur anthropophage, il est vrai, mais, excepté de manger des douairières, elle ne se refuse contre elles aucune barbarie. N'ont-ils donc jamais rencontré, ces barbares de la civilisation, de ces aimables siècles qui, devenues par leurs vertus, leur esprit et leur expérience du monde, la puissance des salons, font autorité en matière de morale, de goût, d'usages et de convenances, et forcent ceux qui les écoutent à oublier le temps qui les a lui-même oubliées ? Jamais les grâces qui caractérisent la femme vraiment femme ne meurent ; seulement elles changent de place. A mesure qu'elles avancent dans la vie, ces délicatesses de formes qui nous enchantent, ces lignes légères, ces teintes si douces et si suaves, toutes les grâces de la femme enfin émigrent du corps dans l'esprit. Jeunes, c'est par les yeux ; âgées, c'est par les oreilles qu'elles nous captivent, et l'on ne cesse de les regarder que pour les écouter.

Que vous dirai-je de la douairière transfigurée ? Sans la révolution, c'eût été seulement la plus gracieuse, la plus spirituelle et la meilleure des femmes. Elle se rencontrait dans les salons de Versailles avec celle qui devait être plus tard la douairière déchue. Elle dansait aux mêmes bals, paraissait aux mêmes réceptions, brillait aux mêmes fêtes, et traînait aussi noblement dans le palais des princes les longs plis de sa robe à queue. Entre elles deux une seule différence : c'est que l'esprit du siècle, le relâchement des mœurs, la contagion des idées sceptiques et hardies du philosophisme n'étaient point parvenus jusqu'à la sphère de pureté inaltérable et de croyance ferme et sincère où elle se tenait. La lampe de l'Évangile éclairait son intelligence et réchauffait son cœur, au sein de cette nuit sociale où on sentait le froid de la mort qui montait. Le christianisme, comme une sentinelle attentive, veillait sur toutes les avenues de son âme ; parmi tant d'immoralités publiques et privées, son foyer domestique était resté pur, sa vie était un sanctuaire où les journées semblaient éclore aussi chastes et aussi parfumées de bonnes actions que les fleurs. Elle vivait, au milieu des corruptions de l'époque, en présence de Dieu et sous les regards des anges, et la religion lui avait donné cette solidité de caractère et cette perspicacité d'esprit que, sans elle, les femmes n'acquièrent jamais. Aussi, quand la révolution surprit l'époque, la chrétienne resta ferme et inébranlable, et soutint la grande dame au milieu des épreuves qui commençaient. On vit le malheur tirer de cette plante rare des parfums

ignorés des hommes et d'elle-même, et ces jours d'orage firent éclore sur sa tige des fleurs d'un éclat inaccoutumé.

Quand l'adversité est venue, elle a trouvé cette femme à sa taille ; la situation a eu beau grandir, elle a grandi avec elle. La misère elle-même, qui dégrade tout, l'a vue passer dans ses sombres avenues aussi fière et aussi majestueuse qu'elle était naguère dans les magnifiques galeries de Versailles. Elle a été successivement tout ce qu'il fallait qu'elle fût, calme et intrépide devant l'échafaud, tranquille dans les prisons, digne et résignée dans l'exil. Elle a porté les misères du même front que la prospérité, gagné sa vie par le labeur de ses journées et de ses nuits, sans qu'une plainte sortît de ses lèvres ; habité une humble chambre sans se souvenir qu'elle avait habité des palais, et prié Dieu d'un cœur aussi soumis et d'une âme aussi ferme du sein des épreuves, que naguère du sein de ses prospérités et de ses splendeurs. Ce qu'il y a d'admirable en elle, c'est que sa destinée ne l'a jamais prise au dépourvu. Elle est entrée de plain-pied dans l'héroïque et dans le sublime, sans étonnement, sans effort, comme naguère elle entrait dans une salle de bal, et le lendemain elle a oublié cet héroïsme et cette sublimité de la veille, pour redevenir une femme simple, modeste, gracieuse, redoutant l'éclat et le bruit. Jamais elle n'a consenti à un sacrifice de dignité ou à une capitulation de conscience pour abréger le temps de ses souffrances et de ses épreuves. Son exil a duré ce que la Providence a voulu qu'il durât ; elle a fait bon visage à la misère, cette cruelle visiteuse, et elle a été douce envers l'adversité. Restée veuve à la fleur de son âge, elle a pleuré et honoré celui qui avait fait éclater les splendeurs de son nom sur les marches d'un échafaud politique, nouveau champ de bataille inconnu à ses aïeux, et elle a élevé ses enfants orphelins dans cette religion de l'honneur pour laquelle leur père était mort. Puis des jours moins durs sont venus. Le port s'est ouvert devant les débris de ce naufrage dont l'Océan avait porté à tous les rivages de l'Europe quelques épaves dispersées. Elle a retrouvé ce rang, cette position, ces richesses qu'elle avait perdus ; le luxe des prospérités et l'éclat des cours sont venus de nouveau l'environner. La main des événements qui l'avait renversée l'a replacée sur un piédestal, et elle a rapporté dans le monde le fruit de l'expérience de la retraite et des vertus de l'exil. Alors il s'est fait en elle, de toutes les supériorités qu'elle a montrées dans les diverses situations de sa vie, une supériorité qui est son talisman et son prestige. La douairière transfigurée est une femme du monde qui a été une héroïne ; une grande dame qui a été et qui est encore une bonne femme, une femme riche et puissante, qui a gagné sa vie courageusement par le travail de ses mains ; elle est à la fois une reine de salon et une sainte, une femme d'aristocratie et une sœur de charité ; et de ce contraste de positions, de cet assemblage de qualités contraires, il est résulté une physionomie qui n'appartient qu'à elle, une manière de juger les choses et de les sentir, un tour d'esprit et une élévation de pensée qui la distinguent de toutes les personnes qui l'entourent.

Avez-vous un avis à demander dans une circonstance grave de votre vie, interrogez la douairière, car elle a une science du monde que vous ne trouverez pas ailleurs. Sous cette apparence frêle et délicate, elle cache un cœur fier et haut qui

ne sait donner que des inspirations généreuses ; sous l'enveloppe spirituelle et finement ouvragée de ses paroles, elle déguise une profondeur de sens et une gravité qui surprennent ceux qui la consultent. Dans les salons, elle règne par la toute-puissance d'une épigramme finement acérée, par cet art de dire qui n'appartient qu'à elle, vieux et charmant reflet de notre aimable société française qui mourra quand elle sera morte; dans les affaires, elle a le point de vue le plus juste et le plus sûr ; dans chaque phrase, elle a le mot propre ; dans chaque difficulté, le meilleur avis; elle est l'oracle de sa famille, la providence de ses enfants, l'arbitre du grand monde, la mère des pauvres, l'asile de toutes les infortunes ; un mot d'elle est un sauf-conduit pour une jeune renommée ; l'entrée de son salon est un titre pour un jeune homme, et son amitié, pour une jeune femme, un brevet de vertu.

C'est surtout dans ses rapports avec les jeunes femmes que la douairière est parfaite de bonté et de grâce. Il y a entre cette aimable fin et ces riants commencements une charmante confiance, une intelligence fondée sur des harmonies et sur des contrastes. La douairière aime à recommencer sa vie sur ces belles et insouciantes têtes ; comme un sage pilote qui a exploré les écueils de l'Océan, elle leur dit l'homme qu'il ne faut point recevoir, le livre qu'il ne faut pas lire, et, quelque chose de plus important encore, la femme qu'il faut éviter. Il y a une délicieuse lutte de coquetterie entre la jeunesse d'esprit de la douairière et ces jeunesses d'années, entre les charmes de son esprit et les charmes du visage de ses jeunes amies ; oui, une lutte, car, je vous l'ai dit, les grâces du corps se sont réfugiées dans l'esprit de la douairière : on retrouve dans sa conversation ces airs de têtes ravissants, ces petites moues délicieuses, ces ombres et ces lumières qui varient les aspects d'une figure de vingt ans, ces sourires si fins qui passent sur un visage assombri, comme un rayon de soleil dans la nuit morte et inanimée d'un paysage, beautés de la physionomie qui sont devenues des beautés de l'âme, fleurs tendres et suaves qui ne se sont fanées sur les traits de la douairière que pour refleurir dans sa parole si vive, si fine, si délicate, si heureusement brillante, si gracieusement nuancée, où respire un passé qui n'est plus et un monde descendu tout entier dans le tombeau.

Quant à sa toilette, elle n'appartient qu'à elle ; c'est comme un lointain reflet des modes du passé qui sourit à travers les modes du présent, un mélange de la gravité de l'âge et de l'élégance du sexe, où l'on voit tout à la fois percer le sentiment de ce que la douairière est aujourd'hui et le souvenir de ce qu'elle était autrefois, coquetterie d'hiver où il y a autant de science, de politique, d'art et de poésie que dans votre coquetterie, ô mes beaux printemps, vous que la valse aux pieds légers emporte dans un tourbillon mélodieux. Rien n'est heurté, rien ne fait saillie ou contraste dans la personne de la douairière transfigurée : tout en elle annonce l'automne, mais un de ces beaux automnes couronnés de rayons, dont les journées sont si pures qu'elles rappellent les journées de l'été. On éprouve, en approchant d'elle, le même sentiment de bien-être et de joie qu'en touchant un de ces vases précieux qui, destinés à renfermer les parfums les

plus purs, se sont empreints de leurs douces émanations, et il semble qu'on respire près d'elle toute une vie de vertus.

Charmants siècles, gracieuses et vénérables femmes, nobles et dernières expressions d'un monde qui s'en va, encore quelques tombes fermées et l'on ne vous verra plus. C'est pourquoi un homme qui vous a dû beaucoup, car il vous a dû l'avantage de savoir tout ce que l'âge peut donner de gravité et d'élévation à la femme, et tout ce qu'il peut lui laisser de grâces; c'est pour cela que, d'une main respectueuse et d'un cœur reconnaissant, il a essayé de crayonner votre portrait.

ALFRED NETTEMENT.





LE CHAPERON.



MADAME de Mérinville a trente-quatre ans. Elle est sans mari, sans enfant, sans amant, sans prêtre et sans poëte; elle n'élève aucune orpheline, elle ne panse aucun pauvre, elle ne brode aucune tapisserie. Elle ne lit jamais, écrit peu, se lève de bonne heure et se couche tard. La politique et la littérature, les arts et l'amour, la toilette même ne lui plaisent que médiocrement. Elle donne des dîners, des bals, des concerts, ce qui est assez commun; elle les rend aussi, ce qui est beaucoup plus rare. Mais partout, dans son salon comme chez les autres, madame de Mérinville ne semble ni distraite, ni rêveuse, ni passionnée, ni occupée, ni amusée... C'est un labyrinthe sans issue.

Votre madame de Mérinville meurt d'ennui? — Du tout.

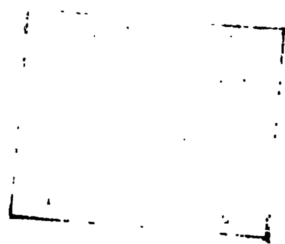
On m'annonce un jour dans son boudoir, en automne; il était trois heures et demie. Peu de lumière, déjà du feu, beaucoup de silence. Un repos complet et absolu autour d'une magnifique terre en friche. Qu'elle me pardonne cette comparaison! La *femme inutile* était nonchalamment étendue sur un grand fauteuil, ses jolis pieds sur la barre du garde-cendre et ses yeux noirs perdus dans la contemplation des rideaux. Après un échange plus ou moins spirituel de phrases toutes faites sur ses amis, qui sont les miens, elle me dit dans un moment où nous cherchions des idées, et avec une certaine inattention :

« C'est quelque chose de bien triste qu'un célibataire.... *Vous n'avez pas d'intérieur?* »

A cette question de mœurs domestiques, je baissai modestement les yeux. Madame de Mérinville ajouta :



LE CHAPERON.



« *A propos*, venez dîner demain avec moi.... J'aurai mon père, un comte italien auquel je veux vous présenter, Frédéric, et une demoiselle de province, *personne sans conséquence*. »

Madame de Mérinville, en dépit de sa nonchalance, avait appuyé de la voix en indiquant les trois premiers convives, mais la mention de la pauvre demoiselle de province fut faite avec un air détaché qui me toucha. J'en conclus que cette *personne* était réellement *sans conséquence*, et que le dîner avait pour but ma présentation au comte italien. En rentrant chez moi, je trouvai ce billet de Mortimer, un peintre célèbre :

« Mon cher André,

« Madame de Mérinville est un mythe dont nous cherchons depuis longtemps l'explication avec plus de patience que de bonheur ; je crois enfin l'avoir trouvée. Il y avait naguère, aux *matinées* de madame de Mérinville, une veuve coiffée à la Ninon, toujours en satin noir et parlant beaucoup du Pérugin, absolument comme le cousin de Goldsmith, dans le *Vicaire*. La maîtresse du logis ne s'en occupait que pour dire : C'est une artiste méconnue. Souviens-toi qu'elle se glissait vers midi à la sourdine, dans le salon de sa protectrice, et se tenait près de la cheminée sur un pliant où elle gardait un silence mélancolique. Eh bien, le ministre lui accorde un saint Jérôme et trois chérubins pour le nouveau temple. On prétend, dans les bureaux, qu'*elle a de la main*. Du reste, tout le monde ignore d'où lui tombe cette faveur. Ne serait-ce pas de la ruelle de madame de Mérinville ? etc... »

Mais ce billet ne m'ouvrit pas les yeux, convaincu que j'étais de l'esprit médisant de Mortimer et de l'importance du comte italien.

Il y a malheureusement dans la salle à manger de la *femme inutile* un buffet circulaire du dernier goût, en bois de palissandre et à fond de glace ; on voit dans ce miroir toute la mimique étudiée ou franche des convives durant le feu roulant de leur appétit. Cette disposition perfide tourna contre son auteur. Effectivement, dès que nous fûmes à table, il s'établit, de madame de Mérinville à la demoiselle de province, et réciproquement, une télégraphie muette qui m'éclaira sur le rôle inférieur du comte italien dans ce dîner où il n'était que le prétexte, tandis que moi j'étais le but. Par un hasard, que je reconnus bientôt pour un calcul, on m'avait placé à la droite de la *personne sans conséquence* dont je fus obligé de m'occuper exclusivement, en raison de l'emploi que tous les autres convives avaient fait ailleurs de leur amabilité. Le gros cousin Frédéric et le père étaient absorbés dans une conversation technique sur la récente ouverture des chasses ; le comte italien et madame de Mérinville prolongeaient un débat animé sur l'opéra de *Maometto* ; mais la protectrice ne perdait pas de vue sa protégée, et son influence dirigeait de loin un tête-à-tête qui m'obsédait et où cependant j'étais ramené, de tous les épisodes du dîner, comme vers un centre inévitable et par un bras invisible. Entraînée par ma parole, la demoiselle de province oubliait-elle son rôle d'apprentie et son masque de Parisienne ? à l'instant je voyais dans la glace madame de Mérinville profiter de l'enthousiasme du comte, pour lancer à ma voisine un

regard profond. Il fallait contempler la malheureuse, à ce coup d'œil terrible, demeurer court sur un mot prétentieux, ou tourner bride en rougissant sur la pente irrésistible d'une *brioche!* En mangeant des truffes du Périgord, dont elle était issue, cette pauvre débarquée m'avait commencé une ridicule histoire dont le dénouement promettait un véritable *four*. Madame de Mérinville clignait, toussait, frappait : peines perdues ! Enfin, ne tenant plus à ce danger, elle laissa tomber une magnifique assiette de porcelaine, qui se cassa de manière à changer heureusement le cours des entretiens particuliers. Où allions-nous donc ? à un mariage.

Cela valait bien le saint Jérôme et les trois chérubins. Au surplus, rien d'admirable comme le dévouement de madame de Mérinville, durant cette épreuve qui manqua précisément par son ressort ordinaire, par le miroir ; il y a un Dieu pour les célibataires. Dans le monde, il ne déplaît pas à la *femme inutile de causer seule,* c'est-à-dire de présider au mot qu'on jette en circulation dans un cercle, et qui revient au point de départ avec une récolte plus ou moins abondante de commentaires et de broderies ; à table et devant moi, elle ne confisquait que le comte italien, et dès que la demoiselle de province élevait un peu la voix comme pour prévenir qu'elle avait rencontré de l'esprit, aussitôt sa protectrice baissait le ton et lui laissait le champ libre, afin qu'elle saisît à la volée cette rare aubaine. Madame de Mérinville a des mains charmantes dont la gracieuse exhibition est une des ressources de sa coquetterie ; elle les tenait pourtant cachées avec un art infini pour ne pas nuire aux *épaules de mouton* de sa cliente. Enfin, si la demoiselle de province avait dans ses plus simples atours une recherche de goût trop élevée pour n'être pas le fruit d'excellents conseils, en revanche la toilette de la *femme inutile* était d'une modestie extraordinaire pour ses habitudes et même contraire à son agrément. Voyez-moi d'ici prendre sournoisement mon chapeau après le café.

« Vous partez déjà ? me dit à voix basse la *femme inutile* dont je comprenais maintenant toute l'utilité dans une époque où les hommes accaparent toutes les positions sociales. — Je vous retrouverai ce soir, à la réception de l'ambassadeur d'Angleterre. — Mais mon père, Frédéric et le comte n'y seront pas ! répondit en souriant madame de Mérinville. » Malgré ce reproche diplomatique, je saluai de l'air humble et doux qui me sert dans toutes les circonstances forcément évasives.

Parbleu, me dis-je en me jetant dans un fiacre, cette femme a bien de l'esprit ! Elle s'est donné la tâche sublime de patroner les femmes qui n'ont ni beauté, ni fortune, ni talent ; mais, comme notre siècle calculateur tourne en ridicule de semblables dévouements, elle ensevelit sa bienveillance dans un faux égoïsme, et parvient à son noble but en ayant l'air de n'y point prétendre. Il est impossible d'être généreuse avec une abnégation plus complète des jouissances de la vanité ; mais aussi sa générosité dépend de son abnégation. Plus vaine de son patronage, elle serait moins adroite, et ce qu'on accorde volontiers à la protectrice modeste et désintéressée, on le refuserait probablement à l'entremetteuse découverte et bruyante. Hier il s'agissait d'art ; aujourd'hui, de ménage... »

Et ma pensée curieuse passa en revue tous les obstacles que madame de Mérinville avait dû vaincre pour parvenir à exercer son genre d'influence, sans que per-

sonne lui en fit un guet-apens dans la forêt de Bondy qu'on nomme le monde parisien. Je lui reconnaissais déjà assez de supériorité pour être ministre dans une monarchie représentative, quand mon fiacre entra dans la cour de l'hôtel d'une baronne anglaise, qui reçoit l'hiver deux fois par semaine, pour être au courant des jeunes gens aimables de Paris. Je rencontrai Mortimer sur son escalier.

« Eh bien ! me dit cet homme railleur, tu as dîné chez la Mérinville. — Qu'en sais-tu ? — C'est tout simple... sa cousine du Périgord est à marier. La *femme inutile* ne perd pas plus sa cuisine que son temps. — Mais je crois que ce soir elle aura perdu l'un et l'autre, répondis-je en me mordant les lèvres ; je ne cours pas de manière à ce qu'elle me rattrape. — Ah ! vraiment ! »

Et Mortimer, étouffant un rire léger, me poussa dans le salon de la baronne. L'*artiste méconnue,* rajeunie par sa commande et entourée de son tableau futur comme d'une auréole, trônait sur un canapé, au milieu d'un cercle de badauds auxquels elle racontait, avec des larmes dans la voix, mais sans nommer personne, le ricochet d'apostilles qui lui valait un saint Jérôme et trois chérubins à peindre dans la basilique à la mode. Les auditeurs, tous plus ou moins dans le secret de sa reconnaissance, s'extasiaient sur son protecteur anonyme, en respectant un incognito d'autant plus flatteur qu'il était plus transparent. A les entendre renchérir par des commentaires inouïs sur une circonstance de patronage assez vulgaire, je compris les voluptés morales que madame de Mérinville goûtait dans sa diaphane inviolabilité. Mortimer seul ricanait dans sa cravate et admirait ma surprise.

« Heureusement, lui dis-je à l'oreille, que la modestie de madame de Mérinville ne subira point un triomphe burlesque ; elle est retenue par un comte italien. — Est-ce qu'il y a un comte italien ? reprit le peintre avec une grimace horrible d'incrédulité. »

Mortimer n'achevait pas cette apostrophe désastreuse, que madame de Mérinville fut annoncée dans le salon. Tandis que cette apparition me clouait dans la pénombre d'une tenture, tout le monde, Mortimer le premier, s'était précipité au-devant de l'*ange ;* d'attendrissantes exclamations furent échangées ; on louait sa toilette, sa figure, sa grâce ; les yeux brillaient d'enthousiasme et de vénération ; mais pas le moindre mot n'échappait qui eût rapport au mobile caché de cet entraînement. Madame de Mérinville, confuse avec étude et languissante par principe, se laissa solennellement conduire par la baronne à travers la foule, et alla tomber sur le canapé précisément auprès de l'artiste que l'émotion avait empêchée de voler à sa rencontre. Toutes deux se serrèrent la main en gardant un silence que le cercle entier combla par un murmure significatif, et on passa discrètement à des sujets de conversation aussi étrangers que possible au véritable état de la question. Je ne me lassais pas de contempler l'adresse de madame de Mérinville à n'effleurer dans sa parole cursive, dans son insouciance affectée, que les choses ou les personnes qui jouaient un rôle dans sa vie réelle.

« *On prétend,* dit ce charmant Protée, qu'il y a demain une vente au profit des Polonais réfugiés, au Casino ; cela n'est pas amusant, mais *il faut* y aller. — Madame est peut-être commissaire ? ajouta le peintre en me regardant. — Oh ! ma foi, non, s'écria la *femme inutile ;* je suis dans les *curieux ;* j'ai envoyé un sachet,

comme tout le monde... — Le sachet vaut mille écus, me dit tout bas Mortimer, on le destine à faire valoir la boutique d'une Cracovienne... »

Et le peintre, avec un grand sang-froid, pointa mes yeux sur une petite personne de quinze ans, miniature assez jolie, qui était assise religieusement sur un tabouret aux pieds de madame de Mérinville, dont elle suivait le jeu de physionomie avec un sentiment d'adoration inexprimable. De temps en temps *notre héroïne* lissait de sa blanche main, et avec une tendresse presque maternelle, les bandeaux un peu roux de la jeune Polonaise qui faisait naïvement le gros dos sous ces caresses d'apparat, comme les levrettes gâtées dont on chatouille le haut des reins. Jamais point d'orgue ne fut plus savamment placé. Il y avait dans la foule des célibataires attendris qui se cachaient en pleurant pour écrire sur leurs calepins le nom en *ka* de la marchande, qu'ils se promettaient bien de revoir à sa boutique. Ce charlatanisme de tutelle reporta mon attention sur le costume de madame de Mérinville : dans son genre, il était classique.

Un turban à la juive, extrêmement léger, et qui permettait de suivre, à travers les ondulations de la mousseline, les reflets brillants de la plus noire chevelure, ajoutait suffisamment de gravité à la *femme inutile*, pour que ses trente-quatre ans fussent accusés sans risque et ses prétentions apparentes à la futilité également maintenues. Elle était fort peu décolletée, mais son corsage dessinait avec art des formes parfaites, et, sous ce rapport, elle savait à la fois donner de salutaires exemples à ses pupilles et tendre de séduisants piéges à la galerie. Comme elle ne dansait jamais sous prétexte de santé, mais réellement dans le but de ne point manquer mille causeries profitables que la cohue d'un bal autorise entre deux portes avec les plus grands personnages, ses robes ne sortaient pas du velours épinglé. La science particulière de sa toilette consistait surtout dans une recherche des oppositions ou des harmonies qui pouvaient faire valoir ses clientes sans préjudicier à son élégance ; car la femme ne perdait jamais ses droits. Je ne saurais dire combien la jolie tête de la Cracovienne gagnait en relief sur le fond mat et chatoyant du corsage bleu de madame de Mérinville, et à quel point les nattes dorées de cette charmante enfant miroitaient sur le velours ondoyant de sa toge. Ici la *femme inutile* se sacrifiait un peu moins pour la Pologne que pour sa cousine au dîner. C'est tout simple : la Cracovienne n'était pas pressée d'un mari, et elle avait le temps de grandir. Le résultat général de mes observations me conduisit à cet effrayant soupçon :

« Si, dans l'espace de vingt-quatre heures et grâce à Mortimer, j'ai surpris à l'existence désœuvrée de madame de Mérinville trois intérêts féminins assez majeurs, tels que la réputation d'un artiste, le mariage d'une demoiselle de province et le *puff* d'une réfugiée polonaise, il faut m'attendre à passer en revue, dans le plus bref délai, tous les types que son patronage exhumera de la misère sociale, et Dieu sait où ne va point cette misère pour son sexe ! D'ailleurs, l'ambition d'une femme, qu'elle procède du cœur ou de la tête, est aussi multiple que sa coquetterie. Madame de Mérinville joue gros jeu : nous vivons dans une époque où la charité manque de critique, et des esprits chagrins seraient bien capables de nommer empirisme ou comédie ce qui n'est que bienfaisance ou loisir. O Providence, voilà de tes coups !... »

Il paraît que Mortimer se douta de mes inquiétudes; le traître voulut m'achever.

« La Cracovienne, me dit-il, n'est qu'une fiche pour madame de Mérinville; rien de plus facile, et conséquemment de moins glorieux, que de faire un nom dans le monde à une jeune fille qui a tout pour elle, c'est-à-dire la beauté, la fraîcheur, la grâce, l'esprit et le malheur. Mais il y a des patronages plus dangereux, où la difficulté vaincue augmente le prix du triomphe et garantit le dévouement de la pupille. Ce soir même, sous vos yeux, il se passe une délicieuse tricherie dont vous êtes dupe, vous, homme d'esprit, absolument comme les excellentes mères de famille que nous voyons prosternées devant la Mérinville... — Vous êtes affreux ! m'écriai-je, expliquez-vous..

— La baronne, mon ami, était fort compromise dans la haute société par sa prédilection toute spéciale pour les diplomates russes. Il fallait un contre-poids à l'opinion. La baronne, menacée d'un isolement complet pour cet hiver, frappa aux portes des Espagnoles, des Italiennes, des Allemandes et des créoles pour se faire un monde; on ne lui répondit pas. Ses compatriotes même oublièrent leur nationalité commune. Dans cette extrémité, la baronne jeta les yeux sur madame de Mérinville dont une seule démarche pouvait la réhabiliter; mais cette démarche, comment l'obtenir, si ce n'est par un service d'une femme qui profite aussi bien des fautes que des vertus de ses amies dans l'intérêt du sexe entier? Et quel service rendre à madame de Mérinville qui en rend à tout le monde avec une prodigalité si inépuisable, que les ressources de la vie parisienne semblent concentrées dans ses mains ! L'occasion se présenta, parce qu'à Paris toutes les occasions se présentent, même les occasions du bonheur : il ne s'agit que de les saisir.

« Madame de Mérinville, consultant plutôt son cœur que sa bourse, accepta dernièrement la responsabilité d'une loterie, dévouement immense dans l'existence des salons, qui regardent tout orphelin adoptif comme un bâtard déguisé, et où l'argent ne vient aux femmes que par le canal des maris. Le domaine de la charité proprement dite, les quêtes, les troncs, les aumônes, les bureaux de secours, ne sont pas compris dans l'apanage de notre héroïne; mais elle eut la main forcée, et voici comment. A l'époque où, par une mesure municipale, les tours furent supprimés, la renommée de sa bienveillance lui porta malheur, et dans une seule nuit on déposa sous la porte-cochère de son hôtel cinq nouveaux nés vagissant. Cette maternité soudaine prêtait au ridicule : que ce fût malice ou hasard, madame de Mérinville comprit le danger, et, dans les vingt-quatre heures, s'occupa de mettre cette famille improvisée sous les auspices d'une congrégation quelconque. Mais, comme la loi ne les autorise guère, les congrégations se font d'autant plus payer qu'on a un besoin plus suspect de leur manteau. La disparition de ces cinq marmots exigeait un débours préalable que madame de Mérinville se trouvait, pour le moment, hors d'état de fournir au couvent, et que les sœurs grossissaient à proportion des soucis de la bienfaitrice involontaire. Dans cette extrémité, à cinq heures du soir, le jour même du dépôt, cette femme incomparable, sachant par expérience combien les Anglaises ont le cœur haut placé, tomba chez la baronne dans le plus douloureux de sa solitude, c'est-à-dire au moment où la réouverture de ses soirées paraissait impossible. C'était tendre un appât au plus friand poisson. La baronne accepta pour son compte la respon-

sabilité de quatre enfants; madame de Mérinville en garda toute la gloire, et un article secret du traité stipula que la belle Anglaise rentrerait de gré ou de force dans un monde dont elle est le plus digne ornement. A cette fin, aujourd'hui, les soirées ont été reprises; un avis confidentiel, remis à domicile par les laquais de la baronne, en sus de la lettre d'invitation, a prévenu les chalands que madame de Mérinville honorait cette réouverture de sa présence. La société de Paris est quelquefois si bête, malgré tout son esprit, que les plus excellentes mères de famille, imitant les moutons de Panurge, ont donné dans le panneau britannique. Assurément la foule ne manque pas. Vous avez vu l'entrée victorieuse de madame de Mérinville et l'épanouissement de la baronne. C'est un coup monté. On répétera partout demain que notre femme inutile a passé une demi-heure chez la belle Anglaise, au préjudice du bal de l'ambassadeur où elle est cependant toujours si vivement attendue. La démarche est faite, la réhabilitation entière. Voilà un effet singulier du patronage. Avouez que ce monde-là est bien original!... »

Mais je n'écoutais plus cet homme de sang qui égorgeait la plus belle vertu chrétienne, la charité, sur l'autel du doute et du ridicule. Toutes mes facultés intellectuelles se concentraient dans mes yeux qui cherchaient, sur la physionomie de madame de Mérinville, à comprendre une spécialité si distincte d'après les règles de Lavater, de Gall et de Spurzheim. Une affabilité générale qui ressort des gestes comme du langage, de la figure comme des regards, une prévenance extrême dans la conversation, une bouche continuellement souriante et un accent presque toujours ému, un art particulier à rappeler à chacun ses mérites, ses vertus, ses talents ou ses grâces, comme à ne point lui rappeler les défauts contraires, un front pur de toute envie, le haut du corps sans cesse incliné par l'habitude aimable de voler à la rencontre ou même dans les bras de ses pupilles, mille détails inaperçus d'abord vinrent me confirmer l'existence de ce type heureux que madame de Mérinville promène de salon en salon comme le génie de l'aumône et le fétiche du dévouement.

« N'allons pas devenir amoureux de cette femme! » me dis-je en m'esquivant.

Elle ne m'avait point aperçu; je voulais me trouver chez l'ambassadeur seul à seul avec moi-même pour rêver à ma passion déjà naissante. L'infernal Mortimer, qui me suivait, grimpa dans mon fiacre.

« Un instant! s'écria-t-il en comptant sur ses doigts; nous avons découvert, si je ne me trompe, quatre classes de protégées dans les clientes de madame de Mérinville, à savoir : les artistes méconnues, les réfugiées polonaises, les demoiselles de province à marier, et les baronnes anglaises compromises...

— C'est bien assez! fis-je avec humeur.

— Mais ce n'est pas tout, reprit l'impitoyable Mortimer. Il reste l'amante malheureuse, la femme brouillée avec son mari, la bourgeoise qui entre dans le grand monde, la femme de lettres qui demande une pension, l'étrangère qui ne sait pas notre langue, l'actrice vertueuse, etc., etc., etc...

— Et où verrons-nous cela, grands dieux!

— Ce soir même, cher ami, au bal de l'ambassadeur. »

ANDRÉ DELRIEU.





LE JARDINIER DE CIMETIÈRE.



LE JARDINIER DE CIMETIÈRE.



La classe si intéressante des horticulteurs se subdivise en un grand nombre de variétés : les Christophe Colomb des fleurs, les multiplicateurs des végétaux, les pères nourriciers de plantes exotiques, les créateurs de pépinières, les Soulanges-Bodin, les Pyrolle, le Keteléer, les Bachoux, les Billard, les Martine, etc. Mais, de toutes ces variétés, la plus curieuse et la moins connue est sans contredit le jardinier de cimetière.

D'abord, le jardinier de cimetière ne jardine jamais ; il y a plus, s'il jardinait, son métier, qui est prodigieusement lucratif, ne lui rapporterait pas de quoi vivre comme un maçon ou un figurant de l'Ambigu-Comique.

Cela a tout l'air d'un paradoxe : vous verrez tout à l'heure que c'est une vérité incontestable.

Le jardinier de cimetière ne ressemble en rien aux autres jardiniers, si joyeux d'ordinaire, qui chantent le matin avec l'alouette, à midi avec la cigale, et le soir avec le rossignol. Le jardinier de cimetière ne chante jamais : c'est un homme grave ; il a le teint blême, le regard sombre ; son nez, comme celui du père Aubry, aspire à la tombe.

Ce ne sont pas les classes élevées, les familles riches, qui font la fortune de ce jardinier : aux grands de la terre qui trépassent, il faut un terrain concédé à perpétuité, un tombeau de marbre ou de granit, une épitaphe en lettres d'or ; ces morts-là payent cher leur sépulture, et on leur en donne pour leur argent.

La clientèle du jardinier de cimetière est tout entière dans la classe moyenne, parmi les petits rentiers, les petits marchands, les modestes employés, tous personnages auxquels le culte des tombeaux est permis pendant cinq ou dix ans seulement. Lorsque l'entreprise des pompes funèbres lui a révélé un décès, cet homme questionne, interroge, et, dès qu'il est parvenu à découvrir l'adresse du mort, il ne s'arrête plus, il court, il a des ailes, et les parents le voient apparaître au milieu de leur plus grande douleur.

M. D..., jeune avocat qui n'avait encore plaidé qu'une fois, et devant la 7e chambre, venait de perdre son père, ancien commis du ministère de l'intérieur. Le char mortuaire était à la porte ; on clouait la bière dans la pièce voisine de sa chambre ; il était assis, morne, immobile dans un large fauteuil : tout à coup se présente devant lui un homme vêtu d'un habit-veste de gros drap couleur foncée, portant de gros souliers ferrés, et tenant à la main son chapeau d'un noir rougeâtre, illustré d'un crêpe dont la vétusté semblait annoncer un deuil perpétuel.

« Monsieur, dit-il d'une voix sépulcrale, j'ai appris le malheur, le gand malheur..

— Ah ! monsieur, dit le jeune stagiaire en interrompant ce qu'il prenait pour un compliment de condoléance ; ah ! mon cher monsieur, c'est affreux, c'est horrible : je n'y survivrai pas !...

— Oh ! je sais ce que c'est !... mais le temps...

— Ma douleur ne mourra qu'avec moi... c'est une plaie qui ne se cicatrisera jamais !...

— C'est comme moi, je ne laisse jamais mourir ces douleurs-là... au contraire, je les cultive, et je m'en trouve bien... Je vous conseille d'en essayer... Vous avez peut-être l'intention d'acheter un terrain à perpétuité ?

— Hélas ! c'eût été mon plus cher désir ; mais ma position ne me permet pas cette dépense...

— Tant mieux, monsieur ! entre nous la tombe à perpétuité est un mauvais système, un système de dupe. Que l'on recule les barrières de Paris de quelques centaines de toises, il faudra que tous les morts délogent, et ces tombeaux de marbre, qui devaient durer éternellement, disparaîtront pour faire place à des maisons de cinq étages. Parlez-moi d'un terrain temporaire entouré d'un treillage de bois noir, au milieu duquel nous plaçons un cyprès, un laurier, un saule pleureur, un rosier, un myrte, un jasmin... Nous en avons le plus grand soin ; de l'eau deux fois par jour pendant l'été !... ça ne meurt jamais... moyennant dix francs par mois...

— C'est donc au fossoyeur que je parle ?...

— Non, monsieur... je suis jardinier du cimetière. Voici mon adresse : « Duhamel « tient assortiment de fleurs, croix neuves et d'occasion, avec larmes et épitaphes ; « fabrique les couronnes d'immortelles jaunes, noires, blanches, au plus juste prix ; « fait des envois dans les départements. »

— Comment pouvez-vous, dans un pareil moment !...

— Eh ! monsieur, quel moment peut être mieux choisi pour pleurer l'infortuné enlevé à la fleur de son âge par une mort cruelle !

— De qui parlez-vous donc ? je ne vous comprends pas.

— Ah ! c'est juste, je confondais avec le n° 2. C'est que nous en avons trois dans

votre arrondissement aujourd'hui... Je disais donc : Quel moment peut être mieux choisi pour pleurer ce jeune homme, l'espoir d'une famille, qui...

— Mais c'est un vieillard que je pleure... c'est mon pauvre père.

— Bien, bien, monsieur, je me souviens maintenant : c'est le n° 1 que vous avez. Je vous dirai donc : Quel moment mieux choisi pour pleurer ce vieillard vénérable, qui fut bon fils, bon époux, excellent père. Nous pouvons allonger cela tant que vous voudrez; ça dépend de la hauteur de la croix et de la largeur des lettres. Il m'est arrivé ce matin des croix de première fabrique, de premier choix : dix pieds de haut sur dix pouces de large, tout cœur de chêne.

— Laissez-moi donc; je vous ai dit que mes faibles moyens...

— C'est juste! alors le sapin du Nord vous conviendrait mieux; ça supporte parfaitement l'humidité.

— Grâce!... grâce!...

— C'est donc de l'occasion qu'il vous faut? J'ai votre affaire : un trois pieds huit pouces, dans le meilleur état; les vertus et qualités sont presque neuves; il n'y aura que les noms à changer.»

L'impatience crispait les nerfs du jeune D..., il étouffait d'indignation; la parole lui manquait, et le vampire, lui faisant l'application du proverbe «Qui ne dit mot consent», alla sur-le-champ se mettre à l'œuvre.

Un mois après cette première visite, le jardinier revint près du jeune avocat. Cette fois il ne fit plus de phrases, mais il lui présenta une longue liste de fournitures mortuaires, dont le total, y compris le premier mois d'entretien échu, s'élevait à 60 ou 80 francs. M. D... pouvait-il marchander les soins donnés à la sépulture de son père? pouvait-il souffrir que l'on arrachât ignominieusement les témoignages de regret que tout le monde attribuait à sa piété filiale? Le plus court et le plus sage parti était d'acquitter le mémoire funéraire, et il l'acquitta immédiatement.

Presque tous les jardiniers de cimetière empiètent sur la profession du marbrier; ils fournissent au besoin la pierre tumulaire, l'urne lacrymale, la colonne tronquée; mais ce n'est pas là le bon du métier : c'est surtout par le jardinage que s'enrichit cette engeance qui ne jardine pas. Par exemple, que l'un de ces habiles industriels soit chargé d'entretenir quarante tombes à dix plantes ou arbustes chacune, cela fait un total de quatre cents. Eh bien! le jardinier de cimetière n'en a que cent, et il pourvoit à tout; et cela, grâce à l'étude approfondie qu'il a faite du cœur humain, grâce à une statistique qu'il a particulièrement étudiée. D'abord il sait que, sur quarante morts, vingt sont oubliés en huit jours par leurs héritiers, qui n'en payent pas moins les fleurs absentes et les soins qu'on ne leur a jamais donnés. Sur les vingt autres morts, six sont visités chaque dimanche, quatre le sont tous les jeudis, dix le sont deux fois par an; tous le sont une fois par année, le jour consacré solennellement par l'Église à prier pour ceux qui ne sont plus.

Les vingt premiers tombeaux ont pour tout ornement des masses de chiendent de la plus belle venue, agréablement entrecoupées d'orties et de chardons; les vingt autres s'arrangent entre eux en bons camarades : les fleurs qui étaient jeudi sur celui-là seront dimanche sur celui-ci; on découvre saint Pierre pour couvrir saint

Paul, *et vice versa*. J'ai vu un rosier qui avait déjà fait trente fois le tour du cimetière Montmartre, et qui ne paraissait pas disposé à s'arrêter en si beau chemin.

Arrive le jour des Morts. Il faut que leur demeure soit ornée : alors les entreteneurs de tombes s'abattent sur le quai aux Fleurs; le cimetière ressemble bientôt à un vaste parterre; le lendemain tout entre en serre sous prétexte de la gelée, et deux jours après la pacotille botanique reprend la route du marché.

Le jardinier de cimetière est, comme on voit, un merveilleux calculateur; mais il est communément peu lettré, ce qui est d'autant plus fâcheux qu'il se trouve souvent dans la nécessité de confectionner l'épitaphe en style plus ou moins lapidaire. Pour obvier aux inconvénients qui peuvent résulter de son ignorance en matière de langue française et d'orthographe, il fait fabriquer à l'avance un grand assortiment de pierres et de croix avec épitaphes variées, qui se payent à tant la lettre; et c'est probablement à cause de cela que tant de gens vertueux ont si peu de vertus après leur mort, tandis que tant d'intrigants en ont un si long catalogue sur leur tombe: les noms seuls sont à mettre. Voici ce qui est arrivé à un de mes amis qui venait de perdre son oncle.

Ce jeune homme, voulant bien faire les choses, avait accueilli les offres de service du jardinier, et lui avait donné les noms et qualités du défunt. Six semaines après, il prit fantaisie au neveu de voir comment ses intentions avaient été remplies ; il se rend au cimetière Mont-Parnasse, se fait conduire à l'endroit où ont été déposés les restes de son oncle, et sur une pierre tumulaire d'une dimension fort convenable il lit:

CI-GÎT
FRANÇOIS-XAVIER GIRARDEAU,
ANCIEN CAPITAINE DE DRAGONS,
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,
QUI FUT LA GLOIRE ET L'EXEMPLE DE SON SEXE.
SA FAMILLE DÉSOLÉE
DÉPOSA SUR SA TOMBE
LA COURONNE VIRGINALE.

C'est, je crois, le même jardinier qui planta dans le même cimetière une croix sur laquelle on peut lire :

ICI REPOSE
CHARLES-EMMANUEL BODIN,
QU'UNE MORT CRUELLE
ENLEVA
A L'AGE DE SEPT ANS ET DEMI.
IL FUT BON FILS, BON ÉPOUX, BON PÈRE
ET BON CITOYEN.
PRIEZ POUR LUI!

Les deux tiers de la clientèle du jardinier de cimetière se composent de veuves. Cela se conçoit : rien n'est plus propre à faire trouver un mari que le regret que l'on témoigne de n'en plus avoir. N'est-il pas tout à fait touchant de lire sur une tombe, après l'énumération des noms, titres et qualités du défunt :

SA JEUNE ÉPOUSE,
AU DÉSESPOIR,
ATTEND AVEC IMPATIENCE
QUE DIEU LA RÉUNISSE
A SON ÉPOUX BIEN-AIMÉ.

Ou ces quatre vers :

Mon époux de la vie a quitté les combats!
Il a fini le temps d'épreuve
Que Dieu nous impose ici-bas!
Ce temps commence pour sa veuve!

En ce cas, l'épitaphe d'un mari est presque toujours grosse d'un mariage. Aussi est-ce avec une sorte d'assurance que le jardinier de cimetière se présente chez les veuves, particulièrement chez celles qui sont jeunes et jolies; il tient toujours prête pour elle quelque anecdote appropriée à la circonstance, qu'il débite en variant les inflexions de sa voix, selon l'intensité de la douleur exprimée sur la physionomie de la personne à laquelle il s'adresse; car cet homme est aussi un habile comédien, qui change à sa volonté de ton et de visage. J'ai entendu parler d'une jeune femme qui paraissait profondément affligée de la perte récente de son mari, et à laquelle le funèbre oiseau de proie tint à peu près ce langage :

« Ah! madame, un si bon mari!... jeune, gracieux, aimant... Il devait aimer les œillets : nous lui mettrons des marcottes choisies... tout ce qu'il y a de mieux en panachés... Il avait été militaire, je crois?

— Lieutenant dans la garde nationale.

— J'ai un laurier superbe qui lui ira comme un bas de soie... Entourage solide, une urne à chaque coin, colonne en granit comme celle que M. Adolphe de N... m'a commandée pour la tombe de sa femme. Pauvre jeune homme! en voilà un qui a du chagrin.

— C'est un jeune homme?

— Oui, madame, un grand brun, fort beau garçon, ma foi, avec des yeux à la perdition de son âme, et qui pleure!... Si vous le voyiez... Il faudrait avoir un cœur de roche pour ne pas se sentir venir la larme à l'œil... Si ça continue, il en mourra; il n'y a que le mariage, un mariage d'amour capable de le sauver.

— Il est bien à plaindre!... Il doit aller souvent au cimetière?

— Tous les dimanches, de deux à cinq heures. »

A quelques jours de là, la jeune femme et Adolphe de N... se rencontrèrent au champ des morts; ils échangèrent quelques regards. Huit jours après ils mêlèrent quelques paroles; huit jours plus tard ils confondaient leurs pleurs. Ils passèrent de là aux soupirs, aux serrements de main, aux mutuels aveux; puis ils en vinrent à oublier complétement le chemin du cimetière, à la grande satisfaction du jardinier, qui n'oublie pas, lui, de venir, à chaque fin de mois, se faire payer chez M. et madame de N... de l'entretien de deux tombes pour lesquelles il n'a rien fait.

Dans cette circonstance, c'est à l'amour qu'il aura dû son succès; dans une autre, il s'adressera à l'amour-propre; l'intérêt ne sera pas non plus négligé dans ses opérations spéculatives.

« Non, monsieur, disait une veuve de quarante-cinq ans à l'un de ces dépisteurs de morts, je ne ferai aucune dépense inutile : mon mari m'a laissé des enfants; c'est à eux que je dois songer maintenant.

— Justement, madame, c'est à cause de cela qu'il faut des fleurs à la tombe du défunt; nous lui en mettrons des plus belles et des plus rares: ça attire les promeneurs; on s'arrête volontiers, et on lit tout naturellement l'épitaphe. Vous feriez distribuer deux cent mille prospectus, que cela ne vaudrait pas pour votre commerce ces simples paroles peintes en blanc sur un fond noir :

CI-GÎT
LOUIS-BERNARD ROUDIER:
IL EUT TOUTES LES VERTUS D'UN BON
PÈRE DE FAMILLE.
L'HUMANITÉ SOUFFRANTE
LUI DOIT L'INVENTION
DES PESSAIRES EN CAOUTCHOUC,
POUR LESQUELS
IL A ÉTÉ BREVETÉ
DU ROI
ET DE SON AUGUSTE FAMILLE,
QUE SA VEUVE INCONSOLABLE
CONTINUE A FABRIQUER
AVEC LE MÊME SUCCÈS,
RUE... N°...

Tout Paris a pu voir, pendant dix ans, au cimetière du Père Lachaise, cette épitaphe qui donna à la maison une vogue à laquelle elle fut redevable d'une fortune immense. Pour elle, le jardinier de cimetière avait été un bon génie, tant il est vrai que rien n'est absolument bon, ni absolument mauvais; tant il est vrai que l'absolu n'existe pas.

Ce n'est pas toujours au domicile du mort que s'adresse l'entrepreneur de tombeaux : assez souvent il attend au sortir du cimetière les parents de celui qui vient d'être inhumé. Mais tout n'est pas roses, là non plus qu'ailleurs ! la concurrence est grande, et les spéculateurs rivaux se font une guerre acharnée, car chacun d'eux est doué de cette impudeur, de cette énergie qu'enfante la soif de l'or.

Il arrive quelquefois qu'une nuée de ces harpies s'abat sur le funèbre cortége comme une nuée de corbeaux sur un cadavre : alors quel spectacle hideux de voir ces étranges commerçants offrir en plein air à un père, à un fils, à un mari navrés de douleur d'honorer au rabais les restes encore chauds des personnes qu'ils ont aimées ! N'est-il pas affreux de les entendre crier autour de vous, avec une infatigable persévérance :

« Monsieur, voici mon adresse ; vous ne trouverez pas de maison mieux assortie.

— Monsieur, veuillez jeter les yeux sur nos prix courants : c'est le triomphe du bon marché ; nous pouvons vous fournir des saules pleureurs à vingt pour cent au-dessous du cours.

— Monsieur, défiez-vous de la mauvaise marchandise.

— Monsieur, n'écoutez pas ces gens-là ! c'est moi qui vous ai parlé le premier !

— Monsieur, vous savez le proverbe : « Aux derniers les bons ! » Ma maison touche au cimetière.

— Monsieur, c'est chez moi qu'on trouve tout ce qu'il y a de meilleur en occasion ! »

Des marchandises d'occasion en ce genre, me direz-vous ; c'est une plaisanterie ! Non, sans doute, rien de plus réel. Dans le commerce du jardinier de cimetière comme beaucoup d'autres, il y a abondance de marchandises d'occasion ; et ces marchandises-là, que l'on donne à bas prix, sont celles sur lesquelles les marchands gagnent le plus !... Lorsque le temps de la concession est expiré, les morts ne peuvent empêcher les vivants de vendre leurs tombeaux ; dans la classe moyenne, comme dans les autres, les plus grandes douleurs ne sont guère au delà de cinq ans ; celles qui vont jusqu'à dix ans sont fort rares. Si donc un honnête négociant, dans le paroxysme du chagrin, ne s'est décidé qu'avec la plus grande difficulté à tirer cent écus de sa caisse pour assurer à quelqu'un des siens une tombe particulière pendant cinq ans, il est certain que, ce temps écoulé, il ne renouvellera pas le bail. Cependant la colonne tronquée, la croix de chêne, l'entourage de bois peint seront encore dans un état très-satisfaisant : qu'en fera-t-il lui qui ne veut plus payer, et qui ne se soucie guère de pleurer ? Il abandonne tout simplement ces objets au jardinier, qui les a déjà peut-être vendus à l'avance, et qui lui donnera en échange quittance du dernier mois d'entretien. Voilà comment, en fait de fournitures sépulcrales, les marchandises d'occasion ne manquent jamais ! Voilà pourquoi le jardinier de cimetière est l'ennemi né des concessions à perpétuité.

Et pourtant le jardinier de cimetière, cet homme sans émotions, sans entrailles, cet homme qui traverse la vie avec l'invulnérable impassibilité d'un mort, a une famille ; il est marié. Sa compagne se reconnaîtrait entre mille : c'est presque toujours une grande femme noire, sèche, aux formes anguleuses, à la parole aigre, mal habillée,

mal tenue; le sourire n'a jamais effleuré ses lèvres minces et flétries; on lit sur sa physionomie qu'elle a toujours été étrangère aux joies de ce monde. Le jardinier de cimetière a quelquefois un enfant, rarement deux, jamais davantage : la cupidité ne peuple guère. Et quelle triste race, bon Dieu! Pâles, maigres, scrofuleux, rabougris, ces pauvres enfants habitent le rez-de-chaussée d'une maison humide et sombre; ils passent leur journée à confectionner des couronnes funèbres; ils n'ont d'autre promenade que le cimetière, où ils n'entrent que pour arroser les fleurs des tombes ou servir de guides aux visiteurs. Jamais leur visage ne s'épanouit sous l'influence d'un rayon de bonheur; les jeux de l'enfance leur sont inconnus: ce sont de pauvres jeunes plantes qui s'étiolent à l'ombre du toit paternel, et qui, pour la plupart, s'inclinent et meurent sans avoir vécu.

N'allez pas croire toutefois que ce tableau d'intérieur soit une généralité sans exception. Il est un jardinier de cimetière dont la maison élégante, ornée d'un perron à double escalier, appuie sa construction, imitée de l'architecture de la renaissance, sur la muraille du champ du repos; les appartements de cette maison, où tout se trouve réuni en fait de *comfortable,* sont meublés dans le dernier goût. Quant au propriétaire, c'est un homme de cinquante ans environ, de bonnes manières, d'un langage distingué, d'une figure gracieuse, et dont les vêtements sortent des ateliers d'Humann. Il a une femme de trente-six ans, belle brune aux grands yeux noirs, qui touche du piano comme Hertz, chante *la Folle* comme madame de Sparr, et fait de l'opposition en politique comme un député de l'extrême gauche; il a une fille de dix-sept ans, jolie blonde qui ressemble à une gravure anglaise, qui a été élevée dans un de nos pensionnats à la mode, que l'on songe à marier, et à laquelle les adorateurs ne manquent pas. Elle aura 120,000 francs de dot.

Ce jardinier de cimetière court au bois de Boulogne à cheval, en tilbury, comme un habitué de Tortoni ou du café Anglais. C'est un *dilettante,* un abonné des Bouffes, et il ne manque jamais de louer une stalle pour toutes les premières représentations qui se donnent sur les théâtres de Paris. L'hiver, il donne des soirées où l'on fait de la musique, où l'on joue, où l'on danse comme à la Chaussée-d'Antin et au faubourg Saint-Honoré; où parfois il arrive que, tandis que les flammes bleuâtres du punch se mêlent aux vives clartés des bougies odorantes, on aperçoit du balcon doré d'autres flammes qui s'élèvent de la poussière des tombes, comme pour remplacer ces images de mort que l'ancienne Égypte mêlait à toutes ses fêtes, comme pour dire à celui qui assiste à ces joyeuses réunions : *Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.*

ÉDOUARD D'ANGLEMONT.


Charlet



LES DÉVOUÉS.



Les forçats condamnés à exploiter la langue française et à l'extraire moellon par moellon du *Dictionnaire de l'Académie* sont souvent arrêtés par de grands embarras. Ce n'est pas que cette langue soit pauvre, et que les mots y manquent de justesse et de précision : elle est riche, au contraire, immensément riche; mais les pruderies du monde, les vôtres, les miennes, celles de la femme du notaire, et celles de mademoiselle Dorothée du théâtre des Funambules, l'ont amenée peu à peu, cette langue si riche, à un véritable état de pauvreté. Les auteurs latins lui ont fait l'aumône pendant plusieurs siècles, comme on sait ; ce que l'on n'osait pas écrire en français, on l'écrivait en latin, et la morale publique des oreilles applaudissait. Eh bien! les Latins ne nous suffisent plus. Aujourd'hui, à chaque page, nous sommes obligés de recourir aux Anglais, aux Italiens, aux Allemands; nous leur demandons, par charité, un *petit mot* pour habiller notre pensée, qui serait trop nue et de mauvais goût, vêtue à la française; ou bien, la pauvre pensée! il faudrait lui couvrir les épaules de circonlocutions à franges, de périphrases brodées, de grotesques et absurdes draperies, comme on fait en politique lorsque, par hasard, on a besoin de cacher quelque gredin habile sous une dignité qui le protége. Après tout, comme il faut toujours que l'on puisse voir sous le manteau et le gredin et l'idée, soyez sûr qu'ils s'y montreront fort clairement. Alors, pourquoi un manteau?

C'est l'usage! Qu'avez-vous à répondre à cela?

Donc, un petit mot, s'il vous plaît!

Hélas! moi aussi j'avais besoin d'un petit mot tout à l'heure. Malheureusement, je ne comprends ni le latin, ni l'anglais, ni l'italien, ni l'allemand, pas même le français de M. Scribe, l'académicien. Mon petit mot était bien dans le dictionnaire; mais j'ai eu peur devant lui, et j'ai reculé, — une page, déjà!

Vous êtes, peut-être, lecteur, capitaine d'état-major, ou simple compositeur dans une imprimerie; vous ne vous êtes pas battu en juillet, ou bien vous vous êtes battu courageusement; dans tous les cas vous n'avez pas eu peur. Vous avez de la barbe, monsieur le capitaine, vous êtes un homme, — mais l'oseriez-vous écrire, oseriez-vous le signer de votre nom, le nom dont les neuf lettres arriveraient dans cet ordre terrible : V, I, D, A, N, G, E, U, R...! — Allons donc! vous tourneriez la batterie, comme on dit dans votre état. C'est ce que j'ai fait.

Et maintenant, par déférence pour vous, ô bienséances impitoyables! nous conserverons à notre héros le nom que nous lui avons prêté; il restera dans cette chronique ce qu'il est dans la vie pratique, ce qu'il sera toujours, malgré nos répugnances, malgré nos dédains, un homme de cœur, de volonté et d'abnégation, le *dévoué*.

Les dévoués, nommés autrefois *exécuteurs des basses œuvres*, forment une colonie spéciale au milieu du pêle-mêle d'hommes entassés sur les bords de la Seine, et vivant bien ou mal dans cet amoncellement de bâtisses appelé Paris et la banlieue de Paris. La nature terrible de leurs fonctions n'a point permis qu'ils se frottassent à nous de trop près : est-ce une perte pour eux? Je ne le pense pas. Nous possédons peut-être bien quelques qualités postiches qui leur sont inconnues, l'obséquieuse politesse, par exemple, cette auxiliaire habile de toutes les roueries du jour; mais on peut affirmer que nos vices en gants blancs et à jabots leur sont entièrement étrangers. Il y a donc, je crois, en leur faveur, une admirable compensation. Vivant en dehors du mouvement général de la société, ils forment, pour ainsi dire, au milieu de la race actuelle, un peuple à part, à peu près comme les Hébreux chez les Égyptiens. Nous savons tous que ce n'étaient pas les Égyptiens que l'on appelait le peuple de Dieu.

Les dévoués sont au nombre de deux cents environ, répartis sous la direction personnelle ou déléguée de quatorze entrepreneurs principaux. Il existe en outre trois autres entrepreneurs attachés exclusivement au service des fosses inodores et portatives. Ceux-ci occupent habituellement quatre-vingt-quinze ouvriers, cinquante hommes et quarante-cinq chevaux; mais leur travail s'éloignant tout à fait de celui de leurs aînés, nous n'en parlerons pas. Ce travail ne présente, au surplus, ni difficulté, ni péril : ceux qui l'exécutent sont des manœuvres ordinaires, des voitures, des hommes, des chevaux, fonctionnant en plein jour. Tout le monde peut faire leur besogne, l'épicier du coin, comme on dit, l'agent de change du premier étage, et jusqu'à ce pauvre fou, qui, accroupi sous les tuiles de sa mansarde, rédige, à l'adresse du ministre des finances, un projet qui doit centupler les revenus du pays infailliblement. Ceux-ci sont des machines; les premiers seuls pensent et se dévouent.

Assurément, ce n'est pas un titre bien pompeux que celui d'entrepreneur des basses œuvres de la ville de Paris, et cependant ce titre a une importante valeur. Pour l'obtenir, il ne suffit pas d'être riche, il faut encore présenter à l'administration de la

salubrité publique des garanties sérieuses de moralité. Que deviendrions-nous, grand Dieu ! s'il arrivait un jour que, par la faute de ces industriels, le Paris souterrain fît une irruption soudaine, et débordât sur nos trottoirs de bitume ? Cuisines de Véry, du Rocher et du café Anglais, vous disparaîtriez, hélas ! comme Pompeï, comme Herculanum, mais sous les flots d'une lave bien plus terrible que celle du Vésuve. Rien ne vous en purifierait. Vos plats d'argent et vos coupes d'or conserveraient éternellement une teinte d'ébène ; même après avoir été refondus, on se souviendrait de leur malheur passé, et l'on se détournerait d'eux avec dégoût, comme on se détourne de tout ce qui est malheureux. Nous oublions un crime ; une infortune, jamais ! Cette catastrophe est impossible, fort heureusement.

Avant de se voir revêtu du titre d'entrepreneur des basses œuvres, tout solliciteur doit prouver d'abord qu'il possède ou est à même de posséder sur-le-champ, en chevaux, voitures, tonneaux et autres ustensiles, un matériel suffisant à une bonne et régulière exploitation. Ce matériel représente ordinairement un capital de trente à quarante mille francs. En second lieu, comme un entrepreneur ne peut interrompre son travail sous aucun prétexte, il est encore tenu de fournir un cautionnement qui répondrait pour lui si quelque jour il lui prenait fantaisie d'abandonner le métier. Ce cautionnement est représenté par la position sociale du candidat, ses relations, ses influences, sa fortune, son crédit, son activité. On comprend, à l'importance des fonctions postulées, que cette garantie subsidiaire doit valoir au moins, en monnaie, cent mille francs. Il n'y a donc réellement que des gens tout à fait comme il faut, et tout au plus trois poëtes, qui puissent être nommés exécuteurs des basses œuvres pour la ville de Paris. Cela étant, nous pouvons, j'imagine, dormir en paix.

Messieurs les entrepreneurs sont des hommes fort honorables ; ils ont un équipage, un hôtel quelque part, des rentes sur l'État ; mais, hâtons-nous de le dire, ce sont des spéculateurs, des industriels, des négociants : ils peuvent s'enrichir, nommer leur député, faire banqueroute, déjeuner à Tortoni, souper tête à tête avec les jambes d'une danseuse ; ils sont riches, ils ont de l'or, ils peuvent tout. — C'est donc pour les ouvriers qu'ils emploient, et non pour eux, que nous avons donné une acception nouvelle au mot *dévoué*.

Les dévoués travaillent la nuit, seulement la nuit, et quelque temps qu'il fasse : en été, depuis onze heures du soir jusqu'à six du matin ; en hiver, depuis dix jusqu'à huit. Presque tous habitent les environs de la *barrière du Combat*, un pays à peu près inconnu des Parisiens, situé à quelques centaines de pas des abattoirs de Montfaucon. Là, ils ont leurs dieux et leurs femmes ; les dieux, en plâtre, moulés simplement à l'image de Napoléon ; les femmes, belles et solides, faites de bonne étoffe et de vraie beauté, non de soierie et de grimaces, comme il y en a tant ailleurs. C'est là qu'ils vivent ; mais nous le verrons bien tout à l'heure, ce n'est pas là qu'ils meurent tous, les infortunés !

Rien dans notre monde n'est moins mérité que l'espèce de dédain attaché aux hommes dont nous parlons. Physiquement, ils sont bâtis comme l'Hercule de notre statuaire Joseph Garraud ; leur poitrine est large, et obéit sans effort au jeu de leurs

poumons ; leurs membres sont cuirassés de muscles charnus et soudés solidement; ils se portent enfin comme des statues. N'est-ce pas déjà quelque chose de beau que cette race d'hommes vigoureux, au milieu des Parisiens étiolés, blafards, les pères phthisiques, les enfants scrofuleux. Il en est ainsi pourtant : il faut que ces hardis travailleurs soient parfaitement sains de corps, et d'organisations robustes, sous peine de mort ! entendez-vous, sous peine de mort ! Une seule des maladies qui fleurissent dans votre peau de temps en temps, que vous cachez sous du drap fin, et avec lesquelles vous devenez tranquillement vieux et poussif, vous homme du monde et débauché plus ou moins converti, une seule les tuerait. Et cela, en un mois, en quinze jours, peut-être en moins de temps encore. L'air qu'ils respirent ne pardonne pas aux faibles; il les met tous à mort impitoyablement. Vous ne saviez peut-être pas cela, messieurs les dédaigneurs !

Généralement, les dévoués sont *patriotes*, mais patriotes comme on l'était au temps de Napoléon; ils ont même quelques allures du *grognard* de la Garde. Comme lui, par exemple, ils chérissent fraternellement l'eau-de-vie, le tabac à fumer et les Polonais. Ils sont tout fiers de fumer dans une vieille pipe de terre, noire et sans queue : c'est *grognard ;* — il n'est pas une forme de pantalon qui leur plaise autant que le pantalon rouge des hussards, garni de peau de chèvre entre les jambes : c'est *grognard ;* — quand ils peuvent se procurer une casquette polonaise, ils ne la céderaient pas pour un titre de vicomte : une casquette polonaise est tout ce qu'il y a de plus *grognard ;* — enfin, lorsqu'ils veulent désigner Napoléon, ils disent *l'autre*, parce que c'est encore bien plus *grognard* qu'une casquette polonaise.

On a beaucoup ri dans un temps de cette naïveté simple et honnête (les vaudevillistes en avaient fait une chose si bouffonne) ! Eh bien, en vérité, c'était là et c'est encore un bon sentiment : c'était de la reconnaissance, de la fidélité. Qui sait, mon Dieu ! le *chauvinisme* est peut-être la dernière vertu que nous ayions possédée !...

Mes héros, cependant, ne sont pas des saints ; c'est impossible : depuis que l'Église en possède au moins un pour chaque jour de l'année, les femmes n'en font plus. On dit que les dévoués sont au plus mal avec les chats domestiques ; on dit qu'ils en tuent, par nuit, une vingtaine ; on dit qu'ils ont la cruauté de les manger sous forme de gibelotte ou de civet; on dit enfin qu'ils en vendent les peaux lorsqu'ils ne s'en font pas des casquettes, ou leurs épouses des manchons. Voilà ce que l'on dit. Mais les mêmes accusations ridicules planent sur l'intendant de la liste civile ; et jamais, que je sache, il n'est venu à la pensée d'un homme sérieux que ces bruits étaient fondés : pourquoi le seraient-ils donc quand il s'agit de mes héros ? Dans tous les cas, je ne vois pas quel mal il y aurait à priver mesdames les portières d'un animal inutile, gourmand, voleur, avec la queue duquel elles passent leur temps, au lieu de tirer le cordon ou de tricoter leurs bas ; — ce qui vaudrait beaucoup mieux.

Adressons donc aux dévoués un reproche plus grave : nous ne voudrions pas qu'ils s'arrêtassent aussi souvent autour des comptoirs des marchands de vin. Hélas ! on le sait trop, c'est un abominable poison que ce liquide bleuâtre servi à deux sous le

verre, à tous les coins de rue, sur des tables de plomb; c'est un affreux mélange de drogues, de rinçures de bouteilles et d'eau de puits. Les autres ouvriers peuvent, jusqu'à un certain point, braver les effets terribles de ces breuvages corrosifs: ils n'en meurent qu'à la longue, après avoir perdu la raison. Mais les dévoués, travaillant au milieu d'émanations foudroyantes, sont tombés morts bien souvent là où ils auraient résisté s'ils n'avaient été à moitié asphyxiés déjà par la soi-disant eau-de-vie et le prétendu vin qu'ils venaient de boire un instant auparavant, pour se donner des forces, les malheureux! C'est beau sans doute de jouer sa vie, comme ils font, avec résignation, avec calme; mais ce n'est beau que lorsque c'est utile. Courir un danger pour le seul plaisir de le courir, ou par indifférence pour soi, ou par tout autre motif indépendant d'un devoir à remplir, c'est une imprudence coupable, une condamnable témérité; c'est beaucoup plus, un acte de fou! Pensez-y donc, mes braves gens. Vous avez une femme à la maison; vous avez des enfants, un vieux père, une vieille mère, qui ne dorment pas toujours paisiblement lorsqu'ils vous savent à votre rude labeur; votre existence, à laquelle toutes les leurs sont suspendues, les fait trembler par les périls qu'elle affronte: tenez-vous-en donc à ceux-là qui sont inévitables, puisque votre pain quotidien est au bout; mais, au nom de votre famille, ne vous en créez pas d'autres en vous empoisonnant chez le faiseur de vin. Mangez en gibelotte tous les chats de Paris, plutôt; du moins vous n'en mourrez pas.

Les dévoués vivent entre eux, comme nous l'avons dit. Leurs mœurs sont douces généralement, et ne se laissent pas entamer par les rugosités de leur langage. Il y a en eux et de l'estime et de l'oubli de soi tout ensemble. Ils sont grands, ils sont forts, ils se conduisent honorablement au milieu de toutes les pourritures sociales; et pour cela ils s'estiment. Mais le travail qu'ils font ne permettant pas qu'ils se déplacent et prennent des masques, à l'instar de tant de gens qui ne les valent pas, il en est résulté qu'ils ont cru peu à peu être fatalement prédestinés à cet état, sans possibilité pour eux d'en changer jamais. Alors ils se sont renfermés en eux-mêmes, il se sont oubliés; et le monde n'a plus été à leurs yeux qu'une espèce d'étable d'Augias qu'ils ont dû nettoyer, pour avoir le droit et la possibilité de vivre — après besogne faite. On conçoit qu'avec cette façon d'envisager leur carrière, les dévoués ont dû naturellement rester probes.

Comme tout le monde, ils ont bien sans doute leur ambition; mais ils ne comprennent pas que cette ambition puisse être jamais satisfaite par des moyens déloyaux; et la preuve, c'est le métier qu'ils font avec tant d'abnégation, avec tant de courage. Ils ne comprennent pas qu'il y ait des hommes capables de se tenir douze heures par jour devant une demi-aune pour voler avec sécurité. Ces hommes-là, ils les méprisent, et ils font bien; ils en ont le droit d'ailleurs, eux, les ouvriers honnêtes par excellence. Ne sont-ils pas toutes les nuits à peu près les maîtres de la maison où ils travaillent? est-il bien difficile d'en éloigner le portier? n'y a-t-il pas des absents dans cette maison? les portes n'ont-elles pas des serrures dont on peut enlever les empreintes, sinon les clefs? — Eh bien! consultez les fastes de la cour d'assises: jamais rien de pareil n'a eu lieu! jamais une plainte, jamais un soupçon ne s'est

arrêté sur le front de ces vaillants travailleurs! La maison, au contraire, a toujours dormi avec plus de sécurité quand elle a su qu'ils étaient là.

Nous voudrions de grand cœur n'avoir point à entrer plus profondément dans notre sujet; mais la tâche que nous poursuivons, nous l'avons acceptée, recherchée même; et quels que soient en ce moment nos ennemis, nous aurons le courage de les surmonter. La publication qui a bien voulu de notre secours n'est pas d'ailleurs une chose purement fashionable: c'est aussi une histoire des métiers, des mœurs, des hommes de notre temps. Cette histoire doit être complète. On ne parle pas que des roses quand on écrit sur la botanique; et puis, dans un livre, qui sent le plus mauvais, ou de la rose ou de l'assa fœtida?

L'exploitation générale des basses œuvres de Paris est divisée en quatre circonscriptions. Le prix des travaux, déterminé par mètre cube, est le même dans toute l'étendue d'une circonscription; mais, de l'une à l'autre, il varie en raison de l'éloignement de Montfaucon. Il n'est d'ailleurs jamais au-dessous de sept, et jamais au-dessus de neuf francs.

La quantité enlevée chaque nuit est de quatre-vingt-dix mètres cubes environ. Par année, la moyenne des fosses vidées est de six mille. Passons vite.

Les dévoués marchent par cinq: quatre soldats et un caporal. Le caporal se nomme *chef d'équipage* ou *d'atelier;* les soldats ont aussi chacun leur nom, le *videux de sieaux*, le *coltinant*, le *tireux de châbles*, et l'*homme du bas*. Ce dernier est celui qui descend dans la fosse quand on ne peut plus rien en arracher au moyen du seau attaché à un câble ou à un grapin. C'est celui qui court le plus de danger; mais tous cinq remplissent ces périlleuses fonctions à tour de rôle. Le *tireux de châbles* est celui qui retire les seaux, le *coltinant* les porte, le *videux* est chargé d'en transvaser le contenu dans les tonneaux. Quant au *chef d'équipage*, il surveille l'opération et participe, selon les circonstances, au travail de tous.

Comme toutes les corporations, celle des dévoués a son langage. La maison où ils travaillent est appelée par eux *atelier*, et le propriétaire de cette maison, fût-il un Montmorency ou un Choiseul, n'est pour eux que *le Simon;* quoi qu'il fasse, ils ne l'appelleront jamais autrement. Au milieu de tous les mots étranges et pittoresques dont leur vocabulaire est composé, j'en ai remarqué un que je crois d'une poignante énergie: c'est notre verbe *râler* dont ils ont fait *renâcler*. Mais, pour comprendre tout ce qu'il y a de saisissant dans ce mot, il faut être à l'entrée d'une fosse quand il y a un homme au fond, quand on entend *renâcler* cet homme, quand ses frères poussent ce cri terrible, et que vous comprendrez tout à l'heure: *Le plomb! le plomb!...* Jusque-là, ne vous moquez pas de la langue des dévoués; elle est effrayante par moments!

Une maladie terrible frappe nos héros, et très-souvent. Ils la désignent sous le nom de *mitte*. C'est une inflammation soudaine des paupières et des yeux. A cette maladie ils n'opposent rien: ils savent qu'elle ne dure que trois jours au plus; mais pendant ces trois jours que de souffrances, que de douleurs atroces!... Il faut pleurer, et pleurer du sang! Eh bien! les dévoués ne se plaignent pas; ils sont habitués à ces larmes rouges: ils jurent, voilà tout. Et ces rudes ouvriers gagnent, savez-vous com-

bien? 20 à 24 francs par semaine, jamais plus! Les dévoués, qui ne cherchent point, comme nous autres, à singer le bon Dieu, se reposent la huitième nuit. Le septième jour ils dorment comme les autres jours, pour se délasser de leurs fatigues nocturnes; car il est toujours sept ou huit heures du matin quand ils rentrent dans leurs gîtes. On comprend que c'est du sommeil qu'il leur faut alors, et non du plaisir. Tant de peine pour un gain si chétif.—Pauvres gens!...

Nous sommes en hiver : la neige, la pluie, tombent du ciel; il fait un temps à faire taire les chiens de prisons; le pensionnat de jeunes bouledogues qui a donné son nom à la barrière du Combat est lui-même triste et silencieux. L'horloge de l'hôpital Saint-Louis vient de sonner la dixième heure de nuit; c'est le signal du départ. Les hommes et les chevaux des entrepreneurs des basses œuvres sont sur pied, et depuis longtemps, déjà! Les chevaux ont mangé l'avoine; les hommes, la soupe; en route, les travailleurs. Hélas! ils ne reviendront pas tous, peut-être! Mais qu'importe? —A demain, femme! - A demain, père!—A demain, enfants!—Au revoir, tous, au revoir!

Ils sont partis.

Vous avez vu, sans doute, les *Pêcheurs* de Léopold Robert, ce grand peintre, mort de dégoût au milieu de Rome, il y a cinq ans. Vous avez remarqué l'expression de tristesse indéfinissable répandue sur les figures des femmes et des enfants qui restent sur le bord, tandis que les pères et les époux vont s'en aller en pleine mer, à la garde de Dieu et d'une barque en bois de chêne. A les voir si tristes, on croirait que ces femmes sont déjà veuves et ces enfants orphelins. Cependant il est bien rare que les pêcheurs ne reviennent pas; assurément, on les reverra, on les reverra tous. Alors, pourquoi donc ces seins gonflés, ces figures consternées, abattues, cet air de désespoir fatal?—C'est parce qu'il est arrivé plusieurs fois que d'autres pêcheurs ne sont plus revenus; et cela peut arriver encore aujourd'hui comme il y a trois mois, comme il y a trois ans. Voilà pourquoi.

Nous ne répondrons pas autrement à ceux qui nous demanderaient compte de l'émotion qui nous a saisi tout à l'heure, quand les dévoués ont dit adieu à leurs femmes et à leurs enfants. Que dirions-nous de plus?

Les lourdes voitures se sont répandues dans Paris, chacune à sa besogne, au lieu de son travail. Les dévoués ne les ont pas quittées un instant. Quelques-uns cependant, entraînés par leurs fonctions, ont devancé les autres, et sont arrivés les premiers aux lieux convenus. Ceux-ci préparent les appareils et font prévenir par le portier les habitants de la maison. On sait que l'argenterie et généralement tous les métaux polis doivent être fermés soigneusement cette nuit-là. Chose terrible! les métaux ne peuvent supporter ce gaz délétère, et nos héros le respirent toutes les nuits, sans se plaindre, sans tousser. Que l'on songe à cela seulement, et l'on sera étonné de la force qu'il faut à ces hommes pour ne pas succomber au bout de quelques mois de travail.

Cachez-vous donc, candélabres, vases, pendules, colliers, bijoux, bracelets, bandeaux, ceintures, robes lamées d'or et d'argent, cachez-vous si vous ne voulez être tout noirs demain et porter votre propre deuil.

Et vous, madame la chanoinesse, vous êtes pâle d'ordinaire, et cette nuit vous

voici toute rose comme une fleur de pêcher ! Auriez-vous mis du fard pour voir si votre perruche vous reconnaîtrait encore ? Oh ! s'il en est ainsi, croyez-moi, hâtez-vous, ôtez-le ce masque rosé : il vous trahirait tout à l'heure, madame; tout à l'heure il tomberait seul. Hâtez-vous donc, et fermez bien vos persiennes, vos volets, vos jalousies, vos croisées, vos rideaux; sonnez votre femme de chambre: vous ne recevrez personne avant trois jours, madame ! — Voici *les dévoués.*

Après cinq ou six heures de travail, l'épouvantable vendange est terminée; les hottes sont pleines; elles peuvent retourner à Montfaucon, où les attendent leurs pressoirs naturels et infects : quatre grands lacs vraiment beaux à voir un jour de soleil, mais d'où s'élèvent des parfums à étouffer les oiseaux qui passeraient une lieue au-dessus. Il ne reste plus qu'à visiter l'intérieur de la fosse vide. Un quart d'heure encore, et tout sera fait.

Une échelle a été glissée dans la sinistre fosse. Un homme en descend lentement les barreaux ; il tient à la main une torche de papier allumé. Avant que ses camarades se hasardent à visiter le fond de ce lieu terrible, il faut qu'il s'assure, lui, qu'il n'y a pas de danger. C'est sa torche qui le guide : tant qu'elle brûle, il ne craint rien ; mais si elle s'éteint tout à coup, c'est que la mort est là, prête à frapper, si déjà elle ne l'a fait ! Alors il remonte, s'il peut remonter. Mais, pour beaucoup de ces malheureux, toute lumière a été éteinte avec leur torche de papier.

Il y a quelques mois, cette torche s'éteignit aux mains d'un homme. Frappé par le *plomb,* gaz caché dans les fentes des pierres et qui tue comme la foudre, l'infortuné tomba au fond de l'antre. Il ne poussa pas un cri ; mais ceux qui étaient là cessèrent de voir la lumière et entendirent le bruit que le corps fit en tombant. Ce fut assez.

........*Le plomb ! le plomb !...*

Ce cri retentit à réveiller les corbeaux sous les toits.

.... *Le plomb !* répéta l'écho de la fosse, *le plomb !*

Et l'*homme du bas*, couché sur le ventre, la tête serrée entre ses coudes, *rendclait* — à faire peur.

Les dévoués n'hésitèrent pas.

A l'instant même, un de ces nobles cœurs se précipita dans le gouffre.

Malheur ! sa lumière s'éteignit aussi ! — Il n'avait pas pris le temps de se faire attacher au *bridage;* il fut perdu. Un troisième se présenta pour sauver ses frères. Celui-ci, on l'attacha. La lumière qu'il tenait s'éteignit comme la première, comme la seconde. On le retira — à moitié mort !

Pour les deux autres, — c'était fini.

Vous le voyez bien, lecteur, ils ne reviennent pas toujours, ils ne reviennent pas tous, les pêcheurs qui sont allés en pleine mer, à la garde de Dieu !

L. A. BERTHAUD.





L'AMATEUR DE LIVRES.



QUICONQUE est loup agisse en loup,
C'est le plus certain de beaucoup.

Ce que La Fontaine a dit du loup, je le dirai volontiers du pédant. Savez-vous rien de plus lourd qu'un pédant qui veut être léger, de plus maussade qu'un pédant qui veut être gracieux? et s'il me prenait envie de faire de l'esprit en huit pages, moi qui ai juste ce qu'il faut d'esprit pour distinguer le prétérit de l'aoriste, ne me renverriez-vous pas à mes diphthongues?

J'aime mieux vous prévenir tout d'abord que cet article sera piquant comme un colloque de Mathurin Cordier ou comme un chapitre de Despautère. Dieu, la nature et l'Académie ont renfermé mon imagination dans ces étroites limites qu'elle ne franchira plus. Plus heureux que moi, qui ne peux me dispenser d'écrire, puisque ainsi l'a décidé un libraire trop exigeant, vous pouvez vous dispenser de me lire. Son dessin était fait, sa planche était tirée, il ne manquait plus qu'une longue et inutile élucubration à sa livraison incomplète. Eh bien! la voici : mais vous y chercheriez inutilement un de ces portraits ingénieux auxquels vos écrivains favoris vous ont accoutumé. Si vous êtes curieux de voir le bouquiniste représenté dans

une esquisse fine et originale, n'allez pas plus loin, je vous prie, et tenez-vous-en au modeste conseil de Matthieu Laensbergh : « Voyez-en la représentation ci-contre. »

L'amateur de livres est un type qu'il est important de saisir, car tout présage qu'il va bientôt s'effacer. Le livre imprimé n'existe que depuis quatre cents ans tout au plus, et il s'accumule déjà dans certains pays de manière à mettre en péril le vieil équilibre du globe. La civilisation est arrivée à la plus inattendue de ses périodes, l'âge du papier. Depuis que tout le monde fait le livre, personne n'est fort empressé de l'acheter. Nos jeunes auteurs sont d'ailleurs en mesure de se fournir à eux seuls d'une bibliothèque complète. Il n'y a qu'à les laisser faire.

A considérer l'amateur de livres comme une espèce qui se subdivise en nombreuses variétés, le premier rang de cette ingénieuse et capricieuse famille est dû au bibliophile.

Le bibliophile est un homme doué de quelque esprit et de quelque goût, qui prend plaisir aux œuvres du génie, de l'imagination et du sentiment. Il aime cette muette conversation des grands esprits qui n'exige pas de frais de réciprocité, que l'on commence où l'on veut, que l'on quitte sans impolitesse, qu'on renoue sans se rendre importun ; et, de l'amour de cet auteur absent dont l'artifice de l'écriture lui a rendu le langage, il est arrivé sans s'en apercevoir à l'amour du symbole matériel qui le représente. Il aime le livre comme un ami aime le portrait d'un ami, comme un amant aime le portrait de sa maîtresse ; et, comme l'amant, il aime à orner ce qu'il aime. Il se ferait scrupule de laisser le volume précieux, qui a comblé son cœur de jouissances si pures, sous les tristes livrées de la misère, quand il peut lui accorder le luxe du tapis et du maroquin. Sa bibliothèque resplendit de dentelles d'or comme la toilette d'une favorite ; et, par leur apparence extérieure elle-même, ses livres sont dignes des regards des consuls, ainsi que le souhaitait Virgile.

Alexandre était bibliophile. Quand la victoire eut placé dans ses mains les riches cassettes de Darius, il pouvait y renfermer les plus rares trésors de la Perse. Il y déposa les œuvres d'Homère.

Les bibliophiles s'en vont comme les rois. Autrefois les rois étaient bibliophiles. C'est à leurs soins que nous devons tant de manuscrits inestimables dont une munificence éclairée multipliait les copies. Alcuin fut le Gruthuyse de Charlemagne, comme Gruthuyse l'Alcuin des ducs de Bourgogne. Les beaux livres de François I[er] porteront aussi loin que ses monuments la renommée de ses salamandres. Henri II confiait le secret de son chiffre amoureux aux magnifiques reliures de sa librairie, comme aux somptueuses décorations de ses palais. Les volumes qui ont appartenu à Anne d'Autriche, font encore, par leur chaste et noble élégance, les délices des connaisseurs.

Les grands seigneurs et les gens notables de l'état se conformaient au goût du souverain. Il y avait alors autant d'opulentes bibliothèques que de familles à écussons et à pannonceaux. Les Guise, les d'Urfé, les de Thou, les Richelieu, les Mazarin, les Bignon, les Molé, les Pasquier, les Séguier, les Colbert, les Lamoignon, les d'Estrées, les d'Aumont, les la Vallière, ont rivalisé, presque jusqu'à nos jours, d'utiles

et savantes richesses ; et je nomme au hasard quelques-uns de ces nobles bibliophiles pour m'épargner le soin fastidieux de nommer tout le monde. Nos successeurs ne seront pas si embarrassés.

Bien plus, la finance elle-même, la finance aima les livres! elle a beaucoup changé depuis. Le trésorier Grollier influa plus à lui seul sur les progrès de la typographie et de la reliure que ne le feront jamais nos chétives médailles et nos budgets littéraires, si économes pour les lettres. Son exemple fut suivi de Zamet à Montauron, et de celui-ci à Samuel Bernard, Paris et Crevenna. Un simple marchand de bois, M. Girardot de Préfond, releva sa noblesse un peu équivoque par cet honorable emploi de l'argent, qui lui assure du moins l'immortalité des bibliographies et des catalogues. Nos banquiers n'en sont pas jaloux.

Il y a quelque temps qu'un de mes amis visitait un de ces capitalistes à millions, entre les mains desquels circulent incessamment tous les trésors de l'industrie et du commerce, pour y rentrer augmentés d'une large récolte d'or. Impatient d'échapper au faste qui l'éblouissait, il témoigna le désir de se réfugier dans la bibliothèque : « La bibliothèque? dit le Crésus, n'allez pas plus loin, la voici. » Cette bibliothèque se réduisait en effet à un portefeuille énorme, enflé de billets de banque. « Pensez-vous, ajouta le financier avec la fatuité railleuse d'un sot qui a eu l'esprit de devenir riche, que les bibliothèques les plus célèbres du monde renferment un volume de cette valeur? » Il n'y a rien à répondre à cette question, sinon que l'homme qui possède un pareil volume est bien malheureux de ne pas trouver du plaisir à en acheter d'autres.

Le bibliophile ne se trouve plus dans ces classes élevées de notre société *progressantes* (je vous demande pardon pour ce hideux participe, mais il passera, si vous voulez bien le permettre, avec le verbe *progresser*) ; le bibliophile de notre époque, c'est le savant, le littérateur, l'artiste, le petit propriétaire à modiques ressources ou à fortune congrue, qui se désennuie dans le commerce des livres de l'insipidité du commerce des hommes, et qu'un goût déplacé peut-être, mais innocent, console plus ou moins de la fausseté de nos autres affections. Mais ce n'est pas lui qui pourra former d'importantes collections, et trop heureux, hélas! si ses yeux mourants s'arrêtent encore un moment sur la sienne; trop heureux s'il laisse ce faible héritage à ses enfants! J'en connais un, et je vous dirais son nom si je voulais, qui a passé cinquante ans de sa laborieuse existence à travailler pour se composer une bibliothèque, et à vendre sa bibliothèque pour vivre. Voilà le bibliophile, et je vous notifie que c'est un des derniers de l'espèce. Aujourd'hui l'amour de l'argent a prévalu : les livres ne portent point d'intérêt.

L'opposé du bibliophile, c'est le bibliophobe. Nos grands seigneurs de la politique, nos grands seigneurs de la banque, nos grands hommes d'état, nos grands hommes de lettres sont généralement bibliophobes. Pour cette aristocratie imposante que les heureux perfectionnements de la civilisation ont fait prévaloir, l'éducation et les lumières du genre humain datent tout au plus de Voltaire. Voltaire est à leurs yeux un mythe dans lequel se résument l'invention des lettres par Trismégiste, et l'invention de l'imprimerie par Guttemberg. Comme tout est dans Voltaire, le biblio-

phobe ne se ferait pas plus de scrupule qu'Omar de brûler la bibliothèque d'Alexandrie. Ce n'est pas que le bibliophobe lise Voltaire, il s'en garde bien ; mais il se félicite de trouver en Voltaire un prétexte spécieux à son dédain universel pour les livres. A l'avis du bibliophobe, tout ce qui n'est plus brochure est déjà bouquin ; le bibliophobe ne tolère sur les tablettes négligées de son cabinet que le papier qui sue et les pages qui maculent, sauf à se débarrasser de ce fatras de chiffons humides, tribut stérile de quelques muses affamées, entre les mains du colporteur qui les paie au-dessous du poids ; car le bibliophobe reçoit l'hommage d'un livre et le vend. Je n'ai pas besoin de dire qu'il ne le lit pas et qu'il ne le paie jamais.

Il y a quelque dizaine d'années qu'un étranger, homme de génie, se trouva surpris dans un café de Paris, à la suite de son déjeuner, par un de ces désappointements ridicules auxquels les esprits profondément préoccupés sont trop sujets. Il avait oublié sa bourse, et cherchait inutilement dans son portefeuille un misérable *pound* égaré, quand ses yeux tombèrent, parmi les adresses éparses dans son *album*, sur celle de je ne sais quel seigneur suzerain d'un million d'écus, dont la porte était voisine. Il écrit au noble Turcaret, lui demande 20 francs d'emprunt pour une heure, charge un garçon de sa lettre, attend, et reçoit pour toute réponse le *non* inflexible du cardinal à Maynard. Un ami providentiel survient heureusement, et le tire d'embarras. Cette anecdote est jusqu'ici trop commune pour mériter qu'on la raconte, mais elle n'est pas finie. L'homme de génie devint célèbre, ce qui arrive quelquefois au génie, et puis il mourut, ce qui arrive toujours, tôt ou tard, à tout le monde. La renommée de ses ouvrages pénétra jusque dans les salons de la Banque, et le prix de ses autographes, qui ne fut pas coté à la Bourse, fit quelque sensation dans les ventes. Je l'ai vu, ce noble et utile appel à l'urbanité française, se payer 150 fr. dans un encan où le richard l'avait furtivement glissé, pour tenter le caprice des amateurs, et je serais bien étonné si ce petit capital n'était pas triplé aujourd'hui dans des mains si discrètes et si intelligentes. Ceci prouve qu'un bienfait refusé n'est pas plus perdu qu'un autre. On sait que j'ai toujours aimé à mêler quelque trait de morale dans mes moindres historiettes.

Il est une espèce de bibliophobe auquel je puis pardonner sa brutale antipathie contre les livres, la plus délicieuse de toutes les choses du monde après les femmes, les fleurs, les papillons et les marionnettes ; c'est l'homme sage, sensible et peu cultivé, qui a pris les livres en horreur pour l'abus qu'on en fait et pour le mal qu'ils font. Tel était mon noble et vieux compagnon d'infortune, le commandeur de Valais, quand il me disait, en détournant doucement de la main le seul volume qui me fût resté (c'était, hélas ! Platon) : « Arrière, arrière, au nom de Dieu ! ce sont ces « drôles-là qui ont préparé la révolution ! Aussi, ajoutait-il fièrement après avoir re- « levé avec quelque coquetterie le poil de sa moustache grise, je puis prendre le ciel « à témoin que je n'en ai jamais lu un seul. »

Ce qui distingue le bibliophile, c'est le goût, ce tact ingénieux et délicat qui s'applique à tout, et qui donne un charme inexprimable à la vie. On oserait garantir hardiment qu'un bibliophile est un homme à peu près heureux, ou qui sait ce qu'il faudrait faire pour l'être. L'honnête et savant Urbain Chevreau a décrit merveilleuse-

ment ce bonheur, en parlant de lui-même, et je lui en fais mon compliment. Vous serez de mon avis, si vous voulez l'écouter un moment à ma place, et vous savez déjà que vous n'y perdrez pas. « Je ne m'ennuie point, dit-il, dans ma solitude, où « j'ai une bibliothèque assez nombreuse pour un ermite, et admirable pour le choix « des livres. On y peut trouver généralement tous les Grecs et tous les Latins, de « quelque profession qu'ils aient été, orateurs, poëtes, sophistes, rhéteurs, philo- « sophes, historiens, géographes, chronologistes, les pères de l'Église, les théologiens « et les conciles. On y voit les antiquaires, les relations les plus curieuses, beaucoup « d'Italiens, peu d'Espagnols, les auteurs modernes d'une réputation établie ; et le « tout dans une fort grande propreté. J'y ai des tableaux, des estampes ; un grand « parterre tout rempli de fleurs, des arbres fruitiers, et dans un salon, des musi- « ciens domestiques, qui, par leur ramage, ne manquent jamais de m'éveiller, ou « de me divertir dans mes repas. La maison est neuve, et bien bâtie ; l'air en est « sain, et pour m'acquitter de mon devoir, j'ai trois églises à côté de mes deux portes « cochères. »

Si Urbain Chevreau avait vécu du temps de Sylla, je ne sais pas trop si le sénat aurait osé proclamer Sylla le plus heureux des hommes de la terre : mais je suis porté à le croire, car il est bien probable qu'un homme comme Urbain Chevreau n'aurait pas été connu du sénat. Remarquez, en effet, que ce digne Urbain Chevreau, l'objet et le modèle de mes plus chères études, l'enchantement de mes plus agréables lectures, *præsidium et dulce decus meum,* a oublié ou méconnu, dans ce charmant tableau d'une existence digne d'envie, ce que sa félicité avait de plus précieux et de plus rare. Il était plus savant que les savants de son temps, qui étaient si savants ; il était plus lettré que les lettrés ; il faisait des vers qui valaient les meilleurs vers, et de la prose si pleine, si abondante et si facile, qu'on croit l'entendre quand on le lit. Que de périls à éviter ! que d'obstacles à vaincre pour être heureux ! il fut heureux parce qu'il sut se contenter de sa fortune et se passer de la gloire. On l'oublia tellement de son temps, qu'il ne fut pas de l'Académie ; mais la haine l'avait laissé en paix comme la faveur, et il mourut paisible, entre ses fleurs et ses livres, à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

Que la terre soit légère au plus aimable et au plus érudit des bibliophiles, comme dit la petite phrase épicédique aujourd'hui consacrée. Mais que sont devenus ses livres, les livres si choisis et si propres d'Urbain Chevreau, dont aucun catalogue récent n'a fait mention ? C'est là une question vive, pressante, incisive, et dont on s'occupera beaucoup dans le monde social, quand le monde social ne s'occupera plus des sots non-sens de philosophie humanitaire et de méchante politique dont il est infatué.

Le bibliophile sait choisir les livres ; le bibliomane les entasse. Le bibliophile joint le livre au livre, après l'avoir soumis à toutes les investigations de ses sens et de son intelligence ; le bibliomane entasse les livres les uns sur les autres sans les regarder. Le bibliophile apprécie le livre, le bibliomane le pèse ou le mesure. Le bibliophile procède avec une loupe, et le bibliomane avec une toise. J'en connais certains qui supputent les enrichissements de leur bibliothèque par mètres carrés,



L'innocente et délicieuse fièvre du bibliophile est, dans le bibliomane, une maladie aiguë poussée au délire. Parvenue à ce degré fatal de paroxysme, elle n'a plus rien d'intelligent, et se confond avec toutes les manies. Je ne sais si les phrénologistes qui ont découvert tant de sottises ont découvert jusqu'ici dans l'enveloppe osseuse de notre pauvre cervelle l'instinct de collectivité, si développé dans plusieurs pauvres diables de ma connaissance. J'en ai vu un, dans ma jeunesse, qui faisait collection de bouchons de liége, anecdotiques ou historiques, et qui les avait rangés par ordre, dans son immense galetas, sous des étiquettes instructives, avec indication de l'époque plus ou moins solennelle où ils avaient été extraits de la bouteille ; *exemplum ut :* « M. LE MAIRE, CHAMPAGNE MOUSSEUX DE PREMIÈRE QUALITÉ ; NAISSANCE DE SA MAJESTÉ LE ROI DE ROME. » Le bibliomane doit avoir à peu près la même protubérance.

Du sublime au ridicule, il n'y a qu'un pas. Du bibliophile au bibliomane, il n'y a qu'une crise. Le bibliophile devient souvent bibliomane, quand son esprit décroît ou quand sa fortune s'augmente, deux graves inconvénients auxquels les plus honnêtes gens sont exposés ; mais le premier est bien plus commun que l'autre. Mon cher et honorable maître, M. Boulard, avait été un bibliophile délicat et difficile, avant d'amasser dans six maisons à six étages six cent mille volumes de tous les formats, empilés comme les pierres des murailles cyclopéennes, c'est-à-dire sans chaux et sans ciment, mais qu'on aurait pu aussi prendre de loin pour des *tumuli* gaulois. C'était, en effet, de véritables bibliotaphes. Je me souviens qu'en voyageant un jour avec lui parmi ces obélisques mal calés, et dont la prudente science de M. Lebas n'avait pas assuré l'aplomb, je m'informai curieusement d'un livre unique, dont ma respectueuse amitié s'était empressée de lui céder la possession dans une vente célèbre. M. Boulard me regarda fixement, avec cet air de bonhomie gracieuse et spirituelle qui lui était particulier ; et, frappant du bout de sa canne à pomme d'or une de ces masses énormes, *rudis indigestaque moles,* puis une seconde et une troisième : « Il est là, me dit-il, ou bien là, ou là. » Je frémis à l'idée que la malencontreuse plaquette avait disparu pour toujours, peut-être, sous dix-huit mille in-folio, mais ce calcul ne me fit pas négliger l'intérêt de mon salut. Les piles géantes, ébranlées dans leur équilibre incertain par le bout de la canne de M. Boulard, se balançaient sur leurs bases d'une manière menaçante, et leur sommet vibra

longtemps comme la flèche légère d'une cathédrale gothique, à la volée des cloches ou aux assauts de la tempête ; j'entraînai M. Boulard, et je m'enfuis avant qu'Ossa ne fût tombé sur Pélion, ou Pélion sur Ossa. Aujourd'hui même, quand je pense que les *Bollandistes* ont failli s'écrouler tous à la fois, et de vingt pieds de haut, sur ma tête, je ne me rappelle pas ce péril sans une pieuse horreur. Ce serait abuser des mots que d'appeler bibliothèques ces épouvantables montagnes de livres qu'on ne peut attaquer qu'avec la sape, et soutenir qu'avec l'étançon.

Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum.

Le bibliophile ne doit pas se confondre avec le bouquiniste, dont nous allons parler, et cependant le bibliophile ne dédaigne pas de bouquiner quelquefois. Il sait que plus d'une perle s'est trouvée dans le fumier, et plus d'un trésor littéraire sous une grossière enveloppe. Malheureusement ces bonnes fortunes sont fort rares. Quant au bibliomane, il ne bouquine jamais, parce que bouquiner, c'est encore choisir. Le bibliomane ne choisit point, il achète.





Le bouquiniste proprement dit est ordinairement un vieux rentier ou un professeur émérite, ou un homme de lettres passé de mode, qui a conservé le goût des livres, et qui n'a pas su conserver assez d'aisance pour en acheter. Celui-là est sans cesse à la recherche de ces bouquins précieux, *raræ aves in terris*, que le hasard capricieux peut avoir cachés d'aventure dans la poussière d'une échoppe, diamants sans monture que le vulgaire confond avec la verroterie, et qui ne s'en distinguent qu'au regard judicieux du lapidaire. Avez-vous entendu parler de cet exemplaire de l'*Imitation de Jésus-Christ*, que Rousseau demandait en 1765 à son ami M. Dupeyrou, qu'il annotait, qu'il ornait de sa signature, et dont un des feuillets se trouve marqué d'une pervenche sèche, la vraie pervenche, la pervenche originale que Rousseau avait recueillie la même année sous les buissons des Charmettes? M. de Latour est possesseur de ce bijou de modeste apparence qui ne serait pas surpayé au poids de l'or, et qui lui a coûté 75 centimes. Voilà une délicieuse conquête! Je ne sais toutefois si je n'aimerais pas autant le vieux volume de *Théagène et Chariclée*, que Racine abandonna en riant à son professeur : « Vous pouvez, lui dit-il, brûler celui-là ; maintenant je le sais par cœur. » Si ce joli petit livre n'est plus sur les quais, avec la signature élégante et les notes grecques en caractères mignons qui le feront distinguer entre mille, je vous réponds qu'il y a passé. Et que diriez-vous de l'édition originale du *Pédant joué* de Cyrano, avec les deux scènes que vous savez, enfermées dans une large accolade, et cette simple note de Molière, griffonnée sur la marge : « Ceci est à moi. » Ce

sont là les douces joies, et le plus souvent, il faut en convenir, les merveilleuses illusions du bouquiniste. Le savant M. Barbier, qui a publié tant d'excellentes choses sur les anonymes, et qui en a tant laissé à dire, avait promis une bibliographie spéciale des livres précieux ramassés pendant quarante ans sur les quais de Paris. La perte de ce manuscrit serait fort à regretter pour les lettres, et surtout pour les bouquinistes, ces habiles et ingénieux alchimistes de la littérature, qui rêvent partout la pierre philosophale, et qui en trouvent de temps en temps quelques morceaux, sans prendre grand souci de les faire enchâsser richement dans des reliures fastueuses. Le bouquiniste croit toute sa vie posséder ce que personne ne possède, et ses épaules se soulèveraient de pitié devant l'écrin du grand Mogol ; mais le bouquiniste a de puissantes raisons pour ne pas relever ses richesses de la vaine apparence d'une richesse étrangère, et il déguise son motif secret sous un prétexte assez spécieux. « La livrée de l'âge, dit-il, sied aux vieilles productions de la typographie, comme la patine au bronze antique. Le bibliophile qui envoie ses livres à Bauzonnet ressemble à un numismate qui ferait dorer ses médailles. Laissez le vert-de-gris à l'airain, et le cuir éraillé aux bouquins. » Ce qu'il y a de vrai au fond de tout cela, c'est que les reliures de Bauzonnet sont fort chères, et que le bouquiniste n'est pas riche. N'enluminez pas la beauté d'un fard presque sacrilége, et n'abandonnez pas les livres aux opérations dangereuses de la restauration, quand ils peuvent s'en passer, mais croyez fermement qu'aux livres comme aux belles, la parure ne nuit en rien.

Le nom du bouquiniste est un de ces substantifs à sens double qui abondent malheureusement dans toutes les langues. On appelle également bouquiniste l'amateur qui cherche des bouquins, et le pauvre libraire en plein air qui en vend. Autrefois, la métier de celui-ci n'était pas sans considération et sans avenir. On a vu le marchand de bouquins s'élever du modeste étalage de la rue, ou de la frileuse exposition d'une échoppe nomade, jusqu'aux honneurs d'une petite boutique de six pieds carrés. Tel fut naguère ce Passard dont la mémoire vit peut-être encore dans la rue du Coq. Et qui pourrait avoir oublié Passard, avec ses cheveux coupés de près, sa courte queue en trompette, son gros œil fauve et saillant, et le petit œil bleu enfoncé qu'un jeu bizarre de la nature avait opposé à l'autre, pour que le signalement de Passard n'eût rien à envier à son caractère en originalité excentrique? Lorsque Passard, l'angle droit de sa bouche relevé par une légère convulsion sardonique, était en humeur de parler ; quand son petit œil bleu commençait à pétiller d'un feu malin qui n'enflammait jamais son gros œil éteint, vous pouviez vous attendre à voir se dérouler devant vous toute la chronique scandaleuse de la politique et de la littérature pendant quarante années historiques. Passard, qui avait colporté, sous le bras, sa boutique ambulante, du passage des Capucines au Louvre, et du Louvre à l'Institut, avait tout vu, tout connu, tout dédaigné du haut de son orgueil de bouquiniste. Et cependant Passard n'était pas l'homme d'Horace, *dicendi bona mala locutus*; il n'en était que la moitié. La mémoire de Passard ne se rappelait que le mal ; mais, avec quelle verve ironique, et quelquefois éloquente, il stigmatisait de son mépris les noms les plus illustres, c'est ce qu'il faut avoir entendu pour le croire. « Mirabeau cependant? lui dis-je timidement un jour. — Mirabeau, me répondit fière-

ment Passard en se campant sur le pied droit, était un stupide polisson. » Je me hâte de déclarer, pour l'acquit de ma conscience, que ceci ne prouve rien, si Passard ne connaissait pas mieux les hommes qu'il ne connaissait les livres. Ce qu'il y a d'incontestable pour les bouquinistes amateurs qui l'ont visité si souvent, c'est que sa conversation était beaucoup plus curieuse que ses bouquins.

J'ai cité Passard, bouquiniste obscur dont le nom ne brillera jamais dans une biographie; Passard, qui est, selon toute apparence, le Brutus, le Cassius, le dernier des bouquinistes. Le bouquiniste des ponts, des quais et des boulevards, pauvre créature équivoque, anomale, étiolée, qui ne vit plus qu'à demi de ses bouquins méconnus, est tout au plus l'ombre du bouquiniste : le bouquiniste est mort.

Cette grande catastrophe sociale, la mort du bouquiniste, était un des résultats infaillibles du progrès : douce et innocente superfétation de la bonne littérature, le bouquiniste devait finir avec elle. Dans cet âge d'ignorance auquel nous avons eu le bonheur d'échapper, le libraire était, en général, un homme capable d'apprécier ses publications, qui les faisait imprimer sur un bon papier solide, élastique et sonore, et qui les faisait recouvrir, quand elles en valaient la peine, d'un bon cuir imperméable, assujetti par une bonne colle et par une bonne couture. Si le livre tombait par hasard dans le domaine du bouquiniste, il n'était pas perdu pour cela. Basane, veau ou parchemin, sa reliure brûlée et racornie aux feux du soleil, imbibée, détendue et ramollie par les averses, revêtue par le vent d'une couche épaisse de poussière qui devient de la boue quand il pleut, protégeait longtemps encore, sous un abri fort disgracieux au regard, les visions du philosophe ou les rêveries du poëte. Aujourd'hui, ce n'est plus cela. Le libraire du progrès sait que la gloire viagère des livres qu'il publie n'a guère plus de durée probable que la vie des moucherons du fleuve Hypanis, et qu'à peine baptisée par la réclame, elle sera enterrée dans trois jours avec le feuilleton. Il couvre d'un papier jaune ou vert son papier blanc noirci d'encre, et il abandonne le spongieux chiffon à toutes les intempéries des éléments. Un mois après le honteux volume gît dans les caisses de l'étalagiste, à la merci d'une belle pluie matinale. Il s'humecte, s'abreuve, se tord, se marbre çà et là de larges zônes mordorées, retourne peu à peu à l'état de bouillie dont il est sorti, et n'a presque plus de préparation à subir pour tomber sous le pilon du cartonnier. L'histoire des livres du progrès est tout entière là-dedans.

Le bouquiniste aux vieux et nobles bouquins n'a rien de commun avec ce triste marchand de papier mouillé qui étale, en haillons moisissants, quelques lambeaux de livres nouveaux. Le bouquiniste est mort, vous dis-je, — et quant aux brochures qui ont remplacé ses bouquins, il n'en restera pas de souvenir dans vingt ans. On peut bien m'en croire, car j'y suis pour trente volumes.

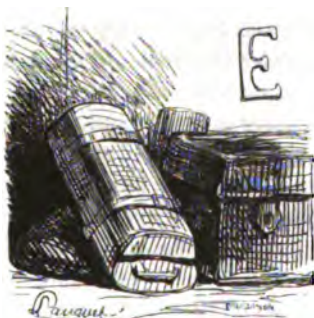
Et puis faites-moi la grâce de me le dire, si vous le savez, que restera-t-il dans vingt ans?

CHARLES NODIER.



LE TOURISTE.

Diné le 20 à Elbeuf.... Toutes les femmes de cette ville sont rousses.
UN TOURISTE ANGLAIS.

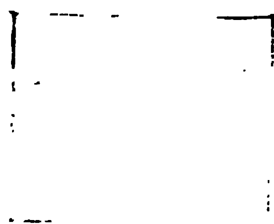


En dépit du voyage à jamais mémorable de Gulliver chez le peuple intéressant de Lilliput, et des relations plus ou moins véridiques écrites depuis le capitaine Cook jusqu'au capitaine Marryat, l'imagination timide des géographes ne rêve plus les lointaines découvertes. Ils se sont contentés de tracer le cercle figuratif de l'univers, et contemplant le globe de la hauteur de leur compas, ils ne cherchent plus à en reculer les limites. A dater de Christophe Colomb, les amiraux de tout pavillon se sont dégoûtés de la gloire; depuis M. de Blosseville, les marins se tiennent coi.

Il résulte de ceci qu'à défaut d'îles vierges et de baies inconnues à explorer, nous visitons les contrées dont la topographie exacte se trouve consignée dans tous les itinéraires : ce parti est le plus commode et le plus sage. Notre siècle n'invente plus, il s'abstient de nous montrer de nouveaux mondes et de nouvelles mers; mais, il faut le dire à sa louange, c'est un siècle emporté sur la roue de la vapeur, un siècle alerte et curieux de déplacement au dernier point. Il constate au lieu de découvrir, il visite chaque recoin du monde comme un agent de police visite un tiroir. S'il n'est pas encore prouvé que la littérature contemporaine et le théâtre d'aujourd'hui demeurent comme monument; personne au moins ne pourra nier que la migration ne soit en progrès. On voyage, ou plutôt on arrive au fond de la Suède en vingt jours, un capitaliste ruiné s'occupe en ce moment-ci d'élever des télégraphes



LE TOURISTE.



dans le Désert. On ne parle encore que des télégraphes, mais un mois après le Désert voudra le gaz.

Cette fièvre des voyages n'agite pas encore heureusement à la fois tous les individus d'une même nation : en regard de ces touristes effrénés il y a des gens qui ne bougent pas plus de leur fauteuil que les sénateurs qui se laissèrent égorger dans leur chaise d'ivoire.

Les touristes (on peut l'avancer) composent véritablement une classe distincte, une famille à part au sein de la grande famille.

Cette race forme surtout en France l'une des surfaces les plus divertissantes de la société française.

Le touriste, c'est le mouvement perpétuel si longtemps rêvé par les poursuiveurs d'énigmes, c'est le juif errant avec un habit convenable et ses 5 sous multipliés.

On naît voyageur, on devient touriste. Mille incidents divers vous poussent loin de la patrie : souvent d'abord c'est la patrie elle-même, lorsque son horizon se rembrunit, et que l'émeute y souffle violemment les révolutions ; il ne manque pas alors de philosophes qui deviennent touristes.

D'autres se font touristes par satiété, par ennui. L'éternel programme de la vie parisienne les décide à chercher d'*autres climats et d'autres cieux,* comme disent les opéras-comiques. Ils étaient la veille en bas de soie à un bal de l'ambassade d'Angleterre, le lendemain ils font leurs malles pour la Perse.

Les subdivisions du terme général touriste (*tourist*) varient dans notre France à l'infini. Nous mentionnerons ici le touriste riche, le touriste pauvre, le touriste ruiné, le touriste politique, le touriste joueur, et le touriste littéraire.

Ce jeune homme, en gants jaunes, ajustant sa lorgnette d'écaille noire au balcon de l'Opéra et se penchant à mi-corps vers le parterre comme pour y découvrir un être des pays lointains, c'est un touriste.

Il y a deux mois, il applaudissait à Saint-Pétersbourg mademoiselle Taglioni ; voyez-le maintenant frapper de sa canne avec frénésie à chaque bond gracieux de mademoiselle Essler. Comment ignorez-vous que l'année précédente il a quitté un soir les Variétés pour s'en aller voir danser les Odalisques dans leur patrie véritable ? Il est monté quatre fois dans la nacelle aérienne de M. Green. Il n'a pas trente ans, et déjà il connaît sept à huit pays divers : l'Italie, l'Espagne, l'Afrique, la Chine et l'Asie. Il retourne sous peu de jours à l'ouest des États-Unis ; il va vous parler de la cabane du Blanc et du wigwam de l'Indien, des plaines verdoyantes arrosées par l'Arkansas ou la Rivière Rouge. Vous pourrez dans l'entr'acte causer avec lui, Osages, Cricks, Delawares, Pawnies, Comanches et autres tribus. Ne vous avisez pas de le contrarier au sujet des Maures, des Braknos, des Nalous, des Landanas, des Bagos : ce sont là ses castes de prédilection, il a fait route avec elles, il a fumé dans leurs pipes. Il sait ses prairies de l'ouest tout aussi bien que Cooper le romancier. Voulez-vous aller à Temboctou, et de là à la Mecque, où vous ferez un pèlerinage ?... Mais on lève la toile, et mademoiselle Essler va danser la *Tarentule*... Vous reprendrez la conversation dans l'autre entr'acte.

« Aimez-vous la Grèce ? s'écrie de nouveau le touriste, le bazar d'Athènes m'a

préoccupé comme savant. Vous ne connaissez point le consul d'Athènes? c'est un homme parfait et qui vous ira. Il m'a fait observer que les tableaux de Polignote décoraient le portique des Stoïciens ; à cette heure, et par une singulière vicissitude du sort, les capucins sont devenus habitants de la Lanterne de Démosthène, édifice antique que ne rappelle en rien la lanterne de Saint-Cloud. J'ai beaucoup lu, beaucoup étudié en Grèce. Le Parthénon vu du côté des Propylées est joli. Je ne vous dis rien de la fontaine Castalie à Delphes. Les Grecs sont voleurs généralement, mais il y a des dames grecques admirables! »

Il reprend bientôt :

« Je le vois, les antiquités vous flattent peu. Préférez-vous la Chine? je l'ai habitée un an : c'est un pays sur lequel les livres et les imprimés ont menti. Il est faux que l'on y mange perpétuellement le riz avec des bâtonnets pour cuillers; j'en ai trouvé une dans la ville de Canton. J'ai logé deux mois à Péking, je sais l'enceinte de la ville impériale, j'en ai fait le calcul à deux toises près. Formose, les marchands hong, les îles Lieou, Kieou, le fleuve Jaune, la grande Muraille, les marchands d'éventails et ceux de thé, j'ai tout vu. J'ai un exemplaire sur soie du testament de Kia-King, j'ai mangé de la soupe aux nids d'oiseaux chez le mandarin O-mi, mandarin à bouton d'argent, qui fait de très-jolis vers. On n'a jamais ouï parler en Chine de M. Abel de Rémusat votre Chinois, pas plus que de M. Flourens notre nouvel académicien!

Le touriste continuera de la sorte dès le premier instant où il lui sera permis de recommencer. Il vous entraînera à sa suite et sans fatigue à travers l'Italie et la Norvège, la Suisse et la Tartarie, la Hollande et la Sicile; les contrées les plus diverses et les plus opposées, il les fera défiler sous vos yeux à la baguette. Cet homme ressemble à un marchand qui développe devant vous les échantillons de l'univers : choisissez.

Le touriste riche possède ordinairement de 200 à 250,000 livres de rentes. Il fait partie de la classe des touristes *nababs* qui parcourent l'orient avec une caravane de chameaux et de domestiques. Il voyage en berline, descend au meilleur hôtel, et retient cinq lits pour le moins qui sont dévolus à sa livrée. Il voyage sans *lionne*, ni dame de ses pensées : c'est un célibataire ennuyé qui craint la goutte. Il a le teint pâle, il aime la musique et recherche la société dans chaque ville; son valet de chambre le rase, le coiffe et l'habille; quand il quitte Paris, il emporte avec lui une partie de son mobilier, ses nécessaires de toilette, ses portraits de femmes, ses diamants; et n'était, en vérité, la tenture de son appartement à son hôtel, il retrouverait sa chambre de la place Vendôme partout. Le touriste riche n'emploie jamais les garçons d'une auberge italienne ou française, il n'use que des siens, qui forment une sorte de milice à part, et deviennent redoutables aux maîtres d'hôtel dans tous les lieux où ils passent. Comme il est banquier la plupart du temps, et qu'il possède un clos de vin renommé, sa cave le suit, et il a le plaisir de lire le nom de son crû sur ses bouteilles. Quelquefois il se trouve accaparé dès le premier jour par messieurs du conseil municipal, qui lui demandent comme une grâce de vouloir bien donner son nom à une rue de leur endroit, faveur que le touriste n'accorde qu'après un petit débat de modestie. Les Anglais le fuient comme la peste, parce qu'il est plus riche qu'eux, dont la médiocrité se replie et s'abrite en

France. Le journal du pays annonce sa venue avec des fanfares de phrases; mais il repart en poste quand on s'y attendait le moins, il veut voir à Rome le pape et la semaine sainte.

Le touriste riche a quitté pour voyager son château de France, la Bourse et le théâtre Italien. A Londres, à Rome, à Saint-Pétersbourg, vous le retrouvez amoureux de quelque prima-donna qui regarde la loge d'avant-scène, et à laquelle son chasseur apporte un bouquet matin et soir. Ce chasseur est un fort bel homme qui fait le conquérant auprès des femmes de chambre, paie seul les postillons, et met les aubergistes au pas. Il exerce sur le valet de chambre une surintendance cruelle pour celui-ci, mais aussi il répond des roues cassées et du versement en voyage. Il sait par cœur tous les paris de son maître, et ne monte jamais sur un *steamer* sans aller causer quelques minutes avec le nègre qui surveille la vapeur.

Le touriste riche sent le portugal et le cuir de Russie; il fume des cigares Lafleur, — et c'est pour l'ordinaire sur un album à fermoirs dorés qu'il inscrit pour la postérité la plus reculée des fastes comme ceux-ci :

« 16 avril, beau temps; baigné à neuf heures; à dix, déjeuner, à deux heures, je tirerai le pistolet. »

Ou bien :

« Miss L... est adorable; l'applaudir ce soir quand elle chantera; demander l'adresse d'un dentiste, etc., etc. »

Le touriste riche affectionne surtout les eaux de Baden-Baden. Il y tient tour à tour le râteau ou la cravache, il achète toutes les vues de ce délicieux pays, et parle de la *Favorite* à son retour comme d'un palais magique. Il a soixante gilets, autant de bagues, un peu moins d'épingles, et une chaine d'or sur son gilet de velours nacarat. Au premier coup d'archet que nous vaut à Paris le retour des Bouffes, vous le retrouvez fort exactement assis dans sa loge ou dans sa stalle, envoyant à la Grisi un flot de *bravi* et de *brava*.

Il est cependant certains désagréments curieux que le touriste riche éprouve en voyage et auxquels nous devons consacrer ici quelques lignes.

Nous mentionnerons en premier lieu le *nécessaire*.

Ce nécessaire, acheté le plus souvent chez Aucoc, se compose de tous les outils imaginables pour une toilette recherchée; il pèse vingt-cinq livres, il est garni d'or, d'argent, d'émaux incrustés, de velours. Rien de plus superflu que ce nécessaire, vous le savez. C'est une lourde machine qui est loin de valoir, pour l'utilité, les quatre à cinq menus objets de toilette renfermés dans l'unique étui qu'un Anglais met dans sa poche pour le voyage [1]. Ce nécessaire de l'homme riche une fois étalé sur les serviettes blanches de son hôtel, jugez des commérages du maître, de la servante et des valets de l'endroit! Le seul examen de ces pièces fait monter la carte du touriste riche à un taux exagéré. Ajoutez à cela les transes perpétuelles qui l'agitent au sujet de cette vaisselle portative, s'il passe par les détours périlleux de la Sicile ou de la Calabre!

[1] La supériorité du touriste d'Angleterre sur le touriste de France est une chose qui ne fait pas même conteste; mais nous ne devons nous occuper ici que du touriste français.

Le second désagrément que nous devons mentionner consiste dans la *botte vernie*. Un touriste à la mode prit terre, un soir, dans le petit port de Trouville. Entre autres magnificences qu'il voiturait avec lui il avait dans sa malle trois paires de bottes. Comme il y avait bal dans l'endroit, il se contenta de dire en se couchant, au valet d'auberge, qu'il voulait pour le lendemain des bottes vernies. Sur l'affirmative du garçon, notre touriste s'endormit ; il fut réveillé dès l'aube par les lames tranchantes d'un beau soleil, qui pénétraient à travers les volets dans l'appartement. L'air était divin, la mer chantait, le touriste se leva. Après s'être promené longtemps, il lui vint envie d'aller déjeuner à deux lieues de là; il se résolut à prendre une voiture. On lui enseigne le seul carrossier du pays, il s'achemine vers son atelier, mais, ô stupeur ! que voit-il en arrivant ? quatre paires de bottes miraculeusement vernies sur une fenêtre, le garçon carrossier en était à la cinquième. Les bottes du touriste passaient par le vernis du charron !

Venons maintenant au touriste pauvre. Celui-là calcule et passe son temps à faire son budget dans chaque étape. C'est un petit homme sec comme de l'amadou, brossé, rangé, épinglé, mais d'une propreté si triste qu'on est tenté mille fois de lui demander : « Mon ami, pourquoi voyagez-vous? » Il n'a qu'un sac de nuit, une valise de cuir anglais, une montre et un parapluie. N'espérez pas le tromper, il connaît la liste des hôtels ou des garnis avec leur tarif, il est à l'eau par régime, porte un chapeau gris orné d'un crêpe afin de légitimer un habit noir, et tient assidûment une paire de gants roulés, également noirs, dans sa main droite. Cependant, il n'en arpente pas moins les vallées de la Suisse, et les musées d'Italie; il va son petit bonhomme de chemin, et ne s'accorde le café ou la glace qu'aux grandes occasions. Il ne demande jamais si la voiture va vite, mais combien on paie ; les suisses et les gardiens de monuments l'ont en horreur; il fait un train du diable pour payer la note de son hôtel, cette note qui ne monte souvent qu'à 100 francs pour quinze jours ! Le touriste pauvre se couche sans bougie ; il achète à peine des allumettes phosphoriques.

Le touriste ruiné a pris pour thème perpétuel de vous entretenir de son luxe et de ses chevaux; il dit : *ma terre de... que j'ai vendue, mon cheval que j'ai donné, mon chasseur que j'ai mis hors de chez moi*. Il écume au nom de quelque grand industriel en journaux ou en asphaltes qui l'a ruiné ; si ce Robert Macaire avait l'audace de se présenter dans le lieu où il passe sa saison d'été, il l'en ferait sortir et reprendre la poste incontinent ! Le touriste ruiné affecte de mépriser les équipages à la mode, les femmes et les *lions* qu'il rencontre : « La coupe de leur voiture est pitoyable, ils sont mis à faire soulever le cœur, ce *lion* ressemble à un bottier. » A ceux qui le connaissent moins, le touriste ruiné aime à persuader qu'il fait des économies, ou bien qu'il voyage par ordre de Marjolin. Les débris de son ancien luxe l'ont suivi; il conserve des épingles, des bagues et des chaînes qui, sans être de mode, ont du moins de la valeur. La misanthropie qui le ronge lui fait demander des nouvelles de ses amis de Paris qui *branlent dans le manche*, avec un empressement que rien n'égale ; l'annonce d'une faillite ou d'un revers l'épanouit. Il porte des éperons, mais il n'a plus de cheval ; sa robe de chambre, dans laquelle il se drape comme un Romain pour prendre le thé, conserve un parfum de grandeur et de fortune. C'est dans cette tunique flottante qu'il

rêve le matin aux moyens de se refaire ; il n'y a qu'un mariage qui puisse vraiment le sauver !

La mystérieuse allure du touriste politique s'accroît pour l'ordinaire de tous les brouillards du télégraphe et de la diplomatie. Le touriste politique choisit le plus souvent le moment d'une question difficile pour tâter le pouls à l'esprit public dans un pays ; il est mince et ficelé comme une dépêche, rogue comme un protocole, d'autres fois soumis et insinuant comme un placet. Ne l'interrogez pas, il ne sait rien, il ne vient ici que pour promener sa femme ou délasser son ennui de célibataire ; la nature a tant de charmes pour un homme de cabinet ! Depuis le congrès de Tœplitz, où le plus infâme des pamphlets a osé travestir sa mission, il a renoncé au monde ; si le mois dernier il était à Bade, c'est que Meyerbeer s'y promenait, et qu'il est l'ami de Meyerbeer. Toutefois, et en dépit des négations multipliées du touriste politique, vous ne tardez pas à le voir aller chez tous les Russes sérieux qui tiennent leurs assises politiques dans le pays. Le matin, il vous a parlé, au salon de conversation, avec une veste de chasse et une badine ; le soir, vous le retrouvez avec un habit bleu barbeau et une mercerie de décorations à la boutonnière. En public, il affecte de ne lire aucun journal ; chez lui, c'est un cabinet de lecture, et il correspond chaque soir régulièrement avec la Gazette d'Ausbourg. La rue des Capucines reçoit de lui des lettres qui peuvent s'appeler véritablement une chronique ; il parle toutes les langues, et use des gants jaunes à faire frémir. Il voyage en grand ou en petit, suivant le thermomètre des fonds secrets ; il vous dit toujours : « Que se passe-t-il ? » ou encore : « Je ne sais rien. » Si l'on parle à table du vin de Johannisberg, le vin du premier diplomate du monde, il feindra la distraction, car il évite jusqu'aux moindres confidences.

C'est un de nos secrétaires,
Qui cousus de petits mystères
Ne vous parlent qu'incognito.

Ces vers de Gresset dépeignent assez bien le touriste politique. Il arrive cependant qu'il est quelquefois un ministre disgracié, un héros sans portefeuille. Mais alors le triste voyage, si par malheur il n'est pas né philosophe ! Le voyez-vous ouvrir avec effroi chaque feuille qui vient de France, interroger chaque visage de nouveau venu ! Il demande son rappel aux arbres, aux clochers, aux vagues, il parcourt sans les voir et sans en jouir vingt pays qui n'ont d'autre charme pour lui que celui de varier à ses yeux le panorama du monde et l'arracher à ses afflictions ministérielles. Le touriste politique emporte d'habitude avec lui plusieurs brochures et un arsenal de cannes à pommes d'or ou de pipes avec lesquelles il se fait aux eaux de bons amis, des êtres dévoués à sa personne et à sa cause. Il affecte de n'aimer que le bordeaux ou le thé russe. S'il commet l'énorme imprudence d'emmener sa femme avec lui, il ne pourra guère éviter les tracasseries conjugales, mais cette femme aide à sa fortune merveilleusement ; c'est par elle qu'il apprend mille secrets, elle fait pour lui la police de son boudoir. La femme du touriste politique est pour l'ordinaire assez belle. c'est une glu perfide tendue par lui aux diplomates et

aux hommes d'affaires de toutes les puissances. Le touriste politique est nécessairement un homme sérieux. Il juge constamment moins par analogie que par contraste ; il vous dit : *En Angleterre, c'est bien autrement; en Russie, cela n'a pas lieu*, etc., etc. Sa devise favorite est le *nil admirari*. Qu'est-ce qui pourrait en effet étonner un homme qui a vu les têtes les mieux organisées de l'Europe?

Place ! place ! voici le touriste *joueur !* celui-là, pour se faire voir, met le corps à travers la chaise de poste qui le reconduit de Bade à Paris; cette chaise il l'a gagnée au trente et quarante. C'est un homme d'un âge mûr, le plus souvent aussi sec qu'un parchemin, et maigre comme le râteau du croupier. Il s'inquiète peu, je vous jure, du fameux chapitre de l'Authentique : *de Alearum usu*; de celui du code : *de Religiosis et sumptibus,* du Digeste au titre : *Interdicimus,* et de toutes les belles choses de saint Cyrille sur les joueurs. Il prise également peu la verdure, les cascades et les vapeurs enchantées du paysage. Ancien habitué de Frascati, il a assisté, à Paris, au dernier jour des jeux et de M. Benazet, il a vu le dernier quart d'heure de probité des employés, il a reçu le dernier soupir du creps et de la roulette. Aussi recherché qu'un dandy, ou aussi crotté qu'un watchman, il parcourt depuis ce temps les quatre parties du monde, demandant à chaque pays de faire de lui un Crésus. Ce n'est guère qu'à trois heures de l'après-midi que le touriste joueur ouvre la paupière, il se réveille en s'écriant : *Rouge gagne!* J'en ai vu un qui passait sa vie à étendre un petit tapis vert sur son lit, il battait les cartes et faisait le jeu à qui entrait. Il arrive souvent que le touriste joue en chemin la calèche qui l'amène aux eaux, d'autres fois il joue jusqu'à sa montre et sa malle. Il joue en voiture, il joue à pied, il joue à cheval, mais c'est surtout à Bade ou à Vienne qu'il aime à jouer. Il trouve en ces lieux bon nombre d'étrangers, il s'informe d'eux au débotté et les cote sur son carnet de joueur. Comme il est assez rare que le touriste joueur n'ait pas subi quelque désagrément dans son pays, il respire à l'aise loin de ses pénates, et poursuit le cours de ses études aléatoires avec plus d'assurance en songeant au privilége de l'incognito. Pour mieux se déguiser, ce touriste-là, qu'on devrait nommer le touriste *floueur,* se fait appeler le comte de Spa aux eaux de Bagnères, et réciproquement le comte de Bagnères aux eaux de Spa. Il se campe dans le meilleur hôtel, court au jeu, ne s'amuse pas à piquer la carte, et jette un billet de 1000 francs sur le tapis à son arrivée dans la maison de conversation. Deux jours se sont à peine écoulés, qu'il sait le nom des Russes, des Anglais, des aventuriers de tous pays qui s'abattent aux eaux comme une nuée de sauterelles. Le touriste joueur ne manque jamais le dîner de table d'hôte, c'est là qu'il ébauche des liaisons pour les jours de malheur, car si la chance venait à tourner trop désagréablement pour lui, songez un peu à ce qu'il deviendrait dans une ville où les perdants ont toujours tort ! En homme prudent, il s'attache donc à faire des dupes, c'est au dessert surtout que sa faconde éblouit. Il a fait des calculs approfondis sur la banque, il prédit la martingale, et dégotera la ferme à volonté. En arrivant au salon, il s'assied nonchalamment devant le tapis, puisant et repuisant dans sa tabatière à portrait, qu'il dit tenir d'un prince régnant de la maison d'Allemagne. Le garçon de l'hôtel le maudit cordialement parce qu'il rentre toujours le dernier et souvent avec des airs de Beverley, qui lui figent le sang au

cœur. Avare ou prodigue selon la chance, il se refuse le nécessaire ou se complaît dans des félicités de vingt minutes, la carte de son dîner montera aujourd'hui à 4 francs, demain à un double louis.

Le touriste *littéraire* ne date pas d'aujourd'hui. Pour ne parler que de deux écrivains : de le Pays, sous Louis XIV, et du chevalier de Boufflers, sous Louis XV, ils furent de charmants touristes. Le premier a rédigé un voyage en Angleterre, en Hollande et en Belgique, voyage qui est bien l'un des plus ingénieux et les plus gais qui se puissent lire ; le second a crevé un bon nombre de chevaux à courir, avec sa boîte à pastel et son fouet, après des marquises aussi agréables qu'Aline. Le dix-huitième siècle, plus que tous les autres, mit en circulation le touriste littéraire : le premier fut, sans contredit, le prince de Ligne. Mais, en ce beau temps d'esprit et de manchettes, il faut observer que l'on faisait meilleur marché de son génie qu'à présent : un livre de voyage était un recueil de lettres adressées à ses amis. A cette heure, le tourisme littéraire est autre chose ; un touriste, quand il *découvre* un pays, songe tout d'abord à se faire payer sa découverte par son libraire : tant pour l'Italie, tant pour l'Afrique, tant pour l'Espagne ou pour la Perse : tous les pays pour lui sont devenus matière à impôt ! Armé d'une écritoire à ressort, il écrit sur le mont Cenis ou le Saint-Gothard deux in-8° d'impressions. Il part escorté d'un seul domestique, comme lord Byron ; ce *fidus Acathes* le suit partout avec des chaussons, dans les musées ou les bibliothèques, pour ne pas salir les parquets ; avec des souliers ferrés sur le mont Blanc. Le touriste littéraire se fait un point d'être mal mis, il a toujours l'air d'avoir versé la veille dans un précipice. Il emporte avec lui une masse d'albums et de souvenirs, des autographes d'écrivains en vogue, du tabac turc et une merveilleuse quantité de cigares. Il écrit son nom sur tous les registres, et se fait annoncer dans le journal du département. Afin de mentir avec une sorte de vraisemblance, il se montre aux savants du pays (lorsque le pays possède des savants) ; il fait sonner très-haut le ministère de l'intérieur, et parle des missions littéraires avec un enthousiasme d'initié. Comme on lui montre ordinairement les manuscrits et les cathédrales, il en a bien vite une indigestion ; il lui faut des rencontres plus imprévues, le voilà à la recherche des voleurs. Par pitié ! un voleur, un simple voleur, pour que je l'incruste dans mes mémoires ! On l'adresse en Italie ; mais par malheur il n'existe plus de brigands dans cette contrée, à moins que ce ne soit les ciceroni et les aubergistes. Le touriste littéraire n'en écrit pas moins sur son album :

« A la hauteur de... et comme le jour tombait, six contadini de mauvaise mine vinrent me demander la bourse ou la vie. Je les reconnus fort bien, car ils portaient tous le costume du second voleur, l'ami du chef, dans *Zampa*. »

Le moment d'une éruption au Vésuve (et il y en a perpétuellement comme on sait) est le plus beau moment de la vie du touriste littéraire.

« Il était minuit, Naples entière sommeillait. J'ai vu la flamme de si près, que ma moustache droite a été brûlée. Je redescends du Vésuve rempli de ses brûlantes émotions. »

Le touriste littéraire est en correspondance avec les premiers journaux de Londres et de Paris. Il ne manque jamais de dédier un livre à sa majesté l'empereur de toutes

les Russies, qui, en retour, lui envoie de fort beaux boutons en turquoise, si ce n'est en diamants ; il est comme tous les chanceliers du monde, il parle vingt idiomes, et on le bourre de thé dans les soirées. Quand il lit, à la cheminée d'un salon, une page de ses excursions nouvelles, c'est à qui se récriera : jamais il ne lit trop ! Eût-on même voyagé avec cet homme, on parcourt un pays neuf en l'écoutant. C'est que le touriste littéraire donne son vernis à chaque endroit, il le poétise, il en fait un nouvel être ! Vous pensiez jusqu'ici que Venise était une belle et noble étude, une ville intéressante ; erreur ! détrompez-vous, c'est *une coquille de noix sur la mer, un perpétuel bain de pieds.* Le même touriste a découvert que lord Byron a composé Don Juan à coups de verre de rhum, et que Goëthe n'a jamais porté de nankin. Il vous entretient gravement du bruit que fera son livre. Y a-t-il un recoin qu'il n'ait visité, une pierre qu'il n'ait point vue ?

— Et le Pyrée a part aussi
A l'honneur de votre présence ?
— Tous les jours, il est mon ami ;
C'est une vieille connaissance.

Le touriste littéraire se trompe, hélas ! quelquefois aussi cruellement que le magot de La Fontaine. Il lui arrive d'accoupler des noms et des choses impossibles ; il croit, par exemple, que « Stenio se promenait à cheval un matin sur la place de Saint-Marc, » quand il est avéré que les chevaux de bronze de Venise sont encore les seuls coursiers que Venise possède et puisse voir ; ceux de Byron habitaient, on le sait, la pointe du Lido. Grâce à l'importance que prend chaque jour l'ennui, le touriste littéraire est du reste admis comme contre-poids dans tous les cercles. Il fait des vers aux dames, et donne des pralines au chien ; on a peur de son livre futur, on le choie, on le caresse. Les femmes de quarante ans principalement lui font mille agaceries, elles tremblent de se voir consignées par lui dans son chapitre des *Ruines*. Le touriste littéraire mange et boit au reste comme s'il n'était aucunement dieu ou demi-dieu, il est d'habitude flanqué d'un ami ou d'un séide qui s'amourache de sa gloire et lui déterre un chapitre piquant pour chaque jour.

Cet ami du touriste littéraire demande à être dépeint.

Jeune homme incompris dans sa petite ville, auteur d'un volume de vers inédits, et méprisant son pays natal, il est abhorré de tous les gens de son endroit. L'arrivée du touriste littéraire sera pour lui l'aurore d'une réhabilitation attendue ; prévenu par un télégraphe ou une correspondance quelconque, il se tient pensif et les bras croisés devant l'hôtel où doit descendre le *grand homme,* c'est lui qui le premier l'étreint sous la porte cochère et le nomme *mon cher maître.* Il a grand soin d'avoir chez lui toutes ses éditions de Belgique rassemblées sur une tablette ; c'est là son trésor, son bagage consolateur, il cite au touriste littéraire le *nobiscum peregrinantur* et *rusticantur* de Cicéron. — Que venez-vous faire ici, bon Dieu ! reprend-il ensuite avec un air sérieux et mélancolique. Vous ignorez, *mon cher maître,* ce que c'est que ce pays, des embûches et des trahisons à chaque pas ! Que je remercie le ciel de n'être

point encore parti pour Paris, je vais donc pouvoir vous piloter, vous initier à ce qu'ils appellent des merveilles! Pour moi, je ne trouve que le café Anglais et l'Opéra de véritablement merveilleux après vous, notre merveille littéraire ! Je ne veux plus vous quitter, je veux être votre guide, nous dînerons ensemble tous les jours. Défiez-vous surtout de messieurs tels ou tels, ils sont ennemis nés de votre talent. Je vous donnerai des notes excellentes, je vous sacrifie tout ce que j'ai pu rassembler!

L'ami revient le lendemain muni d'une foule d'opuscules et de notices. Le touriste littéraire est enchanté de trouver ainsi sa besogne toute faite; il s'inquiète peu de la partialité ou de l'ignorance de ce Pylade improvisé. Le Pylade dîne aux frais de son *cher maître;* il demande pour lui les meilleurs vins, il le gratifie à table des noms les plus pompeux, des éloges les plus extravagants. Lorsque le touriste littéraire s'est couché, après avoir ceint son front de poëte du pacifique bonnet de coton, il est tout à coup réveillé par une musique infernale qui ferait croire à une levée de chaudrons et de pincettes contre un nouveau député. C'est l'aubade obligée que lui impose son ami, il se voit dans la nécessité de paraître en casque à mèche à sa fenêtre, et de faire une allocution poétique à quelques imprimeurs enthousiastes ou payés.

De retour dans ses foyers, le touriste littéraire ne manque pas d'écrire au moins quatre pages dans son livre ou dans une revue, sur cette bizarre ovation. On a dételé sa voiture (notez que la scène se passait à la fenêtre de sa chambre à coucher), on l'a enivré de vin de Champagne et de flots d'harmonie (c'était une flûte et un cornet à piston du petit théâtre de...) *Sic itur ad astra!* Mais il faut bien que le libraire du grand homme croie du moins à sa gloire!

Il me reste à dire un mot du plus mirifique d'entre les touristes, le touriste *qui n'a pas vu*. Le docteur Rumphius prétend que, dans l'extase, le rêve ou l'ivresse, certaines images se gravent si avant dans notre cerveau, qu'elles finissent par y incruster à la longue un monde réel, une sorte d'atlas dont nous pouvons épeler les pages. Le touriste *qui n'a pas vu,* mais qui ne vous entretient pas moins avec assurance de monuments et de contrées qui existent, est la preuve vivante de ce curieux phénomène. Il devine un lac par intuition, une montagne par instinct. Laissez-le faire, et il vous développera le plan de Waterloo ou des Pyramides. *Cela doit être ainsi,* dit le touriste qui n'a pas vu, et il vous cite tel auteur, car si cet homme n'a pas vu, il a lu prodigieusement. Ce n'est pas qu'on ne l'ait cru bien souvent dans l'Inde ou l'Afrique, mais il était confiné à Passy ou aux Batignolles.

Il résulte de tout ce que nous venons de dire, que chaque touriste importe partout ses habitudes et sa tente; le mot de touriste implique l'égoïsme proprement dit. Pour un touriste aimable, vingt ennuyeux, c'est la règle. Mais dans cette lanterne magique qu'on nomme le monde, il existera par bonheur de si admirables vues, que les hommes représentés sur le devant avec le classique manteau de voyage, si laids et si grotesques que le pinceau du badigeonneur les ait faits, disparaissent devant le ravissant aspect des monts et la teinte harmonieuse du paysage.

ROGER DE BEAUVOIR.



L'HOMME DE LETTRES.

Lettre à M. Léon Curmer.

Et nunc, reges, intelligite.

Mon cher éditeur,



Vous me demandez le portrait de l'homme de lettres. La tâche est délicate; car c'est un personnage qui goûte peu la critique, quand elle s'adresse à lui. Cependant je pourrais m'y résoudre, si vous vouliez d'abord répondre à cette question : « Qu'est-ce qu'un homme de lettres? » En étudiant la nomenclature des autres professions, j'arrive assez facilement à me rendre compte des faits divers qui les font reconnaître. L'épicier, c'est celui qui vend des épices; le fruitier, celui qui vend des fruits; le droguiste, celui qui vend des drogues. Évidemment l'homme de lettres ne peut être ainsi défini.

Si nous tous, qui disposons des mots les uns à côté des autres, avions été nommés simplement des écrivains, on aurait pu dire : « L'écrivain est celui qui écrit; l'homme de lettres, celui qui sait écrire. » Mais alors combien nous resterait-il d'hommes de lettres? Ce ne serait plus une classe à étudier ; ce serait un infiniment petit dans un tout immense.


MOI
MES OEUVRES

Lorsqu'on inventa la Société des gens de lettres, j'avais pensé rencontrer pour notre problème une solution facile. « L'homme de lettres, me disais-je, c'est celui qui est membre de la Société des gens de lettres ! » Toutefois une nouvelle difficulté survint. Quel nom donner à tous les écrivains restés en dehors de la Société? Il y a, certes, parmi ceux-là des gens d'assez bonne compagnie pour mériter d'être appelés quelque chose. Il aurait fallu, d'ailleurs, en saine logique, que la Société, qui ne devait se composer que d'hommes de lettres, indiquât les signes auxquels se reconnaîtrait un homme de lettres. Je ne comprends pas une classification, si l'on n'établit certains caractères qui lui soient propres. Mais ce serait faire comme tout le monde, et les gens de lettres se gardent bien de cette vulgarité. Il suffit d'écrire à la Société, ou de se présenter en disant : « Messieurs, je suis homme de lettres ; » et aussitôt on entonne en chœur le *Dignus es intrare*. Cette absence de méthode était peut-être, après tout, la seule méthode possible. Vous figurez-vous, en effet, quels tumultueux orages produirait la discussion des titres du récipiendaire? Quelles luttes d'amours-propres, quel conflit de vanités, quel déluge de prétentions! Et puis, sur quoi fonder les exclusions? Celui qui a fait un huitième de vaudeville n'a-t-il pas autant de droits à se dire homme de lettres que celui qui a fait le huitième de tous les vaudevilles? Celui qui a écrit une page de prose ne peut-il pas prendre le même titre que le plus fécond de nos romanciers? Le chansonnier le plus ignoré du caveau moderne n'est-il pas citoyen de la république des lettres aussi bien que le Chantre du Vieux Drapeau! Tout cela est incontestable sans doute, mais tout cela augmente mon embarras, quand je m'essaie à définir l'homme de lettres. C'est donc à vous, mon cher éditeur, que je m'adresse, pour combler cette lacune de notre vocabulaire. Vous qui tous les jours vous rencontrez face à face avec les princes de la littérature, vous qui voyez ces grands hommes en déshabillé, et les touchez par le côté matériel, instruisez-nous, car nous avons soif de connaître.

ÉLIAS REGNAULT.

Réponse de M. L. Curmer.

Genus irritabile vatum.

Qui, moi, que j'aille, profane, me mêler aux habitants de l'Olympe pour leur demander ce qu'ils sont, et ce qu'il faut penser d'eux! que j'aille, audacieux Titan, faire la guerre aux Dieux ! car ce serait leur faire la guerre que de les peindre d'après nature ; je ne me sens pas capable d'une si haute témérité. Sans aller prendre mon essor aux régions éthérées où tourbillonne leur imagination, j'ai bien assez des soins matériels qu'ils me donnent ici-bas. Vous ne connaissez pas, et puissiez-vous ne jamais les connaître, toutes les tribulations, les soucis, les angoisses qui s'attachent à l'éditeur, quand le magnétisme commercial le met en rapport avec une réunion d'hommes de lettres. Que de ménagements à prendre ! que d'assauts à subir! que de prétentions à caresser! que de visites à faire! que de visites à éviter! Qu'il lui faut

d'habiles mensonges, de rusés détours, de biais diplomatiques! Les écrivains connus se tiennent à distance, les inconnus l'assiégent : les célébrités le rançonnent, les nullités l'accablent de leur désintéressement. Tantôt c'est un écolier qui lui envoie les premiers essais de son adolescence ; tantôt c'est une dame respectable qui lui offre les prémices de sa maturité. Ici c'est un sous-préfet qui lui adresse le fruit de ses loisirs administratifs ; là c'est un percepteur qui lui transmet une dissertation faite entre deux balances de compte. Chaque jour les bureaux de poste vomissent des manuscrits : c'est un torrent, c'est un cataclysme. En vain l'éditeur veut fuir la tempête : le manuscrit se fait homme pour mieux le tourmenter. On sonne, c'est un manuscrit ; il se met à table, un manuscrit l'interrompt ; il sort, un manuscrit est sur l'escalier ; il rentre, un manuscrit est sous la porte-cochère ; il se couche, les manuscrits le poursuivent dans son sommeil : ils inondent son chevet, s'entassent sur sa poitrine, et, se dressant en pile, lui font un horrible cauchemar. Haletant, pantelant, gémissant, il se lève, et voit renaître les mêmes jours et recommencer les mêmes nuits. Ah ! si pour l'homme de lettres la montée est rude vers le temple de la gloire, pour l'éditeur elle ne l'est pas moins vers le temple de la fortune.

Vous raconterai-je ensuite les impitoyables colères, les mesquines rancunes des auteurs qu'une médiocrité trop désespérante a fait repousser? S'ils ont accès dans un journal, leur furieux dépit s'abat sur l'œuvre à laquelle ils n'ont pu prendre part ; ils poursuivent l'éditeur dans sa publication, le menacent dans son industrie, le compromettent dans sa fortune. Trop heureux celui-ci lorsque, averti à temps de ces hostiles projets, il consent à reprendre le manuscrit dédaigné, quitte à l'enfouir dans ses cartons, et à en porter le prix à l'article Profits et Pertes.

Puis viennent les reproches sous forme d'avis, les jalousies sous l'apparence de l'intérêt. Pendant que l'auteur tout frais sorti de la presse chante avec ravissement son *exegi monumentum*, ses confrères accourent en foule gourmander l'éditeur pour avoir introduit des pages aussi faibles à côté de leurs chefs-d'œuvre. C'est un cercle de vanités qui se croisent, se heurtent, se combattent, et prennent l'éditeur pour confident et victime.

Et vous voulez que j'aille rassembler sur ma tête tous les orages de la littérature, en m'élevant *ultra crepidam !* Non, mon cher collaborateur, non : je ne veux pas vous faire concurrence. Si vous ne pouvez définir l'homme de lettres, étudiez-le dans ses classes diverses ; faites-en la nomenclature ; soyez le Linné de cette branche d'histoire naturelle. Mais rappelez-vous que souvent on s'égare en voulant trop simplifier. Ne cherchez donc pas à définir ce qui est indéfinissable ; car l'homme de lettres est un être multiple, un composé bizarre de formes dissemblables, un géant à cent têtes parlant toutes un langage différent, un ange et un démon, beau et laid, bas et sublime, fier et rampant, humble et colère, extravagant et sensé, menaçant et soumis, esclave et tyran. Ne me compromettez pas avec lui ; voilà tout ce que je vous demande.

LÉON CURMER.

PHYSIOLOGIE GÉNÉRALE DE L'HOMME DE LETTRES.

Erudimini qui judicatis terram.

Lorsque Noé accumulait dans son arche les trésors réservés du monde à venir, il prit parmi les animaux connus sept individus de chaque espèce, pour la gloire et les besoins des générations futures. Si l'homme de lettres avait vécu du temps de Noé, jamais les flancs de l'arche sainte n'eussent suffi à contenir toutes les diversités de cette création. La tâche eût d'ailleurs été trop rude pour cet homme méritant devant le Seigneur, s'il lui avait fallu choisir sept espèces de chaque genre, et sept variétés de chaque espèce, et sept nuances de chaque variété, et sept rayons de chaque nuance. Cet encombrement aurait singulièrement gêné la marche du navire patriarcal : il était réservé pour le moderne vaisseau de l'état.

Il n'y a pas, dans la société, de classe si nombreuse, si variée, si composée que celle des hommes de lettres : il n'y a pas de métier où il y ait tant de concurrents, pas de camp où il y ait tant de rivaux. Poëtes, historiens, philosophes, romanciers, dramaturges, journalistes, publicistes, feuilletonnistes, vaudevillistes, tous se pressent, se poussent, se heurtent, se coudoient, se foulent, s'écrasent. Malheur à celui qui n'a pas les reins forts et les bras vigoureux! car il sera étouffé sous les pieds de ses voisins. Malheur à celui qui n'a pas la voix puissante! car elle ira se perdre au milieu des bruits confus de la tempête littéraire. La multitude s'en va toujours grossissant, toujours se recrutant. Chaque jour voit improviser une page nouvelle qui constitue les droits d'un nouveau littérateur. Comme les titres ne se fondent ni sur le bon ni sur le mauvais, mais simplement sur une façon, sur un arrangement de mots, le moindre essai fait un écrivain, la moindre rime fait un poëte. Devant cette population si mobile, si élastique, l'analyse s'arrête, la statistique recule impuissante. Vouloir classer les hommes de lettres, c'est vouloir classer les nuages.

Dans une carrière ainsi ouverte à tout venant, il ne peut y avoir d'usurpation de titres. Dites que vous êtes musicien, sans savoir la musique, dites que vous êtes menuisier, sans avoir jamais manié le rabot, on se rira de vous; dites que vous êtes homme de lettres, sans avoir jamais fait vos preuves, vous serez cru sur parole. C'est une qualité qui sert à couvrir les nullités oisives, les inutilités sociales.

Contre ces prétentions, il n'y a pas de contrôle possible : contestez le titre d'homme de lettres au plus imbécile des rentiers, il lui suffit, pour vous donner tort, d'aller rêver une pastorale au clair de la lune ou au bord d'un ruisseau.

Certains heureux du siècle veulent cumuler les gloires du Parnasse avec les profits matériels de quelque bon emploi. Ils donnent aux muses leurs heures de loisir, et invoquent Apollon à leurs moments perdus. On en rencontre dans toutes les classes de la hiérarchie administrative, à tous les degrés des fonctions judiciaires, dans toutes les branches de la grande et de la petite industrie. Il y a des hommes de lettres dans

la finance, des hommes de lettres dans la robe, des hommes de lettres dans l'armée. Chaque catégorie fournit son contingent.

Cependant il y a de par le monde l'homme de lettres spécial, celui qui vit de sa prose, qui a un éditeur, et quelquefois des lecteurs; qui a, selon sa puissance, une coterie ou une cour, des prôneurs ou des flatteurs, un nom ou une renommée. Dans celui-ci du moins on est forcé de reconnaître quelque chose de grand, de gigantesque : c'est la vanité. Qu'il soit faible de corps, faible de cœur, faible de conscience, il est toujours fort dans sa vanité. Appuyé sur elle, il défie toute critique, repousse tout contrôle, nie toute supériorité : il se pose, il se drape, il monte sur le piédestal, se fait divinité, s'enivre d'encens, et se pare de ses œuvres comme d'une brillante auréole.

C'est là sans contredit une des causes les plus fréquentes de ces chutes prématurées de jeunes talents dont on pouvait mieux attendre. Un premier succès égare, exalte outre mesure, et l'auteur qui dès son début a recueilli de la gloire à bon marché, ne se donne plus la peine de mériter des triomphes de meilleur aloi. Une fois enrôlé parmi les célébrités du jour, il se dispense de nouvelles études. Depuis qu'il fait des livres, il ne lit plus. Qu'a-t-il besoin de s'instruire? il instruit les autres. Qu'a-t-il besoin de modèles? il n'a qu'à se regarder. Sa provision d'idées est complète : il les verse dans le roman, il les verse dans le feuilleton, il les verse dans le drame. Le fond de sa pensée est stéréotypé : les façons de son style sont clichées : affaissé sous ses lauriers, il se creuse une ornière d'où il ne sort pas, se nourrit de son passé, se copie sous toutes les formes, et se rend à chaque instant coupable de contrefaçon envers lui-même.

C'est ainsi que la vanité jette dans une dédaigneuse immobilité, et que l'intelligence s'épuise dans une admiration stérile de ses propres œuvres. Pygmalion amoureux de sa statue, Narcisse amoureux de lui-même, voilà le type et le prototype de l'homme de lettres.

On pourrait à ce sujet raconter des anecdotes qui sembleraient fabuleuses. Entre mille j'en choisis une, parce qu'elle est la plus courte.

Un homme de lettres, membre de l'Institut, commande son portrait à un de nos jeunes peintres. Celui-ci, artiste d'un rare talent, mais éloigné des cercles où se font les réputations, saisit avec un joyeux empressement cette occasion d'arriver à la célébrité qu'il mérite. « Un homme de lettres, me disait-il, un homme de lettres est une trompette; qu'il soit content de son portrait, il fera son tapage, et ma fortune est assurée. » Mon ami se mit à l'œuvre avec toute l'ardeur d'un homme qui travaille à son avenir. Il réussit au delà de ce qu'il avait espéré : c'était une peinture digne des plus grands maîtres, et si quelque chose survit de la gloire de l'académicien, ce sera sans contredit son portrait. A peine le dernier coup de pinceau est-il donné, que l'artiste invite son futur Mécène à venir se contempler. Celui-ci se pose en face de la toile, fait un pas en avant, deux pas en arrière, regarde par la droite, se penche vers la gauche, puis, après cinq minutes de profonde méditation : « Mon cher, dit-il, il y a bien dans l'œil droit quelques-uns de mes ouvrages, mais l'œil gauche ne dit rien... Et le front! tenez, il n'y a pas dans le front une seule de mes pensées;

on y chercherait vainement mes *Études sur la politique moderne*, mon *Histoire des Arabes* [1].... Puis la tête manque d'auréole.... Décidément ce n'est pas ça, mon cher monsieur, ce n'est pas ça, la tête manque d'auréole. » L'artiste se mordit la moustache, et il attend encore une trompette.

PHYSIOLOGIE INDIVIDUELLE.

Pour étudier l'homme de lettres dans sa physiologie individuelle, je voudrais bien vous conduire chez une célébrité littéraire, vous montrer « le lion dans sa tanière. » Mais je ne saurais dire où il demeure; car c'est là un des traits caractéristiques de l'homme de lettres : il ne donne pas son adresse. Il prend rendez-vous dans un café, dans un bureau de journal, dans un cabinet de lecture; mais il n'est jamais chez lui. Le mystère dont il enveloppe ses pénates a provoqué plus d'un commentaire. Ceux qui se plaisent à chercher de la poésie dans tous les travers, prétendent que c'est pour protéger le sanctuaire de l'intelligence contre le souffle impur des profanes. Ainsi la sybille antique écartait les mortels de l'antre sacré d'où sortaient les oracles. D'autres assurent que c'est pour échapper à l'apprentissage militaire de la garde nationale.

Cette observation prosaïque pourrait être plus vraie; et cela se conçoit. Si la garde nationale est une belle institution dans un temps de guerre et de trouble, en temps de paix elle n'a de sens comme troupe active qu'à défaut d'armée permanente. Mais lorsqu'une garnison de cinquante mille hommes protége de ses épaisses baïonnettes toutes les autorités responsables et irresponsables, l'homme intelligent a quelques droits à l'insubordination, dès qu'on l'appelle aux portes d'un jardin royal pour faire la guerre aux chiens en liberté et aux hommes en blouse, pour saluer d'un port d'armes une croix et un hausse-col..Les hommes de lettres n'ont pu s'accoutumer à cette comédie militaire : aussi sont-ils les victimes de la milice bourgeoise, les martyrs du conseil de discipline.

Certaines gens qui se disent bien informés prétendent, il est vrai, que si l'homme de lettres ne donne pas la clef de sa demeure, c'est moins dans la crainte des billets de garde que des exploits judiciaires. La garde nationale n'est selon eux que la cause apparente; le créancier est la cause réelle du mystère : on accuse ouvertement le gendarme, et l'on se dérobe furtivement à l'huissier. Nous convenons que l'une et l'autre visite a son côté désagréable; mais si l'homme de lettres donne de la besogne à l'huissier, il n'est pas sans excuse; car de toutes les créatures vivantes, il n'en est pas une qui soit plus dévorée par les marchands d'argent. Cela s'explique. Les lettres de change de l'homme de lettres ressemblent à son avenir : elles ont

[1] Il n'y a que le titre de ces ouvrages qui ne soit pas historique dans l'anecdote.

toujours quelque chose d'éventuel. L'usurier le sait, et dispose les chiffres en conséquence. D'ailleurs l'écrivain emprunte toujours sur ses espérances, et comme ses espérances sont exagérées, il ne s'arrête pas à l'exagération des intérêts. Il se flatte que la gloire ne comptera pas avec lui, et il ne compte pas avec l'usurier. Malheureusement les lettres de change arrivent à l'échéance avant les titres à la célébrité; et de ses triomphes anticipés il ne reste que les engagements souscrits. A mesure que ses illusions tombent, ses dettes s'amassent, enflées au centuple par une prévoyance toute hébraïque. Il n'est donc pas étonnant que l'homme de lettres mette quelque sans-façon avec les fils d'Isaac circoncis ou incirconcis, et qu'il oppose parfois la ruse aux iniquités légales de l'usure.

Au reste, l'habitation de l'homme de lettres est toujours située à l'une des extrémités de l'échelle architecturale. Il demeure au sixième ou au premier; au sixième lorsqu'il débute, au premier lorsqu'il est à l'état de célébrité. Comme cette célébrité dépend souvent d'une inspiration fortuite, d'une page heureuse, il s'y élance sans transition, et franchit d'un bond tous les degrés entre le besoin et la superfluité. Il n'y a pas pour lui d'étages intermédiaires. C'est une vie toute de gloire ou de ténèbres, de misère ou d'opulence. Il est permis de croire qu'au temps d'Horace l'*aurea mediocritas* pouvait exister pour l'homme de lettres; mais dans notre siècle ce n'est qu'un beau rêve. L'écrivain végète ou resplendit, malheureux artisan ou puissant monarque.

Le plus ordinairement ces mutations subites entraînent dans quelque somptueuse exagération. Les riches d'un jour font rarement preuve de goût. C'est pour cela sans doute que la célébrité littéraire a imaginé la grotesque réhabilitation du mobilier moyen âge. C'était une manière facile de se distinguer; et bientôt tout homme de lettres eut son lourd bahut, sa table vermoulue à jambes torses, son étagère appuyée sur des têtes grimaçantes. De vieux plâtres, de vieux cadres, de vieux fauteuils, de vieilles porcelaines, de vieilles tapisseries, firent les délices des novateurs de l'époque, et les partisans fanatiques du progrès s'entourèrent de dagues, de pertuisanes, de claymores et de haches d'armes, passées à l'état inoffensif de décorations.

Bientôt l'homme de lettres voulut se transformer lui-même et apparaître comme l'habitant ressuscité d'un autre siècle. Alors vinrent les barbes moyen âge, la chevelure moyen âge, et, ce qui fut plus fâcheux pour le public, le style moyen âge. Il se fit comme une irruption de barbares qui représentaient toutes les contrefaçons vivantes de l'homme des anciens jours, depuis Louis XV jusqu'à Clodion-le-Chevelu. Alors on put rencontrer la coiffure de saint Louis en omnibus, la barbe de Henri III en voiture à vapeur, et le chapeau du duc de Guise à l'estaminet.

Aujourd'hui cependant il s'est fait une réaction en faveur du bon goût, qui, en fait de costume, n'est autré chose que le goût commun. Sauf quelques exceptions opiniâtres, l'homme de lettres se rase, se coiffe et s'habille à l'instar de tous les bipèdes civilisés.

Parmi les systèmes sociaux que l'homme de lettres place au rang des choses surannées, celui pour lequel il professe le plus fastueux mépris, c'est le mariage. Mais

ce n'est qu'un mépris de forme, une antipathie contre le sacrement; car il pratique la monogamie. Il s'attelle avec constance à une compagne de rencontre; et, tout fier de braver le joug de la loi, il subit avec résignation les entraves non moins pesantes de l'illégitimité. Il accepte toutes les charges de la paternité, et se glorifie de rester garçon; il a tous les déboires du ménage, et se vante d'être indépendant. Il affronte les luttes les plus orageuses, les tracasseries les plus cruelles, et se console en disant : « Je puis tout rompre d'un mot. » Mais ce mot il ne le prononce pas, et ne saura jamais le prononcer; car, au moment où il va prendre une résolution vigoureuse, cette femme qui le tyrannise après l'avoir charmé, lui apparaît comme une faible créature qu'il a ravie à sa famille, immolée dans ses affections passées, sacrifiée dans son avenir social; et il admire tant de dévouement, d'amour et d'abnégation; il reste accablé sous le poids de ces considérations puissantes, et reprend sa chaîne destinée à être non moins durable que si elle était consacrée par les paroles d'un maire ou la bénédiction d'un curé. C'est un mariage avec tous ses inconvénients, sans aucun de ses avantages. Il y a quelques consolations de moins, et bien des regrets de plus.

Et ne croyez pas que cette femme dont il accepte le joug à perpétuité soit une de ces ravissantes sylphides que vous rencontrez dans ses écrits. Souvent, en parcourant ses brûlantes pages, vous lui enviez ce sentiment du beau qui lui fait rassembler les plus suaves parfums de la poésie pour la création de son Ève. Sous sa plume, la femme n'est pas une substance incarnée, c'est une fille de l'air, une fleur des cieux, un rayon du soleil divin. Que de grâces dans sa taille! que de mélodie dans sa voix! que d'éclat sous sa flamboyante paupière! Ah! bienheureuse la mortelle sur qui tomberont les regards du poëte! Gloire à la compagne qu'il appellera la préférée de son cœur! car ce choix doit être le triomphe de la beauté, l'hommage le plus pur de l'intelligence se prosternant devant la sublimité de la forme. Eh bien! tout cela peut être très-logique, mais tout cela n'est pas vrai. L'homme de lettres ne sait pas mieux choisir une femme que l'épicier; il est dominé comme l'épicier; il est trompé comme l'épicier. Sa compagne n'est que trop souvent commune de cœur et de corps; elle ne sort pas des réalités de la vie, et ne sait apprécier les écrits du poëte que par leur valeur en numéraire. En vertu de quelle loi se font ces singulières unions? Quelles sont ces affinités mystérieuses qui rapprochent ce qui est dissemblable et assimilent les contraires? Ne serait-ce pas la physiologie providentielle qui préside au croisement des races, ou bien la punition de l'orgueil humain sans cesse rappelé aux exigences de la terre par les accents bourgeois d'une femme toute matérielle?

Quoi qu'il en soit, dans son ménage de fantaisie, l'homme de lettres surpasse peut-être en abnégation le mari le plus orthodoxe. Ce farouche lion qui secouait si fièrement sa crinière ondoyante, est mené en laisse comme un animal de ménagerie; ce superbe Prométhée qui défiait le ciel, reste courbé sous le despotisme d'un pot au feu de hasard. C'est un modèle à présenter aux époux débonnaires qu'il a persiflés, aux plus honnêtes des pères de famille qui ont réjoui sa verve. Semblable aussi aux victimes de toutes les tyrannies, il aime à se consoler par des comparaisons, et au

sein de ses douleurs domestiques il évoque les souvenirs de Jean-Jacques, qui rêva Julie et vécut près de Thérèse.

On n'a pas encore, dans les théories constitutionnelles, assigné de place à ce pouvoir que les Anglais appellent *petticoat government* (gouvernement du cotillon). Mais on dirait qu'il a été créé spécialement à l'usage de l'homme de lettres, et sous ce rapport la légitimité du joug n'ôte rien à sa pesanteur. Si de nos jours les Socrates sont rares, en revanche les Xantippes ne font pas défaut; et plus d'une scène renouvelée des Grecs a fait mentir l'article 213 du Code civil.

Il faut convenir toutefois que nos Xantippes ont meilleure façon que l'Athénienne. Leur empire est moins orageux, quoiqu'il soit non moins puissant, et si elles réussissent à dominer, elles ont le bon goût de ne pas en convenir tout haut.

Chez la femme d'un écrivain, la coquetterie a toujours quelque chose de plus exagéré et pour ainsi dire de plus franc que chez la femme du monde. Elle apporte à sa toilette des prétentions d'artiste, et affiche dans les modes une certaine indépendance; s'imaginant que l'on peut réussir dans les salons comme dans la littérature, à force d'originalité. Dans une réunion de femmes, cherchez celle qui aura le plus grand étalage de plumes, le plus lourd massif de fleurs, la plus large surface de chair décolletée : ce sera la femme d'un écrivain.

Mais Dieu vous garde de rencontrer ces épouses admiratives, qui sont toujours en extase devant le génie de leur conjoint! Il vous faudra subir toutes les exagérations d'un fanatisme rabâcheur et d'un culte pédantesque. On vous répétera les beaux vers du poëte; on vous citera ses mots heureux, on vous initiera même dans tous les détails de la biographie domestique; car tout est grand chez un grand homme, et jusque dans ses actes intimes, il y a quelque chose de cosmogonique.

Ce n'est pas que ces louangeuses aient pour leurs maris une tendresse exceptionnelle; mais elles en font l'idole de leur vanité; et l'environnent de rayons, afin d'en attirer sur elles quelques reflets détournés.

Autrefois, lorsque les lettres, encore vassales de la noblesse, vivaient modestement sous le patronage d'un grand, chaque seigneur avait son client littéraire, chaque hôtel avait son poëte. L'homme de lettres remplaçait le fou. Ce fut, dit-on, un progrès. Pour le seigneur, sans doute; mais pour l'écrivain, c'est contestable. Il ne figurait à table que pour assaisonner le repas, et n'était guère considéré que comme un entremets piquant. Une haute réputation pouvait à peine le placer au niveau des commensaux titrés. Cependant l'intelligence gagna peu à peu du terrain, et l'homme de lettres, affranchi, domina dans les salons où il se donna la mission de parler haut et beaucoup.

Aujourd'hui, dégagé des liens de son antique tutelle, il s'est fait protecteur à son tour, distribue des grâces et laisse tomber des faveurs. De lui seul dépendent les titres de noblesse, et ce n'est pas l'unique occasion où il fasse mentir la charte-vérité [1]. Mais, quoiqu'il ait détrôné la noblesse dans le domaine politique, il ne l'a

[1] Le roi fait des nobles à volonté. (Art. 62 de la Charte de 1830.)

pas encore remplacée dans les salons. L'homme de lettres n'est point ce que l'on appelle un homme du monde : il semble se rappeler cet esclavage domestique qui le condamnait à être toujours aimable, et, dans sa réaction d'indépendance, il met tout son esprit à ne pas être spirituel. Voyez ce grand jeune homme guindé, gourmé et boutonné, qui n'a ouvert la bouche que pour murmurer quelques phrases vides comme un discours du trône : c'est un homme de lettres. Il s'étudie à être insignifiant ; il se pose en nullité, s'efface avec prétention, et surveille tous ses mots de peur qu'on n'y rencontre quelque chose qui ressemble à une pensée. C'est une méthode nouvelle pour se faire remarquer, qui ne manque pas d'une certaine profondeur ; s'il faisait preuve d'esprit dans sa conversation, ce ne serait que répondre vulgairement à l'attente générale ; s'il se rendait aimable, ce ne serait que faire concurrence aux beaux diseurs des salons. Le parti le plus sûr est de promener autour de soi un continuel désappointement. Si tout le monde ne goûte pas la mystification, tout le monde en parlera. Que doit désirer de plus un auteur en renom ?

Dès que l'homme de lettres a gagné ses éperons par quelques feuilletons tourmentés, une des premières satisfactions qu'il accorde à son amour-propre est de se faire mouler en statuette. La statuette, voilà aujourd'hui l'ornement de nos musées littéraires : le magasin de Susse, voilà le panthéon de nos grands écrivains. Surtout, quand vous commandez votre statuette, n'oubliez pas de faire graver sur le piédestal votre nom en lettres gothiques. C'est une annonce gratuite, une réclame à poste fixe. L'étranger, le provincial qui voit creusé dans le plâtre le nom de M. Olybrius, doit nécessairement conclure que M. Olybrius est un grand homme.

Après tout, il y a dans la statuette une certaine logique. Autrefois la gloire littéraire se concentrait sur quelques têtes choisies : aujourd'hui, elle est éparpillée sur une multitude de fronts : la somme de ses rayons se divisant à l'infini, chacun n'a pu en avoir qu'une faible proportion. Il a donc fallu, pour cette gloire en détail, une sculpture en détail, pour ces diminutifs de talent, des diminutifs d'honneurs.

Le côté marchand de la vie littéraire n'a rien de poétique chez aucun écrivain ; il n'a rien surtout de séduisant pour celui qui débute. Un talent inconnu n'a pas de valeur vénale ; car il en est des célébrités de l'intelligence comme de toute autre denrée : chacune d'elles est cotée sur la place ; chaque auteur a son cours, ainsi que l'asphalte et le savon de Marseille ; le taux de l'esprit varie comme celui des actions industrielles.

L'homme de lettres qui ne s'est pas encore fait un nom, et qui par conséquent n'a pas encore de cours, se met volontiers à la discrétion de l'éditeur. Sa modestie industrielle va jusqu'à l'abnégation. Timide et réservé lorsqu'il présente son reçu, il glisse avec pudeur dans sa poche la somme légère qui doit payer ses longues veilles et ses pénibles recherches. Mais dès qu'il a réussi à faire parler de lui, dès que sa plume a une valeur sur le marché, il change de façon et de langage. A son tour il dicte des lois : il discute avec l'éditeur le prix de chaque ligne ; il débat la justification, *pige* des fractions d'alinéa, et compte les lettres une à une. Peu s'en faut qu'il ne fasse mettre en ligne de compte les points et les virgules. Si l'éditeur exploite habilement l'obscurité du mérite, l'auteur en renom escompte à gros intérêts la gloire

de sa réputation. Je ne dis pas qu'il ait tort; mais c'est donner raison à l'éditeur. Chacun tire parti des avantages de sa position.

Trop souvent aussi l'écrivain justifie bien des accusations, en faisant trafic de son nom et en acceptant, moyennant prime, la paternité d'un ouvrage dont la façon est confiée à des apprentis littéraires. Puis le débonnaire public s'étonne de voir des pages indignes du célèbre auteur qui charmait ses loisirs. C'est que le célèbre auteur donne pour son œuvre ce qui n'est que sa marchandise.

Une autre opération industrielle du grand homme consiste à remettre au jour les produits avortés de son jeune âge. C'est un calcul, en même temps, de commerce et de vanité. D'un côté, ces élucubrations juvéniles lui sont payées au taux de sa célébrité ; de l'autre, il a la satisfaction de jeter à la face du public ces œuvres autrefois dédaignées, en lui demandant avec fierté la cassation de ses jugements. Mais le public trouve en les relisant des motifs de confirmation, et les premiers nés du grand homme demeurent ce qu'ils étaient, des enfants rachitiques.

PHYSIOLOGIE INTELLECTUELLE ET MORALE.

Il y a dans la république des lettres une multitude de petites églises, où les adeptes s'adorent à tour de rôle : ce sont les temples de la camaraderie. On se jette l'eau bénite, on se passe l'encensoir; chacun a son jour pour être dieu : c'est une touchante égalité d'ambitions au même niveau.

La camaraderie est en même temps un obstacle au talent qui se respecte, et un appui pour la médiocrité qui tend la main. C'est une assurance mutuelle contre l'obscurité : la police se paie en éloges fraternels et la prime se compte en menue gloire. Les assurés se cramponnent l'un à l'autre, se font la courte échelle, et se croient de grands hommes.

Accourez, jeunes écrivains, qui voulez vous faire un avenir sans travail et un nom sans talent ; accourez vous enrôler dans la coterie : venez servir de compères aux grands prêtres de l'endroit ; de temps à autre ils daigneront changer de rôle : encensez et vous serez encensés ; adorez et vous serez adorés. De toutes vos études classiques, ne retenez que ce vers :

Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.

C'est vieux, mais c'est d'une application tous les jours nouvelle. Gardez-vous donc de laisser tomber un regard sur l'écrivain indépendant qui marche dans l'isolement de son orgueil, et s'imagine arriver à la réputation sans les épaulements de la camaraderie. S'il veut élever la voix, étouffez-la sous vos clameurs ; si vous rencontrez son nom, effacez-le sous votre encre. « Hors de l'église point de salut. » Que le schisma-

tique courbe la tête ! Que l'enfant révolté de la littérature soit chassé des abords des feuilletons, des revues et du théâtre ! Que nous importe son manuscrit, qui n'a d'autre mérite que le mérite ? Nous en avons là des volumes qui parlent de nous, de nos œuvres et de nos idées. Arrière cet esprit rebelle qui ne veut pas mettre sa gloire à notre discrétion ! A lui les longues veilles sans consolation ! à lui tous les désespoirs de l'oubli ! à lui les angoisses de l'hôpital ! Et s'il y meurt, à l'hôpital, oh ! alors, nous lui pardonnerons, nous trouverons dans sa mort un texte de beaux discours, nous lui ferons de la gloire lorsqu'il ne pourra plus en jouir, et nous consacrerons à son monument funèbre un argent qui aurait pu le faire vivre, s'il eût accepté notre patronage et grossi notre clientèle.

La vanité des hommes de lettres n'a pas toujours une logique très-rigoureuse. Dans la question de la propriété littéraire, leur ambition n'a, certes, rien de bien superbe. Ils s'en vont priant partout qu'on les mette au niveau des industriels, qu'on applique à leurs productions la législation de l'épicier et de la fruitière. Ce n'est plus le temple des Muses qu'il faut ouvrir aux poëtes ; c'est le temple de la Bourse; c'est le tribunal de commerce, dont ils veulent à toute force devenir justiciables, pour faire le négoce de leurs vers et le courtage de leurs inspirations.

Lorsqu'on s'érige en arbitre de l'intelligence, en dispensateur de la gloire, en souverain du monde spirituel, il est bon de savoir jouer son rôle jusqu'au bout. Pourquoi donc ces doléances de l'homme de lettres, sur les oublis d'un gouvernement avare de secours et de récompenses ? N'est-ce pas se rapetisser à plaisir ? N'est-ce pas faire bon marché de soi-même que d'aller se plaindre gravement que la subvention accordée aux hommes de lettres, ne soit que de 200,000 francs, tandis qu'elle est de 400,000 pour les animaux du Jardin-des-Plantes ? Le peuple littéraire fait concurrence au peuple des forêts, et le roi des animaux se voit disputer sa pâture par le roi de la pensée ! Si c'eût été une boutade charivarique, rien de mieux : la rapprochement était drôle; mais en faire des articles sérieux, c'est chez des écrivains de mérite une déplorable distraction. Faut-il donc vous apprendre que toute subvention doit être en proportion directe de la faiblesse du subventionné ? Plus on est placé bas sur l'échelle des intelligences, plus on doit être monté haut sur l'échelle de l'aumône publique. Ces quadrupèdes dont vous enviez le budget, reprochez-leur donc aussi leurs chaînes et leur prison ; car c'est pour les chaînes et la prison que les subventions sont faites. Mais vous, généreux défenseurs de la liberté, vous qui vous élevez par votre gloire au-dessus des dispensateurs des aumônes officielles, ne vous plaignez pas d'être oubliés dans la distribution des grâces : cet oubli est un hommage. Si le gouvernement vous croit grands et forts, n'allez pas lui dire que vous êtes petits et infirmes ; s'il croit à votre virilité, n'allez pas lui dire que vous êtes impuissants. Si vous tendez la main, que ce soit aux faibles pour les relever, et non pas aux forts pour leur demander appui. Alors vous pourrez vous redresser dans votre orgueil, car votre orgueil sera justifié par vos mérites; alors vous pourrez contempler d'un œil calme l'avenir, car l'avenir vous appartiendra.

Dans le rapide exposé que nous venons de tracer des travers et des faiblesses de

l'homme de lettres, il est impossible sans doute de nous accuser de complaisance ou de flatterie. Mais il serait injuste, après n'avoir dissimulé aucun de ses défauts, de ne pas reconnaître ses incontestables mérites, de ne pas rendre hommage à ses services éclatants. Comme individu, il a sa part très-large des infirmités humaines; mais comme fonctionnaire social, il lui revient une noble portion de gloire, et sa place est au sommet de l'échelle dans la hiérarchie de la civilisation. Lorsqu'il descend au niveau des médiocrités les plus vulgaires, c'est qu'il tourne dans les rayons de son cercle personnel; mais, lorsqu'il se déploie dans les vastes milieux de la sphère sociale, il grandit en proportion de ses efforts, et plane de toute la hauteur de sa pensée au-dessus du monde matériel qui le condamne à être homme.

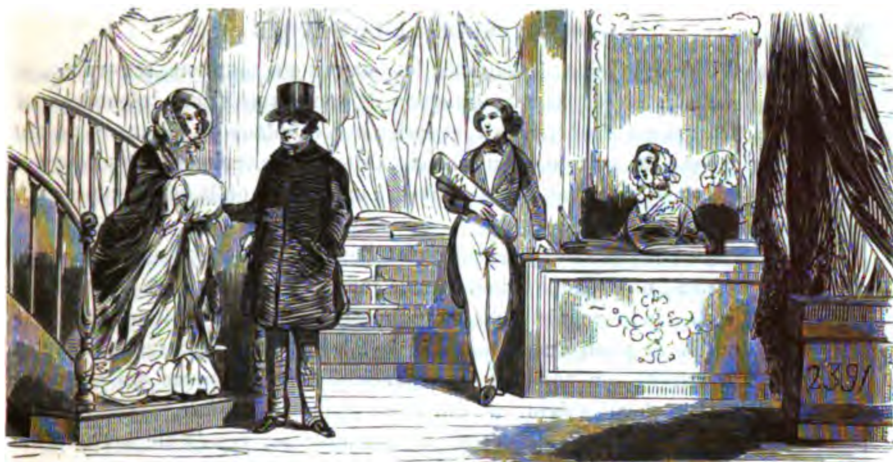
Aujourd'hui que le génie des révolutions a proclamé le règne de l'intelligence, l'homme de lettres s'est trouvé mêlé à toutes les luttes du forum, à tous les orages de la place publique. Puissant acteur dans nos drames politiques, de sa voix éclatante il appelle à lui la foule, et la foule l'a suivi. L'épée de Brennus s'est trouvée plus légère que la plume de l'écrivain.

Si parfois les exagérations de l'esprit de système, et les charmes trop faciles du paradoxe ont entraîné les écrivains trop loin et trop vite, le public, qui sait toujours s'arrêter à temps, ne les a pas suivis au delà des limites du vrai; mais, profitant de leurs leçons dans ce qu'elles ont d'utile, il leur sait encore gré de ce qu'elles ont de séduisant.

C'est en vain qu'un passé agonisant veut réhabiliter d'anciennes grandeurs, et rendre un éclat factice aux splendeurs qui s'éteignent: les hommes de lettres sont aujourd'hui les puissants de la terre, les apôtres des destinées nouvelles, les missionnaires de l'avenir. Les miracles de la Pentecôte se sont renouvelés : l'Esprit Saint est descendu en langues de feu, et c'est sur le front de l'écrivain que brille le signe éclatant de la rédemption. Qu'importent les faiblesses humaines qui nous paraissent si choquantes, parce que nous les voyons de si près? elles seront oubliées, ainsi que l'a été la faiblesse de saint Pierre reniant Jésus à l'heure du danger. Qu'importe la confusion de tous ces écrits qui se croisent, se heurtent, se contredisent, se démentent, et semblent apporter dans le domaine de l'intelligence la guerre universelle? Du milieu de ce chaos, jaillissent des éclairs de vérité, qui bientôt, réunis en un seul rayon lumineux, jetteront au loin une flamme éclatante, destinée à être le flambeau de l'avenir. Tout ce qui est faux restera enseveli dans la nuit éternelle; mais les vérités sociales, dégagées des passions qui les obscurcissent, sortiront radieuses de nos combats littéraires, et formeront le brillant héritage transmis à la postérité par l'écrivain du dix-neuvième siècle.

ÉLIAS REGNAULT.


ALMANACH



LA DEMOISELLE DE COMPTOIR.



Le faubourg Saint-Germain a ses duchesses, qu'on croit d'autant mieux connaître qu'on les aperçoit moins; le théâtre ses *prime donne*, ses danseuses aux formes aériennes, ses Hermiones ou ses Célimènes; l'art enfin, la littérature, se symbolisent volontiers sous les traits d'une femme dont on aime à rêver l'idéal. La demoiselle de comptoir, pour trôner quelques degrés au-dessous de ces divinités diverses, n'en jouit pas moins d'une royauté réelle, incontestable. Elle résume tous les talents, et elle y joint celui de faire de l'or, qui équivaut à beaucoup d'autres.

Parmi ces légions de victimes que le commerce parque dans ses rez-de-chaussée, au-dessus du commis, cet être si fade avec ses cheveux bouclés, ses allures de jeune-premier, son jargon de boutique stéréotypé dans une bouche qui s'efforce de sourire douze heures sur vingt-quatre, pour activer la vente et donner aux produits de l'industrie une valeur idéale, se révèle par un air plus distingué, des manières plus élégantes, une physionomie moins banale, la reine de ce salon, dont on a fait une boutique, en un mot, la demoiselle de comptoir. Elle siége sur un fauteuil de palissandre incrusté, et tient à toute minute registre de ses impressions. Mais les articles qu'elle met au jour sont des articles de vente; c'est la grâce soumise à une sorte d'algèbre, la séduction appliquée au trafic. Les païens avaient fait du commerce un dieu tant soit peu voleur; leur Mercure valait-il une simple marchande de la rue Richelieu?

La société — souvent une société en commandite — exige plus d'un genre d'agrément de la demoiselle de comptoir. Il faut, en effet, qu'elle sache plaire et calculer, distraire l'attention par de menus propos, et la fixer sur un article par un brusque

retour au positif de sa mission; discipliner les commis qui sont sous ses ordres, et fasciner les chalands placés dans la direction de son rayon visuel, répondre par un mot aux flâneurs qui n'achètent pas, et épeler le vocabulaire du commerce devant la gent méticuleuse des pratiques qui achètent. Cette femme vraiment extraordinaire est de celles que Mercier appelait de fortes têtes, à une époque où la femme supérieure n'était pas encore inventée.

Elle habite, dans la rue Saint-Denis ou Saint-Martin, ces deux grosses artères du commerce parisien, un Alhambra dont la soie forme les corniches, la dentelle les arabesques, et le coton populaire les soubassements. Nous n'hésitons pas à le proclamer : qui ne l'a point vue se mouvoir dans le vaste parallélogramme qui sert de cadre à son activité, ou organiser les opérations d'un commerce qui embrasse quelquefois les deux hémisphères, ne peut avoir qu'une très-faible idée de la puissance de la femme. Il y a telle demoiselle de comptoir qui représente à elle seule un chef de bureau, ou même de division, un colonel, un général d'armée, un président réel de conseil de ministres. On peut sans exagération voir en elle le Napoléon du commerce de détail.

L'intérieur et l'extérieur sont également de son ressort; le passif et l'actif de la maison et les nombreux casiers sont logés dans la pulpe cérébrale de la demoiselle de comptoir. Une de ses indispositions porterait le trouble dans l'organisation de la vente, et influerait comme non-valeur sur la recette de la journée. La demoiselle de comptoir est, dans son magasin, l'objet qui flatte au premier coup d'œil. Aussi un chef de commerce a-t-il soin de l'établir comme le spécimen de la maison. Il peut rester indifférent sur la qualité de beaucoup d'articles, celui-ci doit toujours être de premier choix. Ce qu'un courtisan disait de Louis XIV, on peut le dire de la demoiselle de comptoir : tant vaut la demoiselle de comptoir, tant vaut la maison elle-même. Le commerce cite des prodiges dans cette spécialité : des passages entiers ont été construits avec les recettes d'une demoiselle de comptoir; plusieurs, dont la statuette n'existe même pas, ont gagné de quoi se faire mouler en or massif. Il y a dans le domaine de l'art, au théâtre, un mot doré emprunté à l'idiome du comptoir : on dit l'actrice à argent, locution touchante empruntée à la science dont Barême a tracé les éléments dans son art poétique; en revanche, le magasin a ses demoiselles en vogue, et obtient des succès d'enthousiasme !

Nous avons parlé de prime abord des grands talents, ou, si l'on veut, des sublimes exceptions qu'offre le commerce; l'immense majorité des demoiselles de comptoir se compose de talents moyens, dont les aptitudes sont estimées à la moyenne somme de 300 francs par an. Leur emploi est de ceux qu'on désigne sous le nom d'emploi de *confiance*. Les catégories s'établissent ensuite d'après les quartiers, selon le genre d'utilité fondé sur les services de la demoiselle de comptoir. Dans les cafés et les établissements de luxe, le beau est souvent pris pour l'utile. C'est là surtout que la représentation, ce mot immense et d'acceptions si diverses dans le monde actuel, est la première des qualités de la demoiselle de comptoir. On n'exige alors de sa beauté, ni une arithmétique bien profonde, ni une tenue de livres bien compliquée; sa science, toute d'improvisation, assez semblable à celle des courtisans, ne consiste qu'à bien

recevoir ; le reste, pour être susceptible de trop de commentaires, peut parfaitement se passer de développements. C'est dans cette classe privilégiée qu'il convient peut-être de placer la demoiselle de comptoir, parée de ses plus riches emblèmes.

Il en existe une autre dont la physionomie se confond avec celles des femmes de commerce proprement dites, et qui se distingue par des aptitudes plus spéciales, par l'entente réelle et souvent très-étendue des intérêts qu'elle représente. Ses appointements peuvent s'élever jusqu'à 1,200 fr., ce qui prouve suffisamment que l'abnégation est encore une des conditions de son existence. Le patron la consulte sur les achats qu'il doit se permettre, et s'en rapporte à elle de tout le détail de la maison : cela doit s'entendre du commerce en général, et comprend même au delà. C'est de ce type profondément étudié qu'on devra partir pour établir la supériorité définitive du génie de la femme sur celui de l'homme.

Ici ne faut-il pas, en effet, admettre au préalable que le commerce puisse devenir à lui seul une passion ; cette passion, absorber toutes les autres, imposer silence à tous les intérêts de la femme, et surtout à son intérêt, inspirer tous les talents qui supposent le travail et le talent, exclure l'idée de calculs personnels au milieu de la science la plus compliquée des affaires d'autrui, et consentir encore à n'avoir qu'une bien faible idée de cette demoiselle de comptoir.

Il suffirait peut-être de saisir quelques traits de cette physionomie pour obtenir une expression du commerce et de la bourgeoisie, qui manque encore à une époque bourgeoise et commerçante. Voulez-vous connaître le secret d'une vocation réelle, ardente et positive tout a la fois ? Il est tout entier renfermé dans cette personnification élégante et essentiellement parisienne : la demoiselle de comptoir, qui oublie ce que les femmes n'oublient jamais, d'être belle, pour être tout entière à son commerce.

Faut-il maintenant s'étonner qu'un commerce mette son orgueil dans ses affaires, quand une femme place sa vanité, sa beauté, sa coquetterie, tout ce qu'elle possède de puissance et de force, de mérite et de talent, dans celles d'un autre, qui est son maître par-dessus le marché.

Femmes de lettres, mes sœurs, tandis qu'un éditeur (à part M. Curmer, notre providence actuelle) s'en rapporte à la postérité pour s'acquitter envers vous, les diamants tombent de la plume de la demoiselle de comptoir ; elle bâtit sur l'indienne, le foulard, le mérinos, la toile à *très-bon marché*, des maisons de six étages, dont elle n'apercevra même pas le frontispice ; elle écrit dans la prose de M. Turcaret de ces valeurs qui ont à la Bourse un cours bien plus prodigieux, ma foi, que les plus sublimes rêveries des poëtes contemporains. L'or est une poésie, et il n'y a rien de plus lettré que les billets de banque. La demoiselle de comptoir aurait son auréole si elle savait compter pour elle-même ; mais elle est aux appointements dans la maison qu'elle fait mouvoir du centre à la circonférence, et ne s'associe pas même à la fortune qu'elle a faite. Elle est elle-même tenue en partie double, et, vu sa modestie, le seul article du magasin dont elle ignore la valeur.

En général, la vogue qui s'attache à la demoiselle de comptoir est une servitude déguisée ; elle est indifféremment l'Iphigénie des châles, des modes, du pot de pom-

made et des bonbons à la vanille Celle qui se pavane dans l'élégante bonbonnière d'un confiseur vit de sucreries comme Vert-Vert; la parfumeuse est, au contraire, une divinité mythologique qui réalise l'existence toute d'ambroisie que les anciens peuples faisaient à leurs idoles: toutefois son apothéose doit paraître peu digne d'envie, si l'on réfléchit que son autel est une prison en bois de citronnier. C'est aux demoiselles de comptoir de la rue Vivienne que l'on doit attribuer les migrations réitérées qui s'opèrent dans le quartier d'outre-Seine. On voit des étudiants qui habitent le faubourg Saint-Jacques ne fumer que des cigares du passage de l'Opéra; c'est ce qui s'appelle prendre le chemin de l'école, ou improviser l'Orient sous une latitude peu compatible avec ses jouissances horizontales.

La demoiselle de comptoir doit être parée à huit heures du matin; et, tant que la lumière du soleil ou de l'hydrogène se projette de l'asphalte aux recoins les plus profonds de son paradis terrestre, elle représente une de ces esquisses que l'on croirait échappées au crayon d'Eugène Lami. Il appartient aux commis et aux marchandises fanées d'être placés dans la demi-teinte; la demoiselle de comptoir doit, au contraire, se tenir sur le premier plan du tableau; elle en est l'âme et le mouvement. Son rôle lui commande d'être aperçue de tous; son patron exige qu'elle vende au plus grand nombre. Elle existe et tient les comptes de la maison en partie double. Centre et agent d'une vie assez active et assez compliquée, elle respire à peine pour son propre compte: chacun de ses mouvements est une grâce, et chaque grâce a son prix. Tout, jusqu'aux fleurs qui ornent la chevelure de la demoiselle de comptoir, fait partie de l'exercice annuel, entre dans l'appréciation quotidienne du financier, qui voit en elle sa poule aux œufs d'or. Chez l'une, c'est la main qui fait recette, chez l'autre, ce sont les yeux. Sourires, propos gracieux, mines engageantes, tout jusqu'à ses dédains sublimes et son silence motivé est coté au jour le jour. Elle doit accepter en souriant les pièces d'or des papillons de cinquante-cinq ans, et feindre de comprendre les grosses plaisanteries des béotiens de la finance. Les œillades des passants, et jusqu'aux impertinences des dandys, elle doit tout mettre sur le chapitre de la galanterie française et sur le grand livre de la raison sociale. La demoiselle de comptoir reçoit des billets parfumés et les garde même pour ne pas éconduire quelqu'un qui a du style et de la fortune. C'est ainsi qu'un merveilleux en gants jaunes remplit quelquefois sa chambre de lampes Carcel, de chapeaux Gibus, de clyso-pompes, de bonbons à devises, ou de corsets élastiques, précieux échantillons d'une passion dont on a pris facture en attendant. Pour conquérir une petite place dans le cœur de la demoiselle de comptoir, on risque une colonne entière sur le compte courant de la maison. La demoiselle de comptoir est le problème que la civilisation pose perpétuellement aux Casa Nova de l'ère nouvelle. Son abord, d'une facilité désespérante, rend tout succès douteux, toute conquête impossible; c'est la ville de Paris imprenable par cela même qu'elle n'est pas défendue par des forts détachés. Comment emporter d'assaut une place ouverte à tout venant? La demoiselle de comptoir n'a que tout juste le temps de plaire; elle n'a pas assez de loisirs pour aimer, elle est destinée surtout à être longtemps et toujours disputée. Gardons-nous de croire qu'elle est la femme sans cœur, mais la

recette nuit chez elle aux manifestations du sentiment. Ses plus grandes faveurs sont toutes dans un regard furtif où le commerce entre pour moitié. De plus, elle n'a ni caprices ni besoins! c'est une femme inattaquable. Actrice, on pourrait compter de sa part sur un semblant de passion; grisette, on serait porté à intéresser son faible cœur, mais elle échappe à la tentation par un travail de tous les instants, à la pauvreté par ses appointements. Les malheurs de ses heureux amants n'enlèvent rien à sa réputation, et ajoutent quelque chose à la fortune de son tenancier.

Le moyen cependant de se dérober à ses avances, soit qu'elle les fasse ou qu'elle en reçoive! Le prix d'un article a l'air d'un compliment dans sa bouche; on en marchande plusieurs, et on les achète parce qu'on les a marchandés. On lui fait faire vingt cornets pour voir vingt fois comment elle en fait un, pour avoir l'occasion de louer une main parfaite, et de penser la même chose d'un bras plus parfait que la main. On arrive ainsi au billet de banque, croyant n'en être encore qu'à son premier écu; le portefeuille du client se vide, et le comptoir se remplit. L'or emportant nécessairement l'idée d'un plaisir, il faut croire qu'on a joui beaucoup puisqu'on a beaucoup dépensé.

C'est de la demoiselle de comptoir qu'on peut dire, sans hyperbole aucune: Mange-t-elle? c'est un mystère. Son couvert n'est mis que pour la forme à la table de son César Biroteau. Au milieu du va-et-vient perpétuel que sa profession entretient à l'avant-scène de son théâtre, elle se nourrit dans l'arrière-boutique, comme Érigone, de quelques fruits enlevés au dessert. Elle abandonne aux lourds appétits de son chef de commerce les tranches de bœuf sec et les éternels haricots de Soissons, dont se compose l'ordinaire très-ordinaire de la maison. Son appétit d'oiseau-mouche est encore une économie.

De ce qu'elle est apte aux transactions les plus délicates et les plus multipliées, vous la croiriez versée dans les secrets intimes du cœur humain, au courant de cette diplomatie de sentiment qui se traduit en in-8°. Il n'en est rien cependant. La demoiselle de comptoir en est encore à l'A B C D de la passion contemporaine. Les rêves de Lélia n'ont jamais troublé le sommeil de quelques heures que lui octroie la règle monastique de son établissement mondain. Elle ne connaît que par de vagues échos le nom de G. Sand, et n'a vu qu'une seule fois en sa vie *la Duchesse de La Vaubalière*, drame simple de M. Balissan de Rougemont; Tivoli est son conte des *Mille et une nuits*.

En fait d'héroïnes, en existe-t-il beaucoup qui soient à sa hauteur? Sans parents, sans amis, sans protecteurs, sans vice et sans contrat, n'est-ce rien que de s'improviser une destinée, de soutenir de ses faibles épaules le fardeau d'atlas d'une colossale — style de comptoir — industrie? de s'implanter, de son chef, dans la fibre la plus organique du commerce parisien?

Il serait facile d'abuser de notre titre pour interpréter toutes les physionomies plus ou moins de notre sujet, bouquetières, modistes, boulangères, chapelières, charcutières et autres femmes artistes qui donnent du relief à l'iconographie pittoresque du Paris moderne. Nous remarquerons seulement la tendance des demoiselles de comptoir à faire adjectif. L'enthousiasme populaire n'en a qu'un pour désigner la *belle* chapelière, limonadière, lingère, ou n'importe quelle autre femme de

son choix. — Il est établi que l'on ne peut faire la cour à une boulangère sans marcher sur un volcan, mais cet ordre a fourni la belle *Fornarina*, titre et souvenir immortels. Raphaël s'est accommodé d'une boulangère, et lord Byron ne s'est pas montré plus difficile; les modistes ont à se plaindre de M. Paul de Kock, qui les prosaïse, mais Gondi ne trouva pas autre part de la résistance. La manière dont Richelieu triompha d'une simple ébéniste ternit l'éclat de ses grandes aventures. Louise Labé, la plus belle fleur poétique de la renaissance, était cordière; la rue où elle donna tant de fil à retordre aux Clóments Marots de son époque s'appelle encore la rue *Belle-Cordière*.

Madame Rolland, surprise un jour chez une de ses amies dans la rue Saint-Denis, fut priée innocemment de tenir le comptoir. Cette héroïne de la bourgeoisie raconte en termes charmants l'embarras que suscita chez elle l'émeute de gros sous dont elle se vit lors assaillie. La vente de détail lui coûta plus à tenir que le portefeuille de l'intérieur. L'anecdote suivante, d'une date plus récente, est également empruntée aux archives de la rue Saint-Denis. Une femme du grand monde, élevée dans un pensionnat aristocratique avec la fille d'un marchand de la rue Saint-Denis, recevait les hommages d'un élégant de la nouvelle cour. Son amie de pension, mariée depuis à un commerçant, et devenue veuve l'année même de son mariage, se trouva placée à la tête d'un magasin de fleurs artificielles qu'elle conserva, parce que cela convenait autant à ses goûts qu'à ses intérêts. La beauté de la jeune veuve, astre incompris sinon inaperçu, avait attiré les regards de l'inconstant aide de camp du château; l'amant présumé de la grande dame était aide de camp, et il vivait partagé entre ces deux amours. La noble dame, se souvenant de son ancienne amie, lui rendait un jour une visite dans le but de l'inviter à une soirée qu'elle donnait ce jour-là, et qui devait réunir le plus grand monde, bien que la belle marchande y fût invitée. Laissée seule un moment, à cause des exigences du commerce, madame de *** eut la curiosité de trôner dans le fauteuil de son amie. Là elle vit arriver le chasseur de M. le duc. Prendre de ses mains le billet adressé à son amie, et y répondre sur-le-champ fut pour la jalouse comtesse une scène de comédie improvisée. L'amant ne connaissait aucune des deux écritures des maîtresses qu'il se promettait. Trompé par une missive on ne peut plus favorable, il accourt sur-le-champ. La femme du faubourg Saint-Germain avait prolongé exprès la conversation. Grand fut l'embarras du nouveau Don Juan entre l'enclume et le marteau, entre la noblesse et la bourgeoisie. Il s'en tira toutefois avec assez d'esprit sans rien laisser soupçonner d'une situation dont il ignorait lui-même tout le poignant; et il acheta quantité de fleurs artificielles sans compromettre aucune des deux rivales, et en se ménageant auprès d'elles avec un art qui n'a été connu que de Molière. La marchande, qui ne se doutait pas des termes où l'avait mise, avec son noble poursuivant, le manége de son amie, vendit à M. le duc, de la meilleure foi du monde, la moitié de son magasin. La conséquence de cette belle emplette fut toute en faveur de la grande dame. M. le duc, hors d'affaire, n'eut pas de peine à lui persuader que les fleurs devaient être pour elle, et à les lui faire accepter. Il dut, par la même occasion, engager sa parole pour le bal que donnait ce jour-là madame de ***, son adroite

comtesse. Or, à ce bal, dans le salon d'intimité de la maîtresse de maison au faubourg Saint-Germain, la marchande retrouva ses fleurs et son aide de camp; non moins étonnée que M. le duc lui-même, pour lui, c'était tomber de Charybde en Scylla. Qu'on juge de sa situation pendant toute la soirée donnée soi-disant à son intention! Un lion de la régence s'en fût à peine retiré sain et sauf. En présence de deux femmes qui toutes deux étaient censées lui appartenir d'avance, et des fleurs accusatrices! Tant que dura la soirée, ce fut de la part des deux amies, dont la seconde avait été mise dans la confidence, un feu roulant d'épigrammes. Sir Jean Falstaff lui-même, de shaksperienne mémoire, ne s'était jamais trouvé à pareille fête. Cruellement persiflé par deux femmes de cœur et d'esprit, quoique l'une fût comtesse et l'autre marchande, M. l'aide de camp eut l'occasion de s'orner la mémoire de cette vérité, que, entre la noblesse et la bourgeoisie, un fashionable n'a désormais que les bénéfices et la liberté du choix.

Posons en principe que la profession de demoiselle de comptoir embrasse depuis le dernier échelon jusqu'au sommet de la pyramide sociale, depuis la jeune pensionnaire qui accepte une place au défaut d'un mari, jusqu'à la femme spéciale qui, élevée dans le *doit* et l'*avoir*, en connaît toutes les roueries, depuis la débutante qui arrive de province sous le patronage des *Petites-Affiches*, jusqu'à la Didon actuelle sur qui repose le sort de tout un phalanstère industriel. Dans toute rue parfaitement civilisée, si vous apercevez une émeute de gants jaunes ou de clercs d'huissiers, soyez sûr que c'est le roi qui passe, ou une demoiselle de comptoir auprès de laquelle on se hâte de ne point passer.

Est-ce un crime d'exposer tant d'organisations nerveuses aux influences délétères et pâlissantes de la vie de comptoir? Est-ce une vertu d'orner les rez-de-chaussée de ces vivants portraits à la manière du Titien, pour animer la physionomie d'une ville avant peu exclusivement commerçante? La femme de comptoir vivifie, poétise une chose qui n'est ni attrayante ni poétique..: le commerce. Celui-ci décolore la femme de comptoir, et inscrit à l'article *profits et pertes* la jeunesse, les illusions et le produit net de son ange gardien. Ingrat commerce!

Aussi, lorsque toute cette foule élégante et occupée, coquette et commerçante des demoiselles de comptoir, prend son essor le dimanche, une solitude, un dédale monotone, des catacombes : voilà Paris.

Le soir d'une belle journée de mai, la demoiselle de comptoir se fait fleur des champs, se couronne de véronique, de liserons et de myosotis. On la confond avec les châtelaines qui peuplent les charmantes solitudes de Saint-Cloud, Ville-d'Avray, Montmorency, Fontenay-aux-Roses. Toute métaphore à part, la nature et la civilisation se donnent la main ce jour-là. Il est une beauté demi-parée et demi-champêtre, qui est celle des Parisiennes du dimanche. Pourquoi cet amour si vivace des ravissants paysages qui avoisinent Paris n'aurait-il pas sa raison artistique et ses nuances pleines de poésie? Qui donc oserait soutenir que pour être heureux il faut éviter avant tout de l'être bourgeoisement? O précieuses traditions des dîners champêtres, joies savamment équilibrées des bourgeois et des bourgeoises de Paris, plaisirs soumis à un calcul intégral, j'abaisse devant vous le désordre de mes esquisses et la

sauvagerie de mon pinceau. Il suffit d'un Hoghart pour peindre la grisette; la demoiselle de comptoir demanderait un peu moins d'abandon qu'on n'en trouve dans l'école flamande, plus d'animation que dans l'école italienne.

Observons cependant comment tout procède dans le monde par succession de tableaux du même ordre, avec un fond différent. Le marchand qui improvise une partie de campagne n'oublie rien du comfort de la ville. Même aux champs, le Parisien sait dîner. Sur l'herbe il dispose ses douze couverts, plus ou moins, comme chez Véfour. Les crèmes, le moka, les mille raffinements d'un dessert splendide, rien n'est oublié. Point de ces contrastes qui établissent des solutions de continuité dans les folles joies de la nation des étudiants et des grisettes, qui font que l'on revient à pied pour s'être mis en marche en voiture, pour avoir trop accordé aux dissipations de la valse et à la carte du restaurateur: le marchand ne connaît qu'une chose, vivre à son aise en tous les lieux, et se servir soi-même pour n'être pas écorché vif. Il confie à une tapissière son office au grand complet, et sa demoiselle de comptoir prend sa part d'une distraction logique et d'une partie bien combinée. Cela dure dix ou douze ans, jusqu'à ce que l'une ne soit déjà plus jeune et que l'autre ait sa fortune faite.

A cette époque, la demoiselle de comptoir s'est déjà prononcée en faveur du doyen des commis, du jeune homme qui a débuté avec elle dans les cachemires. Elle lui accorde sa main. S'ils ne succèdent point, si le marchand a oublié de créer un majorat en leur faveur, ils conçoivent ensemble le projet d'élever autel contre autel, de battre en brèche la maison dont ils ont été les deux colonnes; acharnement justifié par la lésinerie de leur autocrate commun, par l'exploitation qu'ils ont jusqu'alors subie sans se plaindre. Ils emportent sous une autre enseigne, au défaut de sacs d'écus, la vogue de la maison.

En effet, après plusieurs années de succès inouïs et d'inventaires pyramidaux, qu'est-il resté entre les mains de la demoiselle de comptoir, de ce Pactole qu'elle alimentait incessamment? la valeur d'une inscription de rente de 600 francs. Son chef a pris du ventre et des actions dans les asphaltes, il aspire à être duc et pair. O justice distributive! ô rémunération sociale!... Une tête moins forte que celle de la demoiselle de comptoir passerait du coup au saint-simonisme, dont la première formule est celle-ci: A chaque femme de comptoir selon ses capacités, à chaque capacité selon ses œuvres. Elle fonde une maison, cela suffit à sa vengeance et à ses succès futurs.

Quoi qu'il en soit, la demoiselle de comptoir est encore une de nos supériorités réelles, incontestables. L'antiquité a eu ses gynécées, l'Orient possède ses harems; avez-vous rien de plus monotone qu'un harem? En Angleterre, en Russie, en Allemagne, en Hollande, le commerce est exclusivement dévolu à des buveurs de bière. La France seule a donné pour enseigne à son industrie ce qu'elle avait de plus gracieux, de plus coquet, de plus avenant. Va maintenant, pâle esquisse d'une réalité touchante, et puisses-tu rencontrer de par le monde une demoiselle de comptoir, une seule, qui fasse ta fortune, et nos lecteurs qui demanderont la demoiselle de comptoir auront l'avantage de *la tenir de ses propres mains.*

L. ROUX.





LE COMMISSIONNAIRE.



’EST un homme à peindre, un des pivots de la vie privée, un garçon qui vous sert de domestique et de valet de pied, et qui néanmoins s'intéresse à vous, fait vos bottes et votre chambre, éconduit vos créanciers, combat l'autorité despotique du portier, s'oppose aux envahissements des colocataires, défend l'intégrité du carré, et maintient d'un étage à l'autre votre considération.

Par commissionnaire, nous n'entendons point tel ou tel, pris au hasard dans une rue quelconque, muni d'une plaque, d'une casquette de peau de mouton, d'une figure savoyarde ou auvergnate, ingrate dans la plupart des cas; mais bien celui qui, depuis la dernière invasion des Cosaques, jouit à Paris du droit de cité, et existe, bon an mal an, toujours dans la même rue, chauffé au même soleil, ou en proie aux mêmes averses, et désaltéré chez le même marchand de vin. Cet homme-type doit être, en effet, l'hôte du quartier dont il est le commissionnaire. Il s'est établi à la longue entre ses clients et lui des rapports de famille; ses antécédents répondent de son avenir. Il présente pour aller à pied des conditions de stabilité suffisantes. Les philosophes regardent, en effet, le commissionnaire plutôt comme un instrument de station que comme un appareil locomoteur; par le siècle qui court, quiconque n'a pas le privilége de faire quarante lieues à l'heure est presque considéré comme immobile. Néanmoins le commissionnaire est un des agents les plus actifs, sinon du progrès, au moins du mouvement. Vainement une société se flatte-t-elle d'exister avec une poste aux lettres, des télégraphes, des journaux, des canaux, des bateaux à vapeur et des chemins de fer seulement: ce sont assurément autant de rouages utiles dans une machine sociale, tandis que le com-

missionnaire est un ressort indispensable de la locomotive; beaucoup voient même en lui le mouvement perpétuel. Le facteur est un sourd-muet qui ne parle que par lettres; le télégraphe, un hiéroglyphe politique; un journal s'imprime tout au plus pour ses abonnés: le commissionnaire, c'est, au contraire, la demande et la réponse, l'intrigue et le dénoûment d'une action; c'est l'élément actif et passif de la vie bourgeoise, c'est l'éloquence parlée et l'éloquence écrite, c'est le grand ressort de la civilisation: l'épicier, le marchand de vin, le boulanger, le commissionnaire, placés aux angles d'une rue, établissent les quatre points cardinaux de sa rose des vents. On remplace un roi, un diplomate, un premier ministre, un agent de change, rien ne peut remplacer un commissionnaire.

Quoi qu'il en soit, le commissionnaire ne saurait être une des figures les moins significatives dont Paris sème son échiquier. Tout annonce en lui un homme primitif, arrivé dans la capitale sans arrière-pensée, disposé à se laisser caser au gré des besoins de la civilisation. Véritable centenier au service d'un petit écu, le bourgeois lui dit: *Marche!* et il va. Le commissionnaire est l'être le plus complétement passif d'une société; il échappe naturellement à ses influences, qui en sont le fléau, qui tendent à faire prévaloir une profession au détriment de toutes les autres, et maintiennent l'homme sur un pied d'individualisme féroce: l'homme considéré comme le moins civilisé de Paris en est aussi le plus social.

On ne voit point le commissionnaire, après avoir analysé les misérables préjugés qui servent de hochets au peuple le plus spirituel de l'univers, affecter des titres de noblesse, ajouter quelque chose à son nom, ou dissimuler le moins du monde son origine. C'est toujours Pierre, comme devant, ayant sa plaque pour blason et ses crochets pour enseigne. Mais une chose qu'il conserve avec soin, c'est son individualité primordiale. Le commissionnaire est une des natures les moins effacées de celles que Paris moule à sa triste effigie, Parisiens qui ne sont pas de Paris, contrefaçons de citadins qui auraient tout à gagner à être encore de leur province. J'aime qu'un Parisien soit Auvergnat, et qu'un Auvergnat soit commissionnaire.

Ouvrez le livre de votre vie privée, et voyez à quelle page un commissionnaire a joué un rôle important, dans quelles circonstances il a tenu entre ses mains votre secret, votre amour, votre vengeance, votre fortune, votre vie; quand il s'est éloigné de votre domicile portant un cartel à un rival détesté, le fil principal d'une conspiration, votre démission ou votre bilan. Le commissionnaire se lie à tout, il est de toutes nos intrigues, de toutes nos passions, de tous nos vices, de toutes nos parties plus ou moins fines. La nature l'a doué de la prudence du serpent pour ne prendre que le rôle qui lui convient dans la comédie qui se joue sous ses yeux, et glisser sans reproche à travers les écueils d'une société corrompue. On le trouve toujours actif et jamais soucieux, il existe à la fois comme acteur et comme comparse du drame individuel, il réalise le problème d'un pouvoir réel et irresponsable.

Le commissionnaire a la jambe bien développée, la plante des pieds passablement convexe, le torse distingué, et un coffre solide, ce qui signifie une poitrine large et parfaitement disposée pour le jeu des deux plus vastes poumons de l'arrondissement. Un cor monstre, déposé récemment au musée Dupuytren, avait appartenu à un commission-

naire. Jetez maintenant un coup d'œil sur ce dos d'Atlas, examinez ces omoplates moulées pour recevoir une malle, et dites s'il est possible de nier une prédestination. Bien que comme porteur il excelle dans la commission, ses relations civiles et privées sont de plus d'un genre : c'est une sorte de factotum qu'on peut invoquer dans toutes les occasions ; le commissionnaire manque rarement celle d'être utile à l'humanité. Il possède un homme spécial qui le plie à divers emplois, charge ses épaules de malles ou de bas-reliefs, de tableaux ou d'épreuves de romans dans les quartiers artistiques ; son bourgeois est, en effet, un artiste. Il est voué à cet homme ; il y a entre eux solidarité de fortune. Le commissionnaire fait en outre, dans ses moments de loisir, les courses du négociant, une partie du ménage de la cuisinière, balaye les devantures, rend aux vitres du pharmacien et du marchand de nouveautés la transparence primitive que les émanations du camphre ou la poussière des châles du Thibet leur ont enlevée. Une partie des offices qui répugnent à l'homme établi, à l'élève en pharmacie, ou au jeune-premier engagé dans les cachemires, est accomplie sans scrupule par le commissionnaire ; il n'y a pas pour lui de choses déshonnêtes dès qu'elles représentent un honnête salaire. Le commissionnaire connaît le fort et le faible de toutes les professions : très-propre par cela même à remplir la sienne qui n'en est presque pas une, mais qui en résume plusieurs. Veut-on un frotteur zélé et intelligent pour cirer les bottes et les parquets : rien de plus apte à cela qu'un commissionnaire. Vos tapis réclament-ils, pour être battus, l'emploi du tapissier : faites monter un commissionnaire. Voulez-vous un homme empressé sans être importun, qui tienne chez vous la place d'un nombreux domestique, et vous serve à table comme un estafier : ayez un commissionnaire. C'est le valet de ceux qui n'en ont pas. Homme économe et économique, il connaît la recette du cirage Robertson et l'applique aux chaussures de tous les formats qui lui ont fait une brillante réputation dans le quartier. Le commissionnaire est l'être le plus complet de la civilisation : il embrasse l'homme de la tête aux pieds ; il possède l'industrie du castor et les talents variés du valet de chambre et de la femme de ménage.

Pour apprécier dignement le commissionnaire, il faut le voir surtout lorsque, à l'entrée de l'hiver, il s'improvise scieur de bois.

Pour peu que la maison où il remplace le peso-stère soit privée d'une cour, fort des règlements de police, il s'installe sur le trottoir. Marquis ou manant, peu lui importe qui défile à droite ou à gauche ; il est tout à sa besogne. Paris en révolution ne lui ferait pas perdre un trait de scie. Quelle tension dans les muscles ! quelle flexibilité cependant à l'endroit du cubitus ! quelle sueur poétique sur son *facies !* Les bûches les plus respectables, celles qu'affectionne le portier, passent par ses mains comme des roseaux ou des allumettes chimiques. Il les divise, sans géométrie, en plusieurs sections parfaitement égales : c'est l'affaire de quelques brassées. La scie lui sert de chèvre, et cet instrument primitif défie entre ses mains le génie même de la mécanique. Après quelques minutes de cet exercice sudorifique, le commissionnaire ne conçoit pas qu'on ait besoin de bûches pour se chauffer. Le bois lui semble un objet de luxe, qui chauffe par le frottement. Il s'arrête à chaque voie pour se rafraîchir d'un *canon*.

Entrepreneur de n'importe quoi, il n'a pourtant rien des allures de ces bohémiens de Paris qui cherchent dans le travail un prétexte de se reposer incessamment. Par un prodige qu'explique son incroyable célérité, on le trouve toujours posé sur ses deux pieds, à l'endroit où il a fixé son quartier général : il tient de ces faucons qui venaient se poser sur le poing du maître, après mille courses aériennes accomplies en un clin d'œil.

Ne croyez pas, du reste, que son art soit tout d'improvisation, ou que l'on puisse devenir commissionnaire en sortant d'être ambassadeur. Il y a un sphinx à interroger, non moins rempli d'ambages et de circuits que celui qui, au dire de M. de Ballanche, jouit d'une existence mythologique dans la mystérieuse Égypte. Paris et ses mille rues à interpréter, est-ce l'affaire d'un jour? Le commissionnaire affecte un lobe de son cerveau à chaque quartier, et parvient à se faire un Paris cranioscopique dont on retrouve les saillies après sa mort, ou le livret dans la poche de son gilet.

Étudiez en détail le commissionnaire, et bientôt toute la physiologie de Paris vous sera connue. Le commissionnaire ne stationne pas dans les rues aristocratiques du faubourg Saint-Germain ; il n'est pas moins inconnu dans le faubourg Saint-Marceau, les deux pôles d'une société civilisée le repoussent également : il pullule dans les zones tempérées, il est à son aise sur les terrains de transition, et perche volontiers à la hauteur du faubourg Saint-Jacques, s'échelonne dans les régions moyennes du commerce et de l'industrie. Paris déteint sur lui sensiblement, chaque rue le moule à son image. Le commissionnaire est une espèce d'affranchi, qui a conservé quelque chose des types précieux, aujourd'hui perdus, des valets de comédie. Là ce n'est qu'un porteur, un homme de peine, un crocheteur ; ici c'est Lafleur, c'est Frontin, c'est Gil Blas, ex-oisif d'antichambre, suant aujourd'hui sang et eau sous la livrée du commisionnaire. Le rude patronage de la bourgeoisie le courbe sous le salaire et le plie à ses habitudes. On trouve en lui le reflet de tout ce qui existe sous le régime mixte de la propriété.

Dans les diverses parties du globe, la nature a doué le serviteur de telle ou telle aptitude ; à Paris, elle a tout donné au commissionnaire. Allez en Égypte, vous aurez recours à une légion de domestiques pour n'être point servi : l'un fera cuire vos lentilles accommodées au persil, au laurier, avec un quartier de mouton, vous servira un oignon cru, et fumera sa chibouque en votre présence ; l'autre prendra soin de votre unique vêtement ; un troisième, de votre cheval arabe ; tout le monde se moquera de vous, en disant : « Allah est grand ! » Le reste lui est parfaitement étranger. Il y a un homme pour chaque chose : sortez de là, on ne vous entend plus ; c'est comme si vous parliez hébreu. La bastonnade même n'arrache point un Turc à sa spécialité et à ses songes orientaux. A Londres, il faut être *gentleman*, avoir une maison à soi, si l'on veut être servi par des mains étrangères ; ce n'est qu'à Paris que l'on trouve ces soins de détail, ce service précieux qui s'applique à tout, qui n'oblige à rien envers un commissionnaire, et qu'il exécute sans sortir de sa profession. Le commissionnaire est un type multiple : il ne saurait embrasser trop de choses pour se faire une petite fortune. Il combine le *fixe* et le *casuel*, et existe l'un portant l'autre. Il envoie tous ses bénéfices à un notaire du pays, et met le restant à la caisse d'épargnes.

Quand le gaz illumine Paris, à l'heure où ceux qui ont l'habitude de dîner gagnent les *Frères provençaux* ou le *café de Londres*, vous croyez que le commissionnaire va se croiser les bras, faire le *cent de piquet* avec le porteur d'eau filtrée : c'est un luxe qu'il se permet les jours de *grande* relâche seulement, autrement il se rend à un théâtre du boulevard pour faire l'*homme du peuple*. Aucuns frais de travestissement pour lui, sinon dans les pièces historiques, où il revêt un costume d'archer pour représenter un eunuque du sérail et une figure atroce si son rôle l'oblige à conspirer.

Le commissionnaire a-t-il un quart d'heure d'oisiveté forcée, voyez avec quel agréable *far niente* il hume sur l'asphalte et sur l'édredon du crochet un chaud rayon de soleil et quelques bouffées de caporal. Son pliant bardé de cuir a un oreiller de sapin, mais il y dort sur la foi des passants et des cochers de fiacre; sa pipe n'a rien de commun avec le narguilhé des adorateurs du prophète, mais elle lui suffit, c'est son *vade mecum;* sacrifiant la partie au tout, il en retranche le tuyau pour ne pas la casser : les choses humaines sont si fragiles!

Le commissionnaire n'est ni grand, ni effilé, ni athlétique. La taille gêne dans son état; la maigreur lui ôte de la confiance de ses clients. Du rez-de-chaussée à la mansarde, il doit aller, venir, déménager, emménager, monter, descendre, charrier, emmagasiner, toujours grandi, grossi, matelassé, doublé d'une caisse, d'un ballot, des cartons à chapeau de la grisette et de la valise d'un étudiant en vacances. Pour suffire à ces travaux herculéens, à cette gymnastique quotidienne, le commissionnaire a reçu de la nature des dispositions qu'il complète par l'habitude : la première est d'être né robuste et Auvergnat, d'être doué d'nne large paire de favoris qui représentent la force; contrairement au préjugé biblique qui place son siége dans ses cheveux, le commissionnaire se coiffe à la Titus : c'est toujours cela de moins à porter.

Il existe une classe nombreuse de la société qui est parée lorsqu'elle est vêtue. Le commissionnaire fait partie de cette classe intéressante. Il y a un velours qui se fabrique exprès pour lui, relevé sous forme de veste par des boutons de cuivre délicieusement arrondis. Le commissionnaire est le même homme de la tête aux pieds, bleu d'outre-mer quant aux guêtres, au pantalon et à la prunelle. Il quitte la veste dans les grandes occasions et dans les grandes chaleurs et la met sur son crochet pour mieux la porter. Il n'est chatouilleux que sur la force physique, et on ne le voit jamais compromettre son amour-propre en reculant devant un fardeau quel qu'il soit. Il mourrait au besoin comme un Titan sous le poids de ses cinq cents livres. A part cela, on peut l'appeler mon ami, mon brave, le commissionnaire étant une de ces choses qui, aux yeux de la bourgeoisie, entrent de plein droit dans le domaine du pronom possessif; mais en compagnie de la femme de chambre, le commissionnaire s'appelle monsieur Pierre; on prend pour lui parler la même voix que pour le maître de la maison; on l'accable d'attentions et de poulets froids.

Le commissionnaire est en rivalité constante avec les entreprises de déménagements quelconques, les possesseurs de tapissières, et les cochers de fiacres ou de ca-

briolets, qui, sous prétexte d'une course d'agrément, enlèvent en un tour de main les effets d'un propriétaire nomade, le mobilier d'un journaliste et le musée d'un antiquaire; il brise les meubles deux fois moins qu'une entreprise, ce qui fait qu'on lui confie deux fois plus volontiers ceux que l'on tient à conserver.

Vous rencontrez quelquefois le commissionnaire bardé de cuir, comme s'il avait l'honneur d'être un cheval de trait, essoufflé sous le harnais, cédant nécessairement le pas aux andalous, et l'emportant sur eux par l'intelligence du pavé. De là est venu le proverbe : *Paris, le paradis des chevaux et l'enfer des commissionnaires.*

Lorsque le commissionnaire quitta les vallons pittoresque de la Savoie ou les sites enchantés de la haute Auvergne, sa tête était pleine de projets ambitieux; il portait ses vues sur les hauts emplois du château ou de la banque de France; il rêvait un bureau de tabac tout au moins. Muni d'une lettre de recommandation pour le valet de chambre d'un duc et pair, il aspirait par anticipation des bouffées de faveur et de fortune; il se créait au sein de Paris un Eldorado de gros traitements et de fatigues modérées. La! je vous le demande, n'eût-il pas été bien placé dans un ministère solide, si c'est possible, à l'ombre d'un poêle gigantesque chauffé par ces bonnes grosses bûches, qui ne sont que des atomes du budget, ou dans quelque bibliothèque parfaitement royale, méditant sur les livres des philosophes, et l'étant un peu par contiguïté, ou bien encore attaché aux fossiles de M. Cuvier, aux phénomènes de M. G. de Saint-Hilaire et aux autres curiosités du jardin des Plantes, donnant à manger de sa main à la girafe ou à l'éléphant, étudiant la botanique par goût et l'astronomie par principes, perdu dans les immenses contours du cèdre du Liban, restauré tous les mois par la manne de ses appointements, ayant un titre, une position, un habit bleu de roi, enfin, tout ce qu'il faut à un employé pour être rentier, à un commissionnaire pour être savant? Hélas! le protecteur-né du commissionnaire avait oublié son extraction villageoise, son compatriote n'était plus son ami : il n'a rien fait pour le pousser auprès des puissances, de peur de compromettre la sienne. Le commissionnaire n'a pu accrocher la moindre place, et, pour se fixer à quelque chose, il s'est fixé à un coin de rue. Là il jouit d'une existence semée de longues fatigues et de courts délassements, de grands travaux et de petits profits. On n'est ni électeur ni juré, c'est vrai; on n'a pas le désagrément de s'entendre nommer capitaine de la garde nationale, ou l'ambition de devenir député; mais aussi, quelle existence triviale! l'épicier vous regarde à peine comme un homme émancipé; le charcutier croit vous régaler avec son cervelas à l'ail; le garçon de magasin se regarde à vos côtés comme placé dans les inamovibles, vous confie de son chef la besogne qui l'humilie, et l'humanité tout entière vous traite de portefaix. La moindre querelle fait éclore les dénominations outrageantes d'Auvergnat ou de Savoyard. C'est ainsi que le béotisme parisien lui glisse en douceur des phrases comme celle-ci : « Dites donc, monsieur Pierre, les Auvergnats sont-ils Français? »

On a évidemment tort de donner le commissionnaire comme la dernière expression de l'incivilité rustique ou de l'inurbanité parisienne : il est poli, discret et même consciencieux. Il ne surfait jamais le prix d'une course ou d'un paquet. A telle distance c'est tant; sa carte, c'est son expérience. Pour le poids, il en a la ba-

lance dans la main. Cherchez-moi un Euclide qui soit aussi savant que lui dans l'art de retourner une malle ou un paquet, dans la science du plan incliné, et qui connaisse mieux la ligne droite dans ce Paris, où si peu de personnes la suivent d'un bout à l'autre.

Le commissionnaire n'est entaché d'aucun des préjugés qui tiennent aux corporations; il n'est membre d'aucune société savante, il a grand soin surtout de n'être pas de l'Académie. Trop fier pour se lier avec des laquais à livrée, il a trop *bon genre* pour frayer avec les cochers. Employé souvent comme garçon de recette, il a une considération à garder, outre l'estime que chacun lui accorde. Dans l'arrière-boutique du marchand de vin, le commissionnaire s'entretient généralement de politique; pour peu qu'il y ait un commencement d'hostilités du côté de la Belgique, le marchand d'en face n'expédiant plus de *satin-laine*, il se ménage d'avance la pratique d'un fabricant d'équipements militaires. Si l'élection ramène à la chambre tel député, ce sera pour lui une connaissance toute faite; si telle actrice, dont il soigne les débuts, comme romain, obtient un grand succès, il aura de l'ouvrage pour toute la saison. Son existence est liée aux fibres les plus intimes du corps politique; il en suit les mouvements afin de ne manquer aucune commission importante. Le commissionnaire dit : « Not' bourgeois » en parlant du roi des Français.

Des passagers, des hommes sans vocation, après avoir dû leurs premiers succès et leurs premières épargnes à la commission, conçoivent le projet de monter un fiacre, de devenir propriétaires de deux chevaux poussifs, et d'exister sous la forme de cochers. Ceux-là sont à peu près perdus pour le pays; s'ils y reviennent, c'est pour être millionnaires. Il n'en est pas ainsi du commissionnaire pur sang. Dès que celui-ci a supporté jusqu'à trente à quarante-cinq ans le fardeau de l'existence parisienne, il ne dissimule plus son mépris pour le luxe de la *capitale* qu'il a foulé aux pieds, et pour les merveilles de la civilisation qu'il a outre-passées. Tant qu'il a des muscles robustes et une austère probité à mettre au service d'une société qui accepte toutes les jouissances, sans égard pour ceux qui s'en font les instruments, le commissionnaire a grossi chaque jour la somme de ses dévouements, avec l'espérance secrète de ne pas mourir à la peine. Après avoir, Sysiphe de la course à pied, roulé assez longtemps son rocher sur le pavé de Paris, il soupire pour une retraite champêtre bien abritée sur quelque coteau poétique de son pays natal; il en est parti pèlerin de la société, il y rentre en bon paysan sur lequel ont passé toutes les grandeurs et toutes les décadences, flots mouvants de la vie parisienne. Tel étudiant provençal qu'il avait installé, chétif, dans un hôtel garni, possède aujourd'hui un palais à lui tout seul. Une figurante, qui renvoyait par son entremise les lettres sans les décacheter, en recoit aujourd'hui d'armoriées qu'elle décachette sans les renvoyer; un clerc d'huissier, qu'il suppléait quelquefois, s'est lancé dans les bitumes, et pave aujourd'hui les trottoirs qui lacéraient jadis outre mesure ses bottes de simple piéton. Le commissionnaire n'a quitté ses sabots que pour des souliers ferrés; il emporte ceux-ci comme trophée : c'est la chaussure d'un honnête homme.

L'homme oublie ses premiers vers, sa première maîtresse, son premier tailleur, sa

première lettre de change; il n'oublie pas le premier commissionnaire qui lui a servi d'introducteur dans le dédale de Paris, qui s'est offert pour porter sa croix sur le Golgotha de quelque maison de six étages, en lui ouvrant peut-être le chemin de la fortune, paradis des temps modernes. Le commissionnaire est, en effet, toute l'hospitalité de Paris : c'est lui qui le premier vous en fait les honneurs, c'est le premier fil conducteur qui vous indique le pôle où vous devez graviter; il marque le point de départ d'un grand homme ou d'un parvenu : celui-ci l'oublie, l'autre se souvient toujours qu'il s'est aidé du commissionnaire pour faire son chemin.

Des provinciaux osent encore se défier de ses bons offices, le regardant comme un être essentiellement nomade, tandis qu'il est plaqué, numéroté comme un soldat. Et d'ailleurs le commisssionnaire, n'eût-il pas sa plaque, aurait encore sa probité.

Puisez maintenant vos inductions ici ou là, dans Saint-Simon ou dans Fourier, vous trouverez toujours que la société n'a pas dit son dernier mot au sujet du commissionnaire. Une personnalité mixte comme la sienne résulte d'un état de transition qui prouve jusqu'à l'évidence un besoin de moyens termes dans une société essentiellement bourgeoise. Le commissionnaire succède au valet de pied. Dans tous les quartiers où les mœurs féodales sont encore en vigueur, le commissionnaire est traité d'hérétique, ou, si l'on veut, de réformateur. Son introduction dans la vie civile date peut-être de l'établissement de la petite poste : la bourgeoisie sentit le besoin d'établir un contre-poids aristocratique à ce véhicule populaire des lettres cachetées, et le commissionnaire s'est glissé entre deux impossibilités contemporaines, comme un pouvoir parlementaire entre le peuple et l'aristocratie.

Quand une profession formule l'homme comme l'expression la plus actuelle d'un régime de transition, qu'elle se pose comme le type complexe d'une classe sujette à des changements indéfinis, cette profession mérite ici une place. Le sort, qui a présidé à nos destinées communes, a fixé le commissionnaire entre le ciel et l'enfer, dans le purgatoire du travail actif et intelligent. Demi-servitudes, demi-plaisirs, demi-profits, telle est l'existence mobile de cet homme. Il ne s'appartient pas plus qu'il n'appartient aux autres : il est le serviteur de tous sans être le domestique de personne, et c'est en cela que son type le distingue de celui d'un simple valet, libre de servir une multitude de maîtres, pour échapper à la tyrannie du besoin. Quiconque a recours à un commissionnaire dans la vie privée doit voter avec l'opposition parlementaire, et demander l'adjonction des capacités. L'opposition prit un jour le commissionnaire, et le lança comme une montagne à la tête du pouvoir. Un commissionnaire, pour vingt-quatre sous, transporta à l'hôtel de l'intérieur la malle d'un nouveau ministre. J'allume ma lanterne et je cherche cet homme précieux, certain, si je le rencontre, d'enrichir cette collection de la perle des commissionnaires.

L. Roux.





LE RAT.



Qu'est-ce que le rat? va demander tout d'abord le lecteur qui n'a pas l'habitude de l'argot parisien. — Voilà la question, comme dit Hamlet, prince de Danemark.

Est-ce le rat de l'histoire naturelle, si bien décrit par Buffon? — Est-ce le rat de cave, le rat d'égout, le rat d'église? Encore moins. — Le *rat*, malgré son nom mâle, est un être d'un genre éminemment féminin : il ne va ni dans les caves ni dans les greniers, on le rencontre rarement dans les égouts, et plus rarement encore dans les églises. On ne le trouve que vers la rue Lepelletier, à l'Académie royale de musique, ou la rue Richer, ou à la classe de danse: il n'existe que là; vous chercheriez vainement un rat sur toute la surface du globe. Paris possède trois choses que toutes les capitales lui envient, le gamin, la grisette et le rat. Le rat est un gamin de théâtre, qui a tous les défauts du gamin des rues, moins les bonnes qualités, et qui, comme lui, est né de la révolution de juillet.

On appelle ainsi à l'Opéra les petites filles qui se destinent à être danseuses, et qui figurent dans les *espaliers*, les *lointains*, les *vols*, les *apothéoses* et autres situations où leur petitesse peut s'expliquer par la perspective. L'âge du rat varie de huit à quatorze ou quinze ans; un rat de seize ans est un très-vieux rat, un rat huppé, un rat blanc; c'est la plus haute vieillesse où il puisse arriver : à cet âge, ses études sont à peu près terminées; il débute et danse *un pas seul*, son nom a été sur l'affiche en toutes lettres; il passe *tigre*, et devient premier, second, troisième sujet, ou coryphée, selon ses mérites ou ses protections.

D'où vient ce nom bizarre, saugrenu, presque injurieux, et qui en apparence a si

peu de rapport avec l'objet qu'il désigne? Les étymologistes sont fort embarrassés : les uns le font descendre du sanscrit, d'autres du cophte, ceux-là du syriaque, ceux-là du mandtchou ou du haut allemand, selon les langues qu'ils ne savent pas.

Nous pensons que le rat a été appelé ainsi, d'abord à cause de sa petitesse, ensuite à cause de ses instincts rongeurs et destructifs. Approchez d'un rat, vous le verrez brocher des babines et faire aller son petit museau comme un écureuil qui déguste une amande; vous ne passerez pas à côté de lui sans entendre d'imperceptibles craquements de pralines croquées, de noisettes, ou même de croûtes de pain broyées par de petites dents aiguës, qui font comme un bruit de souris dans un mur. Comme son homonyme, il aime à pratiquer des trous dans les toiles, à élargir les déchirures des décorations, sous le prétexte de regarder la scène ou la salle, mais au fond pour le plaisir de faire du dégât; il va, vient, trottine, descend les escaliers, grimpe sur les *praticables*, et principalement sur les *impraticables*, parcourt et débrouille l'écheveau inextricable des corridors, du *troisième dessous*, jusqu'aux frises où l'appellent fréquemment les *paradis* et les *gloires ;* lui seul peut se reconnaître dans les détours ténébreux et souterrains de cette immense ruche dont chaque alvéole est une loge, et dont le public soupçonne à peine la complication.

Le rat n'est à son aise qu'à l'Académie royale de musique; c'est là son vrai milieu : il s'y meut avec la facilité d'un poisson de la Chine dans son globe de cristal; il ploie ses coudes contre son corps comme des ailes ou des nageoires, et file en frétillant à travers les groupes les plus serrés. Les trappes s'ouvrent, le plancher manque sous les pieds, la cime d'une forêt verdoie subitement à fleur de terre, les lampistes courent çà et là portant de longues brochettes de quinquets; un plafond de palais descend des frises, les hommes d'*équipage* (on appelle ainsi les machinistes) emportent sur leur dos un portail gothique aux ogives menaçantes : le rat ne se dérange pas de son chemin, il se joue de tous ces obstacles. N'ayez pas peur, il ne lui arrivera rien; l'Opéra est plein de sollicitude pour lui, ses angles rentrants s'adaptent merveilleusement aux angles sortants des coulisses : le théâtre est sa carapace, il y vit (laideur à part) comme Quasimodo dans Notre-Dame.

La mère du rat est une figurante émérite, ou une portière; mais le cas est plus rare : les filles de portières s'adonnent principalement à la tragédie, au chant, et autres occupations héroïques; elles préfèrent être princesses. Quant au père, il est toujours extrêmement vague, et ne peut guère se démontrer que par le calcul des probabilités. C'est peut-être un marquis; c'est peut-être un pompier.

Quelle singulière destinée que celle de ces pauvres petites filles, frêles créatures offertes en sacrifice au Minotaure parisien, ce monstre bien autrement redoutable que le Minotaure antique, et qui dévore chaque année les vierges par centaines sans que jamais aucun Thésée vienne à leur secours!

Le monde n'existe pas pour elles. Parlez-leur des choses les plus simples, elles les ignorent; elles ne connaissent que le théâtre et la classe de danse; le spectacle de la nature leur est fermé : elles savent à peine s'il y a un soleil, et ne l'aperçoivent que bien rarement. Elles passent leur matinée aux répétitions dans une pénombre crépusculaire, aux lueurs rouges de quelques quinquets fumeux, ne comprenant qu'il fait

jour que par les filets déconcertés de lumière qui se glissent à travers les treillages du comble et les portes des loges. Quand elles s'en vont à deux ou trois heures de l'après-midi, les rues leur semblent nager dans cette lueur bleue du matin, dans ce reflet de grotte, d'azur, dont le contraste est si frappant après les nuits jaunes du bal et de l'orgie : elles ne distingueraient pas un chêne d'une betterave; elles ne voient que des arbres peints, les malheureuses! Elles sont entourées d'une fausse nature : soleil d'huile, étoiles de gaz, ciel de bleu de Prusse, forêts de carton découpé, palais de toile à torchon, torrents que l'on fait tourner avec une manivelle; elles vivent dans des limbes obscures, dans un monde de convention, où jamais rien de réel ne peut pénétrer, où l'on voit toujours l'homme et jamais Dieu.

Le peu de notions qu'elles peuvent avoir se rapportent toutes aux opéras et aux ballets du répertoire. « Ah! oui, c'est comme dans *la Juive* ou *la Révolte au sérail* » est une réponse quelles font souvent : c'est par là qu'elles ont appris qu'il y avait des Italiens, des Turcs, des Espagnols, et que Paris, Londres et Vienne n'étaient pas les seules villes du monde. L'érudition n'est pas leur fort; c'est tout au plus si elles savent lire, et leur écriture est quelque chose de parfaitement hiéroglyphique, que Champollion ne déchiffrerait pas; elles feraient mieux d'écrire avec leurs pieds : ils sont plus exercés et plus adroits que leurs mains! Quant à l'orthographe, il est inutile d'en parler; la boîte aux lettres de Gavarni vous en a donné de nombreux échantillons. Du reste, le papier est satiné, gauffré, moiré, doré, enluminé, et répare la pauvreté du style par sa magnificence; tout cela est scellé de cire superfine, parfumée, rouge, verte, blanche, sablée de poudre d'or, à moins cependant que ce ne soit avec de la mie de pain mâchée, ou un pain à cacheter emprunté à l'épicier, ce qui arrive fréquemment.

Les autres femmes de théâtre n'abordent la scène qu'à seize ou dix-huit ans; jusque-là elles ont vécu de la vie générale et commune : elles ont été à la campagne, elles sont sorties en plein jour, elles ont vu des hommes et des femmes, des marchands et des bourgeois; elles ont une idée de la machine sociale, et comprennent les rapports des classes entre elles. Le rat a été pris de si bonne heure dans cette immense souricière du théâtre, qu'il n'a pas eu le temps de soupçonner la vie humaine : à l'âge où les roses de mai s'épanouissent tout naturellement sur les joues des enfants, la pauvre petite victime a déjà pâli sous le fard; ses membres ont déjà été brisés par les tortures de la salle de danse; les grâces naïves de la jeunesse sont remplacées chez elle par les grâces laborieuses de la chorégraphie. Sa mère lui donne des leçons d'œillades et de jeu de prunelles, comme on apprend aux enfants ordinaires la géographie et le catéchisme. Sur cette pauvre créature étiolée, aux bras amaigris, à l'œil plombé de fatigue, repose l'espoir de la famille, et quel espoir, grand Dieu!

Par une alliance étrange, le rat réunit des contrastes inexplicables en apparence : il est corrompu comme un vieux diplomate et naïf comme un sauvage. A douze ou treize ans, il ferait rougir un capitaine de dragons et en remontrerait aux plus éhontées courtisanes; et les anges riraient dans le ciel de leur sourire trempé de larmes en entendant les adorables simplicités qui lui échappent : il connaît la débauche et non l'amour, le vice et non la vie.

Nous allons tracer, pour l'édification du public, qui ne s'imagine pas à quel horrible travail on se soumet pour lui plaire, l'historique de la journée d'un rat. Celle d'un cheval de fiacre ou d'un galérien est une partie de plaisir en comparaison.

A huit heures au plus tard, le rat saute à bas de son lit, passe un peignoir de chambre, se coiffe, fait sa toilette, garnit ses chaussons de danse, et mange à la hâte un maigre déjeuner, dont le café au lait suspect, l'âpre radis et le beurre de Bretagne font habituellement les frais; car la cuisine du rat est éminemment succincte, ses appointements ne dépassant guère 7 à 800 francs par an. Ce déjeuner terminé, le rat, flanqué de sa mère véritable ou de louage, horrible vieille avec un chapeau d'âne savant, un tartan lamentable, un faux tour éploré, un cabas bourré de toutes sortes d'ingrédients, se met en route pour la répétition ou la classe de danse, selon que les heures ont été disposées. Pour sortir, la Terpsychore en herbe s'est habillée de ville, tantôt en robe de satin, avec plumes et diamants; tantôt en simple robe d'indienne, et même en jupons, quand sa mère a vendu sa défroque pour en boire le montant avec quelque machiniste ou quelque garde municipal; arrivée à la classe, l'enfant se déshabille des pieds à la tête, et revêt le costume de danse, qui est assez gracieux. Il consiste en une jupe courte de mousseline blanche ou de satin noir, un corset de basin, des bas de soie blancs, et un petit caleçon de percale qui descend jusqu'au genou et remplace le maillot, qui ne se met qu'au théâtre. Le soulier de satin blanc ou *chair* s'appelle *chausson* en termes techniques, et mérite une description particulière. La semelle, très-évidée dans le milieu, ne va pas jusqu'au bout du pied; elle se termine carrément, et laisse déborder l'étoffe de deux doigts environ. Cette coupe permet d'exécuter les *pointes* en offrant une espèce de point d'appui articulé; mais comme tout le poids du corps porte sur cette partie du chausson, qui se romprait inévitablement, la danseuse a soin d'y passer des fils, et de la garnir à peu près comme les ravaudeuses font aux talons des bas que l'on veut faire durer longtemps; le dedans est soutenu d'une forte toile, et le bout extrême d'une languette de cuir ou de carton plus ou moins épaisse, selon la légèreté du sujet. Le reste du chausson est chevronné extérieurement d'un lacis de rubans cousus à cheval; il y a aussi des piqûres au quartier, maintenu en outre par un petit bout de faveur de la couleur du bas, à la manière andalouse. Ce chausson, fourni par le théâtre, doit servir six fois s'il est blanc, dix fois s'il est *chair*, et la danseuse écrit sur un carnet les noms des représentations où il a servi.

Maintenant que le rat est sous les armes, décrivons le lieu de ses exercices : c'est une grande salle voûtée, badigeonnée avec de la peinture au lait, et lambrissée d'un ton chocolat assez horrible. Un plancher en pente, comme celui d'un théâtre, descend du fond de la salle vers le fauteuil du maître, dont le dos est tourné à une glace passablement terne; un grand poêle de faïence qu'il n'est pas besoin de chauffer beaucoup, tant le travail des sylphides est violent et provoque à la sueur, occupe un angle de la pièce; à droite et à gauche, d'étroites petites portes mènent aux vestiaires; un méchant paravent bleu à fleurs blanches, posé à angles aigus devant la porte d'entrée, empêche le perfide vent coulis de pénétrer et de caresser trop aigrement les épaules nues des élèves; deux fenêtres éclairent cette vaste pièce d'un aspect sé-

vère et triste, qu'on prendrait plutôt pour une salle d'attente de présidial ou de couvent, que pour l'école des *ris* et des *jeux*. Le long des murs sont plantés des crampons de fer et des traverses de bois, dont il serait difficile à un bourgeois naïf de deviner la destination, et qui ont de vagues ressemblances avec les instruments de torture et les chevalets d'estrapade du moyen âge; n'était la bonne et honnête figure du professeur, tranquillement assis, sa pochette à la main, l'on ne serait pas trop rassuré.

La leçon va commencer. Le rat, muni d'un petit arrosoir de fer-blanc peint en vert, fait tomber une pluie fine et grésillante sur la place qu'il doit occuper, pour abattre la poussière et dépolir le parquet. C'est une politesse de bon goût que d'arroser le carré d'une amie ou d'une rivale : cette attention se reconnait par un salut dans toutes les règles. Les mères, flanquées de leur inséparable cabas, sont reléguées sur une étroite banquette de velours d'Utrecht placée du côté de la glace. Au signal de la pochette, le rat enlève et jette à sa *duena* le mouchoir ou le fichu qui lui couvre les épaules.

Le maître fait exécuter des *assemblés*, des *jetés*, des *ronds de jambes*, des *glissades*, des *changements de pied*, des *taquetés*, des *pirouettes*, des *ballons*, des *pointes*, des *petits battements*, des *développés*, des *grands fouettés*, des *élévations*, et autres exercices gradués selon la force des élèves : toutes font le pas ensemble, et viennent ensuite le refaire devant le professeur, trônant gravement entre deux chaises, dont l'une supporte son mouchoir et ses gants, et l'autre sa tabatière; dans les intervalles, elles vont se pendre aux crampons pour exécuter des pliés, et s'exercent à faire des arabesques en jetant leurs jambes sur ces traverses de bois dont nous avons parlé tout à l'heure. Elles restent ainsi le pied à la hauteur de l'épaule dans une position impossible qui tient le milieu entre la roue et l'écartèlement. Autrefois l'on jugeait les régicides suffisamment punis en exagérant un peu cette position. Ces travaux ont pour but d'assouplir les jointures, d'allonger les muscles, et de donner du jeu aux jambes. La danse commence par la gymnastique, et la sylphide future doit mettre ses pieds dans les boîtes. Une heure de cet exercice équivaut à six lieues avec des bottes fortes dans les terres labourées, par un temps de pluie.

Tout cela se fait en silence, courageusement, avec un sérieux parfait. Les élèves qui ont besoin de tout le souffle de leurs poumons ne l'usent pas à de vaines paroles; l'on n'entend que la voix du maître qui adresse des observations aux délinquantes. « Allons donc, les genoux arrondis, les pointes en dehors, de la souplesse ; doucement en mesure, ne sabrez pas ce passage. Aglaé, un petit sourire, montre un peu tes dents, tu les as belles; et toi, là-bas, tiens ton petit doigt recoquillé quand tu allonges la main, c'est marquis, c'est gracieux, c'est régence; des mouvements ronds, mademoiselle, jamais d'angles! l'angle nous perd. Eh bien! Émilie, qu'est-ce que c'est que cela? nous sommes roides, nous avons l'air d'un compas forcé; tu n'as pas travaillé hier, paresseuse : diable, diable, cela te recule d'une semaine. » Le maître, comme on peut le voir par ces lambeaux de phrases, tutoie toutes ses élèves, grandes et petites : c'est l'usage.

La danseuse est comme Apelles; elle doit dire : *nulla dies sine linea*. Si elle reste un jour sans travailler, le lendemain ses jambes sont prises, les articulations ne

jouent pas si facilement; il lui faut une leçon double pour se remettre : depuis l'âge de sept ou huit ans, elle fait tous les jours les mêmes exercices. Pour danser passablement, il faut dix ans d'un travail non interrompu.

La leçon finie, le rat va s'asseoir sur la banquette, s'enveloppe soigneusement pour ne pas prendre froid, et avant de rentrer dans le vestiaire, laisse errer un regard sur ses compagnes qui dansent encore, ou sur le petit jardin que l'on aperçoit de la fenêtre. Ce sont des pots d'aloès et de plantes grasses posés sur un rebord de pierre, des géraniums écarlate et des lianes grimpantes, pourprées et safranées. Ce coin de verdure égaye un peu la vue. Hélas! ces fleurs sont peintes, c'est un morceau de décoration que l'on a cloué sur le mur pour simuler un jardin : ce petit jardin, si frais et si riant à travers la vitre enfumée, est une coulisse d'opéra, une impitoyable ironie!

Haletante, trempée de sueur, les pieds endoloris, la danseuse rentre dans le vestiaire, se dépouille de son costume, change de linge et se rhabille. On a dit que la vie de la femme pouvait se résumer en trois mots: elle s'habille, babille et se déshabille. Cela est vrai, surtout de la fille d'Opéra.

Maintenant c'est l'heure de la répétition; il faut encore mettre bas la robe de ville pour endosser la tunique de la danseuse. La répétition dure jusqu'à trois ou quatre heures. On ne peut retourner à la maison en bas de soie et en cotte hardie : on reprend la robe de mousseline de laine, les souliers hanneton, les socques et le mantelet noir. Arrivée chez elle, la pauvre créature, pour reposer un peu ses membres brisés de fatigue, s'enveloppe de son peignoir le plus ample, chausse ses pantoufles les moins étroites, se plonge dans une causeuse, et pendant que sa mère ou sa bonne cuisine son frugal repas, elle repasse son rôle et tâche de se bien loger dans la tête les indications du maître de ballet et du metteur en scène; puis elle dîne, non pas suivant son appétit, car elle doit danser le soir, et si elle ne se ménageait, elle serait lourde, aurait des points de côté et perdrait son *vent*.

Il est six heures: c'est le moment de se rendre au théâtre; nouvelle toilette, avec augmentation d'une grande pelisse pour revenir le soir.

Au théâtre, les rats sont divisés par *tas*. On nomme tas une petite escouade de danseuses ou de figurantes, quatre ou six qui n'ont qu'une loge pour elles toutes, avec une habilleuse commune. Pour avoir une loge à soi, il faut être *sujet*, il faut avoir débuté et dansé un pas.

C'est alors que le rat s'habille et se déshabille avec plus de vélocité que jamais: dans la même soirée, il est souvent bohémienne, paysanne, bayadère, nymphe des eaux, sylphide, costumes qui exigent un changement complet de chaussures, de coiffures et de maillot; le tout sans préjudice des évolutions très-fatigantes de la chorégraphie moderne, aussi compliquée et plus rigoureuse que la stratégie prussienne.

S'il fait partie de quelque *vol* périlleux, celui de la sylphide, par exemple, le rat perçoit une gratification de 10 francs. Les plus légères et les plus jeunes sont choisies ordinairement; cependant il n'est pas rare qu'elles refusent, et que la peur de rester en l'air et de se casser les reins l'emporte sur l'envie de toucher la gratification. Aussi un rat de la plus petite espèce, et si diminutif qu'on eût bien pu l'ap-

peler souris, disait, en se haussant sur la pointe du pied, à M. Duponchel, dont elle cherchait à capter entièrement la bienveillance: «Je ne suis pas de celles qui ont refusé de monter dans la *gloire* du *Lac des fées*, parce qu'elle n'était pas assez solide.» C'est à l'occasion d'un de ces rats enchevêtré dans une bande d'air, au grand effroi du public, que la divine Taglioni a parlé sur le théâtre pour la première et la seule fois de sa vie. «Rassurez-vous, messieurs, il n'est rien arrivé de fâcheux.» Telles sont les propres paroles de cette nymphe idéale, qui jusque-là n'avait parlé qu'avec ses pieds, et que tout le monde croyait muette comme une statue grecque.

Pendant la représentation, lorsqu'il n'occupe pas la scène, le rat, qui est très-légèrement habillé d'ailes de papillon, de nuages de gaze, et autres étoffes peu propres à concentrer le calorique, se tient debout sur les grillages des bouches de chaleur, espacées de coulisse en coulisse, se promène avec une de ses compagnes, et cause avec quelque diplomate ou quelque secrétaire de légation, ou bien il répète son pas au foyer de la danse, grande pièce ornée du buste en marbre de la Guimard, et, tout récemment encore, des lanternes chinoises de *la Chatte métamorphosée en femme*. Cette salle, coupée en deux par un plancher de rapport, formait autrefois le salon de l'hôtel Choiseul : l'on n'y peut entrer que chapeau bas. Quelquefois, lorsqu'il ne paraît que dans les premiers actes, le rat rentre dans la salle, et monte dans cette partie du théâtre qu'on appelle le *four*, près des loges du cintre et des *bonnets d'évêque*. De mauvaises langues prétendent que le spectacle est la chose dont on s'y occupe le moins.

La représentation achevée, la pauvre fille dépouille définitivement le maillot, reprend ses habits de ville, et descend par le couloir où stationnent les galants qui n'ont pas leurs entrées dans les coulisses, privilége fort rare qui n'est accordé qu'aux membres du corps diplomatique, aux lions fashionables, et aux sommités du journalisme. La danseuse prend le bras du préféré, qui l'emmène souper, et la reconduit chez elle ou chez lui, selon la circonstance.

Voici le côté public, théâtral, non muré, de l'existence du rat; le côté intime est difficile à décrire dans un recueil pudibond: il est viveur enragé, soupeur féroce, et sable le vin de Champagne comme un vaudevilliste; ses mœurs, si l'on doit donner ce nom à l'absence complète de mœurs, sont excessivement licencieuses et très-régence; les phrases équivoques et les plaisanteries en jupons très-courts, les mots sans feuille de vigne, abondent dans sa conversation, d'un cynisme à embarrasser Diogène. Cette alternation perpétuelle de pauvreté et d'opulence, de privations et d'orgies, cet oubli parfait de la veille, du lendemain, et surtout du présent, ces habitudes élégantes et ignobles, cet argot emprunté aux saltimbanques et aux gens du monde, forment un caractère piquant, original, d'une grâce dépravée, d'une allure bohémienne tout à fait propre à réveiller la fantaisie blasée des dandys et des beaux-fils, quelquefois même l'amour; car ces petites filles sont presque toujours fort jolies, contre l'idée du public, qui ne peut se figurer une fille de théâtre qu'avec de fausses dents, des yeux de verre, des maillots rembourrés, des corsets gonflés de ouate, des cheveux achetés à la foire de Caudebec, un teint couperosé, une peau jaune et rance qui n'a d'éclat qu'aux lumières. Les femmes du monde répandent très-activement ces idées préservatrices; mais il n'en est pas moins

vrai que les peaux les plus fines, les plus douces, les plus satinées, que les dents les plus pures et les plus blanches, sont celles des femmes de théâtre, par la raison très-simple qu'elles en prennent depuis l'enfance un soin extrême, qu'elles ont des raffinements de toilette excessifs, et qu'elles savent très-bien qu'une ride ou une tache, c'est 500 francs ou 1,000 francs de moins par mois sur leur budget. L'illusion du théâtre est une illusion du bourgeois : la scène fait paraître laides beaucoup de femmes qui sont jolies, mais jamais elle n'a fait trouver jolie une femme qui était laide. D'ailleurs, cette gymnastique perpétuelle, ces émotions variées, et, s'il faut le dire, cette folle vie, sont favorables aux développements des formes et à la santé. Plus d'une jeune fille vertueuse, timide bouton éclos à l'ombre du rosier maternel, envierait la fraîcheur et le velouté des joues du rat le plus immoral.

Nous devons dire qu'une tendance nouvelle se manifeste dans les mœurs des coulisses. Naguère le rat allait et venait toujours seul, rentrait ou ne rentrait pas, sans que madame sa mère y prît garde le moins du monde ; maintenant la mère et la fille ont compris que la sagesse rapportait plus que le vice, et que l'innocence d'une jeune vierge de seize ans valait mieux que le libertinage d'un enfant de treize ans.— Tous les marchés d'esclaves ne sont pas en Turquie : ici, à Paris même, sous le règne de la Charte, il se vend plus de femmes qu'à Constantinople. Plus la sagesse de l'enfant est notoire, plus les enchères montent haut ; il y en a qui vont jusqu'à 60,000 francs. Avec cette somme on aurait en toute propriété une demi-douzaine, et même plus, de Géorgiennes, de Circassiennes, de femmes jaunes de Golconde, et de négresses de Damanhour.

L'appât de quatre ou cinq louis déterminait autrefois ces vertueuses mères à prêter leurs filles pour des soupers, des parties de plaisir, des bals masqués et des orgies de carnaval ; maintenant elles inspirent à leurs enfants des idées d'ordre et d'économie qui feraient honneur aux mères de famille du Marais ou de la rue Saint-Denis. Ces phrases : « Il faut songer à se faire un sort ! Tu n'oublieras pas ta mère quand tu seras heureuse ! » reviennent à tout instant dans leur conversation. Les rats mettent à la caisse d'épargne, ce qui annonce évidemment la fin du monde, qui doit arriver en 1840, à ce qu'on dit. A la vie échevelée et folle a succédé la vie de ménage, la vie de pot-au-feu, le bouilli sans persil. Enfantin chercherait vainement la femme libre à l'Opéra : tout ce peuple est arrangé par couple, comme les animaux de l'arche, et vit maritalement. Ces unions morganatiques sont fort à la mode, et nous devons dire que, sauf quelques exceptions, la fidélité y est aussi exactement gardée qu'ailleurs. Les *marcheuses*, dont le nom si tristement significatif, indique qu'elles seraient mieux sur l'asphalte où on les a prises que sur les planches de l'Opéra, gardent seules l'ancienne licence ; mais ce qui n'était que de la débauche élégante et folle devient chez elles du stupide libertinage. Au moins le rat est *artiste*, il a une autre ambition que celle de l'argent : l'orgueil, cette belle passion dont les âmes basses disent tant de mal, a de la prise sur lui. Offrez-lui cent louis ou un pas à danser, un beau pas de premier sujet, il n'hésitera pas : il aime la gloire autant que les cachemires et les soupers.

THÉOPHILE GAUTIER.





LE GARDE DU COMMERCE.



Si l'art du comédien disparaissait jamais de la surface de la terre, si jamais on mettait en doute son utilité, ou si, faute d'acteurs ou faute de pièces, on venait à le délaisser comme une vieille charte qui a fait son temps, on serait toujours sûr de le retrouver dans l'âme de cette variété d'officiers publics qu'on appelle le garde du commerce.

J'avoue en toute humilité que je ne sais à quelle époque faire remonter la florissante institution de la contrainte par corps; mais ma faible érudition n'ayant rien rencontré de semblable dans les vieilles monarchies ou républiques de la Grèce et de Rome, j'ai pensé que notre ère de progrès, notre civilisation, comme on dit aujourd'hui, devait avoir tout l'honneur de cette découverte, à moins qu'elle ne nous vienne directement de quelques peuplades hyperboréennes, ce qui ne serait pas impossible, mais ce que j'ignore complétement. Quoi qu'il en soit, elle a passé dans nos lois, et elle fait le fond de plusieurs articles de la législation commerciale. Que nos fabricants de codes aient eu l'esprit de l'inventer, ou seulement celui de l'adopter, il ne viendra à la pensée de personne de contester l'importance et l'utilité de cette pénalité, dont les résultats sont de mettre au pouvoir discrétionnaire d'un créancier l'honneur, la liberté, la vie d'un malheureux trompé dans ses opérations de commerce, et qui, par suite de ces revers, n'a pu payer une échéance de 200 francs. Dans cette prison, que la prévoyance paternelle de l'État entretient dans un des quartiers éloignés de Paris et dans toutes les villes du royaume, et qu'elle ouvre obligeamment devant toute requête d'escompteur et d'usurier, le malheureux qu'atteint la contrainte par corps se verra enlever les dernières chances qui lui restaient de

faire face à ses affaires; cette captivité à laquelle le condamne un jugement du tribunal de commerce, en le forçant de faire trêve à ses occupations, lui ravira ses ressources dernières, et le mettra dans l'impossibilité de pourvoir à l'éducation de ses enfants, aux besoins de sa famille; elle le réduira au désespoir, elle le fera mourir peut-être : mais qu'est cela en présence des graves intérêts de satisfaction que le créancier a droit d'exiger? Un débiteur compte-t-il encore parmi les membres de la famille humaine? peut-il réclamer comme un autre sa part d'air et de soleil? et doit-on, quand il y a des créanciers dans le monde, penser à autre chose qu'à donner à ces derniers les moyens de torturer et d'emprisonner ceux qui, par le seul fait d'une lettre de commerce en souffrance, ont cessé d'être hommes pour devenir prisonniers? C'est là de la juste et digne morale; et décidément c'est bien à nos législateurs qu'il faut faire honneur de l'invention de la contrainte par corps, qui elle-même a amené l'invention de la respectable classe des gardes du commerce.

Le garde du commerce est à la législation commerciale ce que le gendarme est à la législation criminelle. Tous deux ont pour fonctions d'assurer l'exécution d'une certaine pénalité. La seule différence qui existe entre ces deux officiers publics, c'est que l'un exerce sur le simple mandat du procureur du roi, ou même de son propre mouvement, tandis qu'au garde du commerce il faut un arrêt en bonne forme, un jugement de prise de corps bien et dûment prononcé et signifié, au bas duquel on lise la phrase sacramentelle : « Mandons et ordonnons à tous officiers de la force publique de veiller à son exécution, d'y prêter main-forte lorsqu'ils en seront légalement requis. » Toutes les minutieuses formalités qui précèdent le prononcé de l'arrêt ne le regardent en rien; il n'a pas à s'inquiéter des protêts, des oppositions, des significations : tous ces mille petits réseaux dont la procédure commerciale entoure le pauvre débiteur, afin de doubler et tripler la dette qu'il ne peut déjà parvenir à payer simple, tout cela n'est pas son affaire. Mais lorsque le procès est arrivé à sa fin, lorsque le jugement de prise de corps est rendu, et pour le commerçant qui a signé un billet à ordre, pour le jeune homme qui a oublié de payer une lettre de change, la délibération est aussi brève que les formalités préliminaires ont été longues : le tribunal de commerce a terminé avec le débiteur, qui n'est plus réputé digne de l'occuper plus longtemps, et au moyen de son terrible *Mandons et ordonnons*, elle le livre au garde du commerce, exécuteur des hautes œuvres de sa justice, qui se charge du dénoûment de l'affaire.

Les divers dossiers d'arrestation, à mesure que l'huissier les remet au garde du commerce, sont classés par ce dernier en deux catégories bien distinctes : ce sont, comme il les appelle, les bons enfants et les récalcitrants. La première catégorie, comme on le voit, comprend les arrestations faciles à opérer, celles pour lesquelles il n'est pas besoin de frais d'esprit et de ruse, celles pour lesquelles il n'y a pas à récolter d'injures, de coups de cannes ou autres petits désagréments qui s'attachent à sa profession. Presque tous les commerçants, les jeunes gens qui courent leur seconde année de majorité, et généralement tous ceux qui en sont à leur première lettre de change, entrent de droit dans cette première classification. Pour s'assurer de tous ces menus détails d'âge, d'intérieur, de position et de caractère, le garde du

commerce a sous ses ordres une petite meute de recors qu'il lâche autour de la maison où est supposé demeurer celui qu'il s'agit d'*empaumer*. Elle a mission de pénétrer sous un prétexte quelconque auprès de la victime, ou, tout au moins, d'aller aux informations près de ses portiers ou de tous ceux qui peuvent avoir le plus de facilités à l'approcher. A l'aide de ces renseignements, si peu importants qu'ils soient, le garde du commerce, avec la finesse que lui donne l'habitude de son métier, sait déjà à qui il a affaire : il vous dira résolument combien d'heures, de jours, ou de mois, lui sont nécessaires pour prendre son homme, et presque toujours l'événement lui donne raison. Après avoir ainsi improvisé son plan d'arrestation, il relègue le dossier dans le casier commun, jusqu'à ce que son rang de date amène le jour fatal qu'il s'est désigné pour agir.

Il est donc rare que la visite des gardes du commerce suive immédiatement la remise entre leurs mains du dossier d'arrestation : ceci est encore une de leurs tactiques, un de leurs plans d'attaque. Le débiteur qui est sous le coup de la prise de corps, et qui, par conséquent, s'attend à être arrêté du soir au lendemain, fût-il doué du caractère le plus débonnaire, ne peut s'empêcher de prendre quelques précautions pour retarder le terrible moment de sa déportation à l'hôtel de la rue de Clichy. Mais si quelques jours se passent sans avoir entrevu la moindre figure suspecte, s'il n'a pas été épouvanté par quelque apparition sinistre, le pauvre débiteur se rassure un peu; il songe à glorifier l'obligeance de son créancier; il voit dans ses rêves l'image d'un protecteur inconnu qui lui a fait la gracieuseté de payer sa lettre de change; il songe à toute espèce de choses, excepté à celle qui est vraie. Peu à peu les précautions s'éloignent, il s'accoutume à l'idée qu'il ne doit plus rien, qu'il n'a plus de dangers à courir; il oublie même qu'il a jamais dû, et un jour, après une longue rêverie où il a donné l'essor à toutes ses pensées de bonheur, de liberté, d'espérance, de désir, il entr'ouvre sa fenêtre précieusement fermée jusqu'à ce moment, il se penche sur son balcon pour recevoir un rayon de soleil, et saluer le retour de la belle saison.

A peine quelques secondes se sont écoulées, que la porte retentit frappée de deux coups bien légers, bien discrets, comme ceux d'un signal attendu et aimé; toute idée de danger est tellement éloignée de la pensée du débiteur, qu'il se précipite pour ouvrir.

Un homme entre, l'air humble et respectueux, le chapeau bas, le corps plié jusqu'à terre : «C'est bien à M. *** à qui j'ai l'honneur de parler?»

A peine le oui attendu est sorti de la bouche du maître du logis, que la porte, qui n'a été que légèrement repoussée sur l'inconnu, s'ouvre de nouveau comme d'elle-même, et qu'un second personnage se trouve tout à coup à ses côtés.

Et on n'a pas eu le temps de s'enquérir de son nom et du motif de sa visite, qu'il l'a fait déjà connaître dans les termes suivants :

«Monsieur, dit-il en soulevant la partie basse de son gilet, qui recouvre une ceinture bleue sur laquelle sont gravées deux baguettes en argent, signe distinctif de ses fonctions, je suis officier public, garde du commerce, et, comme tel, porteur d'un jugement qui vous déclare débiteur de certaine somme, qui, faute d'être payée sur l'heure entre mes mains, vous constitue en état d'arrestation.»

Ces paroles sont prononcées avec une telle douceur, avec un tel air de bonhomie, d'intérêt et presque d'affliction, car, nous l'avons dit, le garde du commerce est, de tous les comédiens de notre époque, si riche en comédiens de tous genres, celui qui sait le mieux composer son visage, qu'on croirait que sa visite a eu pour objet de vous annoncer un de ces malheurs très-remédiables, comme, par exemple, la mort d'un vieil oncle qui laisse une succession d'un million. Que devient le pauvre débiteur à l'audition de ces terribles paroles? Il tempête, il éclate; il maudit son créancier, il s'exhale en injures contre le tribunal de commerce, contre les recors, contre la nature entière, il tonne contre la violation du domicile, et déclare qu'il refuse de marcher.

C'est là l'espèce furieuse des débiteurs faciles. Le garde du commerce, qui a tout prévu, tient en réserve une foule de réflexions plus ou moins philosophiques pour tâcher de vaincre sa résolution : il lui fait espérer que ce n'est là qu'une petite mesure de satisfaction donnée à son créancier, qui ne tardera pas à se laisser fléchir, ou bien il l'engage à faire quelques démarches auprès de ses amis, auprès de ceux qui s'intéressent à lui, pour obtenir la somme qui lui est demandée; il lui offre de faire tous ses efforts pour arriver à concilier cette malheureuse affaire. Rarement le calme et le sang-froid du garde du commerce ne viennent pas à bout de la colère de son prisonnier; battez-le, il supportera tout, il vous dira : *Frappe*, *mais écoute;* car il sait son histoire grecque; il s'écriera comme l'huissier à l'Intimé: *Frappez, j'ai quatre enfants à nourrir.* Il faut que le garde du commerce ait été bien maltraité, pour recourir à cette force publique que la phrase sacramentelle de M. le président du tribunal, séant à la Bourse, met à la disposition d'un de ses officiers, et dont il a le droit, en cas d'urgence, de requérir l'intervention.

Le caractère, le ton, les manières du garde du commerce se mettront, au contraire, en complète harmonie avec celui qu'il a mission de transporter à l'hôtel de Clichy. Il se pliera à toutes ses volontés, à toutes ses exigences, comme s'il voulait se faire pardonner le rôle dont il est chargé; il tâchera de lui abréger la longueur de la route en lui parlant littérature, science, arts, industrie, car il peut tenir une conversation raisonnable sur tous ces divers sujets; il satisfera tous ses caprices, hormis un seul, pourtant, qu'il serait impossible d'obtenir de son désir de vous obliger, celui de suspendre l'arrestation de vingt-quatre heures. Sur ce point, le garde du commerce, quelle que soit la confiance que vous lui ayiez inspirée, sera inflexible, et il vous répondra d'un ton contrit : «Du moment que nous nous sommes vus, nous ne pouvons plus nous séparer.»

Quelquefois le garde du commerce, laissant de côté le ton dolent et plaintif, se présente à sa victime l'air gai et joyeux, le sourire sur les lèvres, la plaisanterie à la bouche. Dernièrement un garde du commerce, en train d'arrêter un jeune homme qui ne faisait pas mine de vouloir se rendre de très-bon cœur, et refusait presque son invitation, se mit à lui dire en accompagnant son bon mot de son plus agréable sourire :

«Eh! monsieur, de quoi pourriez-vous vous plaindre, n'avez-vous pas reçu tous les sacrements?

— C'est juste! s'écria celui-ci, dont la tristesse ne put tenir à cette saillie inattendue, partons donc.»

Il partit, en effet, escorté d'un côté par le garde du commerce, de l'autre par son acolyte. Arrivé au détour de la rue, il aperçut un fiacre dont le cocher, à leur approche, s'empressa d'ouvrir la portière : au même instant deux hommes, sortant on ne sait d'où, parurent tout à coup, et, sans mot dire, vinrent prendre place dans la voiture. « Quels sont ces gens ? s'écria alors le jeune homme.

— Ne voyez-vous pas, monsieur, répondit le garde du commerce, continuant son agréable plaisanterie de tout à l'heure, que ce sont messieurs les croque-morts chargés de vous enterrer, et que vous êtes dans le corbillard de la dette ? »

En effet, pour se passer dans les règles, toute arrestation doit être faite par le garde du commerce d'abord, ensuite par trois recors qui, dans l'argot de justice, prennent les noms de praticiens, et enfin par un juge de paix. Le juge de paix, on s'en passe le plus souvent ; on ne le fait guère intervenir que dans les grandes et difficiles occasions. Lorsque ce cas arrive, comme il pourrait fort bien se faire que le juge de paix de tel ou tel quartier, à une heure dite, n'eût pas ou le temps ou la volonté de se déranger, pour se rendre aux désirs de messieurs les gardes du commerce, ils ont à leur solde et à leur réquisition, pour remplir cet office, une espèce de juge de paix à eux, ayant à peu près le caractère officiel de cet état, petit vieillard qui borne l'œuvre de son ministère à les accompagner dans toutes leurs courses, à les assister dans toutes leurs arrestations.

Une fois entré dans le fiacre, où sont venus prendre place avec vous le garde du commerce et ses trois praticiens, vous êtes déjà à moitié prisonnier, la première porte de l'hôtel de Clichy s'est refermée sur vous. Encore un moment, les définitives formalités de votre incarcération seront terminées, et tout sera dit. Ainsi, profitez de ce dernier moment de liberté qui vous reste, dites un suprême adieu à la vie parisienne, aux indolentes flâneries sur le boulevard de Gand, aux joyeux dîners chez le restaurateur que vous affectionnez. Vous obtiendrez du garde du commerce de finir joyeusement votre journée, à la charge d'avoir lui et les siens pour compagnons inséparables de votre dîner et de vos courses, et d'abord d'être conduit en *référé*.

La formalité du référé consiste à être amené au palais de justice devant le président du tribunal civil : là, si vous avez des objections à élever contre votre arrestation, vous êtes admis à les exposer, et le président y fait droit ou les rejette ; sinon votre visite au palais de justice se borne à demander un certain temps de répit avant d'être écroué à la maison pour dettes. Au moyen de cette autorisation, il vous reste quatre et même cinq heures de quasi-liberté, que vous pouvez employer, toujours escorté de votre fidèle garde, à faire des démarches pour obtenir de votre créancier votre élargissement, ou à porter votre dernier toast d'homme libre.

Mais ces derniers instants passent vite ; cinq heures approchent, et cinq heures est le terme fatal des plus longs délais ; passé ce moment, en maison qui se respecte, l'hôtel de la *Dette* ne reçoit plus de pensionnaires. Alors vous remontez dans votre fiacre ; la voiture s'ébranle, et bientôt s'arrête devant le n° 48 de la rue de Clichy, sur lequel s'agite le drapeau administratif qui indique que vous êtes devant une maison royale. A votre aspect les portes s'ouvrent, et surtout se referment ; vous entendez un bruit de grilles, de verrous ; vous respirez une odeur de captivité ; vous êtes entouré

d'une armée de geôliers qui vous mesurent des yeux et prennent votre signalement. Votre garde du commerce n'a plus qu'un dernier service à vous rendre, celui de dresser procès-verbal de votre arrestation, d'écrire votre nom sur le grand livre des prisonniers pour dettes, et enfin de vous délivrer votre certificat d'écrou ; cette formalité remplie, il vous fait ses adieux : vous êtes enterré.

Mais ce sont là les arrestations faciles, les arrestations pour lesquelles le garde du commerce dédaigne de mettre au jour les grands moyens d'adresse et de ruse que le ciel lui a départis lorsqu'il lui a dit : *iste eris*, tu seras garde du commerce. Notre officier civil affecte un souverain dédain pour ces sortes d'affaires qu'il traite, comme on dit, du haut de sa grandeur. Mais vienne une affaire importante et difficile, vienne le dossier d'un débiteur récalcitrant, dont on renomme l'habileté à mettre en défaut toutes les poursuites, à échapper à toutes les recherches, véritable protée insaisissable qu'on rencontre partout le dimanche et les jours fériés, et qu'on ne voit les autres jours nulle part qu'aux Tuileries, parce que les Tuileries sont lieu de refuge ; homme introuvable, sans demeure fixe, parce qu'il les a toutes : voilà bien ce qu'il faut au garde du commerce. Plus la difficulté est grande, plus il y a de péril à courir, plus l'émulation du garde du commerce est excitée. Son honneur est en jeu, car lui aussi travaille pour ce quelque chose d'indéfinissable qu'il appelle honneur ; tel de ses confrères a mis trois mois pour opérer une arrestation du même genre que celle qui lui est confiée : à quelle *gloire*, à quelle *considération* n'aura-t-il pas droit, s'il parvient à le faire en moitié moins de temps ? Cette affaire fera du bruit, elle sera répétée par tous les journaux, sa réputation d'habileté sera établie, sa supériorité sur ses rivaux proclamée, et le souvenir de son action d'éclat vivra dans les annales et archives de la confrérie. Avec de pareilles idées, peut-il y avoir rien d'impossible au garde du commerce ? Il y a quelques années, l'un d'eux, qui avait laissé échapper une importante arrestation sur laquelle il comptait, et dont il s'était vanté comme d'une affaire conclue, ne voulut pas survivre à ce qu'il appelait son déshonneur, et se brûla la cervelle.

Le garde du commerce chargé d'une grave et difficile exécution ne s'appartient plus ; il est tout entier à l'affaire qui réclame ses soins. Le jour il médite son plan d'attaque, la nuit il n'en dort pas, ou s'il vient à succomber à une longue insomnie, il en rêve encore, et plus d'une fois il a dû à un songe un bon conseil pour l'aider dans ses projets.

Les moyens que le garde du commerce met en jeu pour arriver à un débiteur récalcitrant sont inépuisables : outre un grand fonds de ruse et d'invention, ils accusent encore une grande connaissance du caractère de l'individu qu'il doit arrêter.

S'agit-il d'un jeune homme coureur d'aventures, amoureux de plaisirs et de danse, le garde du commerce attend patiemment la saison des bals, et un soir que le débiteur se sera laissé aller à suivre la foule bigarrée et frémissante des masques entassés dans la salle de Musard, une jeune camargo à la taille gracieuse et élancée, aux gestes empressés, viendra le lutiner, s'attacher à ses pas, se lancer à sa suite dans le galop infernal. Enchanté de sa conquête, le jeune homme offre un déjeuner qui est accepté après quelques instants. A sept heures du matin, l'amoureux en est encore à

implorer qu'on veuille bien quitter un vilain masque qui ne sert qu'à cacher des traits adorés. « Il faut donc vous obéir, » répond une voix qui va droit à l'âme de l'amoureux. Au même instant le masque tombe, la ceinture de la camargo se dénoue, et laisse voir une autre ceinture bleue sur laquelle sont brodées deux baguettes en sautoir ; trois hommes auxquels on n'avait pas encore pris garde s'avancent et entourent l'amoureux, qui ne s'aperçoit de la réalité de ce qui lui arrive qu'en entendant le fatal « Je vous arrête », proféré par la bouche de sa conquête, le garde du commerce.

S'agit-il d'une de nos célébrités artistiques ou littéraires, toujours à la recherche du fabuleux Pactole, ayant des fantaisies de grand seigneur, dévorant en un jour une fortune d'un mois de travaux, et ne conservant de ces moments d'opulence que des lettres de change non payées : le garde du commerce aura bientôt trouvé le moyen d'arriver jusqu'à lui, et d'enchanter le cerbère qui garde sa porte. Affublé de l'habit noir d'un éditeur à mode, il se présentera en compagnie de quelques sacs d'écus sous le prétexte d'acheter l'œuvre à laquelle notre écrivain met la dernière main, et que le public attend avec une si grande impatience. Il n'y a pas de porte fermée pour un homme qui se présente en aussi bonne compagnie, et quelques moments après l'auteur roule vers la rue de Clichy, et entre en possession du tranquille asile qui lui permettra d'achever paisiblement son œuvre commencée.

Aujourd'hui gros capitaliste enrichi dans la banque, demain pauvre vieillard implorant l'aumône à votre porte ; tour à tour oncle d'Amérique visitant un neveu qu'il n'a vu depuis longues années, garçon de caisse, messager amoureux, homme de robe ou homme d'épée, le garde du commerce apparaît sous tous les habits, s'affuble de tous les costumes ; jeune ou vieux selon l'occasion, Normand, Picard, Gascon, il a l'âge de tous ses rôles, il possède tous les idiomes, parle toutes les langues. C'est bien le plus rusé, le plus adroit, le plus complet comédien qui se puisse rencontrer.

Une des arrestations les plus curieuses, et qui révèle toutes leurs ressources et la puissance de leurs expédients, est celle d'un cocher de cabriolet contre lequel existait depuis longtemps un jugement de prise de corps, et qui était parvenu à se soustraire jusque-là à toutes les recherches. De guerre lasse, le garde du commerce avait momentanément suspendu ses poursuites, lorsqu'un jour, au retour d'une de ses expéditions, notre officier public l'avise, passant triomphalement sur son siége à quelques pas de lui. Le faire descendre de sa voiture et l'arrêter en pleine rue, c'eût été ameuter la foule, qui n'est guère portée à prendre fait et cause pour les gardes du commerce ; aussi prend-il un autre parti : il s'élance avec l'un de ses praticiens dans le premier cabriolet qu'il rencontre, pendant que son autre acolyte court au cocher qu'il s'agissait d'arrêter, lui jette 10 francs, et lui désignant la voiture qui s'éloignait avec vitesse : « Pour vous, s'écria-t-il, si vous parvenez à la rattraper. » Le cocher se hâte de faire place à ce riche inconnu ; de la voix, du geste il gourmande son cheval, qui part de son plus grand galop : on traverse le boulevard, on longe la rue du Mont-Blanc, enfin, vis-à-vis le n° 48 de la rue de Clichy, l'inconnu saute sur les rênes, et, les tirant à lui, retient court l'élan du cheval. Quelques secondes après, le cocher était *enterré* à la prison pour dettes.

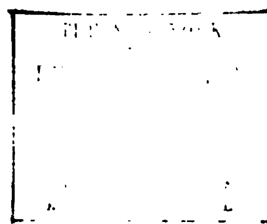
Le prix tarifé d'une arrestation simple est de 100 francs; le référé en rapporte 8. Un garde du commerce bien posé, et qui aurait fait ses preuves, pourrait arriver à un revenu annuel de 6 ou 8,000 francs. Heureusement pour lui, le casuel vient tripler et même quadrupler cette somme. Il est tel créancier qui, pour activer les poursuites du garde du commerce, l'intéresse pour un cinquième ou un sixième dans sa dette. On cite l'arrestation d'un riche fournisseur qui a été payée le prix énorme de 10,000 francs. On dit même, mais nous prévenons que nous nous faisons l'écho de ce bruit sans y ajouter la moindre croyance, que le débiteur concourt parfois à grossir le chiffre de son revenu, et qu'à un certain prix il obtient que son arrestation soit différée d'un temps plus ou moins long, ou, mieux encore, il achète un délai qui lui permet de passer en Belgique ou à Londres.

La liste civile annuelle du garde du commerce finit, au moyen de tous ces petits crédits supplémentaires, par être assez ronde pour lui permettre d'avoir un cheval et un cabriolet, dans lequel, les dimanches et les jours fériés, il va se pavaner aux Champs-Élysées et au bois de Boulogne, puissance invisible pour tous comme le bravo de Venise. Après deux ou trois ans d'exercice, il achète, sur ses économies, une maison de campagne. Après dix ans, il a cent mille écus de fortune placés sur l'État, il vend sa charge de 20 à 50,000 francs; il habite le Marais, et marie sa fille au limonadier qui lui fait sa partie de piquet. Son fils, s'il en a un, est de droit avocat.

Retiré des affaires, le garde du commerce n'est plus reconnaissable; cette finesse, cette malice inépuisable, cette énergie dont il nous a donné tant de preuves, l'ont complétement abandonné : pendant dix ans de sa vie il a joué un rôle de comédie, et il a possédé au suprême degré les qualités de ce rôle; mais tout en lui a fini avec la pièce.

A. LE CLERC.









LA FEMME ADULTÈRE.

Allez en paix et ne péchez plus.



N disait un jour devant une femme spirituelle que tromper son mari commençait à devenir bien vieux au théâtre, et que les auteurs devraient renoncer à ce moyen.

« Que voulez-vous? répondit-elle malicieusement, c'est une chose aussi ancienne que le monde, et qui durera autant que lui. Le théâtre est l'expression de la société. »

Beaucoup de femmes se persuadent, en effet, que l'adultère est un corollaire du mariage; elles se figurent n'avoir pas eu une existence complète si elles ne se sont, pour ainsi dire, élevées à leurs yeux du rang d'épouses à celui de maîtresses, comme à un degré supérieur dans l'échelle des passions.

L'adultère! nous venons d'écrire là un mot qui se prononce rarement, même en ce temps, où la chose est si commune, et que l'on tient même pour un mot de mauvaise compagnie; mais qu'il nous soit permis de l'employer. Ce mot, le désespoir des gens du monde, doit faire le bonheur des étymologistes. Aucune expression ne porte mieux son idée. Adultère vient d'un verbe latin qui signifie altérer, et rien n'altère, en effet, davantage les choses et les sentiments.

L'adultère! quelle école d'hypocrisie et de dol! il fait des femmes autant de Machiavels au petit pied. Non contentes d'introduire dans leur famille une bande de jeunes Lacédémoniens, si nous pouvons nous exprimer de cette façon, lesquels,

comme habitués au vol dès leur naissance, s'en viennent enlever une part d'héritage aux légitimes enfants, elles vivent dans un état de dissimulation qui corrompt les bons instincts du cœur, et dégrade les meilleures natures. La pudeur s'y perd en même temps que la probité; le mensonge s'incarne dans leur chair et dans leurs os, et plus elles ont d'égards, plus elles ont de torts ordinairement envers leurs maris; elles passent avec leurs consciences de misérables transactions. A quel degré de mauvaise foi la femme qui manque à ses serments d'épouse arrive presque à son insu! Chez elle le sens moral s'abolit peu à peu.

Voyez-la d'abord redouter en public la vue de son amant: ses joues se couvrent de pourpre aussitôt qu'un nom trop cher est prononcé, surtout en présence de son maître légitime; elle croit qu'on aperçoit sur ses lèvres la trace de coupables baisers; elle tressaille à toute heure comme si elle était devant un juge; elle marche en baissant les yeux. Mais bientôt son front désapprend à rougir, ses nerfs se calment, son pas s'affermit, ses yeux s'enhardissent: elle a plus d'assurance que la vertu la plus éprouvée. Elle attire alors son complice sous le toit conjugal, il prend place à sa table, à son foyer. Elle cimente effrontément, entre cet homme et celui qu'elle déshonore, une amitié perfide. Il n'est sorte de bassesses auxquelles l'un et l'autre ne soient prêts pour cela, car l'adultère avilit jusqu'à l'amant, qui devient l'humble serviteur d'un homme détesté par lui. Écoutez leurs projets. Ils s'étudient à renouer le bandeau sur les yeux de la victime dont ils se raillent en secret. Un jour on substituera des lettres respectueuses, lettres officielles, aux billets mystérieux et passionnés de l'amour; une autre fois un dédain affecté étouffera les germes d'un soupçon, et la réconciliation sera obtenue par le mari lui-même, à quel prix, grand Dieu!

Allons plus loin.

Cette femme, si réservée jusqu'alors, qui paraissait la plus chaste des mères, que déconcertait la moindre expression équivoque, qui se faisait une loi d'une économie austère, cette divinité du toit domestique se métamorphosera en bacchante échevelée, pendant que son mari consumera en longs travaux ses jours et ses nuits pour qu'elle puisse mener une existence décente et s'entourer de toutes les délicatesses de la vie intérieure; elle se livrera aux joies prodigues de la courtisane, elle dépensera en folles aventures quelquefois le pain de sa famille, sans avoir le sentiment de sa dépravation. Comparez-la à ces autres femmes plus honnêtes qu'elle au fond, à ces femmes *sans nom* qu'un spirituel écrivain vous a dépeintes, et qui se donnent à tous sans faire tort à personne, elle criera à l'infamie, elle qui en est venue à mépriser son mari en raison même des affronts qu'elle lui fait.

Entrons plus avant dans ce sujet.

L'adultère n'est pas moins fâcheux pour les enfants que pour le mari : voilà souvent la cause des préférences ou des antipathies cachées. Tantôt les enfants du mari sont sacrifiés à ceux de l'amant; tantôt les êtres malheureux nés d'un attachement passager, rompu avant leur naissance, se trouvent considérés comme un funeste résultat; heureux si, conçus dans des circonstances périlleuses, ils ne font pas naître la pensée d'un autre crime, et si le sein qui les porte ne devient pas leur tombeau! On voit quelles sont les honteuses et coupables suites de l'adultère, et combien une femme

a lieu de s'en garder, si peu qu'elle ait de réflexion ; mais beaucoup de femmes manquent de réflexion.

Donnons un trait de plus à ce sombre tableau.

L'adultère engendre l'adultère. La femme une fois lancée dans cette route tortueuse ne peut plus s'arrêter. On croit n'être qu'une *femme sensible* en cédant à une première affection : cette affection brisée, et toujours elle se brise, on a besoin de la remplacer. Le vide du cœur ne se supporterait plus. D'ailleurs on cherche à s'étourdir sur une déception. L'amour-propre engage à oublier un amant infidèle, et surtout à lui prouver qu'on ne le regrette pas, et qu'un consolateur n'a pas manqué : on devient *femme galante*. Quand le remords n'entrave plus les pas, et le remords, comme une herbe gênante, est bien vite arraché du chemin de l'adultère, la pente est facile à descendre, les intrigues se multiplient, se découvrent ; il faut quitter sa famille, son pays, aller cacher sa honte dans quelque grande ville où l'on finit, faute d'appui naturel, par s'abaisser au rang de *femme entretenue*, à moins que le suicide ne l'emporte sur la prostitution. Nous posons en principe qu'il est, pour une femme, plus difficile de n'avoir eu qu'un amant que de n'en pas avoir eu du tout. Lorsqu'il s'échappe un grain du collier de sa vertu, les autres ne sont pas longs à défiler. Dans quels bras tombe-t-elle encore ! Le goût se perd en même temps que la pudeur. Où donc est la femme adultère qui n'a pas ses moments de vertige, et qui, comme la Titania de Shakespeare, n'entoure de ses bras caressants une tête d'âne aux oreilles velues.

Cependant le moraliste le plus sévère ne pourrait se dispenser de faire valoir les circonstances atténuantes servant parfois d'excuse à la femme soumise, il faut le dire, à de trop rudes épreuves pour sa faiblesse, et laissée au dépourvu. Ce serait injuste de ne pas présenter la défense de la partie adverse ; ce serait d'autant plus mal à celui qui écrit ces lignes, que sa plume ne s'est pas toujours montrée si rigoureuse en un pareil sujet. Dans un état social comme le nôtre, où les mariages consultent rarement les inclinations, où la fortune plus que l'amour procède à l'acte le plus important de la vie, il arrive inévitablement que le défaut de sympathie se remarque en un jour. On essaye de se résigner chrétiennement à son sort ; mais les reproches, les querelles, les ennuis, naissent de toutes parts. Alors paraît intolérable un intérieur où gronde un orage perpétuel. De la nécessité de supporter quelqu'un qui déplaît à l'espérance de trouver le repos sous l'abri d'une liaison étrangère toujours à proximité, il n'y a pas un grand écart pour la pensée ; et la vertu attaquée, minée en secret plus encore par la rudesse de l'époux que par les prévenances de l'amant, succombe après de longs combats. La faute en est souvent à l'inconséquence des parents, qui vendent en quelque sorte leur fille au premier venu, lorsque ce premier venu s'appelle un *parti*. La faute en est encore à l'imbécillité des maris.

Le mariage étant une des choses les plus importantes de la vie, il serait bon d'y regarder de près, et, par une bizarrerie incroyable, la plupart des hommes donnent plus de soins aux bagatelles les plus fugitives qu'à cette indissoluble convention, dans laquelle pourtant ils mettent leur honneur. Quelques personnes timorées ont pensé que les railleries jetées par la comédie à la tête des maris trompés attaquaient

la société par sa base, en dégradant l'institution du mariage. Ces âmes honnêtes sont tombées dans une grande erreur. Il n'y a pas d'autre contre-poids à la cupidité qui préside si souvent au choix d'une femme. Ces sarcasmes mis dans le plateau de la balance l'emportent quelquefois sur le caprice et l'amour-propre, et empêchent un homme de compromettre dans une union mal assortie le bonheur d'une existence entière. La comédie est donc dans son droit, ainsi que le monde, en se moquant des disgrâces des époux, et les plaisanteries dont certains esprits délicats s'offensent n'en possèdent pas moins une très-haute valeur morale; elles ne cesseront pas même d'amuser tant qu'il y aura des maris trompés en France, pays classique en ce genre, c'est-à-dire jamais.

On compte au répertoire du Théâtre-Francais cinq cents pièces où les maris se trouvent plus avancés que le Sganarelle de Molière, ce Sganarelle qui ne se plaint que d'un mal imaginaire. Molière surtout a su allier une profonde philosophie à la liberté du théâtre. Lorsqu'on le lit avec attention, on comprend quelle haute idée il s'était faite du mariage, et jusqu'à quel point il le voulait basé sur la sympathie des caractères et sur les convenances sociales; en deux mots, sur l'amour et sur la raison. Toutes ses plaisanteries ne tendent qu'à se moquer de ceux qui, comme Arnolphe ou Georges Dandin, s'exposent à de fâcheuses conséquences en bravant les plus simples lois du bon sens. Vouloir lier sa destinée entière à un être dont on contraint le penchant, n'est-ce pas mériter d'être puni? sacrifier à des intérêts d'argent ou de vanité son repos domestique, n'est-ce pas appeler sur soi les sarcasmes des hommes? Voilà ce qui ressort de toutes les comédies de Molière.

Le drame sentimental est cent fois plus pernicieux aux bonnes mœurs que ces franches saillies de Molière, qui ne tirent pas à conséquence: lorsqu'on colore le mal avec des semblants de passion, on le rend plus capable de séduire qu'en l'exposant dans sa nudité. Les transports romanesques, les rencontres fatales, les faiblesses involontaires ou repentantes, toutes les ressources du jargon passionné, ne font que donner au vice un prétexte de prendre des airs de vertu. Croit-on, pour ne citer qu'un exemple, que dans *Misanthropie et Repentir,* madame de Meinau, sur les malheurs de laquelle l'on verse tant de larmes, offre un bien digne et bien sage modèle? Ne pourrait-on pas inférer de cette pièce de Kotzebuë que, pour recouvrer une honorable position dans le monde, après avoir trahi son époux et abandonné ses enfants, une femme n'a besoin que de se repentir.

On peut diviser la classe des femmes parjures en trois catégories, selon que le cœur, l'esprit ou les sens, ont jeté ces dames hors du mariage. La première classe est celle que les romanciers ont adoptée, et qu'ils se sont plu à revêtir de toutes les séductions de leur talent. Ils ont décrit avec une extrême complaisance les luttes de la passion et du devoir; ils ont enchâssé comme des diamants les larmes tombées des yeux de ces tendres coupables, sans trop s'inquiéter du danger de leurs peintures sentimentales. Il y a, en effet, un charme dans ces douleurs, et plus d'une faible épouse, en possession d'un honnête homme fort empressé de lui plaire, s'est mise à se créer de chimériques infortunes afin d'arriver au romanesque état de ces héroïnes; elle s'est abandonnée à des caprices d'imagination, qui sont dégénérés à la

longue en véritable catastrophe pour son époux. Un des effets les plus lugubres et les plus déplorables de la littérature moderne, et nous avons tous contribué à ce désordre, il faut en convenir, c'est qu'elle a peuplé la France d'une foule de femmes incomprises, que leurs maris arrivent à ne comprendre que trop. La femme dont nous venons de tracer le portrait, soit qu'un intérieur pénible, ou qu'un désenchantement imaginaire l'ait rendue infidèle, conserve une apparence de réserve et de candeur.

La seconde catégorie renferme la femme dont le manque de foi est inexcusable, la femme adultère par excellenee. La trahison est pour elle une occupation d'esprit, un besoin de ruse, d'activité, de mouvement, un véritable plaisir. La créature décevante dont parle Figaro, et de qui l'instinct est de tromper, se montre ici dans tout son éclat. Recevoir des billets galants, en écrire, se ménager des rendez-vous, courir mille risques, compromettre jusqu'à sa vie, voilà un jeu pour son génie inventif. La vanité la guide la plupart du temps. Elle aime à ravir, par exemple, à une de ses amies (car ce sont ses amies qu'elle choisit de préférence pour victimes) les attentions d'un homme à la mode; elle est tranquille sur le résultat de ses amours. Sa progéniture, quelle qu'elle soit, est traitée également: la même indifférence, la même négligence règne pour tous. Une nourrice élève ses enfants jusqu'au moment où le collége les reçoit. La sécheresse de l'esprit a remplacé les entraînements du cœur et les erreurs de l'imagination. Elle admet avec une facilité extraordinaire les paradoxes au moyen desquels on a essayé de justifier les atteintes portées au mariage; elle s'en amuse avec ses amants. On lui accorderait plusieurs maris, comme à certaines femmes de l'Asie, que cela ne la satisferait pas. L'intrigue n'y serait plus, c'est l'intrigue qui lui plaît avant tout.

Comment déterminer d'une manière précise la variété qui comprend la troisième catégorie de notre division? Il est encore de nos jours plus d'une Abisag, vierge charmante condamnée à la couche de quelque David énervé; il est des Héloïses renfermées dans le sanctuaire conjugal, ainsi que dans un cloître austère, et forcées de revêtir leur corps jeune et ardent du cilice de la mortification. Combien enfin de belles fleurs, l'amour et le désir des jeunes gens, qu'on voit flotter sur la surface du mariage, ainsi que des nénuphars sur des eaux solitaires et tièdes! Ces belles mariées, sans maris, vivront-elles toujours dans un veuvage auquel la loi actuelle les enchaîne impitoyablement? Non, assurément. Elles trancheront le nœud gordien avec l'épée d'Alexandre! A-t-on trop le droit de les blâmer?

L'adultère est un canevas qui est le même partout, mais que chaque pays brode à sa façon. Nulle part il ne s'étale avec plus de liberté qu'à Paris: voilà sa patrie. Si l'adultère n'avait pas existé depuis la création, Paris l'aurait inventé. C'est là qu'il est à l'aise, qu'il se pavane, et qu'il relève sa tête, humblement baissée en province. Vous le voyez marcher bras dessus bras dessous avec le mariage, qui lui sert quelquefois de patron; vous le coudoyez à chaque pas que vous faites sur les boulevards; il vous couvre de flots de poussière au bois; il s'accoude sur le velours de la meilleure loge de nos théâtres; il affectionne surtout le drame moderne, créé en son honneur; il sépare la femme du mari, auquel il envoie des lettres de faire part lors de la nais-

sance de son enfant; il ose demander à l'époux s'il veut en être le parrain : mais l'adultère ainsi audacieux et consenti, l'adultère officiel perd le prestige du mystère. Détournons les yeux de ces ignobles tolérances, de ces marchés scandaleux. L'adultère, le véritable adultère, digne de son nom, se maintient toujours dans des conditions de silence et de dissimulation. Il sait ce qu'il est : il a honte de lui.

De quelle façon, me dites-vous, se pratique l'adultère? Contez-nous-le, si vous le savez. Peignez-nous l'adultère de bon ton, l'adultère bourgeois, l'adultère chez le peuple.

Vous le voulez? Eh bien! voyons :

Remarquez ce fiacre (un fiacre, notez cela) traversant quelque rue silencieuse et écartée; il se dirige, avec des stores hermétiquement fermés, vers une maison discrète qui semble se cacher au milieu des autres. Le véhicule numéroté s'arrête devant une petite porte qui s'ouvre d'elle-même : au premier étage, derrière des persiennes entr'ouvertes, un blond jeune homme, aux cheveux bouclés, aux petites moustaches frisées, avance le cou imprudemment, et vous qui passez là par hasard, revenant de visiter une vieille parente, vous avez surpris un regard de femme parti du fiacre et adressé au joli garçon, dont la tête s'est retirée de la fenêtre avec précipitation. Un peu de curiosité fait que vous vous retournez : soudain, légère comme une sylphide, une gracieuse femme, coquettement habillée, s'élance de la voiture, en effleurant à peine le marchepied. Un voile d'un tissu serré enveloppe son chapeau. Elle a passé comme l'éclair, et la porte s'est refermée promptement sur elle. Bien qu'à deux pas, à peine avez-vous pu distinguer sa taille souple et son pied mignon que vous croyez avoir vu descendre d'un brillant équipage aux Bouffes et à l'Opéra. Vous êtes sûr que cette femme est des plus élégantes, et des mieux titrées. Elle a jeté dans l'air en passant des parfums comme la divinité de Virgile. Recueillant alors vos souvenirs, vous vous rappelez qu'un soir au théâtre vous avez observé des signes d'intelligence entre ce blond jeune homme qui vous est bien connu et l'une de nos femmes à la mode les plus adorées. Soyez discret, je vous en prie, c'est la grande dame adultère!...

Pourquoi donc, visiteur malencontreux, êtes-vous allé chez la femme de cet agent de change, de ce négociant, de ce banquier votre escompteur, à l'heure de la Bourse et des affaires? Vous avez trouvé madame assise dans son boudoir, car les femmes d'agent de change, de négociant, de banquier, ont toujours des boudoirs : elle sort du bain; elle a pour toilette un simple peignoir de mousseline claire retenu par une ceinture qui dessine sa taille, et laisse apercevoir, à travers la transparence du corsage, des chairs blanches et rosées. Son pied, un peu large, est enfermé dans une babouche turque. Ses cheveux, négligemment tournés, retombent en boucles sur son cou. Mollement inclinée sur un divan, elle tient un livre pris soudain à votre arrivée, et qui paraît l'occuper beaucoup. Ce livre est donc bien agréable; est-ce un nouveau roman de Georges Sand? D'où vient que la belle lectrice semble si contrariée de votre présence? Vous jetez un coup d'œil à la dérobée sur cette œuvre attachante, c'est un *Télémaque* ou un *Robinson Crusoé*, laissé sur le divan par un fils, jeune collégien de beaucoup d'espérances. Voilà qui est étrange! Si vous avez la maladresse de vous asseoir et d'engager une longue conversation sans vous apercevoir de la mau-

vaise humeur avec laquelle on vous répond, vous ne savez pas vivre, permettez-moi de vous le dire. A un coup de sonnette qui ne tardera pas, vous verrez la lèvre supérieure de votre interlocutrice s'avancer sur la lèvre inférieure, et son sourcil se froncer; puis on introduira un grand beau brun, dont vous aviez déjà soupçonné les assiduités dans quelques soirées: c'est lui qui tourne la musique au piano. On recevra ce jeune homme comme un étranger, avec une froideur de glace. Si vous m'en croyez, partez au plus vite; vous êtes de trop chez la bourgeoise adultère.

Voulez-vous connaître à présent les grandes causes qui ont provoqué l'infidélité de ces deux femmes? C'est un nœud de ruban tombé dans un bal du sein de la baronne, et furtivement relevé par le jeune homme aux blonds cheveux, ce même nœud qu'on faisait entrevoir discrétement placé sur le cœur pendant que Rubini roucoulait mélodieusement *Il mio tesoro*... C'est un succès colossal obtenu par le beau brun, premier clerc de notaire, aux soirées de la femme du banquier, avec les chansonnettes de mademoiselle Loïsa Puget ou de M. Amédée de Beauplan.

Reste la femme du peuple. Celle-là aime à cueillir avec un jeune ouvrier des bluets dans les blés, ou à s'égarer dans les bois de Romainville et de Meudon, le dimanche, tandis que son mari garde les enfants lassés. Mais l'adultère est avant tout un fils de l'oisiveté et de l'ennui; il a moins de prise sur cette classe laborieuse, où le travail entretient l'honneur. Chez la femme du peuple, l'adultère a été souvent le fruit de la violence. La femme du peuple s'est vue longtemps en proie à la débauche des grands. Qu'on se rappelle les mystères du Parc-aux-Cerfs. Des historiens un peu aventureux ont cherché à démontrer, à ce propos, l'heureuse influence de l'adultère sur la civilisation moderne. Ces singuliers philosophes ont prétendu que l'adultère, comme un rat, a rongé les mailles de l'énorme filet aristocratique par lequel le peuple était emprisonné, c'est-à-dire que les faiblesses des grandes dames, et les convoitises roturières des grands seigneurs, en mêlant un sang vulgaire au pur sang des ducs et des princes, ont porté un coup mortel à l'hérédité des priviléges, et détruit aux yeux des nations les illusions de la noblesse et de la royauté.

Il ne nous siérait pas d'agiter ici la grave question du divorce, palliatif insuffisant lui-même à ce fléau qui dévore les familles comme une lèpre secrète, et contre lequel les lois n'ont pas de remède! La loi ne répare le mal que quand il est fait. Il n'y a que l'exemple des bonnes mœurs et la résignation qui puissent avoir quelque efficacité. Cependant il est bon de rappeler que, dans tous les temps, la femme adultère a été rigoureusement punie, parce que le repos des sociétés est fondé sur le mariage. Les Hébreux la lapidaient avant que le Christ eût dit qu'il fallait être sans péché pour lui jeter la première pierre; les Grecs et les Romains la condamnaient à la flétrissure publique, à la déportation. En France, on la privait autrefois de sa dot et de ses conventions matrimoniales, puis on la reléguait dans un monastère; de plus, on la fouettait dans les rues: mais on renonça bientôt à cet infâme traitement, de peur, dit avec naïveté un écrivain, que cet affront n'empêchât les maris de reprendre leur femme, comme Ménélas reprit la sienne après qu'elle eut passé dix années en pérégrination. Maintenant le mari, dans certaines circonstances, a droit de vie et de mort sur sa femme; il ne tient qu'à lui d'user de l'article 137 du code pénal, article

ainsi conçu : « La femme convaincue d'adultère subira la peine de l'emprisonnement pendant trois mois au moins, et deux ans au plus. » Le mari peut toujours arrêter cette condamnation, car le crime d'adultère chez nous est considéré comme privé, quoiqu'il soit souvent excessivement public.

La loi française contre l'adultère a été faite évidemment par des maris trompés, s'il faut dire la vérité : tout y est contre les femmes et rien en leur faveur. L'épouse convaincue d'infidélité est punie d'un emprisonnement qui peut s'élever jusqu'à deux années. Le mari qui entretient une concubine, et encore faut-il qu'il l'ait fait entrer chez lui, n'est passible que d'une simple amende. Le Code accorde en quelque sorte au mari outragé le droit de venger de ses propres mains l'affront qu'on lui fait lorsqu'il en est témoin ; le code se tait à l'égard de la femme qui surprendrait dans le lit conjugal une maîtresse de son mari. En présence d'une pareille législation est-il donc étonnant que les femmes, qui, si elles ne règnent pas sur les codes, règnent sur l'opinion, compensent par un peu de ridicule l'inégalité des peines? aussi rit-on généralement des maris malheureux.

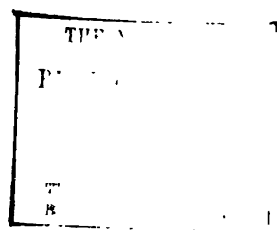
L'adultère, du temps de Faber, était considéré comme une *espièglerie de société*. Notre société n'est pas moins espiègle que celle d'alors, et l'on pourrait se plaindre, comme les anciens auteurs, de ce que cet amusement est *trop fréquent dans le royaume*.

Aristote raconte avec naïveté que dans les eaux du Phase il croissait de son temps un petit arbuste dont un rameau, cueilli par l'époux et caché dans le lit conjugal, rendait la femme chaste. Excellent Aristote ! où donc est-il ton rameau ? Il s'en est allé avec ta Poétique; car l'on ne conserve pas plus le cœur de sa femme avec ce procédé, qu'on ne fait de bonnes tragédies au moyen de tes maximes dramatiques. L'heureux choix, la sympathie, les soins constants, voilà les meilleures sauvegardes de l'honneur d'un mari.

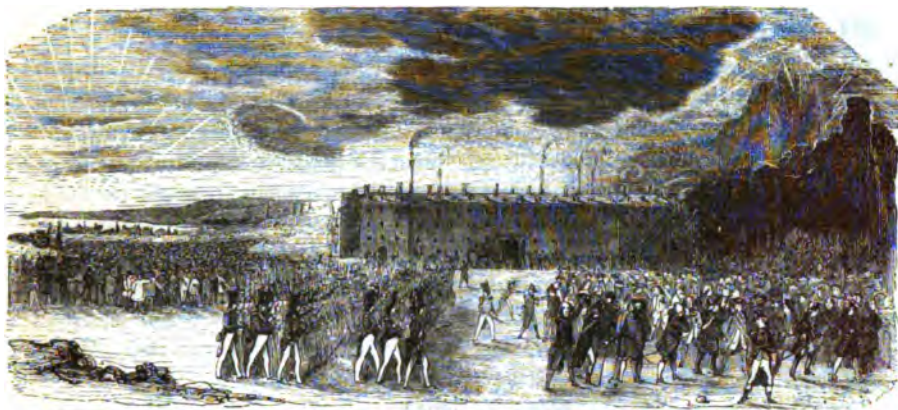
Montaigne, ce profond esprit, qui a si bien résumé la sagesse antique, a écrit dans ses Essais quelques lignes belles, nobles et engageantes, dans lesquelles le mariage est bien dignement apprécié. Nous voulons terminer par ces lignes cette physiologie de la femme adultère, afin de faire excuser, en faveur du but où nous arrivons, les sinuosités du chemin que nous avons été obligé de parcourir avec quelque liberté. « C'est une douce société de vie, dit-il, que le mariage, plein de fiance et d'un nombre infini de bons et loyaux services et obligations mutuelles : à le bien façonner, il n'en est point de plus belle dans la société; aucune femme qui en savoure le goût ne voudrait tenir lieu de simple maîtresse à son mari. »

Heureux ceux dont la vie peut prendre pour épigraphe la phrase de Montaigne, et pour lesquels le mariage est cette fidèle union qui consola nos premiers parents de la perte de l'immortalité.

HIPPOLYTE LUCAS.







L'HOMME DU PEUPLE.



NUL n'éprouvera de l'embarras à dire ce qu'est un banquier, un tailleur, un cordonnier, un architecte, à indiquer la nuance qui distingue le bijoutier de l'orfévre, l'avocat de l'avoué; des signes caractéristiques existent, des différences plus ou moins profondes sont tracées : si la fonction de celui-ci est de nous habiller, la fonction de celui-là est de nous chausser; si celui-ci se sert du compas, celui-là emploie la lime; l'un reçoit dans une étude, l'autre s'annonce par une enseigne. Mais qu'est-ce que l'homme du peuple? quel est son état? où est-il? que fait-il? où ira-t-on pour l'étudier? Sera-ce dans les salons? Non, sans doute. Sera-ce dans la rue? Mais la rue, c'est la mer, tout le monde y passe. Sera-ce au théâtre? Mais à quel théâtre encore? à l'Opéra ou aux Funambules? A quelle de ces deux grandes scènes enfin, l'une où trône la royauté du grand monde, l'autre où court s'épancher la lie des faubourgs? Est-ce à l'église? Je ne l'ai aperçu ni à Saint-Roch ni à Notre-Dame. Dirons-nous alors que tout ce qui n'a ni état, ni résidence marquée, ni centre collectif, ni habitudes précises, appartient à la flottante catégorie de l'homme du peuple? A beaucoup d'égards, la définition serait flétrissante; elle tendrait à présenter l'existence de l'homme du peuple comme un incommensurable vagabondage exercé autour de la société. Quoique toutes les limites de l'Océan ne nous soient pas encore connues, néanmoins nous l'appelons fièrement une mer, et non un débordement.

Demanderons-nous à la noblesse ce qu'est l'homme du peuple? La noblesse nous répondra sans hésitation : « L'homme du peuple est le vaincu de l'invasion,

l'esclave des races qui ont triomphé par la conquête du sol; quand il rampait, il subissait la conséquence de sa chute; quand il a été relevé de son humiliation, c'est par une concession graduelle de notre générosité; lorsqu'il a voulu monter à notre niveau, il a commis un acte de rébellion : il a remplacé le droit, contre lequel rien ne prévaut, par la violence. Devant la consécration des faits accomplis par l'ordre de la Providence, quand l'homme du peuple obéit, il fait bien, il est juste; sitôt qu'il veut commander, il rompt l'anneau, il brise un pacte, il fait mal; et dès ce moment de perturbation l'homme du peuple, poussé hors de son centre de gravitation, n'est plus que l'homme d'une forme sociale qui prend à son origine le nom de révolution, et plus tard, si cette forme cherche à se raffermir, le nom d'usurpation.» Telle est la réponse de la noblesse.

Que la même question soit posée à une plus large fraction de la société, l'aveu sera celui-ci : «L'homme du peuple a été contre toute justice opprimé pendant des siècles : ses vices résultaient de ses malheurs; sa soumission, de son ignorance; il était faible, parce qu'il était accablé sous le poids des souffrances; il n'a pas compté dans notre histoire, parce qu'on l'éloignait du champ de bataille, où se serait manifestée sa bravoure, parce qu'on lui interdisait le droit de se gouverner, droit qui lui aurait permis de montrer et d'appliquer les ressources de son intelligence. Il n'a rien fait, parce qu'il n'était pas. Son émancipation absolue sera l'œuvre du temps, qui, employant ou acceptant le mal comme un faux produit, et finissant toujours par mettre toutes choses en équilibre, la goutte d'eau à côté de la goutte d'eau pour produire les fleuves, la bulle d'air à côté de la bulle d'air pour arrondir le ciel, le grain de sable auprès du grain de sable pour former la terre, fait monter depuis des siècles, par marées indécises, l'homme au niveau de l'homme, afin que Dieu, en face de l'humanité sociale, dise un jour, comme il dit à la première heure du monde, en présence de l'humanité créée : *Ceci est bien !*» Nous venons d'exprimer l'opinion de ceux qui attendent la complète libération de l'homme du peuple de la lente mais sûre élaboration du temps.

Laissons maintenant se prononcer l'opinion de la généralité, et, il faut le dire aussi, de la partie la plus intéressée à voir triompher cette opinion : «Toutes les distinctions de classes et de rangs sont des mensonges en théorie, des crimes dans l'application. L'homme du peuple est tout; il n'y a que le peuple. Le nombre, la force, l'intelligence, et, par conséquent, le droit, sont avec lui et en lui; qui gouverne sans lui est contre lui. Plus tôt il sera rentré dans sa souveraineté, plus tôt il se sera fait justice. Pour l'homme du peuple, les délais imposés à l'imprescriptible réalisation de ses droits sont moins un moyen rationnel de les acquérir, qu'un obstacle qui en retarde le triomphe. Là où il n'y a pas eu d'engagement, il n'y a pas eu de terme fixé, de délai consenti. La liberté par tous les moyens et dans tous les temps.»

Il résulte de ces différentes appréciations que, s'il n'est pas facile d'arrêter à main levée les traits de l'homme du peuple, il est plus difficile encore de ne pas le regarder comme le représentant d'un vaste assemblage d'individus qui a coexisté avec les diverses phases de la société française.

Au fond de quelle erreur ne tomberait-on pas si l'on confondait l'homme du peu-

ple dans la commune acception du mot avec le peuple même. L'homme du peuple appartient incontestablement au peuple; mais celui-ci est loin de ne se composer que d'hommes du peuple. Sauf quelques exceptions à demi noyées, les peintres, les écrivains, les musiciens, les manufacturiers, les marchands; montez encore plus haut à l'échelle sociale, les juges, les avocats, les députés, les ministres mêmes, sont pris parmi le peuple : mais il serait d'une singulière inexactitude d'avancer que l'homme du peuple est écrivain, peintre, musicien, manufacturier, avoué, député, ministre. La conscience de ce que sont les choses et les mots qui les frappent d'une valeur monétaire se récrierait à cette définition étrange; car autant vaudrait dire qu'il n'y a pas d'hommes du peuple, si chacun est du peuple. Quelle distinction resterait-il à faire? dans l'intérêt de quelle exception stipulerait-on, s'il n'y avait pas d'exception?

Pourra-t-on même dire qu'on rencontre l'homme du peuple dans les ateliers, à l'exclusion de tout autre lieu? Mais dans l'atelier règne déjà un chef, et ce chef ne sera pas assurément pris pour le type de l'homme du peuple; il y a un vice-roi ou contre-maître qui n'est séparé du maître que de l'épaisseur de quelques mille francs; il y a encore le premier ouvrier, sur le point de passer contre-maître demain.

Autre confusion à prévoir dans le raisonnement : le chef d'atelier est souvent un homme d'origine basse, enrichi par le hasard d'une spéculation heureuse, et le dernier de ses ouvriers appartient à une famille distinguée. Le caractère d'homme du peuple s'abolirait-il du jour au lendemain dans le maître, parce qu'il aurait gagné quelques écus à la Bourse; la qualification d'homme du peuple serait-elle due à l'autre, seulement enrôlé ouvrier depuis six mois, l'an passé encore servi par deux domestiques? L'homme du peuple n'est donc pas essentiellement l'homme de l'atelier, pas plus qu'il n'est que l'homme des champs ou que le marin.

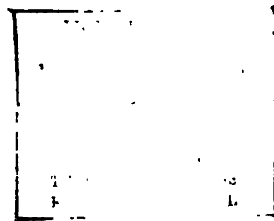
De distinction en distinction rigoureuse, d'exclusion en exclusion logique, il nous sera bientôt démontré ce qu'est l'homme du peuple, puisque nous aurons dit tout ce qu'il n'est pas.

Nous tenons à le laisser encore quelques instants dans l'indécision où il nous est apparu, afin de rendre plus saillante la débilité d'esprit de ceux qui en parlent avec effroi, et à voix basse, autour du voile sous lequel il se cache.

L'homme enrichi, l'homme arrivé, le marchand en voie de fortune, le bourgeois, redoutent l'homme du peuple comme on redoute une menace vague longtemps annoncée. On va voir que les uns et les autres ressemblent à ces personnes qui, dans un sommeil inquiet, arrondissent un de leurs bras sur leur tête. Peu à peu le sang abandonne les rameaux supérieurs, descend vers la poitrine, et bientôt, inerte et froide, la main s'abat sur le visage. Le dormeur s'éveille effrayé; il saisit avec son autre main cette main qu'il croit celle d'un assassin, et il crie au meurtre, il appelle au secours. Cette main est la sienne, l'assassin, c'est lui.

Pourquoi cacher que, depuis des siècles, la classe bourgeoise s'est toujours tenue en garde contre les atteintes de l'homme du peuple, surtout aux époques de crise politique? Dès que la rue s'emplit des bruits d'une commotion civile, le marchand

croit que l'homme du peuple va venir enlever ses caisses de rubans ou ses sacs de café; il se verrouille, s'arme et fait sentinelle derrière la porte; le boulanger craint pour son pain, le marchand de vin se fortifie dans sa cave. Aucun pillage n'a lieu; mais cette même crainte fera prendre les mêmes précautions quelques jours après. Cependant, vous, marchand de vin, vous, marchand de café, vous, marchand de bas, vous, marchand de tissus, n'êtes-vous pas sortis du peuple? n'en êtes-vous pas, ou par votre père, ou par votre aïeul, ou par votre grand-aïeul, qui n'a été anobli, ni par Clovis, ni par Hugues Capet, ni par Louis XIV, et qui ne s'est trouvé, soyez-en sûrs, ni à Taillebourg ni à Marignan? Vous vous exagérez en vérité votre importance, le nombre et la cruauté de vos ennemis. L'homme du peuple est un parent inconnu, qui préférerait attendre vos biens, s'il y avait quelques prétentions, de votre belle mort, que de vous les prendre comme un voleur. Il s'établira d'ailleurs un jour sans violence à côté de vous, porte à porte, de même que vous, sans violence sur les habitants, par votre conduite, par votre numéro d'ordre et quelques petites émeutes aussi sous Charles VI, au temps des bourguignons et des armagnacs, sous la reine Anne d'Autriche et le cardinal Mazarin, sous Louis XVI, avez, de père en fils, obtenu, en les demandant un peu haut dans les rues de la bonne ville de Paris, des franchises, des priviléges, et enfin des droits. Si vous saviez combien vous avez été téméraires autrefois! Je vous étonnerais si je vous le disais. Non! vous n'avez aucune idée du courage que vous montriez dans les chausses et dans les souliers de vos ancêtres. Entre nous, vous avez été d'une hardiesse qui vous fera frémir si, comme je n'en doute pas, vous appartenez à cette heure au corps si pacificateur de la garde nationale. Mettait-on un impôt trop fort sur le sel, vous sortiez, bannière de la corporation en tête, pour aller hurler des injures sous les croisées du ministre, le menaçant d'incendier Paris si l'impôt n'était pas retiré. François Ier, captif à Madrid, exigeait-il de vous, petit peuple, une part de sa rançon, vous réclamiez en échange, au parlement, le privilége d'ouvrir deux foires de plus par an à Saint-Denis. Il n'est pas une des facilités dont vous jouissez maintenant, avantages effacés par une longue possession, que vos aïeux n'aient demandée par les cris de l'émeute, n'aient saisie avec les griffes de la rébellion. Pour avoir le droit de peindre sur leur enseigne *l'image de saint Louis, la belle Image, l'image de Notre-Dame, le Renard vert, le Chien rouge, le Chat qui pelotte, la Truie qui file, l'Y*, vos ancêtres se sont soulevés aux quatre coins de Paris : ces enseignes sont leur blason; il y a de leur sang! Altesses, saluez! Le privilége de déployer un auvent leur a coûté plus de vingt ans d'émeutes : émeutes pour tenir la porte de leur boutique ouverte jusqu'à huit heures du soir; émeutes pour que les monnaies des ducs de Bretagne, des ducs de Bourgogne, et de tant d'autres ducs, n'eussent pas cours forcé à Paris; émeutes pour que le roi lui-même n'altérât pas les valeurs monétaires; émeutes pour obtenir chacun des nombreux instruments de votre commerce, la balance, le fléau, l'aune, le boisseau, la sonde, les poids. Ah! vous avez été bien révolutionnaires alors dans la peau de l'homme du peuple, ou vous êtes bien timorés aujourd'hui sous l'habit d'électeur, de conseiller municipal et d'éligible. Soyez fiers de votre nouvelle condition, vous l'avez assez durement gagnée de race en race pour en tirer de l'orgueil; mais n'oubliez pas, dans l'ivresse de votre affran-





chissement, que vous êtes les mulâtres d'une caste dont l'homme du peuple est le nègre.

Un travail curieux, patient, difficile, mais non impossible à faire, serait celui qui consisterait à tracer, à l'aide de documents les moins suspects de paradoxe, la ligne inflexible parcourue par le peuple depuis l'établissement de la féodalité en France jusqu'à nos jours. Rien, dans ce tableau généalogique, ne devrait être le produit de l'induction ou de la poésie. Le fait s'emboîterait dans le fait, étroitement, mathématiquement; et par là on se démontrerait avec l'autorité d'une opération algébrique que ce que nous nommons le peuple se compose de couches successives de générations de plus en plus dégagées de l'esclavage originel, à la suite de causes diverses : ce sont ces causes qu'il faudrait énumérer sans en omettre une seule. On aurait ainsi une histoire et une démonstration, ou plutôt on aurait la démonstration par l'histoire même.

Comme il n'est plus permis, dès que l'intelligence a été éclairée par les faits, de repousser une conviction, fût-elle pénible, on accepterait avec une franche abnégation tout ce qui doit être dit sur le peuple. De tels travaux demandent l'œil pénétrant et les ailes nerveuses de l'aigle; et nous n'avons pas même l'espace qu'il possède en commun avec la mésange.

Autrefois, et ce mot signifie dans notre esprit bien des siècles écoulés avant le XIe siècle, le peuple n'affectait pas de forme appréciable sur la surface mal limitée du sol qui le portait sans le contenir. A nettement parler, il n'y avait pas de peuple, mais des masses de population. Ces flaques d'hommes non encaissées tendaient cependant à s'écouler vers deux points qui devaient devenir deux sommets, deux centres de réunion. L'un de ces deux sommets était la flèche du château; l'autre, la pointe du clocher. Le château renfermait le seigneur; l'église abritait l'évêque. Quand ces deux pouvoirs se manifestèrent, à l'occasion d'un événement dont l'influence fut universelle, les serfs furent ralliés sous une bannière à la fois militaire et religieuse, et ils marchèrent à la conquête de la terre sainte, à la voix de la prédication qui faisait un instant tous les hommes frères, et à la lueur des combats qui les rendaient tous égaux par la mort. Tel seigneur qui alla à Jérusalem n'en revint plus; tel serf qui se battit sous Antioche rentra dans sa paroisse avec la gloire du retour, l'or de la conquête, la pensée vague que des chrétiens pourraient bien s'affranchir chez eux quand il n'était pas impossible de délivrer un tombeau si loin! La croisade fut un œuf qu'un coup de lance brisa : il contenait un germe qui était le commerce, premier âge de toute liberté, premier nom qu'elle prend.

Depuis cette époque, et de règne en règne, cette chose inconsistante qui ne s'appelait pas encore le peuple tendit de plus en plus à s'unir et à se solidifier sans avoir la conscience de son travail de cohésion. L'humanité, comme la terre, a ses lois magnétiques et ses deux pôles.

Philippe-Auguste, Louis VIII, saint Louis, Charles VII, Louis XI, lui donnèrent ensuite, du XIe au XVe siècle, la mesure de sa puissance, comme nombre, dans les questions de force. Les uns employèrent le peuple comme un instrument de conquête, les autres, comme un instrument de vengeance. Avec l'aide du peuple, les seigneurs

firent la guerre en terre sainte; avec l'aide du peuple, le roi Charles VII chassa les Anglais; avec le bras du peuple, Louis XI châtia et vainquit les grands vassaux. Il était bâton ou fléau, jamais épée.

Le droit de posséder un champ, un troupeau, une maison, le droit de propriété, enfin, amena également l'affranchissement progressif du peuple.

A peine sont-ce là les deux ou trois sommets gigantesques sur tant d'autres qui dominent cette vaste question historique. L'excursion entière est impossible ici. Il faut nous borner à laisser une remarque, à chercher une énergique abréviation qui résume tout, de même qu'en mathématiques un signe représente l'infini. Cette remarque est, que le peuple, soit par l'imprudence de ses maîtres, soit par un instinct mystérieux qui est en lui, tantôt par des concessions, tantôt par des révoltes, tantôt par des croisades, tantôt par des jacqueries, s'est rapproché, chaque demi-siècle au moins, d'un but visible, qui est la liberté, et d'un but caché et providentiel, qui est peut-être le bonheur.

On aurait une fausse idée de la participation du peuple aux guerres soutenues par la royauté à l'extérieur et à l'intérieur du pays, si on s'exagérait ce concours. L'armée, capitaines et soldats, se composait exclusivement d'hommes de race. La cavalerie, c'était l'armée; et pour monter un cheval de guerre, il fallait être noble. Ce n'est qu'à la bataille de Pavie que l'infanterie joua un rôle effectif, et c'est de cette bataille seulement qu'il faut marquer l'introduction réelle des masses dans la carrière des armes. Tous les grands faits militaires qui ont eu lieu à la gloire ou au désavantage de la France jusqu'au XVIe siècle émanent de la noblesse; ce que le pays a gagné, ce qu'il a perdu, est son ouvrage. Nous proclamons hautement, la main sur l'histoire, que sans la noblesse, principale intéressée, il est vrai, dans ce fait glorieux, la France serait anglaise depuis Charles VI, de même que sans le peuple, deux siècles et demi plus tard, elle eût été russe ou allemande. Il n'y a que la reconnaissance du peuple envers la noblesse qui puisse égaler la reconnaissance de la noblesse envers le peuple. Quel pays celui qui est aussi beau à l'envers qu'à l'endroit!

Sous Louis XII, le peuple se fit une large place par l'agriculture; sous Henri IV, il l'agrandit encore; sous Louis XIII, il commença les grandes expéditions d'outre-mer; sous Louis XIV, il commanda à toute la navigation et à tout le commerce du pays. Alors la noblesse française était encore opulente; mais la fraction active du peuple était mieux qu'opulente, elle était riche. Cette fraction précieuse s'appela la bourgeoisie, dans le langage de la société, et le tiers-état, dans le langage de la loi: d'où il ressort victorieusement que la bourgeoisie est le miel et la cire du peuple; chaque demi-siècle la ruche se vide, et le travail intérieur recommence. Il se fait bien du bruit dans la ruche; on y bourdonne et l'on s'y pique: mais l'œuvre arrive; le soleil d'une révolution reparaît, et la récolte s'opère. La ruche est renversée; des rayons de bourgeoisie en coulent.

Quoi qu'il advienne désormais, il faut compter avec le tiers-état. Louis XIV lui a ouvert accès partout, dans les rangs de ses armées, sous les voûtes dorées de son conseil : il est général, ministre, confesseur, médecin, amiral, poëte. Louis XV pourra s'en étonner, mais Louis XVI subira sans trop se plaindre l'inévitable réalité.

En 1789, un prêtre (ce ne pouvait être qu'un prêtre; toutes les grandes hérésies, depuis Arius jusqu'à M. de Lamennais, ont emprunté l'organe d'un prêtre); en 1789, l'abbé Sieyes publia une brochure intitulée: *Qu'est-ce que le tiers-état?* Sa réponse fut: *Le tiers-état est tout.* A sa seconde question: *Qu'a-t-il été jusqu'à présent dans l'ordre politique?* il se répondit: *Rien. Que demande-t-il?* troisième question. Troisième réponse: *A être quelque chose.*

Mauvais écrivain, mais excellent logicien, l'abbé Sieyes ne s'était pas demandé ce qu'avait été jusqu'à lui le tiers-état dans l'ordre social. On lui aurait répondu: Il a été beaucoup, puisqu'il est considéré comme le tiers de la société; vous l'énoncez vous-même. Mais qu'est-il dans l'ordre *politique?* était le terme de la question. En ce sens, l'abbé Sieyes avait raison, le tiers-état n'était rien, ou à peu près rien en politique. Cependant il formait la majorité de l'armée, la totalité des industriels, la totalité des contribuables; puisqu'en 1789 on ne comptait que deux cent mille privilégiés, tant nobles qu'ecclésiastiques, sur vingt-six millions d'habitants.

La même année 1789, la révolution eut lieu: le tiers-état fut tout, ce qui est plus que quelque chose. Trois ans après, la noblesse et le clergé étaient exilés; le roi Louis XVI portait sa tête sur l'échafaud. Politiquement et socialement, l'homme du peuple avait triomphé.

En 95, il parcourut en trois pas, comme les coursiers de la fable, toute l'étendue du monde moral. Il renversa tout sur son passage, pour tout reconstruire en revenant. Le royaume devint une patrie, la loi fut l'égalité; l'homme baptisé dans le sang se nomma citoyen. Il fallut d'autres mœurs, l'homme du peuple en créa; il fallut d'autres institutions, l'homme du peuple en établit; il fallut faire la guerre au monde entier, l'homme du peuple la fit; il fallut être rebelle, hardi, pamphlétaire, tribun, orateur, soldat, législateur, bourreau, magnanime, impitoyable, chevaleresque, sobre, cynique, impie, invincible, l'homme du peuple fut tout cela, et il est difficile de dire s'il pouvait être autre chose. Et tout alla bien. Il écrivit avec une logique de démon, et il signa Sieyes; il parla à merveille aux états généraux, et il s'appela Mirabeau; il fit des lois qui creusèrent dans la nation, comme l'eau-forte dans le cuivre, et il prit pour nom Merlin, Carnot, Danton; il assassina des deux mains, avec un sang-froid superbe, sous les traits de Marat, de Robespierre et de Couthon.

L'homme du peuple, qui égorgea les Suisses le 10 août, qui assassina dans les prisons du 2 au 6 septembre, fut vainqueur à Valmy vingt jours après, et vainqueur partout, à l'intérieur comme aux frontières, aux frontières comme chez l'étranger. Il fut pouvoir législatif et exécutif, la pensée et le bras, le manifeste et le canon. C'est l'homme du peuple qui sauva le pays compromis, mis en péril par lui. Dès qu'il eut conquis la liberté à la nation, il voulut la porter chez les autres nations, pour montrer combien elle était belle: il trouva la gloire en chemin, autre colonne mystérieuse qui commença à marcher devant lui pour l'éclairer au milieu de sa nuit sombre. Napoléon apparut au sommet de cette colonne. L'Italie, l'Égypte, l'Allemagne, furent successivement la conquête du peuple, conduit par Napoléon, homme du peuple. Serf en 1600, sujet en 89, citoyen en 93, le peuple fut sacré empereur en 1804.

Ici se révèle cette importante vérité, déjà émise par nous, que chaque révolution

prend au peuple quelques lignes sur son épaisseur, pour en former une couche distincte que la partie délaissée, mais qui aura son tour, appelle aristocratie.

Créée par Napoléon, l'aristocratie militaire finit avec lui; une autre aristocratie allait naître.

Le long repos dont la France jouit pendant la restauration imprima un essor prodigieux aux arts et à l'industrie. Et l'homme du peuple devint manufacturier, artiste, inventeur; il eut la fortune, il eut le rang. Malgré quelques velléités nobiliaires ineffaçables dans l'esprit armorié des Bourbons, l'homme du peuple, de commis devenu négociant, d'ouvrier passé chef d'usine, devint encore électeur et député. La révolution de juillet a fait le député ministre; elle a fait aussi, et au même instant, un autre peuple pour cette autre aristocratie, qui ne sera pas la dernière.

L'esprit de celui que nous avons nommé jusqu'ici l'homme du peuple, pour nous rallier à l'expression reçue, s'est plus particulièrement appliqué à la culture de l'industrie, dont il a obtenu de merveilleux résultats, qu'à l'exercice délicat des beaux-arts, comme on doit les entendre chez nous après les XVIIe et XVIIIe siècles, où ils s'enveloppèrent d'une forme si fine, si choisie et si travaillée. Depuis la renaissance jusqu'à la révolution, l'art ne produisant qu'au profit de quelques-uns, il fut élevé, rare, difficile, cher. Les rois seuls et les princes possédaient des galeries de tableaux, parce que seuls ils avaient des châteaux, des hôtels, des palais. Michel-Ange ne sculptait guère que pour les papes; Raphaël a-t-il jamais peint pour le compte des banquiers de Venise ou de Ferrare? Comme le gouvernement, comme la société, comme les mœurs, l'art, expression concrète, fut aristocratique. Il a changé avec les mœurs et le gouvernement. Ainsi que l'autorité, il émane aujourd'hui du grand nombre pour atteindre un plus grand nombre. Ce n'est plus la main isolée d'un peintre qui maintenant suffirait aux travaux d'une province; chaque ville en possède plusieurs, souvent un grand nombre. Il est vrai qu'une ville n'a pas seulement l'orgueil de vouloir montrer les peintures de sa cathédrale; le moindre habitant un peu notable tient à décorer sa maison; chaque maison a ses tableaux. Le théâtre lutte de magnificence avec la paroisse, la mairie avec l'évêché; le limonadier charge de moulures, de glaces et de peintures les murs de son établissement.

Un art bourgeois s'est donc créé pour la bourgeoisie, art charmant, louable en ce qu'il vaut de douceurs à la vie civile, et qui a ses manifestations intelligentes dans les lettres ainsi que dans la peinture, en musique comme en architecture. Il ne se pare ni de la pourpre, ni de la fierté de l'art aristocratique; mais ses allures sont originales, variées, souples, infinies. S'il s'écarte des lois de la hiérarchie classique, il rachète cette licence par de la soudaineté et de la verve.

Nous n'osons dire ici l'avenir qui lui est réservé. Nous nous bornons à le qualifier: c'est l'art de la bourgeoisie, et, par conséquent, l'art qui vient du peuple.

Ainsi l'homme du peuple d'aujourd'hui, et rien ne prévaudra contre nos paroles, n'est pas celui de tous les temps. D'ailleurs, on se méprend sur les vœux de l'homme du peuple, ou l'on veut se méprendre. En 89, il a conquis l'égalité: la redemander encore pour lui, c'est qualifier mal ses besoins. Un désir existe, le terme est faux.

L'homme du peuple est aussi libre qu'il veut l'être; seulement, il s'estime plus malheureux que lorsqu'il était sujet et peut-être que lorsqu'il était serf. Or, ceux qui demandent qu'il soit plus libre l'égarent, ceux qui redoutent ses récriminations le calomnient.

Un merveilleux poëme existe depuis des siècles, et depuis des siècles aucune page n'en a vieilli, quoique des révolutions de peuples se soient allumées et se soient éteintes sur la tombe de l'auteur, sombre Italien qui fit semblant de vivre de la vie des autres hommes pour ne pas trop les effrayer en venant à pas lents au milieu d'eux. Cet homme avait le visage vert, le nez qui s'abattait sur la bouche, la bouche ironique, les joues tristes, le regard incommensurable: il s'appelait Dante; il avait vu l'enfer, il en écrivit l'histoire. Dans quel endroit pensez-vous qu'il alla pour étudier la terrible scène où se passe l'action de son livre? Il resta dans sa patrie, il demeura dans sa ville, il ne sortit pas de chez lui. Dante se mit à la croisée, et de là, le front dans ses deux mains, il regarda passer son époque. Le cortége était beau: des papes adultères, des princes vendeurs de peuples, de jeunes cardinaux empoisonnant l'hostie destinée à la communion. Il vit passer à la lueur de ces reflets d'or la guerre civile, cette femme ivre et nue; la peste, ce vautour au bec jaune; le parricide, la famine; et il dit cela si bien, et d'une voix si dolente et si précise, qu'après cinq cents ans écoulés, chaque fois que nous relisons le passage où Ugolin va manger ses fils, nous nous essuyons les lèvres.

Je sais un enfer aussi noir, plus populeux, plus terrible que celui de Dante: que n'ai-je la main assez forte pour en peindre les profondeurs! La tête me tournerait. Il est des sujets qui, pour les faibles, sont des tours bâties sur des abîmes. Voyons-le à vol d'oiseau, sans évoquer Virgile de sa tombe.

Il est à peine jour: c'est l'hiver; il vente de la neige dans le brouillard; le sol est une mare glacée. Ces ombres malheureuses, ce sont dix mille créatures de Dieu, nos égales, vieillies par la misère, amaigries par la faim. Le front nu, les jambes nues, un balai à la main, elles poussent la boue de rues en rues jusqu'à l'égout,



tandis que d'autres balayeurs, cachés dans la terre, conduisent cette boue à bon port jusqu'à la Seine. Parmi cette funèbre légion, il y a des hommes jeunes, des vieillards, comme Fénelon aimait à en voir se promener dans Salente, de pauvres filles qui ont été bien jolies quand elles étaient toutes petites. Triste spectacle! Les marchés de Paris s'alimentent; les trésors des campagnes arrivent. Le froid n'est pas un obstacle à l'approvisionnement de la grande ville; que de légumes odorants! que de racines savoureuses! que de beaux fruits passent dans des hottes d'osier entre ces balayeurs, et les coudoient, comme pour les narguer! Ils s'écartent et ne volent pas.

Autre cercle de l'enfer. Sept heures sonnent: à chaque angle débouchent des groupes rapides; il en sort de partout, de ce côté-ci et de l'autre côté de la Seine; ce sont les abeilles de l'industrie, les deux cent mille ouvriers de Paris. La journée va commencer pour eux. Il est sept heures; elle finira à huit heures du soir. Peu ont des bas, pas un n'a de manteau. Pour trente sous, pour moins, pour quinze sous, pour moins, pour dix sous, ils vont donner goutte à goutte treize heures de leur vie, qui après tout, se compte par pulsations comme celle du plus riche des banquiers. Que Paris se déploie déjà avec séduction sur les deux côtés de leur chemin! Quel opulent lever! Le drapier déroule sous leurs yeux l'étoffe douce au toucher, belle au regard, chaude à contempler; le marchand de soieries étale ses brocards, ses lampas, ses satins, à quelques pouces de leurs frileuses guenilles; le bijoutier expose à sa montre l'épingle de rubis, le bouton de diamants, destiné à luire dans les plis de la chemise de batiste, devant eux qui n'ont pas toujours de chemise! Magnanimité de la pauvreté! Ces soieries, ils les ont brodées; ces draps, ils les ont teints; ces boutons, ils les ont ciselés; ces maisons, ces palais au pied desquels ils glissent avec la moitié d'un pain sous le bras, ils les ont bâtis pierre à pierre. Ils passent et ne volent pas!

Autre cercle de l'enfer. Il est huit heures: une façon de soleil, faux et pâteux, paraît comme un doute, en jetant un regard oblique sur Paris. Des nuées de jeunes filles, marchant près de vous sans vous heurter, traversant des lacs de boue sans en avoir une tache, se rendent à leurs ateliers de modiste ou de couturière, à la mansarde où l'on colorie des dessins, ou descendent dans la cave où l'on tresse des paniers de jonc, courent chez le cordonnier ou chez le tailleur, pour gagner avec leurs doigts bleuis de quoi nourrir, celles-ci leur père, celles-là leur mère, les unes une famille entière, dans une ville où le pain ne baisse d'un liard que pour augmenter d'un sou, où le mauvais vin indigo paye au fisc autant de droit d'entrée que le Château-Laffite et le Château-Margaux. Si elles sont laides, malheur! elles ne se marieront pas; si elles sont belles, malheur! elles ne se marieront jamais. Elles vivent jusqu'à trente ans; beaucoup traînent une existence troublée par une passion décevante dont les résultats ont aggravé leur misère, mères de famille sans famille, car enfin, mesdames, elles ont le droit d'aimer comme vous! Un grand nombre d'entre elles se fond dans la prostitution, autre cercle de l'enfer où nous ne descendrons pas. Elles passent et ne volent pas.

Autre cercle de l'enfer. Il est cinq heures du soir: la Bourse se ferme, l'Opéra n'est pas encore ouvert, les restaurants s'emplissent. Heure rose! heure fatale! Pour les uns, c'est le moment de satisfaire tous les caprices d'un appétit aiguisé, excité à plaisir: pour les autres, pour trente mille autres, c'est le moment de ne rien manger du

tout. A ceux-ci l'huitre d'Ostende arrosée par le citron de Malte, le potage à la tortue, le perdreau rôti, les barbues et les entremets au sucre; à ceux-là rien, pis que rien, la vue de mille objets écrémés sur les meilleures productions du monde terrestre et du monde maritime : une glace épaisse de quelques lignes seulement les sépare de cet Éden délicieux, et derrière eux la faim, insidieuse provocatrice. Au delà de cette fragile glace s'entassent des poissons fabuleux dont ils rêveront toute une nuit, des viandes préparées par des cuisiniers-fées, des fruits venus de cinq cents lieues. Qu'ont-ils donc fait pour ne pas participer à la consommation de ces biens? quel tort commis les éloigne de ce banquet auquel ils ont droit? Ce ne sont pas ici des ouvriers plus faciles à contenter, occupés ailleurs en ce moment; ce sont des hommes placés à la limite des deux classes, n'ayant ni le courage ni l'activité de la classe pauvre, brûlant des passions de la classe riche. Ils ont l'intelligence, fatale intelligence! ils ont l'orgueil, ils ont l'amour; orgueil des grandes choses, amour de toutes les félicités sociales! et ils n'avancent pas; ils sont condamnés à toujours désirer, à ne jamais se satisfaire! Ils n'ont jamais eu de jeunesse, leurs cheveux ont blanchi avant l'âge; ils ont vécu avec rage, ils meurent avec désespoir ou avec résignation : la résignation, cet étui du désespoir qui en dessine si cruellement les formes. Ces gens-là expirent et ne volent pas.

Autre cercle de l'enfer. Il est minuit: tout le monde est satisfait, excepté trente mille individus qui, n'ayant pas mangé, ne savent où aller reposer leur tête. On leur abandonne la rue, que les chiens eux-mêmes ont abandonnée, car les chiens ont des protecteurs et des asiles. Cette population errante a réduit les statisticiens à considérer comme un mystère son existence pendant la nuit. On prétend qu'ils dorment dans les décombres, dans les maisons qu'on bâtit, sous les ponts, le long des quais; quelques-uns ont appris à dormir debout comme les chevaux. Paris est à ces gens-là de minuit à cinq heures du matin; ils nous regardent être heureux et ne nous égorgent pas.

Eh bien! ces gens-là, nommez-les comme vous voudrez, gens du peuple ou prolétaires, respirent le même air que nous, ont des besoins, des désirs; ils ont des droits comme nous, achetés par leur naissance, conquis par le service militaire, mérités par l'acquittement de l'impôt. Ils souffrent : nous les plaignons, c'est vrai, et rien ne change à leur situation, c'est plus vrai encore. Les maudire est un péché, les oublier, un crime; les accuser de vol ou de rébellion est un mensonge. Ce sont les martyrs de la civilisation : qui n'a pas le cœur ou le moyen de les soulager doit avoir du moins la justice de les admirer en silence.

Ainsi l'homme du peuple d'autrefois n'existe plus, car il aspirait à l'égalité de droits, et il l'a obtenue : il n'existe que des hommes qui possèdent et des hommes qui ne possèdent pas. Un langage nouveau a nommé ces derniers *prolétaires*; — soit!

Comment s'établira l'équilibre? Je l'ignore.

Ce que je sais, c'est que l'expérience a démontré que la liberté seule, même absolue, même exclusive, n'était pas le bonheur.

A cette heure, l'homme du peuple ou le prolétaire a la liberté en plus et le bonheur en moins.

Il est une dernière question que je frémis de poser.

LÉON GOZLAN.



LE CHEF D'ORCHESTRE.

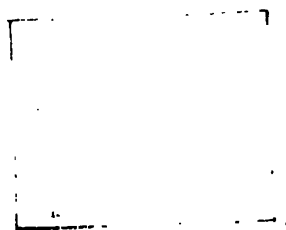


ECTEUR, mon ami, une confidence, s'il vous plait.

C'était un soir: nous venions d'invoquer cette mystérieuse personnalité du chef d'orchestre, et nous avions compris tout d'abord notre impuissance à écrire dignement, avec nos renseignements personnels, son importante monographie. Il ne s'agissait pas ici, en effet, de ces types commodes dont les particularités saillantes viennent se décrire d'elles-mêmes sous la plume de l'observateur, mais d'un de ces portraits qui désespèrent l'artiste par la difficulté qu'il rencontre à saisir sous un aspect convenable la figure ingrate ou commune du modèle qui pose devant lui. Nous prîmes alors la résolution d'aller invoquer les lumières de notre chef d'orchestre, M. K..., dont la haute compétence ne saurait être contestée. En conséquence, nous le prévînmes de notre visite, et le lendemain nous nous présentions chez lui à l'heure qu'il avait bien voulu nous désigner. Introduit dans un salon convenablement meublé, nous dûmes attendre quelques minutes l'honorable M. K..., alors occupé à faire *répéter au violon* l'un des lauréats du dernier concours du Conservatoire, admis à débuter sur l'une de nos scènes lyriques. Nous étions à peine assis, qu'une porte s'ouvrit, et nous vîmes s'avancer vers un piano placé au fond de la pièce une petite fille blonde et rose, les bras et les épaules nus, qui, après nous avoir salué avec une grâce toute mignonne, se plaça résolument en face de son clavier, et fit voltiger ses petites mains sur les touches avec un air de bravoure qui nous ravit. C'était la fille du chef d'orchestre. «Si jeune! m'écriai-je involontairement. — C'est maman qui me donne des leçons, et j'ai deux ans d'étude», me dit la belle enfant avec un air modeste et ferme à la



LE CHEF D'ORCHESTRE.



fois; puis elle attaqua vivement une sonate de Cramer. En ce moment M. K... parut; il me fit un signe, et je le suivis dans son cabinet.

Ce cabinet était tout un musée musical. Aux murs, des violons du modèle le plus varié, depuis le style sévère de la belle lutherie de Crémone, jusqu'aux fantaisies des artistes allemands du dernier siècle; puis quelques violoncelles aux têtes historiées, un alto, une viole d'amour, une guitare et une mandoline espagnole. Au fond, une bibliothèque de partitions où je reconnus les principaux chefs-d'œuvre des diverses écoles. Près de la fenêtre, un petit piano vertical à quatre octaves seulement. Sur des rayons mobiles, des partitions fraîchement copiées. Les intervalles laissés à dessein entre les instruments étaient remplis de lithographies à bordure dorée formant une assez curieuse collection de portraits, depuis Pergolèse jusqu'à Berlioz. Enfin, au-dessus d'une console, nous remarquâmes une magnifique épreuve avant la lettre de l'*Apollon dirigeant le concert des Muses*, par Raphaël Morghen, d'après son illustre homonyme le Sanzio. « Monsieur, me dit M. K... en m'invitant à m'asseoir, vous avez bien voulu m'informer que vous travailliez à une physiologie du chef d'orchestre, dont je pourrais, dites-vous dans votre lettre, vous fournir les traits les plus piquants. J'ai bien peur de rester au-dessous des justes exigences du sujet sur lequel vous m'invitez ainsi à improviser. Je vais toutefois recueillir mes idées et tâcher de formuler en aperçus de quelque valeur les observations particulières que ma longue expérience m'a permis de recueillir. » A ces mots, M. K... prit une large prise de tabac, secoua avec précaution quelques grains tombés sur son linge, et se raffermit sur son fauteuil. « Il est des genres, monsieur, continua-t-il, dont l'étude ne mérite l'attention que lorsqu'elle porte sur l'analyse de leurs espèces. Le chef d'orchestre est un de ces genres. Pris dans une acception générale, je crois pouvoir dire qu'il n'a pas de titres bien éclatants à notre intérêt; je dirai même qu'il s'efforce depuis quelque temps de polir et d'user les angles sortants, les aspérités saillantes qu'il offrait autrefois au regard de l'observateur. Encore quelques jours, et vous chercherez vainement en lui les traces d'une individualité quelconque. Saisissons donc le moment où le sentiment et la crainte du ridicule ne l'ont pas encore entièrement dépouillé de toute allure originale, pour signaler les derniers signes caractéristiques qui peuvent lui donner droit à la qualification de type; nous passerons ensuite une revue détaillée des curieuses variétés qu'il comporte en cette qualité. Vous avez rencontré quelquefois, monsieur, un homme vêtu de noir, l'habit hermétiquement croisé, le pantalon flottant sur la botte, la main sous le gilet, l'air préoccupé et naturellement grave; si vous avez passé près de lui, vous l'aurez certainement entendu fredonner; vous aurez aussi surpris à l'index de sa main droite une oscillation isochrone, en sens divers : cet homme est un chef d'orchestre. Si vous le suivez des yeux quelques instants, vous pouvez être assuré qu'il entrera chez le premier éditeur de musique dont l'étalage attirera ses regards, pour s'enquérir des nouveautés, et deviser de la chronique du monde musical. Ne vous étonnez pas non plus des nombreux signes d'intelligence qu'il échangera dans la rue avec quelques jeunes et rieuses figures de femmes; ces dames ne sont autres que ce que vous appelez les nymphes de la danse ou des chœurs. Or, le chef d'orchestre est pour elles une connais-

sance de tous les jours. Maintenant entrons avec lui dans l'appartement qu'il occupe au troisième étage d'une maison voisine du boulevard : ses enfants viennent lui sauter au cou, ou se remettent subitement au travail. Pour lui, il conserve cette gravité que vous lui connaissez ; sa parole est brève et concise, il vise au laconisme, un peu à la profondeur. Vis-à-vis des siens, ses manifestations de tendresse ont de la roideur et de l'apprêt. Dans ses habitudes domestiques, il aime la précision et l'exactitude. Généralement sobre, il se plaît, surtout en présence de convives étrangers, à témoigner d'une véritable austérité, comme pour protester contre le préjugé d'intempérance dont le musicien est encore frappé. Dans la discussion, quand il s'agit de son art, il est tranchant et incisif. Un de ses secrets plaisirs est de remettre en question les titres de gloire les plus incontestés de nos illustrations musicales. Actuellement les sympathies se partagent entre les écoles française et allemande; mais il n'y a pas longtemps qu'il s'est rallié à cette grande et universelle admiration qui a salué le lever, sur l'horizon de l'art, du génie de Beethoven; on peut même assurer qu'il mêle encore quelques grains de critique à l'encens qu'il brûle en l'honneur de l'immortel auteur des symphonies. Je le dis avec regret, l'esprit d'initiative et de progrès, l'instinct et l'amour des nouveautés hardies manque généralement au chef d'orcheste ; aussi condamne-t-il sans rémission tous les pas aventureux de nos jeunes harmonistes en dehors des voies les plus largement, les plus facilement tracées. L'imprévu le trouble et le déconcerte, l'inconnu le jette dans de véritables perplexités ; et, faut-il l'avouer, c'est à la crainte de déranger des habitudes prises, de modifier des convictions arrêtées depuis longtemps, et peut-être de faire des études nouvelles, bien plus qu'à la prudence et aux sages lenteurs d'une mûre délibération, qu'il faut attribuer l'indécision du chef d'orchestre à ratifier des succès que le public a depuis longtemps proclamés. Dans ses excursions en dehors du domaine musical, notre homme, par une singulière contradiction, est d'une fougue, d'un entraînement incroyable. En politique, il appartient à l'opposition avancée, et chaque matin il ravive ses patriotiques colères dans une lecture passionnée des organes les plus véhéments de la presse quotidienne. Malheureusement, ses rancunes politiques franchissent souvent avec lui le seuil de son orchestre, où elles suscitent des polémiques dangereuses pour la discipline et son autorité. En littérature, il aime les *excentriques formes* qu'un moderne chef d'école a introduites *dans nos vieilles poétiques lyriques et dramatiques*, et il a lu certaine préface célèbre sur les nouvelles conditions du vrai et du beau. Enfin il nourrit, *quoique*, ou peut-être *parce que*, marié, de secrètes prédilections pour les livres antimatrimoniaux d'un pseudonyme célèbre, et il a, dans d'autres temps, plaisanté fort ingénieusement, mais sans aucune aigreur, sur le radicalisme social de l'évangile saint-simonien. En dernier examen, le chef d'orchestre, à part quelques bizarreries, quelques inégalités d'humeur qu'expliqueront suffisamment les détails qui vont suivre, est un homme aux mœurs douces et retenues, aux relations faciles et quelquefois utiles. Constant dans ses amitiés, il a du zèle et du dévouement. Il se pique surtout d'une grande fidélité à sa parole. Tout au plus lui reprocherons-nous une ombrageuse susceptibilité qui paralyse souvent ses meilleures intentions, et nuit au développement de ses qualités les plus sociales.

Le chef d'orchestre se livre tout entier et sans défense à l'observation critique, du moment où il a pris possession de son siége. Là, le sentiment chaque jour plus despotique pour lui du respect humain l'abandonne complétement; la nature reprend ses droits, et il cède à ses impressions d'artiste avec une spontanéité qui se trahit trop souvent par la multiplicité et l'exagération des gestes. Mais il faut l'excuser, en songeant qu'il se trouve alors soumis à une sorte de galvanisme d'une puissance singulière. A lui, en effet, comme à un *censorium commune*, vient se relier ce système si compliqué de modulations diverses dont se compose l'harmonie; à lui, comme au foyer d'une ellipse immense, vient se réfléchir le bruit de ces formidables voix, qui, multipliées par les échos de la salle, jouent d'un bout de l'orchestre à l'autre le grand drame de la symphonie. Et il faut que son oreille, conservant, au milieu de ce choc tumultueux des sons les plus variés, une faculté de perception vraiment merveilleuse, saisisse au même instant les moindres déviations d'expression, de justesse et de mesure dont se sera rendu coupable le plus obscur symphoniste. Et vous voudriez que, dans cette absorbante préoccupation qui communique à tout son être une sorte de trépidation fébrile, il gardât cette sérénité que vous lui connaissez à l'état de repos? Mais d'ailleurs, quand le premier et défavorable effet que vous aura produit le spectacle de cette grande agitation se sera refroidi, vous ne serez pas longtemps sans remarquer l'aspect poétique du chef d'orchestre, surtout dans les moments décisifs de la symphonie. Il subit alors une véritable transformation: son front se rembrunit, ses cheveux se dressent, ses sourcils se hérissent, ses yeux flamboient; *Deus adest!* Il va, il va, comme le coursier du fiancé de Lénore; tenant d'une main les rênes de son orchestre, et de l'autre ce sceptre symbolique dont Éole frappait son rocher, il déchaîne ou retient à son gré le flot harmonique. Voyez: tout en lui s'anime et prend une double vie; il se dresse, se rassied et se relève; son pied, sa main, sa tête, sont autant de courants électriques dont sa magique baguette semble être le conducteur. Aussi il enflamme les violons, arrache aux violencelles leurs notes les plus plaintives, aux altos ces accents mystérieux et presque mystiques qui troublent l'âme et la préparent aux grands effets, aux instruments de cuivre leurs plus formidables explosions, et c'est tout haletant et tout couvert de sueur qu'il arrive à ce crescendo final où l'inspiration du compositeur semble tomber épuisée ou plutôt éblouie, comme si, à force d'évocations, le dieu de l'harmonie lui-même lui fût apparu. Et savez-vous la cause de ce violent transport qui associe si intimement le chef d'orchestre à l'exécution qu'il dirige? c'est qu'il se passe en lui, et sans le concours de sa volonté, un phénomène étrange: un second orchestre, orchestre idéal, orchestre divin, tel que l'a rêvé l'auteur enfin, se fait entendre simultanément dans son âme, et le rend sensible aux plus délicates, aux plus fugitives nuances de la symphonie. De là une immense aspiration vers une perfection qui le fuit toujours, et qu'il poursuit sans cesse; de là des efforts désespérés pour rendre sensible à tout le monde cette audition intuitive qui l'enivre.

«Toutes choses humaines, reprit M. K... après s'être un instant reposé de ce transport dithyrambique, ont un revers: l'existence du chef d'orchestre a le sien. Cette existence se divise en deux phases distinctes: la *répétition*, la *représentation*. Je viens de vous montrer les joies divines de celle-ci, parlons un peu des embarras, des

épreuves de la première. La répétition est précédée, pour le chef d'orchestre, d'une étude particulière et réfléchie de la partition qu'il doit mettre au jour. Cette étude, si l'auteur est vivant et présent, se fait sous ses auspices, et devient souvent le texte de fort épineuses discussions, où ces deux amours-propres également irritables ne peuvent manquer de se heurter. La présence de l'auteur à la répétition est généralement considérée par le chef d'orchestre comme une éventualité d'hostilités. La limite de leurs droits respectifs n'étant pas réglée, il arrivera infailliblement, en effet, que des usurpations auront lieu, et que ces empiétements mutuels sur une autorité mal définie amèneront les plus vives récriminations. De pareils conflits ont souvent eu lieu sous mes yeux, et j'ai assisté à bien des séances orageuses où, les deux influences finissant par produire un équilibre négatif, l'orchestre tombait dans la plus déplorable anarchie.

«Trop heureux, le chef d'orchestre, s'il n'avait à subir que les inconvénients de cet antagonisme avec l'auteur; mais il a une autre lutte bien autrement grave à soutenir contre ses propres symphonistes, quelque sévère que soit le code disciplinaire qu'il peut appliquer au besoin. D'abord, nous avons à combattre autant de prétentions, autant de vindicatives susceptibilités que nous comptons d'artistes dans notre orchestre; mais c'est surtout dans les solistes et les chefs d'attaque que notre autorité éprouve la plus vive résistance. Là, nos admonitions rencontrent, ou une opposition formelle, ou une obéissance pleine de murmures, de restrictions, et de demi-mots amers à l'endroit de notre compétence. Du reste, comme dans toutes les institutions basées sur le principe de l'autorité, l'orchestre est assez souvent à l'état d'hostilité envers son chef, et les exemples d'un constant accord entre le pouvoir et les subordonnés, dans cette espèce de microcosme politique, deviennent de plus en plus rares. Chacun se réfugie dans le sentiment exagéré de sa valeur, comme dans un asile inviolable; aussi notre juste sévérité est-elle traitée de tracasserie, de mauvais vouloir, ou de tyrannique exigence. Si l'on veut bien admettre en principe notre aptitude aux fonctions dont nous sommes investis, on nous soumet, en revanche, à une critique de détails qui ne nous fera grâce d'aucune erreur, d'aucune distraction.

«Nos rapports avec le personnel de l'orchestre, en dehors des relations officielles, sont surtout sévèrement contrôlés. Nous abstenons-nous de toute intimité dans l'intérêt de la discipline et de notre autorité, nous sommes jugés : il est évident qu'il y a en nous une tendance aristocratique. Manifestons-nous quelques prédilections, elles sont taxées d'injurieuse préférence; nous plaçons-nous sous le niveau d'une sorte de camaraderie familière et sans distinction, nous perdons nos droits au respect.

«Si telle est la façon d'être habituelle de l'orchestre à notre égard, ce caractère d'hostilité instinctive que je viens de vous signaler s'aggrave dans les cas d'une mésintelligence spéciale et directe, et il ne sera pas sans intérêt pour vous, monsieur, d'apprendre quel est le symptôme décisif auquel il nous est facile de reconnaître que notre personnel est travaillé par un esprit de sourde rébellion. Un jour, un de mes plus honorables collègues ne fut pas peu étonné, en prenant possession de son siége, de trouver sur son pupitre, dessinée au crayon noir, la plus bouffonne, la plus exhilarante caricature. Son premier mouvement fut de rire et d'applaudir; mais, à une seconde inspection, il pâlit, en se reconnaissant à cer-

taines ressemblances caractéristiques qui ne lui permettaient pas de se méprendre sur l'intention de l'auteur. C'était bien la charge du chef d'orchestre, non pas simplement grotesque et amusante, mais pleine de malice et d'allusions directes à certaines imperfections qu'il aurait voulu pouvoir dissimuler à ses propres yeux. Bientôt la maudite figure se multiplia d'une manière effrayante; il la vit partout, sur sa partition, sur le dossier de son fauteuil, sur sa caisse à violon, sur les murs du foyer des artistes. On finit par se la passer de main en main, jusque sous les yeux de mon malheureux confrère, qui n'osait sévir, dans la crainte de donner une nouvelle prise à la raillerie, en rendant hommage, par une imprudente colère, au talent, au succès du Pasquin de l'orchestre. Mais nous avons encore d'autres sujets de préoccupation dont l'un surtout a une certaine gravité, ce sont les prétentions, les cabales et la jalousie de notre second, ou si vous voulez, du sous-chef d'orchestre. A part quelques exceptions fort honorables, cet artiste est notre ennemi familier. S'il recherche notre intimité, c'est pour découvrir dans nos faiblesses et nos imperfections un point de mire aux facéties des loustics de notre orchestre. Du reste, il a sa coterie qu'il fait habilement donner, aux jours des grandes manifestations pour ou contre nous; il est l'âme des émeutes dont notre autorité est le but; vis-à-vis des siens, il se drape en victime de notre odieuse jalousie et des craintes que son talent nous inspire; enfin l'une de ses plus constantes sollicitudes est de saisir les moindres occasions de se révéler au public, en montant à notre place sur le siége de commandement. Aussi la plupart de mes confrères se feraient-ils traîner mourants sur leur fauteuil, plutôt que de céder un seul jour à leur suppléant l'archet conducteur.

« Le chef d'orchestre a-t-il conjuré temporairement tant d'éléments de trouble et d'agitation, il lui reste une dernière source d'inquiétude, qui n'est pas la moins amère, je veux parler de la critique des grands et petits journaux. Bien que nous ayons l'habitude d'affecter extérieurement une superbe indifférence pour les décisions du feuilleton, il n'en est pas moins certain que ses éloges nous chatouillent jusqu'au spasme, que ses moindres sévérités nous arrachent secrètement des cris de douleur, et que son silence nous laisse dans une inexprimable tristesse. Ordinairement nous nous consolons par des railleries plus ou moins acérées sur l'incompétence des littérateurs; ou bien nous relevons avec un soin méticuleux les imprudences que l'article qui nous atteint a pu commettre en parlant la langue de notre art. »

Ici je crus devoir interrompre mon illustre interlocuteur, pour l'inviter à prendre quelque repos; il m'assura qu'il n'éprouvait aucune fatigue, et s'empressa de continuer :

« Jusqu'à présent, mon cher hôte, je ne vous ai guère montré que le mauvais côté de cette pièce du grand médailler des types français, qui s'appelle le chef d'orchestre; il est temps d'appeler votre attention sur la face opposée. Sans doute, monsieur, les épreuves attachées à notre emploi sont grandes, et exigent une trempe d'âme peu commune; mais je dois à ma conscience d'avouer que nous ne manquons pas de compensations. Et d'abord, monsieur, nous sommes chefs; nous exerçons, dans les limites du règlement, une suprématie sans contestation bien sérieuse, car notre pouvoir repose sur une base qui manque aux plus hautes institutions de la

région politique, la nécessité. Aussi avons-nous tous les avantages qui dérivent d'une pareille position : faveurs de billets et de loges de la part de la direction ; dans notre orchestre (mais dans le moment de calme seulement), flatteries, gracieusetés, prétentions à nos bonnes grâces, inépuisables complaisances se manifestant sous la forme de petits services, tels que l'offre d'un régent savoureux, quand nos doigts altérés puisent vainement dans une tabatière épuisée, ou d'une corde neuve dans le cas d'un vide inattendu dans la monture de nos instruments. Et puis, monsieur (dût cette observation vous faire sourire), quelles délicieuses titillations pour notre amour-propre dans ce seul fait de notre élévation matérielle sur un siége particulier !... Et, en effet, remarquez, je vous prie, que nous attirons seuls l'attention du public. Quand, à notre signal, l'orchestre s'est ébranlé, ne sommes-nous pas, pour les mille regards qui s'attachent à nous, comme le symbole vivant, comme la personnification animée de la symphonie? Qui songe à analyser, par la pensée et le coup d'œil, les parties de ce vaste ensemble? qui s'embarrasse de décomposer cette puissante unité dont nous sommes l'expression fougueuse et dramatique? A nous donc tout l'intérêt, tous les suffrages tacites ou bruyants de la foule ; à nous, comme chargés de la responsabilité de l'exécution, la plus grande partie de cette vive et chaude sollicitude avec laquelle le spectateur suit le développement des idées harmoniques de l'auteur ; à nous enfin les compliments officiels de la direction et de la presse. »

En ce moment, la porte du fond s'ouvrit, et je vis entrer une femme encore jeune, au type italien, l'œil profond, des cheveux d'ébène, et lissés sur un front qui avait dû être d'une admirable pureté. Elle me salua avec grâce et simplicité, remit une lettre au chef d'orchestre, s'inclina de nouveau et sortit. « Monsieur, reprit M. K..., vous venez de voir ma femme, et elle est entrée, ajouta-t-il, au moment où j'allais terminer cette étude générale, en vous expliquant comment un des plus précieux priviléges de notre emploi est de nous fournir l'occasion d'associer à nos destinées des femmes dont le talent est pour nous une source de bonheur domestique, un lien solide d'affection, et un élément de fortune ; en un mot, monsieur, nous épousons des femmes artistes, mais le plus souvent dans notre spécialité. Maintenant songez combien l'éducation professionnelle de nos enfants, que nous élevons toujours dans l'amour de notre art, nous est facilitée par nos relations avec les professeurs en vogue ; aussi la carrière s'ouvre-t-elle rapidement devant les héritiers de notre nom. Joignez enfin à tous ces avantages, qui ne sont que les conséquences ordinaires de notre emploi, celle d'attirer l'attention du gouvernement qui nous admet, sur nos vieux jours, à l'honneur du ruban rouge. »

A cet endroit de sa thèse, l'illustre professeur fit une station dont je profitai pour le complimenter et le remercier ; il reprit ensuite :

« L'étude des variétés, vous ai-je dit en commençant, présente ici plus d'intérêt que celle du genre. Et, en effet, chacune d'elles offre à l'analyse des éléments d'individualité plus distincts, plus faciles à saisir que le chef d'orchestre pris dans son acception typique. En descendant l'échelle hiérarchique qu'il m'a fallu gravir, pour arriver au poste où vous me voyez, je découvre au moins quinze espèces de la famille des chefs d'orchestre, parmi lesquelles je me vois obligé de faire un choix restreint. La première

qui s'offre à ma pensée est le chef d'orchestre des comédiens de province. Voilà, monsieur, une destinée malheureuse, s'il en fut jamais. Écoutez plutôt : tous les ans, à la même époque, on voit s'abattre à Paris, vers le mois d'août, une nuée de pauvres hères, au teint hâve, à la figure triste, à l'habit râpé et étroitement boutonné sur la poitrine. Ce sont les bohémiens du monde lyrique et dramatique qui viennent chercher du travail, c'est-à-dire débattre un modique engagement qui satisfasse aux simples exigences de la vie matérielle, avec les directeurs de théâtre, accourus aussi à cette époque, des départements, pour recruter leur personnel sur ce marché de *sujets*. C'est là qu'ils *arrêtent* également leur chef d'orchestre. Celui-ci est ordinairement un jeune artiste sorti sans emploi de notre école de Paris, ou quelque violon émérite de nos théâtres de boulevard, que des nécessités de position obligent à reprendre de l'activité. Les émoluments de l'emploi s'élèvent rarement au-dessus de 1000 francs, et les services que le directeur exige du titulaire sont presque au-dessus des forces et de la patience humaines. Journellement occupé à d'interminables répétitions où il se trouve en lutte continuelle avec les vanités du personnel de la troupe, il devient en outre la victime, surtout de la part de *mesdames du chant ou de la danse,* d'une foule de persécutions de détails contre lesquelles sa bonhomie ou son inexpérience le laissent sans défense; puis ce sont des sobriquets, des jeux de mots, sans fin sur quelques syllabes élastiques de son nom, sur une coupe d'habit surannée sur une négligence de toilette, ou quelque imperceptible déviation de taille. Vis-à-vis du directeur, ses relations ne sont guère plus agréables. Armé d'un règlement qu'il a seul rédigé, et où abondent les dispositions afflictives, ce dépositaire d'une autorité sans limite ne laisse guère échapper les occasions d'épuiser, à son profit, le chapitre des amendes. Il est rare, d'ailleurs, qu'il se pique d'exactitude dans le solde des émoluments et même que sa probité s'effarouche d'une retenue indéfinie... »

Tout à coup, la voix de M. K... fut couverte par le bruit d'une musique militaire qui traversait la rue. Il se leva, se rapprocha de la fenêtre, et, reconnaissant le numéro du régiment : « Je m'en doutais, dit-il, c'est l'ami Robert, le meilleur chef de musique militaire que nous ayons en France. Quel heureux état que celui de ces messieurs ! quelle position digne d'envie ! un orchestre sévèrement discipliné et à leur discrétion absolue, des émoluments suffisants, un grade dans l'armée; en temps de guerre, de fréquentes occasions de se faire un titre aux plus flatteuses distinctions; pendant les loisirs de la garnison, des leçons particulières, un emploi dans les orchestres de théâtre, dans les concerts publics, des gratifications dans une foule de circonstances, puis la faveur particulière du corps des officiers, surtout du colonel et de sa femme, qui regardent avec raison le chef de musique comme la providence de leurs soirées; quelle destinée ! Disons-le, le chef de musique sait s'en rendre digne par le dévouement qu'il apporte à l'amélioration incessante de son orchestre, par ses études particulières, par ses efforts pour justifier ce titre d'artiste dont il se montre si vivement flatté. Il fut un temps, monsieur, où le chef de musique militaire trouvait un puissant motif d'encouragement dans une circonstance bien autrement intéressante pour lui que les concours que vous avez institués aujourd'hui entre les musiques de régiment; je veux parler de cette aristocratique messe de midi à

laquelle assistaient, sous la Restauration, la garnison en tenue de parade, les autorités supérieures du département, et où se rendait toute la jeunesse dorée de la ville. Le chef de musique était certainement le roi de cette solennité, au moins aussi mondaine que religieuse, dont son orchestre faisait tous les frais. Tenez, monsieur, je connais plusieurs de ces intéressants artistes qui boudent encore l'ordre de choses actuel, pour la suppression de la messe de midi, et l'admission de l'article 5 dans la charte restaurée. — Mais, si l'athéisme de la loi constitutionnelle a ainsi privé l'Église d'une partie des pompes extérieures dont elle se plaisait à environner le culte, le jour du dimanche, il lui reste encore le chef de musique religieuse, le psalette (de *psalmus*, psaume). Le psalette est un de ces talents enfouis auxquels il n'a manqué souvent qu'une scène plus vaste pour se produire avec éclat. Cet homme joue de tous les instruments ; il est au besoin organiste, basson, serpent, chantre au lutrin ; et dans tous ces emplois, vous reconnaîtrez en lui le musicien intelligent, l'accompagnateur parfait. Quoique son emploi consiste à diriger les jeunes et fraîches voix des enfants de chœur, à composer des motets pour les grandes fêtes, à toucher l'orgue, en un mot à présider à toutes les dispositions musicales des jours de cérémonie, vous ne vous étonnerez pas trop cependant de le retrouver le soir à l'orchestre du théâtre de la ville, où il jouit de la réputation d'un excellent symphoniste. Et lui aussi

. . dîne de l'Église, et soupe du théâtre,

mais que voulez-vous? il a femme et enfants. D'ailleurs il est homme d'honneur et de probité, excellent père de famille; les jeunes fils servent la messe ; il est exact, attentif aux offices ; puis, dans le lieu de perdition qu'il fréquente le soir, je puis vous assurer qu'il ne lève pas les yeux plus haut que son pupitre. — Du psalette au chef d'orchestre de bal, quel intervalle ! monsieur, et par quelle transition le combler?... Mon inexpérience de narrateur ne me fournissant aucun expédient, veuillez y suppléer et me permettre d'entrer sur-le-champ en matière. Le chef de quadrille a presque toujours commencé chez Tonnelier sa carrière artistique. Obscur violon, utilité de second ordre, il ne s'est élevé que par une longue succession de petits événements à la place qu'il occupe, et un beau jour, les locataires de la maison de son choix ont été fort surpris de lire sur un écriteau, près de la porte, *M..., chef d'orchestre pour bals, noces et fêtes, va en ville et à la campagne à des prix modérés*. Quelques mois après, il s'est fait spéculateur, et lesdits locataires ont encore lu avec la même surprise l'annonce suivante : *M..., chef d'orchestre, loue des musiciens, etc., etc.* Plus tard, sa clientèle s'étant formée, et ses succès à la barrière ayant attiré sur lui l'attention de tous les *impresarii* de guinguette, il s'est adressé l'observation économique suivante : « Certainement l'entrepreneur du bal dont je dirige l'orchestre n'est qu'un intermédiaire intéressé, un *exploiteur* entre le public et moi ; si je supprimais l'intermédiaire, la recette m'arriverait dans son chiffre brut ; » et l'intermédiaire a été supprimé et les locataires ci-dessus ont encore été invités à lire le prospectus suivant : *Le public est prévenu que M... ancien premier chef d'orchestre des salons de Tonnelier, vient d'ouvrir le bal des Bosquets de Cythère, où il continuera*

de faire exécuter son répertoire. On ne pourra y être admis en casquette, etc., etc., etc.

Parvenu à ce degré de prospérité, le chef de quadrille peut se considérer comme un homme *établi ;* il paie patente, entretient des rapports avec l'autorité, est inscrit sur les contrôles de la garde nationale, et reçoit des billets de garde dont il profite pour répandre, dans les corps de garde, des prospectus de son établissement.

« L'emploi de chef d'orchestre de quadrille a un autre représentant, pour lequel, monsieur, je réclame toute votre estime. Celui-là est un jeune artiste vraiment digne de ce titre. Il a fait des études sérieuses, et s'il ne quitte pas la spécialité que les événements lui ont créée, pour accepter dans nos grands orchestres une place honorable, c'est qu'il s'est laissé enchaîner par le lien de l'habitude, et que sans doute sa position lui offre des moyens d'existence plus que suffisants. D'ailleurs il s'est proposé un but intéressant et qu'il atteindra certainement, c'est de relever le titre qu'il porte, des traditions d'ivrognerie et de grossière nullité sous lesquelles il est encore à demi courbé. Rien ne lui coûte pour cela ; d'abord il exige des artistes placés sous ses ordres toutes les conditions d'*honorabilité* extérieure qui commandent le respect, et quand il a réussi à obtenir l'exécution du règlement sévère qu'il a institué dans cette intention, il demande, avec raison, que les salons dans lesquels il est appelé sachent reconnaître, *par des égards,* les améliorations qu'il a introduites dans la tenue de son orchestre, et s'il le faut il saura recourir, pour les y obliger, aux actes d'indépendance les plus énergiques. Aussi, monsieur, son nom est une garantie d'ordre, de bon ton et de vrai talent ; ce nom fait la fortune des directeurs de théâtre qui peuvent l'inscrire sur l'affiche de leurs fêtes de nuit; il donne du relief aux fêtes diplomatiques et attire l'attention de la cour qui envoie à celui qui le porte le brevet de maître de ses bals.— « Arrivons maintenant, monsieur, reprit M. K... (après un court silence que je lui vis employer avec plaisir à mâcher une pâte de jujube), arrivons, s'il vous plaît, à la catégorie des chefs d'orchestre de théâtre. Cette catégorie est susceptible d'une triple division, selon que les artistes dont je vais vous entretenir appartiennent à un théâtre de drame, de vaudeville, ou d'opéra, et vous allez apprécier combien cette distinction est importante. Prenons, par exemple, pour sujet de nos méditations le chef d'orchestre des théâtres de mélodrame. Ici, monsieur, quelque bonne résolution que j'aie prise de rester sérieux, dans le cours de ces disquisitions critiques, je me sens prêt à céder à un grave accès de verve bouffonne en songeant à mes collègues du boulevard. Quelle confiance calme et naïve dans leur valeur ! quelle superbe idée de la considération dont ils se croient entourés ! puis quelle susceptibilité ! quel fanatisme pour leurs *fueros !* bien convaincus qu'ils portent la plus lourde part de cet atlas dramatique qui s'appelle *la Gaîté, l'Ambigu* ou *la Porte-Saint-Martin,* ces messieurs n'accordent à l'auteur qu'une médiocre estime, critiquent *in petto* toutes les pièces sur lesquelles l'*administration fondait les plus brillantes espérances,* et prétendent surtout trouver, dans nos prétendues nouveautés, d'étonnantes ressemblances avec les plus sanglants mélodrames du vieux répertoire qu'ils savent par cœur et dont ils aiment à raconter les merveilles aux nouvelles recrues de l'orchestre. Notre collègue a ordinairement atteint le mauvais côté de la cinquantaine; aussi il a toutes les manies de l'homme arrivé à cet âge

douteux et critique de la vie qui est plus que la maturité, qui n'est pas encore la vieillesse. Il est colère, emporté, taquin, vétilleux, hypocondriaque, malcontent. Impitoyable pour les notes fausses, pour les erreurs de mesure, pour ces explosions criardes des instruments à vent si connues sous le nom de *canards*, il se sert souvent des injures suivantes: *Vous n'êtes pas artiste;* ou bien : *allez donc à la barrière*; ou encore: *Vous êtes un croque-notes* ou enfin: *Vous feriez mieux de planter des choux* (historique). Le dimanche est le festival de mon confrère du mélodrame : ce jour-là, on voit sa femme se développer, avec ses enfants, le long des banquettes les plus rapprochées de l'orchestre, dans une toilette fastueuse, la montre d'or au côté, le col chargé de chaînes et de bijoux; ce jour-là, notre homme jaloux de faire honneur à une si auguste présence, donne à ses gestes une ampleur inconnue, à sa voix des accents plus énergiques, à son regard une sorte d'inspiration. Lui-même est en grande tenue, chargé des classiques breloques, le col de chemise aux oreilles, le toupet relevé. Mais le dimanche perd toute son importance auprès de l'immense intérêt qu'ont pour lui les premières représentations. Ces *solennités* sont les grandes phases historiques de sa destinée. Dès que le soleil de l'un de ces Austerlitz dramatiques s'est levé, le chef d'orchestre sort de son lit plein d'inquiétude et d'émotion; il s'agite, marche à grands pas, ne s'exprime qu'en phrases heurtées et saccadées, bouleverse toutes les habitudes du ménage, et va quelquefois jusqu'à oublier l'heure du déjeuner. Si quelque ami vient le voir : « Mon cher, lui dit-il en le congédiant rapide-« ment, pardon, j'ai ce soir une pièce nouvelle. » Arrivé au théâtre vers le milieu de la journée il remplit tout de sa présence; des billets! des billets! il lui faut des billets à tous prix; le cabinet du directeur, de l'administrateur retentissent de ses plaintes, de ses récriminations, de ses exigences. Le soir, il est le premier à son poste, gourmandant depuis le premier jusqu'au dernier arrivé de ses artistes. Enfin le rideau s'est levé une fois, deux fois, cinq fois. C'en est fait, le succès est complet; la salle croule d'applaudissements et la victime ou le tyran, le coup mortel encore saignant au flanc, vient proclamer 1° les auteurs 2° le décorateur, 3° le metteur en scène, 4° le dessinateur de costumes, 5° l'armurier (pour les pièces historiques), 6° le chef d'orchestre. Au bruit de son nom, notre héros tourne au public un visage calme, un front majestueusement serein, puis il a hâte de revenir au logis pour raconter, au milieu des effusions de la joie conjugale, tous les détails de sa coopération aux grandes choses de cette soirée.

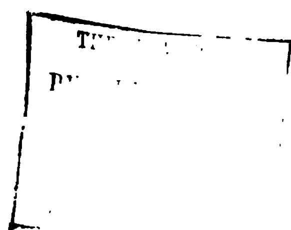
« Après le chef d'orchestre de mélodrame se présente, par ordre d'importance, le chef d'orchestre des théâtres de vaudeville; et ici, mon cher monsieur, je m'empresse de quitter le ton héroï-comique que supporterait mal le jeune et intéressant artiste dont je vais vous esquisser la sérieuse et noble physionomie. Celui-là, en effet, monsieur, a toutes les qualités qui promettent un brillant avenir. Presque toujours violon lauréat de notre grande école de Paris, il est ardent, laborieux et plein de zèle; ce zèle, il sait le communiquer à ses symphonistes, avec lesquels il a toutes les sympathies de l'âge et du talent. Ce n'est pas lui, monsieur, qui ira puiser à ce codex musical que se font mes collègues du boulevard, en se taillant une collection d'airs choisis dans les partitions des maîtres : loin de là, il veut être original et varié,

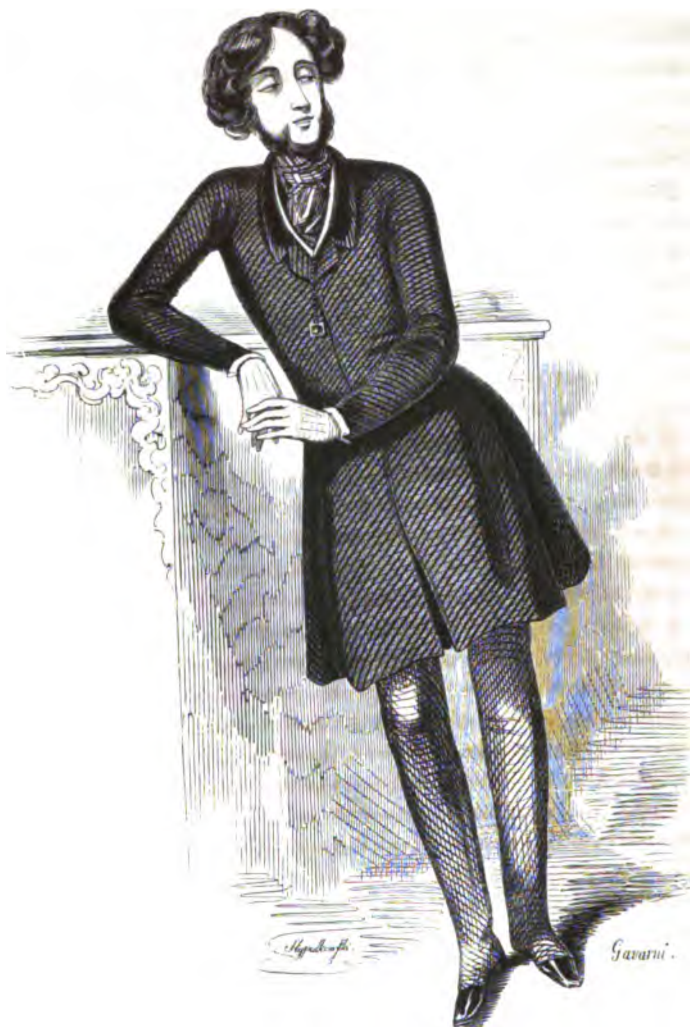
Comme il a fait de bonnes études d'harmonie, il prélude, par des essais pleins d'avenir, aux succès lyriques qu'appelle sa légitime ambition. Voyez comme il sème à pleines mains, sur ces froids et insignifiants couplets de vaudeville, les mélodies gracieuses, les ornements pleins de fraîcheur et de goût! Aussi déjà les éditeurs en vogue lui demandent des albums qui font les délices des salons. Quelquefois encore, agrandissant le cadre de ses compositions, il aborde les formes larges et sévères de la symphonie, et l'orchestre de la Société des concerts ne dédaigne pas de lui prêter l'appui de sa merveilleuse exécution. Extérieurement, notre jeune chef a une tenue sévère et pleine de convenance; son linge est toujours d'une blancheur de bon augure. Je lui reprocherais peut-être les soins excessifs qu'il apporte à une chevelure trop coquettement, trop fémininement bouclée. » — Ici, la voix du professeur m'ayant paru légèrement altérée, je le priai de vouloir bien s'interrompre de nouveau pour reprendre haleine. Il y consentit d'autant plus volontiers qu'il lui tardait d'ouvrir la lettre que sa femme venait de lui remettre. « Eh! mon Dieu, s'écria-t-il, après l'avoir parcourue, c'est ce brave Duval qui m'annonce sa prochaine arrivée à Paris. Mais, j'y songe, voilà encore une des plus curieuses variétés du type que nous étudions. Duval est président de la Société philharmonique de l'une de nos grandes cités du Midi; c'est un garçon de talent, de beaucoup de talent même, mais qui s'agite avec une impatience fiévreuse dans ce qu'il appelle sa prison, une ville de quatre-vingt mille âmes, monsieur, qui lui a donné femme et enfants. Duval aspire au séjour de Paris, où il voudrait faire recevoir à l'une de nos scènes lyriques certaine partition qu'il garde en portefeuille depuis une dizaine d'années. En attendant, il impose à la société musicale qu'il dirige les plus rudes exercices, et vraiment il est parvenu à en faire un des corps de musique les plus distingués que je connaisse. L'un de ses soucis les plus actifs est non-seulement de tenir son orchestre au courant des nouveautés que la mode édite à Paris, mais encore de devancer les décisions du dilettantisme parisien, en allant chercher en Allemagne les plus récentes productions de Ries, Sphor, Mayseder et Bartholdi. Nos plus ordinaires, et peut-être nos plus vives discussions, portent sur la priorité d'exécution qu'il réclame toujours, en sa faveur, pour les œuvres éminentes des maîtres allemands; et, à son dernier voyage, nous nous quittâmes froidement, parce que je lui avais démontré que la Société philharmonique de Marseille avait joué avant lui la Symphonie Héroïque. Excellent et digne homme du reste, il a toutes les qualités solides, et fort peu des ridicules de l'artiste de province.—Enfin, monsieur, j'arrive au point culminant de cette longue discussion : ranimez votre attention chancelante, il s'agit des chefs d'orchestre d'opéra, dont la haute influence s'exerce si visiblement sur le génie musical de toute une époque... »

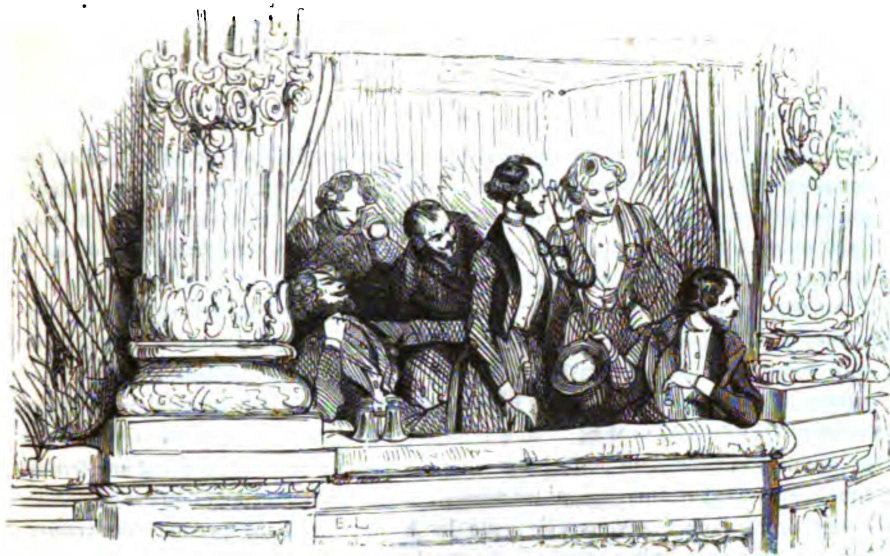
« — Illustre monsieur K..., me permis-je de m'écrier, en arrêtant ici mon auguste professeur, excusez la témérité que je vais prendre de signaler une lacune dans le plan de cette monographie. Ne me direz-vous rien, illustre monsieur K..., sur les chefs d'orchestre des concerts publics quotidiens? » — A ces mots, je vis les sourcils de M. K... se redresser vivement, et je l'entendis me dire, d'une grosse voix que je ne lui connaissais pas encore : « Monsieur, vous tendez un piége à ma mo-

dération; vous voulez me faire abdiquer cet esprit de haute et indépendante analyse qui a fait jusqu'à ce moment la valeur de mes portraits; en un mot, monsieur, vous voulez m'induire à de blessantes personnalités. J'éviterai le piége, monsieur, et, vous aurez beau faire, vous ne me ferez pas parler des excentricités et des facéties typographiques de M. de Trois-Étoiles, des querelles intestines, des spéculations financières et de la popularité si vite oubliée des deux ou trois porte-sceptre de la contredanse française.—J'arrive donc, sans désemparer, à la dernière partie de cette thèse. Le chef d'orchestre d'opéra est la plus haute personnification du type. C'est un artiste mûri par l'étude et l'expérience, et que le suffrage du public, bien plus que des intérêts de coterie, a porté au poste éminent qu'il occupe. Là, il traite de puissance à puissance avec les directeurs, la commission royale de surveillance, et le compositeur ou le librettiste privilégié. C'est que la conscience de sa valeur lui donne la force qui résulte ailleurs du principe légal de l'inamovibilité. Il a du reste tellement prescrit son siége, il s'est si intimement mêlé au mouvement musical de son temps, il est entré si avant dans les habitudes du public, que son élimination serait un coup d'état d'une virilité fabuleuse. Il le sait, et c'est à cette conviction qu'il faut attribuer ces actes fréquents d'impitoyable sévérité auxquels l'entraîne l'abus souvent involontaire d'un pouvoir sans pondération. Pourquoi donc n'essaierait-il pas de concilier la discipline et la bonne composition de son orchestre avec cette facilité, cette égalité d'humeur qui lui donnerait des droits à l'affection de ses symphonistes ? Pourquoi cette prétention exclusive à leur estime ? L'impopularité est un si triste moyen de gouvernement ! Mais, disons-le hautement, s'il est inflexible et même cruel pour la médiocrité, il est plein d'enthousiasme pour les nobles et beaux talents. Il les écoute avec bonheur, avec passion ; il applaudit avec transport, il trépigne, il frappe de l'archet sur le dos de son violon, il excite le public, gourmande sa mollesse et son inintelligence, et apostropherait volontiers l'auditeur silencieux. Sa maturité, sa froide raison, et les garanties morales que présente sa position de famille le mettant à l'abri de certaines séductions dangereuses, il peut se défendre avec succès contre ces tentations de partialité qui, chez l'homme placé à la tête de cette masse orchestrale que vous savez, seraient si fatales aux chanteurs. Cependant, à tort ou à raison, on l'accuse d'antipathies et de prédilections qui se manifestent souvent au préjudice ou trop exclusivement au profit de quelques artistes. Mais vous le lui pardonnerez, en songeant à toutes les pures jouissances qu'il nous fait goûter, à cette carrière laborieuse et pénible dans laquelle sa sérénité est si cruellement éprouvée ; vous lui pardonnerez surtout, quand, entrant par hasard dans ce sanctuaire de la famille, où il peut enfin dépouiller l'homme officiel, le maître, le professeur, vous retrouvez en lui l'homme de douce intimité, plein de bonhomie et de familiarité, s'entourant de ses enfants comme de sa plus belle auréole, et répandant dans une conversation sans apprêt, plus d'idées justes, plus d'aperçus ingénieux, plus de vérités sur son art, qu'il ne s'en trouvera dans les ouvrages spéciaux et *même* dans les plus gros feuilletons.

ALFRED LEGOYT.




Gavarni.



LE FAT.



N'est pas fat qui veut! Cet axiome est plus vrai qu'il n'en a l'air.

Car pour être doué de ce merveilleux défaut, il faut au préalable avoir bien la conscience, non de ce que l'on vaut, mais de ce que l'on croit valoir, c'est-à-dire qu'il ne suffit pas d'être jeune, beau, bien fait, de charmer tous les cœurs; qu'il est encore nécessaire d'être bien convaincu de sa perfection, surtout de l'adoration perpétuelle, générale et particulière de ce qu'on appelle galamment — d'aucuns diraient communément — la plus belle partie du genre humain.

Bien que, dans le dictionnaire, fat veuille dire impertinent, il ne s'ensuit pas de là qu'à son tour impertinent signifie fat. L'impertinence par elle-même est chose grossière, commune, insolente, de mauvais goût et de mauvais lieu; la fatuité, au contraire, est l'impertinence policée, une impertinence élégante, distinguée, propre, fashionable, de bonne société, une adorable impertinence, si je puis m'exprimer ainsi.

Il y a deux espèces premières de fat: l'homme qui l'est naturellement, de bonne foi, qui est né fat, comme on naît brun ou blond; et l'homme qui le fait, ou du moins qui veut le paraître. Le premier peut avoir de l'esprit, le second, jamais; l'un est artiste, l'autre, manœuvre. Le fat artiste offre très-peu de variétés dans son espèce; je n'en connais que deux: le fat de beauté et le fat d'esprit. Le premier est naturellement jeune et beau, il a surtout des dents et des cheveux admirables — je vous ferai observer en passant que sans cheveux ni dents il n'y a pas de fat possible — il soigne excessivement ses mains, ce qui les fait paraître très-belles; mais ce à quoi il

tient plus qu'à ses mains, ce qu'il affectionne en amateur distingué, et qu'en fin connaisseur il étale presque avec ostentation, c'est la plus belle collection de gants qui se puisse voir. Le vrai fat se tient droit; observez qu'il n'est pas raide, et, bien qu'il sourie continuellement pour laisser voir ses dents, on comprend toutefois qu'il n'y met aucune prétention, c'est une habitude d'enfance.

Albert a un abandon et une certaine mollesse aristocratiques dans toute sa personne; il est tellement sûr de plaire, qu'il ne fait aucuns frais pour cela. A son entrée dans le monde, il lui est arrivé un bonheur inouï; il a eu le malheur de perdre une femme de réputation : un homme habile prend ses grades tout de suite à un de ces accidents-là; du reste ces heureuses infortunes sont très-rares; il est très-rare que la première passion d'un jeune homme tombe de prime abord sur une jeune femme simple et bonne; ordinairement les adolescents sont réservés aux douairières.

Car notez bien, je vous prie, que les femmes les plus perdues de réputation ne sont pas les plus corrompues; ces dernières ne se compromettent jamais, elles filent sagement jusqu'au sommet de leur vie une kyrielle d'intrigues plus ou moins embrouillées, qu'elles débrouillent toujours avec un art merveilleux, une adresse qui tient du prestige. La femme qui se perd est celle qui, franche et ingénue, a mis toute son âme sur un seul et unique amour; de même que la femme qui commet le plus d'inconséquences est sans contredit la plus pure de cœur. Renfermée dans sa conscience comme dans une armure impénétrable, elle se croit à l'abri des traits de la médisance; et dans sa naïve innocence elle ne peut seulement supposer qu'on la soupçonne. Tout le monde sait avant elle qu'elle aime. Du reste, sachez-le bien, ce n'est qu'à son premier amant qu'un femme se perd; celle qui a eu assez de bonheur pour dépasser sans encontre le dangereux chiffre 1, qui a atteint le rassurant numéro 2 et le consolant numéro 3, peut hardiment continuer sa galante carrière, et devenir femme de charité à la fin, si cela lui plaît; elle a la chance, personne n'y trouvera le plus petit mot à dire.

Pardonnez-moi cette légère digression qui m'a passé par la tête, et qui n'était pas inutile à mon sujet, comme vous pouvez vous en assurer. Je reviens à mon vrai fat, au fat artiste. Il vient de lui arriver l'accident que vous savez; il s'est battu avec le mari, car le vrai fat est très-brave, ne vous y trompez pas. Il a heureusement été blessé : l'amant blessé par un mari reçoit avec le coup d'épée un brevet d'intérêt qui le sert à merveille. Voyez-le opérer sa rentrée dans le monde : il est un peu pâle; d'un bras qu'il remue avec peine il affecte une délicieuse gaucherie, mais comme il est bien fat alors! Quelle modeste impertinence est dévolue sur toute sa personne! comme elle perce bien dans la timide assurance de son maintien! comme elle luit dans son honnête regard! comme elle éclate dans son silence empreint d'une douce tristesse! Il y a de l'impertinence jusque dans le mol abandon de son salut, jusque dans la charmante hésitation de sa voix, lorsqu'il vous invite à danser, ou seulement qu'il s'informe de votre santé. Il se pose en victime résignée; mais suivez tous ses mouvements, examinez-le bien.

Albert vous parle et ne vous regarde pas, ou bien il vous regarde et ne vous répond pas. Vous fait-il un compliment, c'est lui qu'il mire dans une glace; vante-t-il

la perfection de votre taille, la sienne se cambre et s'assouplit; il est toujours en représentation, et, certain de l'effet qu'il va produire, au lieu de s'en targuer et de prendre l'air superbe du conquérant, on dirait qu'il veut se dérober à son triomphe, qu'il en est embarrassé, presque humilié. Jamais ce n'est lui qui le premier invite une femme à danser. Mais voyez avec quel talent il se fait inviter : il s'approche en serpent caressant de celle qui lui plaît; il se pose devant elle, ou s'accoude nonchalamment sur le dossier de son fauteuil; il mâchonne quelques paroles qui se perdent dans le bruit de la musique ou dans le brouhaha de la fête; enfin il s'attire cette phrase insidieuse qui le conduit à son but : « Est-ce que vous ne dansez pas ce soir, monsieur Albert? »

Il en est pour lui de l'amour comme de la danse; jamais il ne hasarde une déclaration, il l'attend, il la voit venir... et c'est chose pénible et humiliante à avouer, mes jeunes et belles collègues... elle lui arrive... tacitement il est vrai, mais elle ne lui en arrive pas moins... Que voulez-vous?... en général, les femmes aiment les fats!

Ah! mon Dieu, qu'ai-je dit? en voilà assez pour me faire jeter la pierre, et lapider par tout le sexe en masse... N'importe, le mot est lâché, je ne m'en dédirai pas; et bien que, lorsqu'on parle aux femmes de cette impertinente variété de l'espèce de l'homme, toutes s'écrient, — moi, la première, — Fi donc! un fat!... un fat! quelle horreur!... Peut-on aimer un fat!... il n'y a rien que je déteste tant au monde qu'un fat!... je ne voudrais pas d'un fat pour relever mon gant, ou renouer le ruban de mon soulier!...— il n'en est pas moins vrai que les femmes aiment les fats, et que ce qu'elles en disent est colère, amour-propre humilié, dépit, et ces trois sentiments sont bien près de l'amour, ne vous y trompez pas.

— Halte là, soyez conséquente, madame la femme de lettres, me crie aigrement ma voisine, dame de charité depuis peu. Si nous les aimons, nous n'avons contre eux ni colère ni dépit; et si nous avons de la colère et du dépit, nous ne les aimons pas. Quant à moi, je vous assure que je professe pour cette espèce de gens la plus profonde indifférence.

— Non, non, ma respectable voisine,—si je savais une épithète plus insultante ; je la dirais— ma respectable voisine, vous vous faites illusion... Une fois, par hasard, ça ne comptera pas, vous et moi soyons franches! Qu'est-ce que nous aimons le plus au monde?... C'est briller. Seconde question! Qu'est-ce que nous pardonnons le moins à un homme? Ce n'est pas tant de s'occuper de lui que de ne pas s'occuper de nous. Or, le fat qui entre en concurrence envers notre sexe pour la première question, commet en outre le second délit de la seconde question.

Pouvons-nous laisser ainsi à la fois, et empiéter sur nos droits, et les méconnaître, cela froidement, tranquillement, sans n'éprouver aucun des sentiments haineux qui font partie de notre essence divine? je vous le demande.

Voici pour le dépit, passons à l'amour.

D'une part, Albert est fat et impertinent, c'est vrai : il sait trop qu'il est joli garçon, qu'il a de l'esprit et qu'il est brave; mais, enfin, il n'en est pas moins vrai qu'Albert possède à fond toutes ces séduisantes qualités. De l'autre part, dans le cœur de toutes les femmes, de la jolie comme de la laide, de la vierge comme de la matrone, de la spirituelle comme de la sotte, de la sage comme de l'étourdie, n'y a-

t-il pas un petit levain d'amour-propre qui fait qu'on n'est pas fâchée intérieurement de réduire la superbe de cet homme, d'abaisser sa faconde, de triompher de son orgueil, de courir un danger quelconque enfin?...

Ajoutez à cela un grain de reconnaissance : car, enfin, tout ce que cet individu en fait est pour nous plaire; puis deux grains de curiosité... mêlez le tout... pas longtemps...

Voilà ce qui fait la force du fat et notre faiblesse.

Toutefois, une chose nous sauve souvent! cette nature de fat est naturellement paresseuse, son sang est froid, tant soit peu apathique, il tente peu de conquête; satisfait de celles qu'il pourrait faire, il s'endort sur les myrtes qu'il ne cueille pas. L'avez-vous vu revenir chez lui, ou du moins vous en faites-vous une idée? Fatigué, mais satisfait, il jette avec une heureuse nonchalance à son valet de chambre son chapeau, sa canne et ses gants; il s'approche lentement et l'œil fixé d'une façon caressante sur une glace placée sur la cheminée, devant lui; arrivé devant cette cheminée, il s'accoude sur le velours qui remplace chatoyeusement la crudité du marbre; d'une main, il caresse sa moustache ou bien ses cheveux; l'autre se perd indifférente dans un tas énorme de petits billets qui semblent fleurir en confondant leurs couleurs variées dans une riche coupe d'agate montée en or. Il prend les billets un à un, les examine, décachète celui-ci, le lit à moitié; prend cet autre, ne le lit pas du tout; quelquefois il se contente de regarder seulement l'adresse, et le laisse tomber; puis, entre chaque billet, ses yeux se reportent toujours avec amour sur le limpide miroir qui reflète si fidèlement sa délirante image. Quelquefois ses doigts rencontrent une lettre d'une écriture connue; celle-ci termine l'inspection, elle est mise de côté, il la lira tout à l'heure, quand il aura le temps : il l'attendait cependant, mais il était si sûr de la recevoir, que le plus léger signe de joie ou de surprise ne plisse pas son front.

Derrière Albert, se tient debout, droit, raide, suivant tous ses mouvements, saisissant, pour ainsi dire, un ordre au passage, et l'exécutant avec la célérité de l'éclair et le silence de l'automate, une créature soi-disant humaine, mais qui tient encore plus de la machine que de l'animal; au repos, on pourrait se tromper et prendre cette créature pour l'ombre d'Albert : c'est le même aplomb avec une ligne de raideur de plus; c'est la même coupe d'habit, de pantalon, de gilet : on devine que le tailleur qui habille l'un doit confectionner les vêtements de l'autre, et cela est. Théodore, le valet de chambre d'Albert, porte les habits du mois dernier de son maître. Mais au moindre signe, quelle activité! quel mouvement! et toutefois quelle impassibilité!.. les yeux regardent, l'oreille écoute, les membres agissent, mais les autres traits ne bougent pas. Que son maître lui donne un ordre, le loue ou le gronde, c'est toujours la même figure humble, froide, servile; c'est toujours la même expression muette, une expression lithographiée. On pourrait le battre, je crois, — mais on ne bat plus son domestique, — que cela ne changerait rien à l'aspect silencieux de sa physionomie.

Du reste, l'impassibilité qui règne sur cette physionomie doit former le fond de son caractère. Obligé par état d'assister à toutes les actions de son maître, elles doivent passer devant ses yeux comme si elles n'étaient pas; il n'a jamais rien vu, rien

entendu ; il obéit et ne comprend pas. Il porte avec le même stoïcisme le billet doux qui indique l'heure du bonheur de son maître, comme le cartel menaçant qui ne fait peut-être que précéder de quelques instants, l'instant de sa mort. Il ne sourcille ni en versant le vin qui doit faire rouler son maître sous la table, ni au danger qu'il court lui-même, lorsque assis sur le même coussin d'un fragile tilbury, il se voit emporter par un fougueux cheval, et distingue de loin la place où il va se casser le cou. La parole est un objet de luxe pour lui, il n'a pas l'occasion de s'en servir: il y a tel domestique dont les maîtres n'ont jamais entendu le son de voix, qui ignorent comme complétement s'ils sont doués de cet organe inutile à leur profession.

C'est assez parler du domestique, revenons au maître.

Le vrai fat est peu amoureux ; il est cependant susceptible de le devenir, mais c'est rare; car, hélas ! du moment où il le devient, il est perdu, sa sublimité cesse, son impertinence tombe, son rôle est fini ; il peut bien encore être aimable, spirituel, brave, distingué ; il peut devenir homme politique, magistrat intègre, garde national à cheval, entrer dans le régiment des spahis d'Afrique... mais rester fat !... impossible.

Moi, qui vous parle, j'en ai connu un, de ces vrais fats ; c'était un abonné de l'Opéra. Il croyait de bonne foi que toutes les femmes étaient folles de lui, et il le disait avec une adorable candeur. Un soir, assis avec un de ses amis dans une loge d'avant-scène, tout d'un coup il s'écrie :

« Que de baisers de femmes, que de baisers de femmes, je viens de recevoir, Nestor !

— Ah ! çà, tu es fou, Charles, lui répond son ami.

— Écoute, lui dit Charles sérieusement, veux-tu que je te donne un coup de pied à chaque baiser que je recevrai ?

— Ça va, dit Nestor. »

Mais à peine ce dernier a-t-il lâché ce mot, que — pan, « Tu vois bien cette femme en loge de face qui touche une mèche de ses cheveux, c'est un baiser. — Pan ! Cette autre qui rit, c'est un baiser. — Pan ! Cette blonde qui bâille, c'est un baiser. — Pan ! cette brune qui sent son bouquet, c'est un baiser... Pan ! pan.. !

Au bout de cinq minutes, Nestor demandait grâce.

« Tu y crois, maintenant? lui dit Charles....

— Il y a toujours une chose de laquelle je suis certain, répliqua Nestor, se frottant les molets. C'est que si tu rends ainsi à l'amitié les caresses de l'amour, tu feras bien de choisir tes amis dans les invalides : il faut avoir des jambes de bois pour résister à tes confidences. »

Une chose très-remarquable, c'est que le vrai fat, tel que je vous le dépeins, est une création toute de nos jours, et qui n'appartient en aucune façon aux siècles précédents. La Bruyère n'en fait nullement mention, il faut une grande quantité de ces caractères à lui, pour établir seulement la base de l'édifice du mien, et le fini, ce vernis qui fait le charme de ce dernier, y manquent encore complétement. — Examinez. Dans La Bruyère, vous trouverez l'*homme à la mode, l'esprit-fort, l'impertinent, l'ostentation, l'orgueil, la magnificence, le courage, le glorieux, le voluptueux, l'ambitieux,* mais de fat, point.

Le fat d'esprit peut, à sa volonté, se dispenser de beauté, de jeunesse.... même

d'élégance.... Tout ce qui distingue l'autre au dehors se trouve renfermé chez lui au dedans. Il n'entre pas dans un salon la tête haute, le regard fier et en faisant un petit bruit de canne pour attirer l'attention générale. D'abord il n'a pas de canne; il se glisse comme un serpent, le dos vouté, la tête basse, le chapeau tenu à deux mains, entre les fauteuils, les chaises, les personnes, jusqu'à la maîtresse de la maison, qu'il salue jusqu'à terre, puis se relève peu à peu, jette son regard de lynx autour de lui; d'un jet il a embrassé toute la société, et s'est assuré que ses frais d'esprit ne seront pas perdus... Alors il se pose, ne dit d'abord que quelques mots, comme simple préparation, ou plutôt pour inviter au silence; ce premier pas obtenu, voyez avec quel art il s'impose; comme sa voix, basse et timide en apparence, commande bien l'attention et domine l'assemblée. Je dirai même que la modestie de son organe est une fatuité de plus; car le bruit le plus léger ferait perdre une de ces paroles. Il ne dit pas : *Écoutez-moi;* non. Il n'est pas né cruel, et cependant il tuerait volontiers celui, fût-ce même celle qui l'interromprait, soit en parlant, soit en remuant un meuble, soit même en éternuant; son despotisme est sans bornes. Du reste ces deux variétés de l'espèce du vrai fat ne se trouvent qu'en très-haute et très-bonne société où ils prennent naissance. La seconde y vit et y meurt; quant à la première, il lui faut plus d'espace pour respirer, plusieurs parterres pour y étaler ses brillantes couleurs : elle s'égare souvent dans les environs des Tuileries, des Champs-Élysées, du bois de Boulogne; elle fleurit quelquefois à Tortoni, au café de Paris, et dans quelques avant-scènes des théâtres royaux, trop heureuse quand elle ne va pas se faner, se flétrir et se perdre à la fumée des lampions des coulisses de l'Opéra.

Passons maintenant à la seconde espèce de cette grande famille, au fat manœuvre. Celui-ci est au vrai fat ce que la parodie est à l'art; l'un suit l'autre pas à pas : le ridicule est si près du sublime. Autant la première espèce se défend du titre qui fait l'ornement de ce chapitre, autant la seconde met d'ardeur à le conquérir, à le mériter, à le prouver; c'est une étude constante, une pensée de tous les instants. Elle le prend le matin à son réveil, elle le suit le jour dans son travail, elle le poursuit la nuit dans son sommeil; il quitte son charmant habit de Blain qui lui coupe les articulations, ses bottes luisantes qui lui font venir des corps aux pieds, sa délicieuse cravate qui l'étrangle, ses agréables pantalons dont les sous-pieds le font tenir raide, debout comme assis, ses gants glacés, qui le feraient tomber sur son nez plutôt que sur ses mains, de peur de les salir (les gants), et il ne quitte pas sa préoccupation.

Le fat manœuvre peut être laid et gros, il est même presque toujours laid et gros; il peut être vieux aussi, et bossu, si la nature l'a doué de ce surcroît de personnel; quant à de l'esprit et de la distinction, règle commune, il n'en a jamais.

Cette espèce est remarquable par sa variété; elle fleurit partout, en province comme à Paris, sur les boulevards, dans les promenades, au spectacle, derrière les comptoirs de magasins et de toutes les maisons de commerce quelconques, dans les études d'avoués et de notaires, sur l'escalier des cafés; partout où il y a des femmes, enfin, excepté toutefois des femmes comme il faut.

Gustave était né en province bon et simple, mais son esprit, encroûté qu'il était par une couche épaisse d'orgueil maternel jeté sur lui à pleines mains, n'avait pu se

faire jour. Ainsi lesté, il arrive à Paris faire son droit; grâce aux écus encore maternels, les grisettes de son quartier le proclament l'homme le plus adorable de France; et le voilà arpentant avec orgueil les avenues de l'école de médecine, lorgnant l'une, jetant une œillade à l'autre, un baiser à celle-ci, un salut à toutes, et finissant réellement par se persuader de son mérite personnel.

Cet autre, nommé Hercule, venu à pied de l'Auvergne pour trouver une place à Paris, a réussi à entrer dans un magasin de nouveautés. — La première fois qu'il a remplacé sa veste de bure par un habit acheté au Temple, il s'est trouvé si beau, si éclatant, qu'il lui a paru impossible que tout le monde ne fût pas de son avis; il s'attend, à chaque instant, à trouver dans toutes les acheteuses l'admiratrice de sa beauté, et croit à chacune l'avoir rencontrée; aussi, chez lui contentement passe richesse, c'est le cas de le dire.

Achille est une autre variété. Il est né à Paris, mais dans la bourgeoisie, je dirai mieux, dans le commerce marchand; son père est un épicier retiré. Achille est assez joli garçon; il est riche, et il aurait pu mener une vie oisive, paresseuse, et heureuse, si un jour, au balcon de l'Opéra, où son argent lui donnait accès, il n'eût rencontré Albert, et si, une autre fois, ce dernier ne lui eût parlé chez un marchand de chevaux, où tous deux allaient en marchander. Depuis ce jour, plus de repos, plus de cesse pour Achille; Albert est pour lui son type, son Dieu, son idéal : il s'habille, il se chausse, il pose son chapeau comme Albert, il a les mêmes équipages; comme lui, il fait courir ses chevaux, qui ne remportent pas le prix, mais qui crèvent. Les étés, Albert part pour voyager, et Achille se renferme chez lui; il ne sort pas, il ne bouge pas, ne met pas le nez à la fenêtre, et dit hardiment, à l'entrée de l'hiver, à ses amis qui s'informent de ce qu'il est devenu depuis si longtemps : « J'arrive d'Italie, mon cher : un ciel admirable, et des femmes délicieuses! » Mais, ne pouvant comme Albert choisir ses conquêtes dans les dames de la haute société, il s'en venge en ayant l'air de les connaître toutes : il affecte de les nommer tout haut quand il les voit passer dans leur carrosse, ou entrer dans leur loge à l'Opéra; puis il se jette dans les salons de second ordre, et se console de son obscurité avec mesdames de Saint-Ernest, ou de Saint-Victor, ou de Saint-Charles, tous les saints possibles du calendrier. Il mourra de joie le jour où il s'entendra citer parmi les *jeunes seigneurs*.

Notez que je dis *jeunes seigneurs*, car aujourd'hui, 1er mars 1840, c'est le titre de bon goût qui a remplacé ceux de : *importants, petits-maîtres, beaux-fils, muscadins, mirliflores, incroyables, élégants, fashionables, dandys, furieux, lions, tigres*, qui se sont succédé rapidement dans les fastes de la belle jeunesse française, depuis le commencement de ce siècle éminemment dramatique.

Non-seulement Achille a la fatuité de connaître toutes les grandes dames de la haute société, mais, à l'entendre, il est au mieux avec toutes les sommités quelconques; il va chez tous les ministres; il a dîné hier avec Balzac, avec Frédéric Soulié; il a fumé un cigare sur le boulevard de Gand le bras passé sous celui de Janin ou d'Alphonse Karr; Victor Hugo vient de le saluer; Eugène Scribe lui reproche de devenir rare, et il doit aller demain déjeuner chez de Latouche dans sa délicieuse retraite de la Vallée-au-Loup.

C'est lui aussi qui, dans les commencements de sa carrière élégante, s'écrivait ré-

gulièrement trois lettres par jour par la petite poste; cette fatuité était toute pour son portier: il ne pouvait supporter l'idée que cet homme le supposât sans relations aucunes.

Le domestique du fat manœuvre est en tout l'opposé du valet d'Albert; autant l'autre est froid, discret, silencieux et actif, autant celui-ci est brouillon, indiscret, bavard et paresseux; à lui le monopole de compromettre les amours vrais ou simulés de son maître; de jour en jour plus insolent à mesure qu'il croit qu'on a besoin de lui, il ne met plus de bornes à ses exigences, aussi fat que celui qu'il sert, et du même genre de fatuité, la fatuité manœuvre, il feint quelquefois de brouiller ses conquêtes avec celles de son maître. — Qu'est-ce que c'est que ça : — Adieu, mon chérit! Agathe, dit Albert lisant, en appuyant sur le *t* du mot chéri, un très-joli billet satiné, orné des armes de comtesse, que son valet vient de lui remettre d'une manière ostensiblement mystérieuse, devant ses amis à un déjeuner de garçon.

— Aye!... aye... que monsieur daigne me pardonner... reprend Frank ou Jean... ou Tom, — c'est encore une fatuité domestique d'avoir un nom anglais, — que monsieur daigne me pardonner, répète-t-il, feignant visiblement un embarras à travers lequel perce une joie mal déguisée, — c'est... c'est pour moi...

— Pour toi, coquin, reprend le fat manœuvre, par ma bonne lame de Tolède! — terme chevaleresque remis en fureur par le très-spirituel Roger de Beauvoir — ces valets veulent singer leurs maîtres, ils font des conquêtes... tout comme nous... et cette Agathe est quelque grisette, couturière, lingère, ou quelque chose approchant, n'est-ce pas, maraud?

— C'est une dame de l'Opéra, monsieur, répond Frank en se redressant d'un petit air d'épicier vainqueur.

— Allons donc, butor. — Notez qu'il entre dans le caractère du fat manœuvre d'accabler son domestique d'épithètes injurieuses.

— C'est la cousine de la femme de chambre de cette fameuse danseuse qui était folle de monsieur la semaine dernière.

Ce dernier trait d'audace clot la discussion. Achille remit le billet à son valet et dit en se retournant vers les convives :

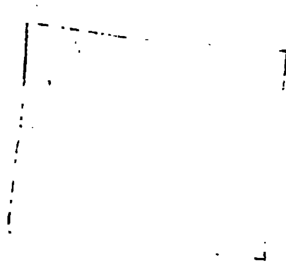
— Parlons d'autre chose, mes amis.

Ce qui évidemment devait se traduire par ces mots: — Parlons de cette danseuse, amis.

Enfin, je n'en finirais pas si je prétendais dépeindre toutes les variétés de l'espèce du fat manœuvre, j'en ferais des volumes entiers si je voulais; mais outre que ces portraits sont déjà faits par des gens fort habiles, et dans les champs desquels il ne me convient pas de glaner, les limites de cet article ne me permettant pas de m'étendre davantage, je me borne donc, pour l'édification de mes lecteurs et leur instruction particulière, à leur citer ce peu d'exemples, et à leur répéter cette phrase insidieuse d'un de nos plus habiles écrivains.

Brillat Savarin, de gourmande mémoire, a dit dans son livre admirable: « Tout le monde mange, mais l'homme d'esprit seul sait manger! »

A mon tour, voilà ce que je prétends : Tout le monde peut faire le fat, mais l'homme d'esprit seul sait l'être! EUGÉNIE FOA.







LE PHARMACIEN.

Riche d'onguents de mille sortes et de potions merveilleuses, je suis le pharmacopole aux innombrables boites. Il n'est rien de ce qui a puissance d'arrêter la vie prête à s'échapper ou de chasser du corps les maladies qu'on ne soit sûr de trouver dans ma boutique. Ma main sait mêler tous les sucs bienfaisants, et en composer habilement les remèdes les meilleurs. Malades et bien portants courent vers mes fourneaux, et le riche aussi bien que le pauvre a besoin de mon art.

(HARTMAN SCHOPPER, *le Livre des métiers.*)



LE pharmacien est un enfant de la révolution. Elle a, dans ses transformations régénératrices, substitué au procureur l'avoué, au traitant le banquier, au perruquier le coiffeur, au roi de France le roi des Français, à l'apothicaire le pharmacien.

Beaucoup de fonctions sociales ont changé de nom sans être intrinséquement altérées : le préfet rappelle l'intendant ; le commis des contributions n'est pas moins inquisiteur que le préposé aux gabelles ; les volumineux dossiers de l'avoué ont beaucoup d'analogie avec les sacs du procureur. Mais entre l'apothicaire et le pharmacien il y a un abîme, un bouleversement social et médical. Le second est fils du premier ; mais c'est un enfant ingrat qui dédaigne et renie son père, un novateur perverti par Broussais et la médecine physiologique. Le pharmacien n'a plus d'extérieur professionnel, plus d'allures originales, et de l'ancien costume il n'a conservé que la cravate blanche, qui contraste avec les noires couleurs du reste de son équipement. La cravate blanche semble encore aujourd'hui un ornement indispensable, un *sine quâ*

non du métier; quand la cravate blanche serait bannie de la terre, elle devrait se retrouver au cou d'un pharmacien.

O maître apothicaire de l'ancien régime, membre du sixième corps des marchands, qui comprenait aussi les épiciers, vendeur de galbanum, de *lignum vitæ*, de trochisque de cyphéos, d'emplâtre diacalcitéos, de feuilles d'alkékenge, et de mille remèdes non moins inertes et non moins ridicules, s'il t'était octroyé une autorisation provisoire de revenir sur la terre, quels seraient ton désappointement et ton embarras! Tu ne reconnaîtrais plus ton humble boutique métamorphosée en somptueuse officine; tu chercherais en vain tes vieux médicaments officinaux et magistraux, juleps, émulsions, apozèmes, embrocations, épithèmes et magdaléons; tu considérerais comme autant de sacriléges les perfectionnements qu'ont subis tes bassines, tes alambics, tes pots-à-canon et tes piluliers! Dérouté par les dénominations gallo-grecques de la chimie moderne, tu te demanderais avec anxiété ce que c'est que le sulfate de cuivre, le carbonate de potasse, le proto-iodure de mercure; et en entendant mentionner l'entérite, la péritonite, la péricardite, la bronchite, la gastrite, persuadé que des maladies ignorées de nos ancêtres augmentent la somme des misères humaines, tu t'empresserais de retourner en l'autre monde avec le regret de l'avoir quitté.

Néanmoins, sous le rapport pharmaceutique comme sous le rapport politique, le bon vieux temps n'est pas à regretter. L'ancienne pharmacie, complice de l'ancienne médecine, semble avoir été une conspiration contre la salubrité publique, un système organisé pour l'empoisonnement du genre humain. S'imaginerait-on qu'on a préconisé comme sudorifique le bézoard oriental, composé de serres de homard, de musc, d'ambre gris et de coquilles d'huîtres? Entrerait-il dans la tête d'un individu quelconque qu'on a prescrit des cloportes contre la jaunisse, du fiel de taureau contre les maux d'estomac, de l'or potable contre l'apoplexie séreuse, des vers de terre en poudre et de l'huile de petits chiens contre la sciatique, des mâchoires de brochet contre la pierre, des perles, de l'ivoire calciné, de la corne de cerf *préparée philosophiquement à l'eau* contre les aigreurs, et des cataplasmes de nids d'hirondelles contre les maux de gorge? Y a-t-il un malade, fût-il à un millimètre du trépas, qui consentît aujourd'hui à prendre de l'eau de frai de grenouilles pour se rafraîchir, du sirop de vipères pour se purifier le sang, des scarabées de fumier infusés dans l'huile de laurier pour dissiper les foulures, des aiguilles d'acier dissoutes dans l'acide nitreux pour calmer les douleurs articulaires? Comment a-t-on pu croire à l'efficacité de remèdes tels que l'essence carminative de Wedelius, l'élixir de vie de Mathiole, le baume tranquille, l'emplâtre de grenouilles, le mithridate, l'orviétan, la thériaque, l'eau générale, dans lesquels il entrait treize, vingt-trois, vingt-quatre, trente-deux, quarante-six, cinquante-trois, soixante-cinq, et jusqu'à soixante-dix-neuf substances d'un effet nul ou contradictoire?

Grâce au ciel, la pharmacologie a été complétement bouleversée. C'est à peine si quelques retardataires osent inscrire le titre d'apothicaire au-dessus de la porte bâtarde de leur laboratoire; et soyez sûrs que ceux-là portent une perruque, ou

sont dignes d'en porter. Les pharmaciens ont cessé de réserver un cabinet sombre à l'administration du remède si redouté de M. de Pourceaugnac; et c'est à tort qu'un vaudevilliste disait de l'un d'eux, à propos d'une émeute hydrauliquement réprimée :

Air de *la Colonne*.

Il a jadis protégé le royaume
Par des moyens adoucissants :
Monsieur Canule, à la place Vendôme,
Joua des rôles importants.
En ce grand jour, payant de sa personne,
Monsieur Canule aspergea l'ennemi ;
Et je suis fier d'un ami tel que lui
Quand je regarde la colonne.

Notre camarade Népomucène Bonnisson, qui nous fournit ces curieux renseignements, eût dédaigné d'être apothicaire, mais il embrassa de plein gré, à l'âge de dix-sept ans, la profession de pharmacien. Il habitait une petite ville d'un département du centre, qu'il eût volontiers quittée pour aller étudier à Paris. Plus d'une fois, à ses débuts, il rêva Paris et les bals publics, Paris et les grisettes avides de jujube, et la camaraderie des carabins, et les promenades du matin dans le jardin de l'École de pharmacie, et les punchs du soir où flamboie l'alcool dérobé au patron!... Mais la pauvreté lui fermait le chemin de la capitale.

Car il y a, sachez-le bien, deux ordres de pharmaciens : les uns suivent les cours d'une école, sont astreints à quatre années de stage, subissent devant leurs professeurs un examen qui leur coûte 1400 francs, et sont autorisés par diplôme à exercer dans toute la France. Les autres, condamnés à huit années de travaux préliminaires, payent 300 francs le droit d'être admis par un jury médical, et on leur assigne une résidence comme à des forçats libérés. Ces catégories sont établies par la loi du 21 germinal an XI, qui régit les professions médicales, loi transitoire, validée par la prescription, loi défectueuse comme tant d'autres, et conservée, comme tant d'autres, en dépit de mille réclamations. Il n'est pas de ministre de l'instruction publique qui n'ait rêvé la réorganisation de la médecine et de la pharmacie, la suppression des jurys, la création d'écoles nouvelles, la proscription des remèdes secrets. M. de Corbière s'en est activement occupé en 1825 et 1828; M. Guizot s'en est activement occupé en 1838; M. de Salvandy s'en est activement occupé en 1839. Des pétitions ont été signées, des mémoires rédigés; des rapports ont été lus, des discours débités, des commissions créées, de graves questions approfondies, à la chambre des pairs, à la chambre des députés, à l'Académie de médecine, à la Société de pharmacie, à la Société de prévoyance des pharmaciens de la Seine. On a reconnu la nécessité d'une réforme, et la réforme n'a pas eu lieu, et l'on n'est pas encore par-

venu à rendre l'enseignement pharmaceutique uniforme, à le mettre à la portée de tous, et à imposer à tous les mêmes obligations en leur accordant les mêmes priviléges.

Mon estimable ami Népomucène sait gré aux législateurs de n'avoir pas abrogé la loi de l'an XI. C'est à cette loi-là qu'il doit la vie ; c'est grâce à ses dispositions (celles de la loi) qu'il a pu tenir officine. Si l'on eût exigé des études plus sérieuses, des connaissances plus étendues, des épreuves plus difficiles, Bonnisson, rebuté par les obstacles, eût été agriculteur, notaire, négociant, membre de l'Institut, mais il ne serait pas entré en apprentissage chez le pharmacien qui s'engagea, moyennant 800 francs par an, à le garder trois ans, et à le prendre au pair au bout de ce temps d'épreuve.

Quel métier que celui d'élève en pharmacie! porter le tablier de serge de l'ouvrier, piler des drogues, récurer des bassines, nettoyer des bouteilles, polir des balances, se livrer à un exercice gymnastique continuel pour ranger et déranger une multitude de bocaux placés le long des murs! Heureusement Bonnisson se plia à ce genre de vie. A la fin d'une journée de fatigues, il veillait penché sur la *Chimie* de Dumas. Il ne sortait que tous les quinze jours, évitait le café, ne fumait jamais, et avait renoncé à l'amour après avoir tenté vainement de séduire une servante, sa compagne de captivité, qu'un âge respectable et des cheveux roux auraient dû mettre à l'abri d'une pareille audace. Jamais il ne respirait l'air de la campagne, à moins que son patron ne l'envoyât récolter des plantes médicinales. Il ne connaissait les fleurs que par les rapports qu'elles avaient avec son état ; il aimait les roses, non pas dans un parterre, mais en bocal, sous la forme d'une décoction astringente ; il admirait dans l'iris non pas ses pétales veloutées, mais ses racines divisées en boules pour l'entretien des plaies artificielles.

En peu de temps Bonnisson acquit un certain degré de science théorique, et surtout une grande dextérité manuelle à tourmenter un pilon, à coiffer une topette d'un morceau de papier artistement découpé, à imprimer sur la cire brûlante le cachet de la pharmacie, à coller une étiquette, à fabriquer de la pâte de lichen et du sirop de guimauve.

Ici il est bon, en passant, de détruire un préjugé vulgaire. On croit généralement que le sirop de gomme n'est pas composé uniquement de sucre, que le sirop de chicorée a pour base de l'extrait de chicorée, et la pâte de guimauve, une décoction de guimauve; que la pâte de jujube s'extrait des fruits du jujubier, et la pâte de lichen, du lichen d'Islande... Quelle erreur! De la gomme, du sucre, des blancs d'œufs, un peu de fleur d'orange, tels sont les ingrédients de ces innocentes préparations, nommées, en vertu de la règle, *lucus a non lucendo*. Le rédacteur du nouveau Codex a même supprimé dans leurs formules la guimauve, le lichen et le jujube. Non-seulement ces substances sont inutiles, mais encore si un pharmacien trop consciencieux s'avisait de les employer, il s'exposerait à perdre sa clientèle; car leur effet principal serait de communiquer un goût désagréable aux médicaments qu'elles revêtent de leur nom.

A vingt-cinq ans révolus, âge requis par les règlements, Bonnisson était apte à se présenter devant les quatre pharmaciens et les deux médecins du jury médical, séant au chef-lieu du département, sous la présidence d'un délégué de la Faculté de Paris. Bonnisson était tenu de soumettre à ses juges neuf préparations pharmaceutiques manipulées de ses propres mains; mais, peu confiant dans son habileté, il acheta chez son patron neuf médicaments composés, au nombre desquels, pour amadouer le jury dégustateur, il eut soin de comprendre d'excellentes pastilles de gomme arabique. Il copia les neuf formules dans le Codex, les fit imprimer, et mit en tête une dédicace :

A mon Père, à ma Mère, à mon Grand-Père,

Respect et amour filial.

A M. Chipolard, mon patron,

Comme faible témoignage de la reconnaissance la plus sincère et la plus vive.

Il se procura aussi ce qu'on appelle une thèse de pharmacie. La thèse et les pastilles furent également du goût des examinateurs, et Bonnisson, jugé *dignus intrare*, prêta serment, entre les mains du préfet, d'exercer fidèlement et avec probité.

En mettant son diplôme dans sa poche, Bonnisson constata qu'elle ne contenait que 3 francs 50 centimes; et son patron, sur le point de se retirer, ne voulait pas céder la pharmacie à moins de 20,000 francs. Comment combler ce déficit? Pour parvenir au paradis de l'officine, il fallait inévitablement passer par le purgatoire du mariage. «Trouvez-moi une femme,» dit Bonnisson à son prédécesseur. Celui-ci se mit en campagne, négocia avec une famille bourgeoise d'une ville voisine, stipula les clauses du contrat, et au bout d'un mois Bonnisson conduisit à la mairie une jeune personne qu'il avait vue deux fois, et qui arriva par la diligence pour lui jurer une éternelle fidélité. La dot avait payé la pharmacie.

Le voici enfin maître à son tour, ayant à son tour un élève, dispensé des travaux pénibles du métier et de la lecture fastidieuse des traités de pharmaceutique. Un roman de Paul de Kock remplace entre ses mains le Codex; l'esclave émancipé dévore pour la première fois les pages chaleureuses de George Sand, et s'initie à la littérature. Il conserve toujours au premier rang de sa bibliothèque la *Pharmacopée raisonnée* de Guibourt, le *Manuel de pharmacie* de Soubeiran, le *Formulaire* de Ca-

det, les *Principes élémentaires de pharmaceutique* de Cap, le *Manuel du pharmacien* de Chevalier; mais ces utiles ouvrages sont là pour la montre, et ils y restent. Il est abonné au *Journal de pharmacie*, mais il médite de préférence *le Constitutionnel* et la *Gazette des tribunaux*. Il se forme une opinion politique, et adopte la nuance franchement constitutionnelle, *id est* une espèce d'équipondérance entre toutes les doctrines ayant cours. Le soir, Bonnisson jouit des plaisirs de la demi-tasse et des dominos; le jour, paré de l'habit noir doctoral, il se prélasse au comptoir, examinant d'un œil de connaisseur les ordonnances qu'on lui apporte, et en critiquant les doses et la teneur.

Il avait eu le bonheur de rencontrer une femme digne de lui. Madame Bonnisson, à laquelle une existence sédentaire ne tarda pas à communiquer un remarquable embonpoint, avait deux physionomies distinctes : celle de l'arrière-boutique et celle de l'officine. Dans son intérieur, c'était une bonne ménagère, dont les instants étaient tour à tour consacrés au raccommodage du linge et à la lecture des feuilletons du *Siècle*. Au comptoir, c'était la succédanée, le duplicata de son époux. Elle le représentait en son absence, elle était docte et tranchante comme lui; elle recevait les clients avec la même dignité; seulement, lorsqu'elle voyait un malade hésiter à demander certains médicaments dont le nom ne se prononce qu'à voix basse, elle s'empressait d'appeler l'élève, et lui laissait le soin d'entamer un entretien confidentiel.

Que notre ami était beau les jours de marché, environné de paysans en chapeaux ronds et en blouses, auxquels il distribuait des conseils et des remèdes! Son importance s'accroissait en raison de l'ignorance de ses clients, qui, trop pauvres pour solder les visites réitérées d'un docteur, aimaient mieux se faire expédier par le pharmacien.

« Eh! mounsieu, nout' femme, alle est ben malade; alle a de grands maux d'estomac; j'ly ons fait prendre une boune routie au vin blanc; mais ça n'y a fait ni chaud ni froid.

— Ce ne sera rien, disait Bonnisson d'un ton pédantesque; donnez-lui tous les jours, après ses repas, quatre des pastilles que voici. Ce sont des pastilles de carbonate de soude, propres à faciliter les fonctions digestives et intestinales. Quand la boîte sera vide, revenez me voir. Et vous, que désirez-vous, maître Pierre? »

Ces paroles s'adressaient à un fermier des environs, qui venait de descendre de cheval, et d'attacher son bidet poussif au pommeau de cuivre de la porte.

« Mounsieu, j'vais vous dire ça en deux mots. Ma mère, depuis la Saint-Jean dernière... sauf vot' respect... elle a des coliques, qu'elle se tord comme une anguille, et ma fille a un mal de doigt, qu'ça enfle, qu'ça enfle, que j'n'y pouvons rien en tout.

— J'ai votre affaire, répondait Bonnisson avec un air de familiarité aristocratique; voici pour votre femme une demi-once de thériaque (*theriaca diatessaron*), que vous lui donnerez le matin, à jeun. Vous appliquerez sur la main de votre fille un emplâtre de cet onguent suppuratif (*unguentum matris Theclæ*), et revenez me voir. »

Le paysan se retirait, faisait avaler l'onguent à sa mère, pansait le doigt de sa fille avec la thériaque, et toutes deux guérissaient parfaitement. Ce que c'est que la Providence !

Et Bonnisson débitait de l'eau de Goulard pour les maux d'yeux, de la mousse de Corse pour les vers, du sulfate de cuivre pour le chaulage des grains, avec une dissertation *ad hoc* sur les bienfaits de la chimie agricole, et du sirop de sucre pour toutes les indispositions en général.

Le consultait-on pour une maladie à laquelle plusieurs remèdes étaient applicables : « Si vous m'écoutez, disait-il, vous prendrez celui-ci, et vous en trouverez bien. »

Souvent ce n'était pas le plus efficace, mais c'était toujours le plus coûteux.

Pourtant, rendons-lui justice, il abusa rarement de la bonne foi de ses pratiques ; rarement, dans l'exécution des ordonnances, il substitua de l'eau simple aux eaux de tilleul, de laitue, de pariétaire, que le docteur prescrivait, contrairement à ce vieux pharmacien qui, ayant souvent vendu de l'eau pure sous la dénomination pompeuse de protoxyde d'hydrogène, disait à ses enfants : « Mes amis, ne passez jamais devant la fontaine de l'arrière-boutique sans ôter votre chapeau. »

Les malades affluaient chez notre ami; mais, malheureusement pour lui, ils ne choisissaient pas toujours des heures convenables. Quelquefois, au milieu de la nuit, quand il dormait à faire envie aux morts, les tintements prolongés de la sonnette le réveillaient en sursaut. « Une sangsue pour le fils de la voisine atteint de convulsions. — Un looch pour la nouvelle accouchée. — M. le maire a une indigestion; deux grains d'émétique, s'il vous plaît... combien ? — 20 centimes. »

Bonnisson avait deux défauts, l'inconstance et l'ambition. La vie provinciale lui semblait monotone, et il se disait que Paris était digne de lui, et qu'il était digne de Paris ; mais un obstacle s'opposait à ses vœux : aux termes de son admission, la frontière du département était pour lui une barrière infranchissable. Il n'hésita point, malgré ses trente-deux ans, à courir les chances d'un nouvel examen à l'École de pharmacie de Paris.

Reçu une seconde fois, il vendit son fonds, quitta son pays natal, acheta une pharmacie dans un des quartiers les plus populeux de Paris, et quelle pharmacie ! Que de luxe dans cette boutique, dont l'image est encore daguerréotypée dans mon cerveau! Sur les murs extérieurs, sur les panneaux, sur les vitres de la devanture, à côté de peintures représentant des fleurs médicinales dans des vases étrusques, brillaient en lettres d'or des inscriptions diverses :

POUDRE DENTIFRICE.

EAUX MINÉRALES.

GRAINS DE SANTÉ.

PAPIER ÉPISPASTIQUE.

CHOCOLAT AU LACTATE DE FER, ETC., ETC., ETC.

Esculape et Hippocrate en grisaille montraient leurs têtes chauves au-dessus de la porte de l'arrière-boutique. On apercevait à travers les carreaux des piles de tablettes de gélatine et de chocolat ferrugineux, des guirlandes de pois à cautère, des festons de colliers dentifrices, un boa constrictor dans l'esprit de vin, et un fœtus bicéphale. L'air était imprégné d'odeurs *sui generis*, des parfums combinés de l'éther, de l'assa fœtida, de l'ammoniaque liquide, du camphre, et de diverses plantes aromatiques. De nombreuses affiches indiquaient qu'on trouvait à la pharmacie des dépôts de pâte de Regnauld, de sirop de colimaçon, de mixture brésilienne, et d'autres créations éminemment utiles à leurs inventeurs. Le soir, des bocaux d'eaux colorées avec le sulfate de cuivre, l'acide sulfurique et la teinture de coquelicot, dardaient sur le pavé leurs reflets rouges et bleus, et menaçaient les passants d'une amaurose immédiate. Il y avait tant de bon goût dans l'arrangement de ces richesses thérapeutiques, tant de magnificence dans ces ornements professionnels, que l'avidité des consommateurs était stimulée, et qu'on se sentait presque tenté d'être malade pour avoir le droit d'entrer dans ce sanctuaire pharmaceutique.

La contemplation des bocaux de cette splendide officine nous a souvent procuré le même plaisir que la lecture des logogriphes du *Corsaire* et des charades du *Charivari*. Nous nous demandions avec anxiété ce que signifiaient les inscriptions latines tracées en abrégé sur la porcelaine. Nous sommes fier à juste titre d'en avoir déchiffré quelques-unes. Ne faut-il pas une certaine capacité pour deviner les énigmes suivantes :

ALCO : CROC : *alcool croci* (teinture de safran);

POM : CAR : PLU : *pommas carbonatis plumbi* (pommade de carbonate de plomb);

OLEUM CONC : SEM : C : *oleum concretum seminum cacao* (huile concrète de graine de cacao);

UNG : AD SCAB : EQ : *unguentum ad scabiem equorum* (onguent contre la rage des chevaux).

On est obligé non-seulement de se rendre compte de l'abréviation, mais encore de traduire en français un latin des plus macaroniques :

Aqua stillatitia, eau distillée;

Sulfas aluminico-potassicus, alun;

Acetas cuporicus, acétate de cuivre;

Sapo cum oleo therebintinæ, savon de térébenthine;

Sulfuretum sodicum cum aquâ, sulfure de sodium cristallisé.

Devines si tu peux, et choisis si tu l'oses.

Ces barbarismes ont plus d'un inconvénient. Malgré l'ordre qui règne dans une


GNES.
POTASSIUM

pharmacie, il arrive aux élèves de prendre un purgatif pour un fébrifuge, un vomitif pour un antispasmodique, *et vice versa*. Jugez de l'effet!

Bonnisson vit prospérer son établissement; il se fit bien venir des médecins du quartier, et les docteurs et le pharmacopole s'adressèrent réciproquement des clients. Cette assurance mutuelle n'a rien d'illégitime, et parfois l'homme de l'art prélève une prime légère sur le prix des remèdes livrés aux malades qu'il envoie. Avec l'aide d'un officier de santé, Bonnisson annexa à sa pharmacie un cabinet de consultations gratuites, destiné surtout à l'usage des gens trop cruellement punis d'avoir négligé ce précepte d'un auteur latin du seizième siècle :

Quid facies, facies Veneris cum veneris ante ?
Ne sedeas, sed eas, ne pereas per eas.

Croyez-vous que le prudent pharmacien songeât à guérir brusquement ces infortunés? Rien n'eût été plus nuisible à leur santé... et à sa bourse : « Voyez-vous, répétait-il à chacun d'eux, il y a des empiriques qui prétendent *enlever une maladie comme avec la main*, mais ils laissent en vous un germe de désorganisation, qui, comprimé par d'insuffisants palliatifs, réagit avec fureur, et cause intérieurement les plus affreux ravages. Vous croyez vous bien porter; pas du tout, vous êtes à moitié mort sans vous en douter. Agissons donc avec lenteur et sans secousses; temporisons, je vous le conseille. Vous sentez que je ne tiens pas à vous vendre quelques pilules de plus ou de moins; mais, ce que j'en dis, c'est pour votre bien. »

Cette paraphrase du proverbe italien *chi va piano va sano, chi va presto muore lesto* [1] produisait une impression profonde, et comme les médicaments n'étaient pas aussi gratuits que les consultations, Bonnisson réalisait d'amples bénéfices.

En général, les bénéfices du pharmacien sont considérables, et sembleraient parfaitement usuraires, si on le considérait comme simple marchand, sans songer aux longues études dont son lucre doit l'indemniser. Les loochs qu'il fait payer 1 franc et plus lui coûtent à peine 10 centimes; une bouteille de sirop antiscorbutique qu'il achète 2 francs 75 centimes, rue des Lombards, lui rapporte au détail 12 francs 80 centimes; il vend 10 centimes chaque grain d'émétique, ce qui met la livre à 915 francs 15 centimes : or, elle lui coûte 2 francs!...

Bonnisson avait calculé cela, et comptait parvenir rapidement à la fortune; mais la concurrence l'accablait : concurrence de ses confrères, concurrence des herboristes et des droguistes, concurrence même des épiciers. Il eut toutefois de bonnes années, c'est-à-dire des années détestables pour la généralité des hommes. S'il désirait le retour du printemps, ce n'était point par un bucolique amour de la verdure, mais parce qu'il espérait que les variations de l'atmosphère amèneraient une foule d'indis-

[1] Qui va doucement va sagement, qui va rondement meurt lestement.

positions. L'automne lui plaisait, non par ses joyeuses vendanges, mais par ses fièvres intermittentes, et il saluait avec joie l'hiver escorté de rhumes, de catarrhes et de fluxions.

L'apparition du choléra fut pour lui une bonne aubaine: pendant que les tapissières roulaient à la fosse commune les victimes de l'épidémie et de l'empirisme médical, Bonnisson, dûment imprégné de chlorure et de camphre, amoncelait dans son escarcelle les tributs de la peur et de la souffrance. Il y a des gens intéressés par métier à tenir ouverte la boîte de Pandore, et si la peste noire, la lèpre, le mal des ardents, ou tout autre fléau du bon vieux temps, revenaient désoler la France, ils auraient, certes, des adorateurs parmi les médecins, les pharmaciens et les croque-morts.

N'allez pas croire cependant que Bonnisson fût un être exclusivement avide et égoïste, cherchant toujours son bien dans le mal d'autrui. Non; il était bon et secourable à l'occasion. Plus d'une fois (suivez son exemple, ô pharmaciens!) il accorda aux malades indigents un crédit illimité. Une femme tombait-elle en défaillance? Bonnisson accourait armé d'un flacon d'éther. Un passant était-il renversé par une voiture? Bonnisson le recevait sanglant entre ses bras. Un buveur demeurait-il sur le trottoir? Bonnisson lui prodiguait l'ammoniaque liquide. S'élevait-il une de ces rixes trop fréquentes entre ouvriers? l'officine de Bonnisson était l'asile des blessés. Heureux dans leur misère ceux qui recevaient une tuile sur la tête, ou se cassaient un membre, ou étaient frappés d'apoplexie, car ils jouissaient de la satisfaction d'apprendre qu'il est encore en ce siècle mercantile des vertus libéralement exercées!

Au gré de Bonnisson, le ciel ne récompensait pas assez promptement son mérite. Sa clientèle était circonscrite à son quartier, et il eût voulu voir défiler devant son comptoir des députés de toutes les parties de la France. Il eut un moment envie de se faire pharmacien homœopathe, et de remplacer ses drogues par des dix-millionnièmes de substances infinitésimales, ce qui permet d'emporter son fonds sous son bras, comme le père Anchise ses pénates. Il fut aussi passagèrement tenté d'aller s'installer rue de la Paix, et d'y fonder une pharmacie anglaise.

« Quelle spécialité lucrative! se disait-il en contemplant un jour une des *apothaceries halls* de Paris. A ce que je vois, on ne vend guère là dedans que des sels et des poudres, *Cheltenham salts*, *purified Epsom salts*, *Preston salts*, *Rochelle salts*, *salts of Lemons*. Que de sels!... et que de poudres!... On dirait que les Anglais ont inventé toutes les poudres imaginables, sans compter celles dont on attribue la découverte à leur compatriote Roger Bacon, *genuine india currie podwer, effervercing lemonade powder, soda powder, plate powder, gingerbeer powder, tooth powder, improved sodaic powder, butler's taseless seidlitz powder*. Avec ces compositions, des sauces au piment, du savon de Windsor, du macaroni, du thé, du vermicelle, des pilules apéritives et des pilules digestives, j'aurais un superbe fonds de pharmacie anglaise. Quel est le premier besoin des Anglais? celui de manger. Quels sont chez eux les maladies dominantes? des indigestions. »

Bonnisson résista toutefois à ces velléités britanniques.

Un soir, il avait invité à dîner plusieurs amis (j'étais du nombre). Échauffé par des

doses réitérées d'élixir de Garus, l'amphitryon se lança au dessert dans des dissertations médicales. Il avait, disait-il, empiété avec le plus heureux succès sur les priviléges des membres de la Faculté : il avait guéri en moins de trois semaines une femme attaquée d'un opiniâtre coryza ; une potion anti-helmintique, qu'il avait préparée lui-même, avait débarrassé un enfant d'un nombre incalculable d'entozoaires. Peu content de délivrer une multitude de malades d'une multitude d'affections aiguës et chroniques, notre médecin-marron avait expérimenté son talent sur les animaux, et séché les larmes de plusieurs douairières sur le point de perdre leurs chiens favoris ! Enfin, croyant qu'il était de son devoir de soumettre le fruit de ses observations au public savant et éclairé, il composait un ouvrage intitulé : *Nouveau système de médication végétale, applicable en hiver comme en été, et remplaçant avec avantage des remèdes illusoires et des palliatifs dangereux.*

Ces confidences eurent pour effet de faire fuir successivement tous les convives, et je les aurais suivis dans leur évasion, si je n'avais eu le malheur de céder à une invincible somnolence. Je fus réveillé par la voix de mon ami, qui me disait d'un ton de reproche :

« Il me semble que vous dormez.

— Mais, oui, répondis-je, c'est l'effet d'une digestion pénible.

— Tant pis ; voyons votre pouls. »

Il me serra délicatement le poignet entre l'index et le pouce, et compta gravement les pulsations.

« Un peu d'irrégularité, dit-il, un peu d'irritation fébrile. Vous ferez bien de vous mettre à la diète pendant quelques jours, et même de prendre quelques bouteilles d'eau naturelle de Sedlitz. J'en fabrique d'excellente.

— Vraiment, mon cher, répliquai-je en souriant, vous avez manqué votre vocation. Vous auriez dû être docteur en médecine.

— Ah ! que ne le suis-je ! s'écria-t-il avec un soupir. Je rougis de traiter clandestinement ceux qui s'adressent à moi, parce que leur médecin habituel refuse de les purger.

— Quoi ! il ne vous suffit pas de débiter des remèdes, et vous voulez encore en prescrire !

— Ce serait double profit, et puisque je suis, par mes connaissances, en état de faire honneur à la Faculté, je ne vois pas pourquoi j'en serais exclu.

— Faites-vous donc recevoir docteur, et n'en parlez plus.

— J'en ai eu souvent le désir, et je mourrai avec le regret de ne l'avoir pas satisfait.

— Qui vous en empêche ?

— D'abord, la difficulté de passer mon examen de bachelier ès lettres. Je serais obligé, pour y parvenir, de rapprendre le grec que j'ai oublié, ou plutôt que je n'ai jamais su, puis d'étudier l'histoire, la rhétorique, la philosophie, les mathématiques, que je ne possède qu'imparfaitement. »

Il résultait de cette énumération que mon savant ami ne savait presque rien.

« Mais, du moins, reprit-il, si je n'ai pas le droit d'ordonner des remèdes connus,

je m'arrogerai le droit d'en composer de nouveaux. Je veux créer un spécifique admirable, infaillible, prophylactique et curatif. Qu'en dites-vous?

— Je dis qu'il y a déjà cent fois plus de remèdes que de maladies. Malheureusement les remèdes passent, et les malades aussi.

— Il ne s'agit pas de guérir, mais de vendre. Si j'essayais d'un élixir odontalgique?

— N'avons-nous pas le Paraguay-Roux, la créosote, l'essence de pyrèthre, la poudre péruvienne, et le dentifrice philodontique qui arrête la carie, enlève l'odeur du cigare, et blanchit en peu de temps les *dents les moins heureuses ?*

— C'est vrai : si je fabriquais n'importe quoi d'Orient ?

— Et l'allataïm du Harem, et le racahout des Arabes, et le Palamoud, et le kaïffa, *auquel les odalisques doivent leur embonpoint proverbial*, et le haremsou, en *si grande réputation à la cour du sultan ?*

— Si je délayais quelques grammes d'un remède nauséabond dans une centaine de pilules, cela s'appelle faciliter l'administration de la médecine.

— D'accord; mais nous possédons des myriades de capsules toutes plus gélatineuses les unes que les autres.

— Que diriez-vous d'un remède infaillible contre les cors aux pieds ?

— Il y en a cinquante qui tous sont les seuls efficaces, et notamment le *spécifique phénix*, autorisé par le ministre de l'intérieur, comme le seul reconnu pour faire fondre les cors entièrement et sans nulle douleur. Deux jours de son application suffisent pour se chausser juste sans être incommodé, et on le débite indifféremment chez les bottiers et chez les pharmaciens.

— Approuveriez-vous un liniment contre la goutte et les rhumatismes ?

— Le sirop anti-goutteux enlève toute acuité à ces terribles maladies.

— Une pâte pectorale sans opium ni autres ingrédients narcotiques ?

— J'en connais deux cent cinquante, toutes également supérieures aux pectoraux connus jusqu'à ce jour, et dont l'efficacité a été démontrée *par des expériences faites publiquement* à la clinique de M. Lisfranc, chirurgien en chef de l'hôpital de la Pitié.

— Si je transformais la fécule de pomme de terre en nouvelle substance analeptique ?

— Aliment sain et de facile digestion, convenable dans l'épuisement, l'accroissement trop rapide, les asthmes, les rhumes invétérés, indispensable aux adolescents, aux ouvriers, aux vieillards, aux convalescents, aux femmes débiles, aux personnes nerveuses... c'est usé, mon cher, c'est usé.

— Alors je suis au bout de mon rouleau, à moins que je ne me rabatte sur une liqueur insecto-mortifère pour la destruction des punaises, une pommade du lion, du chameau, du rhinocéros, ou autre pachyderme, ou encore sur une eau phénomène propre à nourrir et à fortifier la racine des cheveux, à les faire croître, à les empêcher de blanchir et de tomber, même dans l'âge le plus avancé.

— Vous voulez donc empiéter sur la spécialité des coiffeurs, et nuire au débit de la pommade mélainocome? Vous savez pourtant que *les éloges qu'elle a mérités dispensent de s'appesantir sur ses innombrables qualités.*

— Ah! qu'il est difficile, en pharmacie comme en littérature, d'imaginer quelque chose de neuf!... N'importe, j'y réfléchirai.»

Quelques semaines après, Bonnisson avait pris un brevet et recevait une médaille d'or de la Société d'encouragement pour un sirop dépuratif et régénérateur à l'essence de sassafras. Il faisait distribuer à vingt mille exemplaires un prospectus-modèle, en tête duquel on voyait, entre deux écussons aux armes de France:



On lisait dans tous les journaux :

«La presse entière de la France, de l'Angleterre, de la Russie, et généralement du monde entier, y compris les États-Unis d'Amérique et la terre de Van-Diemen, retentit depuis longtemps des bienfaits produits par l'excellent sirop dépuratif et régénérateur à l'essence de sassafras, de l'habile et savant chimiste Bonnisson. On sait de combien de pompeux éloges l'Académie royale de médecine et les plus illustres praticiens ont entouré leur approbation à l'emploi et la propagation de cet admirable remède. Nous le recommandons à tous les amis de la science et de l'humanité.»

Cette *réclame* figurait sur la quatrième page, entre un éloge de la *colle-forte liquide et incorruptible* et l'annonce de la troisième édition d'un roman dont il s'était vendu quatre exemplaires.

La curiosité publique fut éveillée, et le sirop Bonnisson eut un grand succès. Une seconde réclame vint encore activer la vente.

«On offre de parier cinquante mille francs, déposés dès aujourd'hui chez un notaire, qu'aucun remède ne produira les effets miraculeux du sirop dépuratif et régénérateur à l'essence de sassafras du sieur Bonnisson. Entre mille témoignages qu'a reçus l'auteur de cette panacée universelle, nous nous plaisons à citer la lettre suivante :

«Monsieur,

«J'étais depuis longtemps affecté d'un certain nombre de maladies incurables.

J'avais une gastrite chronique, une hépatite, une phthisie laryngée, des rhumatismes articulaires et de fréquentes palpitations de cœur. J'avais vainement dépensé plus de cinquante mille francs de bains de vapeur, eaux minérales, baume opodeldoch et pâte de Regnauld. Abandonné de tous les médecins, j'attendais la mort, trop lente au gré de mes souffrances. J'ai pris pendant quinze jours seulement de votre sirop dépuratif et régénérateur à l'esssence de sassafras, et je suis maintenant parfaitement rétabli. Puisse l'attestation que je vous donne contribuer à répandre votre précieuse découverte!

« *Signé* Panouflet, électeur, officier de la garde nationale
à Passage-de-Marouillet (Charente-Inférieure). »

Ce n'était pas assez; Bonnisson était de la trempe de César :

Nil actum reputans, si quid superesset agendum...

il endossa son plus magnifique habit noir, courut chez les principaux médecins de Paris, n'épargna ni flatteries ni sollicitations, et obtint un grand nombre de certificats. Exemple :

« Je soussigné, docteur en médecine de la Faculté de Paris, membre de la Légion d'honneur, membre adjoint correspondant de l'Académie royale de médecine de Paris, membre de la Société de pharmacie et de chimie médicale, médecin du bureau de charité du... arrondissement, médecin en chef de la... légion de la garde nationale parisienne, certifie que j'ai employé souvent, avec beaucoup de succès, le sirop dépuratif et régénérateur à l'essence de sassafras du sieur Bonnisson. Il calme promptement les fièvres hectiques, les douleurs rhumatismales, les phlegmasies pulmonaires, les vapeurs, etc.; aucun, jusqu'à présent, ne m'a paru réunir autant d'avantages.

« Paris, ce...

« *Signé* A***, D. M. P. »

C'était le cinquantième spécifique qui avait paru au complaisant docteur réunir plus d'avantages que tous les autres.

Protégé par un brevet, qui le rendait propriétaire exclusif de sa *précieuse découverte*, favorablement accueilli par le public, Bonnisson croyait pouvoir braver la contrefaçon, et ses flacons étaient soigneusement revêtus du cachet de sa pharmacie. A sa grande détresse, il vit successivement paraître la pâte régénératrice et dépurative à l'huile essentielle de sassafras, les pastilles dépuratives et régénératrices à la teinture de sassafras, les capsules dépuratives à l'extrait de sassafras, et la mixture régénératrice à la résine de sassafras, etc. Pour comble d'infortune,

à propos de toutes ces imitations, on lisait dans les journaux, avec de légères variantes :

«La presse entière de la France, de l'Angleterre, de la Russie, etc.»

Il eut beau joindre à ses annonces cette phrase consacrée : «Se défier des contrefaçons, et exiger la notice qui se délivre gratis»; ses concurrents tinrent bon, et poursuivirent fructueusement leurs spéculations.

C'est que la pharmacie, hélas ! est souvent exploitée par des charlatans dignes collègues de ceux de la place publique. On amalgame de la mélasse et du jus de réglisse, de la gomme et de la cassonnade, on donne à ce mélange une dénomination sonore, et on le livre avec confiance à la publicité. «Achetez-le, disent les prospectus ; c'est un remède ami de nos tissus, qui offre en même temps commodité, simplicité, goût agréable, vertus héroïques, et jouit d'une réputation universelle...» même avant d'avoir paru. L'inventeur déprécie les travaux de ses confrères, cite vingt cas de surprenantes guérisons, en donnant les noms et les adresses des personnes échappées, grâce à son intervention, à une mort inévitable. Il s'étaye des suffrages unanimes des *premiers chimistes de la capitale*, et met en avant le roi, qui est censé avoir donné un brevet dont il n'a jamais eu connaissance. Il dépêche en tous lieux des commis voyageurs, se fait au besoin commis voyageur de sa propre maison, allèche les dépositaires par l'appât d'une remise de 60 pour 100, et les journaux, complices de son empirisme, ne dédaignent pas d'emboucher la trompette et de tambouriner pour ameuter les badauds.

C'est par ce procédé qu'on amasse des millions aux dépens des faibles qui frémissent à l'idée de la douleur ou de la mort, aux dépens des hommes vicieux que hantent les suites funestes de leurs débauches. A quoi sert donc que la science ait progressé, s'il y a décadence d'autre part? A quoi sert d'être au-dessus des anciens apothicaires par l'instruction (peut-être), si on leur est inférieur par les qualités morales ?

Ces réflexions ne s'adressent point à la généralité des pharmaciens, et surtout à ces honnêtes et infatigables manipulateurs, qui, prisonniers volontaires dans leur laboratoire, rédacteurs de traités *ex professo*, joignent à la science de Vauquelin le zèle investigateur de Labarraque et de Robiquet. Je suis fâché qu'elles soient en partie applicables à mon camarade Bonnisson ; mais reconnaissons, pour le laver de l'accusation de fourberie, que son sirop dépuratif produisait réellement de bons effets, grâce au régime dont il recommandait d'en accompagner l'emploi. «Avez-vous mal à la tête, disait-il, prenez deux cuillerées de mon sirop et un bain de pieds à la moutarde. Avez-vous la colique, prenez trois cuillerées de mon sirop, et appliquez-vous des cataplasmes sur la région abdominale. Avez-vous la fièvre, prenez quatre cuillerées de mon sirop et une dose de sulfate de quinine. Règle générale, toutes les fois que vous prendrez de mon sirop, observez la diète, couchez-vous de bonne heure, levez-vous matin, et votre guérison est certaine.»

Ainsi le sirop dépuratif et régénérateur rendait miraculeusement les malades à la santé.

Au bout de quelques années, des affiches placardées sur les murs de l'École de

pharmacie, et dans le vestibule de la Pharmacie centrale des hôpitaux, annoncèrent que la pharmacie Bonnisson était à vendre.

Aujourd'hui Bonnisson vit avec sa famille dans une petite maison de campagne, auprès de son pays natal. Il est membre de plusieurs sociétés savantes, du conseil de salubrité, de l'administration des prisons et du bureau de bienfaisance. Il se livre paisiblement à l'entomologie et à l'empaillement des moineaux. Il cultive les fleurs, et surtout les plantes médicinales, possède une collection de cactus et d'aloès, et quand il se promène avec sa femme, il la régale chemin faisant d'une leçon de botanique.

« Tiens, voici de la guimauve (*althea officinalis*), malvacée des plus émollientes.

— Ceci est de la consoude (*symphytum officinale*), vulnéraire et antidysentérique.

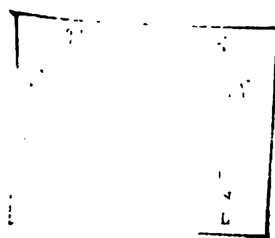
— Vois donc cette gratiole (*gratiola officinalis*), hydragogue et émétique.

— Et cette mélisse (*melissa officinalis*), cordiale et céphalique ! »

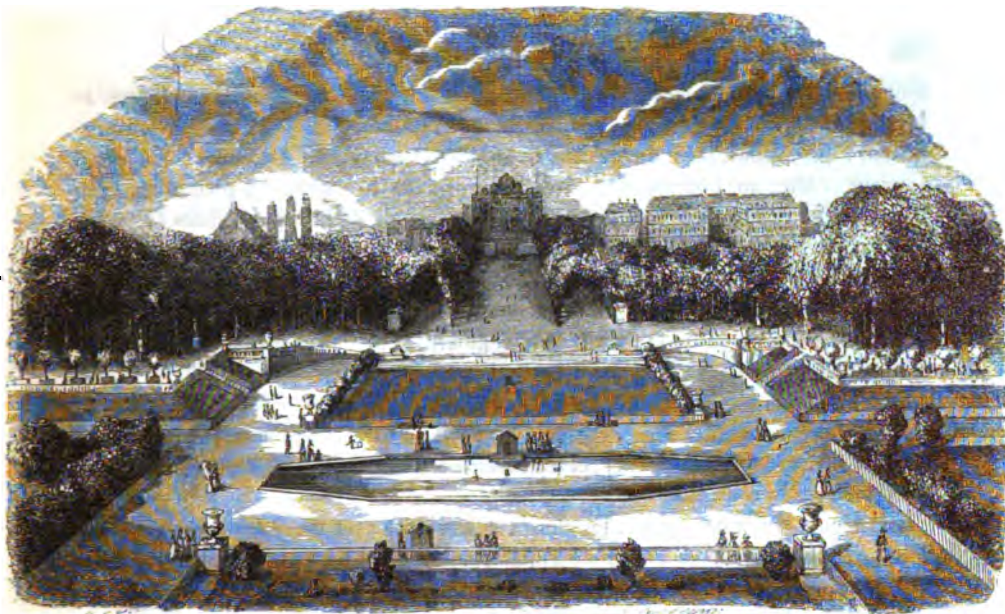
E sempre cosi.

ÉMILE DE LA BÉDOLLIERRE.









L'HABITUÉE DU LUXEMBOURG

ET L'HABITUÉE DES TUILERIES.



Vous trouverez des géographes fort habiles, sachant à merveille combien il y a de mètres de Paris à toutes les capitales du monde, et qui prétendent effrontément qu'on ne compte pas plus d'une demi-lieue du jardin du Luxembourg à celui des Tuileries.

J'ai vu des gens très-versés dans la chronologie, art fort utile, comme on sait, qui assurent qu'il n'y a guère qu'une quinzaine d'années entre ces deux jardins rivaux, et qui vous allèguent mille raisons victorieuses pour étayer leur docte opinion

Eh bien! je me fais fort, moi, de dérouter chronologistes et géographes; je me fais fort de leur prouver qu'il y a trois cents lieues au moins entre le Luxembourg et les Tuileries, et que ces deux jardins ont une différence d'âge de trois siècles bien comptés. Prédire le gain d'une cause, c'est être, dit-on communément, fort près de la perdre; n'importe, je suis de ceux qui chantent le triomphe avant de livrer bataille, car je ne sors pas de la lice, ou j'en sors victorieux.

J'étais bien jeune encore (il y a deux siècles et demi de cela) quand j'arrivai

tout pimpant de mon village pour achever à Paris mes études mathématiques. Je logeais au collége de France — le malheur a de la mémoire ! — et mon savant professeur, qui voulait faire de moi un Monge, un Laplace, un Legendre, me disait souvent : « Allez au Luxembourg, couchez-vous sur le gazon, au pied d'un beau tilleul, et ne revenez que lorsque vous serez bien sûr de la leçon. » Hélas ! je revenais toujours sans avoir rien appris, du moins de ce que mon livre aurait dû m'enseigner, mais plus avancé en d'autres études. Je me livrais à de profondes méditations sur les passions des hommes, principalement sur celles des femmes, et je négligeais la solidité du cône ou de la pyramide triangulaire pour l'observation plus grave des mouvements terrestres qui avaient lieu sous mes regards.

On a dit, mais bien à tort, que les cieux étaient incorruptibles, parce qu'on croyait alors à leur immuabilité dans l'espace. On aurait dû dire, du jour même de sa création, le Luxembourg est éternel, et les savants eussent été terriblement embarrassés pour prouver le contraire.

Ici, bien mieux que là-haut, les choses se passaient avec un ordre, une régularité à effrayer les Bréguets de l'époque ; jamais pendule n'eut un mouvement plus précis : c'étaient les habitués du lieu qui réglaient la pousse des feuilles, et les roses ne s'épanouissaient que parce qu'elles savaient qu'on attendait leur arrivée : la pension glissait, silencieusement causeuse, de tel quart d'heure à tel quart d'heure ; et comme je n'étais pas assez riche alors pour posséder une montre, je m'étais appliqué à suivre certaines marches, certains repos, certaines évolutions, qui me disaient à merveille chaque instant de la journée, alors que le vent du sud charriait vers la rue de Tournon la voix de l'horloge du sénat

Une dame surtout était le principal point de mire de mes investigations. Grâce à la promeneuse méthodique, je n'ai jamais manqué les heures de mes récréations et de mon dîner.

Elle arrivait l'été à sept heures cinq minutes, elle marchait lentement, très-lentement à la hauteur du premier carré le plus voisin du palais ; elle approchait son ombrelle de la touffe de lilas du coin, secouait légèrement les branches, étudiait les progrès de la végétation, et, cela fait, sa démarche devenait plus grave : on eût dit qu'elle venait de faire une importante découverte, et qu'elle la classait dans sa mémoire. Deux minutes plus tard, elle arrivait près du bassin, posait un pied sur le bord en saillie, poussait un petit sifflement pour appeler les cygnes, leur donnait gracieusement une moitié d'échaudé, passait sa douce main sur leur plumage soyeux, et les rendait ensuite à la liberté. Ce travail durait sept minutes et demie, après lesquelles la machine mouvante tournait à droite, comme si le vent fût venu de l'est ; elle montait une à une, excepté les deux dernières, les marches du grand escalier conduisant à la belle avenue des marronniers, prenait une chaise, puis une autre pour ses pieds, levait les yeux au ciel, ouvrait un livre et lisait, sans que rien au monde pût lui faire quitter cette position, qui me rappelait la belle statue antique du silence et du recueillement.

J'ai vu cette dame saluer d'un signe de tête, et par leur nom, les personnes qui passaient auprès d'elle, sans qu'elle les eût regardées.

Une marchande de plaisirs se présentait une demi-heure après, faisait sa révérence, comptait la douzaine de cornets, prenait les six sous jetés d'avance sur la chaise, et s'en allait, ressort actif de la grande horloge, donner du bonheur à d'autres habituées.

Bientôt après s'avançait sautillante une manière d'élégante, que l'habituée devinait de loin; aussitôt deux chaises se trouvaient côte à côte, deux robes se frôlaient, et ce mot était toujours le premier de la conversation: « Eh bien ? » puis elle continuait:

« Bonjour, chère.

— Migraine affreuse; mais je vous vois, le mal s'en va.

— Toujours bonne, délicieuse, vous êtes un ange, et vous seule avez le pouvoir de me distraire de Montesquieu. Quel homme que ce Montesquieu! Je n'en vois qu'un seul qui puisse lui être comparé: Pascal...

— Et Pope.

— Et Locke.

— Et Montaigne.

— Et Buffon.

— Et Cuvier.

— Et Kant.

— Et Lessing.

— Et Schlegel.

— Et... »

Bref, on lui comparait tout le monde; car j'ai oublié de vous dire officiellement ce que vous aurez sans doute découvert vous-même; à savoir, que mes deux interlocutrices étaient deux bas-bleus très-prononcés. Cela fait, ces deux dames se prenaient par le bras, se dirigeaient vers l'extrémité de la grande allée conduisant à la rue de Fleurus: arrivées au bout, elles tournaient à gauche, revenaient sur leurs pas, faisaient halte en face du magnifique carré de roses, ornement principal du jardin, s'appuyaient sur la balustrade, se recueillaient une seconde fois, ou faisaient mine de se recueillir dans leur admiration pour Montesquieu et ses nombreux rivaux, puis reprenaient leur route, sous le plus épais des plantations, pour revenir à leurs chaises, gardées par deux mouchoirs brodés et par les plaisirs qu'avaient écornés, pendant leur absence, les pierrots voleurs, et les enfants plus voleurs encore.

L'habituée du Luxembourg est de noble origine, c'est presque de rigueur; mais plus son antiquité est douteuse, plus elle affiche des airs de duchesse. Elle appelle monsieur, son valet, qui vient chapeau bas, et à trois pas de distance, prendre ses ordres, sans mot dire.

Elle appelle aussi monsieur, son caniche; monsieur, le bambin qui marche à peine, et madame, sa gouvernante et la poupée de sa fille.

Mais l'orgueil impertinent de l'habituée du Luxembourg ne fait jamais tant la roue que lorsque, d'aventure, quelque élégante naturelle de la Chaussée-d'Antin vient se risquer dans cette contrée lointaine: ce sont des regards, des haut-le-corps, des gestes, de petits sourires sarcastiques, tous des plus meurtriers, ou du moins destinés à l'être.

Mais la légère voyageuse, qui s'en aperçoit, ne tarde pas à prendre sa revanche. Fierté de femme blessée est si ingénieuse. J'ai vu un jour une Parisienne (vous savez qu'on n'est pas de Paris quand on fréquente le Luxembourg) s'avancer vers une observatrice au sourire malin, s'approcher d'elle, et lui dire d'un ton sérieux, en tournant autour de l'unique bassin du lieu, qu'elle appelait une mare...

« Pardon, madame, voudriez-vous avoir la bonté de m'indiquer le jardin du Luxembourg?

— Mais, madame, vous y êtes.

— Tiens! voilà en effet d'assez jolis arbres pour des arbres de province. »

Ce qui ajoute aux blessures que l'habituée du Luxembourg reçoit dans sa vanité, et, partant, à son irritation, c'est le mépris qu'on fait de son jardin favori. Tout être se révolte à l'outrage, et le petit ver de terre se roule, s'étend, s'irrite, se redresse contre le talon qui l'écrase.

Lorsque, aux Tuileries, on parle de ducs, de comtes, de barons, de marquis, on dit tout simplement le duc, le comte, le baron, le marquis; ici l'habituée se croirait coupable de ne pas faire précéder la qualité par le mot monsieur.

Le titre ou même l'allure de tout étudiant en droit ou en médecine est un motif de proscription pour l'habituée dont je détaille ici les traits, car ces messieurs exhalent une odeur de café ou d'estaminet qui blesse l'odorat; et ils font trébucher les enfants pour accourir plus vite, et regarder en face les jeunes personnes. Ce que veut l'habituée du jardin d'outre-Seine, c'est le respect de tous les âges.

Cette digne personne fait d'habitude porter son enfant à bourrelet par une cuisinière grosse, grasse, réjouie, rubiconde, et voiture elle-même son caniche dans un cabas. L'un et l'autre sont bien soignés, bien peignés, bien proprets; mais il est aisé de s'apercevoir que les plus intimes confidences et la meilleure part des gâteaux sont pour le quadrupède.

Là-bas, dans l'autre monde, aux Tuileries, l'enfant est conduit à la main par une bonne bien coiffée, bien serrée, bien chaussée, mais étourdie et distraite, n'arrêtant jamais le poupon qu'après sa chute, et le grondant de s'être déchiré la main contre le sable. Quant aux caniches, ils sont en plus petite quantité qu'au Luxembourg, et la dame ne mène le sien qu'au bout d'un ruban ou d'un cordon d'une grande élégance. Vous verrez, il y a tout le diamètre de la terre entre ces deux belles promenades de la plus folle cité du globe.

Il n'est pas permis à l'habituée du Luxembourg d'adopter une mode à sa naissance; elle ne doit s'en parer qu'alors qu'elle est usée autre part. Le seul ridicule qui soit toléré près du boulevard Mont-Parnasse, c'est celui de la vétusté.

Il est vrai de dire aussi que le palais des pairs est là, que les quasi-fossiles se meuvent à la surface, et que le jardin repose sur les Catacombes. Un pas de plus, c'est de la cendre, de l'immobilité; un pas de moins, ce sont les vanités et les passions.

Mais ne quittons pas encore notre digne habituée du Luxembourg. Son éventail doit être grand, à paillettes et à peinture gouachée; elle doit avoir force rubans au

chapeau, une ferronnière, boucles d'oreilles, bracelets et bagues : tout cela est de première nécessité. Si ses souliers étaient carrés, elle serait désavouée par mesdames ses amies, et l'on en causerait le soir chez monsieur le duc. Au surplus, sa robe, toujours de soie à taille haute, a pour ceinture un ruban de couleurs tranchées; ses gants sont en filet, car sans cela ses bagues deviendraient inutiles.

Non pas que sa pudeur en soit alarmée, mais elle ne regarde les statues du jardin que dans le crépuscule, comme on le ferait à propos d'un objet qu'on redoute et qu'on cherche à la fois.

Je me hâte d'ajouter, dans la crainte que vous ne trouviez un trait de perfide médisance dans cette phrase tout innocente, que l'habituée du Luxembourg va, sans scrupule, assister à une leçon de dissection anatomique... Que peut donc un marbre sur ses sens aguerris? Mais c'est une jouissance d'artiste que se donne la promeneuse, et qu'elle veut subordonner toutefois aux exigences du monde, et surtout de son monde.

Ces choses, et bien d'autres encore, je les avais remarquées à ma première venue à Paris. Depuis lors, les années ont passé sur ma tête, mes cheveux ont grisonné, les arbres du magnifique jardin se sont bien des fois parés et dépouillés, bien des rois ont passé du trône à la tombe, bien des révolutions ont armé des hommes, bien du sang généreux a coulé, bien des têtes ont été fauchées; moi-même, hélas! battu par les vents, ballotté par les mers, sous toutes les zones, dans tous les océans, j'ai fatigué ma vie aux périls, aux privations, aux douloureuses pensées; j'ai étudié les mœurs des peuples sauvages, j'ai dansé sous le Pont-Neuf; et quand, après avoir échappé à la colère des flots, à la turbulence des éléments, je me suis trouvé de retour, j'ai couru au Luxembourg, comme on aime à regarder au midi de la vie quand elle est à son déclin. Eh bien! j'ai vu, j'ai reconnu mes anciennes promeneuses, mon unique bassin joyeux, mes allées silencieuses, mes beaux carrés de fleurs d'où le parfum s'exhale en bouffées coquettes; j'ai retrouvé encore les enfants qui jouaient au cerceau, les grandes demoiselles qui fermaient la marche des écoles, les gazes et les mousselines papillonnant au zéphir; mais, hélas! l'enfant est devenu grave, la jeune fille occupe la place de l'habituée que j'avais d'abord étudiée avec tant de soins, et dont la tombe s'est emparée. Je cherchais en vain sur le front de cette jeune femme l'incarnat de la jeune fille : une pâleur plus grave et plus passionnée, des teintes plus chaudes et plus soucieuses l'avaient remplacé; et celle à qui jadis j'avais entendu dire : «Maman, je vais jouer avec Lucie» dit aujourd'hui : «Viens, ma fille, tu es fatiguée; repose-toi à mes côtés.»

Le jardin aussi s'était transformé : des allées gigantesques avaient été tracées, et une magnifique avenue s'étendait du palais à l'Observatoire. Le doigt de l'empereur s'était promené là.

Quant au palais lui-même, il avait pris du ventre, et sa ceinture légère de lauriers et de lilas menaçait de céder à l'obésité envahissante de l'œuvre immortelle de Jacques Debrosses. Un édifice plus lourd qu'imposant avait été *plâtré* sur l'ancien, et l'on pouvait déjà saisir des bruits de chaînes et de verrous sortant de cette nouvelle enceinte. Je n'avais laissé que de bonnes âmes et de jolies fleurs dans un jardin

de prédilection; j'y retrouvais des corps de garde et des prisons. Oh! oui, le temps avait marché.

Mais quittons cette promenade si gaie, si calme, si sommeillante jadis, lorsque la malice aimable, le ridicule naïf et la rieuse jeunesse erraient seuls sous les sycomores... Je ne sais si mes souvenirs ne sont plus aussi vifs, mais il me semble que tout cela est un peu changé; les physionomies ont moins de bonhomie et d'abandon : il y a comme une odeur de crime et d'échafaud dans l'air...

Passons vite. Vous le dirai-je? c'est ce groupe qui s'enfuit là-bas, que seul j'ai retrouvé toujours jeune, toujours frais et toujours joyeux. Ce groupe-là, c'est une grisette et un étudiant... Mais, hélas! ce n'est pas à moi de vous parler des élèves en tous genres, des couturières, des modistes, qui peuplent les avenues, et qui, pareilles à des nuées de papillons voyageurs, voltigent çà et là, l'œil ouvert à tout, et sur tout ce qui rappelle la force, la jeunesse et l'opulence; ce n'est pas à moi de vous parler de ces insectes étourdis allant se brûler à toutes les flammes, se prenant à tous les réseaux, s'accrochant à tout obstacle, se brisant à toute résistance, vaincus ou vainqueurs tour à tour, et laissant à l'air, à la ronce, au bouquet, à la charmille, quelques lambeaux d'antenne ou d'aile diaprée... Hélas! moi je n'ai plus mes jambes de quinze ans, et je ne peux atteindre au vol ces feux-follets terrestres, pareils aux météores du firmament. Ainsi donc passons, et passons vite...

Toutefois, malgré les rapides évolutions d'une jeunesse âpre au plaisir, et s'agitant à l'air libre comme pour secouer la poussière des bancs classiques; en dépit des rapides investigations de ces jeunes filles à la recherche d'un volage dont l'inconstance est semée de tant de périls, il y a dans l'ensemble du jardin du Luxembourg quelque chose de triste et d'endolori qui blesse l'âme. On dirait un de ces vastes et solitaires enclos plantés autour des cellules de chartreux ou de capucins, alors que la prière se récite dans les chapelles et fait déserter les pieuses allées. Le silence règne au Luxembourg comme si le bruit devait y être traité en séditieux. Nul roulement de voiture, nulle querelle de rue ou de carrefour; et les arbres, alors même que le vent du nord en agite violemment la chevelure, rendent un gémissement pénible et lugubre.

Le Luxembourg est un lieu de recueillement et de méditation; la science s'y retrouve heurtant la science; elle apporte avec elle un parfum de pédantisme qui vous monte à la gorge; et si vous écoutez les graves confidences qu'on se fait à l'oreille, vous n'entendez qu'un cliquetis assourdissant et confus d'x, d'y, de cosinus, de tangentes, de gaz hydrogène, d'alpha, de pile voltaïque, dont les mots seuls vous rappellent les douleurs et les déchirements qui vous troublaient dans votre chambrette aérienne.

Les rigueurs et les aspérités de la science vous poursuivent jusque dans vos rêveries les plus douces, et sont capables, même sous la brise rafraîchissante, de vous faire renoncer à tout ce qu'elles ont de consolant et de glorieux pour l'avenir.

Mais un jour, dans la semaine, échappe pourtant à cette monotonie lugubre, à ces bouffées scolastiques qui font de la jeunesse une époque si longue et si amère : ce jour, c'est le dimanche. Figurez-vous un essaim d'enfants se jouant sur un cimetière

nivelé, un vol de jeunes filles courant après les joies d'une soirée sans travail, et devinant, comme par instinct, le lieu de la promenade où elles sont sûres de trouver un bras pour leur bras, un sourire pour leur sourire. On va, on vient, on court, comme si le hasard vous poussait par les épaules; mais le hasard est souvent un dieu si tutélaire aux jeunes cœurs, que les mythologues, au lieu de lui donner un bandeau pour emblème, devraient l'armer d'une torche et d'un grelot. Le hasard est sans puissance contre la folie, et la folie règne seule le dimanche au jardin du Luxembourg.

En effet, au milieu des élans de cette joyeuseté bruyante qui semble rapprocher la vieillesse de l'enfance, en donnant à celle-ci plus de virilité, en ôtant à celle-là ses rides et sa couronne de neige, l'une affecte, en se mutinant, des airs d'indépendance et de force, l'autre, en ressaisissant ses lointains souvenirs, oublie ce que pèsent les ans et les infirmités. La joie comme la douleur a sa contagion.

Maintenant que, fidèle à ma tâche, je vous ai mené au Luxembourg, et que j'ai fait poser devant vous un de ses principaux ornements, embarquons-nous pour d'autres plages, traversons de larges routes, glissons dans d'étroits sentiers, heurtons-nous aux bornes, aux égouts, aux piétons imprudents, doublons des caps, des promontoires, ménageons nos vivres, traversons des courants d'eau, des ponts, des quais, longeons des palais avec leurs richesses, des masures avec leur pauvreté, et jetons l'ancre en face de cette grille royale aux flèches dorées, où nous attendent des études sérieuses, au milieu des frivolités qui s'y donnent quotidiennement rendez-vous : il y a partout de graves leçons à prendre, il y a partout d'utiles confidences à écouter, et celui-là seul est isolé dans le monde qui ne regarde qu'à ses pieds et ne voit que dans son cerveau. Qu'est-ce que la vie? Le mouvement... Étudions la vie, et laissons à la mort ses terribles et mystérieux secrets.

Le jardin des Tuileries est grand, aéré comme celui du Luxembourg, mais moins varié peut-être; il est vaste, malgré le soin qu'on a pris de le rétrécir en l'élargissant d'un petit parterre qui emprisonne le château. Deux terrasses élégantes lui serrent les flancs, et là-bas, près de la place de la Révolution, deux exhaussements réguliers dominent un des plus riches et des plus magiques panoramas européens. Mais voyez la bizarrerie du monde, ou plutôt de la mode! Il y a d'un côté une plantation magnifique, de l'ombre fraîche à toute heure du jour, du mystère, de suaves émanations, et la foule s'en va, poussée, pressée, heurtée, s'amonceler sur un point unique, où des maisons pareilles à des châteaux arrêtent toute bouffée du Nord, où le soleil darde ses rayons les plus pénétrants, et où la gent moutonne paraît d'autant plus à l'aise qu'elle est plus coudoyée dans sa marche inégale et tortueuse.

Eh bien! soyons moraliste et critique à la fois; j'établis là mon observatoire, et j'étudie tout ce qui se passe devant mes yeux. Nous sommes en été, et sept heures et demie viennent de sonner. La dame que vous voyez là descendant de son équipage dit à haute voix à ses amis et à ses voisins qu'elle a trente-deux ans; moi, je vous assure qu'elle n'en aura jamais trente-trois, car je sais qu'elle en a quarante. Elle suit les modes, mais elle ne les fait point; son binocle aux yeux, elle ne regarde pas, elle étudie les toilettes, et son exclamation favorite est : « Fi donc! ça ne se portera

guère. » C'est que madame de Morangy est blonde, et la robe qu'elle attaque est jaune. Sa place sous les marronniers est marquée d'avance, et presque gardée par la loueuse; les adorateurs arrivent plus tard, comme un vol d'abeilles sur la rose qui va tomber, et dont elles hâtent la chute.

« Tiens! que dites-vous de ce spencer chatoyant qui passe?

— C'est gracieux, coquet, de bon goût.

— Le nom de l'héroïne?

— Inconnu.

— C'est bon un jour, demain on ne le regardera pas. Voici pourtant une injure à nos faiseuses, et certaines bourgeoises ont parfois quelque chose qui ressemble à du goût.

— On les compte, madame.

— Ce monsieur Ernest est une satire vivante.

— Baronne, mettez au masculin, dit M. de Salerne.

— Oh! monsieur, c'est un couplet de vaudeville.

— Dont je ne me fâche nullement, madame, poursuit Ernest; monsieur ne s'est pas compris lui-même.

— Allons, je ne veux pas que la discussion continue, on a les yeux sur nous.

— C'est une habitude de tous les jours, madame, réplique Ernest galamment; il n'est question ici que de vos somptueux dîners, de vos élégantes soirées, et surtout de votre toilette, dont la gracieuse simplicité...

— Vous ne savez ce que vous dites; les diamants et les rubis ne sont jamais de la simplicité. La simplicité, c'est la misère, c'est l'impuissance; la simplicité en morale, c'est la bêtise; dans la vie réelle, c'est la pauvreté: rien n'est simple comme ce que vous venez de dire, et vous devriez faire un tour de promenade avec Arthur.

— Il est si simple de vous obéir, madame, que je n'attends pas un nouvel ordre de vous. »

La brouille paraît sérieuse; je m'attache aux pas du jeune homme justement offensé qui dit à son ami Léon, de moitié dans sa rancune : « Cette femme est insupportable, autant par ses qualités personnelles que par les airs de suffisance qu'elle emprunte à la situation d'indépendance qu'elle s'est faite. Elle s'ennuie à mourir, elle ne vit que de ses épigrammes, et griffe en minaudant, comme une femme qui ne veut pas qu'on suppose de colère dans son âme. Elle ne vient ici, croyez-moi, que pour persuader à ceux qui la remarquent qu'elle n'a rien à faire. Ce qu'elle désire avant tout, ce n'est pas qu'on sache que sa maison est bien tenue, ses réunions très-comfortables, ses valets bien payés ainsi que ses mémoires, mais que chacun soit convaincu que toutes ses heures sont des heures de loisir.

« Vous voyez quelques habituées du jardin occupées, en causant, d'une broderie, d'une lecture passagère : elle, madame de Morangy, se tiendrait pour déshonorée de toucher à une aiguille ou à une bande de mousseline. Elle est exacte ici autant que les statues. Eh bien! écoutez-la, elle n'est contente de rien, elle ne se plaît à rien. Si le vent souffle, elle ne voudrait que le calme de l'air le plus parfait; si la




E. LAMI.

brise garde le silence, elle accuse la monotonie de l'atmosphère ; quand le sol est sec, elle gronde les gardiens qui ne songent pas à la santé des promeneuses ; et si l'on arrose, elle assure que c'est une inondation projetée, un déluge pour chasser le monde, et qu'on veut faire des Tuileries une école de natation.

Madame de Morangy sait la gêne ou la prospérité des maisons de commerce, les souffrances qui pèsent sur une industrie quelconque, les mésaventures de telle ou telle famille ; et le soir ou le lendemain, elle en égaie ses visiteurs. Une gazette est moins perfide, car si elle parle à plus de monde, du moins a-t-elle un contrôle dans le démenti public. Je te jure que madame de Morangy n'a jamais dit une *vérité vraie*.

— Tu la juges avec bien de la rigueur, mon ami ; n'y aurait-il pas en ce moment chez toi cette exagération que tu reproches à ton ennemie intime, et n'est-elle pas le résultat de ta rancune ?

— Point ; je me fais ici l'écho de toutes les langues, et je suis d'autant plus à croire que je les ai longtemps combattues. Au surplus, tant pis pour elle, si elle se pare de ses ridicules ; mais ce que j'ai plus de peine à lui pardonner, c'est sa manie invétérée des mariages. Elle marierait, je crois, l'empereur de la Chine avec sa femme de chambre, pour peu qu'elle se le mît en tête. Si elle vient seule maintenant aux Tuileries, c'est qu'elle a donné deux de ses nièces à deux jeunes provinciaux adroitement attirés chez elle ; ils n'étaient qu'imbéciles, ils sont devenus sots. Et comment le contraire aurait-il pu arriver? Les jeunes filles la suivaient constamment aux bals, aux théâtres, à la promenade. Madame de Morangy est comme l'ambre qui donne son odeur à tout ce qui l'approche. Ses deux neveux sont si heureux dans le ménage qu'elle leur a fait, qu'ils viennent de partir, l'un pour un voyage en Orient, où il doit séjourner six ou huit mois ; l'autre pour Calcutta qu'il doit habiter trois ou quatre ans ; c'est le moins à plaindre. Dès qu'on se coudoie avec une parente de madame de Morangy, il est prudent de prendre un passeport à une ambassade étrangère.

— Diable ! tu me tentes ; moi, qui meurs d'envie de visiter les Indes.

— Et le ridicule?

— Peu de personnes en meurent, beaucoup en vivent ; vois si elle maigrit.

— C'est vrai, la ceinture de madame de Morangy emprisonnerait trois tailles comme celle de madame de Sarolles, qui passe là près de nous. — A-t-elle aussi quelque nièce à marier ?

— Oh ! celle-ci, c'est un type tout différent ; avec elle, mon cher, il y a plus à craindre de la médisance que de la calomnie. Elle est légère, inconséquente et folle, mais irréprochable sur tout le reste. Je connais vingt de nos plus élégants qui sont morts à la peine. Tous ont reçu des espérances, mais pas un seul n'a obtenu de rendez-vous, un billet, une ligne, un mot de sa main ; *verba volant*.

— Que veut-elle donc ?

— Un mari, rien qu'un.

— C'est peu.

— Elle trouve que c'est assez ; veuve à vingt ans, elle attend depuis dix-huit mois.

Les frelons bourdonnent, les papillons voltigent, ses oreilles et ses yeux ne portent rien jusqu'à son cœur.

— C'est peut-être qu'il est trop plein?

— Oui, trop plein de vide.

— Est-elle jolie?

— Très-jolie; mais son premier mariage la tient en garde contre un second maître.

— Et son premier époux est mort pur de sarcasmes?

— Comme au temps de l'âge d'or.

— A ce compte, elle n'est point amie de madame de Morangy.

— Que dis-tu? elles se détestent.

— Cela n'empêcherait pas qu'elles ne fussent intimes.

— Oui; mais, dans la haine de madame de Sarolles, il y a quelques grains de mépris, et tout effort pour les rapprocher serait inutile. L'obstination de cette dernière a été jusqu'à l'héroïsme, tant l'autre y mettait de vanité.

— Il paraît qu'elle l'a échappée belle; et tu la dis jolie?

— Elle est plus que cela, elle est piquante et naïve à la fois. Un jour que je la suivais depuis plus d'une demi-heure, je l'aperçus donnant l'ordre à une loueuse de lui apporter une chaise à côté d'une chaise isolée. Je me hâtais, je pris le devant et je jetai là un billet, comme on fait quand on court après toute bonne fortune. Elle s'assit, elle toucha du bout de son ombrelle le papier, je crus qu'elle allait le lire. Eh bien! non; elle le froissa dans ses gants, puis elle le déchira, sans seulement chercher à voir si quelqu'un avait les yeux sur elle.

— Et tu appelles cela de la vertu?

— Essaie ce même stratagème sur madame de Morangy; on rira bien peut-être du billet, mais on le lira et l'on en tirera profit et vanité.

— Quelles mœurs que les mœurs des Tuileries!...

— Comme celles de partout, mon ami, ni plus ni moins; seulement il y a ici plus d'éclat dans la chute, comme dans le triomphe. Les femmes, vois-tu, ne pardonnent qu'après avoir puni; une fois vengées, elles redeviennent bonnes et généreuses; elles aiment à faire couler des larmes, ne fût-ce que pour les essuyer, et le jardin des Tuileries est un jardin de femmes. Tiens, vois cette ceinture de fleurs qui rivalisent si bien avec celles qui parent ces riches carrés.

— Voilà un madrigal digne de Dorat.

— Non, j'aime mieux que tu parles encore de madame de Sarolles.

— Je te préviens que je tiens infiniment à mon état de garçon.

— Peut-être me remercieras-tu un jour de t'avoir convaincu.

— Parle.

— De la coquetterie de cette jeune femme à de l'effronterie, il y a une distance incommensurable. Habituée assidue des Tuileries, elle y vient, je te l'ai dit, pour chercher un mari, car son cœur a besoin de ne plus s'appartenir. Eh bien, si par hasard elle le trouve, si elle souffre les hommages d'un honnête homme, celui-ci n'aura encore rien fait pour son bonheur à lui, et madame de Sarolles sera d'au-

tant plus réservée et sévère qu'elle aura à craindre qu'on ne la juge plus étourdie.

Voyez, elle n'a pas d'endroit fixe pour sa promenade, elle va d'une allée à l'autre comme poussée par une force surnaturelle, cependant elle préfère celles où les *bonnes* jouent avec les enfants. Toutes les petites filles la connaissent, l'aiment et l'appellent *chère amie,* parce qu'elles aiment aussi les *plaisirs* et que madame de Sarolles se fait une joie de leur en distribuer. Il n'y a pas au monde de créature plus indépendante, et il n'y en a guère qui se rende plus esclave dans sa liberté. On dirait un combat perpétuel, une lutte de chaque instant : madame de Sarolles est une antithèse vivante, elle va là parce qu'il y a du monde, et pourtant elle évite le monde, elle aime le murmure de mille conversations qui se croisent, eh bien, elle quitte involontairement le bruit pour le silence. On dirait que chez elle l'esprit et le cœur se tournent le dos.

Je me suis trouvé avec la baronne de Sarolles ; elle nous récita les Tuileries comme un enfant récite une leçon bien apprise. Elle nous dit le nombre des orangers, les principales touffes fleuries, le sens de chaque groupe de marbre, le nom des statuaires ; elle sait la quantité de pas du jardin en longueur et en largeur, elle possède, à quelques pouces près, la hauteur exacte du grand jet d'eau ; elle vous dira que le pentagone développé forme la hauteur des tours de Notre-Dame.

Ceux qui ne connaissent pas madame de Sarolles trouveront ces études bien futiles ; hélas ! par combien de tristes et douloureuses pensées n'ont-elles pas été interrompues. Je l'ai vue sourire à des enfants jouant au cerceau ; et, de son œil à demi fermé, tombait en même temps comme un reproche à une lèvre caressante, de grosses larmes qui venaient du cœur... Mais madame de Sarolles est une habituée des Tuileries ; que son bras trouve un bras ami, qu'elle ne se sente pas seule au monde, et le monde ne la verra plus, et le monde sera pour elle dans le silence de ses appartements et dans le regard de son mari.

— Pourquoi ne te proposes-tu pas, toi !

— Mon ami, c'est fait. Tu recevras mon billet de faire part. Tout est conclu, et c'est aujourd'hui son dernier tour de promenade au jardin.

— Quand madame de Morangy l'apprendra, elle est capable de t'arracher les yeux.

— Je gage que sa mauvaise humeur d'aujourd'hui tient à quelque confidence qu'on lui aura faite de ma résolution, non pas qu'elle soit fâchée du mariage, mais parce qu'elle ne l'a pas fait.

— Oh !... un regard de madame de Sarolles vient de tomber sur toi, mon cher ami ; je souhaite à ta femme le bonheur qu'elle te promet. »

Je quittai mes deux interlocuteurs qui ne se parlaient plus qu'à voix basse.

Ceux qui veulent et cherchent quelques inspirations aux Tuileries n'y trouveront plus la folle qui distribuait chaque matin pour 90 francs de miettes de pain aux pierrots.

Pauvres ! pauvres ! que n'étiez-vous oiseaux voleurs ! Défense a été faite à cette charitable personne de semer ses dons. Vous comprenez maintenant combien il se peut que la charité soit immorale.

Il y a une classe de femmes qui tient à honneur de venir se promener aux Tuileries, c'est la classe boutiquière : *nous sommes été entendre hier la musique sur un banc*. Cette phrase frappe souvent votre oreille quand vous passez devant un magasin d'épicerie ou de mercerie ; mais toutes ces jolies bourgeoises qui finiraient par chasser de sa promenade favorite madame de Morangy, si elles osaient venir s'asseoir auprès d'elle, ne sont pas le type de la caste que nous peignons ; elles appartiennent, elles et leurs robes mal taillées, leurs chapeaux de mauvais goût et leurs charmants visages, à d'autres classes et à d'autres catégories ; laissons-les en paix, et ne faisons point passer leur petit babil boiteux au laminoir de la critique.

Je vous ai dit, ce me semble, combien le jardin du Luxembourg se montrait fier le dimanche de ses habits de fête. Eh bien, les Tuileries, par un contraste frappant, suivent une marche opposée et s'appauvrissent, les jours chômés par la foule, de leurs belles et scintillantes parures de femmes. Hélas! l'aristocratie du coffre n'est-elle pas la plus vaniteuse ?

L'opposition est peut-être plus tranchée encore ici que là-bas. Aujourd'hui, c'est un public de partout, des familles vagabondes de tous les quartiers, de toutes les zones élevées de la grande cité, des idiomes de tous les climats, des figures de toutes les couleurs, des costumes de toutes les professions : c'est une foire, un bazar, c'est une cohue qui roule, serpente, se tord, vous pousse, vous reprend, vous rejette sans dire gare, comme si les bras qui s'agitent s'étaient exercés à lutter contre toute colonne de bronze, contre toute masse granitique. Et au milieu de tout cela, des paroles étranges, des jurons ressemblant à des anathèmes, des caresses ressemblant à des colères ; et tout cela, de la joie, de l'ivresse, de l'enthousiasme. Les Tuileries sont en goguette le dimanche, et vous comprenez dès lors pourquoi l'opulence s'en éloigne avec dégoût.

L'orgie du riche ne se développe que dans les salons et les boudoirs ; l'orgie du riche veut les flambeaux et les tapis, mais non les gazons et le soleil.

Or, savez-vous le point capital qui résume dans une même antithèse toutes les dissemblances que nous venons de signaler entre les promeneuses du Luxembourg et celles des Tuileries ; le motif secret des éternelles antipathies qui règnent entre les deux camps et qui les séparent bien mieux que la distance et le courant du fleuve, eh bien, pour terminer par un seul trait le croquis de ces deux types, je vais vous le dire.

Grâce à son collet monté, à ses traits immobiles, à son front sec et sérieux, à sa demarche mécanique, à ses discours pédantesques et à ses allures mesurées, l'habituée du Luxembourg à trente ans passe pour en avoir cinquante ; tandis que celle des Tuileries, grâce à son intrépidité, à sa coquetterie persévérante, aux riens, aux fadeurs, aux naïvetés qu'elle débite avec un tact inouï, à la cour qui la suit, à la toilette qui la signale, au prestige qui l'entoure, porte vingt ans sur une figure de quarante, et, après cela, faites qu'une vieille jeune fille du Luxembourg et une jeune douairière des Tuileries s'embrassent sans se mordre, et pour l'invention, je vous fais breveter de toutes les cours du monde.

JACQUES ARAGO.





LES CHIFFONNIERS.



VOICI des types monstrueux, d'ignobles figures, d'abominables mœurs : la forme, le fond, le dessus, le dessous, tout est pourri chez les chiffonniers. Pour faire un mur, il faut du sable, de la chaux, des pierres et un maçon ; on fait un chiffonnier avec une hotte, un crochet, une lanterne et le premier gueux venu. Le gueux est appelé un *homme,* la lanterne un *fallot,* le crochet une *canne à bec,* la hotte un *hotteriot.* Avant de se voir légalement constituées en individu, c'est-à-dire en chiffonnier, il faut encore que ces matières premières trouvent deux parrains, deux témoins qui répondent de leur moralité; il faut en outre qu'elles possèdent 40 sous. Ces conditions remplies, la transfiguration est opérée ou à peu près. Les deux témoins accompagnent l'homme et la hotte chez le commissaire de police ; ils attestent devant ce magistrat que l'homme est honnête et que la hotte n'a pas été volée. M. le commissaire en réfère à son préfet, et, environ huit jours après ces formalités préliminaires, moyennant les 40 sous dont nous avons parlé, il est délivré à l'homme et à la hotte une médaille numérotée, après quoi tout est dit. Il y a un chiffonnier de plus et un vagabond de moins sur les fumiers de Paris. Le vagabondage, comme on voit, est très-facile à éluder.

Les chiffonniers sont divisés en deux races, celle des *Auverpins* et celle des *Parisiens*. Les Auverpins viennent de l'Auvergne; les Parisiens viennent de tous les pays. Quelques-uns parmi ces derniers ont *fauché le grand pré* à Toulon et à Rochefort, et il n'est pas rare de les voir retourner dans ces climats, les pieds bien ferrés, et

escortés par les chiourmes du roi. Les Auverpins valent un peu mieux que les Parisiens ; ils sont un peu plus sobres parce qu'ils sont plus intéressés ; un peu moins déguenillés, un peu moins cyniques : mais la différence que nous constatons est si mince, qu'on la remarque à peine après quinze jours d'observations et d'études. Ils ne font usage, ni les uns, ni les autres, de la langue de Paris qu'ils savent à peu près ; les Auverpins s'expriment dans leur patois natal ; les Parisiens *entravent bigorne*, c'est-à-dire qu'ils parlent *l'argot*, l'idiome des voleurs et des assassins. Quoiqu'elles se détestent l'une l'autre cordialement, ces deux races habitent les mêmes contrées, des rues étroites et tordues comme des serpents à l'extrémité méridionale de la place Maubert, et dont cette place est le Carrousel. C'est là que les chiffonniers font leurs évolutions et leurs grandes parades. Comme si le choléra y soufflait toujours, l'air que l'on respire dans ces tristes quartiers est chargé de miasmes putrides et infects ; les maisons, en vieillisant, n'y deviennent pas grises ou noires, comme partout ailleurs, mais elles se revêtent peu à peu d'une couche fiévreuse, à fond jaune et vert, à nuances livides. Beaucoup d'entre elles sont borgnes ; beaucoup sont veuves. celles-ci d'une croisée, celles-là d'un châssis. A quelques-unes on voit pendre un volet dépareillé, retenu par un de ses angles à un morceau de gond, comme une aile cassée au flanc d'un oiseau. D'autres ont pris du ventre en devenant vieilles : affaissées sous leur poids, arrondies par le milieu, quand dans la même rue il s'en trouve deux en pareil état, on serait tenté de croire, si elles pouvaient parler, qu'elles vont aller au-devant l'une de l'autre pour se dire à l'oreille : « Ma sœur, il faut mourir ! »

Les maisons habitées par les chiffonniers sont des espèces de hangars, toujours encombrés de pourriture, de fumier, de fange et de chiffonniers, depuis la base jusqu'aux combles. Chacun de ces pauvres habitacles a son nom particulier, mais le plus célèbre est le *Petit-Bicêtre*, situé rue Mouffetard. C'est un entassement de chambres étroites, presque sans jour, et louées 4 francs par mois, prix fort. Là, tout est pêle-mêle, la nature vivante et la nature morte, les ordures et les morceaux de pain, les chiffonniers, les chiffonnières et les cadavres des chiens et des chats qu'ils ont tués ou trouvés morts dans leurs rondes de jour et de nuit. Tout cela fait même lit, tout cela vit ensemble. C'est affreux.

Bien qu'ils soient tellement infimes et rabattus si près du sol, que l'imagination ne conçoive pas d'inégalités possibles parmi eux, les chiffonniers subissent, comme la société supérieure, toutes les conditions de notre organisation fatale ; il y a chez eux des pauvres et des riches, des grands et des petits, tout comme il y en a au-dessus d'eux ; il semble que ces infortunés n'aient perçu de la race humaine qui les domine que son côté mauvais. Ainsi que nous l'avons dit tout à l'heure, il ne faut que trois instruments bien chétifs et d'une valeur bien négative pour outiller complétement l'industrie des chiffonniers ; eh bien, on rencontre dans ces tristes hordes beaucoup de parias qui n'ont jamais possédé ces trois misérables outils, une hotte, un crochet et une lanterne ! On en voit même qui n'en possèdent pas un seul. Christophe, un vieux chiffonnier que ses confrères ont surnommé le *philosophe*, parce qu'il parle toujours et souvent bien, a un sac de grosse toile pour tout bagage. C'est d'ailleurs

un homme à part au milieu des siens; il est fier, il ne s'enivre pas, il marche seul, il vit seul : Christophe tient à la fois de Diogène et de Chodruc Duclos. Les personnes qui ont été à même de l'apprécier, ont voué à ce pauvre chiffonnier une estime spéciale. L'un de nos bons physionomistes populaires, et l'un des plus spirituels dessinateurs du *Charivari*, mon camarade Traviès, m'en a fait le plus grand éloge. C'est quelque chose de bien beau, en effet, que la probité dans la misère; quelque chose de si beau, que, là seulement c'est une vertu. L'homme riche n'a pas de peine à vivre dans les limites du Code pénal; s'il est honnête, c'est par nécessité ou naturellement; il perdrait à ne l'être pas. Quand on peut manger du gruau, on n'est pas tenté de voler du pain bis; jamais le cheval favori du prince n'a convoité la paille de celui du meunier. Sachons donc gré au pauvre Christophe de sa probité fidèle et incorruptible; nous lui devons bien au moins un peu de reconnaissance pour tant de courage et de résignation! On rencontre souvent Christophe par les rues de Paris, au milieu d'un groupe serré autour de lui et prêtant l'oreille à ses étranges discours. De sa main gauche, fortement nouée, il soutient sur son épaule son large sac, et tout en pérorant avec ceux qui l'entourent, il fait jouer à sa main droite le rôle du crochet qui lui manque. Christophe a dû bien souffrir avant de dépouiller sa dignité d'homme, avant de se retirer chez les chiffonniers! Aussi, voyez : il raille, il accuse, il insulte les passants et les curieux; et pourtant il fouille à pleins doigts le fumier sur lequel il s'est établi. Quand il s'éloigne, il vous jette avec dédain un ricanement magnétique dont les vibrations retentissent longtemps dans votre sein et vous font mal.

L'imagination refaisant d'ordinaire toutes les choses créées par les hommes un peu mieux qu'elles ne sont, il en résulte que Christophe est le chiffonnier de l'imagination ou plutôt selon l'imagination. Les artistes, les poëtes et les femmes plus ou moins poitrinaires ne le rêveront jamais autrement. Aussi, malgré sa supériorité incontestable, Christophe est, au moins pour eux, la personnification typique des chiffonniers. Cette élévation naturelle de Christophe lui a valu les honneurs de la peinture. On a fait son portrait, on l'a lithographié, et il s'est trouvé si ressemblant, que tout le monde l'a reconnu, même ceux qui ne le connaissaient pas!

Il fut un temps où l'industrie des chiffonniers était beaucoup plus fructueuse qu'aujourd'hui. C'était avant l'institution soi-disant philanthropique des caisses d'épargne. Alors les cuisinières volaient un peu moins leurs maîtres, et ne connaissaient pas la valeur des choses qu'elles jetaient dans la rue. Les verres cassés, les débris d'ossements, les fragments de guenilles, les loques de toutes sortes n'avaient, pour elles, aucun prix, tandis que le chiffonnier s'en arrangeait parfaitement. Ces embarras et ces souillures des grandes maisons faisaient sa fortune, et il vivait à peu près suffisamment de ce que les cuisinières et les chiens ne voulaient pas. Les chiens, qui ne mettent rien à la caisse d'épargne, ne sont devenus ni plus voleurs ni plus intéressés; ils sont aujourd'hui ce qu'ils étaient autrefois; ils mangent la chair et laissent les os. Les cuisinières ne laissent rien. A l'heure qu'il est, le fumier n'est pas plus gras devant l'hôtel du riche que devant la demeure du nécessiteux. Il faut pourtant que les chiffonniers trouvent leur pâture dans ces boues explorées déjà avec tant

de soin. Pour eux, il n'y a pas ailleurs d'existence possible; ôtez-leur les tas de fumier, et ils n'auront plus en perspective que le bagne, la morgue ou l'échafaud, ces trois enfants du vice et de la pauvreté, les cousins germains des chiffonniers.

Un chiffonnier gagne de 30 à 40 sous par jour, selon la saison, mais toujours au prix de quinze heures de travail, à peu près. Les chiffonnières gagnent un peu moins, les enfants presque rien. Tous ont mêmes vices, mêmes habitudes, mêmes allures; enrayés sur la même voie, aucun n'a tenté d'en sortir, aucun n'a regardé sérieusement au delà. Au delà il y a peut-être un nouveau monde, cependant! Les mâles, les femelles et leurs petits, abrutis dès le berceau, haïssent les gens heureux, sans savoir pourquoi ils les haïssent; c'est une haine irréfléchie, paresseuse, impuissante, une passion chronique, mais édentée, qui ne mordra jamais, qui n'aboiera même pas; elle grogne, et cela lui suffit. Pour eux-mêmes, ces malheureux n'éprouvent qu'un sentiment, le mépris. Chose étrange! ils en sont venus à trouver leur nom de chiffonnier trop relevé, trop aristocrate : ils en ont mis en circulation deux ou trois autres pour le remplacer, et selon toute apparence, c'est le mot *chifferton* qui restera; il est déjà en fort bonne position parmi les chiffonniers réformateurs.

Le travail des chiffonniers est partagé en trois divisions, à savoir : les rondes, le triage, la vente. Tous les chiffonniers se lèvent à l'aube du jour; en été avant les alouettes, en hiver avant les corbeaux. Il y a dans les habitudes nécessaires de ces malheureux quelque chose de semblable à la vigilance des fourmis et des abeilles; mais le butin qu'ils entassent, mais les fleurs qu'ils explorent, comme tout cela est sombre, repoussant, terrible! L'imagination des chiffonniers a résisté cependant à la corrosivité de leur état; elle chante, elle sourit, elle espère, elle a des visions sonores et argentées; elle est heureuse, par moment.

Avez-vous rêvé quelquefois, lorsque vous étiez fort jeune et qu'il ne vous était pas encore venu à la pensée que votre maîtresse, après tout, ne serait guère autre chose que soixante kilogrammes de chair et d'os, façonnés avec plus ou moins d'art, sous quelques poignées de cheveux noirs ou blonds; avez-vous rêvé, les yeux ouverts, par un beau jour de printemps, quand les amours fleurissent au cœur et les églantines sur les buissons, quand la terre commence à se fendre sous les ardents baisers du soleil, quand les rameaux des arbres frémissent en se touchant, quand toutes vos cousines vous semblaient jolies; avez-vous rêvé qu'il vous tombait une Ève du ciel ou qu'il vous en arrivait une de quelque maison voisine? Si vous avez fait ce rêve, vous vous y êtes complu tout entier; vous y avez couché et endormi votre âme et toutes les facultés de votre âme; bientôt, par je ne sais quelle puissance magnétique, votre rêve a pris une forme réelle, un corps palpable; il a eu des yeux charmants et il vous a regardé; il a eu des lèvres veloutées et cramoisies, et au milieu de ces lèvres une voix si douce et si amoureuse, que les tourterelles en étaient jalouses; et puis, dans un moment d'extase ineffable, dans une crise inexplicable, inouïe, vous avez serré contre votre sein votre imaginaire Galatée; vous l'avez appelée des noms les plus doux, les mieux aimés; vous avez compté les cils de ses paupières, les dents de sa

bouche, les battements de son cœur, et vous n'avez plus rien vu ! Un chasseur a passé tout près de vous; il a tiré et tué sur l'arbre qui vous abritait une petite mésange bleue et or; le bruit de son coup de fusil vous a réveillé; et lorsque pour y retenir les baisers qui s'y épanouissaient, vous avez porté la main à vos lèvres, c'est un colimaçon ou un crapaud que vous y avez trouvé !.... Il ne faut pas autre chose pour faire le plus joli rêve du monde. Les chiffonniers en font de ravissants sur les fumiers de Paris. Ils cherchent des cuillers d'argent, ou de vermeil, ou d'or!...

J'en ai surpris un au moment où il croyait toucher à la fortune. Il pouvait être dix heures du soir. Ce malheureux était courbé comme un cerceau; ses pieds et ses mains se touchaient sur le fumier qu'il venait d'éventrer et dont il fouillait les intestins. Je m'approchai de lui avec précaution, et à la clarté de sa lanterne je pus l'examiner sans être vu. C'était comme une tête de Rembrant, huileuse et d'un vermillon jaunâtre, mais une tête admirablement expressive et d'une énergique vitalité. On devinait à ses agitations extérieures quel travail il se faisait dans cette nature révolutionnée. Tout à coup un rayon argentin jaillit, comme une étincelle, des entrailles du fumier; en même temps un petit bruit légèrement sonore passa dans l'air. Ce bruit et ce rayon, si faibles qu'ils furent, remuèrent profondément mon pauvre chiffonnier. La vie sembla s'arrêter en lui; un tremblement rapide fit frissonner ses haillons sur ses os, il tomba en poussant un cri sourd.

Au bout de quelques minutes, au bout de quelques heures peut-être (l'émotion nous emporte si vite !), mon pauvre homme se releva : sa main crispée serrait convulsivement quelque chose que je ne pouvais voir; son visage était couvert d'un sourire triomphal et puissant; et puis, la main s'ouvrit, le sourire s'arrêta et disparut, les teintes rouges devinrent blanches, et un épouvantable juron sortit de la tête sombre de cet homme. Je m'approchai de lui.

« Vous avez trouvé une cuiller d'argent? lui dis-je.

— Je l'ai cru un moment... c'est vrai?

— Eh bien !...

— Tenez ! »

Il jeta sa trouvaille à mes pieds; c'était une tête de merlan !

O rêves de jeunesse ! crapauds et colimaçons ! poétiques chenilles ! en vérité, vous valez mieux qu'une tête de merlan !...

Après tout, c'est ainsi en toutes choses, et les rêves sont les franges de la vie humaine. Dans le passé, ce sont des souvenirs; dans l'avenir, des espérances; toujours quelques fleurs enfantées par l'imagination, et qui nous font aimer, çà ou là, à côté de nous. S'il était impossible d'y rêver, les positions sociales, même les plus hautes, seraient inhabitables. Il n'en est pas une qui ne soit encombrée de plus de mal que de bien. C'est pour cela sans doute que la nature a donné à tous les êtres tant de propensions à espérer, à croire au bonheur, à s'abuser toujours, à regarder la vie comme on regarde un fleuve, c'est-à-dire seulement là où le fleuve n'est plus et où les bords commencent. S'il n'y avait rien au delà du vrai, rien en dehors de l'absolue réalité, qui voudrait être chiffonnier, qui voudrait être roi? Personne. Les chiffonniers cherchent aussi des billets de banque et des portefeuilles; s'ils ramas-

sent autre chose, c'est par nécessité et parce que, après tout, il faut manger; mais ôtez-leur cette douteuse et presque impossible Amérique : *une cuiller d'argent cachée dans un fumier!* et ils s'arrêteront sur-le-champ; ils vendront leurs crochets, leurs lanternes, leurs hottes; ils se feront voleurs, assassins, mouchards, que sais-je? Ou bien, les pauvres animaux, ils se coucheront sur le pavé et crèveront en plein air, à la pluie, au soleil, sous la neige ou le brouillard, ou sous les roues de quelque voiture. Qu'importe!....

C'est pendant la nuit principalement que l'espérance, cette fleur de toutes les misères, éclôt dans l'âme des chiffonniers. Pendant la nuit, on les voit à peine; ils n'ont pas à craindre l'impitoyable loi qui commande la restitution des objets trouvés; si c'est enfin cette fois que leur rêve doit se réaliser, ils n'en parleront à personne; pour quelques verres d'eau-de-vie, leur conscience se taira; d'ailleurs ils l'enivreront tout à fait, leur bonne conscience, si elle gronde! et, quoi qu'elle dise, ils ne l'entendront plus quand avec eux elle battra les murs!

Cependant lorsqu'ils ne trouvent ni cuiller d'argent, ni portefeuilles, ni billets de banque, c'est-à-dire tous les jours que Dieu fait, les chiffonniers, plus sages que le héron de la fable, se rabattent sur le frétin et se gardent bien de dédaigner quoi que ce soit. Les yeux penchés vers la terre, comme des brutes, ils en fouillent du regard les plus imperceptibles cavités. Ils voient l'insecte qui se meut et le grain de sable qui luit entre deux pavés; ils distinguent au milieu de la boue, et de fort loin, la tête rouillée d'un vieux clou; rien n'échappe en un mot à leur minutieuse investigation, prompte, calme et passionnée tout à la fois. Aussi, lorsque le jour est bon, ils ont bientôt rempli leur hotte que la plupart d'entre eux appellent *mannequin*, et par dérision *cabriolet*. Les débris de vaisselle, les lambeaux de torchons, les talons de bottes, les tessons de bouteilles, les morceaux de papier gris, les restes de mèches à quinquets, les chiens tués ou empoisonnés, les ossements de toute nature, et jusqu'aux fragments de légumes, tout est marchandise, tout a une valeur, tout est de bonne prise pour le chiffonnier. Avec ces ordures il fera de l'argent, ce pauvre alchimiste, et avec cet argent, il trouvera de quoi se repaître; et il ne crèvera pas de faim.

C'est là sans doute une épouvantable condition; mais habitués à ce train de vie, à ses déceptions continuelles, à son abjection fatale, les chiffonniers ne font rien pour en sortir. Ils se plaisent là dedans, ils y naissent et ils y meurent, comme les vers dans la chair bleue. Que voulez-vous? avec les 40 sous qu'ils gagnent à peu près tous les jours, ils pourraient vivre convenablement, un peu mieux; ils ne veulent pas vivre mieux. Ce qu'ils veulent avant tout, c'est du vin et de l'eau-de-vie; « du camphre et du vitriol, » comme ils disent; quelque chose enfin qui leur brûle, le plus vite possible, les poumons et le cerveau. Un chiffonnier qui penserait ne pourrait pas faire son état. Les chiffonniers rêvent, ils ne pensent jamais.

La bonne ville de Paris, cette belle prostituée toujours prête à satisfaire tous les appétits, ceux du vice et ceux de la vertu, ceux de la bouche et ceux du couteau; Paris a produit des cabaretiers tout exprès pour les chiffonniers; il y a à Paris des bouges où l'on ne reçoit que ces gens-là et les voleurs, qui entrent partout. Un homme

vêtu à peu près décemment n'y serait pas reçu, à moins pourtant qu'il n'établit sa dignité d'une manière précise, soit en prouvant qu'il vient du bagne ou qu'il y peut aller, soit en montrant sa médaille de chiffonnier ou sa carte d'agent de police. Voilà cependant les couches inférieures de l'espèce humaine, telles que les a faites la civilisation! Ces établissements sont quelque chose de monstrueux, et les hommes y sont traités plus mal que les chiens. Le tavernier, le cabaretier, si vous aimez mieux, toujours protégé par la police, exerce sur toutes ses pratiques un contrôle brutal. Il les injurie, il les frappe, il les entasse sur de la paille dans une pièce reculée et sourde, quand ces malheureux, qu'il a empoisonnés avec ses drogues, ne peuvent plus se tenir, même sur les genoux. Les chiffonniers appellent cette pièce clandestine la *salle de police*, le *violon*. Ils y dorment, les uns sur les autres, lorsqu'ils sont soûls, en long et en large; et quand ils en sortent, ils ne se plaignent pas; mais ils recommencent à boire, s'ils ont encore de l'argent.

C'est dans ces ignobles repaires, et ils sont nombreux à Paris, que les chiffonniers vont engloutir le prix de leur travail. Le plus souvent, il n'y a ni bancs ni chaises dans ces trous bâtis en maçonnerie, mais seulement des cordes attachées au plafond et qui descendent vers le pavé de l'antre jusqu'à hauteur de moitié d'homme. Quand il en est ainsi, les convives se soutiennent à ces cordes, à leurs risques et périls. S'il en tombe quelques-uns, les autres marchent dessus; voilà tout. Il y a, rue des Marmousets, une maison de ce genre, que la police municipale fait fermer le dimanche et le lundi, par mesure de précaution, à trois heures du soir! Jugez ce que ce peut être que cette maison, rue des Marmousets!

Les chiffonniers prennent leur nourriture au hasard, mais presque toujours sur les marchés publics. Là, pour quelques sous, on leur vend des croûtes de pain, des restes de viande, des balayures de maraicherie, des *arlequins*, comme ils disent, et ils ne demandent rien de plus. On pourrait même se dispenser de faire cuire leur pâtée dans le saindoux; ils ne s'en plaindraient pas. Pour 20 centimes, ils dînent merveilleusement, à leur avis, chez la mère Cousin. La mère Cousin est leur Borrel; elle habite le marché des Jacobins, à cent pas des Tuileries.

Il existait autrefois, dans les environs de la place Maubert, un restaurant spécialement consacré aux chiffonniers, et dont l'histoire mérite d'être arrachée à l'oubli. Ce restaurant, établi au rez-de-chaussée, était composé de deux pièces basses, noires et comme écrasées sous le poids des étages supérieurs. De longues tables entourées de bancs, le tout en sapin et soutenu sur des pieds solidement enfoncés dans le sol, tel était l'ameublement de ce pauvre logis. Aucun saint en renom, aucune allégorie, aucune devise n'avait été barbouillé au dessus de la porte, mais on y lisait en lettres grossièrement dessinées : « A L'AZART DE LA FOURCHAITE, ICI L'ON DÎNE POUR UN SOU! » Cette enseigne avait fait fortune, et il devait en être ainsi, dans un pareil quartier. Eh bien, c'était une ironie cruelle que cette enseigne, un mensonge tentateur, amer. Voici comment on dînait pour un sou à *l'azart de la fourchaite*. Dans la première pièce de cet abominable réfectoire, une chaudière immense, en cuivre jaune et vert-de-grisé, reposait sur un trépied en fer, audessous duquel on entretenait avec soin un grand feu. On jetait dans cette chaudière quinze à vingt

livres d'*arlequins*, c'est-à-dire des restes de viandes achetés dans les gargotes du voisinage. Deux ou trois têtes de moutons, coupées en deux, étaient ajoutées aux *arlequins*, et le tout nageait et sursautait dans la chaudière au milieu d'une marre d'eau grasse et moussue. Un pauvre diable venait-il à passer avec un sou dans sa poche et la faim au ventre, — il entrait là, alléché par les promesses de l'enseigne, et il demandait à dîner.

Alors, voici la scène qui se passait si notre commensal arrivait pour la première fois dans ce terrible restaurant.

Une grosse femme, presque ronde, une figure toute rouge et de la barbe, avec des yeux gris et clignotants, s'avançait aussitôt et remettait aux mains du malheureux une fourchette en fer, longue de quatre pieds environ, noire de fumée graisseuse et armée de trois pointes.

« Votre sou, » demandait-elle aussitôt.

A l'azart de la fourchaite, on payait son dîner d'avance.

Notre homme donnait son pauvre sou, jaune ou rouge, en cinq centimes, en quatre liards, en une seule pièce, comme il était, comme il l'avait trouvé, ou gagné, ou comme on le lui avait donné. Il y a des infortunés à Paris, et pas mal, qui pourraient très-bien croire que l'argent n'existe pas, s'ils n'en voyaient empilé derrière les grilles des changeurs. L'auteur de cet article s'est demandé très-sérieusement, pendant quatorze mois, s'il n'y avait plus une seule pièce de 5 francs à Paris. A la fin, un honorable député, M. Chapuys Montlaville, lui prouva, sur un seul mot, qu'il y en avait encore quarante, et plus.

La femme ronde s'assurait que le sou était bon, ou les centimes, ou les liards. C'était bientôt fait. Elle prenait ensuite son homme par le cou, à peu près comme le bourreau au moment où il va enfourner une tête dans l'éternité ; et puis, détournant celle du pauvre diable, elle lui allongeait le bras armé de la fourchette jusqu'au-dessus de la chaudière. Alors elle lui disait : Piquez !...

Il abaissait la main, plongeait perpendiculairement sa fourchette au fond du gouffre, et le morceau qu'il avait *piqué* et qu'il retirait de l'eau, lui appartenait. C'était avec cela qu'il devait dîner pour son sou.

Ce morceau était quelquefois un cou de poulet, appelé par les chiffonniers un *titi* ;

Ou bien c'était un tronçon de pomme de terre ;

Ou un radis noir, creux ;

Ou un pied de chat domestique ;

Ou une oreille de quoi que ce soit ;

Ou une couenne de lard rance et jaune.

Lorsque c'était une moitié de tête de mouton, la *pièce à choisir* était gagnée.

Le plus souvent ce n'était rien du tout.

Un de mes amis, M. Auguste Luchet, avec lequel j'allai un jour visiter cette abominable providence, voulut jouer à l'*azart de la fourchaite*. Il s'empara du trident et le plongea dans la chaudière. A la quatorzième fois, il en retira une coquille de moule, mais la moule était restée au fond.

Après quelques années de vogue, soit que la police ait mis fin aux spéculations philanthropiques de cet établissement, soit qu'il ait été naturellement abandonné, il a disparu.

Les chiffonniers les plus heureux sont ceux qui trouvent dans leur ronde quelque chose à manger, quoi que ce soit. Ils soufflent là-dessus et ils s'en bourrent le ventre, sans faire la grimace, et bien contents, en vérité! Ils appellent ce festin *un dîner chez la mère la Rue*; or, comme la mère la Rue est la seule personne au monde qui leur fasse crédit, c'est toujours avec orgueil et fièrement qu'ils parlent d'elle. Eh! bon Dieu! il faut bien aimer quelque chose et quelque part, ici-bas; pourquoi n'aimeraient-ils pas la rue, ces pauvres gens qui lui doivent tout!

Viennent à périr les colonies et les betteraves, et les chiffonniers trouveront du sucre, s'il le faut, au milieu de ces grands fossés qu'on appelle les rues de Paris. Quant à présent, c'est là qu'ils font leur récolte de tabac et qu'ils cherchent le fer dont ils ont besoin. Voici comme : l'un des leurs, vieux soldat, non décoré, mais ayant, dit-on, souvent mérité la croix, ce qui vaut mieux ; l'un des leurs, marié légitimement et père de famille, même un peu marchand de vin, dégoûté un jour de son pauvre état de chiffonnier, chercha dans sa tête un moyen d'en sortir tout à fait. Il ne savait rien faire. Dans le temps de sa jeunesse, on n'apprenait aux enfants qu'à tirer des coups de fusil et à supporter de longues marches. Il était vieux d'ailleurs et incapable d'aucun travail pénible. Il avait des enfants à son tour, mais sa pauvreté n'avait point permis qu'il leur fît apprendre un métier. Il possédait en outre une vieille femme, mais elle avait été cantinière, et ne se souvenait pas d'avoir fait autre chose que *passer la goutte* à nos soldats sur le champ de bataille, à travers les balles et au milieu du feu. Autour de lui, il avait beau regarder et étendre les bras, il ne voyait rien qui pût l'aider à sortir de son malheureux métier. Il y songeait tout le jour, et la nuit il en pleurait. Après bien des recherches, bien des calculs, bien des rêves, il lui vint enfin dans l'esprit qu'il était impossible que le tabac vendu par la régie fût plus mauvais. Depuis longues années, il savait que cette abominable choucroûte enfumée était beaucoup trop chère. Du rapprochement de ces deux faits, jaillit pour lui, comme une source au désert, une vie nouvelle, une situation meilleure. Il dit, je serai marchand de tabac et il le fut. On le vit, dès le lendemain, lui, sa femme et ses enfants, se promener dans les rues de Paris, un panier au bras, et cherchant sur les trottoirs et jusque dans les ruisseaux, les bouts de cigares tombés de la bouche des passants ou rejetés par eux.

Les galeries du Palais-Royal, les boulevards, les Champs-Élysées, furent les premiers endroits qu'on leur vit exploiter. Peu à peu, ils s'introduisirent dans les estaminets. Aujourd'hui, quand ils rentrent, le soir, dans leur pauvre gîte, il est bien rare qu'ils ne rapportent pas, à eux tous, une dixaine de livres de ces bouts de cigares. Alors ils se rangent en rond, autour d'une table; ils disposent leur récolte au milieu d'eux, ils l'épluchent, ils la trient, ils en font des lots. Chacun d'eux, armé d'un grand couteau de cuisine, hache ensuite devant soi, pour en faire du tabac à pipe, sa part de la récolte du jour. Le lendemain, enfin, tout en faisant leur

ronde, ils vendent aux chiffonniers qu'ils rencontrent, et seulement au prix de dix centimes l'once, le tabac à fumer et à mâcher dont ces pauvres diables ont besoin pour vivre.

Quant au fer, ce sont les chiffonniers eux-mêmes qui l'extraient des rues, ou du moins un certain nombre d'entre eux. Ceux-ci sont nommés par la police et par leurs confrères, les *ravageurs*. Ils ne travaillent pas lorsqu'il fait beau, mais seulement quand il pleut, un instant après la pluie. Alors l'eau coule à torrents dans les rues inclinées de Paris. Elle a charrié, dans les rigoles ménagées par le pavé, tous les morceaux de clous et de ferraille qu'elle a pu emporter en passant, et tout cela s'est arrêté çà et là, dans les interstices des pavés. Les *ravageurs* le savent bien. Aussi, dès que le ciel se charge de nuages, dès que les nuages s'amoncèlent au midi et semblent traîner sur la ville et s'écorcher les flancs aux angles des toits, dès ce moment tous les ravageurs, jeunes et vieux, sont en fête. Chacun prépare son crochet et boit du *camphre* en attendant l'orage. Tout à coup les nuages crèvent, la pluie tombe à verse ; c'est le beau temps des *ravageurs*. Dans un instant ils vont se mettre à l'œuvre. La pluie a cessé, les voici :

Toutes les rues inclinées de Paris, et au milieu desquelles coule un ruisseau, sont occupées par une file de pauvres gueux en blouses, ployés en deux, la tête au niveau des genoux, les regards au fond du ruisseau, et cherchant de la ferraille entre les pavés. La besogne faite, ils vendent un sou la livre leur misérable butin. Pour nous autres, un sou n'est rien ; pour les ravageurs, c'est l'espérance, c'est la vie, c'est tout ! Oh ! que de chiens inutiles absorbent, sans s'en douter, ce qui suffirait aux besoins de nombreuses familles !...

La police n'aime pas les ravageurs. On prétend qu'ils détériorent le pavé de Paris. Quand elle en prend en flagrant délit, c'est-à-dire travaillant pour manger, elle s'en empare, elle les conduit en prison, elle les fait condamner, et puis probablement elle se donne, au nom de la société, sa propre bénédiction. Quelle raillerie !...

Quoi qu'il en soit, et ceci soit dit en l'honneur du plus hardi des chiffonniers, voici dix ans que la police traque le *général Bertrand*, le plus vaillant des ravageurs, et elle n'est pas encore parvenue à l'arrêter.

Le Général Bertrand, *ravageur*, n'est pas ce vieux et fidèle compagnon de l'Empereur que nous connaissons tous. Grâce à Dieu ! celui-ci peut vivre autrement qu'en cherchant des clous dans les ruisseaux de Paris. Celui dont nous parlons est tout simplement un chiffonnier héroïque, un brave entre les siens, et que les siens ont appelé général, parce qu'il se nommait aussi Bertrand, comme l'austère compagnon de notre grand Empereur.

Les jeunes chiffonniers ne se font remarquer au milieu de leurs pères que par un seul trait, un manque de mémoire, un rien, voici : dès qu'il peut travailler à son compte, c'est-à-dire à douze ans environ, le petit chiffonnier se hâte d'abandonner l'antre paternel. Il se procure les instruments dont il a besoin, et on le voit errer seul au travers de nos tas de maisons. Pendant les premiers jours de sa liberté, il sait encore le nom de son père, mais au bout de trois mois, demandez-le-lui, il ne s'en

souvient plus. Il sait bien qu'on l'appelle *Gugusse, Titi, l'Amour, etc.*, mais voilà tout. Pauvre enfant !

C'est sous les galeries du marché du Temple que les chiffonniers achètent leurs vêtements. Une blouse en été, une guenille quelconque en hiver, une casquette, un pantalon multicolore, deux souliers réformés à l'armée de Sambre-et-Meuse, mais garnis de bons clous aujourd'hui, voilà leurs harnais des fêtes et de tous les jours. Quant à la chemise, c'est au marché Saint-Jacques, chez mademoiselle Victoire qu'ils vont la chercher ; ils l'appellent du nom de la marchande, une *victoire*. Elle leur coûte 10 sous ; quelquefois moins, jamais plus.

Les chiffonniers deviendraient presque tous électeurs, s'ils savaient profiter de leur position qui ne les oblige à aucune dépense ; s'ils aimaient un peu moins le camphre et le vitriol. Ils seraient considérés, choyés, on leur donnerait des poignées de main et on leur ferait la cour tous les cinq ans ; enfin, ils pourraient mourir dans leurs lits. Eh bien, allez dire cela à un chiffonnier : il vous répondra que l'hôpital n'est pas fait pour les chiens, et il vous tournera le dos. Les chiffonniers sont des malades incurables.

On a rangé tout récemment les chiffonniers parmi les classes dangereuses de la ville de Paris. On a eu raison : les chiffonniers sont dangereux ; mais à qui la faute ? Au lieu de s'amuser à bâtir des prisons modèles où, pour un seul détenu, l'état ne paie pas moins de 500 francs de loyer, comme à la Roquette ; au lieu de faire aux prisonniers civils une vie si douce qu'elle dépasse en bien-être celle de nos ouvriers actifs les plus laborieux, ne vaudrait-il pas mieux s'occuper sérieusement du sort des classes pauvres ? Encore une fois, ce n'est point par plaisir qu'un homme se fait voleur ; c'est parce qu'il n'a pas de travail, pas de gite, pas de vêtements, pas de pain. Lorsqu'il sera en prison, il aura tout cela. Il le sait bien, ce pauvre homme qui ne s'est pas encore écarté du droit chemin, et c'est là pour lui en vérité une science formidable. Vous qui l'accusez, vous qui le condamnerez demain, la main sur votre gilet et les yeux dans votre Code, vous ne savez pas tout ce qu'il a fait, ce malheureux, avant de mettre l'honneur sous les pieds et de marcher dessus ; vous ne savez pas tout ce qu'il a souffert pendant le jour et pendant la nuit, tourmenté par les tentations de la faim ; vous n'avez pas eu faim, vous !... Oh ! croyez-moi, ne chassez pas l'indulgence de votre cœur, messieurs les juges : l'indulgence, le pardon, sont des attributs de la Divinité, tâchez de vous approcher d'elle le plus possible dans ce monde, et dans l'autre, elle abaissera sa droite de votre côté. Les chiffonniers sont des hommes, comme vous et moi ; ils sont nés de deux baisers comme nous tous, sous un buisson de fleurs, peut-être sous les lilas de Romainville, au bruit des chansons villageoises, au chant des oiseaux : ne les maudissez pas. Ah ! s'ils se sont abrutis au point de ne plus nous ressembler que par la forme, ce n'est pas leur faute à eux, croyez-le bien. Ils s'éloignent si vite de leur mère, qui ne peut les nourrir ! ils sont tant méprisés, tant cachés dans la boue ! ils voient si rarement le soleil, ces parias inclinés sur le fumier que nous faisons tous !

Nous avons écrit tout à l'heure que c'étaient des malades incurables, — oui, incurables si nous les abandonnons tout à fait ; — mais penchons-nous vers eux quel-

que jour, et nous les verrons bientôt revenir à la vie commune et s'élever à une hauteur normale. Hélas! les pauvres brutes, savez-vous qu'ils ne se croient pas des hommes?...

Ils sont pourtant aristocrates et très-aristocrates, je vous jure. Il y a parmi eux, comme partout ailleurs, des rangs, des catégories, des préférences, des exclusions, les élus et les maudits. A quelques pas de la barrière de Fontainebleau, il existe un cabaret fréquenté spécialement par les chiffonniers, et qui porte pour enseigne une espèce de cruche noire, avec cette devise au-dessous : « Au Pot blanc. » L'ex-chef de la police de sûreté, le publiciste Vidocq, ayant eu naturellement à s'occuper des chiffonniers, a visité ce cabaret longtemps avant nous. Voici, à peu près textuellement, ce qu'il en dit dans un de ses ouvrages :

« Les chiffonniers sont divisés en trois classes : ce n'est pas seulement dans l'exercice de leurs fonctions que cette distinction a lieu; elle existe même au Pot blanc. Pour ne point mettre leur *koteriot* en contact avec les mannequins et les serpillières, les chiffonniers de la première classe se sont emparés de la plus belle chambre du cabaret : elle leur appartient exclusivement, et pour bien indiquer sa destination, ils l'ont nommée *chambre des pairs*. Les porteurs de mannequins, à leur exemple, se sont emparés d'une autre pièce qu'ils ont nommée *chambre des députés*. Enfin, les membres de la dernière classe, forcés de se contenter de la plus mauvaise pièce, ont écrit au-dessus de la porte : *Réunion des vrais prolétaires*. »

Cette prédisposition à s'affubler de priviléges et à se blasonner, démontre beaucoup mieux que nous ne saurions le faire, tout ce qu'il y a de souffrances parmi les pauvres parias de notre civilisation. Quoi donc! ce sont ceux-là même qui brisent les écussons aux jours de crises, qui battent les armées de la royauté, le plus haut et peut-être le plus lourd privilége de notre temps, ce sont eux, et cela au nom de l'égalité! — ce sont eux qui se détournent de l'égalité divine, l'égalité naturelle, l'égalité du malheur! — Faut-il se plaindre? faut-il gronder?...

Ni l'un ni l'autre. Les temps ne sont pas venus.

Un mot seulement :

O prolétaires! ô députés! ô pairs de France! voici bien longtemps que la guerre existe entre vous, enfants de la terre! Avez-vous peur qu'il y ait trop de joie et de félicité dans ce monde, vous qui abandonnez, quand vous ne les bannissez pas, les hommes malades au lieu de chercher à les guérir. Croyez-moi, messeigneurs, prenez une autre voie. Plutôt que d'aiguiser vos dents les uns contre les autres, aimez-vous en frères, les grands et les petits, et pensez quelquefois à cette pâle chiffonnière qui, elle aussi, se plaît dans la pourriture humaine, aime la fange dans les haillons et les manteaux d'or, boit les ulcères à pleine bouche et sans cracher; terrible porte-hotte qui vous ramassera tous, et qu'on appelle La mort!

L. A. Berthaud.





LE COMMISSAIRE DE POLICE.



PAR permission de monsieur le maire et de monsieur le commissaire de police, dit Bilboquet en ôtant son chapeau et prenant une pose majestueuse.

C'est qu'à vrai dire, après monsieur le maire, ce dépositaire suprême de l'autorité municipale, se présente à nos yeux, revêtu de son caractère et de son écharpe officielle, ce grave magistrat qu'on nomme, en ôtant son chapeau comme Bilboquet, *monsieur le commissaire de police*.

Sérieusement, son influence est considérable; et, dans l'action de la machine administrative et judiciaire, il est peu d'agents dont les fonctions soient si complexes et si étendues.

Hier, pendant que votre admiration s'extasiait au passage des Panoramas devant les statuettes de Dantan et les aquarelles de Charlet, quelqu'un a pris soin de votre montre sans vous avertir : allez chez le commissaire de police.

— Vous avez perdu votre portefeuille? Quel malheur! Vite! vite! allez chez le commissaire de police.

— Cette nuit, votre femme s'est égarée au bal Musard? Quel bonheur! Ma foi, si vous m'en croyez, vous n'irez pas chez le commissaire de police.

— « Mon cher, je ne dors plus. J'ai pour voisin un enragé *dilettante*, qui tous les soirs, entre onze heures et minuit, exécute sur le cornet à piston la *grande chasse* de *Robin des bois*. — Eh! pourquoi, diable! n'en parlez-vous pas à votre commissaire de police? »

— Votre boulanger s'obstine donc à ne pas comprendre que deux et deux font

quatre? Dites un mot à votre commissaire de police; il possède une méthode infaillible de lui inculquer Barême.

— « Eh! madame, qu'avez-vous? — Monsieur, je suis horriblement contrariée: il pleut à verse; mon mari m'attend à six heures au café Anglais. — Votre mari, madame? — Oui, monsieur; et ce maudit fiacre, qui est le seul sur la place, refuse de marcher. Mon Dieu, mon Dieu!!! — Patience, madame. Eh! cocher, un mot. Vous allez conduire madame au boulevard de Gand, et dépêchons. — Cent sous, ou je bouge pas. — Alors je prends votre numéro, et je vais de ce pas chez le commissaire de police. — Plait-il, not' bourgeois? — Je vous dis que je vais de ce pas chez le commissaire. — Un instant donc; il y a manière de s'entendre. Qu'elle monte, c'te dame; elle ne s'explique pas, j'peux pas deviner ce qu'ell'veut, moi. — Montez, madame. — Mille remercîments, monsieur. »

Et la petite dame va rejoindre son mari au café Anglais. O grande puissance du commissaire de police sur le bonheur de la vie conjugale!

— On m'a changé mon manteau. — On m'a pris ma canne. — On m'a appelé polichinelle. — On m'a jeté *quelque chose* par la fenêtre. — On a prétendu que je ressemblais à Odry. — Oh! pan! pan! Ce chien de portier ne veut pas m'ouvrir. — Mon mari s'est pendu! — Ma femme s'est noyée. — Comment? je ne pourrai empêcher mes voisins de pousser leurs ordures devant ma porte! — Camarades, attention! Gare le commissaire. — Je voudrais bien avoir un passe-port.—Et moi, un permis de séjour.— Et moi, un livret d'ouvrier.—Et moi, une boutique à la foire.—Et moi, et moi, etc., etc.

Ah! de grâce, messieurs et mesdames, c'est assez. Cessez de nous redire la complainte de vos malheurs, de nous étourdir du bruit de vos lamentations, et allez bonnement trouver votre commissaire de police; car, messieurs et mesdames, quoi que vous puissiez être, vieux ou jeunes, propriétaires ou prolétaires, gens honnêtes, presque honnêtes, peu honnêtes, ou voleurs, vous le voyez, il a été écrit là-haut qu'ici-bas, et dans ce benoît dix-neuvième siècle, il vous faudrait sans cesse avoir recours à cet agent suprême, auquel Dieu et le roi ont confié une si grande part de vos destinées publiques et domestiques.

Donc, et pour faire plus intime connaissance avec lui, vous m'accompagnerez, s'il vous plait, là-bas, jusqu'à cette lanterne où, le soir, vous lirez, à la lumière du transparent, ces mots en lettres majuscules : *Commissariat de police*.

Toutefois, avant de vous introduire dans le sanctuaire, je veux dire le bureau du commissaire, accordez-moi la petite satisfaction de vous expliquer succinctement l'histoire et les attributions légales de cette fonction. Vous le voulez bien? Je commence donc sous forme d'

AVERTISSEMENT PRÉLIMINAIRE.

Les commissaires de police existent de toute antiquité. De tout temps il y a eu des magistrats commis à la police des villes, mais qui peut-être ne s'appelaient pas commissaires de police. Je suis persuadé qu'avec un peu de bonne volonté on leur découvrirait des prédécesseurs jusqu'au sein des monarchies syriaques, égyptiennes et

chaldéennes. Sans remonter si haut, les édiles ne remplissaient-ils pas à Rome les fonctions de nos commissaires? Et Caton le Censeur, dont la présence suspendait les danses impudiques des fêtes de Flore, ne représente-t-il pas exactement un commissaire de police du bal Musard, à la vue duquel se règle et se virginise instantanément la plus dégingandée et dévergondée *cachucha?*

Ah! mesdames, voilà de l'érudition. Mais soyez tranquilles : nous nous en tiendrons là, et pour cause. Nous vous dirons en deux mots qu'avant la révolution française il y avait des commissaires enquesteurs et examinateurs, lesquels reçurent, en 1790, le nom de commissaires de police. Sous la Convention, ils étaient élus par le peuple comme tous les officiers municipaux. La législation de l'an VIII, qui conféra au pouvoir exécutif la nomination de tous les fonctionnaires, y comprit naturellement celle des commissaires. Aujourd'hui donc le roi les nomme. A Paris, quatre commissaires sont attachés au service de chaque arrondissement; en outre, deux autres sont commissaires délégués pour le service général; enfin, il y a un commissaire chargé spécialement de la surveillance du château, et trois autres commis à la librairie. En province, sauf la banlieue de Paris, le nombre des commissaires se règle sur le chiffre de la population.

Sachez, enfin, qu'en qualité de magistrat, le commissaire de police interroge, juge et prononce préalablement sur la destination des prévenus. Comme officier de police municipale et judiciaire, il connaît des contraventions, crimes et délits, en poursuit l'instruction, arrête les coupables, et les fait conduire en prison, sur l'ordre du maire, du juge d'instruction et du procureur du roi.

Maintenant, messieurs et mesdames, vous connaissez le fond du caractère officiel du commissaire de police. Si vous désirez de plus amples renseignements, adressez-vous à M. Berriat-Saint-Prix, professeur de procédure et de droit criminel, ou au premier voleur que vous rencontrerez sur votre chemin. Mais vous comprenez déjà quelle est l'importance de ses fonctions, et quelle heureuse idée a eu l'éditeur Curmer de vous donner par mes soins la présente physiologie et physiognomonie du commissaire de police.

Bureau du commissaire de police.
Tournez le bouton, S. V. P.

Entrons.

Nous traversons d'abord une petite salle, généralement assez malpropre. Autour d'une lourde table surmontée d'un noir pupitre, se tiennent un secrétaire qui griffonne, et deux sergents de ville debout, la main droite et la main gauche du bras exécutif. Des deux côtés de la table, des bancs adossés contre la muraille reçoivent le public qui attend audience. Ce public est d'ordinaire d'assez mauvaise compagnie, et exhale une odeur plus ou moins nauséabonde. C'est pourquoi (et remerciez-en mon crédit) je vous introduirai immédiatement dans le bureau du commissaire. Nous y voici.

A Paris (et nous étudions surtout le commissaire parisien, expression suprême et

prototype du genre commissaire), ce bureau forme un appartement assez vaste et suffisamment orné; même il sert quelquefois à deux fins : bureau jusqu'à quatre heures de l'après-midi; le soir, quand on a enlevé les ordures et parfumé l'atmosphère, il devient salon de réception. On y danse, on y fait de la musique; car on danse chez le commissaire de police comme chez le procureur du roi, ou tout autre attaché au parquet.

Auprès d'un bureau d'acajou, surmonté parfois d'un buste du roi, est assis, sur un fauteuil de maroquin vert à clous dorés, monsieur le commissaire. Pendant qu'il achève de dresser un procès-verbal, jetons les yeux sur les livres et les papiers qui encombrent la table de son bureau. Avec les ordonnances nouvellement écloses du cerveau du maire et du préfet de police, et qu'on lui transmet immédiatement, nous voyons des mandats d'amener du procureur du roi, une commission rogatoire du juge d'instruction, des objets saisis et déjà sous le scellé, des passe-ports, des livrets d'ouvriers, des chansons, et divers papiers de crieurs publics, qu'il examine avant de leur conférer l'approbation légale du contre-seing, etc., etc. Parmi les livres qui couronnent le plateau du secrétaire, voici les *Cinq codes*, son *vade mecum* perpétuel; *De la Police*, par Delamare; *Dictionnaire de police;* divers ouvrages de médecine légale, *Secours à donner aux noyés et aux asphyxiés; Traité des poisons*, de M. Orfila, etc.; car par les devoirs, les nécessités de son état, le commissaire de police est tenu de posséder des connaissances pharmaceutiques assez développées; même, s'il vous était permis de jeter un regard au fond de cette armoire, vous y découvririez toute une petite pharmacopée, complète, au reste, en ce qu'exigent les prescriptions de la médecine légale.

En face du bureau s'élève la bibliothèque. Elle est bien garnie, et vous la consulterez avec fruit, avec plaisir. Goûtez-vous médiocrement le droit et la procédure? choisissez alors parmi les chefs-d'œuvre des poëtes, des orateurs et des historiens. Vous en voyez figurer qui appartiennent à toutes les littératures, car le commissaire de police est toujours plus ou moins ami des lettres et des arts. Lui-même souvent il a été artiste, il a cultivé les muses, par vocation ou par occasion. Vous découvrirez parmi les commissaires de police beaucoup d'anciens jeunes-premiers, des figaros qui ont pris du ventre, des alto et des basses mis à la réforme, des *ut* et des *fa* autrefois tout-puissants, et qui un beau jour se sont radicalement évanouis, des journalistes, des instituteurs malheureux; et, pour compléter cette nomenclature, des commerçants ruinés, et beaucoup d'anciens militaires, car le commissaire de police a toujours mené une vie assez aventureuse. Son état même exige qu'il ait expérimenté la vie sous plusieurs faces; car, comme vous le voyez, c'est déjà un homme d'un âge mûr, c'est-à-dire qui chemine entre quarante ou cinquante ans. Considérez-le : son corps maigre, son front large, sillonné de rides profondes, dévasté aux tempes, ses cheveux rares et grisonnants, accusent les veilles et les perpétuelles fatigues de son état. Son œil est vif, éveillé, et toutefois circonspect. La curiosité, l'attention, la discrétion, se lisent au fond de son regard, et le nuancent différemment. En général, sa mise est simple et propre : il porte d'ordinaire du drap noir, et aux jours de service, sous les pans boutonnés de son habit se laisse entrevoir sa redoutable écharpe, insigne et talisman

officiel de son autorité. Quelques commissaires de police, il est vrai, plus jeunes ou plus mondains, affectent une mise très-recherchée; mais, sous l'habit classique ou le frac à la mode, la physionomie de ce magistrat ne change pas; car sitôt qu'il entre en possession de sa charge, le commissaire de police éprouve le besoin de se créer un visage respectable et sévère, sinon il manquerait à l'une des conditions les plus importantes de son personnage : il ne serait pas imposant, et il doit l'être; car songez que seul il tient et gouverne ses audiences, qu'il les donne à toute heure, et souvent en robe de chambre et en bonnet de nuit; qu'il y remplit les rôles du président, du juge d'instruction ou du procureur du roi, sans autres auxiliaires de son autorité que l'assistance grotesque de deux gendarmes ou de quatre tourlourous et un caporal, qui, durant l'interrogatoire, se balancent pittoresquement sur le canon de leurs fusils. C'est donc à lui de suppléer par son attitude majestueuse, par le ton de sa voix, le jeu de sa physionomie, à ces puissants moyens d'émotion qui, dans nos tribunaux, agissent sur les coupables les plus endurcis. D'ailleurs l'interrogatoire du commissaire de police est d'une excessive importance; car il saisit le criminel au premier bond, encore sous le coup et la terreur de l'arrestation, quand il n'a pas eu le temps d'ourdir sa fable et de méditer sa réponse. Encore une fois, c'est une difficile fonction, et qui exige au physique comme au moral des hommes d'une gravité et d'une expérience consommées.

Je n'ai pas tout dit encore. Énumérer les attributions du commissaire de police serait un dénombrement à fatiguer le plus intrépide nomenclateur. Mais là-bas, à trois lieues d'ici, une maison brûle; il est trois heures du matin : Allons, debout, monsieur le commissaire de police!

L'émeute court les rues, la générale bat, la fusillade retentit. Allons, monsieur le commissaire, ceignez votre plus éclatante écharpe, mettez votre tricorne officiel, et aux yeux de tous prononcez, en face des factieux armés, les trois sommations voulues par la loi, et faites-vous casser la tête pour le service de l'ordre public!

Une femme vient de se noyer. Monsieur le commissaire,

Vous n'êtes pas de ceux qui disent : Ce n'est rien,
C'est une femme qui se noie.

Vous accourez sur la rive, vous recueillez le corps ou le cadavre, vous rendez le corps à la vie, vous envoyez le cadavre à la Morgue, et du tout dressez procès-verbal.

Mais combien vous seriez encore un homme heureux, monsieur le commissaire! combien je vous porterais envie si la coutume ne vous avait, bon gré, mal gré, commis à la conservation de la paix des ménages, à Paris comme à la banlieue, à la banlieue comme à la province. Ah! nous avons le doigt sur la plaie, sur le côté le plus fâcheux, le plus incessamment difficile de vos fonctions. Celle-là exige de votre part une perpétuelle vigilance, une sagacité, un jugement bien supérieur au jugement de Salomon, qu'on a beaucoup trop vanté. Que de lamentations saugrenues, que de

plaintes ridicules il vous faut subir ! car vous êtes trop sage pour vous précipiter tête baissée au sein de ces guerres intestines.

Commissaire,
Commissaire,
Colin bat sa ménagère.
Commissaire,
Laissez faire,
Ce n'est pas là votre affaire,

a dit et chanté Béranger. Si j'avais l'honneur de connaître plus particulièrement M. de Béranger, je lui dirais : « Monsieur, vous avez étrangement changé ici le rapport des choses. Ce n'est pas le commissaire de police qui fourre son nez où il n'a pas affaire, ce n'est pas lui qui place témérairement son doigt entre l'arbre et l'écorce, comme dit Cicéron cité par Sganarelle. Oh ! non, plaignez-le, et ne le conseillez pas, car il est la première victime de ces perpétuels débats. Les deux partis, la moitié de l'homme et la moitié de la femme, n'invoquent son arbitrage qu'afin d'avoir le plaisir de le violer et de se battre impunément sous les yeux du commisaire. Et pour quelles causes encore vient-on solliciter son intervention ? Aujourd'hui le mari a bâtonné madame sa femme; bon ! mais le lendemain l'épouse a jeté à la tête du mari un pot rempli de choses *omni genere;* ou encore une Lucrèce de cinquante ans, laide, ridée et trapue, se vient plaindre à lui, et veut poursuivre en 15 francs de dommages et intérêts pour attentat à sa pudeur. Il faudra peut-être qu'il vérifie le fait de l'outrage. Oh ! plaignez, plaignez bien fort le commissaire de police ! »

Mais, après le devoir, les droits; après les charges, les avantages : c'est trop juste. Voyons donc comment est rémunéré, honoré, pansé et payé le susdit commissaire.

Les commissaires de police attachés au service des sous-préfectures et des bourgs populeux de la banlieue de Paris reçoivent un traitement de 2,400 à 3,000 francs. C'est peu. Sans doute le service des petites villes de province n'exige pas une grande activité : leurs fonctions se bornent à peu près exclusivement aux soins de la police municipale. Mais le commissaire de police de la banlieue de Paris a toutes les charges de celui de la capitale, sans en posséder les avantages. Souvent on lui adjoint un secrétaire payé sur le budget de la commune : un agent de police qui porte ordinairement l'uniforme des sergents de ville est mis à sa disposition. C'est le factotum du commissaire, il sert à tout, tantôt à monsieur, tantôt à madame, arrête les prévenus et achète des lapins à la halle pour le pot au feu de monsieur le commissaire. Comme maître Jacques, il a deux costumes, et revêt l'uniforme officiel, ou le modeste habit de pékin, suivant qu'il agit pour le service public ou domestique du commissariat.

A Paris, et dans les chefs-lieux considérables de préfecture, le traitement de ces fonctionnaires s'élève jusqu'à 6,000 francs. Certains commissaires, en y joignant des services particuliers, comme celui de la Bourse, de la Banque de France, ou des cimetières populeux, s'assurent un revenu de 10 à 12,000 francs, qui n'est pas désagréable.

Dans tous les théâtres, à Paris comme en province, une loge, ordinairement pla-

cée au côté gauche de l'enceinte, est spécialement réservée au commissaire de police, qui, ce jour-là, fait le service de la salle. Vous y verrez aussi un cabinet ou bureau, où le commissaire rédige tous les soirs son compte-rendu de surveillance, et, s'il y a lieu, dresse son procès-verbal de contravention, ce qui arrive le plus ordinairement, quand l'heure du spectacle ne se termine qu'après minuit. Aussi faut-il voir les soins, les attentions délicates, les complaisances infinies du directeur, du contrôleur, et des ouvreuses pour monsieur le commissaire, madame la commissaire et les petits commissaires, s'il y en a. (Notons, en passant, que si l'on voit souvent des commissaires de police mariés, il en est beaucoup d'autres qui sont, demeurent et meurent célibataires. Pas de règle générale à cet égard.)

Le public est disposé à croire qu'un des avantages incontestables du commissaire de police, c'est d'être à l'abri des voleurs. Eh bien! pas du tout. Les voleurs conservent pour le commissaire de si vifs sentiments d'amitié ou de reconnaissance, qu'ils prennent toujours l'occasion de se rappeler à son bon souvenir. Ils lui empruntent sa montre, son manteau, ses lorgnettes jumelles, sa canne ou son parapluie, auquel cas le commissaire de police se montre d'une bienveillance inexprimable, et s'abstient toujours charitablement d'en dresser procès-verbal.

Dans son quartier, dans sa ville ou sa petite ville, le commissaire de police règne et gouverne avec pleine autorité, sauf ses redevances aux seigneurs suzerains que la loi lui impose. A son passage, et durant le cours de sa revue journalière, chacun l'écoute et le salue respectueusement. Les jours de fêtes ou de foires annuelles, il déploie son plus beau tricorne, sa plus éclatante écharpe, et partout donne ses ordres, escorté de deux sergents de ville en guise d'aides de camp. Marchands, saltimbanques, colporteurs, cabaretiers, chansonniers, chevaux et écuyers, éléphants et écuyères, tout passe par ses mains, et doit subir son inspection et son approbation première. Il est libre de replacer, jusqu'à pleine et absolue conviction, sa tête dans la gueule des hyènes civilisées. Il dispose, en vrai pacha, de toutes les femmes sauvages, jaunes, noires ou cuivrées, qui, bon an, mal an, nous arrivent par centaines de tous les coins de la France. On les lui habille, on les lui déshabille : il peut les contempler dans leur état primitif, qui n'est point du tout sauvage; et, d'ailleurs, pour lui prouver au juste leur bon naturel, ces dames sont toujours prêtes à se civiliser avec lui. L'heureux homme!

Place est réservée à monsieur le commissaire, à sa famille et à ses amis, s'il désire voir Bobèche ou Polichinelle, ou la grande ascension de mademoiselle Zéphirine, ou le grand écart, sur trois chevaux, de mademoiselle Nathalie, première écuyère du grand Cirque-Olympique.

Heureux, trois fois heureux le commissaire de police!

Mais, voyez! tant de gens ont intérêt à le gagner, qu'on lui prodigue les plus séductrices avances. La corruption prend pour l'atteindre toutes les formes, et les plus éloquentes, et les plus irrésistibles. Elle arrive en sa maison, sous forme de galettes dorées et appétissantes, de grands paniers remplis de bouteilles, qui décèlent leur bordeaux, de belles volailles rôties et farcies. Le tout est apporté par de jeunes enfants, image de la candeur des premiers âges, chargés de remettre les susdits

envois, sans autre indication, à monsieur le commissaire de police. Il se rencontre par-ci par-là des commissaires bénévoles qui acceptent et s'efforcent de ne pas comprendre la perfidie de ces cadeaux. Mais, d'ordinaire, ils sont renvoyés immédiatement, car le commissaire de police comprend trop bien le langage de ces galettes qui lui disent :

« Nous sommes l'œuvre d'un boulanger pauvre, mais voleur. Laissez en paix nos balances, monsieur le commissaire. Si nous ne rognons pas à la pratique une petite part, comment y trouverons-nous la nôtre, ô respectable magistrat ! »

Ces bouteilles de bordeaux ont aussi leur éloquence, et leurs bouches vermeilles semblent distiller ces paroles insinuantes :

« Je suis le marchand de vin du *Cheval rouge*, monsieur le commissaire. Le dimanche au soir et le lundi, la piquette et le vin bleu se débitent si bien ! Buvez mon bordeaux, mais ne me fermez pas mon cabaret à minuit. Je n'ai chez moi que des honnêtes gens ; ils payent si bien ! Monsieur le commissaire, cela mérite considération, et mon bordeaux aussi. »

S'il voulait les écouter, les bonnes volailles, les oies grasses et les dindes farcies lui diraient encore :

« Une guinguette est une guinguette, monsieur le commissaire ; le peuple aime à s'amuser, laissez donc le *cancan* prendre ses ébats, et permettez à la *chahut* de se produire de temps à autre. L'honnête fille ne fait de mal à personne, monsieur le commissaire. »

Mais il est inflexible, lui, le commissaire de police ; il renvoie tout, en répétant d'une voix solennelle :

Timeo Danaos et dona ferentes :

c'est-à-dire je crains les boulangers, les cabaretiers et les ménétriers jusque dans leurs présents. (Traduction libre de commissaire de police.)

A côté de ces séductions grossières, il en est d'autres d'une nature autrement dangereuse et attrayante. Exemple : Une jeune personne qui a éprouvé des malheurs a soutiré dans un moment de distraction la bourse de son amant favori. Monsieur le commissaire de police vient l'arrêter : lamentations, supplications et larmes de la demoiselle. « Monsieur le commissaire, laissez-moi fuir, tout ce que j'ai est à votre disposition. » Et la suppliante est jolie, et elle pleure, et le désordre de la situation dévoile aux yeux du commissaire des choses... Pleurs et beautés perdues ! Le commissaire ne voit rien, n'entend rien, et, d'un cœur impitoyable, il envoie l'ingénue au dépôt méditer sur les tristes conséquences de la distraction.

Vous voyez donc, messieurs, et vous, mesdames, jugez-en par ce dernier trait, combien est rare et prodigieux le mérite d'un commissaire de police.

Donc ne vous moquez plus de Bilboquet ; imitez-le bien plutôt lorsqu'il découvre son chef en disant : Par permission de monsieur le maire et de monsieur le commissaire de police.

ALEXANDRE DUFAI.


LES FRANC

NT



